Rédigé : G.T. et L.I. à partir du résumé de séance de J.D.N.

EXEMPLAIRE DE TRAVAIL.

L'INTERPRÉTATION: QUESTIONS.

Résumé de la première séance du groupe sur l'interpétation.

I- Etymologie.

Problème à poser. En particulier, chercher ce qu'est la Deutung allemande, dans son rapport à la Bedeutung.

Conditions de l'interprétation.

II- Dire et faire.

Si l'analyse est une pratique, et de ce fait touche au réel, il faut donc se demander quelles formes elle prend pour cela:

I- L'acte est un effet de Sª qui touche au corps. On ne peut pas distinguer un dire qui serait sans effet: le dire est, par son effet sur le .. corps. Le réel de l'interprétation, c'est ce que le dire tranche du corps, -et d'abord de celui de l'analyste. Telle est la jouissance: ce qui touche au corps, du dire..

2-L'ICS se produit. Il faut tenter de penser que l'acte opère selon une dimension d'après-coup: ce n'est que de l'événement d'un second temps que le premier temps/qui aura été, prend effet. C'est le second temps de l'événement Sª qui fait passer le premier temps en acte.. Il y a effectuation, "effet" de sujet.

3-L'événement du dire, et en particulier l'effet de l'interprétation est donc livré à la contingence: on ne peut pas calculer les effets du dire Ce qui en adviendra, cela n'aura pas été latent, non plus. Le dire, de faire événement, est entièrement nouveau, imprévu; il reste particulier. Ses suites sont hors de toutcalcul. L'interprétation n'est pas calculable dans ses effets. Ce qui amène une question: si l'analyste sait ce qu'il fait, comment peut-il ignorer l'avenir de son dire ? -Que signifie de savoir ce qu'on fait sur le fond de la contingence dela suite de l'acte ? (Comment se décidera le moment de conclure ?)

VOIX: La voix (de l'analyste) est en particulier ce point où le Sª est porté au dire, mais tenant au corps par ce qu'elle s'en déchire. Elle est de ce fait un des lieux de conjonction du dire au corps. Le problème est alors de savoir en quoi elle est éminente à pouvoir porter l'effet du sujet: qu'est-ce qui noue le symbolique dans la pulsion invocante ? Pourquoi celle-ci est-elle le lieu d'élection du donner-à-entendre (legein) ?

On peut penser que tout autre mode du dire est inadéquat, dans la mesure où, trop proche de l'expressivité du corps, de ce que serait un langage-signe, il ne ferait que "d'exprimer" (de faire signe) de l'imaginaire de ce corps.

L'INTERPRÉTATION EN NÉGATIF:L'acting-out, c'est de mettre une partie du corps à la place du semblant, quand l'interprétation n'est pas venue à cette place.

Distinguer passage à l'acte et acting-out.

ANALYSE ET PSYCHOSE: Rêve et hallucination: la différence est que l'hallucination est un retour dans le réel de ce qui est rejeté. Au contraire, le rêve est organisé du symbolique. Il y a là l'ordre de l'ICS. On peut dire que le rêve est une des formes de retour du refoulé, lequel.. est conditionné par le Nom du Père.

Dans le rêve, s'il y a jouissance, c'est celle du Sª. Le sujet jouit là de l'appel du père. On peut dire que le NdP opère selon plusieurs chemins -nommant, -appelant, -mais aussi récusant, sous la forme d'un dire-non. Sur quoi porte cette récusation ?

-Dans l'hallucination, il y a jouissance comme à l'appel au réel.

I- On soulignera qu'il n'y a d'interprétation que du NdP.

2- L'interprétation, si elle porte sur un élément de réel, comme il convient de toute pratique, -porte sur le fantasme.

-Qu'est-ce qui, dans les diverses formes de l'opération analytique, spécifie l'interprétation ?Toute intervention est-elle une interprétation ? Doit-on identifier interprétation et construction ? La différence faite par Freud sur ce dernier point n'est pas claire: si la construction présente une reconstruction "sensée" du passé, l'interprétation au contraire, joue du mi-dire, refusant le sens. Est-ce là la seule distinction ? Problème encore de la scansion de la séance. Est-ce que la scansion de la séance est du registre de la parole, ou non; alors qu'elle est une intervention de l'analyste ?

Dans quelle mesure la règle fondamentale et ses annexes comme cadre de l'analyse, fait-elle interprétation ?

Problème du paiement et de son incidence. Le prix demandé et le prix à payer sont-ils la même chose ?

3- L'interprétation, un discours sans parole.

Il reste qu'elle est un dire.

Comment faire pour que l'interprétation devienne un discours sans parole, i.e. qui aille contre le sens, ou dans le non-sens. Le déjà-là du sens est à déblayer dans ce travail. Il reste que l'interprétation produit un effet de sens ? Comment trancher cette difficulté ?

4-L'éthique de l'analyse et l'interprétation.

Peut-on dire que l'interprétation qui porte justifie l'analyste ? Quel est le mode de ce que l'analyste reçoit là en retour de son dire ?

La jouissance de l'interprétation survient de cette rencontre contingente du discours de l'analysant avec le discours de l'analyste. Dans ce nouement il y a l'acte.

Ce que l'analyste reçoit de cet acte, c'est un effet de vide, de rejet: telle est sa jouissance.

5- Finalité de l'interprétation: si l'analyse va à la chute du SsS, peut-on penser encore une "fin" de l'analyse, en un sens de finalité ? Y a-t-il une finalité de l'analyse ? Que serait une éthique qui n'aurait pas de fin ? L'éthique analytique ne satisfait qu'à la condition d'un manque. Son réel, dans l'interprétation, c'est ce qui la fonde. Comment penser une éthique adéquate au réel ?

P.S.: Si on ne peut interpréter que du NdP, qu'en est-il de l'interprétation dans la psychose ?

(Le confus de ce résumé tient à ce qu'il reprend à peu près la discussion. Il faudra bien sûr ordonner, et développer certains points.)

Pour le 14 avril lire :

Freud : les limites de l'interprétation du rêve (lettre de l'Ecole F.)

LACAN : Seminaire XI chapitre sur l'interpret. 7.4.76, p. le 14.7.76.

Note: Ce texte constitue un apport dans un groupe de travail sur : l'Interprétation, travail dans le cadre du groupe Style (J. D. Nasio).

Groupe comprenant par ailleurs : —— ..

~~J. D. Nasio a participé~~

Aussi m'accorde-t-il, dans ce texte, des réponses des [illegible] produites par d'autres : qu'(il en dise) ici reconnaissance. // J. D. Nasio a directement contribué au travail de ce groupe, en particulier au cours d'une présentation d'un travail d'ensemble à R. —

(M.-C. Lasnik [4] – L. Sanivalica [6] – L. Tessier [3] – (C. Pinet [5]) –
A. Cherki [2] – G. T. [7] – M. M. Chalté [1])

—

Gérôme Taillandier

QUESTIONS SUR L'INTERPRÉTATION.

—

(Texte sur l'Interprétation, groupe Style, pour Rencontres, en Mai 76.)

—

- Manuscrit jeté
- Frappe gardée
- Publié Lettres 20.

— QUESTIONS POUR ÉLARGIR LE CERCLE. Suite du texte.

((Le désir de l'analyste constitue-t-il ~~un~~ l'idée régulatrice du discours analytique ?
A supposer qu'il en soit ainsi, il faudrait alors désigner la raison de sa nécessité. D'où donc le désir de l'analyste est-il requis dans la pratique ?

Il part d'une exigence : situer la raison du transfert. Si nous posons que le désirant est cause du désirant. Si nous posons par ailleurs que le transfert est l'actualisation de l'objet perdu, i.e. démuni de toute cause autre qu'elle-même, de cette causation du désir dans les voies de la pensée, il devient nécessaire de nommer cet ~~ob~~ objet = X qui vient à la place de la cause, dans l'adresse du discours analytique. Ce ne peut donc être que le désirant, ou en tout cas, ce qui donne la raison du désir, si cette place n'est occupée que par un objet d'un autre ordre.))

— QUESTIONS —

l'interprétation, le désir de l'Autre, et le désir de l'analyste.

1 Que veut-on à se faire analyste ? Quel est l'acte ?
2 Pourquoi y a-t-il transfert, sous la condition du dire ?
3 Pourquoi l'interprétation opère-t-elle à nommer le désir de l'Autre ?
4 (Ce qui sûrement peut être à dire : gésir sous le fantasme).
5 Pourquoi l'analyste se fait-il (a) ?
6 Ou du moins semblant de la cause du désir ?
7 En quoi l'acte analytique exige-t-il l'interprétation ?
8 Pourquoi poser le désir de l'analyste, raison du transfert ?
9– Quel est l'acte analytique ?
10– Comment l'interprétation opère-t-elle dans cet acte ?
11– Comment parle-t-elle au sujet, et sur l'analyste ?
12– Y a-t-il une transmission du savoir dans l'interprétation ?
13– Peut-on parler d'une transmission du savoir ici.
14– Quelle est la position de l'ics dans l'acte analytique ?
15– Quelle est la renonce d'acte de la pratique analytique ?
16– Quels sont les artifices et les moyens de l'analyse ?
17– Pourquoi la faire exister, désigner !

Cette position du problème en termes de *question* est mauvaise, délibérément.
Tout discours est en effet *transfini* : il n'y a pas de lieu originaire de la question, mais il y a un *reste* du discours.

La question est donc : comment cerner le reste du discours analytique, et par conséquent ce qui s'y joue du sujet. Il faut donc procéder différemment, en posant des assertions, des thèses, ~~qui~~ dont les questions sont l'enjeu. On a délibérément accentué ici le problème de *l'interpolation*, puisque c'est l'enjeu principal de cette position.

Positions.

① Il y a un discours analytique. Ou plutôt, le discours analytique existe.

- L'analyse n'est donc qu'une pratique. Elle est son effectuation.
- Alors l'analyse est à inventer.
- Ce que dans l'analyse fait construction n'est pas son existence. L'existence de l'analyse, c'est ce qu'elle opère du sujet. Ce qu'elle construit en est "l'artifice".
- Il n'y a d'effet de sujet que dans l'acte.
- Il y a un acte analytique, comme mise en jeu dans la pratique.
- La pratique analytique a cette particularité que son existence est exceptionnelle (au sens défini ailleurs). S'il y a des discours qui semblent incontournables, n'adviendraient que par exception. Faire exister l'acte analytique, & faire exister l'analyse ?
- Pourquoi y a-t-il un intérêt (au sens kantien) ?
Quel est l'intérêt à la psychanalyse ?

② Si un ~~acte effectue un~~ sujet s'effectue dans l'acte, l'effectuation dans l'analyse, en particulier de l'analyste, fait problème. De quoi l'analyste répond-il ? ... dans l'acte analytique. Mais répond-il ?

- L'analyste, dit-on, se fait cause du désir. Mais en quoi ~~est~~ est-ce là le moyen d'un acte ?
- Plus juste est déjà de dire que l'analyste fait semblant d'être cause du désir, ou inversement, quelle y est sa raison ?
Quelle est la renonce (sinon le "jeu") de l'acte analytique ?
Est-ce l'avènement des désirant ? Mais le discours de ... ne l'a pas atteint depuis cela ?

- le désir de l'analyste est le principe de l'analyse. Il est aussi ressource du transfert, sa raison. Quel est le sens de ce terme des désirs de l'analyste, rapport que le transfert le démontre en acte?

- l'acte analytique pose l'inconscient.

③ - Si l'acte analysant consiste à accomplir ce est ics comme lieu du sujet, peut-on dire que le succès (s'il existe) soit transmissible?

- le transfert ne démontre-t-il pas l'intransmissible du succès?

- Peut-on dire que l'interprétation transmette quelque chose?

- S'il y a transfert, et position de l'ics, l'interprétation semble nécessaire à l'acte analytique.

- S'il y a transfert: Pourquoi "Dès qu'il y a SSS, il y a transfert"?

- Le dire implique transfert. Le dire implique-t-il le SSS?

- Comment l'interprétation opère-t-elle dans l'acte analytique?

- Comment porte-t-elle dans le dire analysant,

- Plus justement: comment peut-elle affecter telle pour l'analyste?

et qu'affecte-t-elle pour l'analyste? pourquoi l'interprétation opère-t-elle à

- le désir c'est le désir de l'Autre: pourquoi nommer le désir de l'Autre?

④ - On ne dit ici rien des conditions de S.\^ pour l'être parlant, ni de ce qui en résulte pour lui: d'un incontournable dont il se dira, et du réemploi de l'acte qui reprend est incontournable.

- Donc, pour poser l'acte du dire fait la limite, dire change. Comment se monnaie donc le désir à l'acte?

420/4/76

—

QUESTIONS RÉSIDUELLES - 2/5/76.

Que reste-t-il à résoudre ?

- Aliénation et vérité.
- Si l'incarnation est cause du désirant.
- Question de J.D. de savoir en quoi le désir touche l'analyste.

Ceci, avant tout retour de l'interprétation.

- Comment agir ; quelle est la séparation opérée ?
- A partir de quel désir interpréter ?
- Développer encore la question du nouveau dans la condition du transfert.

Il faudrait d'abord reprendre la question de l'amour & du transfert ? Ceci n'est-il pas fait ?

Si le désirant cause le désirant — non-savoir du tout,

- Il y a lieu aussi des questions annexes : fonction phallique, intervention sur le fantasme, etc. A dire. équivoque — réel —

dans un groupe de questions à part.

- Castration aussi ?. et NdP.

1/ Supposition → faux savoir — désir masqué (VIII, 239.)

2/ Qu'est-ce qui conditionne, dans la position de l'analyste, qu'on lui fasse crédit d'une supposition ? A quoi répond la supposition, comme joie du sujet ? (VIII, 240).

3/ Supposition et interprétation.

Etc :

4/ Il faut reprendre le ternaire : SSS — interprétation — désir de l'analyste { ici, avec l'acte } et le désir. C'est un point à éclairer que cela : acte — désir — pulsion —

LE TRANSFERT ET LE DÉSIRANT.

La question que nous tentons de résoudre quant au transfert est la suivante : d'où est nécessité pour le sujet le fait de l'amour comme [illegible] faire être aimé, si nous posons par ailleurs le <u>désirant</u> comme premier moteur du discours analytique, et inaugural du lien du sujet ? Nous ne pouvons en aucune façon nous satisfaire de dire qu'il s'agit là de la solution "la plus simple" à la pulsion du désirant. Bref, il y a une voie qu'il nous faut refuser : celle de tenir simplement le fait du transfert comme un masquage du désirant. Comme tout [illegible] telle est bien son incidence, le problème [illegible] pour nous est donc de [illegible] en l'[illegible] au désir, de tout [illegible] nécessairement pour ce fait, compte.

On peut alors s'engager dans deux voies distinctes : penser que le désir procède de l'amour, ou l'inverse, en [illegible] de ce qu'il en [illegible] pendant le <u>reste</u> de l'amour. La tentation est grande de choisir la [illegible] la voie. C'est pourtant celle que nous refusons. ~~[illegible]~~ Mais il apparaît bientôt que la première manifeste une impasse. Il apparaît pourtant que nous pouvons trouver une solution qui permet de concilier les deux ~~questions~~ positions, à en modifier le lien. À y bien penser, il faut pour refaire commencer par la remarque suivante : [illegible]

Il faut pour refaire commencer par la question du désirant implique celle de donc est-il nécessité que la question de cette question fait problème, et d'une transfert ? La généalogie de cette question éclaire alors la [illegible] d'une telle manière insistante. Sa solution [illegible]. Elle est d'une simplicité ~~[illegible]~~ insistante sous un jour nouveau, admirable.

Il faut pour savoir la raison de l'affaire, reparti de la question : qu'est-ce que le désirant ? Le désirant est la [illegible] du sujet dans une cause qui le divise. Cette cause est d'abord dans l'Autre. Son-[illegible] ment se fait-il que la cause du désir soit dans l'Autre ? Parce que l'Autre est la figure première qui résulte des [illegible] en tant qu'il assigne l'excentricité de la causation S au désir de l'A. qui s'en constitue.

E.c. que le lieu de l'Autre résulte du refoulement primordial qui
a fait verser dans l'autre le sujet premier. Qu'est-ce dire que la
cause du désir ? Ce qui vient *de la place* du sujet pas assignée le
sujet en retour à la faille qu'il était, assignant la suppléance
du dire.

Précisément se fait-il que ce lieu du sujet sans fixation du
désirant, là où l'on s'attendrait à une relecture du produit du dési-
ré ? C'est justement là la ressource de *l'amour*. Le désirant
n'existe comme tel que du mouvement dans l'aveu du sujet. E.c.?
que le sujet, dans le désir, est celui-ci. Mais celui-ci *grâce à quoi* ?
Grâce à *l'amour du père* en tant qu'il situe le sujet comme
être aimé : Par un mouvement *double* de reconnaissance, d'une
part, le sujet se situe comme être aimé dans l'Autre (ceci incon-
quand cela), mais incessamment, le point de la délétion où le
sujet se maintenant (étant comme sujet) reparaît *dans l'aveu* sans
[illegible], i.e. pour autant que le désir se soutient
l'espèce du *désirant*, qui vient, dans l'Autre, selon la
du message d'une merveille que le sujet est assigné à la faille
lui de l'autre, désirément
purement le dire, mais dans la reconnaissance d'un transfert

Ainsi la prise du sujet dans le refoulement primordial est ~~dans~~ double : dans
de l'objet et du refoulement de l'Autre donne la figure
seulement en tant que l'être-aimé de l'Autre, mais le plus, en tant que l'assi-
régulation de sa connotation S_a, est défini *dans le désir*,
gnation au sujet comme à cette connotation, désirément le sujet
situé sous la forme de la merveille qui vient, le transfert n'est donc d'aucun
dont elle fait justement le signe.

La raison de l'innommination du transfert est un
masquage du désirant, puisque le désirant *lui-même*
un masquage du sujet, comme assignation.

D'où vient donc l'immanentisation du transfert ? Elle est la réplique, sous la forme inversée qui convient à la [illegible] dans l'Autre, soit sous les conditions d'[illegible] de l'assignation au désirant comme celle-ci. L'immanentisation est aussi la marque redoublée qui démontre que le désir est désincarnation, mais qui aussi bien, permet que le désir se fixe à la merveille, moyennant l'altérité. l'immanentisation qui projette [illegible] le lieu décalé du désirant dans l'Autre sous la merveille. En sorte que l'imma- nentisation ne fait que porter la [illegible] des désirs.

De ceci, nous est-il donc possible de dire que l'immanentisation nous vient du transfert comme le lieu du désirant ? C'est ce qui nous avait été décrit [illegible]. Mais l'immanentisation est-elle la fixation ? Mais l'immanentisation n'est-il pas déjà lui-même la *forme même* de la fixation ?

DEUX POSITIONS DE L'APRÈS-COUP.

On peut envisager deux conceptions possibles de l'après-coup : une qui est matérialiste, l'autre qu'on peut dire très lointainement idéaliste. C'est cette dernière qui est la mienne.

Premièrement, on peut présenter les effets de supposition comme advenant après l'effectuation de l'acte. L'acte, opéré d'abord, quelque chose comme un effet d'idéal ou de détachement, comme une sorte d'[illegible], venant recouvrir de son voile l'effectif de ce qui a déjà eu lieu. Ainsi, la supposition n'est ici rien : qu'une idéologie, pur effet de la structure, mais ne déterminant rien par elle-même.

Deuxièmement. Au contraire, il y a une autre position : c'est de dire que la supposition est ce dont l'acte se règle, et peut advenir comme tel. Non pas que la supposition suit l'acte, mais qu'elle l'anticipe comme son Idée, et pour tout dire, comme sa condition de possibilité. Une telle position amène aussi à faire d'une idéalité la raison de l'acte. Ceci implique évidemment une transformation profonde du sens de l'acte, l'acte ne peut être que l'opération d'un vide à quoi la supposition supplée en l'anticipant. L'acte consistant à dépasser cette Idée, par la création du vide. Ceci implique qu'on ne pense pas que l'acte fasse advenir "qqch.". Ce que l'acte fait advenir, c'est un en-moins.

Ceci suppose une conception du S.a. qui est platonicienne. C'est ce qui fait son charme et sa faiblesse : peut-on dire que le S.a. préexistant à la faille qu'il supplée ? C'est bien ce que nous ne souhaitons pas soutenir. En sorte qu'il faudrait dire que la faille est appel à l'Idée de la supposition. Comment penser que la supposition puisse exister mais seulement comme Idée, s'anticipant sur l'acte à partir de la faille ?

L'interprétation correspond à trois problèmes pratiques distincts :

1 – S'il y a le transfert, dans l'acte, il est nécessaire de retirer cette dimension du transfert.

2 – S'il y a l'être, l'interprétation opère sur lui ; (c'est là le thème le plus dangereux et le plus délicat. Peut être même faudra-t-il encore à abandonner ce thème.)

3 – S'il y a le désir de l'Autre, il est nécessaire de le nommer comme raison du désir.

Le gros problème posé par ces trois thèmes c'est qu'ils nous font à tout instant risquer de verser dans une attitude de soi de l'analyste.

En sorte qu'il apparaît :

1 – Que ces thèmes ne peuvent se retirer que d'un sujet qui est effet du Sa.

2 – De ce fait, que d'une position de l'analyste qui en est lui-même l'effet. L'analyste n'espère que d'être effet du Sa.

C'est de là seulement qu'on doit retirer l'analyse.

3 – Par conséquent, qu'on ne doit pratiquer de l'acte et de la pratique. Dans la mesure où le sujet est un effet, il est nécessaire de penser son opération. Pas de sujet hors de ces effets.

Et toute pratique est effectuation. L'être parlant n'existe que d'être acquis avec son réel, quel qu'il soit. Le réel premier : c'est lui-même comme effet de la division dans le Sa.

4 – L'interprétation est le "moyen" d'un acte. – Pourquoi y a-t-il un acte qui exige, dans son ~~effectuation~~ opération, un tel moyen ?

1 – Pour le problème de l'interprétation, c'est en un sens, risquer une impasse – on ne peut se le permettre que dans la défense.

2 – Il est nécessaire de restituer l'interprétation à son sens pratique, soit à sa place dans l'acte analytique – Il n'y a que de là que ce problème est possible.

3 – L'interprétation mise de côté parce que quelle qu'on [illegible] sujet. Tout ce qui n'opère pas un sujet n'est pas interprétation, parce que ce n'est pas un acte.

4 – On serait alors tenté de dire que l'interprétation est un problème d'éthique – i.e. contingente. Ce serait une erreur – C'est ne pas voir que, si le sujet est l'effet du S.a., l'interprétation en tant que produire S.a. suppose celui qui s'y implique.

5 – Ceci implique que le premier à recevoir l'effet de l'interprétation est celui qui la formule. Interpréter, c'est se faire effet d'un dire.

6 – Ceci implique : qu'est l'Acteur dans cet acte ? C'est ce dont il s'agit. Quelle est la place de l'interprétation dans le travail analytique ? Soit en tant qu'il concerne le sujet ?

7 – L'interprétation n'est pas ouverte à tous sens. Il s'agit donc de savoir ce qui lui donne son principe.

8 – L'interprétation est par elle-même un faux problème : ce dont il s'agit, c'est de l'acte analytique, en tant qu'il implique la place de l'analyste dans le retour de l'acte. Ce dont il s'agit, c'est de l'acte. Partir de ce qu'il y a à (s') analyser, et à opérer comme analyste. Partir de prétendre disposer d'une méthode d'interprétation, c'est risquer cette impasse de même que dans l'interprétation. Or, il en va ici un peu de même que chez Hegel : la méthode, c'est l'acte même. Ceci au sens où dans cette méthode, un sujet s'opère. Pas d'interprétation sans effet sur celui qui l'opère – et sur celui qui la reçoit. Il faut donc poser : – que le sujet est l'effet du S.a. ; – que le dire ne va pas sans dire ; – qu'il n'y a pas de S.a. sans sujet.

① Question : On a dit que <u>l'analyste n'opère que d'être effet du Sa</u>.
Or : tout acte est un effet du Sa. Bref, l'être parlant n'opère que du Sa, fût-ce à le rejeter. (Problème classique).

② - Dans ces conditions, cet énoncé n'est donc pas spécifique.
- Faut-il dire alors :

③ - Que l'acte s'invente ? Autrement dit qu'il est possible d'introduire du nouveau dans l'acte ?

④ Mais s'il en est ainsi ; et si nous devons penser qu'il y a un réel du symbolique, comment tout acte y est-il adéquat ? Ou bien ne l'est-il pas ?

⑤ Ce qu'il faut dire au moins, c'est que <u>tout acte, tout effet de sujet, est effet de la faille du parlêtre</u>. Ceci veut dire qu'il n'y a pas de pratique « humaine » qui ne soit ordonnée à la structure qu'elle met en jeu.

Mais ce n'est pas assez.

⑥ - Faut-il alors ajouter : qu'il y a des « artifices » de discours (Molly). Ce qui est noter que d'autres discours peuvent s'inventer, à partir de ce qui conduit à dire qu'il y ait un acte <u>adéquat</u> au réel.

⑦ - Dans ces conditions, que conduit dire qu'il y ait un acte adéquat réel ? (la Sagesse, la religion, la littérature, pour le nommer sous des noms usés).

⑧ - Et d'où procèderait une telle exigence d'un acte adéquat ?

⑨ <u>En quoi donc l'acte analytique serait-il généralement adéquat à la parlance de l'être ?</u>

Une première conception de l'interprétation, qui fait partie de la doxa
analytique, peut nous servir à avancer d'autant mieux. Selon elle, l'in-
terprétation n'existe que d'un désir interprété. Elle consisterait donc à rendre
conscient l'ics, bref, à lever une latence. Cette conception, on peut en
développer le système de la manière suivante : à la limite, l'enseignement
des d'ics. On voit l'intérêt d'une telle position. Quelle est donc sa
[illegible] : elle suppose que l'ics est une latence. Ce qui de désir
est caché, qu'il suffirait de découvrir pour rendre créatif, on se
demande pourquoi. Dans une telle perspective, le moi comme organe de
médiation apparaît être la donnée essentielle de la pratique. Il faut
d'autre part supposer que le moi qui s'y manifeste est clair et un-
équivoque, puisque c'est à lui qu'il faut lever toute latence. Au reste,
l'ics n'est qu'un objet caché ; qu'il devrait suffire de manifester.
on rejette cette théorie.

- S'il y a interprétation : c'est qu'il y a transfert dans ce cas. Donc désir de l'A.
- L'i. n'est pas dévoilement d'un sens latent, elle est médiane. Équivo-
cité du sujet dans le S[a]. D'où Entstellung : transfert. De même
l'interprétation. Mais pourquoi ? Dérivés ? C'est trop peu.
- D'autre part, elle n'est pas ouverte à tout sens. Il faut donc un "réel".
- le médium offre au transfert à faire choix de la fiction.
- S'il y a transfert, il y a SsS. I.e. désir dans l'Autre. L'Autre est
a dit le nouveau (la parole) comme du peut venir. Mais il n'en veut
que comme nom. L'interprétation retranche le désir de l'énonc.
- Pratiques dans le désir le désir de l'Autre ? (Dora)
- Interprétation et NdP.
- le sens fondamental de l'interprétation : réponse à la relève.

- Il y a un certain nombre de concepts qu'il faut faire disparaître de l'analyse. L'interprétation, l'ics, sont de ceux-là.
- Par contre, il y en a d'autres qu'il faut y introduire.
- L'interprétation est un problème en suspens, qui nous relègue nécessairement dans des polémiques insolubles.

- L'analyste n'est pas l'objet (a). Il fait *semblant* de l'être.
- Pourquoi l'acte de l'analysant exige-t-il un tel semblant, et qui est lui opérant ?
- Qu'est-ce qui amène l'analyste à soutenir cette position ?
  Autrement dit quel est son acte ?
- On serait porté à dire qu'il n'y a peut être pas lieu de poser la question du désir de l'analyste, ou son transfert. Mais on pourrait déplacer la question en termes *d'acte*. Plutôt que de parler de désir, parler de *ce pourquoi l'analyste est porté* à cette place. Ceci, moyennant qu'on souligne cependant l'artifice de son acte, ce qu'il ne faut pas oublier.

Le problème de l'interprétation dans l'analyse : le plus analysé, voire le plus fort. Ce concept d'interprétation donne en effet à penser que

– L'interprétation : où l'être est parlant.

Restitution de l'interprétation au sens d'acte : que non seulement elle porte sur le sujet, mais encore sur l'analyste.

Pourquoi parler d'*interprétation* ?

– Mais pourquoi ne pas prononcer, etc. ce dire, non ? Parce que l'*illusion*.

DESIRANT :

- le désirant ~~sujet~~ est cause du désirant.
- Par la supposition objective de la situation, le sujet est digne d'être aimé !
- Aimer : c'est vouloir être aimé : réciproquement : le moyen de ~~l'énamoration~~, vouloir être aimé, c'est l'énamoration : montrer.

- Tromperie de l'amour :
Dire à celui dont on veut être aimé qu'on le désire. Le désir est ailleurs.
D'abord dans l'autre (Agalma.) mais surtout, ailleurs absolument.
Éloignement de celui dont on veut être aimé et de celui qui est le désir.
Vouloir éviter la tromperie : tromperie de la [illegible] du désirant dans l'amour.
- Mais de plus : avouer le désir pour l'aimable : vouloir être aimé. Se montrer désirant pour faire désirer : être désirable, comme désirant.
Mais comment peut-on dire que le désirant n'est pas aimable. Or le désirant est cause du désirant ? Ou de l'amour ? Contradiction !!
Abus de plus : se montrer comme désirant, désirable : vouloir ~~qui pense~~ être aimé du désirant : Agathon.

- Pourquoi de vouloir être aimé, [transfert ?] désirant, ou désirant ?
- Ou le contraire ? Pourquoi de désirant, aimé ?
Question qui ne se posaient pas à trancher.
- Le désir : en termes de vérité et non de discussion ?

---

transfert → E(a) amant. Latent : ne sait pas.
- aimé → manifeste.
- L'amant, objet du transfert ? Ou le contraire ?

GEROME TAILLANDIER

HETEROPHAGIE

LA PLACE DE L'ANALYSTE DANS SON EQUIVOCITE AVEC LA DIT-MENSION FEMININE DE LA JOUISSANCE

"Monsieur Mallarmé. Le pervers
À nous fuir pour les bois s'acharne
Ma lettre suit le vers
Valvins, par Avon, Seine-et-Marne"

Mallarmé, O.C. p.I06.

I- ETHIQUE ET TAC.

Posons que le masochisme est une perversion : l'intérêt du sujet doit donc y être centré autour de la jouissance phallique, dans sa dimension de déni. Or si nous posons par hypothèse que la féminité (le sens de ce terme étant réservé) est définie en $\overline{A}x.\emptyset x$, soit au point de Verwerfung de son être sous la condition de la fonction phallique, il faut conclure que la féminité est au moins dire-non au masochisme.

I- Théorème : il ne saurait donc y avoir de masochisme féminin, ces deux termes étant antinomiques.

Scolie I : d'où résulte alors cette hypothèse ? La réponse est simple, de ceci que l'homme imagine la femme masochique, c'est à dire à son image. C'est parce que l'homme jouit d'être masochique et qu'il trouve dans la femme (i.e. le phallus) la métaphore de sa propre jouissance, qu'inversement il lui suppose la jouissance qui est la sienne, au titre de l'inversion fondatrice de toute jouissance possible en tant qu'elle tient aux effets du signifiant.

Scolie 2 : Et c'est pour autant que les femmes sont interéssées à entretenir le fantasme de l'homme, qu'elles ne contredisent pas à celui-là dans la mesure où elles s'assurent ainsi de son désir, fût-ce au prix de leur silence à elles-mêmes. L'assurance qu'elles trouvent ainsi de leur désir

[– Me voir reprocher de ne pas nommer mes amis, alors que j'ai pendant tant de temps fini ; lutté, pour faire entendre 1 – ce qu'est la jouissance de l'A., 2 – que l'analyste procède à partir d'elle, 3 – que c'est là la place du féminin $\forall x \Phi x$ a quelque chose d'assez exaspérant. Bien ! Si je disais donc mes amies, moi qui suis la source. La "position féminine de l'analyste", est de mon fait : abondamment de mois et de mois de lutte pour faire entendre que l'analyste ne masturbe pas. Curieux que ça me revienne sous cette forme... Amitié oblige.]

– "Faire de nécessité vertu."

HÉTÉROPHAGIE

ou

la place de l'analyste dans son équivocité avec

12/77.

la dimension ~~féminine~~ de la jouissance

X[5] D

ÉQUIVOQUES ~~[illegible]~~ leurs

(du narcissisme primaire) et ~~[illegible]~~ échos

dans la pratique analytique.

—

p

§ Textes:

1§ - Ethique et tac.

2§ - "Position de l'analyste" et "position féminine"

3 - ~~[illegible]~~ équivocités ~~de la pratique~~ du NP. ? (lettre)

-

-

-

- Notes et remarques.

"Monsieur Mallarmé : le pensif
A moins fais par les lois s'acharne
Ma lettre, mais va toute vers
Valvins, par Avon, Seine-et-Marne"

S.h — OC. 106.

(Italiques, en retrait, fin).

J'entends désormais faire figurer dans le projet de mes écrits une note bibliographique destinée à avertir le lecteur de quelques références qui n'y sont pas absentes. L'intérêt de ce procédé est celui-ci : il me semble très fréquemment, en raison du mode particulier de travail dans notre école, que tel ou tel exposé ou texte fait pour une réitération constante des [illegible], que tel ou tel exposé ou texte [illegible] qui ne connaît en inédit, soit des effets d'enseignement et de séminaire [illegible] en tel lieu, implique exposer le lieu [illegible]. Or, de dire systématiquement en une simple notice bibliographique un effet de style qui ne peut [illegible] en un texte que de type classique. D'où la nécessité, d'en [illegible] l'effet en un texte en quelque sorte en marge, où l'on s'efforcera de rappeler le [illegible] en tel lieu — à chacun rendu [Je crois bon] de présenter au lecteur cette nouvelle méthode de travail, que j'imagine [illegible] que d'autres la reprennent à leur compte.

1 — REMARQUES ET NOTES

Prologue 1. Le masochisme est une perversion : intérêt dans le Φ, désir. Or si nous
posons par hypothèse que la "féminité" (réservons le sens de ce terme) est
définie en $\forall x\, \Phi x$, soit au point de Verwerfung de son être dans la
condition de Φ {notons par parenthèse ceci : que la connaissance dit donc que
la fonction Φ implique en elle une forclusion, point notable !} – ainsi,
la féminité est dicée non au masochisme.

1_Théorème : il ne saurait donc y avoir de "masochisme fémi-
nin", ces deux termes étant antinomiques.

Question : D'où donc alors résulte cette hypothèse ? La réponse est sim-
II. Scolie 1 : ple : de ceci que l'homme imagine la femme masochiste, c'est à
dire à son image. C'est parce que l'homme jouit d'être masochiste,
et qu'il trouve dans la femme (le Φ) la métaphore de sa propre
jouissance, qu'inversement il lui suppose la jouissance qui est
la sienne, au titre de l'inversion fondatrice de toute jouissance perver-
se en tant qu'elle tient aux effets du S^a.

Scolie 2. Et c'est pour autant que les femmes sont intéressées à entretenir
le fantasme de l'homme, qu'elles ne contredisent pas à celui-là, dans
la mesure où elles s'assurent aussi de son désir. Soit – ce au prix de
leur silence à elles-mêmes. L'assurance qu'elles trouvent aussi de leur
désir dans le désir de l'homme, les met à l'abri du lieu où pourtant
elles demeurent : cette même "féminité" qui fait obstacle à la perversion
de l'homme.

Théorème 2 / Corollaire 1. : Le silence par lequel les femmes laissent se déployer le
fantasme de l'homme, est le meilleur alibi qu'elles trouvent contre celui-là.

Corollaire 2 : C'est le silence même qui entretient ce fantasme, et
aussi laisse libre cours à la perversion de l'homme. A chacun son dû.

C.3 : La perversion de l'homme entretient ainsi le silence des femmes et leur
désistement à la fonction phallique – et réciproquement, la féminité en
tant que lieu du réel opposé à cette fonction, laisse le champ libre et
entretient le déploiement du fantasme de "perversion" en tant qu'il est
le propre de l'homme : les contradictoires s'identifiant au bout du compte.

[illegible]

Problème 2 : Si nous nous enquerons de la "position de l'analyste", terme à vrai dire énigmatique à ce jour, nous voyons que nous ne pouvons en aucun cas la définir par le masochisme féminin : puisque rien de tel n'a de l'existence.

Peut-on entériner dans ces conditions qu'il faudrait définir cette position par le masochisme, tout court ? A répondre notre démonstration (P 1), il apparaît qu'il ne peut rien en être : le masochisme en tant qu'il est un processus, produisant une Stratégie incompatible avec celle de l'analyse. ~~Ainsi~~

Théorème 2 – La position de l'analyste n'est pas masochiste, ni masochiste par métaphore.

Scholie 1 : D'où donc résulte qu'on a osé décider dire l'analyste masochiste ? Cette question ne laisse apparaître une autre à l'arrière plan : d'où donc Freud se voit-il autorisé à produire un concept de masochisme primordial ? Il apparaît que ce terme de masochisme primordial est absolument inconsistant : ~~le maso~~ cette notion désigne en effet chez F. le chemin de Destruction de notre être en tant que nous ne pouvons que nous y conformer à D. Or, le masochisme, comme processus, est devenu opposé à un tel chemin. L'usage freudien du terme de masochisme est donc transcendant.

Corollaire ~~Scholie 2~~ – Il n'y a ainsi ni masochisme primordial, ni masochisme féminin.

Scholie 2 – Ceci nous permet de déduire l'identification du supposé masochisme de l'analyste au masochiste : on suppose que la pratique analytique est le chemin le plus adéquat au procès de la Destruction) et on suppose que ce procès est jouissance. Comme toutefois, le masochisme primordial n'existe pas, la question reste de l'existence de ce chemin, si l'illusion ~~de~~ masochisme primordial ~~n'était~~ ne mesure ~~tout~~ un pur qui ne fantasme, dans l'hypothèse la meilleure.



Problème 3. Est-il possible de soutenir dans ces conditions, que la position de l'analyste serait féminine, étant, une fois en su, résumé ce qui se loger (tient) sous ce terme ?

Il est ainsi décrit (Th. 2, sc. 1) que ce qui soutient ce problème, c'est la supposition que les femmes seraient masochistes, au sens "primordial" du terme(1). Il faudrait donc définir la féminité comme le parcours le plus adéquat à la Destitution qui ordonne subjective. Cette définition n'est toutefois pas recevable, puisque la position de l'analyste s'en déduirait aussi. Ainsi, sauf à supposer ce qui est à démontrer : que féminité et position de l'analyste seraient des termes équivalents, rien n'autorise par réciproque à déduire que seule la position féminine serait le parcours de la Destitution, — ni même par conséquent qu'elle l'est. ~~La~~ La supposition qui est à ~~l'œuvre~~ l'œuvre dans le problème reste entièrement à établir. Il n'est pas acquis que la ~~position~~ féminité est parcours de la Destitution, à supposer que celle de l'analyste le soit.

{Manque un théorème}, signe d'indécidabilité, et voici on attend réflexion, faute de mieux].

Scolie 1 : La supposition incluse qui est à l'œuvre dans le problème reste à établir. Est-il possible de forcer la décision ?

Scolie 2 Corollaire 1 : Ainsi il n'est pas établi — ni que la "position féminine" relève du "masochisme primordial", c'était simple hypothèse ; — ni que la position de l'analyste en soit plus. — A fortiori resterait à démontrer qu'elles seraient "analogues" voire identiques à ce prix : ce qui reste d'autant plus indécis.

Sc. 3 Corollaire 2. À supposer que le masochisme primordial existe, il n'a aucun sens assignable pour l'homme, dans aucune position de sujet.

Sc. 4 Corollaire 3 : Aucun sens assignable n'est attribué ni à la féminité, ni à la position de l'analyste.

CQFD.

---

(1) Il convient de souligner que le terme de "masochisme primordial" est donc en antinomie absolue avec le "masochisme" aux trois sens où F. le pose ailleurs.

[Petites questions subsidiaires : 1/ en quoi la position de l'analyste serait-elle de nature, sous cette raison que (mettant en jeu) l'"autoérotisme"(1), tout ce qui du sujet, ne passe pas dans l'amour, — à apporter une réponse adéquate au "masochisme féminin", en tant que celui-ci n'est très évidemment qu'un fantasme de séduction ? Je veux dire cette sorte de fantasmes par où les femmes entrent dans la perversion de l'homme, au titre d'un obtenir de pouvoir dire y être absentes (séduites). sous prétexte que

2/- Dans ces conditions il faudrait dire que la position de l'analyste (énigme à jamais insoluble) est rigoureusement antinomique à notre "masochisme féminin" de pure fiction. Ce qui est conforme à ce qui fut dit déjà. ~~[illegible]~~

3/ — En conséquence, cet "autoérotisme" consiste-t-il à se faire objet (a) ? — ou bien au contraire à s'y soustraire ? Si l'Autre, ne peut servir de ceux que de masochisme — lequel ?]

Ne pas taper. Exact cependant

---

(1) Mais quel sens donner à ce terme ? Narcissisme II ou I ? Pulsionnel ?

II – "POSITION" DE L'ANALYSTE" ET "POSITION FÉMININE". –①–

1 – On appelle *position*, ce qui, après avoir été un fait de structure, devient un
mode d'existence. Quelle est la nécessité de ce chemin, reste à l'établir. On
reconnaît le passage de la doctrine kleinienne. On peut trouver un avantage à per-
penser en termes de position en particulier pour ceci ; que nous évitons de [illegible]
les cercles de pensées qui [illegible] dans notre champ les [illegible]

EQS.

2 – Y aurait-il de telle ! quelque chose de ce qu'on a une position *féminine* ?
Il faut remarquer que cette expression ne peut avoir de sens que ~~à constater~~ qu'il
y a des femmes. Donc, dès qu'on ne le sait pas. [illegible] à ne
autre façon d'une telle [illegible] de penser ? Que devient dans cette affaire la
fonction phallique ? Quoi qu'il en soit, dès qu'il y a des femmes. Qu'il n'y en
ait pas en effet : à quoi bon alors parler de position féminine ? C'est donc
Disons qu'un sujet se [illegible] au [illegible], et n'en parlons plus.
Dire parce qu'il y a des femmes, qu'il est [illegible] de parler d'une telle
position. Leur serait-elle absolument vague ? Alors, elle est [illegible]. Mais
si elle même est pas vague, elle devient [illegible], puisqu'elle nous
ramène à l'universel d'un fait de structure : le pas-toute. Le [illegible]
de position féminine est inconsistant. Si nous la gardons, pourquoi ?

3 – Une chose semble [illegible], qui [illegible] [illegible] discussion qu'on
se lasse de répondre : s'il y a des femmes, quel qu'en soit le statut,
ce dire, est "affirmatif", simplement. D'où ceci, que cela ne se définit
pas par la castration, qu'il les [illegible] en quelques [illegible]. C'est bien ce dont
elles se plaignent. Mais ce qu'on ~~elles~~ [illegible] moins, c'est que cette [illegible] en
abrite une autre ; celle d'être le lieu de cet affirmatif, même.

4 – Il surgit un paradoxe trop [illegible] à démontrer, que [illegible] nous propose,
que c'est à la mère qu'on demande ce qu'elle ne peut en aucun cas
donner : le Φ. Pourquoi dans ces conditions le lui demander ? – Pour
cela même. [illegible] Dieu qu'elle ne le donne. Que se passerait-il si
d'aventure elle s'y proposait ? C'est qu'elle serait une [illegible] *phallique*.

On sait que cela a d'ordinaire les plus fâcheux effets sur sa progéniture.
D'où cette pensée : 1 – qu'on ne demande le Φ à la mère que dans cette
assurance qu'on ne trouve d'ailleurs, 2 – et que cette assurance reposerait
l'affirmatif même de ce qu'elle est, comme femme. Oui ! mais qu'est
elle ? Rien qui se dise, en sorte que cet affirmatif tourne à l'absence.

5 – Cet abandon est-il confusion ? Est-il la pleine présence d'un corps ?
Et sinon, est-il le lieu de recès d'un fait identifiant primordial d'une
structure si ce n'est pas en lutte de division, mais dont la castration prend acte ?
Une autre interprétation est encore possible, dont voici la peine.

6 – Dans la fonction Φ, l'être des femmes est profondément rejeté,
verworfen. Est-ce en vain, le motif de leur plainte ? Si c'était,
ce serait simple. A vrai dire, une première difficulté s'annonce, dont
que cette Verworfenheit de l'être des femmes, fait plainte bien plutôt d'ex-
ister comme Bien, bref, d'être le lieu d'un inassemblable à mettre
où ? si les femmes ne s'y rendent ?

7 – Encore aurait-on à répondre, reste cette question, mais elle se compli-
que de ceci. Qu'est donc en fin ce lieu d'absence ? Est-il le propre des
femmes. Sinon – pourquoi leur plainte ? Plus avant, dira-t-on consi-
dérer que ce lieu serait celui d'un être rejeté. ~~Sinon, des~~ Alors,
la difficulté croît, puisque nous nous trouvons devant ce nœud, de devoir dire
que sont mêmes : la Verworfenheit de l'être des femmes, et ce qui de
primordial, ~~autre~~ soutient la parole. Ne saurait-on pas l'indiquer dont on
approche, et qu'il faut, peut être, ne pas trancher.

8 – Bref, (de ce qui ne passe pas au Φ ?, supposément, que faut-il se dire ?
Faut-il le dire effet d'une forclusion centrale de l'être, particulière elle ?
les femmes ? Et pourquoi la leur serait-elle ? Ou bien faut-il plus
alternativement tenter de déduire les diverses formes de l'inassemblable et
tenir que, autre est le rejeté, autre l'absence de l'inassemblable ? Si cette
dernière solution semble en droit plus correcte, à quel point pourtant

n'élude - telle ~~[illegible]~~ pas ce qui s'introduirait de ce propre au féminin, d'une
~~[illegible]~~ être sujette de son être.

9 - Ainsi, nous ne levons pas les difficultés de ce qui serait propre aux femmes.
Nous prendrons tout pas métaphore, l'ennemie de cette position, la [illegible] dans
cet être sujet ? Mais ne sont-ce pas que la question reste irrésolue ? Par quel ~~point~~ biais
nous sera-t-il possible de l'aménager.



10 - Dans ces conditions, quoi de la position de l'analyste ? A multiplier une
~~inquisition~~ question par une incertitude, que gagne-t-on au jeu, de quoi est-
on sûr ; y a-t-il là certitude. L'analyse est une pratique. Si position il
doit y avoir, c'est clair, elle ne peut ~~[illegible]~~ donc que signifier ceci : une
~~se~~ cruelle habitude, par laquelle l'analyste est fixé à son symptôme, et
~~dont cette pratique est~~ quoi d'autre.

La position de l'analyste, a-t-on vu, est intenable, (2) si la diffé-
rence notable de la position féminine. Car l'in~~cer~~titude qui définit celle-
ci ne lui est pas raison d'être intenable. Doit-on penser que la position
de l'analyste serait féminine si elle était tenable ? Ainsi, elle
ne l'est donc pas — puisqu'elle n'est pas, sinon vacillante. Or la position
féminine, bien que difficile dans son paysage ne donne sûrement pas un tel aspect
de ~~ma~~ vacillation.

11 — Où donc serait le point qui permettrait d'analogiser, en toute
cette affaire ? Y a-t-il, plus qu'un propos, une notion commune qui per-
mette de soutenir le questionnement de la position de l'analyste vis
celle féminine ? Ou bien une telle analogie ~~[illegible]~~ ne peut-elle être qu'é-
quivoque ? Nous ne saurions pas.

12 — Pourtant ce fil, si nous prenons la question à son envers. Reste acquis
l'étrangeté comme le consigne du rapport d'une femme au Φ. Si l'on traitait
alors femme que, du Φ, on être ~~se~~ est sujette, n'est-il pas sensible que ce
par quoi la position de l'analyste et celle féminine ~~se~~ s'enchaînent sur le
minimum : d'y être étrangères. Curieusement c'est parce que l'analyste

[illegible]

est absente à la fonction qu'elle suppose, qu'elle s'analogise plus qu'elle
ne s'identifie ~~à la partie~~ à l'autre. Ainsi, à ce point commun de
rejet! tient leur convergence.

13 – Mais en quoi la p. de l'analyste est-elle étrangère à Φ ? Par
ceci, qu'elle ne s'entretiendrait de n'en rien vouloir savoir, attendant son
nom, que le sujet en fin sorte de cette référence à Φ. Et c'est bien parce
que quelque chose de tel n'a lieu — qu'une analyse se termine sur la
butée du complexe de castration, soit de cette reconnaissance que Φ est toujours
là, encore. A l'égal des femmes, qui ne cessent de s'y référer. Jamais
assez rejetées ~~...~~.

14 – La castration est donc le résultat de l'échec de la position de
l'analyste. C'est pour autant que l'analyste est rejeté (expulsé) par son échec à son-
tenir son être de ce rejet, de sa position féminine, que s'il offre l'analyse,
selon la castration. A la fin d'une analyse,

15 – C'est à dire qu'il est châtré. Mais par quoi ? A la proximité de son être de
une femme s'en va, comme devant, d'être en reste d'accéder à ce
rejet. C'est ce qui châtre l'analyste, d'être en reste
qu'elle emporte avec elle : sa féminité.

16 – Mais par un retour sensible, il apparaît que châtré dans son fauteuil,
il lui reste donc ~~qd~~ quelque chose : cet écho, qui le porte à entendre, un temps : celui
par un bref instant que son rejet aura donc eu lieu,
qu'il lui faudra pour se lever. Et l'analyse continue.

17 – Que lui reste-t-il donc là ? La reconnaissance de cet inassou-
mable, qu'il assume. En sorte que restant là, il lui reste le Je :
l'être en peu de ses qualités — équivalent à son être rejeté, même.
C'est dans cette reconnaissance seulement et suffisamment, qu'il a
accès à la position féminine, dans le fait qu'il reste là, corps,
retrouvé d'un amour. ~~Faut~~ Le Narcissisme primaire de la
"présence soi" qu'il lui faut bien trouver et qui l'encombre cette
féminine en ce qu'elle donne et inassou-
donc bien sa jouissance —

nulle part.

18 – Et l'on peut supposer que c'est de ce même point, mais en un autre lieu, qu'une femme irait jouir pour son compte.

– 6/12/77.

V. – Narcissisme primaire



Cf. suite.

III - JOUISSANCE DE L'ANALYSTE ET NARCISSISME(S) ?

L'analyse est une pratique. Cette pratique est causée du symptôme, qu'elle dérange. Pas d'analyse sans symptôme. Quel sens y aurait-il à cela. Et inversement, il convient d'interroger en quoi le symptôme trouve dans l'analyse une "cause" adéquate à sa structure.

S'il y a une "jouissance de l'analyste", [illegible] très problématique et que tout semble contester, elle ne peut partir que de ce noeud : En quoi l'analyse est-elle une cause adéquate du symptôme. Le terme de j. de l'a. présente donc une équivoque semblable à celle de [illegible] féminine de l'a : elle est de prime abord simplement le moins [illegible], à ceci que rien n'assure que quelque chose de tel existe. (1) Ceci nous [illegible] le symptôme. Le symptôme porte avec jouissance.

Il y a affaire le symptôme. [illegible] pas de soi, s'il ne faut pas moins que l'analyse pour le dire, on prendra [illegible] la jouissance du symptôme est-elle acte. En quoi cette prise en acte de la jouissance du symptôme [illegible]. En quoi un sujet, effet de la rencontre de la pratique analytique, trouve-t-il dans cette pratique une S^a, et pas dans un symptôme, adéquation aux [illegible] du symptôme ?

Il est clair que nous investiguons en direction d'une différence spécifique de la j. de l'a., nous disons. Cette jouissance n'a nom de "rogue". Ce qui est rogue, c'est la pratique elle-même. Où se nomme-t-elle dans le sujet ; à quoi donne-t-elle ~~[illegible]~~ nomme ?

Dans ces conditions, qu'est-ce qui, structural du sujet, dans le symptôme, appelle à être dit, dans l'analyse ? Je voudrais tenter une nouvelle approche de cette question (2). On peut remarquer que ce qui constitue [illegible] en ceci : [illegible] de Lacan de la question de l'analyse, [illegible] la béance inconsciente, que la dimension de faille du S^a, pour rappeler la doctrine lacanienne des identi- [illegible] l'imaginaire ferme. Le sens général de la [illegible] fixation est de chercher à interroger la dimension de fermeture — et ambigument l'effet de méconnaissance que comporte l'imaginaire

(1) Question qu'on retrouve aussi bien à propos du désir de l'analyste.

(2) MCLT. [Les chiffres renvoient aux items de la Remarque p.]

Sa, pour autant que l'imaginaire s'est lui-même là ! pas seul à former ce joint. C'est précisément à la rencontre de ce joint en tant qu'il implique aussi l'effet de Sa, que s'impose la doctrine. D'où s'ex-actement la fonction des ~~...~~ seconde et troisième identifications, nécessitée en ~~cas~~ cette fonction. Bref ! Personne toujours ce en quoi l'effet de Sa est ~~tout~~ porteur d'une rencontre de ce qu'il dissimule pourtant à certains égards, voilà le problème majeur de l'enseignement de Lacan.

Avons-nous les moyens d'en dire plus ? Encore faudrait-il que cela soit nécessaire, voire possible. Que cela soit possible, ne nous est attesté en doctrine freudienne qu'en un point : la "première identification par incorpora-tion". Qu'est donc ce point obscur, confus, problématique pour tout dire, et où à jeter notre sonde, nous avons l'impression de ne rencontrer nul fond. La première identification est donc avant tout le lieu, plus d'un problème que d'une question : celle-ci, manque à y être formulable. À certains égards, c'est peut être le nom de la difficulté — en attendant mieux. Quel est donc l'intérêt de ressaisir ce point, si inaccessible ? ~~Lui~~. Il est ~~en~~ ceci, de nous permettre de trouver une formulation "transversale" à divers problèmes qui convergent formant des zones de convergence notables dans le discours de l'analyse. Ainsi, de la sexualité féminine, de la perversion en général, de l'inexistence du rapport sexuel, bref, d'une problématique générale de l'inaccessible au Sa, comme lieux d'inhibition de la pratique et de l'opération de Sa. (1)

Il y a tel moyen de dénouer les paradoxes insistants qui se formulent en les lieux d'inhibition, entre autres celui-ci : nous avons constaté la convic-tion purement analogique de la position féminine (si elle existe) et de celle de l'analyste, aboutissant à ne maintenir cette analogie que comme problème insoluble. On se rattachera ce point, que c'est à une telle impasse que Freud est parvenu, lorsque dans son examen du masochisme, il doit conduire les caractères inévitables à tout sens de ce terme, sauf à le faire

(1) Je n'en dis pas plus, et pourtant je ne renonce pas : De long fut l'univocité de l'Être.

dans des contextes qui le rendent insoutenable : le dit masochisme féminin, entre autres. Mais notons-le, le masochisme primordial n'en apparaît pas moins insoutenable.

Le problème de méthode de la jouissance féminine et de celle de son rapport à la pratique analytique nous semble donc être celui-ci : quelque chose de tel que la jouissance féminine, n'y a pas lieu.

– Si l'analyste opère dans l'analyse, il n'est pas question de penser que l'analyse est comme telle une jouissance ; mais, en tant qu'elle transforme le symptôme, est elle se rend adéquate à la jouissance dont celui-ci est porteur. A ce titre elle opère adéquatement le sujet dans la jouissance.

Entendons nous bien pourtant que les premiers pas du problème, lesquels consistent d'abord à faire le relevé, [illegible] Reste le second temps, à venir maintenant.

Quel est donc le terme [illegible] jeu dans l'analogie de ces deux éléments. Qu'est-ce qui nous amène à penser, non selon Freud, que ce n'est point le masochisme mais la féminité, qui recevrait le terme hypothétique propre à le moduler. Ainsi, hypothétisons :

– Il y a une ressemblance telle que la jouissance s'en module. C'est ce que Freud nous laisse sous cette forme obscure dans sa doctrine de la première identification par incorporation. Toutefois, s'il en est [illegible], il faudra en décrire [illegible]. A tel point le lien à l'objet et au corps, [illegible] même un nom adéquat ?

– Si ce lien n'a pas de nom propre, pourtant, il en est qu'il ne porte pas. Et l'élimination de ces noms impropres est une tâche importante, en ce que pratique.

Ce lien ne porte pas le nom de la jouissance phallique. Là est le point de ce qui nous importe. La jouissance phallique fait obstacle à ce que ce lien soit pris en considération, elle fait obstacle à le dire.

{ Jouissance = féminine. — Névrose = dire ça cela.
{ Acte = pas (dire : grand lieu même.) Clé !

— La question n'est pas de savoir si celui-ci est passible ou non des effets du S.ᵃ, puisqu'elle est bien plutôt d'en quoi les effets du S.ᵃ en sont porteurs — comme de quelque chose où ils se renoncent. Le S.ᵃ — voire sa absence, ne sont donc pas des noms propres de ce lieu.

— A supposer que la jouissance féminine module, plus qu'elle ne métaphorise, cette jouissance, à quel titre le peut-elle ? A l'avancer ainsi — fluent, qu'elle réfute la fonction phallique. Cependant, beaucoup réfutent le Φ, en particulier le réel. Le réel n'est pourtant pas un nom
Les mots nous manquent-ils encore longtemps ? (1)
propre de ce lieu. Concernant

— A quel titre donc l'analyse aurait-elle à en dire ? Chose que en ce même point, qu'elle aussi réfute la fonction phallique. Chose que l'on ne remarque pas assez. Dans la position pratique de l'être parlant, il s'agit alors d'élucider les rapports entre jouissances. La pa- rtie... celle-ci étant toujours particulière, ... ne s'y a que la jouissance. ... tendante de la pratique analytique est de poser la fonction phallique — en tant qu'elle la contra. C'est pourquoi l'hystérique ne s'avoue qu'une féminine, puisque le ... qui s'impose à elle est de savoir en quoi la Φ l'a mise à l'écart de cette essence — nous pèse peut-être de n'y être que ... [illegible]

— Il n'y a donc d'analogie justifiable de la pratique analytique avec la jouissance féminine que ce peu, suffisant toutefois : c'est dans la mesure où la pratique analytique ... contra la fonction phal. Φ, qu'elle nomme, qu'elle s'homologue à ce mode qui pour les femmes advient : qu'elles n'y ont pas rapport — et que de là, elles disent. C'est dans le paradoxe de cet écart d'un trop inadéquat à un lieu qui pourtant seulement s'en nomme, qu'il y a, de cette jouissance à cette pratique, analogie.

(1) On croit que nous usons ici de la voie négative. Il y a des voies plus déterminées, qu'on a été écartés pour diverses raisons.

– Si toutefois ce rapport était de pure analogie, la liste des noms propres appropriatifs [illegible], pour l'analyse entre autres. C'est bien ce que nous démontre F. à certains égards avec ce "masochisme primordial"? Si donc nous devons penser qu'il n'en est rien, c'est qu'il doit y avoir une particularité qui spécifie ce mot — laquelle est ce qu'il faut déceler.

Qu'est-ce qui, dans le narcissisme primaire[1] entre sa [illegible] fusion, est de nature à nous donner résonance pareille? Ici de ses complexes rapports s'entrecroisent, qu'il faut démêler.

~~1 – NP et pulsion.~~
~~2 – NP et production.~~
~~3 – NP et femme.~~ → ~~t.c.~~ ~~PEU RÉSOLU.~~

D'une part, M.M. nous propose à la réflexion ceux de partir de la pulsion, pour assurer la politique de la "féminité". Il n'y a rien là qui aille d'évidence. Si en effet nous devons penser que la politique de la "féminité" est bien plutôt d'identification, il n'est pas de déduction claire qu'il doit être de pulsion. Pourquoi le pulsionnel devrait-il être le registre propre du féminin? A la vérité on [illegible] le dernier reposé de la thèse kleinienne sur le "corps maternel", notamment des objets partiels. Le pulsionnel est alors un autre nom de ce qui abrite le partiel — le conditions matérielle / maternelle de la subjectivité, le [illegible] pulsionnel, non pas tant ce subjectif que termes génétiques de la subjectivation. Dans cette perspective, le N.P. n'importe pas tant par sa [illegible] même, qu'en tant que premier: il offre à ce titre l'idée même générale d'où seulement peut se dire la fonction d'oubli propre à l'avènement du sujet comme infans.

(1) MLLT. (Elle m'indique De M'Uzan sur l'Art et la Mort.)

Nous est-il évident de souscrire à une telle position? Pouvons-nous parler comme tel, de "pulsions féminines", fût-ce à les restreindre à celles qui seraient ~~astreintes~~ asservies à un bord négatif? C'est malgré cette thèse fondamentale primordiale, que la libido est l'énergie pulsionnelle permettant de penser le champ continu des transformations quantiques du sujet, et que cette libido est elle-même d'essence mâle : fonction phallique la régissant comme son "vecteur-charge unitaire". Dans ces conditions, comment les pulsions pourraient-elles être "féminines"?

Une solution nous est pourtant proposée (~~par HLLT~~) qui nous fait remarquer d'~~abord~~ que peut-être, le bord négatif des pulsions féminines est formellement équivalent à l'Ombre. Sous cette condition, quelque chose s'éclaire : un dit féminin dans le pulsionnel ce à partir d'où la pulsion pulse, en tant que c'est l'Ombre (les "excitations internes" de Freud). Y a-t-il un sens subjectif possible à cette thèse (1), c'est ce que nous interrogeons si nous ~~remarquons~~ que l'identification — est donc constituant par incorporation implique que le père dévoré — phallus interne dans le corps de ce centre rayonnant du corps propre : serait-ce le féminin dans le maternel, de la théorie kleinienne. [illegible] quelque chose qui ne s'est articulé que sujet à ~~autre~~ qui donne réel à ce quelque chose [illegible] du NdP.

Qu'est-ce ~~donc~~ donc qui spécifie le féminin dans cette affaire? Nous ne le voyons pas encore, ni nous-mêmes nous en demain.

~~Cette première voie forgée en direction de~~

Mais ~~dans~~ dans ces conditions, nous apprenons du nouveau. Dans la solution lacanienne du narcissisme, il est important de souligner que la libido n'est en aucune façon tout entière transférable à l'image de l'autre.

(1) Je précise qu'il s'agit là d'une lecture toute personnelle de HLLT, dont je n'affirme pas qu'elle y consent.

Une partie reste, inéducable, qui n'est autre que le phallus — ou son équivalent. ~~Le phallus n'est pas tout~~ Est-ce donc bien là, dans l'intransférable, le phallus même ? À la réalité nous voyons plus exactement procédé, qu'il n'en est rien, mais que l'intransférable comme tel n'est autre que ce que nous pouvons communément désigner comme corps propre, soit l'ombre — et le Nom, bref ! encore le phallus contenu dans le corps maternel. Que l'intransférable soit ordonné à ce quelque chose [illegible] déjà [illegible] connecté au réel : le corps propre, cependant déjà nommé au S^{A}, voilà ce que doit nous indiquer quelque chose quant à la jouissance de l'Autre. Le corps propre n'est pas le réel pur : il n'a [illegible] de l'Autre, dont le tombeau [illegible] suffit à faire le [illegible] du Père [illegible], [illegible] Différence.

Mais cependant, ~~corps~~ et ~~autre~~ en trace qui ne se passe et [illegible] nous indique le passage du transfert : que [illegible], à questionner le sujet, nous indique le passage du transfert : le transfert s'arrête sur l'intransférable, comme sa source et son roc. Si donc il n'est de passage ~~d'avènement~~ d'avènement du ~~sy~~ sujet dans la réduction que pour autant qu'il y a désir de l'Autre, soit la nécessité des identifications secondaires, — il résulte de ceci concurremment que ce ~~pas~~ qui ~~passe~~ · persiste le sujet de la ~~Disjonction~~ l'aliénation n'est autre que l'intransférable comme tel. C'est de ce qui n'est pareille autre que l'intransférable comme tel, que le ~~sy~~ sujet fait objection d'aucun travestissement narcissique, aux effets d'aliénation du rapport à l'Autre.

NON RÉSOLU.

L'objet (a) — Reprendre plus loin : [symbol] l'analyste jouit de l'intransférable.

Puis : Disjonction — Forclusion — Scène, Extérieure ?

De quoi l'analyste jouit-il donc ? Serait-ce du transfert ? On ~~veut~~ voit bien l'équivoque de cette formule, et les nuances qu'elle appelle. Peut-on cependant se satisfaire de dire qu'il l'analyse ? C'est toujours dans bien trop court. Peut-on trouver à dire que le désir de désir dans l'analysant

serait la cause de sa jouissance ? Il se déclare ici encore que cette formule est inadéquate.

Posons de principe qu'il n'est de jouissance que du sujet, au sens où le sujet seul avec le S(A̸), ne se rapporte jamais qu'à soi-même par l'intermédiaire de la jouissance. L'ennui, c'est qu'il y a le désir de l'A, et le Φ, et que ce "soi" de la jouissance se complique sérieusement, rendant cette formule inadéquate elle aussi. Que nous reste-t-il en mains ? Reprenons dans le sens. ~~Quelle jouissance peut là~~ Pourquoi l'analyste se fait-il analyste ? Outre les avantages sociaux qu'il y trouve (1), il doit bien y avoir une raison subjective. Sa réponse est fort simple : l'analyste se fait analyste en tant qu'il assume de là, les conséquences de l'être universelle de ~~[illegible]~~ son symptôme. C'est en tant que le symptôme non seulement n'est ~~[illegible]~~ irréductible mais voué à l'impossible où se révèle une dimension [illegible], fait le sens de ~~ses~~ sujet, que l'analyste, se fait de cette reconnaissance, [illegible] pratique de devenir analyste.

~~Pourquoi~~ On voit qu'il y a là une structure complexe et une [illegible] décomique en tant qu'en lui se résume le côté sans espoir de la situation. C'est pourtant dans ce sens comique que réside ~~toute~~ toute la question : en quoi de faire passer en quoi d'aggraver le mal y porte-t-il remède ? En quoi de faire passer l'interminable des symptômes à l'analyticité améliore-t-il les choses ? On le voit, rien ne s'arrange.

Nous ne voulons pas traiter ici de la structure du symptôme et de ses conséquences subjectives. Il faut donc s'en tenir aux remèdes [illegible] possibles [illegible] sur ce point. Proposons.

Si l'analyste s'efforce de forcer le rapport d'un transfert analysant, c'est dans la mesure où il agit acte de la nécessité de l'analysant en lui, en tant qu'elle est liée à une cause impossible qu'elle travaille sous cape. Mais il s'analyse avec l'analyste sans doute, ne jouit pas du transfert. Trouve une résonance de l'analyste, par une nécessité difficile à décrire, mais dans l'analyse [illegible] de ce transfert. sa jouissance, non dans le transfert,

---

(1) On ne développera rien d'une perspective Neveu de Rameau sans espoir pratique sinon de faire crier la pratique à un cynisme dont l'usage, peu avoué, est pourtant bien analytiquement.

Où peut bien résider cette jouissance ? A plusieurs niveaux dont la question
est de savoir en quoi ils se coordonnent. Au plus simple de tous, tirant cette
remarque d'évidence que, l'Autre ne les rappelant pas d'où il se croit,
le discours de l'A. qui évoque pour lui la parole de l'analysant le porte à
relancer sa question sur de nouvelles pistes. Mais il y a plus ! Car ceci n'est
que l'élémentaire [repère] de quelque chose de plus complexe. Plus avant, la question
se pose de savoir en quoi il est comme sujet, intéressé au transfert de l'analysant.
Nous avons déjà souligné plus haut l'absurdité, le caractère purement défensif,
de cette thèse que l'analyste ne jouit pas du transfert de l'analysant. La ques-
tion est en effet : pourquoi n'en jouit-il pas ? Répondre par la sagesse et
la prudence de l'analyste porte à rire, voire à rêver, lorsque ~~les anecdotes~~ [courent]
anecdotes courent les cartels ! Non ! il convient de souligner au
[en question] plus haut point intéressé au transfert de
contraire que l'analyste est au plus haut la fonction du contrôle, dont c'est
l'analysant. Est là pour en témoigner que de résulter de cette confrontation de
l'~~institution~~ la raison même d'être, que de résulter de l'analysant. Mais est-ce nous
l'analyste comme sujet avec le transfert de l'analysant.
n'avançons pas d'un pas, et il le fait pourtant. quelle est donc la structure du savoir que
l'analyste, comme sujet ? Celle-ci fait simplement, qu'il est sujet
nous ayons à rapporter de lui ? Ceci implique une conséquence : comment se
contre-transfert. ~~[illegible]~~ là où le transfert de l'autre se
fait-il qu'il ne réponde pas par l'amour là où réside la question, avec la clé de
Didon ? C'est dans ce paradoxe que réside la question
Pour des raisons de structure et d'exigence à déterminer ici, l'analyste a
sa jouissance.
de quelque façon, été exclu de la possibilité de jouir d'être aimé. Faut-il
dire qu'il l'ignore ? En aucun cas, mais ici la structure de l'hystérique
nous accepte que la part maximale dans les effets du transfert (l'hysté-
monstration narcissique) est parfaitement compatible avec une absence
la possibilité de signifier comme désirante. C'est-à-dire que ~~[illegible]~~ l'amour
et le désir ne se désirent jamais si bien que chez ce sujet. Et c'est
ce fait de structure que l'analyste fait viser à l'impossible dans sa

propre analyse en ceci qu'il a à se situer comme déchirant sous ses liens de toute la connaissance, mais en tant que celle-ci ne peut que faire pour lui l'objet d'une analyse : en dire.

Etant exclu par parti de l'instance que nous commençons trop dans cette direction, il reste encore à dire en quoi il y a là jouissance. Reconnaissons-le ainsi : l'analyste jouit de l'interprétable. C'est dans la mesure où l'objet (a) (auquel il nous faudra pas faire garder le sens qu'il a acquis) est le reste qui "résonne" avec le N.P. et à la recette le "résonne" dans les effets de la parole, – que l'analyste jouit, faut-il dire : d'être l'objet (a) ? On sait que cette formule est trop courte, et génératrice de malentendus (1)

Ainsi, la totalité d'éléments concernant l'analyste comme sujet (e) [lien] dont les termes sont à jouir dans sa pratique, tenant au moins à sa [lien] du narcissisme doivent être : du narcissisme de sa jouissance et de sa connexion à l'objet (a). Mais plus avant, c'est des effets d'incompatibilité entre le sujet et cet objet, que la question devra être travaillée, ici indiquée sans plus.

[D'où : [Pulsion, acte, retour ?, structure et pratique – (a), sujet, dire]
qu'on ne traite pas] : "BLOW-UP." NON RÉSOLU.

Une première piste se brouille donc, jusqu'à plus d'éclaircie.
Comment avancer autrement ?

Quant à une jouissance féminine supposée terme, dont nous avons déjà démonté la part de rigolade qu'il comporte, métaphore de quelque chose qu'on espère plus sérieux, avons-nous dit, énoncés à préciser, qui viendraient se connecter en ce point ? Si ledit objet selon le mode que nous avons proposé, si une femme est objet (a) ?

– Est-il possible de dire qu'une femme jouit, peut être jouissance – nous répondre. Une avant pour nous l'ombre d'un sens, il peut être seule chose semble sûre : il n'en est rien. Comme

(2) Et que serait-il d'autre en effet ?

(1) JDN. Vacillation.

Et pourtant quelle formule réduisante ce serait pour penser le statut d'être-rejeté de la femme dans le circuit du lien social !

– Est-il possible pourtant plus loin dans la suite de poser que la jouissance pérduirait dans la Verwerfung que son être reçoit de la fonction phallique ? Il semble que nous touchions plus juste, mais nous ne savons pas en quoi – elles non plus d'ailleurs.

Or une telle affirmation nous met dans des apories et questions d'une difficulté extrême. On remarquera avec majeur : si nous tenons que la féminité réside dans le N.P. où nous avons tenté de situer la rencontre génétique du sujet – comment serait-il alors possible de la dire effet d'une Verwerfung, puisque le N P semble de prime abord être le lieu résultant de la Bejahung du NdP ? Cette aporie majeure nous assaille la seconde. Pourtant, les solutions sans que nous en aurions même ne nous manquent pas ! Bien plutôt elles foisonnent, et c'est ce que nous voudrions éviter.

Proposons cette esquisse d'un dénouement possible..

– Le fondateur n'est pas circonscriptible. – L'est symbole n'est pas le sujet. (Le double principe, simple, est générateur de grandes distinctions, mais difficiles à poser.) Les remarques pendant parfois évidentes. Elles ne le sont pour tant guères, et c'est lors développements qui seuls nous amènent à les soutenir. Il faut donc dire : il y a le réel, et puis il y a le symbolique. Ce serait simple, si l'un et l'autre étaient parallèles. L'ennui, c'est que de plus il y a le sujet : passage du symbolique dans le réel. Quel est donc le problème fondamental de l'être parlant ? Il est d'écarter « l'antinomie » des lois de la parole. Voilà la chose qui entre toutes manque d'évidence. Si un effet il y a du réel, comment une telle existence est-elle possible ? C'est tout la problème de l'articulation (du réel au symbolique) qui surgit là. D'où la tentation de forcer la solution jusqu'à une certaine limite. Si on remarque en effet que la prévalence du symbolique dans la détermination du politique, si on note que le champ du symbolique a à se redoubler dans un champ de « l'homéostase » de [illegible], commente à une constitution du primat des jouissances, n'est-il pas tentant d'en conclure que le réel

ne se constitue que comme l'expulsée d'une telle position ? Dès lors, la psychose est à définir comme l'opération d'une telle expulsion, en tant nécessairement qu'elle manque de limite, et que, manquant à reconnaître l'impossible du réel, celui-ci fait retour en face dans ~~la~~ la maladie ?

Mais si ~~la~~ l'expulsée ne peut se définir pas un sujet, ce qui revient à dire que l'inconsistance n'est pas forclose, le problème devient celui d'une articulation du symbolique au réel. Reste le problème majeur : ~~artic~~ articulation du symbolique au réel. Nous disons simplement pour quoi du sujet dans cette articulation. Nous disons simplement que le ~~sujet~~ sujet est l'opération du S(A), en tant qu'il fait point de capiton avec le réel : le sujet surgit comme faille ex-sistante à la jonction se dans ~~la~~ une mise à l'abri du réel.

- - - - - - - - - - - - - - - - - - - -

Nous ne nous sommes pas tentés maintenant une réarticulation de la Dispersion du réel et de l'expulsion constituante du champ du signifiant. Nous nous satisferons de cet ensemble point ~~là~~ : si le rapport que le sujet entretient au réel est d'existence, le réel a lieu en plus d'un point de la structure. Que désigne la NP. subjective. Et d'abord dans le ... primordial. ... en tant qu'opère dans un corps jouis- ... tout le fait du sujet, en tant que le symbolique où il sont. Le fait premier de la jouissance introduit par le symbolique à quoi le sujet est confronté : qu'il y a quelque chose, ... le premier réel ... soit, plutôt que rien. On voit que ce premier réel n'est pas amorphe. (D'une manière générale, ... de science que du réel, et ceci parce que amorphe. Il n'est au contraire ... structure.)

le réel n'étant pas amorphe, est ... de l'irruption du

Ce premier réel ~~est~~ est en effet la marque déjà de quelque chose d'abord qui est symbole. Nous en trouvons la trace dans ce quelque chose ... constituante de son entretenant comme l'identification par incorporation, constituante ... qui en résulte subjectivité. Toutefois, qu'une telle identification fasse défaut, qu'en résulte-t-il ? La psychose sans doute. Mais plus précisément la voix. La voix désigne dans le sujet le lieu de ce retour ... de l'être parlant, non absente pas ... que ce soit. L'existence de la voix ... conséquent ... quelque ~~subjectivité~~ sujet position du

dans la psychose est liée pour nous désignons le fait premier du passage du symbolique dans le réel, premier réel / ~~à quoi ...~~ constituant du ~~la~~ NP.

C'est le privilège que la voix reçoit dans la psychose qui nous éclaire sur le fait de structure qu'elle constitue, d'être dans le sujet le garde-sens qui s'ordonne au passage du J^a dans le réel. Si le NP. est le lieu d'abri de ce garde-sens, en tant qu'il tient à la jouissance, donc au corps. Nous ne pouvons toutefois pas démêler encore les articulations du sujet au corps, non plus que nous ne pouvons établir ce qu'est Un-corps. (Thème à prendre plus tard.)

Que le NP soit le lieu d'abri de la ~~v~~ voix qui le contient, est à entendre comme une formule minimale de la théorie du NP, qui peut encore prendre d'autres formes plus générales. On en distinguera le thème dans la théorie kleinienne du phallus paternel internalisé au corps de la mère — dans la proposition de M... de tenir l'ombre pour lieu d'abri du Nom. (1) (MCAT)

Vers quoi nous dirigeons-nous ainsi ? Vers quelque chose de difficile à discerner, mais dont la ~~...~~ maladie psychosomatique nous fait signe. Que signifie le symptôme psychosomatique ? (2) Ce qui frappe, c'est son ambiguïté. D'une part en effet, en tant qu'il touche au réel du corps, il est évocateur d'une dimension de Verwerfung très semblable à la psychose. Nous en venons à nous faire cette idée que le sujet comporte ~~des~~ des zones de forclusion en quelque sorte ~~...~~ nodules de sa subjectivité et la question est de savoir ~~en quoi~~ comment de tels noyaux sont connectés avec le refoulé primordial, qui s'en distingue pourtant formellement. Mais par ailleurs, telle n'est pas la seule portée de ce symptôme, et c'est bien ce qui nous gêne. Il paraît que ce symptôme est en effet porteur d'une dimension incontestable du rapport à la dimension du sujet. ~~Tout~~ Il devient le centre autour ~~d~~ duquel s'ordonne ce qui du sujet, tient immédiatement à l'effet de la parole, dans ce qu'il doit au NdP. L'ambiguïté extrême de ce terme nous gêne donc à l'excès, au point que, pouvons-nous dire, il est le lieu de contournement de sa propre dispersion. Cette dimension à la fois dispersante et recentrante du symptôme psychosomatique,

---

(2) Qu'on ne confonde en aucun cas ~~...~~ avec la conversion hystérique.

et bien un de ses aspects les plus sensibles.

Comment dans ces conditions opérer la distinction formelle de la forclusion et du refoulement primordial (Bejahung) ? Comment est-il possible de concevoir que des signifiants forclos puissent coexister au ~~coeur~~ cœur de l'être, avec le R.P. Comment le NP. ~~peut~~ constitue-t-il le lieu de rassemblement unique d'une telle structure d'apparence sur-chaotique, faite de trous et de bouts du champ S^a ? Comment spécifier la forclusion du NdP dans la psychose de celles des traits que nous commençons à entrer ?

~~Hors d'haleine, commençons à ...~~ :

NON RÉSOLU

~~[Donner un sens à ces forclusions MMC.]~~

~~[Puis ~~la~~ jouissance féminine : Disparition ? forclusion ?] ("Positions fém.")~~

Nous voudrions ainsi garder de cette notre interrogation sur le lieu propre d'une jouissance féminine. Serait-ce pas artifice de style si nous disons que ~~nous pensons au~~ contraire en appeler mieux ? A quel titre ?

De prime abord, nous serions tentés d'assimiler la position féminine à la psychose. Thème connu : toutes les femmes sont folles. Oui ! mais on oublie qu'elles ne le sont qu'à ce titre, et que toutes, elles ne le sont pas. Si donc les femmes ~~ne~~ sont bien peu folles, qu'est-ce qui dans leur position fait signe de cette affinité. A vrai dire, cette affinité ne procède pas de la forclusion, mais de l'ininscriptible. On aurait alors immédiatement l'intérêt de la distinction formelle du forclos et de l'ininscriptible : faute de laquelle il nous faudrait dire les femmes psychotiques. Or, c'est précisément dans la mesure où leur jouissance se confine à l'ininscriptible ~~que~~ qu'elles ne sont pas psychotiques. Mais ceci est corrélatif d'une autre thèse sous-jacente : il s'agit de forclusion : l'ininscriptible ~~ne saurait faire~~ que marque le S^a, pour quelques raisons de lacune dans les effets de la forclusion de l'inscription, pourtant est désarrimée de cette indication ~~du réel qui~~ de l'ininscription telle qu'il ne doit se comporter, mieux ! qu'il est d'une essence de réel, en tant que le sujet y manque. Le S^a, le indique le réel,

Il importe donc de remarquer que la connexion de la pulsion au
à l'insaisissable est majeure, déterminante, et que le cernage de ces
effets de structure en est d'autant plus difficile à délimiter correctement. En
particulier, dire adéquatement pulsion et refoulement primordial,
est une tâche délicate entre toutes, en ce que méconnaissance entre aucune.

Qu'est-ce donc qui, dans l'insaisissable, nous indiquerait le lieu
propre de la jouissance féminine? Voilà le point où il ne faut pas faillir,
[illegible] à certains égards on ne peut que faillir. La féminité serait-elle rel-
ative à [illegible] qui se produit autour du Père incorporé de la
naturelle à l'en-deçà qui se produit autour du Père incorporé de la
première identification? Il ne le semble pas. Cet en-deçà drôle qui fait
plutôt la dit-mension (1 – Clara Picart) du corps propre (du narcissisme
primaire), est-il le pulsionnel de l'être des femmes? Encore un saut
qu'on ne se risque.

Alors partons du moins, plutôt que de risquer le trop. Si nous revenons
à noter [illegible] démarrement inaugural, d'une équivocité de la position des
sujets dans la pratique, en tant que ce qui en fait univoquement le terme
de référence est le NP, ne doit-on pas soutenir que c'est dans le rapport
à l'insaisissable qu'il entre, que la jouissance féminine trouve sa
référence la plus adéquate. Oui, mais est-ce dire que le NP soit l'insaisissa-
ble? Encore une question à forger, puisque, si en effet le NP est lié
la ressource de l'incontournable, l'incontournable de la source des "excitations
internes", — il reste qu'il est aussi le lieu de l'incorporation contraignante du
sujet. — A nouveau, l'infidélité qui ne peut démarrer.

Il est certain que c'est dans cette insaisissable que réside la
jouissance, la seule en somme. Celle qui, en tant qu'elle ne se trans-
fère pas, décidera cependant la raison et le jeu du transfert possible
dans l'événement de la "demande" dans l'Autre. Que le N-
[illegible] dans l'événement de la demande au symbole conditionne aussi
secondaire conditionné par l'existence en perd sa résonance d'incontournable,
le NP en tant que celui-ci en perd [illegible] sa résonance originelle et originante soit
— n'empêche pas que sa dit-mension originelle et originante soit
[illegible] que sa dit-mension. Bref, le NP est lieu
l'incontournable même: la ressource du sujet.

surtout le lieu d'abri de la ~~post~~ parole, lui qui pourtant, fait rester et obstacle aux effets du symbole.

Dispersion, est-ce là le nom propre de NP ? Ce ~~[illegible]~~ nom déjà ne va-t-il pas trop loin ? Si le psychotique nous donne, peut-être, une image adéquate de la dispersion, est-ce raison pour autant d'oublier la présence de la voix, en tant qu'elle se ~~se~~ rencontre comme être parlant ? Et le syndrome d'automatisme mental n'est-il pas là pour maintenir le lien, quand bien même fracturé ? Aussi, il nous faut en dire moins, mais mieux. L'unité singulière de la Dispersion et du contin- ment — la dispersion qui rencontre (1) par le rappel de la souffrance, le centre qui ne peut se rappeler que comme absence effet de cette souffrance : on ne peut penser mieux l'entretissage qui ne peut ~~peut~~ être pas di- noms, du fractif et de l'insaisissable, comme source de l'inscription.

(2) ; Il nous faudra penser l'unité de la Dispersion et de la Voix, en tant qu'accidentellement, la psychose nous sera ici exemplaire. Mais quoi d'autre en ce point ? Dirons-nous le Nom Propre ? Le nom propre, ce qui le nomme dé- nie, son intraduisible. Le NP Propre, qu'est-il sinon ce quelque chose qui « s'écrit avant toute écriture », soit ce qui module, par son sens, est partant l'opération la plus adéquate de l'Être du sujet ? Plus encore, quoi d'autre ? Ne voit-on pas que le n. p. passe les ~~ff~~ frontières, in- différent à la dispersion ? Qu'est-ce donc que d'un sujet ~~[illegible]~~ quant au S^a, toutes frontières traversées, et même la langue oubliée ? Son nom propre. Le nom propre est l'unité dans la dispersion. Fait pour l'exil, il en franchit les murailles, comme le quelque chose qui ne rencontre le sujet qu'à ce prix d'être sans lieu. Nom propre, voix, Dispersion, savent les termes à ici accueillir de ce qui lie le sujet au plus proche de

---

(2) Source, mais non pas raison, laquelle est le S^a.

---

(1) L'asthme, figure ~~suprême~~ de cette antinomie active, dans une « dia- lectique du tir à l'arc » où la tension des Deux atteint à l'ambiguïté suprême. C.P.

l'incontournable des N., Primaire, en tant qu'intacte femelle dont il fait objection à l'abolition de son être, déjà presque aboli, par le chaos, jouissance en effet, proche de l'inondation, ~~[illegible]~~ voire naufrage ; parole marée.

En quoi la ~~position f~~ jouissance féminine est-elle ici interdite ? Elle ne l'est pas. Elle qui a un peu, mais suffisamment, que faute qu'elle ait de quoi oublier l'œil, puisque les signes d'une telle possibilité d'oubli lui font défaut dans la mascarade, il lui reste à se tenir [illegible] proche de l'unité de la disjonction et du recentrement, où se maintient pour une femme la sécurité de l'origine) : qu'un enfant ~~ne~~ soit pour elle un peu ~~[illegible]~~ qui ne cesse. (qui pour un peu elle n'oublierait pas)

(pas)

~~III~~ — EQUIVOQUES DE LA JOUISSANCE.

Lorsqu'on aura remarqué que toute jouissance ~~est~~ "féminine" ~~est~~ et que tout acte est "pervers", on aura dit beaucoup sur la structure de la pratique. Bien sûr, nous [illegible]. A peine.

A développer, plus tard.

QUESTIONS.

Revenir à : la pratique analytique. Doit-il ne faut pas oublier ce qui la voue à la jouissance féminine, bien mieux que l'hystérique qui s'en explique :

1 – Elle est la seule à faire état "adéquatement" de cette jouissance féminine : Thèse risquée mais exacte.

2 – Cette j.f. lui donne sa réponse sur de jouissance (sous la condition de métaphore. – Absence de métaphore.)

3 – L'hystérique – encore ? de quoi démonstration ?

4 – Parole, – en dire – ∮.

Somme toute, pourquoi le NP. devrait-il être définissable par l'incorporation ? Ne va pas de soi, comme le démontre la psychose : peut-on constater que le NP y est, ou, défaut de telle opération.

Problème "temporel" du NP et de l'identification primordiale : après-coup.

1 – Jouissance féminine et NP
2 – NP et incorporation.
3 – pratique analytique et j.f.
4 – NP et après-coup (identification).

Qu'avons-nous acquis ? D'une part, que l'analyste "à sa place" ne ~~[illegible]~~ se soutient à la jouissance féminine qu'un rapport d'analogie, lié à une équivocité de leur rapport au NP. Lequel est l'univoque de leur référence. – Mais nous avons introduit plus : c'est dans la mesure où la jouissance féminine est <u>au plus proche</u> de cette dit-mension du NP, – que ~~par~~ par métaphore, l'analyste s'analogise en elle : déjà moins proche.

On voit qu'un lot de problèmes nous paraissent : 1 – quelle <u>proximité</u> à ce lieu univoque devons-nous définir dans la position de l'analyste. <u>Pourquoi</u> en serait-il ainsi.

2 – Qu'est-ce qui dans la j. f., serait justifiable de la dire au plus proche.

3 – Si elle est seule à l'être, pourquoi ? – Et si elle ne l'est pas, que justifie cette métaphore ?

4 – Comment, sur un fond <u>autre</u> que d'analogie, la pratique analytique s'engrène-t-elle sur la j. f. ? (Hystérique) //

(5 – Une position de l'analyste, que serait-ce ?).

// sujet } – dire
NP }
jouissance
corps.

G.Taillandier
23 rue de la République
94160- St-Mandé

EXPÉDIÉ le 20/2.

M.C. Conté.

Cher Monsieur,

~~Il m'est arrivé à des occasions à vrai dire contingentes d'écrire ces deux textes que je vous envoie.~~

~~Je dois dire que je ne suis pas sûr~~ [Je ne crois pas] qu'ils soient ~~réellement bien posés ni~~ [vraiment] suffisants; mais ils ne me semblent pas illisibles.

Si c'était votre avis, je ~~serais heureux de les voir~~ [vous proposerais de les] publier, -de préférence dans les Lettres de l'Ecole: ~~ils ne me semblent pas assez élaborés pour autre chose~~ [encore], ~~et~~ mon voeu va [en effet] vers une publication restreinte.

Bien à vous,

le ~~17~~ 19-2-76,

Gérard Taillandier

C.M.,

~~Je n'ai pas~~ Il m'est venu de réunir à vrai dire sans raisons de forme ces deux textes que je vous envoie, et dont vous verrez d'ailleurs le disparate.

[Lettre reçue de Conté en 4/76, me annonçant l'accord pour la publication. Cf. annexes.]

- Plaisirs sexuels
- Trois mots

expédié le 20/2.

G. T.

Recherches sur la forclusion.

(1977)

Les textes qu'on présente ici ne sont pas d'unité logique, sinon par la théorie qu'ils travaillent, celle toujours de la forclusion et de ses conséquences constamment psychosantes. C'est ~~donc~~ comme autant de questions, d'une exigence problématique, qu'il faut les lire. ~~C'est dire que la [illegible]~~

IV- UNE REMARQUE POUR CONCLURE.

Est-il possible d'identifier l'Ausstoßung freudienne avec un mode fondamental de la forclusion ? Voilà qui peut tout dire, ~~tous~~ comment les distinguer, comment s'articulent-elles, paraît incertain.

Ces questions sont plus ouvertes que résolues.

Que faut-il ~~dire~~ de la Bejahung du NdP ? ~~Ceci~~ : qu'elle conditionne la reconnaissance de la chose comme réel. Que le réel soit reconnu, veut dire qu'il devient traumatique. C'est faute de cette Bejahung, c'est ce défaut forclusif, qui implique que le psychotique ne puisse pas la remémorer, et qu'elle revienne pour lui comme le réel.

~~Ceci suppose~~ ~~dit~~ en effet que l'Ausstoßung constituante de la Chose n'est pas par elle-même une forclusion, puisque la forclusion du NdP conditionne seulement que cette expulsée ne puisse être reconnue.

~~Faut-il dire~~ la Chose constituée ? Non, sans doute : elle est constituante plutôt. Constituante du cœur de l'être d'un [illegible] bien là, constituante plutôt dans le travail des identifications : théorie où se (génère) un sujet dans le travail des identifications — théorie la commune du ~~dit~~ schéma de l'imaginaire des synthèses (1) — théorie la commune du symbolique, ce qui assigne l'être optique : la Chose, c'est le réel du symbolique, ce qui assigne l'être prenant à l'instantané de la division dans les effets du Sa. Elle n'en est pas moins étrangère.

L'étranger est ~~là~~ là de toujours.

Et c'est précisément cette extranéité du Plus-proche que l'Ausstoßung nous permet de penser : comment se fait-il qu'un sujet, dans les lois du Sa, ne tienne à ~~la~~ ~~Chose~~ l'Étranger que comme au ~~Rejeté~~ ? à l'Expulsé ? / ~~Sous quelle condition l'expulsé~~ .

Nous devons ~~dire~~ que l'axiome fondamental de la position du réel, c'est qu'il n'est pas tant rejeté qu'expulsé (aus —). Et c'est pour autant que dans le symbolique un Sa (le NdP) revient, lui, rejeté (ver —), que la paranoïa du symbolique au réel revient,

déversé, en sorte que la reconnaissance productive des effets du réel
dans le discours en serait rendue impossible.

Ainsi, ~~le discours~~ la Bejahung du NdP consisterait dans l'exclusion du traitement : mise en extraterritorialité entière du S1 du
NdP, comme la faille indiquant l'extérieur du discours et ~~au~~
au moment où le dehors. Un discours ne produit qu'à la mesure
de la reconnaissance d'une faille, et inversement, la faille doit être produite
comme chemin du discours. Tout discours se définirait de la rencontre
qu'il jouerait avec le réel, sous la condition de l'exclusion d'un S1 qui
s'y logerait, la faille en consentant à indiquer l'expulsé selon la
structure du point-de-capiton. Le discours entretiendrait donc ~~avec~~ ~~le réel a~~ quels
rapport d'en être la conséquence quant aux effets de sujet : ce qui du
sujet, se déviant, comme effet de la constitution de la Chose.

? C'est-ce que la satisfaction
En avons-nous ainsi terminé ? d'un distinguo ? Cette différence de
ne enfin nous été donnée par la nature à nous raisonner ?
l'expulsion ~~du~~ du sujet est celle de le champ du problème qui s'en-
~~Ne~~ ne voit-on pas ~~du tout faire~~ se résoudre, mais plutôt le juger ?
ce et qu'il s'agit de ne pas [illegible] sous les entrainant à mon-
Ce qu'il en fallait désormais la généalogie du sujet. On
sera précisément travailler cette question :
tir avec constance, et nous ne l'entendons suffire à ce que les conditi-
n'est qualité de rien. et nous ne fait-il qu'on rien ? C'est-on que le tranchant qui
par quelle raison se fait-il établis ? C'est-on que le tranchant qui
ou de la subjectivité viennent raisonnerait, quand il se s'agit
divisait expulsion et sujet nous ~~la trace de l'abolition du signi-~~
~~plus que~~ ~~jamais de penser~~ — en quoi consiste la forclusion du NdP
~~telle que~~ cette abolition du symbole en quoi consiste la forclusion. C'est l'inconditionnel de l'être parlant. C'est l'inconscience -
est le risque inconditionnel de l'être parlant. C'est l'inconscience -
ment de cette éventualité du sujet, dans le statut d'expulsion
qui est celui du réel, qu'il nous faut maintenant penser. ~~Bref,~~
~~nous maintenons notre question.~~

14/6/77

Constructions dans l'analyse.

Abordé avec Elisabeth un problème fondamental:

Faut-il identifier ~~un~~ construction et supposition?

Ma tendance était jusqu'ici de les tenir pour identiques. Autrement dit, il aurait fallu tenir que la théorie des fictions étant acquise, la doctrine analytique ~~se~~ se soutenait à partir de la fiction signifiante (l'artifice). D'où un problème: à part le réel, il n'y a donc que la supposition. Ce qui est gênant malgré tout.

Ce que je cherche avec constance, c'est quelque chose qui, dans la Psa, ne s'y réduise pas à la fiction imaginante. On a d'abord trouvé le réel du symbolique, — et c'est une position doctrinale. Mais c'est insuffisant.

Or, on aborde avec El. un problème suivant: si l'analyste est le lieu d'où peut s'opérer quelque chose qui fasse faille et qui opère dans l'acte le moment, — il est alors très clair que l'analyste n'est pas (dans sa position) la supposition en quoi l'institue l'analysant. Il ne faut pas seulement dire comme avant, que la supposition idéale est l'envers de l'acte (son Idée régulatrice, l'énoncé pour autant qu'il est, pour autant que, qui effectivement). Il faut dire plus, c'est que, pour autant que, "réellement", l'analyste intervient et produit la rencontre d'où s'opère le moment, la faille du sujet, alors il subvertit la supposition qui au contraire lui confère la place de l'immobile. Bref, l'Idée de la supposition est distincte de l'effectif de l'intervention de l'analyste (ce qui s'exprime banalement lorsqu'on souligne que l'interprétation joue comme surprise). C'est qu'il ne suffit pas des idées banales. Il faut leur donner place dans la doctrine de la Psa.

Or, à propos de Fliess, El. fait cette remarque importante que, si Fl. peut bien être dit le lieu des suppositions de Fr., il n'en est pas l'analyste (déjà, J.D. faisait cette remarque). Autrement dit, Fl.

n'apporte à Fr. rien de nouveau. Mais au contraire, c'est Fr. qui produit le nouveau. Est-ce que cela veut dire que Fr. est l'analyste? C'est l'erreur à éviter aussi. Ce qu'il faut dire, c'est que Fr. (s')analyse.

Or, passage intangible, on ne (s')analyse que d'ailleurs. D'où donc Fr. comme analysant opère-t-il la scission de son acte? – C'est là que El. introduit une citation décisive: alors Fr. dit que, à la différence de ses patients, ~~il s'analyse~~ il est obligé d'en passer par des constructions (terme essentiel: les constructions dans l'analyse) pour mener à bien son travail analysant:

Fr. incarne l'analyste d'où il (s')analyse, et c'est là le résultat de ce qu'il est analysant. Ajoutons que ce n'est pas (pourtant) ce qu'il y a d'analysant dans ce point.

Exemple: s'il est instaurant de l'analyste de dire que la Neurotica est un proton pseudos, – le proton pseudos (la fiction de l'hystérique) n'est donc pas la construction qui permet d'en opérer la réduction. Or cette construction, c'est le complexe d'Oedipe, la réalité psychique, l'ics. L'ics est la grande construction de Fr.: (cf. S.P.P., p. ...). Et il faut ici très clairement discerner la supposition du premier mensonge de la construction de Fr., qui au contraire le renverse selon un certain ordre. Sauf à tenir qu'il n'y ait là qu'une différence de fiction, ce à quoi on ne se résoudra pas encore, ~~de~~ car c'est le versant de pensée qu'on cherche à éviter (Derrida).

Cette distinction décisive, inaugurante du discours analytique, au moins dans l'acte par où Fr. passe à l'analyste, est ce qui doit permettre la réduction de la théorie des fictions.

Remarque: il faut noter que ce clivage n'est pas sans connexion avec celui qu'opère le dire-non du père. Bien que le père n'existe pas,

on pourrait être porté à le tenir pour inexacte dans la fiction de son dire-non (l'hystérique inexacte le désir du père qui lui permet d'agencer son dire-non (à elle) dans la séduction dont elle se dit victime : elle trace un passage d'arrêt de son malaise, dans le symptôme).

Or, nous nous rencontrons cette difficulté : peut-on dire que le dire-non du père soit inexaction S^{a} ? — C'est difficile, en raison de sa nature d'En-moins, et de coups d'arrêt faisant signe d'un <u>réel</u>.

Ici, nous trouvons le même problème. La construction est un coup d'arrêt à la Névrotica des suppositions idéales. Est-ce dire que pourtant nous puissions rester dans le champ d'une doctrine de l'artifice S^{a} ? — Comment en sortir ?

Il faut donc dire que, pour autant que Fr. (S^{-}) analyse à partir du père mort, et pour autant que le père mort n'est pas une fiction, mais un dire-non qui forme l'index d'un réel, la <u>construction</u> Fr. n'est pas une fiction. Mais comment les distinguera-t-on ? Si le père mort
le Dehors y suffit-il ? C'est trop pauvre.

Il faut avancer et ne pas hésiter à dire :

- <u>la construction est du réel, ou fait signe du réel.</u>
- Elle est de l'index d'un <u>dire-non</u> qui renonce quelque chose de l'inconditionnelle dans l'effet du S^{a}. Elle se distingue de la fiction.
- C'est pourquoi elle n'est pas arbitraire : bien que l'ici soit la construction de Freud, elle n'est en rien une inexaction. Il faut distinguer : construction et inexaction. L'index de pratique à quoi l'analyse donne lieu n'est <u>ni</u> inexaction <u>ni démenti</u>, mais <u>construction</u>.
- Alors, d'où donc une telle construction prend-elle son efficience, et qu'est-ce qui lui donne sa certitude et son être, est ce qui nous reste à dire. Je devine ceci qu'il s'agit de l'effet de la nomination qui tant [illegible] la parole du sujet.

NOTE ADJOINTE SUR CES PRINCIPES DE ~~[illegible]~~ SÉPARATION.

Le texte n'est pas sans fouillis.

Mais ce qu'il faut aborder par delà ces rattrapages est ceci :

Certains ~~continuent~~ disent d'une part que les doctrines la connivence de la psychanalyse introduiraient un principe de quelque type tactique pour réitérer la thèse, rendant ce fait même impossible le traitement analytique de cette position.

De plus, on objecte que la pratique ne permet pas de réitérer clairement ce clivage, et ceci d'autant moins qu'il n'est pas rare que tel moment [illegible] affaire à la psychose d'un traversant de [illegible] ses analyses.

Sur cet argument se greffe cet autre, que tel glissement de sujet, si on devait s'en tenir à la conjonction [illegible], rendant la pratique analytique impossible dans ces conditions.

Je considère que ces arguments relèvent d'une confusion de pensée entre ~~[illegible]~~ absolument. J'estime que le mouvement lequel je me situe [illegible] ici, est une fois de plus, [illegible] : i.e. savoir [illegible] de ce qui doit ici prévaloir, et comme il convient ce qui relève de la pratique et qui doit l'être, pour rester comme il convient d'elle seule.

Je ne souhaite pas dans cet ajout développer la théorie générale de la psychanalyse et de sa pratique telle que je la promeus ; elle le [illegible] les principes critiques qui règlent [illegible]. Je ne veux que marquer les [illegible] et à quoi ils font obstacle.

D'une part, il ne suffit pas de rêver pour agir. Supposé que la psychose existe, on ne voit pas au nom de quoi on se mouvrait à [illegible] la [illegible]. De quoi témoigne une telle précipitation ? Il y a de l'impossible, et il faut savoir ce qu'il est. Si d'aventure le fait de la psychose n'était pas accessible à l'écoute analytique, conclusion à tout prix la [illegible] par l'écoute analytique relèverait d'une double confusion, et sur le niveau de la thèse, et sur le sens de cet acte. Une telle prétention serait transcendante au sens de K.

Seulement, supposé que la Chose soit [illegible] chez les praticiens, -
il n'est pas certain que ce qui la régit soit d'ordre analytique.
L'empressement à [illegible] [illegible] à tout prix, en fait
que voile le propre de cet acte qui est [illegible] dit : de ne procéder que du NdP.
La place du non-agir dans l'acte analytique est cruciale. C'est la condi-
tion de cet acte. Est-on certain que nos pratiques de la Chose, au contraire
n'impliquent pas cet agir? Introduire le NdP sous un Être parlant,
est-ce là que ce soit de l'ordre de l'acte analytique? — La collusion des
faits psychotiques avec les faits institutionnels décrits nous rend la
chose au moins questionnelle. Il faut dire que la folie et l'institu-
tion font bon ménage. Et il est significatif que l'on désigne de
ce même nom : d'institution, ce qui tient à la fois [illegible] l'ordre social et
la [illegible] supposée thérapeutique de ces [illegible]. Cette identité
n'est-elle pas de nature à [illegible] [illegible] [illegible] de la précipitation que je
disais?

D'autre part cette précipitation à [illegible] la [illegible] de la Chose,
est à mes yeux suspecte de faire bon marché de ce que l'acte analyti-
que implique dans sa différence. Il n'y a peut-être pas lieu d'agir, si
l'on veut questionner la place de l'acte comme acte de parole.

Par ailleurs, il est clair que ce qui scandalise dans le concept de
forclusion, c'est sa violence. Une telle violence, on ne [illegible] la reconnaître.
D'où le souhait [illegible] de continuer à dormir : mieux vaut ne
[illegible] de l'illusion que on agit, plutôt que de penser le réel. C'est bien
[illegible] [illegible] des comptes ce qui gêne le plus dans ce concept de forclusion.
[illegible] [illegible] [illegible] que la [illegible] mentale de ceux qui s'y opposent
A ceci s'ajoutent que les [illegible] [illegible] de la penser. Pour
les anciens à préférer de l'effacer, plutôt que
d'[illegible] de la pensée chez eux!

Si donc l'on pouvait par bonheur effacer la différence entre forclusion et névrose, — quelle merveille à leurs yeux !

Je m'adapte [illegible] aisément (*) à ce chemin. Non seulement en effet j'accentue ce changement ..., mais je fais mieux encore : je mets la forclusion au principe du parlêtre ! C'est là le pas nouveau et d'une extraordinaire portée que représente notre texte sur l'Acte et le Réel. Et je dis que la raison est porteuse de folie, que la folie c'est la Raison pure.

Mais de plus, j'ajoute que non seulement cette forclusion est porteuse de psychose, mais que, mieux, c'est elle qui permet d'expliquer la structure des discours.

Ainsi, je fais d'une pierre deux coups : non seulement je maintiens le fait de la psychose. Mais de plus, fait remarquable, cette fameuse continuité entre névrose et psychose que ces auteurs s'efforcent de concevoir par le petit bout de la lorgnette, je la rétablis dans l'autre sens : la forclusion est au principe du discours. Et si le discours existe seulement que [illegible]. C'est dans ses effets de liaison, c'est pour autant seulement que [illegible]. Je gagne ainsi la possibilité, sans y perdre [illegible] de ce déchaînement [illegible] structurale, d'expliquer les transitions névrose/psychose, la force de ce concept de forclusion.

De surcroît, non seulement cette prise à l'envers du fait clinique me permet de ne pas en oublier le peut-être inconventionnelle ; mais de plus, j'y gagne une théorie claire et distincte d'une part de l'acte analytique, d'autre part de la pathologie des psychoses, dans sa différence spécifique.

Si en effet nous situons la forclusion comme rejet des lois de la parole, alors, il est clair que la pathologie de la Chose consiste à y

porte cette nomination des N d P -9- qui y fait défaut ; ~~tandis~~ tandis

que l'acte analytique procède à lever ~~[illegible]~~ rigoureusement les suppositions

idéales qui précèdent pour le sujet, la reconnaissance comme sujet —

dans de l'opération de la métaphore paternelle. Pour ainsi dire,

l'acte analytique et la pratique de la Chose sont en sens inverse :

ce que la pratique de la Chose apporte de nouveau, c'est ceci que

l'analyse rigoureuse comme [illegible] est os de la structure à quoi le

semblant fait obstacle, encore qu'il en soit issu, et qu'il le ridiculise.

Car l'opération des [illegible] avec elle le semblant.

Quant au point de nouveauté qui permet de poser l'unité

circonstancielle ~~[illegible]~~ de ces pratiques, (on voit qu'elle n'a rien de [illegible]

n), c'est dans les lois de la parole (cf. les N d P) et l'acte de la

parole, dans ce qu'il doit à la nomination, que nous le trouvons.

Ainsi se trouve fondée en doctrine ~~[illegible]~~, et ~~[illegible]~~ selon la voie de

la doctrine lacanienne, qu'elle présage, la pratique de la Chose

sans contrevenir à l'impossible central qui l'ordonne : de la

forclusion des N d P, et des [illegible] qu'elle pose à l'acte de la parole.

le 19-12-71.

G. T.

TROIS NOTES SUR LE SYMPTÔME

On lira ces textes, dans leur disparate, pour ce qu'ils indiquent de leur insistance :

– l'approche faite de ce qui du sujet [dans la parole] se présente comme exceptionnel & advenu, permet que l'obstacle soit fait au silence dont le lieu [illegible] donne la forme singulière.

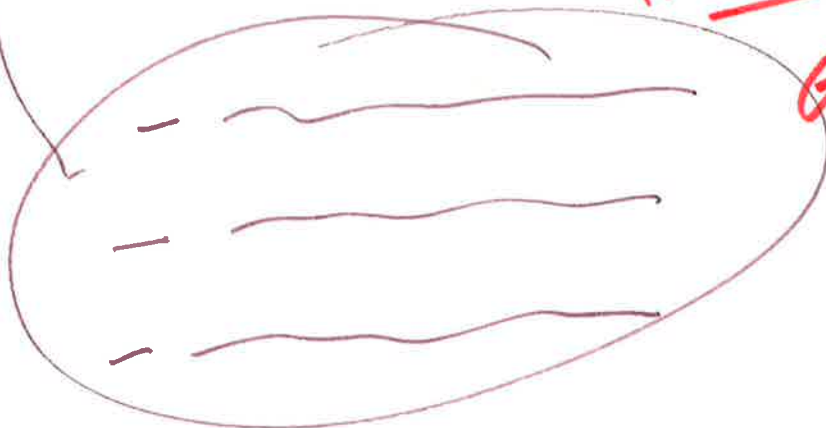
Le symptôme, est le lieu premier d'une telle mise en jeu.

L'analyse, en disant le NDP comme [illegible] du sujet, reprend le symptôme en son [illegible].

Ce qui ici est imagé – de jeu – qui ne recèle toutefois que sa disparition est dire à ce que le travail du fond rejoint ailleurs.

– Manuscrits jetés

Garde frappe.



DANS L'ANALYSE, DU NOUVEAU.

Qu'est-ce donc que le discours de l'analyse apporte de nouveau ? Cela va, en un sens, tellement de soi, qu'on en cesse de l'oublier. De sorte qu'à entendre ainsi, on énumère selon les lieux, divers éléments. ~~Jeune~~ ~~[illegible]~~ considérons-les [illegible] un autre.

Le nouveau du discours de l'analyse, c'est l'analyste.

~~Nous vivons dans le discours du maître d'école. [Que [illegible] comme M.T.F., femme remarquable, puisse dire n'être [illegible] au bout du compte qu'un maître d'école, c'est [illegible] — enseignant. [illegible] Que [illegible] homme passionné dans le discours qu'il occupe, [illegible] tout un peuple [illegible] au discours du maître d'école, c'est merveille. Mais c'est dire aussi le [illegible] l'envers de son acte. Ce n'est certes rien lui retirer, si l'on rapporte comme sa direction même un effet de limite qui ne relève pas tout [illegible] aux alternatives qu'il affronte, qu'on dira [illegible] le discours du maître d'école [illegible] son principe.] Quant à nous, le discours de [illegible] de longtemps.~~

Qu'est-ce donc, qui me suis d'un tel discours, l'analyse apporte de nouveau ? Ce n'est certes pas le transfert, puisque ce discours [illegible] dont il ne [illegible] est, dans son principe, assuré au transfert : des effets de sélection, [illegible] veut rien savoir, n'en serait pas [illegible]. Le transfert est, dans le discours du [illegible] discours social généralisé. C'est l'instrument de la ~~sélection~~ ségrégation généralisée. maître [illegible] [illegible] faut-il [illegible] que la [illegible] pour y faire [illegible] pourquoi il n'y [illegible]

Le discours de l'analyste apporte ceci de nouveau, que [illegible] [illegible] sujet, quelque 'Un, [illegible] qu'un sujet accepte de se faire le support d'un transfert, et de [illegible] opérer selon la [illegible] qui lui est propre, [en sorte que s'] effectue un sujet

(1')

Nous sommes ici dans un discours qui, comme le lien social, est ordonné au rejet. Le lien social, c'est la ségrégation. I.e. la soumission du politique aux effets de capture du symbole, en tant que ces effets sont la condition de l'accumulation différentielle de la jouissance, dont la [illegible] d'extermination du désir de l'Autre exige l'appareil. Si le désir est le désir de l'Autre, c'est d'abord dans l'ordre d'une privation ordonnée des jouissances sous la forme de la plus-value, que ce désir de l'A. déploie ses fastes.

On voudrait pouvoir tenir d'un tableau de la jouissance de la plus-value vers une dimension de falsification du désir : c'est ici est au fond rien, et c'est bien dans la mesure où un discours a conçu dans l'histoire est aliéné du désirant par les moyens de la plus-value, que la question du désir dans ce qu'il est l'in-désir parlant de son énonciation, a pu être posée ? Plus radicalement encore, que laisse cové que nous est effet de battement des divisions sociales la face de rejet que le symbole fait subir au politique, et qui nous [illegible] la dimension [illegible] d'ignorance [illegible] [par l'effet du symbole] à quoi le politique s'ordonne au fond

comme [illegible] divisé dans sa pratique. Cette position, d'analyste de se faire le lieu de la supposition du transfert, pour en déduire les effets et en particulier l'accès qu'ils offrent à la *signification* généralisée dans ses modalités d'exclusion (Verwerfung), voilà le moment de l'analyse..

Ceci implique que la *nouveauté* du discours de l'analyse soit le désir de l'analyste, dans sa connexion à l'acte analytique.

Qu'est-ce donc que l'acte analytique? On pourrait maintenir simplement cette position d'une grande force, que l'acte analytique, c'est l'acte analysant. L'acte analytique serait de se faire analysant, de se diviser dans le symptôme des moments de lien à entrant à sa forme simple, de cette position. L'acte analytique, c'est l'acte de se faire analyste.

Je dis qu'il n'en est rien. I.e. qu'il réside dans le passage que l'analysant accomplit de la position à lui conjointe de la *division* par la pratique analysante, d'une part, de l'exigence inconditionnelle d'autre part, de laquelle comme issue de la famille [illegible], l'insistance de l'exclusion de ne pas laisser *sans réplique* le lien social, — à la position de se faire analyste, ordonnée au lien social, i.e. d'être un moment de dire-nous à des effets de sujet, en permettant que d'autres puissent à l'occasion, prendre acte de leur dire-nous, celui dont leurs symptômes faisaient le premier lieu et déclin, dans le processus de leur transfert.

L'acte analytique consiste en ceci, d'encourir à nouveau (à l'exclusion) le dire-nous à partir de ce que la pratique analysante a dévoilé du lien social, au sujet de l'intermittence d'une telle tâche.

Le V.S. est un (semblant?) du lien social.

Mais plus justement, (A) — 3 —

C'est par autant que les traces [illegible] infinie de la parole d'une faille sans cesse à naître et qui jamais ne s'opère que d'une malencontre infiniment déplacée et jamais atteinte, — que le sujet fait acte d'inconscient à l'entériner. Le lieu d'où s'énonce d'une telle faille infinie. Ce lieu est celui du discours de l'analyse dans ses approches.

[L'analyste, n'existe donc pas. Il est l'espace qui, [illegible] permet que se déclenche quelque effet de faille de la construction analytique qui s'opère dans le [illegible]]

Que un sujet en vienne à se faire le lieu de [illegible] du dire — d'une telle opération, à partir du savoir, [illegible] : exerce de [illegible] qui y fasse place, — exerce [illegible] et lieu : [illegible] [illegible] psychanalyste, soit, les effets qui, de l'inconscient [illegible] la reconnaissance [illegible] du symptôme [illegible] permet que le dire-non du sujet (analysant).

C'est donc bien de la pratique analysante que [illegible] analyste dans un acte [illegible] surgit, mais uniquement un [illegible] que le dire-ment différent [puisque cet acte [illegible] du symptôme.] non adressé à la parole, à partir du lieu d'où le sujet qui dans l'acte d'un [illegible] qu'il porte au lieu d'une telle opération (le dire-non de son acte) [illegible] l'analyste. Mais [illegible] le semblant, pour ce qu'il a accepté de [illegible] du transfert

J. Gide

(63')

(A) Le discours est la raison de la faille du sujet. Rien de plus insupportable
qu'une telle faille, encore que rien de plus nécessaire. Le lien social se
définit de ne rien vouloir savoir de la faille du sujet. Car que l'on
[illegible] lorsque ce paradoxe, que, bien que l'être parlant soit [illegible]
la laisse par l'effet du symbole, rien ne lui est plus ordinaire que de
n'en rien vouloir savoir. Qu'un acte advienne à cette dimension de
refus, y faire obstacle et dire le lieu du sujet comme faille à quoi
au savoir de ce sujet, est ~~[illegible]~~ le discours que permet entre autres
~~[illegible]~~ la pratique analytique.

Au point que d'aucuns se tiennent même le discours qui fera savoir
de la plus grande résistance.

cette ignorance, ~~[illegible]~~ l'enjeu de [illegible] décident

---

(B) Ces appareils sont les constructions transfinitaires d'un savoir-
rait la possibilité de la faille de l'acte de parole.
Puis ils ne se confondant pas avec l'acte qui porte un sujet à
se faire le ~~[illegible]~~ support du transfert en tant que garant de cet
acte de parole. Ils sont seulement l'instance d'une telle transfi-
nitisation de l'acte de parole est rendu ~~possible~~ possible.
En se faisant support du transfert, l'analyste (inaugurant
ainsi sa position) opère un dire. non qu'il a produit comme séparation
Il faut ~~[illegible]~~ souligner que, si le dire de l'analyste a un sens,
ce ne peut être que de cette séparation qui conditionne son acte : celle
qui le ~~[illegible]~~ porte à se faire le lieu d'un dire que non qui fait obstacle
au sujet, et permet qu'advienne l'acte de parole.
C'est donc les moments où l'analyste est pris dans l'intentionnalité
d'un acte de parole qui fait pas [illegible] l'intentionnalité du symptôme,

qu'il en vient à se situer dans cette séparation. La séparation est ce qui résulte pour lui de l'événementialité de la faille, – en tant qu'elle pourrait bien être impossible.

La séparation que fait l'analyste à la position de ce [tel] dire-non est donc acte : analytique. Elle ne désigne que la séparation et la construction de l'analyse sont en rapport incessant mais méconnu. La construction de la course de la séparation comme appareil qui trans- fuitions les maladies du symptôme, en conditionne quelque chose de ce dire-non soit recevable, donc opérable, – mais ce sont ~~[illegible]~~ [illegible] ne se maintient que de la d'élaborer la construction de l'analyse, séparation de l'acte analytique.

<u>L'analyste nécessite deux pas</u> (~~[illegible]~~). Il est ~~[illegible]~~ la construction qui, dans un transfert ~~[illegible]~~, permet que advienne quelque effet de faille dans l'acte de parole. Mais qu'un sujet en vienne à se fier le rapport d'une telle opération, à partir du sait fait d'avoir un dire que non qui y fasse place, – cela ~~[illegible]~~ est tel et bien : il s'agit <u>du</u> psychanalyste(1), soit des effets qui, de l'acte ainsi opéré comme sait, permet que le dire que non que le symptôme ~~[illegible]~~ implique adresse à la reconnaissance du sujet analysant.

C'est donc bien de la pratique ~~[illegible]~~ analysante ~~[illegible]~~ que du psychanalyste surgit, mais surgissant un acte commencement différent, puisqu'il est celui qui, d'une séparation, porte un sujet à opérer le dire-non qui, ~~[illegible]~~ en relance, permette qu'advienne l'acte de parole dans le symptôme.

(1) ou, comme le dit encore T. D. Nixon, il n'y a que des analystes : singuliers ~~[illegible]~~ de leur acte.

~~soit que le rapport, et inversement le dire – ce qui déjà est impliqué, au sujet peut s'agir dans l'acte de parole.~~

Puisque l'on discerne bien ~~[illegible]~~ que l'agir de cet acte, c'est d'abord l'analyste. C'est pour autant qu'un sujet, de s'agir dans l'acte analytique, en créant à simple- ~~[illegible] analyste~~ que dans l'interminable (unendlich) d'un acte de parole, qu'il est par là même contraint d'~~[illegible]~~agir la contestation d'où cet acte prend sa consistance, i.e. d'où la faille enfin advenant – qui ~~reste~~ sait sans cesse venir. Et sans doute la pratique analytique n'est-elle pas la contestation de l'analyse : puisqu'elle est au contraire le dire ~~[illegible]~~ exceptionnel qui suspend existence que du défaut d'un tel résultat.

Il reste que l'analyste est au principe même de l'analyse, mais plus encore en ceci non seulement qu'il en dirige la cure, quand un sujet ~~[illegible]~~ que [quelque chose] y advienne [de la faille] ~~[illegible]~~, d'un dire – ce qui tient justement à ce se fait agent d'un tel acte, lui donne le lieu d'où ~~[illegible]~~ un symptôme, i.e. au dire que le symptôme impliquait retenu, un sujet peut advenir de son manquement.

Oserait-on aller jusqu'à dire que l'analyste (celui qui se fait agent ~~d'un tel~~ de cet acte) pourrait alors bien être celui qui parle ?

— 7/1/76

LE "SEXUEL", INSTANCE CRUCIALE DU DISCOURS ANALYTIQUE.

On sait qu'un problème se pose, insistant, au cœur de la doctrine analytique. Celle-ci nous dicte pourtant bien à justifier que le statut du [illegible] comme répétition l'inconscient à un lieu de [illegible] qui fait sa mesure, comme impossible à quoi s'adonne ce qui se répète.

Mais le point crucial de l'analyse, c'est d'énoncer que cette cause est le sexuel. L'inexistence du rapport sexuel donne de cette position l'énonciation la plus adéquate. Car, chose étrange, le [illegible] qu'il y a à donner comme [illegible] du sexuel le rôle central de la cause, — et pas, le discours analytique, qui pourtant s'en [illegible] que, ne parvient pas à le justifier.

Au premier pas s'en ajoute d'ailleurs un second, tout aussi difficilement argumentable que le précédent : c'est que la [illegible] "[illegible]" sexuel est la fonction phallique. Ce [illegible] du discours analytique.

La [illegible] particulièrement sur le

Mais nous [illegible] insister ici

premier sont mis en fait.

Pour donner ce second, une tentation se fait que nous [illegible], devant la difficulté de la tâche : ce serait de dire ce pas fait d'expérience. Que le sexuel soit cause, serait-ce [illegible] un fait de [illegible] pratique, issu par conséquent d'un jugement synthétique a posteriori.

Cette perspective est assurément fort honnête : telle est en pratique, et non une élection de raison. Celle de rappeler que l'expérience analytique est une [illegible].

Toutefois, quelque soit le salut que nous portons à [illegible], nous pensons qu'il est bon de s'y refuser dans toute la mesure du possible. Nous affirmons donc autre chose comme point de départ de notre question : il est bien vrai que le sexuel comme cause est

par l'analyse possède comme jugement synthétique, mais ce jugement est *a priori*: le sexuel dans l'analyse, désigne l'objet d'un jugement a priori. Ceci, conformément à ce que nous pensons que la réalité-Q du F. est l'équivalent exact dans son ordre de raison du j. s. a p. de la pratique kantienne.

Disons aussi à cette conséquence, que nous nous interdisons de ce fait même de conclure que le sexuel comme cause, que le premier étant au titre d'une expérience. Et aujourd'hui la raison qu'il l'est par qui cause de *pratique*. La pratique est reçue l'expérience, qu'elle lui est par certains aspects, antagonique. Le sexuel, dans l'analyse, n'est posé comme cause que par raison de pratique, au sens de K. Ceci, cependant, ne nous empêche nullement conforme à ce terme. Ceci, cependant, K. a suffisamment montré que l'idée même de le dire *fait*: K. a suffisamment montré, contrairement à ce que l'on du fait *n'est pas* de l'expérience, contrairement à ce que l'on de l'idée écrit. Le fait désigne chez K. l'implication nécessaire de l'idée de pratique avec son passage dans le réel: telle est la liberté. Le sexuel

Tel est dans l'analyse, *le fait du sexuel*. Le sexuel est dans la pratique analytique un fait: il est donc l'objet d'une nomination qui, loin d'être issue de l'expérience, est au contraire la *condition de la pratique analytique*.

Ceci toutefois ne nous éclaire rien de la question dans laquelle nous nous trouvons: pourquoi le sexuel comme cause est-il l'enjeu de la nomination qui noue la pratique analytique? C'est à éclairer ce point que nous voulons ici travailler.



Cette question ne peut être éclairée que si l'on remarque que la causation du sexuel est nommée elle-même à deux ordres de

raisons aussi profondément détestées qu'ils sont pourtant nécessairement entretenus.

D'une part une première ordre de raisons nous amènera à énoncer la question traditionnelle qui surgit en ce point. On s'interroge en effet à l'ordinaire en demandant ce qui justifierait une telle position du sexuel comme cause. A quoi il convient de poser, c'est au contraire ceci que : si le sexuel est cause, c'est précisément à la mesure d'une absence complète de justification possible. Autrement dit, toute justification de cette cause est rendue caduque. C'est précisément dans la mesure où le sexuel comme cause n'est pas justifiable, qu'il donne une cause "indigente".
Comment expliquer ce paradoxe ? On ne peut pas ici en justifier toutes les raisons, mais seulement en donner le fil directeur. Au but de la doctrine analytique ?

Quel est donc le propre de la doctrine de mettre en acte une connotation propre du parlêtre complexe, de dénoter et de mettre en acte les effets de division du S_a. Ce qui spécifie le parlêtre, comme tel, dans les effets de division du S_a c'est d'être soumis à la connotation d'un ordre de fiction qui est alors de la cause signifiante.

Ce qui spécifie le sexuel, c'est d'être, de toute ordre de réalité du parlêtre, alors qu'il est soumis à cette plus exacte dimension de fiction. Pour des raisons à se résoudre pas ici, le sexuel n'a chez le parlêtre qu'un statut de fiction : mais de ce remplacement. C'est pour autant que le sexuel ne réside que dans ce statut de fiction, le lieu de qui incessamment il est appelé à signifier pour le parlêtre sa cause la connotation [illegible] . contextuelle que représente pour lui sa connotation indigente et ses traductions. La connotation S_a du parlêtre trouve sa plus fiction des S_a. C'est dans la mesure où le sexuel dans le sexuel, pour autant que le sexuel est la dimension de la réalité du parlêtre, qu'incessamment il est le lieu d'une connotation qui est la plus dépourvue de toute raison d'être, le lieu d'une connotation qui "à signifier pour le parlêtre, indigent" le contexte comme la seule raison d'un effet de division

que c'est dans la condition S^4.

Mais cette première division de raison qui donne la castration à sa cause, est insuffisante, et nous devons (ou plutôt nous ferons) les traces d'autres attaches à ce lieu du sexuel.

Qu'on regarde toutefois par avance, de façon encore sous le sens de [illegible], dont la seule solution du discours [illegible] qui en [illegible] être donnée, doit la [illegible] sur la lettre.





Que le sexuel soit un fait d'expérience, ce n'est pas contestable. La question à quoi on peut est alors de savoir quel rapport a fait d'expérience entretient avec la pratique.



Mais préliminairement à cette question, avançons ceci.

Le sexuel est en jeu dans la reproduction "réelle" des corps [illegible] parlant, comme indivisibilité corporelle. Autrement dit, le sexuel est la cause (matérielle) de l'enfant.

Qu'est-ce donc qu'un enfant ? — C'est un sujet à-venir. Dans le désir de la mère (et à contredire dans le discours absolument), l'enfant est sujet sur le mode du manque. La [illegible] du désir de la mère, c'est que l'enfant soit sujet à venir, dans une parole qui advienne. C'est pour autant que l'enfant comme sujet à venir est cause de la parole, que le désir de la mère trouve dans le désir d'enfant son appui le plus juste, en tant que, comme sujet, l'à-venir de la parole en tant que venant de celui qui en manque, fait la raison de sa jouissance (celle de la mère).

Dans ces conditions, si le sexuel est cause de l'enfant pour autant que l'enfant est sujet comme lieu où se métonymise une parole à venir, — le sexuel est la cause du manque de la parole (logiquement) { à-venir.

Le sexuel est cause du manque pour autant qu'il est cause de l'enfant comme "multiplication des corps"; i.e. en fait, comme partie à venir métonymisée dans le corps de l'enfant.

De même, ce qui fait que le phallus est la métonymie privilégiée du désir, c'est pour autant que, dans le jeu de réalité qu'il métonymise, il est ~~[illegible]~~ dans cette pose le signe de la fécondité. Or, la fécondité est le champ de l'avenir culturel (l'imaginaire) comme production du nouveau.

C'est pour autant que ~~le manque~~ qui de ce fait la fécondité est le signe d'un manque qu'elle cultivait, — que le phallus est érigé comme S. du manque, dans la relation qui le porte au S.

De ces raisons, quelle est donc la somme?

Ceci, que le corps ~~[illegible]~~ métonymise un sujet ~~[illegible]~~ comme fiction du manque. C'est pour autant que, dans le corps, se signifie un sujet, que le sujet comme ce manque, c.c. désir d'avenir le liste, trouve dans ce qui est cause "réelle" du corps la métonymie adéquate du manque. ~~[illegible]~~

La cause ~~[illegible]~~ (matérielle) du corps est circonstanciellement la sexualité.

C'est par corps de raison, qui fait la sexualité cause de la production des corps, mais par là, métonymie du sujet (en tant que le corps ~~et~~ métonymise lui-même le sujet à venir), — que le corps ~~[illegible]~~ métonymise réellement, le sexuel est érigé comme cause du sujet ~~[illegible]~~ universellement, le sexuel est érigé comme cause du sujet, qui à la fois se figure aussi que comme dans la relation au S., qui à la fois se figure comme lieu d'impossible i.e. inexistence du phallus.

JL

On aura par là même saisi que le sexuel comme cause se relève du <u>comique</u>. Rien de plus absolument indigent du désir qu'une telle métonymie, lequel ne s'en ~~[illegible]~~ satisfait que de son ~~est~~ indignation même.

C'est bien précisément parce que le sexuel relève du grotesque et, pareillement, de la mascarade, que selon ces deux rôles, il est réduit à la cause d'un désir qui ne s'accom[illegible] [illegible], fût-ce que de ses rôles sans ce manque où s'indique son énigme insoluble.

22-1-76

U.V., RR 112,
le Vendredi à
8h30.

Le Moi, foyer des défenses,
et la réalité constituante de l'Autre.
(Schéma abrégé de l'exposé)

Si l'analyse introduit la notion de Ça comme réservoir des
pulsions, comment concevoir un Moi qui donnerait un rapport
à la "réalité" de cette instance ordonnée à la pure recherche du plaisir?

Faut-il penser que le Moi se défende (éventuellement aussi
entre la réalité et le surmoi?) (de la pulsion)

Alors qu'est-ce que le Moi? on montre que le Moi est
tout entier constitué à partir de l'Autre, en tant que réalité du
pouvoir de l'image. Le moi, c'est l'Autre (ou l'image de l'Autre).

Bien loin donc que le Moi défende quoi que ce soit, il est entière-
ment soumis à cette forme constituante de l'Autre. Mais de ce fait, le Moi se
il s'imagine être pouvoir de maîtrise et de défense.
fait lieu d'évidence : conscience, etc..

Ainsi le Moi n'est-il qu'un foyer d'illusion de maîtrise.

Mais il n'en va pas de même de l'Autre : si l'Autre est constitu-
ant du Moi, il y a une réalité propre de l'Autre ; mais chose
étrange, cette réalité est celle de l'image. L'image a un pouvoir
formateur autonome, indépendant d'une causalité biologique
stricte.

Mais que suis-je donc? Ne suis-je que ce Moi,
tout entier soumis au caprice de la constitution de l'Autre? Je me
reçois bien comme un lieu d'insistance de quelque chose de plus
réel! Est-ce là mon corps? Mon corps est-il le réel qui me
fait échapper à l'aliénation dans l'Autre?

Il n'en est rien, dit Freud.

Car ce que Je suis, c'est un sujet, divisé dans le symptôme
le symptôme, l'insistance d'une difficulté d'être, voilà mon réel.

Mon corps n'est réel que par raccord : pour autant que j'y trouve la raison de ma jouissance, i.e. de ce qui justifie mon insistance à être. Le corps est ce dont on jouit. C'est ce qui lui confère réalité. C'est à ce titre que le corps peut être dit pulsion : en tant que lieu de la jouissance. Cette jouissance, ce n'est pas l'"écologie" du corps : c'est d'abord ce qui me manque, et que dans l'amour ou le désir, je cherche dans le corps de l'Autre, qui me signifie ~~je jouis [illegible]~~ acquis en quelque façon ~~ce manque dont je jouis.~~ ce qui me manque et dont je jouis.

Ce que Je suis, c'est ce manque, mon malaise sans lieu. Tel est le Ça. Le Ça, est le mouvement de la difficulté du sujet comme malaise, au réel du corps, dans la pulsion. Le Ça est le "mémoire des pulsions".

L'analyse ne consiste pas à "se défendre" contre la pulsion (ou à améliorer cette défense). Elle consiste au contraire à permettre l'événement dans une certaine pratique, de ce lieu de malaise. Donner cours à la pulsion, en quoi consiste l'essence de la pulsion, est l'éthique de l'analyse. Ceci implique qu'on élabore un concept de la pulsion qui permette de penser sans paradoxe un tel événement : comment concevoir de là un concept de la sublimation qui ne vise pas aux sublimités, quoi qu'il en soit par ailleurs de toute éducation du sujet ?

D'où la formule freudienne de l'analyse : "Là où c'était, Je dois venir," exprimant que : Je suis Ça, au parcours près de venir à cette place.

G.T.,

4/9/76.

THÉORIE DE L'ÉQUIVOCITÉ DANS LALANGUE.

Je n'ai jamais su quoi faire de ce pollinome, sur lequel Milner met tellement l'accent. Jusqu'à ceci.

Théorie de Milner : si lalangue n'est pas stratifiée (au sens logique), s'il n'y a pas de m.-l., lalangue joue de l'équivoque. Pourquoi ? Parce que le dire ne va pas sans dire. Qu'il n'y a pas de dire sur le dire. Il n'y a que la métaphore, c.-à-d. le tour fait d'un cercle (ça, c'est de moi). Cette théorie est simplette.

Je montrerai que la fonction du m.-l. n'est pas ce qu'on croit, et que, bien loin d'exclure le dire, elle est faite pour rendre raison de la faille du sujet, sans un certain mode. Ceci suppose une reprise encore à faire des points de capiton des mathématiques.

Mais tout ceci ne mord pas sur l'expérience analytique. Et à vrai dire, je ne ferais pas mieux, au contraire, adoptant un point de vue résolument opposé (je dirai plus tard en quoi).

Mais Lacan dans VIII, introduit cette remarque : c'est dans la mesure où la demande (à/de l'Autre) est montée au lieu de la "tendance" (du besoin), qu'il y a équivocité, en retour, ~~du sujet du~~ de l'objet du besoin sur la cause du désir, dans la demande.

Ceci est extrêmement difficile, et permettrait (cf. de lalangue et la théorie des stades et l'otage. pourtant)

On peut l'entendre en deux sens simples :

– la cause du désir est prise en supposition matérielle dans l'objet du besoin. L'objet du besoin métaphorise dans la demande la cause impossible à dire.

– On peut aller plus loin et dire : c'est parce que la cause du désir est interdite, que l'objet du besoin ment, dans la demande, à métaphoriser la cause interdite. (Cf Sém XI, le rêve d'Anna).

Toutefois, ces deux énoncés, qui ne sont que programmatiques et approchés, ne disent pas encore l'essentiel du programme.

Quel est celui :

Quelque chose (le désirant) reste en travers de la demande.

Il n'y a rien qui convienne à le dire.

Ce battement pulsant (quant à nous dire la demande, et c'est là la difficulté), est monté sur les bords du corps (théorie de l'interprétement).

L'impossible à dire est métonymisé dans ce qui se demande, au titre de la tendance, lors que ce qui se demande soit, dans la tendance, l'objet négativé de celle-ci (en tant que manquant à tout appel). Bref, l'objet de la tendance est négativé en cause du désir par l'effet de la demande comme fonction d'interprétement à toute réalité.

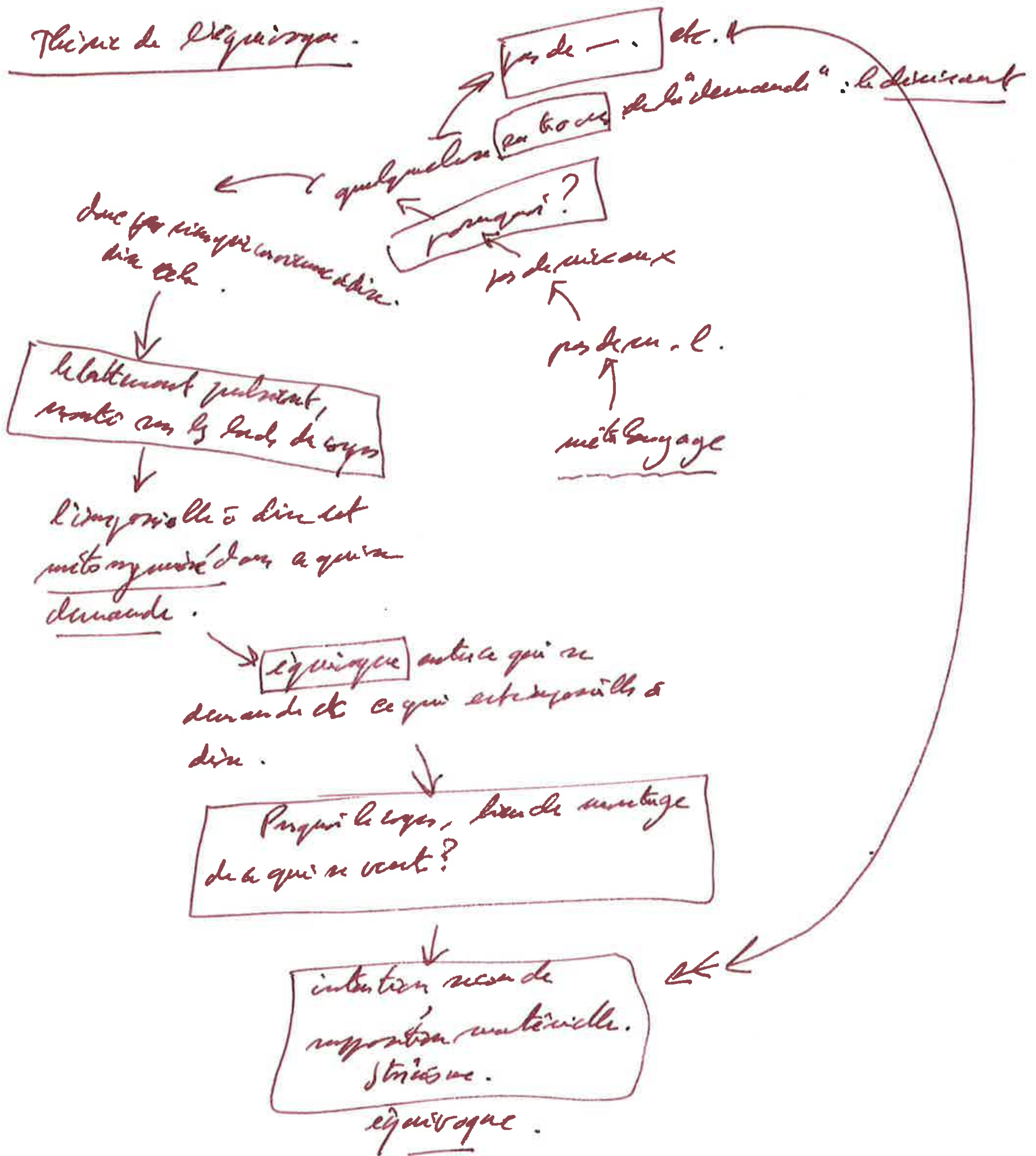
Il y a équivoque entre ce qui se demande de la tendance et l'impossible à dire que cet objet devient comme négativé : D'où les expressions de : objet oral, anal, etc.

Aussi, la raison fondatrice de l'équivoque ne tient pas à la théorie de la langue, mais à la structure du désirant, dont ~~[illegible]~~ la langue constitue une pratique entre autres. L'équivocité tenant d'abord à l'impossible à dire, déplacé dans la refonte de la demande.

Mais il reste deux questions essentielles :

- Pourquoi le corps est-il le lieu de montage de ce qui se veut, en tant que cela ne peut qu'y manquer ?
- Par quel effet de structure y a-t-il un outrepassement constituant du parlêtre, avec le double effet : – qu'il ne puisse que de ce qui manque (la négation), – qu'il n'y ait que l'acte du dire, existant, et créant le vide ?

12.1.76.



Théorie de l'équivoque.
pas de — .
etc.
pourquoi ?
métalangage
l'impossible à dire est
demande.
équivoque
ce qui est impossible à
dire.
Pourquoi le corps,
de ce qui se veut ?
intention seconde
supposition matérielle.
Stoïcisme.
équivoque.

DU MATHÈME, EN VEUX-TU EN VOILÀ.

Si nous examinions de près le schéma Σ, en le reportant sur le graphe, il est facile de voir que ce schéma décrit le niveau 1 du schéma : les identifications du sujet. Si par ailleurs nous nous interrogeons alors sur les significations du niveau 2 du graphe, il est aussi aisé de voir que celui-ci décrit les « formations de l'ICS », ou plus proprement, les <u>effets de refente</u> pour le sujet supposé d'être divisé du S^a.

Il peut alors nous venir à l'idée d'élaborer un <u>schéma Σ'</u>, permettant de représenter les effets de refente comme un équivalent du schéma Σ. Après quelques réflexions, on a pu parvenir à ceci :

(1)

Ce qui peut encore se simplifier en le schéma suivant :

(2)

Quelles significations pouvons-nous attendre de ce second schéma ? Voyons quant aux termes.

1 – L'Autre : ne peut se justifier si l'Autre est sujet, ce qui précisément conditionne le double étagement du graphe.

2 – ($S \diamond D$) : la pulsion est dans l'Autre, l'opération du père en tant. Elle est le montage, comme énigme, du sujet dans l'Autre, en tant qu'il tient à la demande de l'Autre, laquelle [illegible] que de laisser se profiler le (NdP) à l'énigme comme introduction du sujet aux effets du symbole.

3 – $S(Ⱥ)$: est le dire-non du père en tant qu'il énonce [illegible]ment <u>qu'il n'y a pas d'Autre (castration)</u>.

4 – $s(A)$ est le message de la mère, signifié au sujet : que le père ne veut pas (tout ce qui peut venir sous cette rubrique renvoyant le désirant à l'interdit)

5 – la ligne $d \rightarrow S \diamond a$ exprime le montage du désirant à la norme devant laquelle il se divise, pour autant que le dire-non du

(elle a introduit un fondamental manque du Sa dont le désirant insiste.

6 – Conséquemment, la ligne $\$ \diamond D \Rightarrow A$ signifie le Es freudien, en tant que concept dual de l'ics.

7 – Et la ligne ~~[illegible]~~ $S(\bar{A}) \Rightarrow s(A)$, le "dire-non" + ~~[illegible]~~ [illegible], du couple formule ~~[illegible]~~ duale, dans les effets de refente du sujet, de linguisteries imaginaires du schéma L.

Jérôme Taillandier.

Un mathème entre autres.

("Du Mathème, en veux-tu en voilà")

19/10/76.

φ A̸   i   d   S(A̸)   M

S   a

m ($\$ \diamond a$)

Solution 2 : s(A) = M.

a'   A

($\$ \diamond D$)   P

I   s(A)

L'Autre, s'il est sujet.

A̸   d   S(A̸)

dire-non du père (qu'il n'y a pas d'Autre)

$\$ \diamond a$

"Es"

"dire-non"

$\$ \diamond D$ La forclusion, question du père.

s(A)

message de la mère, signifié du sujet : que le père ne veut pas.

"Du Mathème, en veux-tu-en-voilà".

19/10/76

G. TAILLANDIER

L'IDENTIFICATION ET SA JOUISSANCE.

① [A partir du 5 Mars 58] –

1 – La jouissance s'entend en plusieurs sens. D'une part, elle désigne l'horizon d'annulation du sujet, où l'opération du sujet comme seconde mort dans les effets du S^a, fait son incidence comme retour au Réel que le S^a a introduit en lui, de le faire être de parole.

Mais de plus, il faut l'entendre en un autre sens : comme l'indique sa résonance (dans la langue) elle joue de la joie. En quoi est-elle donc joie ? Quelle est donc la joie de s'annuler que nous indique dans sa limite la Schadenfreude ? — Mais en deçà, disons que jouissance veut dire : que la dimension du dédit que le S^a apporte dans l'Être, celui-ci en jouit en se faisant son affaire. Faire son affaire du S^a : l'autonomie de Kant, c'est l'assomption de la division du sujet dans le lien inter-humain de la comédie. La comédie est le jeu proprement humain de ce qui le divise comme dédit, en ceci qu'elle est la reprise par le sujet, de ce qui le divise comme dédit. C'est pourquoi la comédie est l'envers de l'éthique, elle en est le mode vrai.

Ainsi dans la comédie, le sujet mange son être-l'a : il incorpore en communauté humaine (en fait social) la dimension forclusive qui l'a jeté là (Geworfenheit) dans les effets du S^a. Cette reprise comme une incorporation de la division originelle, est la première identification. Donnant le secret des autres, comme jouissance du S^a.

2 – Dans l'identification, le sujet jouit du S^a.

3 – Savoir si c'est là la seule jouissance ; ou s'il n'est de jouissance que de l'identification : on verra plus avant à le discriminer.

4 – Savoir comment on jouit du S^a dans d'autres identifications, c'est ce qu'il faudra dire.

- ② -

Il est inexact de parler d'identification du sujet, mais on doit parler d'identification au S_1. Cette remarque a son ~~poids~~ poids et sa conséquence. Ce n'est pas que quelque chose est identifié : mesuré, coté, adéquatisé. Mais un sujet s'identifie à. Cette nuance est essentielle en ceci — que cette identification est répétitive, i.e. qu'elle n'existe que de son échec. C'est dans la mesure même de la discordance introduite par le S_1 dans l'être, — que l'identification à — supplée à cette discordance en l'introduisant comme reprise des conditions de la division inaugurale dans le dire (et d'abord dans le dire du nom du père : les métaphores paternelles).

L'identification au S_1 est la condition d'opération du stade du miroir comme « formateur » du Je. Elle autorise qu'advienne le dire non second du désirant. ~~[illegible]~~

Qu'est-ce donc que l'exigence de l'Un qu'elle manifeste ? Pourquoi l'Un est-il le Bien du sujet ? — A vrai dire, tout ceci tient à ce qu'il y ait du dire fait pas : d'une route droite où se mentionne qu'il y ait du sujet ~~est~~ ait un sens. Ainsi furieusement pour que l'insistance du sujet s'élève à l'existence au S_1 — Tel est le seul sens de l'Un-ifiance. L'Un donne sens au sujet — comme raison donnée dans le dire. L'Un suffit, sans en rien de plus. C'est pourquoi dire qu'il y a de l'Un — le reste est longue silence et à conclure qu'il n'y a que de l'Un —

la Dispersion.

- ③ -

La division du sujet n'est donc pas résolue par l'identification : elle est introduite dans le dire parentale. Tel est le sens et des NdP en P et I du phallus en -φ dans le schéma L. Ce dont il s'agit, n'est pas tant que le désir ait à être signifié dans la demande, puisque plutôt et avant tout, il y ait du désirant.

Que seulement le désirant ait à se nommer comme dire — non à partir du nom ! du père, c'est ce qui fonde le désir constamment de l'idéal du moi.

-④ Dans l'identification, le sujet porte, à place d'un titre, la marque du désir de l'Autre, comme S̄a : c'est pour s'y inscrire comme désirant, à partir de ce dire. Dans l'identification, le sujet suppose [illegible] la marque de ce qui fut dit, on ne peut pas dire, d'où il procède comme réel : être-là. Mais c'est pour en savoir, à partir de ce [illegible] comme désirant. Tâche à dire ce qu'il en est de lui-même comme désirant. [illegible] impossible, si le désir reste en trace. Mais jamais [illegible] Que de là le désirant l'identification supplée à l'impossible à dire. — C'est ce dont l'expérience n'existe que selon les voies de ce manque, donne les variations sur ce thème unique.

Le sujet jouit (reprend à dire) du S̄a : il s'y inscrit comme lieu d'inhibition dans son désir à partir du point où il est, comme [illegible] manque à dire du désir réel, rejeté des S̄a, et [illegible] du [illegible] inassignable de l'Autre.

~~[illegible]~~ le désir [illegible] selon les voies de
Comment le désir suit cette musique [illegible].

l'amour, on ne le déduira pas [illegible].

✱

-⑤ 1. Est-ce pourtant tout dire ? — Il n'en est rien. Ce qui importe est de savoir où le sujet se fixe dans cette mascarade. Il se fixe comme désir, tâche de dire de comme dire dans la castration, soit en tant que tâche de dire [illegible] à l'endroit cette division. En quoi la castration fait-elle injonction à l'endroit des identifications, c'est une problème à [illegible].

2. Ensuite [illegible] la première identification comme inassignable du sujet dans le dire, fait-elle l'amour de la castration — d'où celle-ci peut procéder. — Et en quoi dire elle doit nous permettre de passer le [illegible] dans le sujet du réel du corps propre et de l'identification à-Ψ, c'est encore une autre tâche qu'il faudra définir.

3. [illegible] [illegible].

30/10/76.

Identification et Jouissance [S/Pers/~~#~~58].

- le phallus et la comédie
- Narcissisme et idéal du moi.
- l'id. à une femme : l'homosexualité en le rapprochement de la lettre — pour autant que mascarade : ~~reprise S^a~~ reprise dans la lettre de ce qui ne peut pas se dire des effets du S^a (le Malheur).
- l'identification au S^a : voie d'issue de la jouissance.
- Dans l'amour, le sujet s'identifie parce que jouit du S^a, jouit du dire l'Etre pour être avec son être : Etre l'a. Mange ton [illegible]
Etre l'a. Incorporation et séparation.
- Deux ~~[illegible]~~ noms de la jouissance.
- Contradictio ad nomen idem significant.
- la mascarade : féminine ?

« L'identification et sa jouissance : premiers pas »

Jérôme Taillandier

UNE CONSTRUCTION FREUDIENNE.

On sait que la (re)construction par F. des fantasmes "Un enfant..." pose des problèmes remarquables, et pour tout dire infinis. En particulier, l'introduction par F. des trois temps du fantasme, comme (re)construction toujours absente de l'analysant, soulève les questions sur le terme [illegible] essentiellement [illegible] de la théorie freudienne qu'est le concept de construction.

Guillaume [illegible] au G.D. pour attirer notre attention sur l'écueil de la démarche de F., nous indique assez ~~à quelle [illegible]~~ à quel point nous sommes exposés à cette rigueur ~~de [illegible]~~ désignée. — Rien n'en tirons simplement pas les mêmes conséquences pratiques.

L'écueil de ce troisième temps du fantasme, reconstruit par F. seulement [illegible] ? Croyons nous manquer toujours [illegible] de lui donner une suite ?

Lacan a (de cette construction de F. ~~[illegible]~~) une analyse remarquable [illegible] : [illegible] dans le [illegible] S. V en proposant la [illegible] générale [illegible], et à proposant les temps du f., pose le sujet comme [illegible] de S², et [illegible] le temps second ~~du~~ f., [illegible] comme [illegible] sujet, [illegible], dans le temps [illegible] du désir où le sujet de l'inconscient, [illegible] de la dimension de reconnaissance du sujet, est aussi [illegible] est reçu. L'effet [illegible] de S² comme [illegible] du sujet, sous cette condition à la puissance de signifier [illegible] du sujet, que rejoint la [illegible] de l'assujettissement à l'effet de S², que [illegible] dans la jouissance du fantasme : l'avènement du S comme [illegible] de l'activité signifiante de la lettre.

Cette interprétation est remarquable par la [illegible] qu'elle nous permet de donner à ce fantasme dans la clinique analytique, et plus encore par ce qu'elle nous apprend sur la structure de la lettre dans le [illegible] de S².

Elle n'est toutefois pas sans défauts. On peut en relever au moins deux. La jouissance et le [illegible] [illegible] de [illegible] est de [illegible] le moment de légalisation de la jouissance [illegible] temps 3 du f. [illegible] que le sujet trouve à l'abîme, dans sa [illegible] ~~[illegible]~~ cette [illegible] signifiant [illegible] dans le [illegible] qui est, dans sa [illegible] du déclin, [illegible] dans la logique de l'Œdipe. Le concept freudien de déclin (Un. [illegible]) de l'interprétation des temps de l'Œdipe. [illegible] cette interprétation entièrement [illegible] des C.O., il s'agit en effet [illegible]

et paradoxale en regard au sens que F. accorde à ce concept, d'être l'écume régularisante de la dialectique des identifications, qui fait traits dans l'ordre de la trahison le cours du sujet, dans le temps même où il annonce le second propre dans la mascarade.

Or, cette position affecte à certains égards la question de la transformation que reçoit le f. dans ce temps, puisque le sujet comme Tc y est évanoui;

peut-être n'est pas ce qui nous intéresse.

La seconde difficulté présentée par cette interprétation du f. nous intéresse beaucoup plus. Sa conséquence est en effet d'effacer cette donc précisément que, à certains égards, le troisième temps du fantasme, c'est le second; c'est celui que F. reconstruit. Cette situation en trois temps reconstruits, est en effet tout dans la construction de F. de ce temps reconstruit, est d'originel ordre d'imaginaire en le problème de ce que F. apporte ici d'original en tant que ceci : que signifie donc une construction en tant que construction de l'analyse ? La construction de l'analyse donner consistance aux discours analytiques
cela s'entend ici en plus d'un sens...

À défaut de répondre à cette question de front, tâchons de la repérer, en la rééxpliquant selon ce qui suit.

Suivons donc ce que F. nous écrit dans ---

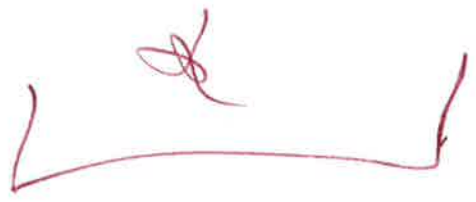
(Citation).

À mieux ceci, il apparaît clair que F. distingue fortement dans son travail trois aspects forts distincts ou plutôt deux, dont l'un se divise lui-même en deux.

D'une part, il y a ce que F. appelle le démontrable, soit ce qui n'est pas tout observable que réel, à certains égards. La théorie, qui pour lui, n'est pas tout observable que réel, ce qui de plus doit se construire.

Et il y a enfin entre les deux moments du démontrable et des théories à combler une faille, comme construction à la place de la faille. Elle vient entière, qu'elle est dans la structure de cette faille ? Voyons ce point.

D'une part, le dénouement démontable, c'est le second (?). Il est à [illegible] parfaitement par la [illegible]. Faut-il dire le réel ? On le laisse à [illegible] — [illegible], ce qui est [illegible] d'une "[illegible]", au sens [illegible] du terme (1). Puis après de ce premier démontable par la [illegible] qui s'en opère, le second démontable qui est le symptôme, [illegible] une autre de [illegible]. C'est lui ce qui vient à la C.[illegible] au sens de F. Entre P. et C., si nous la [illegible] que la théorie [illegible] de ces chaînes de [illegible], elles, seulement supposés. L'[illegible] de F., est le troisième temps qui [illegible] entre PC et CS, [illegible] que sa [illegible] théorie [illegible], comme "opposition" (substitution). La théorie des oppositions — la suppression de la théorie, vient au lieu de la [illegible] qui s'[illegible] du symptôme à sa cause. La théorie de la substitution (— ——) est l'[illegible] de la position de l'[illegible]. Restera à [illegible] au sens à cette remarque.

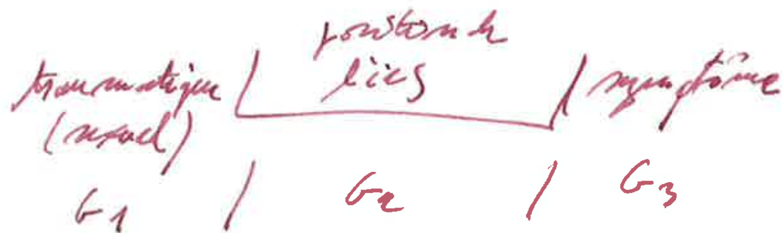


Mais ce que nous voulons simplement mettre en évidence ici, c'est donc que le schéma qui est à l'[illegible] dans la [illegible] de F., [illegible] qui [illegible] reconstituant le [illegible]. "[illegible]", est précisément celui qui [illegible] F. à la position de l'[illegible] entre P. et C. ; [illegible] directement [illegible]-

Entre le premier temps de F., /et le second, [illegible], vient s'opérer la construction analytique des trois temps, comme théorie de la substitution — substitution de la théorie [illegible] la [illegible], et ce sous cette forme de trois temps s'[illegible] de la position du sujet comme Je de la [illegible] des [illegible].

On devait donc dégager dans la [illegible] d'une [illegible], une mise en [illegible] d'une logique générale de la position de l'[illegible], (2), que l'on rendra simplement de ces trois temps où l'[illegible] vient [illegible]

bités comme construction opérante de l'acte analytique, faire raison de la faille qu'elle nomme, entre le réel qu'elle recouvre, du sexuel, et le symptôme dont elle entend rendre acte comme de ce qui est signe du traumatisme.



7/11/76.

NOUVEAUX APPORTS SUR LA PSYCHOSE ET LA FORCLUSION.

Il nous est venu avec J.D.N. (1) de déplacer le problème de la forclusion et par conséquent de la psychose, en en généralisant la formule. Cette position des problèmes complique un ensemble de vues nouvelles très fécondes. Malheureusement, ce que nous gagnons sur certains points, nous le perdons sur d'autres. En particulier, la définition clinique de la Ψose est perdue au cours de route, d'une manière qui, pour être élégante, n'en reste pas moins un oubli.

Ce défaut théorique est-il de nous ? — Quoi qu'il en soit, il est lié à une difficulté de principe de la doctrine du Sa. que nous pouvons formuler ainsi. Si nous posons, comme nous y invite le commun, que le Sa. du NdP est celui qui donne consistance à la batterie des Sa, ne devons-nous pas de là conclure avec rigueur que, ce Sa étant rejeté (ou mis aussi, si l'on accordait à cette expression), ~~et pas~~ alors, l'ensemble des Sa doit se déchaîner absolument ainsi qu'on en crée la licence. Ceci implique ~~deux~~ une théorie universelle, que deux remarques contredisent. ~~La pensée~~ La théorie générale ici impliquerait, c'est donc que la Ψose serait chaos et dispersion pure. C'est bien à certains égards ce que certains théoriciens actuels s'efforcent de donner à penser.

Or d'importance, la pratique contredit à cette position. On nous apprend au contraire que rien n'est plus structuré qu'une Ψose. Il n'y a pas de Ψose discordante. De plus, la pratique thérapeutique ne fait pas surgir de la Ψose des moments et l'évolution que l'intervention [illegible] bien sûr qqch. dont la question [illegible] un sujet ex nihilo, mais s'ingénie [illegible] est justement de définir le statut.

Seconde remarque, une ~~telle~~ telle affirmation que la Ψose serait chaotique (au sens purement topologique du terme), est contraire aux principes ~~au~~ généraux qui éclairaient notre démarche, et qui veulent qu'on ne juge des faits qu'en termes clairs et distincts. Il est donc par principe contraire à nos vœux de dire la Ψose chaotique.

Ne doit-on pas accentuer tout le contraire ? En effet, ce dont la Ψose donnerait plutôt l'impression, c'est d'être l'effet d'une lumière souveraine. Ce qui a fait défaut dans la Ψose, ce n'est pas tant ~~tant~~ la lumière que l'ombre. Bref ! ce qui est

forclusion du sujet dans le Nom, n'est-ce pas bien plutôt l'absence de cet asyle d'ignorance qu'est l'ICS ? Ce qui est frappant dans la ~~De plus, une autre~~ structure psychotique, n'est-ce pas précisément que le sujet y est absent en même temps – même, de la trop grande logique qui en règle l'effet ? Que le sujet soit, par cette logique, chassé de la possibilité même de toute question, voilà bien ce à quoi la solution ~~psychotique~~ psychosante du sujet du NdP donne corps. ~~L'intellect pratique de~~

De plus, un certain nombre de remarques cliniques doivent nous guider, dont ~~construction~~ par dessus tout.

~~1 – Délire partiel.~~
~~2 – Savoir et transmission.~~

La première est le caractère toujours partiel du délire. C'est un phénomène que de parler de délire partiel. Ce qui doit frapper dans l'attention [illegible] que de parler de délire partiel. Le délire ne concerne pas partie du S°, c'est le caractère d'[illegible] du délire. Quelque chose qui y est en jeu, Tout ; donc [illegible] rien de plus qu'elle. Quelque chose. La question est de savoir ce qui est ce Quelque chose. La se rejetant, et la question est de savoir : c'est le désir de l'Autre rejeté pratique nous l'apprend rapidement : c'est le désir de son calcul. dans le réel, en tant qu'il exclut le sujet de son calcul.

Mais s'il en est ainsi, c'est donc que l'effet psychosant dans le sujet (la Verwerfung du NdP) ne concerne pas Tout : elle ne touche donc pas la chose. Et la signification d'inconscient ne [illegible] la structure, que de la destruction du délire procède d'une certaine effet dans cation du S².

La seconde remarque est déjà plus hautement opératoire, et nous devons plutôt ~~souligner~~ la pollution qu'elle pose, que le dire révèle. ~~Et~~ Il caractérise exactement le statut du sujet du ~~S~~ NdP dans la psychose bien interprétations possibles. Or bien le S² est tout à fait absent, faute d'avoir jamais été affirmé. Fort bien ! Mais on se trouve alors devant cette difficulté que, précisément, nous ne pouvons éviter de dire que, de quelque façon, le psychotique sait ce qui est rejeté, comme le démontre toujours la clinique, ou le sens précis que, ce qui est

rejeté, le délire en porte la trace dans le réel. — Mais il faut donc conclure que le S$^{\underline{a}}$ des NdP est loin d'être rejeté, puisqu'il en reste quelque trace ? Or, si nous admettons ce recul, il faut alors concevoir que nous ne parvenons plus à distinguer forclusion et dénégation. Et le cercle recommence.



Mais une importante remarque clinique comme de la pratique de l'analyse d'enfant nous vient ici en aide. Si en effet nous devons prendre acte de ceci que le délire est le retour dans le réel du désir de l'Autre en tant que le sujet qui y est concerné n'y a pas sa place (n'y est pas reçu dans le dire), si par conséquent nous devons dire qu'il y a quelque savoir de ce désir pour le sujet (et la question est du mode de ce tiers), — la pratique nous apprend que le propre de l'intervention de l'analyste en cette forme se résume à ce point, mais essentiel, de pouvoir nommer au sujet ce qui est ainsi rejeté. Chose étrange ! non pas que le S$^{\underline{a}}$ le sujet du NdP ne semble consister qu'en ceci, mais simplement, où le désir de l'A se fait valoir seul absent, en tant qu'il à un refus de nomination — que l'analyste lui-même est autorisé à intervenir.

La seule différence notable dans l'intervention analytique dans la Cure et l'interprétation, semble se situer en ceci : que l'intervention est nommante, tandis que l'interprétation (la nôtre étant) interrogative. (Nous ne développerons pas la raison de ce clivage des modes d'opération [illegible]).



Mais s'il en est ainsi, notre conception d'ensemble et du NdP et de la forclusion, change du tout au tout.

Nous pouvons alors énoncer la première thèse repérée :

— la disjonction, en aucun cas n'existe, dans la Ψse non plus qu'ailleurs. Il n'y a pas de disjonction. (1)

— Toujours dans une structure, se manque quelque chose qui à la disjonction, fait cause.

(1) J'ON JET.

Quel est donc ce quelque chose qui, toujours, anime le sujet ? Nous dirons brièvement : la voix. La voix dans la psychose n'est donc pas le signe de la forclusion, mais bien plutôt le signe de ce que le sujet garde le sens, de ce que l'effet du S^a y reste agissant à condition que le sujet ... la [illegible] politique.

(4)

Développons ici en termes plus ~~[illegible]~~ localisés les implications de cette position.

Quel statut d'ensemble devons-nous accorder à la forclusion du NdP dans la psychose ? Ce statut est corrélatif de celui que nous accordons au NdP lui-même. Il faut donc tenir que, en ce sens, le S^a du NdP est ~~[illegible]~~ partiel dans sa fonction. Celle-ci ne consiste nullement à donner consistance au S^a, mais, plus précisément, à ce que le sujet y soit existant. Le sujet du NdP ne porte à la [illegible] que le sujet donc pas atteinte à la lettre du S^a, mais simplement à la place que le sujet trouve dans ~~[illegible]~~ les effets ~~[illegible]~~.

Si nous introduisons ici une autre thèse proposée par TDN, nous devons donc dire que, dans la Chose, il y a de l'Autre. Ceci ne va pas de soi, et demanderait à être démontré. Mais dire cela, c'est affirmer que la Chose n'est pas dispersion pure. Qu'est-ce donc qui, sous cette condition de sujet, fait l'être de l'Autre ? Ici, la structure des deux mouvements dans la Chose demanderait à être élucidée et qui commande dépôts. Mais faute de mener cette ligne trop difficile, c'est la au moins se servir de cette thèse : l'être de la Chose, (1) il nous faut cyprès, autrement dit le nom. puissance, — accomplir selon une autre voie.

Par conséquent, le sujet du NdP dans la Chose n'implique nullement la dispersion chaotique du S^a et de l'être : ~~elle~~ il implique seulement d'autres modes de position du parlêtre dans les effets du S^a. Ces effets doivent être tels ~~que~~ qu'ils découlent de ce que le symbolique soit rejeté dans le réel. Le délire et l'hallucination sont les effets les plus

(1) C.f. S.O. de G. D. et ses dérivés. Nietzsche : A/ D.

patents, mais non les seuls, — du rejet dans le réel de la raison du dire — non. Le passage à l'acte [être] un autre effet lui, majeur par ses conséquences.

Comment donc l'Autre est-il mis au jour dans la psychose ? Mais ne croit-on pas que cette question n'est pas moins problématique pour le sujet, dans la Bejahung ? Si l'Autre en effet n'existe pas — d'où donc vient que l'Autre soit mis au jour ?

Nous disons qu'il n'y a d'Autre que l'Autre réel. Mais qu'est-ce à dire ? L'Autre réel existe-t-il ? — Une chose est certaine : il est le terme effectif de la pratique. Ceci est dire que la structure de cet Autre réel dans la pratique reste à élucider, si déjà nous disposons de quoi le faire.

Soit, suffisons-nous d'en marquer un aspect décisif. Qu'il y ait de l'Autre dans l'acte veut dire que l'Autre réel est constitué — dans un Autre de renvoi du dire Ailleurs que dans cet Autre : — c'est que le sujet est réversément. La vraie structure du dire — c'est que le sujet se rejette. Par conséquent, que fonder, et par conséquent, que le dire est à reprendre. Si dans la pratique, l'Autre est lacé : signifiant que le dire est à être le lieu du transfert, aucun Autre réel n'est adéquat où le dire est posé dans d'un dire, c'est dans la mesure exacte [illegible] contradictoire. L'Autre réel est donc la réflexion de la refente [illegible] signifiant qu'il n'y a pas d'Autre en ceci qu'il y a lieu et raison de rejets, — de renvoi au dire, dans un autre transfert.

Quel est donc l'effet de la forclusion du NdP à l'endroit de cette structure de renvoi du dire dans l'Autre lacé ? — Nous le saisissons admirablement si nous remarquons que la structure de la forclusion est conséquemment déductible d'une imposture : celle où, littéralement, le père prend la place du NdP, luy, celle où le [illegible] : que Zeus vent et ne veut pas être appelé le plus haut de tous les étants, n'est pas respecté : le [illegible] que nous évoquons [illegible] est la position du respect de ce [illegible] ambigu de l'étant en étants,

6

NdP. Que cela change soit soit effacé, et que : soit le père réel se targue d'être au lieu du NdP ; soit le père symbolique est réduit absent les discours que n'y subsiste plus que le fantasme qui est le père réel, impuissant à soutenir le dire : dans tous ces cas, il y a forclusion par impuissance sur ce qui doit donner à entendre sur le juste statut du logos.

Est ce dire que un sujet se laisse pour autant se voir effacer ? Il n'en est rien, et des partielles, cela subsiste. La subsistance des partielles dans le sujet du NdP, où donc resurgit-elle ? Dans la voix précisément. La prise du sujet psychotique dans l'insistance de la voix, c'est le retour en forme d'Autre, celui qui de la structure du savoir du dire, a été aboli par l'impuissance sur le dire. Cet Autre de la Chose résiste encore assez dans la ~~voix~~ voix pour que ce savoir à ses failles s'y donne à entendre ~~et les questions peut se poser de savoir pourquoi le lieu~~

Et nous postulons que c'est pour autant que quelque chose de tel d'un lieu de l'entendre subsiste, que l'acte analytique peut s'engrener sur cette ~~ad~~ adduction pour y remettre au travail les effets du dire. En nommant ce qui du S[?] est ainsi rejeté, l'analyste ~~dans~~ gère le clivage de l'être et en étayant ce qu'il [illegible] de la rage une où mots lignes, et permet que le dire resurgisse de la rage une [illegible] donnant accès à la Gloire qui fait cette la Haine l'avait rejeté : Haine tombée dans l'oubli.

21/11/76.

ACTE DE L'INCONSCIENT.

« C'est une fois séparé qu'il n'est plus que ce qu'il est essentiellement, et cela seul est immortel et éternel (nous ne nous souvenons pas cependant, parce qu'il est impassible, tandis que l'intellect patient est périssable); et sans l'intellect agent, lui, rien ne pense. »

En tête, dans le texte.

Aristote : ~~De Memoria~~,
~~408b25-30~~.

La question ~~Aujourd'hui morte~~ de l'intellect "agent," pouvons-nous la résoudre, ~~et comment~~ ? Il est à remarquer que ce terme, bien qu'appelé par le texte, fait pourtant défaut. Nulle part, un intellect agent ne reçoit son nom propre. A quoi tient ce fait ? On ne saurait la résoudre si l'on ne remarque pas la difficulté bien connue de savoir quelle est sa nature : est-il Dieu lui-même ? Est-il ou non le séparé ? Les deux problèmes sont connexes. C'est qu'A. peut bien penser l'intellect patient, mais il y a quelque chose dans sa pensée qui arrête la possibilité de son complément d'Agent. Pourquoi ?

On sait qu'il n'est pas possible de tenir que l'i.a. soit purement séparé, absolument transcendant. En effet, selon une ambiguïté polémique fréquente chez A, ~~une~~, les déterminations de transcendance pour l'i.a. ne permettent pas sa position en termes de [illegible] la définition même ou d'immanence pure. Comme d'autre part il est donc [illegible] qu'en donne A oblige à le penser intérieur à l'âme, [illegible] part d'immanence lui soit attribuée. — Alors, c'est une reconnaissance qu'une part d'immanence à l'âme ? C'est une [illegible] que Dieu soit immanent à l'âme ? Mais une pensée semblable, il pense que [illegible], est exclue pour A. Mais une pensée [illegible] solution qui se serait, est exclue pour A., à l'encontre de Aristote entre nous, si elle s'impose au contraire, autres.

— 2 —

Pourquoi cette référence à S.? Parce qu'elle éclaire tout le problème. Dire en effet l'i.a., ceci équivaut à soutenir (qu'il y a une) la distinction matière – forme, qui, chez A, est elle-même déduite de la distinction acte-puissance. C'est dire que l'i.a. est avant tout acte … A ce titre, il participe de la nature du divin. Or, la distinction acte-puissance, en tant qu'elle reste inscrite dans un horizon dialectique, ouvert par Platon, est elle-même profondément subordonnée au concept d'une transcendance, qui ne peut être que celle de Dieu. Or cette transcendance dont le ~~problème~~ chrétien manque chez A., mais que la doctrine chrétienne lui ajoutera comme le pôle nécessaire à retirer les ambiguïtés de sa doctrine.

Le problème de l'i.a. est donc dans sa forme et dans sa … celui de la transcendance de Dieu renvoie étroitement lié à celui de la transcendance dans l'horizon grec, ne chez A : de même qu'A, inscrit dans l'horizon grec, de même, il ne peut pouvait pas thématiser la transcendance, la doctrine d'un i.a. qui ne pouvait pousser jusqu'au bout la doctrine contradictoirement, doit cependant être ~~pas acte~~ être que acte, que S. dénonce, et qui immanent. C'est cette ambiguïté que la question d'A : l'i.a. est trop immanent pour être transcendant, mais il est trop transcendant pour pouvoir être immanence pure. dant, comme acte, pour pouvoir être, et dont son texte souffre C'est cette difficulté que A. ressent, et dont son texte souffre sous cette forme ... du défaut de nom propre de l'i.a. …

— 2 —

« Nous ne nous arrêterons pas cependant, parce qu'il est impossible ? La question de l'i.a., en quoi nous persuade-t-elle ?

La citation que vous donnez nous met sur le chemin. Elle constitue évidemment pour A. une réfutation de la doctrine de la réminiscence. Dire que ~~l'âme~~. nous ne avons pas mémoire, c'est donc dire qu'il n'y a pas ressouvenir, parce que l'i.a., <u>en tant</u> que séparable, est impossible — donc trans-individuel.

Il n'est de mémoire que d'un individu pathétique, soit pris dans le langage affectant d'un i.a. et d'un i.p..

Ainsi, la pensée, l'amour, la haine, en tant qu'elles sont des passions de l'être, ne peuvent affecter l'intellect, comme séparé, elles ne sont que l'effet pathétique sur le sujet, de sa prise dans le composé, génération et corruption.

Il est ici une occasion de remarquer que A. fait donc de la pensée un affect : solution freudienne on le sait.

Ceci cependant ne nous dirige pas encore vers l'essentiel.

Qui réside en ceci : que le Séparé, ~~[illegible]~~ parce qu'il est acte pur, n'a <u>ni mémoire, ni pensée</u>. ~~L'être~~ L'intellect en acte ne pense ni ne se souvient. Il est pourtant intellect. En quoi consiste donc alors son <u>activité</u>? Elle ne peut consister qu'en ceci : jouir de soi, comme contemplation.

L'inconscient selon Freud est-il le lieu de notre mémoire? Aristote nous suggère un autre chemin : c'est de le dire au contraire parfaitement impossible. L'inconscient est une absence de mémoire. Il n'y a pas de souvenirs ics. Il n'y a que l'impossibilité de la structure.

Ceci suppose quelque chose : c'est que l'inconscient ne soit pas <u>latent</u>, mais <u>acte</u>. L'ics n'est pas une latence qui se manifesterait imparfaitement dans le CS, il est au contraire <u>acte pur</u> : c'est pourquoi il ne pense. Simplement, il jouit de soi, et la pensée est une forme pathétique de cette jouissance de soi, en tant

qu'il est affecté. (Il conviendrait ici d'élucider les rapports de la pensée avec le narcissisme primaire, comme jouissance de soi.)

Si l'inconscient est acte pur, il n'a aucune mémoire, aucune latence. Il est l'opération en même.

Il est étrange qu'on n'ait pas encore remarqué que la distinction du manifeste et du latent ne fonctionne pas comme on le pense d'ordinaire. On parle d'un contenu manifeste du rêve, on veut dire : CS. On y ajoute un contenu latent, qui serait fait de pensées ics. Ne voit-on pas qu'au contraire, ce qui est manifeste dans le rêve, c'est l'ics ? Dans l'Entstellung du récit du rêve que l'Autre scène nous représente, quoi se donne à voir, si-non les processus primaires, eux-mêmes ? Dans leur actualité, et sans aucune latence. Le contenu ics du rêve, c'est son récit, dans son Entstellung. Le récit manifeste du rêve est l'acte de l'ics.

Au contraire il apparaît que si quelque chose est bien frappé de latence, c'est la CS. Quoi de plus pathétique, de plus glissant que la CS, toujours effectuelle ou guidée des vents de l'ics ? — Bref, la CS subit, elle subit la perception, voire l'ics. Il n'est de pensée que CS, parce que la pensée, elle elle pense. Elle est le fruit de notre nature fluante et généralisée, comme le nous enseigne A.,

De sorte que ce qu'on appelle le contenu latent des pensées n'est pas de l'ics, mais au contraire de la CS, ce n'est que des conséquences qu'elles sont au re-nom le fait que ce n'est que des conséquences qu'elles sont au regard du manifeste, qu'elles prennent consistance. Les pensées latentes sont les effectuations CS de la manifestation ics.

Nous avons donc renversé la perspective traditionnelle sur la latence ics. Il s'agit maintenant de penser l'ics comme acte.(1)

---

(1) Deleuze ~~ déjà.

Ce qui dans l'ics fait mémoire n'est donc pas latent. L'ics n'est "mémoire" que parce qu'il est actuel pur : inconsciemment pas le temps, il est actualité achronique. La modalité de l'ics n'est pas le passé ni la possibilité : il est l'accompli, l'itération-ment présent. Il n'y a pas vraiment de mémoire ics. La mémoire en tant qu'elle est le fait du S^a, n'est pas souvenir du passé ; elle est actualité de ce qui ne passe pas (Gewesenheit). Le S^a ne passe pas. C'est le seul point commun qu'il ~~a~~ ait avec le réel, qui est toujours le même. A cette différence infime qu'on devra penser ; c'est que le réel ne laisse dans la mémoire qu'un trou : celui du trauma. L'amnésie rétrograde des situations traumatiques est là pour rappeler cette structure : dans le moment où, pour un bref instant, le sujet est identifié au réel. Ce n'est donc que dans le symbolique que la mémoire prend la forme des "traces" (1), dans sa métaphore [illegible] de ce qui s'y [illegible] adéquatement la structure, pertinemment.

— 3 —

~~Voyons~~ Si nous devions situer ~~la~~ dimension du temps pour le sujet, où donc la chercherions-nous ? Nous ne voulons pas répondre déjà à la complexe problématique de la temporalité du sujet. Nous pouvons toutefois avancer sur certains points. On peut par exemple se demander pour quelle raison une analyse dure longtemps. Ceci n'est-il dû qu'à sa modalité d'infini ? Ce n'est peut-être pas suffisant, ou du moins cela demande à être spécifié. Une analyse, chose certaine, se termine. Et cette durée est-elle sur le fond de ce qu'elle a duré ? Elle se termine sur le fond qui suit. Pourquoi le sujet en tant que névrosé dans le temps qui suit son symptôme ? Pourquoi, a-t-il besoin de temps pour se remettre dans son symptôme, ne prend-il pas la résolution absolument plus historique, si l'on joue d'un [illegible] avec son symptôme, seul n'étant résolution d'un [illegible] du plus être avec son symptôme

rapport à la conséquence l'existence de l'analyse ? Bref, en quoi le temps du sujet dans l'analyse joue-t-il de la durée ? Nous disons simplement : parce que le temps, primordialement, est laisser-être. Que l'être parlant n'existe que dans la dimension de la perte où son existence est liée à la possibilité de la perte, n'empêche pas mais implique, que le temps du laisser-être soit *aussi* celui de cette possibilité endurée. Il s'en déduit alors ~~c~~ cette conséquence curieuse : c'est dans le laisser-être du temps comme possibilité de la perte que réside la reconnaissance du statut de l'être. L'être, dans quel manquement de temps ne peut être enduré que dans un risque essentiel d'un tel manque, que le laisser-le-temps opère comme une jouissance. La jouissance du laisser-être en tant qu'elle implique le temps désigné dans une analyse par exemple, est à la source l'opération propre de la métaphore paternelle.

La métaphore a une structure ~~proprement~~ temporale. Ceci ne peut être déjà clairement établi ; mais la temporalité de la métaphore se marque ici en mode singulier : c'est que l'opération de la métaphore paternelle ne consiste en rien d'autre que dans le laisser-être qui pour le sujet *doit* prendre la forme inconditionnelle d'un laisser-le-temps où le risque de la perte advenant est enduré et de par conséquent de la possibilité de notre être.

- 4 -

Quoi donc à nouveau de l'intellect agent ? Si nous avons, usant d'Aristote, conçu ainsi l'ics, parce qu'il était pour, en est l'équivalent structural, peut-il permettre d'en dire davantage ? Nous avons vu que la question sur l'int. ag. est « toujours débattue », au niveau des ambiguïtés incontournables où ~~cette question~~ elle est prise dans le discours d'Aristote. Il revient à P. Aubenque d'avoir montré que la ~~de la question~~ de la doctrine d'A. ne doit pas être nature aporétique

trancher, et que le préfet scholastique de la supposition transcendantale n'est pas seulement superflu, mais malentendu. La doctrine d'A. sur l'i.a. est problématique non pas incomplétude, mais parce que cette incomplétude est liée à son statut. C'est ici la problématique qu'il faut prononcer, ne le fermer en aucun cas. La dimension du problème a été ouverte dans l'histoire par Kant. Ce qui fait problème, n'est pas susceptible d'avoir une solution. La catégorie du problème, indique une indécision essentielle à la structure de l'être. C'est ainsi qu'il nous faut dire que la fonction phallique est, dans l'analyse, problématique, ceci ne signifiant pas qu'elle devrait être résolue, mais au contraire, qu'elle est problématisante : ouvrant à la question (comme telle) comme mode de notre être.

Il en va de même et par la même raison, de l'ics selon Freud. Si ~~l'ics~~ il a un statut de construction, ce n'est pas dire qu'il existe en aucun cas. Ne serait-il donc rien ? Ce n'est pas l'enjeu du débat, puisque ce qu'il faut poser, c'est en quoi l'ics est de sa nature, apophatique, avant pas enseignant à une dimension problématique. Il est donc clair que de proposer le mode de dire que l'ics est acte ne supprime pas le statut de problème, mais le déplace, puisque nous venons de voir que, chose inconnue, ce n'est pas d'être matière que l'i.a. recèle la structure apophatique, mais au contraire de la cette nature d'acte. C'est précisément l'acte en tant que tel et non la latence qui fait problème, si l'on entend ce terme au sens où (toujours), l'ics ~~est~~ est problématisant.

Le 28/8/77.

0 : Publiés.

— TEXTES —

Pages

1. ~~Théories sexuelles infantiles. — EC/JD/MAC/AV/ expédié EFP.~~ — 5 p.
2. Contradictions dans l'analyse — EC/JD/
3. ~~Personnalité [illegible] — EC/JD/ GM — expl. EFP~~ — 5
4. ~~Personnalité paranoïaque — E/JD/ GM — expl.~~ — 6
5. ~~Le [illegible] de l'égarement — Trois mots sur le JD/ expl.~~ — 3
   symptôme GM
6. ~~Page de garde : Trois mots... JD/ — expl.~~ — 1
7. ~~[illegible]~~ Dans l'analyse des névrosés JD/ GM.
   et de quelques positions à cet égard /JD/ — 9
8. Clivage de Spinoza — G. Michaud./JD — 5
9. L'instance conceptuelle du sexuel — 1
   EC/AV/
10. Ennui, façades défenses — 1
11. Théorie de l'équivocité — expédié Ornicar? — 9
12. Note ... sur la Croyance — G.M./JD — 2
13. Du Maître aux transmutés — ! JD. — 3
14. L'identification et sa jouissance — groupe Interpolation /JD etc/ — 8
15. Premières réponses sur la psychose — G. Michaud (+ Note.)/JD — 4
16. Note adjointe sur ces principes. — G Michaud — 4
17. Une construction freudienne — JD/MCL/ — 6
18. L'Autre dans la fonction du NdP — G Michaud/JD/C Picard/ (Maunoury) — 6
19. Remarques conclusives aux Recherches sur la fondation (inconscient) — 2.
20. Acte de l'inconscient. — J.D./

— CE QU'EST LE REFOULEMENT PRIMORDIAL —

Le concept de refoulement primordial correspond chez Freud à une nécessité
logique. La doctrine du refoulement assigne en effet à celui-ci deux comps:
répulsion (Abstoßung) d'une instance supérieure, attraction par le refoulé
préalable. Il est à remarquer que c'est ce seul second aspect qui exige le
concept de refoulement primordial. Il faut en effet rendre compte du déjà-
refoulé. Or, sauf à s'engager dans une régression infinie, il faut s'arrêter.
Le lieu et la cause de l'arrêt sont le support du refoulement primordial.
On voit que F. procède ici selon la meilleure voie d'Aristote, à ceci près
que, tandis qu'Aristote s'arrête sans plus dans ses régressions, F. fait à cette
place venir un concept, supposant un réel (T.P.).

On voit le formalisme de cette démarche logique. Or il est remarquable
Ce qui après avoir ainsi procédé; F. introduira la différence des deux types de
refoulements, d'une nature très différenciée : refoulement
primordial et refoulements après-coup ou proprement dit. On donnera
plus tard de cette raison formelle la meilleure explication, en nous deman-
dant quel rapport il y a entre l'ἀνάγκη στῆναι aristotélicien et
la nécessité d'un point d'arrêt (point de capiton) de la subjectivité.

Mais il faut encore maintenant à expliquer quelle nécessité pousse
Freud à supposer ce terme. On peut répondre qu'en assignant au refoulement
la cause d'une attraction du refoulé originaire, il exclut que la question du
le terme relève d'une doctrine
manque central dont la psychanalyse fait
de la régression. Le refoulement en tournant se ramène dans une régression
de la cause. Mais si l'on tient à situer le manque, il faut le dire
originaire ; autant dire de structure. Le manque dont le refoulement
primordial est le signe, est dû à l'effet de la structure, et l'instance

hétérogénéité historique et politique ?

Quel est donc ce malaise ? C'est l'effet du signifiant. C'est lui qui se trouve avoir lancé le sujet et le produire comme tel, soit rejeté, et d'abord du signifiant dont il s'identifie.

Cette remarque exige commentaire. F. prend soin en effet de nous préciser que, ce qui est refoulé, n'est ni pulsion ni affect, mais représentant de la pulsion. Ceci semble indiquer que la pulsion serait représentée dans le psychisme par un élément de quelle nature ? – symbolique sans doute. On ne développera pas ici la question des paradoxes à quoi mène la doctrine freudienne de la délégation de la pulsion. Notons simplement ceci: c'est que ce qui se trouve primordialement refoulé, est donc le signifiant bien plus,

Est-ce assez dire ? Il nous faut de fait contradictoire primordial est qu'on propose maintenant, le concept de refoulement primordial est foncièrement bâtard. Au niveau même des textes de F., on montrera qu'une première ambiguïté tient à ce qu'on ne sait quelle est la nature du r.p.. Est-il du refoulé, comme l'exige F., ou est-il d'une autre nature, comme l'exige son hétérogénéité dans la structure, avec le refoulé, qu'il constituerait.

Mais il est une ambiguïté d'une autre nature, qui un fait de notre invention, ou d'invention lacanienne. Disons que F., par défaut de la doctrine du S^a, manque de distinguer que le refoulement primordial correspond à deux problèmes différents – dont la conséquence est que selon le registre, le terme change [illegible] de sens.

D'une part, c'est le S^a qui est primordialement refoulé: C'est-à-dire que le S^a, représentant de la représentation pour quoi tout autre S^a représente le sujet, est inaccessible au dire. Il est donc à ce titre le trait-unaire de la différence signifiante, ce que toute parole

articule sans jamais le porter sur la scène, pour la raison qu'il est ce [qui] conditionne la possibilité de la parole comme articulation infinie. Ce qui est ainsi primordialement refoulé dans la métaphore du nom du père, est cause de ce que le sujet parle, il est la limite du discours, ce [illegible] de quoi le S_a s'ordonne comme à sa cause : vide en extériorité au S_a.

De ce vide, de ce lieu du réel, le S_a primordialement refoulé, l'lieu du discours, fait la limite, en même temps qu'il l'instaure.

Il est le « principe d'arrêt » qui empêche le déchaînement du signifiant, et qui instaure le S_a comme tel, i.e. comme conditionnement de le réel qu'il y a du sujet, et comme parlant. Il est donc le signifiant des signifiants, en tant simplement que ce signifiant les noue comme tels. Faute de quoi ils ne seraient que la pure articulation du symbolique rejetée dans le réel.

(<u>Note</u> : on entend dire dans les institutions psychiatriques diverses que pour le psychotique, il n'y aurait donc pas de refoulement. Cette thèse est par elle-même trop unilatérale. On ne peut pas traiter du problème de la psychose par simple <u>privation</u> des caractères de la structure tels que nous les voyons s'articuler pour un sujet. La psychose appelle une spécificité des concepts qui évitent des alternatives insensées, comme de savoir si oui ou non le psychotique est sujet : ce propos n'a pas de sens. Mais il y a plus. On croit de là devoir en déduire que dans ces conditions, la meilleure manière de soigner la psychose serait donc — de créer du refoulement dans l'institution : le bon sens a parlé. Moyennant quoi on croit justifier les barrières répressives diverses de l'institution par une nécessité thérapeutique de haut aloi : Comment ne pas voir ce qu'une telle prétention a de grotesque, et que la loi de la parole n'a rien à faire avec l'interdit institutionnel ?

la loi de la parole est ce que toute institution rejette par sa nature même.
l'institution est loi pour ~~[illegible]~~ perpétuer le sujet dont le psychotique fait
l'enjeu. Plus profondément, la loi de la parole est cette loi inconsciente
qui ne peut se trouver que dans la rencontre, dont il est exclu que
l'institution la produise).

Mais il est une seconde définition du refoulement primordial dont
la thèse fait complément de la précédente. Cette thèse est une fondatrice,
et exige un ajout. Comment expliquer en effet que le signifiant primor-
dialement refoulé, ait pour effet ce qui fait l'enjeu de l'expérience
analytique, à savoir un tel malaise dans le sujet ? Il faut ici conclure
que le signifiant lui-même, autant qu'il lance le sujet, le constitue
comme ~~[illegible]~~ primordialement refoulé. Le refoulement primordial de F., c'est
la reconnaissance [illegible] centrale de la place du sujet dans le signifiant.

Par l'effet de la nomination signifiante, le sujet se constitue
comme lieu de vide, d'où peut en retour reconnaître l'Autre de la nomi-
nation, un appel aux son être désormais rejeté. Le sujet devient lieu d'une
demande, dont le premier trait est qu'elle est inconditionnelle dans ses termes,
puisqu'elle n'est que demande de l'être que le signifiant a opéré. Le
sujet est ainsi ce qui, de l'être jouissant, ne trouve pas sa place dans le
signifiant. Et comment la trouverait-il, si le signifiant ne cesse de
se déplacer. Le signifiant est alors la création toujours déplacée de cet être qui
restera déçu de sa parole. La parole est la création qui témoigne du mal-
aise indéfiniment repris.

Les deux premiers aspects du refoulement primordial sont donc
corrélatifs : c'est la nomination signifiante que représente le S(A) du
distinguée de la représentation, qui a opéré le vide constituant du sujet,

en désignant sa place, en ouvrant [5] la possibilité qu'il y ait du sujet. Mais à cette place, le sujet comme être barré des signifiants témoigne du malaise de cette intervention, en tant qu'elle le laisse en reste dans la demande où il se constitue alors. Dont ce qui tient au corps devient le lieu, sous la forme de la pulsion. La pulsion est ce qui instaure le refoulement primordial. Elle est le témoignage inscrit sur le corps comme réel, d'une poussée qui s'éternise et ne s'atteint pas, de ce qui reste dans l'en-deçà du S_a. On voit comment la déléguée de la représentation en tant qu'il est le nom du père en particulier, instaure la pulsion, dès qu'il ne la représente, comme résidu pulsant de l'opération signifiante.

Il nous faut alors ici faire un autre saut. Nous avons parlé d'un second aspect du refoulement primordial. On peut en trouver dans le texte de F. plusieurs indices : d'une part, c'est l'effet d'une effraction du pare excitation ; de plus, à un certain niveau conceptuel, il est exigible qu'il soit de nature hétérogène au refoulement après-coup. Enfin, le texte énonce seulement constituer un seul mécanisme dynamique. Cette dernière remarque, appelée par la logique même du texte de Freud, dépasse de bien loin la réduction dialectique des possibilités logiques. Quel en est donc le ressort ?

Ce qui s'en indique, c'est que le refoulement primordial pourrait bien n'être pas de la nature d'une délégation. Or ce que nous avons esquissé plus haut nous permet de le poser : le refoulement primordial est l'insistance d'un réel. De sorte qu'ici, une seconde ambiguïté se propose : de savoir si le refoulé primordial est de l'ordre du sujet, ou bien du réel.

Que peut en effet signifier l'idée que le contre-investissement est un seul mécanisme ? Il y a là de la part de F. un paradoxe à relever. Qui dit contre-investissement, dit contre quoi il opère. Or, nous nous

témoigne dès lors le cas de ses rêves écrits à leur enseigne, comme si ce contre-investissement était littéralement lisible au-dessus d'un rêve.

Posons: ce que la théorie désigne ici comme contre-investissement n'est rien d'autre que l'expulsion primordiale par laquelle se constitue le réel. Le refoulement primordial, est le premier réel expulsé du champ des signifiants. Il est ce autour de quoi s'ordonne le principe du plaisir comme à son extérieur. Le contre-investissement primordial ici désigné, n'est autre que la forme radicale du principe du plaisir, en tant qu'elle constitue un extérieur par un rejet.

Ce réel, est toujours particulier. C'est l'existence dont le trauma marque fait le trou. Ce réel, est la cause d'un discours. Il est la particularité de ce qu'un discours a rejeté dans sa constitution, comme sa cause. Comment se fait-il alors que F. le présente comme corrélatif d'une effraction du pare-excitation? C'est que le réel de sa nature, fait effraction, et que le principe du plaisir n'existe jamais à l'état nu, mais comme corrélatif d'un réel à quoi il s'ordonne. La métaphore de l'effraction est la version historisante en forme de traumatisme, de l'articulation de structure du signifiant comme automaton sur le réel comme rencontre.

Peut-on alors dire que le refoulé primordial soit un refoulé; et par quelle raison attire-t-il à lui tous les refoulements? Le refoulé primordial n'est pas le refoulé: Il reste l'impossible du registre des signifiants, qui les ordonne dans leur particularité. Il reste exclu du champ des inscriptions inconscientes. Mais pour autant que le signifiant est historisation du réel, cet impossible est historisé en toute forme d'histoire du sujet. Tout fait historique mémorialise ce réel.

REFOULEMENT PRIMORDIAL. (PREMIÈRE ESQUISSE) –

Selon ma démarche, il faut interroger quelle nécessité conduit, chez Freud, à l'annonce du refoulement primordial.

Si le refoulement trouvait sa cause dans une répression, la doctrine analytique viendrait aussitôt à une critique en termes de luttes sociales. Avec toutes les conséquences que nous en savons : l'abandon de tous les concepts fondamentaux, – et de l'analyse elle-même : pulsion de mort, sujet, etc.. Cette perspective est celle que représente Deleuze, à sa limite.

Le maintien des concepts analytiques suppose que le refoulement n'a pas la répression pour origine. C'est ce qui fait que Freud doit produire deux thèses.

D'une part, tout refoulement (après-coup) a deux causes : la répression des instances supérieures, mais aussi l'attraction par le refoulé préliminaire. Cette première thèse est essentielle, puisque c'est elle qui implique que le refoulé trouve sa cause ... dans le refoulé ; tandis que le premier versant de la thèse autorise une interprétation du refoulement dans les termes idéalisants de la répression. Toute répression est un fait d'idéalisation.

La seconde thèse est d'une importance plus déterminante : ce qui est refoulé, ce n'est pas la pulsion, ni l'affect (qui lui, peut être réprimé) ; c'est une représentation. On verra les conséquences de ceci plus tard.

—

A QUOI LE PÈRE DIT NON. — ~~[illegible]~~ (CASTRATION ET PHALLUS).

— I —

Jusqu'ici ma position était que le père disait non à la fonction phallique,
i.e. à ce qui faisait obstacle au rapport sexuel que la castration permettait.
Donc, il disait non à la non-castration. Il fallait supposer qu'il y a
avait dans la fonction phallique un "aspect effaçant" d'où en particulier
pouvait se déduire la position perverse de la jouissance phallique.
Le père s'opposait ainsi à la toute-puissance en ce qu'elle a de rejetant.
Comme tel, si cette toute-puissance devait ses caractères à ce que l'universel
avait en elle de fondement, si elle s'était aux effets de désir propre à tout aspect
de la virilité, le père était celui qui rappelait à la dimension du
sujet, et ceci dans la castration où il se reconnaît. Le père faisait
don de son nom! place à l'avènement d'un réel, au sein de
l'universel, il était le nom séparateur de l'advenir subjectif.

D'où une série de conséquences sur des points nodaux de la
doctrine analytique :

1 - le manque était cause du désir (cette thèse est liée à ce départ),
il fallait concevoir le phallus comme la non-opération de ce manque.
l'enfant, se trouvant pris aux rets de la demande de l'Autre, ne pouvait
suppléer à l'absence de manque que par un recours au père dont le signi-
fiant de l'objet phallique était la suppléance. Dans ce signifiant, - était
opéré le tiers qui permettait l'opération du manque faisant issue à
l'exaltation de la demande de l'Autre ; par lui, ce S[a] intervenait comme
le père réel, opérant le manque dans cette demande.

2 - Il fallait concevoir que d'une manière générale, la perversion
ou clinique ne se situait sur le "versant effaçant" de la fonction phallique
en était le ressort structural.
le désir, comme dérivé de la castration, [illegible]
le sujet, capté dans l'idéalisation phallique de la demande de l'Autre,
reproduisait cette réduction en rejetant le désir de l'Autre à son

corps compte. Spécialement, l'homosexuel pouvait se distinguer de l'hommosexuel en ceci que s'il ne faisait que porter à une certaine limite la fonction d'effacement de la castration inhérente à la position de [illegible]. Inversement, pouvait être dite perverse la jouissance des [illegible], en ceci que se soutenant uniquement de ce que cette ~~[illegible]~~ jouissance devait au refus de la castration, et à la réitération de la jouissance dans le corps, sous la forme du (a). Le corps se rétablit spécialement lien à l'incarnation de cette jouissance phallique, en tant que celle-ci suppose de [illegible] lien ambigu avec les formes de l'objectivation et par conséquent de toute matérialité.

3 - Par là aussi, se liait ceci, selon un mode non encore élaboré : que le ~~[illegible]~~ désir devait sa cause dans un manque, - et donc que l'amour était lui-même homosexuel. L'amour était cette forme de l'homoiosis par laquelle un sujet participait à l'idéal phallique, effaçant du réel, sous la forme où il se présente l'advènement de la [illegible]. C'était le désir par 'lui', trouvant sa cause du manque, restant à savoir en quoi un tel manque pouvait susciter le désir... On en trouvait le ressort suffisant dans ceci, que l'intelligence des effets ravageants de la demande en tant qu'ils portaient de l'Hétéros ~~[illegible]~~ (?) (cette thèse n'est pas sûre) était à résoudre par cette opération d'un avènement du sujet par l'opération du manque.

4 - La femme, de ce fait, était donc l'Autre : l'Autre de ce [illegible], l'Autre de l'amour homosexuel. Elle était l'Hétéros, le différent sans remède dans son rapport à la jouissance et au réel.

3

Il fallait donc ~~[illegible]~~ dire la position de la femme, ceci conformément à la doctrine lacanienne. D'une part, elle était dans la mascarade et la double fiction, où ne se trouvait rien de son être. Mais, devant, en raison du rapport nécessaire au jeu à travers l'homme (le tout-homme) trouver à susciter le désir de l'homme pour s'assurer du sien (i.e. pour s'assurer d'être sujet), il lui fallait de ce fait s'engager dans ce registre de l'amour homosexuel et par conséquent, prendre la pose à sembler le phallus qui lui amenait, de l'Autre, le désir. Par quoi elle participait donc bien à la fiction homosexuelle.

Mais c'était au prix d'un être, comme être, rejeté. Ce qui spécifie l'être, c'est d'être le sujet du savoir. Or encore, d'une façon plus limitée, d'être le rejeté de ce que la fonction phallique a d'effaçant. En s'engageant dans la mascarade pour s'assurer du désir, en s'engageant dans le désir, une femme y perdait donc jusqu'à tout sens de son être, elle en était totalement venue fin. Il fallait trouver dans les rapports du savoir à l'être la raison de cette perdition en quelque sorte "mondaine", mais principielle de l'être d'une femme en tant que fondamental rejet.

Ce n'était donc nullement dans son rapport à l'homme qu'il fallait s'assurer du déterminant de sa jouissance. En effet, sa jouissance était d'abord au lieu de son rejet. C'était donc dans le rapport préœdipien à la mère que l'essentiel en consistait, pour autant que ce rapport, pure demande de l'Autre, semblait donner la forme de ce où devait s'indiquer ce qui, de son être rejeté, était ce que sa mère lui avait demandé, en deçà du désir. Le désir (du père) était donc bien un leurre entre

et excluant d'une demande touchant à l'être, d'où les nécessités
pour l'hystérique de soutenir le désir du père, en tant que précisé-
ment le soutenir était pour elle défaillant de structure, et par là,
de semblant la femme dans l'énonciation d'un "pas encore"
de rapport sexuel. D'où la femme n'existe pas, puisqu'elle n'est
qu'idéal de pure fiction.

5 – Restait à définir les effets d'une telle position de la castra-
tion dans la pratique analytique. La castration était l'effet d'une analyse
en tant qu'elle était avènement du sujet. Au sein de l'universel de
fation, ~~[illegible]~~ tranchant dans l'insupportable d'une demande
de l'Autre dans sa réponse parolée, la pratique analytique faisait la
place du vide. Elle introduisait le manque, elle faisait le lieu du
réel en tant qu'elle opérait dans le champ de l'idéalisation la
plage d'un avènement possible – comme telle, elle était opération
d'une chute : chute du (a) devenu cause d'un désir, mais aussi
chute simulatoire des effets identifiants du symbole dans la demande
de l'Autre : chute donc du S.S.S. La castration était l'ultime
Thulé de l'éthique de la psychanalyse. Elle engageait le sujet
dans les voies de la parole, i.e. de la reconnaissance sublimée du
lieu du manque, et du travail productif ainsi défini où s'accomplit
sans satisfaction autre que la reconnaissance du désir, cette reconnais-
sance de sa cause.

6 – La clé d'une telle position était la castration du père. Si le
père disant non à la non-castration de la fonction phallique, s'il
substituait ainsi le phallus à sa dimension de signifiant du désir,
comme tel impossible à réaliser comme être ou comme avoir, il
fallait trouver dans la position subjective du père lui-même la

source d'un tel refus. Le père était le paradoxe absolu, l'énigme sans raison, sans autre remède que la foi, c'est-à-dire raison de la foi lui-même, en ce qu'il subsistait absolu l'énigme d'un quoi pouvait être advenue une telle position de refus que rien ne permettait de penser dans la tourbillonnerie. Le père n'était pas un homme. Le père était (s'était) soustrait au registre de l'homme, en s'abolissant comme tel, relevé à la pure souffrance, au père dire de l'avènement du sujet. C'est ce qui l'autorisait, de ce point de sans raison, à dire non. Non au refus du sujet. Non au "peuple de la mégarde", dont l'abandon à la jubilance [illegible] que projetait le rejet de la vérité et de l'oblation qu'exige toute relève d'un sujet à la parole. Le père était donc celui qui aussi bien opérant le code premier du sujet, il nommait ce code, ou plutôt permettait, en nommant, l'avènement du code, et ceci sous les diverses espèces du père symbolique opérant le code premier de la possibilité du sujet ; du père réel opérant la reconnaissance d'un tel avènement pour celui-là même ; voire du père imaginaire, qui n'en opérait pas moins une telle fonction d'évidement en projetant le sujet dans le désir de reconnaissance où s'innervait la possibilité même du désir.

– II –

Or peu à peu, un certain nombre de difficultés d'ordres divers sont apparues, qui ont provoqué une mise en défaut d'une telle position. Ces obstacles tiennent pour partie à des contradictions textuelles, pour d'autres à des ambiguïtés [illegible], enfin, à l'extrême limite à peine une telle théorie obligeait à développer la question de l'idéalité du phallus.

Au niveau textuel, cette doctrine entrait en contradiction avec le texte lacanien. Ainsi, on était amené à supposer que l'homosexuel redoutait dans le sexe de la femme la vue de l'Hystérie. On en trouvait chez Nietzsche la meilleure ~~[illegible]~~ énoncé (....). Ce n'était donc pas tant devant la castration que l'homosexuel reculait, celle-ci étant déjà une représentation ~~[illegible]~~ suppléante de ce manque premier, mais bien plutôt devant l'être même d'une femme s'annonçant dans l'Hystérie. Cela ! on aurait pu se tenir déjà pour expliquer un tel recul à la fonction de la castration puisque, celle-ci étant déjà prise du phallus, c'était bien devant la reconnaissance de l'opération du père qu'il reculait également. Mais cela n'apparaissait que secondairement.

Or, le texte de Lacan contredisait. Il énonçait en effet en clair que le sexe de la femme n'était redouté que pour autant que pouvait s'y produire la rencontre avec le phallus du père. Le père est donc bien ici [illegible] mais sous un autre rapport : en tant que ignorant le phallus, [illegible], et donc en tant qu'échappant lui à la castration.

On trouvait un second obstacle en ceci ; qu'on ne voyait pas comment l'identification aux insignes du père dans l'Idéal du moi pouvait se produire. Pourquoi le père était-il préféré à la mère ? Et ceci spécialement pour la fille ? La raison de l'idéal résultant de ce choix du père était-[illegible]. Le texte de Lacan n'a encore précisant, en il suffisait à l'expliquer ? [illegible] de ce que le père avait selon toute apparence, échappé à la castration – puisqu'il portait le phallus ? énonçant que ce choix s'opérait [illegible] cette difficulté de ne pas pouvoir

Enfin on se trouvait devant [illegible] la différence érotique phallique à la demande de l'Autre et la [illegible]. Si la position féminine de la position ~~[illegible]~~ féminine de la fille. [illegible] pourquoi l'enfant-fille résultait d'abord de son choix de l'Hystérie, pourquoi l'enfant dans la phobie ne faisait-il pas le même choix ? D'autant

part, selon une telle issue, la femme tenait pour l'essentiel lieu de la dialectique du phallus, et son statut subjectif devenait une énigme redoublée d'une contradiction, puisqu'il était affirmé que son statut de sujet procédait de l'Hétéros pur, quand d'autre part on posait qu'il n'y avait d'avènement de sujet que selon les voies de la *castration* (soit : l'opère-ation).

Ces difficultés pratiques s'accompagnaient de toute une théorie de difficultés théoriques progressivement croissantes. D'abord, si le père dans sa fonction de castration se distinguait de l'effaçant de la jouissance phallique, et si l'on formulait que la position du père était, comme celle du phallus, de suppléance à l'Hétéros, au manque inaugural de l'existant dans sa jouissance, devait-on attribuer au *père* ou au *phallus* cette suppléance dans le contexte spécial de la position de la fille dans l'Oedipe ? On voyait bien dans l'Oedipe la mise-à-l'abri de la fille pouvait trouver repos contre les effets de ravage de la demande de l'Autre, mais on ne voyait plus à quoi l'imputer, si le *phallus* devait en être tenu pour l'élément, ou si au contraire c'était la castration (l'opération-du-père) qui suppléait cette Division originelle. D'une manière générale, était-ce le phallus ou la castration qui faisaient suppléance à la position du sujet en particulier dans l'inexistence du rapport sexuel ? Le phallus certes y suppléait déjà, mais pour autant que la jouissance phallique engendrait un sujet de la jouissance féminine supposée s'indiquer dans l'Hétéros, il y fallait de plus une opération *supplémentaire* (à tous sens du terme) soit la castration légalisante d'un s'autorisant

l'amour.

A ces difficultés particulières s'ajoutaient des difficultés de principe. On formulait une doctrine de la suppléance. Mais à quoi était-il suppléé, si d'autre part on affirmait que cela même qui suppléait était l'agent de l'évidement, de la béance, et si de plus, on en devait conclure que ce qui évoquait la suppléance, c'était que ce qui suppléait — ne suppléait à rien en somme.

Enfin, cette doctrine de la suppléance présentait le grave défaut d'amener à une spéculation limite sur la fonction de l'Un où l'on concluait avec répugnance que la fonction du phallus comme du signifiant en général était d'idéalisation, au rebours même de tout un mouvement analytique.

- III -

Devant de telles difficultés, il devenait nécessaire de reprendre le clivage entre phallus et castration, de réexaminer la fonction du père dans son rapport au phallus, et de réintroduire dans chaque circonstance concrète la fonction du phallus, trop éludée dans une doctrine générale de la suppléance. Le point crucial, sans qu'on en sache d'abord la raison, était sans doute le problème du symbole.

1- C'est une erreur de concevoir l'amour au rapport sexuel. La division de la Vo-llust et de l'amour met les choses au point. L'amour n'est pas amour
ch.) l'idéal. Il n'est pas l'emportement outrepassant ressentiment de la
condition du beau.

L'amour est averse de la faute. Le désir au contraire, est désir de
l'objet. On pourrait mieux dire, désirant de ce qui paraît sous le voile. Dési-
rable : sous le voile est Φ, (homme ou femme). Le désir n'est donc pas désir
de manque, mais de l'objet. Le manque n'est que la cause du désir,
Métonymie du manque à être.

L'amour lui, aime la faute. Aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas,
mais c'est une erreur (?) d'interpréter cette formule dans le sens de
l'idéal de l'Un.

Ainsi : « Ce dont l'amour fait son objet, c'est de ce qui manque dans le réel ; ce à quoi le désir s'arrête, c'est au rideau derrière quoi ce manque est figuré par le réel. » E439(4).

Ce qui est désirable d'un homme n'est pas sa castration, mais son
érection ; ce qui est désirable d'une femme n'est pas ce dont elle manque,
mais le fait par où son corps éclate à figurer la présence(?).

2- Parenthèse : peut-on soutenir que le désir naît de l'énamoura-
tion ? En rappelant les figures de la complétude, l'entrée dans l'éna-
moration rappelle (fait surgir) le désir. Le désir naît à la vue de
cette perfection, cause en elle par l'idéalisation imaginaire. Toutefois,
énamoration et désir sont même chose, mais l'un ne se déduit pas
de l'autre, sans doute.

3- Dialectique du désir. On ne peut rien savoir au désir si on ne
le pose pas dans l'articulation de la demande d'amour et de l'exigence
du désir. Le désir, toujours (n')est (qu') un rejeton. C'est à partir de
cette position de sujet (division de la demande et du besoin) qu'il faut se
comprendre correctement.

En tant qu'il est un S[illegible] ; le Φ, raison du désir, est à saisir au lieu de l'Autre. Partons de là comme problème.

Alors : 1/ dans l'amour, on donne ce qu'on n'a pas.
2/ aimer, c'est vouloir être aimé.

Ce qui est primordial, c'est la demande d'amour en tant qu'aucune parole ne la satisfait. Elle est demande de ce qu'on n'a pas. Dans l'amour, *l'Autre* donne ce qu'il n'a pas : (le phallus).

Or, si aimer, c'est vouloir être aimé ; inversement, le sujet est *fait* énamouré de cet Autre — en tant qu'il aime (en tant que *l'Autre* aime).

D'où une conséquence : dans l'amour, une femme en tant qu'Autre donne ce qu'elle n'a pas : Φ. Mais l'amour qui en naît pour elle, en raison du statut de rejet du désir, se divise d'un désir ressurgissant du phallus, en tant qu'il s'adresse à *une autre femme*, l'inconscient diversement. Le désir (de l'homme) diverge ainsi de son amour. Le phallus est bien "saisi" "au lieu de l'Autre, mais sous la figure d'une autre (qui paraît mieux qu'incarner / figurer la cause).

Différemment, pour autant que l'homme est doté des attributs qui semblent cette cause, dans l'expérience de l'amour pour un homme, une femme fait converger sur le même homme sa demande de d'amour en tant qu'elle aime *la faute* (la castration), et le sujet de son désir en tant qu'il se sentant [et est aimée de] de cette semblance des attributs de l'homme. La divergence de l'amour et du désir est ici voilée sous une identité menteuse.

Il resterait à expliquer pourquoi à partir de là se formule pour une femme dans l'amour l'exigence d'Un-homme. Une femme dans l'amour, *exige* cet Un. Comment le dédoublement de cette convergence du désir et de l'amour en le même homme ?

Inversement, la demande d'amour de l'homme ne peut

faire qu'elle ne s'imagine dans le désir pour une autre femme.
Ainsi, si les conditions de l'amour pour une femme exigent l'Un
de l'homme, elles impliquent au contraire pour l'homme la division
de son désir d'avec l'Autre de l'amour ... D'où l'exigence de
Deux, ici manifeste, laquelle semble-t-il est alors une figure suffi-
sante des Toutes... Toute femme serait celle qui répondrait cette divi-
sion de l'amour et du désir que deux d'entre elles sont prises
d'incarner. Mais on sait que la division ne peut que susciter,
l'énumération ne résultant pas de l'amour de la vérité.

—

Reste alors à expliquer : 1 le sexuel. 2 _ le lien du manque à
avoir premier avec le paraître de la mascarade. Pourquoi le
paraître est-il censé figurer de donner ce qu'on n'a pas, sous
la forme d'un n'être pas sans l'avoir et d'un être sans l'avoir ?
Quelle en est l'exigence ? Ainsi, pour l'homosexuelle ?

—

<u>Problème</u> : Faut-il ou non redonner la fonction du père ? Faut-il ou non soutenir que la fonction du père <u>soit</u> la castration ? Le père échappe-t-il à la castration, si on doit suivre les thèses lacaniennes.

Remarque latérale : juste de situer comme l'a fait J.D. la différence entre p. symbolique et p. réel. Le père réel, lui, est châtré, selon toute apparence. Les autres aussi, mais ça ne se voit pas ! Le père réel dit :

« Non moi mais le logos, ~~so~~ vous ayant entendu

Il est sage d'homo-loguer Un/Tout »

Ce n'est pas lui qui... Il n'y a pas d'autre définition de la castration. Il est vrai qu'on peut suivre là le paradigme de l'irresponsabilité contemporaine...

Toutefois, il faut remarquer que cela, le p. symbolique le dit aussi. A moins qu'il ne dise :

« Un le Sage ~~[illegible]~~ être appelé (pour tout) / il ne veut

et veut, du nom de Zeus »

Le père symbolique, (c'est) le logos. Lui, ne dit pas Je, mais il est parlé de lui. Alors, où le réel ? —.

Laissons cette remarque.

"Métaphore du Nom-du-Père (...) qui substitue le Nom à la place premièrement symbolisée par l'opération de l'absence de la mère." E557.

Cette phrase a ainsi plus d'un sens : 1 - Il y aurait une première symbolisation, préalable au NdP. A cette place, serait premièrement comme l'absence de la mère. Cette interprétation renvoie à une possibilité de symbolisation antérieure au NdP. Difficultés.

2 - L'opération de cette absence aurait symbolisé cette place. Cette place serait devenue symbolique par l'effet de cette opération. Nous trouvons qqch. de semblable à 1-, mais nous voyons de plus dans cette opération la cause de la symbolisation.

3 - La mère absentifiée, cette opération aurait laissé un lieu devenu (pourquoi?) symbolique. Première interprétation de la privation.

4 - L'absence de la mère est l'opération, elle a l'opération pour résultat (second génitif).

5 - Selon le génitif, soit la mère est rendue absente (S.1.), soit la mère est ce qui opère l'absence (S.2.).

Toutes ces interprétations sont sans doute valables, y compris la première, si nous entendons "premièrement" dans un sens de conditionnalité:

6 - Nous voyons ainsi que la seule interprétation douteuse, soit étrangement que le N.d.P. aurait opéré cette absence! Le Nom vient "après" (substitut). Il n'est pas ce qui opère la place symbolique.

Ceci semblerait confirmer la thèse de J.D. : qu'il faut les 3 temps pour penser la métaphore paternelle. Et n'enseignerait rien, à cause du problème de la condition de l'histoire (privation). Puis-je l'accepter?

—

- Une interprétation de la M. Paternelle. $\frac{NdP}{dM} \cdot \frac{dM}{x}$. Ceci à dire. à partir de V rez. p8.

. Sur la métaphore paternelle (même passage). J.D. propose une interprétation très intéressante de la métaphore (en général) à développer : la m., c'est la scansion de 3 temps d'où s'engendre le quart terme (de la g[éné]ration?). Il prend ici des trois temps de l'Oedipe dégagés par L.. D'où la question ci-dessus.

—

Autre point, à propos de la phobie : il faut élaborer le problème de l'angoisse, sensation du désir de l'Autre. C'est peut-être là le bon point de départ pour la question des phallus. Comment voir là le clivage des diverses positions sur le père/Φ. (Il est unique maintenant, j'ai généralisé ce problème).

—

Emp. : Si le Φ, c'est la castration, comment le père peut-il avoir le Φ, et sembler échapper à la castration ? — Bien sûr, on répond que c'est là son statut d'exception. Est-ce suffisant.

—

Le père, à l'étranger. (J.D.).

—

DERRIDA : Le facteur de la vérité. — commentaire.

Plan à la 1ère lecture :

1 – La psychanalyse : Freud et la vérité comme — lacune & la vérité

2 – Critique de la L.V. de Lacan : (femme – castration – vérité – propre).

3 – Dupin et l'analyste (je ne comprends pas encore ce passage).

4 – Le phallogocentrisme dans la doctrine lacanienne. (Passage le plus important).

5 – Structure disséminale de la L.V. selon Derrida (esquisse).

—

« Stratégies » possibles à l'endroit du texte :

1 – Tenir les arguments pour vrais, et alors, deux positions possibles.
lacanienne serait de discuter : que le phallogocentrisme est l'horizon
de tout discours, auquel personne n'échappe (castration). Donc, Derrida
lui-même, glissements ou pas. Le travail à la limite, c'est la castra-
tion, n'exclut pas. Restant alors à critiquer le seul phallisme centralisé :
l'écriture avant la lettre. D'une part, ce thème est lacanien. D'autre
part, il est inexact, en raison du secondaire. Il n'y a là nul argu-
ment du chandail. Simple reconnaissance d'un gauchissement
unitaire du phallisme du signifiant.

2. Seconde position (« stratégie ») possible : considérer que ces argu-
ments derridiens jouissent lacaniennement un versant discutable de la
doctrine de Lacan : la référence heideggerienne. Et de là : soit,
élaborer différemment, soit, reprendre le phallisme de la psychanalyse
dans son rapport au phallocentrisme. Le premier versant serait je
pense celui de J.D. (Je pense le phallisme de la matérialité et
des voilements). Le second serait celui d'Irigaray dans son livre.

3. On peut d'autre part tenter de refaire D... Je pense que c'est ce que veut faire E.L., avec son problème de la lecture comme autre écriture. On peut alors montrer longuement des arguments derridiens. C'est une voie difficile et peu fondée en elle-même : elle demande trop facilement l'apport derridien incontestable sur le plan alternatif.

Les stratégies 2 et 3 ne me conviennent pas pour l'essentiel. Elles font la part trop belle à Lacan, ou à Derrida (Feigenbaum?). Ma stratégie a cet avantage de reconnaître l'acquis derridien dans son essentiel (ce qui j'en estime des moins). L'inconvénient majeur est de pousser ce que je dis à une certaine limite assez intenable, et qui, outre qu'elle met à l'abri mon époque (ce qui ne serait pas très grave), me porte à un certain excès presque inconvenable... Je pense à la polémique de la doctrine des identités à laquelle je me crois contraint. J'aimerais en la lettre, et j'attends donc des stratégies 2 et 3 qu'elles m'y aident en adoucissant les angles de mon "platonisme".

Suivre le fil de l'argumentation derridienne : la psychanalyse, en déterminant le texte comme voile, la réduction du texte à un mouvement de l'alètheia, revient à se situer dans l'espace de la vérité –

Il n'y a qu'un seul trajet de la lettre, qui la ramène en son lieu : le rien. Le sens de la lettre est déterminable comme vérité. La lettre a un lieu et un sens d'émission et de destination : la loi, le manque originel du sujet. (110).

Par là, il y a nature de la lettre, acquittement d'une dette qui répare la déhiscence originelle. Donc, il y a théorie du lieu propre. Le signifiant ne doit pas risquer de se perdre en route (111).

Il y a du plus sens propre : la loi de son trajet d'abord, et surtout, la loi phalli-que. La lettre est inséparable d'un pacte. (111)

Le lieu propre de la lettre, c'est la castration. i.e la femme en tant que lieu dévoilé du manque du pénis. La lettre revient à la femme : nouvelle réappropriation (112). Le lieu propre de la lettre, c'est la femme. (113).

La Femme referme le circuit de l'économie restreinte. D'où : castration – vérité – femme, identité des trois termes dans le phallocen-trisme. La castration fait revenir la lettre en son lieu propre, contraire et antidote du morcellement. Le phallus reste toujours à sa place, indivisible. (113).

D'où la nécessité de la matérialité comme indivisible : empêche-ment de la dissémination. La féminité est l'ultime signifié de la psychanalyse, prise donc en cercle herméneutique. (113)

Le chiasme F/S. est ainsi le système réappropriant qui empêche l'Unheimlichkeit du double et du simulacre de se déchaîner dans l'angoisse. (124) – Le système exclut l'inauthentique et le mimé-tisme, le double, la répétition, au nom de l'authentique, de la parole vraie (130). La lettre ne doit et ne peut s'égarer (disséminer). D'où la matérialité / idéalité du S^a.

Les deux valeurs de (la) vérité (adéquation et voilement / dévoile-ment) s'y nouent au problème de la dette et de la matérialité du S^a. L'adéquation, c'est ici le retour circulaire au lieu du propre, c'est la garde de la loi et de la dette. Le dévoilement est celui du manque inaugural du sujet. La castration est le lieu propre du S^a, origine et destination ~~[illegible]~~ de la lettre. (125)

Il faut donc que le S^a ne puisse en aucun cas souffrir de

partition, afin qu'il puisse revenir en son lieu. L'indivisibilité de la lettre, supposée matérielle, y est donc essentielle : la matérialité supposée est en fait une idéalité (au sens de Husserl). Cette idéalité, est dérivée du point de capiton qui accorde le Sa au Sé. Cette idéalité, n'est pas propre à Lacan, elle est due à la position structurale de la semiosis en général. (126).

Ceci suppose de nouveau une position déterminée du problème de la lettre : la voix est première, parce que indivisible. Elle est indivisible, parce que phénoménologiquement, elle fournit les conditions de la spontanéité, de la présence à soi, du retour à soi. (126)

D'où la position de la parole comme authenticité, de l'écriture comme dérivée, secondaire, ne servant qu'à écrire la voix, la lettre ayant dès lors les conditions de la présence à soi dans l'indivisibilité première. [C'est le nœud à examiner F.T.] (126). Le phallocentrisme est aussi un discours idéal contre le morcellement (127). Les valeurs de vérité, de présence à soi, et de propriation deviennent indissociables : liées à l'effet idéalisant de la parole (128).

D'où (?) la nécessité d'un élément transcendantal, le phallus, après que le point de capiton [?] l'assurance de l'identité originelle, idéalité et le pouvoir d'idéalisation sauvegarde dans l'indivisible du phallus, l'indivisibilité comme telle empêchant la dissémination. Il est donc nécessaire que le phallus ne soit pas partitionnelle [?], et de ce fait, pas partiel. Ce qui n'arrive encore que s'il n'y a nulle dissémination. Il y a ici comme chez Hegel, une relève. Ce qui chez H. est relevé au signifié, du Sa, est ici relève du Sé à un Sa idéalisant, et lui-même idéalisé. (132).

On comprend alors pourquoi le phallocentrisme est aussi un androcentrisme : inhérents à la logique du signifiant, se déduisent les paradoxes connus qui font que, par exemple, la femme devient l'Autre absolu de la dialectique phallocentrique. (133).

Il faut ici encore noter que cela n'est pas dû à la position particulière de Freud (et de Lacan) à l'endroit de la raison. C'est là la raison même. La raison aura toujours raison, elle s'entend dire ce qu'elle ne peut entendre. (133).

—

Il semble que nous ayons un nœud ainsi constitué :

propre - parole - voix - présence (économie restreinte)
vérité (adéquation - dé-voilement)
matérialité (indivisible - lieu du manque)
lettre à sa destination (trou - phallus)
dette - (pacte - symbole)
Φ transcendantal (non partiel - castration).
la femme = la castration = (la lettre).

termes de l'insertion lacanienne dans le phallogocentrisme.

Il faut remarquer que, si les termes lacaniens forment une chaîne séparée de la position générale du phallogocentrisme, il est tout à fait évident (à tous les niveaux et d'abord d'emprunt) que cette chaîne est en — Nous sommes là - dem fait par D. déterminants de ce phallogocentrisme. — bien d'accord.

—

De la pratique (esquisse d'une discussion de Derrida

La critique du phallogocentrisme par D. nous incitait d'abord à
tenter de nous y soustraire : qui prendrait faire de s'inscrire dans un tel
horizon ? Il s'agirait donc à mise cette critique, de tenter d'en cerner la racine
et de produire un discours qui permettrait de s'y soustraire ou plutôt, puisqu'une
telle soustraction est tenue impossible, d'en travailler les marges, selon un
rapport différant qui en provoquerait la dissémination.

C'est une position qu'il n'est pas mauvais de refuser. Commencer alors
par poser :

1 – Que le phallogocentrisme n'est pas une donnée contingente
susceptible d'être remaniée par quelque pratique. Sans doute les événements
historiques de son surgissement sont-ils contingents. Mais il détermine
après coup au cœur de l'être parlant un rapport à une nécessité qui,
si elle n'avait pas eu lieu, n'en aurait pas moins été présente au
centre même du rapport à la parole. Ce rapport, c'est celui qui, consis-
tant d'une manière universelle, se désigne après-coup dans la <u>castra-</u>
<u>tion</u>. Cet universel n'est pas un simple généralité ; ce n'est pas non
plus la condition légale qui définit le trait spécifique de l'homme
comme être parlant. C'est plus précisément la conséquence et la
<u>possibilité</u> d'avènement – du fait que l'(être) parle, et que le rapport
à la parole implique les effets de la maîtrise.

L'avènement au dire dans le discours analytique et dans un
certain nombre d'autres (à commencer par celui de Platon) de ce
<u>nouveau réel</u> est donc (en un certain sens) indépendant de cette maîtrise
elle-même. Simplement, tandis que les discours autres ~~tout~~ tendaient
à en projeter la mascarade sous divers modes de falsification (doctrine
hindouiste de la Dette, doctrines chinoises de l'invisible milieu
et de la sagesse), la philosophie (occidentale) a su, avec une

implacable justesse, le nœud du discours qui concerne l'avènement universel du maître. C'est ce qui précisément [illegible] la faute unique : non pas "occidentale," mais la philosophie même. La philosophie est, et n'est rien d'autre dans son essence, que le discours de l'avènement du maître, c'est ce qui fait sa limite, mais aussi sa stricte justesse.

Ceci ne veut donc pas dire que la philosophie soit responsable de l'avènement du maître. Y a-t-il même entrelacs ? — Nous ne le savons pas. D'une part, d'autres discours se sont inscrits dans cet horizon. En particulier est un mode nouveau, celui de Marx et de Freud. Mais d'autre part — s'inscrire dans cet horizon n'est pas en mesure nécessairement toutes les conséquences, — et c'est dans la maîtrise elle-même qu'il faut chercher les conditions d'où de tels discours puissent être tenus. ~~[illegible]~~

Le phallogocentrisme est donc universel. Mais il n'est universel que parce qu'il est accidentelle (?). Ici encore se démontre que la racine vraie de l'universel n'est pas le nécessaire mais l'impossible. Il faut donc reprendre à l'envers un certain gauchissement (?) du discours ~~[illegible]~~ familier (?). Il ne saurait s'agir de travailler à la marge le discours tenu par Platon, mais nécessairement de se demander quel est le platonisme du discours. Il y a, inhérente aux conditions mêmes du discours, un "platonisme" dont le nom propre de Platon n'est que la nomination, venant-en-place du trait unaire à énoncer (n'est-ce possible ?), de ce que la maîtrise a ouvert. ~~[illegible]~~

~~[illegible]~~ Du discours de Platon au platonisme du discours.

— La caractéristique du platonisme, c'est l'idéalisme.

Cet idéalisme, doit-on le penser premier ou tenter d'y saisir une régression supplémentaire ? Question qu'il faut différer un instant. Cet idéalisme

est aujourd'hui partout rejeté. Quelle est la raison de ce rejet ? Nul ne
peut unanimement la nommer. Nous ne pouvons ici encore faire plus
que ~~[illegible]~~ d'en indiquer l'ouverture : sous le nom de Marx. Grâce
à Marx — mais en est-il l'auteur ? — est apparue la nouvelle vérité
qui pour certains doit permettre la juste conception du partout : la prati-
que. ~~[illegible]~~ L'objection à l'idéalisme ne consiste
partis d'ailleurs. Ce qui caractérise l'idéalisme, c'est qu'il est
soupçonné de se constituer sur et pour un rejet de la pratique.
L'idéalisme serait donc une "conception du monde", la conception du
monde à quoi la pratique ferait obstacle.

Mais attention : dénoncer dans l'idéalisme son refus de la
pratique, c'est manquer à constater qu'il est comme tel une
pratique — et à ce titre réel. D'où une question : d'où procède l'ins-
titution de cette pratique ? La réponse est aisée à donner si l'explication
en est peu claire : de la vérité d'emprise du maître sur le travail de
l'esclave. Certes, personne n'a jamais expliqué le pourquoi de cette
pratique du maître. L'explication qui croit dans l'idéalisme la
pérennité de l'exploitation du maître n'a jamais démontré
en quoi l'esclave pouvait à tout le moins s'y soumettre. Répondre
du lieu même d'où on explique ainsi, soit de celui où l'insuffisance
que l'esclave se révolte, n'a pour conséquence que de faire sombrer
dans l'oubli ceci ; c'est que cette révolte est l'avènement du
maître universel (et non plus de l'universel du maître). Moyen-
nant quoi reste voilée cette question, de ce qui en devient l'esclave
si d'autre part l'ordre du travail se poursuivant, plus nécessaire et
évident que jamais. Où donc encore est la raison de la soumission (au travail ?)

Ainsi reste voilée la matérialité de l'idéalisme, c'est-à-dire
la raison d'où il s'institue comme pratique. Mais d'où une telle

faille peut-elle répondre, qui permette l'énonciation de cette impasse?
Nous devrions nous trouver ici devant un nœud d'énigmes. Encore cette
situation serait-elle un "progrès" sur la situation originaire. En
effet l'énigme n'est pas l'oubli, mais au contraire le rappel de l'ou-
bli. Le surgissement de l'énigme est comme tel une lumière,
quand il est plus courant que l'oubli lui-même sombre dans l'oubli,
ne laissant au regard que la surface lisse de l'évidence des choses.
A ce titre, l'énigme fait symptôme et elle est pour tout dire indice —
tirée de la structure du symptôme, tout symptôme est énigme
d'abord en ceci que, en lui, l'oubli de l'oubli est aboli, et que
l'oubli s'y élevant de son effet de voile, se "manifeste" comme fonds
de l'oubli de l'oubli, i.e. de l'évidence. C'est en quoi l'hystérique
nie l'évidence: le rapport sexuel n'est pas évident, il fait pour
elle symptôme.

Quelle est la ressource de la méditation? D'où vient la possi-
bilité même dont cet écrit et quelques autres témoignent, de questions
sur cette question? Ces questions seraient gratuites si elles n'avaient
dans l'histoire, comme de juste, déjà reçu leur réponse. De même que Hegel
pourrait dire avoir vu passer l'âme du monde à cheval, de même ce qu'on
appelle par exemple le stalinisme, ou le fascisme, c'est l'incarna-
tion concrète de cette réponse elle-même. Soit, le retour du refoulé
du matérialisme dialectique. Laissons ici cette affirmation brutale,
et qui ne nous concerne qu'incidemment. Elle nous démontre simple-
ment ce qui se produit lorsqu'on prétend ne rien vouloir savoir des
conditions de l'idéalisation comme processus pratique.

Dieu merci! il existe dans l'histoire d'autres pratiques au moins
qui, à ces questions, donnent une réponse plus adéquate. Au premier
rang desquelles la reconnaissance du discours de l'hystérique par le

discours analytique. Avançons fermement : la pratique dérivée de ces deux discours est la réponse adéquate à ce qui s'interroge sur les conditions réelles de l'idéalisation. Est-ce la seule ? — Il ne s'en saurait rien être, notre pratique critique ne peut avoir d'efficace qu'à mettre en jeu, fût-ce d'un instant et son insu le savoir de ces conditions, et selon une voie juste. Ici, question d'éthique, je laisse en suspens.

Ces réponses sont, comme de juste, contingentes. Rien n'en exigeait l'avènement, rien ne permet de supposer qu'il se répète. Non pas qu'il vaille d'interroger si le discours analytique est immortel, question dépourvue d'intérêt, mais que le symptôme toujours puisse être rejeté, et que de ce fait, rien n'implique sa reconnaissance. Sans doute le symptôme répondra-t-il, lui, à l'impossible, soit à l'inconnaissable des discours logiquement et historiquement antécédents, mais voici simplement à l'oubli de l'oubli où il se subsiste en, qui peut souffrance, et dès lors de quelle conséquence ? Il se démontre ici que le passage au discours du symptôme ne procède de nulle nécessité logique, mais de l'impossible, en tant qu'il est le sujet de la maîtrise. Et que l'avènement d'un discours qui reconnaisse ce symptôme ne procède pas de cette même nécessité, mais d'une absolue contingence liée à la singularité d'un désir : celui de Freud, puis de Lacan ensuite, nous ayant nommé l'instance de cette singularité.

[Ici, abrégeons ! Ce que la psychanalyse nous enseigne, c'est que la maîtrise est une conséquence nécessaire du statut du parlant. L'autre face de cette conséquence, c'est le rejet du sujet. Ce qui veut dire d'abord que le sujet toujours est à situer dans une dimension de fading dont le pendant est l'aveu, et la limite l'affect. Par ceci qu'il parle le sujet, opéré tel de ce fait, ne peut alors son rapport au signifiant que sous le mode d'un rejet.]

[illegible] conséquence [illegible] plus [illegible]

(Ceci revient à introduire (et la suite) dans un [illegible])

1- le phallogocentrisme, universel et intemporel. D'où reprise à l'ensemble de D : phonocentrisme du discours, et un discours de Platon.

le phallogocentrisme et la castration.

2- lieu de rupture : l'écriture avant la lettre. Argument du chaudron - Idéalisme. L'écriture avant la lettre 1- radicalise Lacan, 2- est rejetable par l'accent idéaliste du "pas de hors texte".

3- les 3 divergences : voix = a, ≠ parole ; parole → castration ; lettre → parole.

- Il y a une économie, mais de la jouissance, pas du propre.
- Définir la voix comme présence, est rester soumis à elle, quand elle est (a)
- la lettre est secondaire. Restez dans le phallocentrisme ? Oui.

Quoi de en sortir ? L'idéalisme du texte général. Il y a économie. Mais cette économie se règle non pas de la lettre mais du réel. A cet égard, la lettre est secondaire, (pour autant que le réel est défini).

Quoi de cette erreur ? Pour effets de prestige. Refus de reconnaître qu'on fait le compte, on reste soumis à la loi, et qu'écrire ne dissémine que secondairement au regard du réel. Effet de multiplication sans plus. Idéalisation dissémination.

4- Discuss. Ethiques. pratique - "expérience".

Développer peut-être les problèmes fondamentaux de l'analyse : ϕ nom objet partiel - l'indestructible - paradoxes du fétiche - etc.

et paradoxes et paralogismes.

Problème de l'idéalité à dire. Donc reprendre la matérialité à partir du point de capiton. Eco, objections de la différence pure...

Nouveau : mimesis - idéalisme.

POSITION DE LA FEMME DANS "L'ALIÉNATION" DE L'OEDIPE.

XIII 142-143. Plaisir qui lutte : au lieu l'objet — au lieu le désir (le sexe)

A quoi tient cette nécessité de renoncer ? V 14 nous l'indique : si l'enfant ne renonce pas à l'objet, son désir ne trouve pas à se satisfaire. Bref, le refus de renoncer est cause d'une éternisation du désir. C'est là ce qui se joue comme désir de reconnaissance, comme à la bascule de l'imaginaire (I, passim).

C'est par la médiation de la parole, dans la reconnaissance du désir, que celui-ci, pour autant qu'il passe par le défilé de la demande (V, 14), que son désir trouve à se satisfaire (selon les voies de la reconnaissance comme satisfaire à-).

Ce qui pose un problème : en quoi ce second canal est-il celui où le désir n'est pas renoncé ? Ce n'est pas évident, pour autant qu'il faut admettre que le désir n'aboutit que selon les voies de la reconnaissance. Est-ce le cas ?

Dans ces conditions, qu'en est-il du désir dans le premier choix, quand tout démontre que c'est au contraire là que le désir est porté à sa plus vive pointe ? Dans le désir insatisfait. — Seulement ce qui est vrai, c'est qu'alors ledit désir s'ignore faute d'être reconnu, et qu'il ne trouve d'issue à son insistance que dans l'Uebertragung du désir d'un Autre : identification imaginaire. Que veut une femme, reste pour elle la question dans l'en deçà d'où elle offre un autre à l'homme qu'elle devient pour tenter d'en répondre l'insistance.

Devant ce choix, premier terme de l'alternative.

Au lieu (une femme) renonce à son objet, associe le père. Elle se soumet aux voies de la demande d'où résulte pour elle la castration. Elle advient à son désir ... selon l'idéal du moi qui la voue à se dériver (?) dans la mascarade, affectée au désir de l'homme. Elle n'advient pour tout dire qu'en tant que la femme, s'offrant à la coïncidence éventuelle d'un fantasme qui lui retourne un homme, le sien. Qu'y gagne-t-elle ? la légalisation du désir sans doute, avec la possibilité de devenir mère — de l'homme en question d'abord. Le seul enfant de la famille, c'est le mari. Les autres étant trop fort occupés à ~~[illegible]~~ savoir ce dont ils sont censés pour s'amuser de [illegible].

Mais il faut remarquer que dans cette la femme dont elle satisfait le désir de l'homme, elle perd le sens de ce qu'elle était en-deçà. Cette renonciation à son objet, lui a aussi bien fait perdre la mémoire de la division qu'elle était dans son désir : femme en deçà, dans la question de ce qu'elle voulait. Nous dirions qu'elle a perdu son être de femme en se soumettant à la <u>Verwerfung</u> phallique ... Elle a gagné au champ du semblant son inscription subjective, au prix d'y perdre ce qui pourtant ne venait s'oublier de l'être en deçà. Dès lors il ne faut pas s'étonner si cet être en deçà, rejeté de l'identification au phallus dans la mascarade, reparaît, selon une loi connue, dans le réel de sa féminité : sous les espèces de la mère, et spécialement à l'endroit de sa fille sous une forme ravageante pour l'une comme pour l'autre. Au ~~[illegible]~~ ravage premier que la mascarade opère de la laisser s'ignorer, fait suite celui qu'elle reporte sur sa fille à lui faire porter la demande secrète de ce que elle était avant. La fille est celle qui éminemment portera le poids de cet en deçà de l'inscription, sous la forme de la relation dite préoedipienne à la mère. Ce rapport au désir insatisfait dans l'en-deçà de la reconnaissance du désir, dans la division d'un sujet sous les espèces de l'être rejeté qu'opère sa division, ne fera que se légaliser, soit, reproduira le ravage, sous les espèces du Penisneid de la fille. Mais c'est une erreur de supposer que le Penisneid soit cause du ravage. ~~[illegible]~~ Plutôt faut-il apparaître ce que la nécessité du rapport d'une femme au phallus a pour elle de rejetant, en tant qu'elle doit y oublier son être pour satisfaire au désir de l'homme. Le Penisneid n'est cause que secondairement du surgissement de la frustration. Elle se soutient d'abord de la Verwerfung de l'identification au phallus, dont le Penisneid est l'oubli au lieu ...

Voyons alors ce qui advient selon qu'une femme refuse de renoncer à son désir, quitte à ce qu'aucun objet ne s'y puisse satisfaire. D'un fait, la modalité fondamentale du désir comme désir insatisfait y apparaît comme ce qui anime tout le discours. Que le désir soit, pourvu qu'il soit insatisfait. Tel est ce qui s'ordonne là du <u>refus de renoncer</u> en tant qu'il est la loi

fondatrice du désir. Ce qui caractérise l'être parlant est son rapport à une *ins-tance* qui n'est pas tant celle d'un monde réel, qu'un refus d'abandonner la souffrance du désir. Tel est ce qui se désigne comme "masochisme primordial". En raison de l'itération de sa condition dans la répétition du symbole, le parlant d'abord est être de refus : il se soustrait à la transitivité de la chose, et par le dire non dont témoigne l'alternance symbolique, il se fait être de pur non-être, s'établissant au creux de l'étant pour se vouer au désir.

Pourquoi devons-nous dès lors qualifier d'"homosexuelle" la position subjective qui résulte pour une femme de ce refus de renoncer, en tant qu'il porte sur le désir ? — Sans doute à un premier niveau en ce qu'il apparaît que la condition normalisante qui lui ferait trouver dans l'homme l'objet de son désir fera défaut. Mais ce n'est là que secondaire. Il convient pour l'éclairer de saisir le sens de cette expression : "renoncer au désir". Est-ce bien là ce qui est renoncé ? — Il n'en est rien. Le refus à y regarder, ne porte que sur la reconnaissance du désir. Mais le désir sous son espèce de désir de reconnaissance est là présent. — En renonçant à son désir, une femme maintient vif le lieu parlant d'où elle souffre comme sujet. Et si la femme est le discours de l'homme, en tant qu'est femme — et pour les femmes aussi bien — ce qui du sujet reste rejeté de la Verdrängung inhérente à la loi phallique, il est identique ici de dire qu'elles maintiennent ouverte la question de sa féminité : Que veut une femme — qu'est-elle comme sujet désirant, est la question qui revient à tout sujet dans cet en-deçà de l'identification sexualisante où il s'inscrit homme ou femme.

Il n'y a donc ici pas ombre d'*hommosexualité*, si par là nous désignons ce qui de toute nécessité est opéré comme sujet par l'effet du signifiant. Mais bien l'Ἔρως absolu, où se démontre la jouissance là où elle fait question — ce qui ne veut pas dire qu'elle soit absente.

La femme adorée dès lors par celle qui reste ici en souffrance, dési-rée dans son corps faute d'avoir pu réaliser l'identification normalisante

dont le corps s'oublie, cette autre femme, l'amour à elle porté, peut-il se dire homosexuel ? Il est clair que pour l'essentiel il n'en est rien, si ce qui dans cet objet est adoré n'est non le phallus, mais bien plutôt le rejet de ce phallus. Sans doute faut-il considérer comme de cet autre qu'on homosexualise, pour l'instant, que pour autant que c'est selon les voies de l'ad-miration, de la contemplation au miroir qu'elle s'offre, cette autre femme à son tour partage les fonctions du Même, et qu'ainsi elle est porte close de l'accès à l'inscription symbolique. Mais ce n'est pas primordialement sous ce biais que nous devons situer son jeu.

Qu'advient-il donc dans ce second champ du choix subjectif ? C'est ici qu'il nous faut introduire la contingence de la clinique, et un point crucial des raisons, que nous ne reprendrons qu'après-coup. — La position de la femme supposée homosexuelle n'est pas identique à celle de l'hystérique. L'une défie le désir du père là où l'autre le soutient. L'une démontre dans l'inscription un particulier amour du père, là où l'autre pose la question de savoir ce que c'est qu'une femme. Ce n'est pas hasard que l'hystérique ait permis l'invention du discours analytique, — et non l'homosexuelle. Sans doute avons-nous vu qu'il n'y a pas à proprement parler d'homosexualité féminine. Mais nous devons constater que de telles positions identificatoires existent — et nous interroger sur leur sens. Il devient clair que l'homosexuelle participe à ce qu'elle dénonce dans le faire-même dont la racine inconsciente s'indique dans l'amour du père. Sans doute cette même racine nous est-elle supposée par l'hystérique, si nous devons maintenir notre énoncé inaugural : qu'elle a, elle aussi, renoncé à son désir pour maintenir son objet. Mais elle semble être d'une manière privilégiée le sujet qui précisément énonce les effets de division de la fonction phallique, en ce que le symptôme en laisse ici pas oublié le lieu de sa jouissance : dans la femme en deçà. Il semble qu'au contraire nous pourrions dire que l'homosexuelle, en oubliant la

renonce amoureuse de son renoncement, laisse par là même oublier l'impasse inhérente à ce choix. Mais il faut ici bien remarquer que c'est pour elle-même d'abord que cette impasse s'oublie, et que avec cet oubli, le lieu où situer au juste le vide que fait le creux de sa vie devient problématique... Par bien-lien, d'ailleurs sans raison, le sujet d'une femme laisse oublier son origine, et avec elle, sa question informulée.

Quoi qu'il en soit de ce point à reprendre, il convient de noter qu'ici, le refus de renoncer en quelque sorte se redouble : soit que une femme, bien que dans l'ignorance propre à l'inconscient, refuse de renoncer à l'objet phallique, et ce au prix de s'identifier à ses raisons, soit d'en revendiquer selon un style de médiation qui est aussi bien celui de l'homme. Elle revendique le phallus, selon peut-être ce que sa position doit à l'amour du père ici accentué comme défi. On ne peut développer ce point pour l'instant.

L'hystérique différemment accepte de ne pas l'avoir, (143) et réalise ainsi le renoncement de l'amour, donner ce qu'elle n'a pas.

Je dois dire mon malaise devant de telles formules, la raison en tient à ceci, que je ne vois pas d'où procéderait l'exigence de situer quant au phallus ce clivage de deux versants subjectifs. Je serais quant à moi parti plutôt à déduire ces versants du rapport engagé à la question de ce qu'est de l'identification normalisante de la mascarade. une femme en défi

L'hystérique comme l'homosexuelle sont bien à cet égard dans une même position : elles refusent de renoncer au père ; partant elles renoncent au désir. Ce qui, nous l'avons vu, ne veut rien dire d'autre que ceci, qu'elles refusent de satisfaire à la légalisation du désir dans la médiation de la reconnaissance.

Encore cette affirmation est-elle insuffisante, si nous ne voyons pas d'où ce refus procède : d'un refus de renoncer à la question de ce que veut une femme.

Nous proposons que l'homosexuelle oublie à elle-même cette question, en se soumettant aux choix du même, lesquels l'entraînent de bien sûr

la croissance [crossed out] du semblant phallique – et d'une ignorance apportée à ce que le rôle de son vice doit à une question sur l'être de la femme.

Au terme de ce [crossed out] parcours, ce qui ressurgit alors, partant indiscuté dans notre départ, est de savoir ce que cette dialectique de la position féminine doit [crossed out] à une référence au père. Pourquoi le père serait-il l'objet d'une femme ? Quelle est l'incidence exacte de la renonciation [illegible] père pour une femme, ou de la renonciation à la satisfaction légalisée du désir (du père) pour l'hystérique et l'homosexuelle ? Est-ce là le point-tournant ?

A écrire : par ce biais d'un refus du désir, elles retrouvent la féminité qu'une femme avait perdue dans la mascarade.

– Le père pourquoi ? D'abord, parce que inscription. Ensuite parce que désir – non $S \diamond \Phi$ selon une version : existence.

– Enfin, peut-être est-il secondaire... Il l'est même certainement, [illegible], la (mère) est la première. Il ne s'agit donc ici que de la légalisation inévitable.

– Ensuite, désir de l'Autre (lien avec V, 8 ref).

22-2-75.

—

Nous nous trouvons toujours, quand à la femme, devant les mêmes difficultés.

- D'une part nous ne sommes amenés à poser le phallus au coeur de la détermina-
tion du sujet. Cette référence au phallus, est ce qui *fait* la psychanalyse, qui
n'est rien hors de cela. Qui renonce à penser à partir du phallus la position d'un
sujet dans le désir tombe immanquablement hors de l'analyse.

Mais d'autre part, nous nous trouvons devant cette voie de ne savoir en rien
comment se donne de cette référence soit qu'hommes et femmes se clivent, soit
qu'une femme ait à trouver là cette référence.

- Ainsi, quelle est la ligne de partage des eaux qui permet de dire quand et
pourquoi une femme se constitue comme telle?

- Pourquoi une femme entre-t-elle dans l'oedipe? Nous avons ici la réponse
freudienne (V reg. 13.). C'est par la voie de la déception narcissique de la phase phalli-
que. Nous pouvons à la rigueur accepter ce terme d'une phase phallique pour la
fille si nous nous référons à la nécessité pour le sujet, de l'Un. Mais il y a d'autres
[illegible].

Nous avons enfin une autre réponse: le "rapport préoedipien à la mère" est
de l'ordre de l'inannulable. La fonction du père est d'être une issue à cette impasse.
Ici, fait objection la doctrine freudienne: elle nous énonce en effet que le
premier amour de la mère ne prend sa dimension de haine que dans l'après-
coup de la castration. N'était-il donc en rien déterminant du choix fait du père?
Le rapport préoedipien n'était-il donc rien? Mais alors comment se fait-il
qu'il devienne tout? Et que passé la castration il apparaisse que l'amour du père
n'était que secondaire?

Faut-il ou non rejeter cette idée que la castration (et l'oedipe) pour la fille,
est une mise à l'abri de l'amour premier de cette demande de l'Autre? Quelle
incidence exacte doit avoir là la "phase phallique" supposée?

Nous pourrions bien sûr ici glisser à résoudre l'impasse par la très élégante
solution du traumatisme après-coup: la demande de l'Autre et ses effets ne
deviennent déterminants de la haine qu'après-coup, après que la castration
aura fait surgir ce qui la *frustrait* dans ce premier rapport. Quant à cette

frustration, il faut en reprendre la question à partir du stade du miroir et de ce qu'est une femme en-deçà, dans le bruissement du désir à quoi la bascule du miroir la voue.

Projet : examiner sur le problème de la non-contradiction les argu-
ments de Lacan, J.D., Miller. Ma propre position. (Koyré).

– Lacan : il réfute en critiquant la conception méta-positiviste du sym-
bole, en restaurant la langue.

– Miller. Il suit Lacan sur ce dernier point, mais ne recule pas
devant le problème de la contradiction – ce que fuit Lacan. Lacan en
fait de temps n'accepte pas non plus la contradiction. De ce point de
vue, il reste sur les positions méta-positivistes.
Mais sur d'autres bases que Lacan :

– J.D. refuse la contradiction :
sinon, il y aurait interférence, et donc le réel ne serait pas la
cause qui exclut que le S^a se représente lui-même. Sinon, le
problème de la contradiction semble lui être étrangement absent.

– Ma position : compliquée. 1 – En tant que marxiste je pose qu'il y a
de la contradiction. 2 – En tant que kierkegaardien, je suis sensible
au paradoxe. 3 – En tant que reconnaissant le problème logique, je
n'oublie pas la démarche des logiques. La logique, c'est la science du
réel (du symbolique). Elle montre que ce qui, du symbolique s'écrit (en
peut être en un certain mode ?) présente des contradictions. Elle tente de
les résoudre (pour préserver le Même) par – 1 – Russell, 2 – métalan-
gage. Le ~~langage~~ m-l. n'est pas, contrairement à ce que pensent
Lacan et J.D. un discours sur le discours, un $\frac{S^a}{S^a}$. C'est le déplace-
ment de l'écrit, c'est l'apparition de la référence en logique, c'est
la logique comme pratique. L'argument lacanien ("la parole...")
est donc insuffisant ~~est~~ faux. Le métalangage (l'Un en plus) c'est
la démonstration en logique de ce qui est la pratique (logique).
C'est pourquoi 1 – Il y a un m-l. 2 – Contrairement à ce qu'en pense
Lacan, ce m-l. n'est pas absolu, donc en effet il n'y en a pas (s.e. :

d'Alembert), le n-l.., c'est l'intuition infinie, en tant qu'il s'écrit.

Ceci suffit-il ? Non pas ! Car alors, 1 - on reste à Russell. 2 - On élimine le paradoxe. Or 1 - Russell est faux (Gödel) - 2 - Il y a du paradoxe, et il faut le respecter.

D'où vient le paradoxe ? Alors : Aristote - Discours - contradiction réelle et formelle - le réel du symbolique - le sujet - l'ICS.

Ici, tout devient très difficile, et exige un recensement précis - mais de Lacan.

Peut-être envisager la solution lacan, tout de même. On pourrait s'interroger sur l'Uebertragung du désir et de la loi sur l'instance de la lettre. Se suffira-t-on de la refente ?

→

Objections et réponses à J.D. sur le problème de la contradiction dans l'inconscient.

On sait l'objection faite par J.D. à l'idée que l'ICS serait le lieu de la contradiction (ce que pour la première fois Milner a développé par écrit dans son exposé de Rome). Si l'ICS est paradoxes, alors, il est [illegible] dire. A ceci fait objection que le réel est ce qui doit en [illegible] qu'il en soit ainsi. Donc l'ICS n'est pas contradiction, et le S[illegible] ne saurait se signifier lui-même.

Arguments de ma position :

1 – Gödel montre que la théorie russellienne des paradoxes supposée tenir à la possibilité d'autoréférence est fausse. "Über Unentscheidbare Sätze" montre qu'il existe des propositions autoréférentes non paradoxales, et faisant partie (!) des Principia Math. !

2 – L'ICS. méconnaît pas la contradiction. Donc, il est toute contradiction. Mais cela ne veut pas dire que l'ICS soit contradictoire : c'est le lieu de la contradiction. L'ICS est le lieu des fictions mais n'est pas une fiction, il y a du réel de la fiction.

3 – La contradiction met en cause la logique, elle ne met pas en cause le langage (la langue ?). La logique ne définit pas le tout du langage, seulement son inscriptible.

4 – La contradiction dans (le langage) touche au réel du langage et nullement au réel pur. Il y a un réel du langage. C'est là "l'autoréférence" du langage, c'est en quoi se produisent des fictions comme contradictions.

5 – Il existe des contradictions réelles. Les contradictions réelles ne sont pas réductibles aux contradictions dans la logique.

6 – La non-contradiction est principe du discours, elle n'est pas

principe de la jouissance. La jouissance apparaît dans les zones de contradictions où s'indique – 1 que le réel n'est pas l'essentiel – 2 – que l'essentiel est le réel du symbolique.

7 – C'est dans la mesure seulement où le langage est rapport logique i.e. soumis à l'<u>autos</u>, au même de l'inscription A = A (<u>L'Identification</u>) que l'autoréférence se produit. Si l'on refuse cela, il n'y a pas d'autoréférence, mais refente, ce qui exclut la contradiction (contre de soi) mais introduit la <u>duplicité</u>. La conception du langage qui définit la non-contradiction est fausse.

8 – [La contradiction est liée au caractère para-logique du symbolique].

—

Sur l'Un du rêve. Comme que le rêve est Un toujours (VI rev 11). L'explica-
tion de Lacan : l'effet rétroactif du discours, est insuffisante. On
pourrait, sur cette même base, y voir une objection. Le discours est sans
fin. Il ne s'arrête pas. On ne parle pas d'une manière ponctuelle, notre
entretien est infini.

Qu'est-ce donc qui fait l'Un du rêve ? Remarquons ici que, ce qui carac-
térise l'énigme, c'est d'être Une, elle aussi. L'énigme est une, compacte.
On peut donner cette première explication : l'énigme est incompré-
hensible, elle est pur non-sens. Nul ne sait qu'en faire, qu'en dire.
Se saurait-elle d'ailleurs, elle cesse alors d'être énigme...

Mais il faut à ce premier caractère en ajouter un contradictoire. Si
l'énigme est telle que on n'en puisse rien dire, pourtant, elle est de
la dimension du dire. Elle n'est pas non-sens naturel. Il n'y a
pas d'énigme dans la nature. Mieux : c'est dans la mesure où
chacun sait que l'énigme est du dire qu'il y a énigme. Sinon
il n'y manque que pure contingence de la matérialité du langage :
le langage rongé par le bruit. Le bruit participe de l'énigme
uniquement par cette fonction d'usure du texte, c'est ce qui lui
confère son intérêt dans la musique contemporaine.

Ces deux caractères et surtout le premier, sont ce qui fait de l'énigme
l'Un. L'énigme est une en ce qu'elle fait tache dans l'infini
du discours courant.

Est-ce tout en dire pourtant ? Non pas. Car ce caractère de faire tache
est lui-même subordonné à la structure de l'énigme :
Énonciation d'un énoncé affecté lui-même d'un indice d'énon-
ciation.

Qu'est-ce qui caractérise le discours courant ? C'est que les conditions
de la parole sont telles que l'énonciation y est primordialement

en fading : plus nulle part saisissable et pourtant présente sur le mode d'un pas-sans : l'énoncé n'est pas-sans énonciation... l'angoisse n'est pas-sans objet...

Dans l'énigme, l'énonciation, dans un moment de Spaltung de la chaîne de l'énoncé, "remonte à la surface". Elle y produit une discontinuité dans l'énoncé, une singularité structurée comme lettre. Si l'énigme est une, c'est ici en raison de ceci que toute formation inconsciente est structurée par la lettre.

Est-ce suffisant. Non pas, pour deux raisons : la première est que ceci ne suffit pas à spécifier l'énigme ~~au~~ au champ des formations symptomales : le mot d'esprit est de même structure. La seconde est que ceci ne nous dit pas pourquoi la lettre structure l'énigme.

Plus aisé est de commencer par ce second point : si l'énigme doit à la lettre sa structure, c'est qu'elle est de parole. C'est dans la mesure où ce qui est en cause dans l'énigme est un sujet qui trouve dans la parole sa condition, que l'énigme fait de ~~la~~ la langue la matière privilégiée à illustrer dans une ambiguïté de position irréductible cette division par le langage. Bref, l'énigme "use" de la langue pour signifier les conditions de la parole, à ceci près que cet usage n'est intentionnel d'aucune intentionnalité, d'aucune réduction possible à un dire vrai... le sujet en tant que parlant est voué toujours à une Uebertragung telle que l'intention vraie de son rapport à la parole ne puisse s'y révéler. — Et comment le pourrait-elle, quand précisément il apparaît que c'est cette irruption du langage qui l'a vouée à la subjectivité, ~~aussi~~ aussi, du même pas, qu'à l'illusion d'une intentionnalité ~~...~~ en-deçà

de son dire, et de sa refente ? Est-ce dire alors que le sujet <u>sort</u> sans énoncé ? Non pas, mais il n'y existe que dans un déplacement dû à ce que la métonymie a introduit de la nécessité d'une refente.

Serait-ce alors l'énigme ? Pas encore, si elle se rédimait à l'Uebertragung du désir. Il y faut plus encore. Ce qui la spécifie, c'est précisément d'être la formation inaugurale où se dénonce les conditions de la refente elle-même. Elle est une énonciation : mais cette énonciation particulière ne parle que d'<u>une seule chose</u>, de ce que l'énoncé doit à l'énonciation dont le sujet se refend, de ce que sort, de la nécessité de l'Uebertragung elle-même ; de ce que l'énonciation est inter-dite à l'énoncé ; ~~[illegible]~~ le sujet étant de ce fait voué à une Entstellung sans recours.

L'énigme tente <u>un instant</u> de boucler la boucle qui ferait un discours sur le discours, un métalangage enfin. Elle est l'énonciation où se réaliserait un temps un discours <u>adéquat</u> sur les conditions de la parole. Mais elle ne le fait que sur ce mode spécial qui la sauve de la logique, fût-elle pure contradiction : d'une part les conditions de l'Uebertragung du désir y sont prononcées, en ceci qu'elles y sont <u>nommées</u>. D'autre part, cette nomination se soumet <u>elle-même</u> aux conditions de l'Uebertragung. C'est dans cette mesure qu'elle parvient à son but, en ceci que <u>pour un temps</u>, conformément à la nature de tout symptôme, elle fait surgir au sein du discours courant, <u>la refente</u> (la question de) qui conditionne ce même discours.

L'énigme est une, et n'est qu'une, ~~toute énigme est une~~ et n'est, en sens purement idéal, toujours la même, que dans la mesure où une énigme ne dit toujours que <u>la même chose</u> :

ce que le sujet doit aux conditions de la parole, et à la refente qui
s'en produit pour lui. Là est l'un de l'énigme, l'un sommetiel
à mi-dire. Il n'est pas d'autre Un pour un sujet quelconque que ce
toujours la même chose où insiste pour lui ce qu'il est comme
sujet.

Le rêve n'est Un, il n'y a d'Un du rêve, que dans la mesure
où précisément, le rêve est la présentification de ce toujours la même
chose : associer la condition d'Uebertragung du désir dans le rêve
– entre autres lieux. Assigner dans le discours un Un au rêve, c'est donc
reconnaître ce qu'indique aussi bien le colophon du doute : que
cette Uebertragung où rien ne subsiste des conditions de la décision,
(dans le rêve), –
est pour nous indicative de l'ek-sistence du désir
est l'Un du désir
avec son corrélat que tout rêve ne dit jamais que cet Un du désir
dans ses masques.

—

Notes variées du 19/3/75.

Rêve : Si l'ombilic du rêve est l'inconnu, le non reconnu, si d'autre part il a la fonction de silence du rêve, nous aboutissons ainsi à un paradoxe freud : comment se fait-il que ce soit le non-reconnu qui "anime" le rêve, si le rêve est "pour la reconnaissance" ?

– D'autre part, Lacan a bien confirmé (X, cartels) que l'ombilic du rêve était, comme je le pensais, le refoulé primordial.

– Idée intéressante de X que le rêve est une tentative d'instaurer l'Autre, comme lieu d'une réponse. Le rêve écrirait pour l'Autre, mais sans savoir qu'il est barré. A reprendre.

Phallus : On pourrait esquisser une issue au problème de l'idéalisation de la fonction phallique qui m'a mis dans un tel embarras : Il faut limiter la fonction d'idéalisation : peut-être au phallus justement, et la distinguer de ce qui opère le S. Pourtant, il faut [illegible] comme qu'ainsi, on perd toute la force de la théorie que je proposais.

Idée d'E. Laurent, peut-être prise dans Lacan : E. s'oppose à l'idée selon laquelle la conception freudienne des p.p. et de la répétition procède de la métaphore physicaliste de la constance. En rapport donc avec Helmholtz et les gens de Vienne. Argument : la constance de la pensée [illegible] polémique, qui ferait obstacle à l'idée d'un retour à l'inanimé ; d'une dégradation entropique. Selon Lacan : Freud aurait ainsi produite dans les doctrines des entraîne la notion de néguentropie, automates. Idée très intéressante.

Mais il faut voir qu'elle est discutable et qu'on peut la réfuter. On peut soutenir – et c'est le mouvement de F. – que la pulsion est poussée vers l'inanimé. En effet, ne le ferait-on pas [illegible]

que le terme de <u>pulsion de mort</u> devient très problématique... Interrogé
E.L. là-dessus. Tandis qu'en maintenant cette vue-là plus, on
rend compte <u>et</u> du p.p. <u>et</u> de la pulsion (de mort). Eric
objecte que dans CQWF, la Qn est pas constante, donc <u>qu'il</u>
<u>y a</u> négation de l'entropie. — C'est juste et c'est en effet un gros
problème. Mais E.L. néglige ici 1 – Que le p.p. doit être pensé
comme <u>différence</u> de la p. de mort (toute la question étant de
savoir comment), 2 – Que le p.p. <u>est</u> une forme de constance :
a/ évites les excitations qui augmenteraient le niveau. b/ Cette
un retour <u>non-économique</u> à la mort, c/ ramener les tensions
à un plus bas niveau. Donc, on a ici l'idée de <u>constance</u> comme
conforme à l'idée d'entropie.
<u>plus bas niveau</u>, conforme à l'idée d'entropie. ... le plus important, c'est la pulsion de
Mais ce n'est pas tout. Le plus important, c'est la pulsion de
mort. La pulsion de mort <u>est</u> le <u>retour</u> à l'inanimé ; <u>i.e.</u> au
point de tension absolument nul. Il y a donc là l'idée d'un
retour à l'entropie. Dans cette perspective, la pulsion de mort
est pensée comme <u>l'aspiration du vivant</u> à revenir à la mort qu'il
a <u>quittée malgré lui</u>. La pulsion s'oppose à la vie, elle est la
<u>négation</u> de la vie. La vie n'étant de toute façon rien de plus que le retour de
<u>l'espèce</u> à la mort par le chemin le plus anéconomique : la
mort prématurée, manifeste le désir de vivre. On voit ici combien
Freud est fidèle à la perspective bouddhiste qui dénonce dans
le suicide un amour de la vie, — donc un désir —, donc quelque chose
à combattre puisqu'empêchant la vie du retour à l'inanimé.
Dans toute autre perspective, la pulsion de mort devient injusti-
fiable. D'où la force de F. de poser ce <u>désir d'entropie</u> du vivant.
Naturellement, métaphysique.

—

Klein – Essais p 274. Note manifestement adressée à A. Freud et très importante. K. note admirablement que la Ψa n'est pas une éducation. Mais ce n'est pas tout, car une telle affirmation serait banale, si elle ne nous disait pas *en quoi* elle ne l'est aussi. Ce qu'elle nous montre, c'est qu'on ne doit pas concevoir la pulsion comme un monstre privé de sens et poussant hors de toute considération culturelle contre les formations culturelles morales. Au contraire, ces instances se constituent *à même* des progrès de l'analyse! Par là, K. s'oppose radicalement à la conception freudienne de la culture, qu'A. F. avait fidèlement développée dans sa pratique de l'enfant, pour notre plus grand malheur.

Ce que K. discerne, et qu'il reste à développer encore à ce jour, justifiant le terme d'*Éthique de la psychanalyse*, c'est que la pulsion est d'*emblée* éthique. La pulsion n'est pas un instinct [illegible] ou tout ou pas monstrueux. Ce n'est non plus un biologique premier qui ne rentrant que secondairement dans le langage (Lyotard / Deleuze). *C'est, et ce n'est rien d'autre* que l'éthique en acte. *La pulsion, c'est l'éthique.* Il n'y a et ne saurait y avoir d'autre essentielle de l'éthique que la pulsion. Dès lors, le paradoxe freudien que le surmoi est d'autant plus exigeant à mesure que l'individu est moins susceptible de fautes disparaît, si on se réfère aux racines pulsionnelles du surmoi. Bien sûr, cette éthique n'est-elle pas celle du bonheur! C'est une éthique non du devoir, mais de la *contrainte*. Comme il est manifesté à ce que le devoir lui-même se présente sous les espèces du surmoi et de la culpabilité, i.e. d'une contrainte à l'éthique. La conséquence de cette éthique, c'est bien sûr qu'elle

ne satisfait pas à la loi établie, puisque celle-ci n'est jamais que l'imposture de la loi. C'est ce qui permet de comprendre que, par exemple, le pervers ne soit pas hors-éthique. Il est hors de l'éthique des maîtres, certainement, (encore ceci est-il discutable : quel meilleur maître qu'un pervers ?), mais il est dans l'éthique de la contrainte.
C'est pourquoi dans la perversion, nous devons toujours rechercher son rapport civil à la loi. Non pas dans les formes subtiles où l'identifie Gilles Deleuze : Contrat, ou institution. Mais plus subtilement, dans ce que par exemple le voyeur nous indique de l'objet de sa quête : ce qui n'est pas là, et ce que l'exhibitionniste nous confirme dans sa recherche de la honte. Ce qui n'est pas là : c'est la forme intersubjective par excellence de l'éthique, c'est la réduction intersubjective du rapport au symbolique.

C'est ce qui nous explique qu'il n'y est, dans l'analyse d'enfant, besoin d'aucune éducation de la pulsion – ou du moi – à la pulsion, c'est le rapport du sujet infans à la demande de l'Autre. Analyser dans ces conditions, c'est simplement rendre cette demande à sa dimension de parole, figée en question inconsciente dans la névrose, en impossibilité de question dans la psychose, en certitude inutile de questions imposées dans la perversion.

La sublimation n'est donc pas un ajout, une sorte de profit ultérieurement à la nature pulsionnelle aveugle. La sublimation, c'est une possibilité intrinsèque de l'être pulsionnel. Elle n'est donc pas un ajout secondaire de l'analyse que celle-ci produirait après avoir libéré le moi des emprises [illegible] de la pulsion. Elle est le destin inhérent à la pulsion elle-même pour autant

que celle-ci voue le sujet à la méconnaissance, ~~[illegible]~~
(seul ressort de la répétition dans la pulsion).

Problèmes (16-3-75).

1. Pb. de la répétition I, 265/268. La répétition ne répète aucune situation. Betty et Patrick. Mais alors, qu'est-ce que la répétition? Qu'est-ce que le pur temps de l'ICS? – Kierkegaard, Heidegger SuZ. Il faut aborder de front ce problème à partir des textes. Partir des remarques ravageantes de Heidegger sur "l'objet historique" et la "continuité".

2. Ce que Derrida apporte peut-être de plus neuf, c'est de montrer que l'idéalisme (le phallogocentrisme) est lié à la structure de la semiosis. C'est là-dessus qu'il faudra insister.

3. XIII, 142/143 répét Allan. À propos des femmes : 1. est-il spécifique d'une femme d'avoir affaire à cette aliénation? 2. Sinon, pourquoi est-il renvoyé à leur position d'un personnage, quand nous ... (Hystérique). Faut-il alors penser le pouvoir pour le miroir aussi? (Ici, J.D. et par le problème de l'identification leur soit réservé? (Ici; J.D. et Lacan, sur XXI, [15]). Donc l'homme ne s'identifie pas!?

3. D'autre part, si j'en viens à penser le problème d'une femme à partir de ce renoncement, il faut maintenant renoncer à l'identification. J.D. me répondant : on s'identifie à un trait de l'Autre (l'objet), à partir duquel on se sent comme aimé (duquel trait). Ce serait là la réserve de l'identification à l'objet perdu. Ça ne répond pas à tout (la perte) mais fait un point de départ.

Peut-on parler d'un inconscient de la logique? Il faut ici noter d'abord l'opposition fondamentale entre recollection (Erinnerung) et

mémorisation. Réservons ce dernier terme à ce qui est classiquement relevé comme apprentissage. Nous voyons alors qu'il nous faut situer la question de l'ICS selon deux couples : réminiscence/remémoration, recollection/mémorisation. La recollection, c'est à noter, va contre la mémorisation. Ce qui est l'ICS, ce qui insiste à se répéter, bien loin d'aller dans le sens d'une mémoire renouvelée par l'apprentissage, se pose de tout apprentissage et fait plutôt irruption en lui. Nous voyons ici que la recollection du mémorial intérieur est radicalement distincte de tout processus psychologique supposé.

Si les paradoxes (par exemple) font partie de la mémoire du logicien, ce n'est pas au titre de ce qu'il les mémorise par l'ancienneté de sa pratique (avant secondaire). C'est dans la mesure où ils font partie de sa recollection. C'est à dire que, pour autant que le logicien tient un discours, il problématise. La recollection, c'est l'insistance d'une problématique, non pas mémorisée, mais désignant les impasses, les noeuds, les déterminants, etc. d'un discours. L'ICS, ce n'est rien d'autre que l'ensemble de ces clivages du discours. L'ICS n'est pas lieu de recel, comme d'où sortiraient de temps à autre des signes plus insistants dans le symptôme. L'ICS, c'est l'actualité d'une faille problématique dans un discours. Il ne doit pas son insistance à son ancienneté. Son ancienneté n'est que le déchet indifférent du surgissement d'un problème insoluble. Son insistance n'est due qu'à son actualité. L'ICS ~~[illegible]~~ est la recollection d'un problème sans passé. Il est pure actualité ; c'est en quoi il est le temps pur : temps non pas qui passe, mais de scansions résolutives d'un insoluble, advenant pour autant seulement que le discours change en ses clivages. Il y a donc en ce sens un ICS de la logique, en ceci simplement que la logique est un discours.

Il ne suffit pas d'opposer utilité et jouissance. Juste, mais facile. Ce qu'il faut voir, c'est qu'il n'y a d'ustensilité que parce qu'il y a rapport à la jouissance. C'est ce que démontre Safouan quant à Dick. Il n'y a objectalité que dans la mesure où la nomination de la reconnaissance a eu lieu, elle en ouvre la possibilité. Comment? —

Ce qu'il faut bien noter, c'est qu'il n'est pas tout à fait vrai de dire comme Klein et Lacan que D. le traite comme un objet. Ce qui est remarquable en ce qui le concerne, c'est qu'il ne traite pas les objets comme tels, i.e. comme des ustensiles. Les objets humains sont toujours des ustensiles. L'usage réitératif que D. fait des portes (par ex.) n'est pas une ustensilité. Il est vrai de dire que, comme fonction principale des ustensiles est la répétition (d'où le travail à la chaîne), mais il faut se demander laquelle. L'ustensilité, nous en trouvons la "première" semence dans le jeu du Fort/Da, à distinguer sans doute de l'indifférence de D. à l'utilisation de l'ustensile. Dissemblables chroniquement, mais justes en principe.

Peut-on dire que l'objet soit un "équivalent symbolique" de l'objet primordial, comme le dit Klein. — Question difficile. Mais il est clair que non. 1 — C'est dans la mesure où est dissolue d'emblée la possibilité même de l'équivalence comme telle que l'équivalence apparaît, et que l'ustensilité de l'objet advient. Nous trouvons ici ce qu'on pourrait appeler la radicale origine du problème Wittgensteinien des indiscernables. L'équivalence en général a donc pour principe le dédoublement fondateur de l'identité. De ce fait, elle a une structure paradoxale. D'une part, l'équivalence est le paradoxe de l'identique non-identique. D'autre part, elle repose sur un autre paradoxe : le dédoublement originaire et on peut supposer qu'elle instaure aussi bien qu'elle est instaurée

rebut, un troisième paradoxe, où le dédoublement signifiant se diffuse dans l'équivalence, trouvant de ce fait en elle sa "cause". La question que nous devons alors poser est de savoir s'il est impossible d'approcher autrement le paradoxe de l'objet perdu. Sommes-nous condamnés à ne pouvoir articuler ce dédoublement qu'à partir de l'équivalence supposée cause, ou pourrions-nous espérer mieux ? – C'est une question très importante pour la résolution du problème de la perversion et de la relation d'objet.

2 – Quant au second point : l'objet est réel, et c'est un autre obstacle. A voir plus tard.

Reste à reprendre : jouissance / [illegible], à partir du maître et de l'esclave.

Déni : refus d'une dénégation ! ([illegible]).

Ainsi : dégoût : Verdrängung ⇄ Verneinung.

Donc, dénier le dégoût : défi d'où s'ordonne un refus du sujet. La dénégation porte la marque du sujet. Le déni l'abolit. Toujours exact ?

Retour du refoulé, identique au refoulé : contradictoire ad circum... idem signifiant. C'est un aspect. On peut aussi développer la théorie des problèmes : si l'articulation des solutions d'impossibilité d'une impondérable ne change rien, c'est précisément parce que toutes les "solutions" laissent intact le noyau de l'impasse. C'est pour autant qu'il y a rupture du noyau (ce qui n'est pas toujours possible) qu'il y a saut et franchissement du "problème". C'est la clé du working-through. Ôtez de là : problème : ce qui est médiat par un moyen, et n'ouvre que sur lui, – qu'il rejette.

I, 131/135, sur le narcissisme.

Interdépendance des thèses suivantes :

1 – plaisir, différence de la constance absolue.

2 – libido autoérotique et développement

3 – impossible de distinguer Je/moi

3.1. imp. de dist. I et S ⇄ 3.2. imp. de dist. pulsion et narcissisme secondaire

4 – imp. de dist. la "réalité" (réel et réalité) dans névrose et psychose

(car S → réel
I → réalité)

D'où les erreurs

Jung et la libido généralisée → "désexualisation" de la libido étendue --> du moi · théorie des défenses

ceci se résumant à :

la culture, défense contre la pulsion ? (Freud?)

(issues dans)

conception de la psychanalyse comme éducation

Reich : analyse du caractère

Deleuze

Narcissisme et identification. Bien distinguer ces deux registres. Mais ils s'articulent l'un sur l'autre.

1ère id. par incorporation : i(a), image du corps, sur le narcissisme primaire.

2ème id. "par régression" au trait unaire de l'I(A) : sur la croix I d'où on regarde.

3ème id. imaginaire freudienne (hystérique) : au M, moi idéal.

Ainsi, les 3 identifications trouvent une référence et un appui (comment) sur la structure des deux narcissismes.

29-3-75

Pulsion : Antinomie de la constance de la poussée des pulsions. A quoi faut-il imputer cette constance ? Nous croyons qu'elle se distingue du problème de la satisfaction.

1. Supposons en effet que toute pulsion ne soit pas sexuelle (ce que Freud maintient contre Jung pour éviter la dissolution du concept de libido (cf Sem I)). Et si d'autre part nous maintenons la constance des pulsions, comment la justifier par exemple dans le cas de la faim, qui est satisfiable ?

2. Ou bien nous identifions les pulsions au sexuel : si d'autre part nous supposons que, inhérent au sexuel, il y a une insatisfaction incontournable, nous pouvons en déduire la constance de la poussée, mais c'est au prix de retrouver l'obstacle de Freud : de perdre la spécificité du sexuel et de ne plus pouvoir rendre compte du refoulement en tant qu'il s'en distingue.

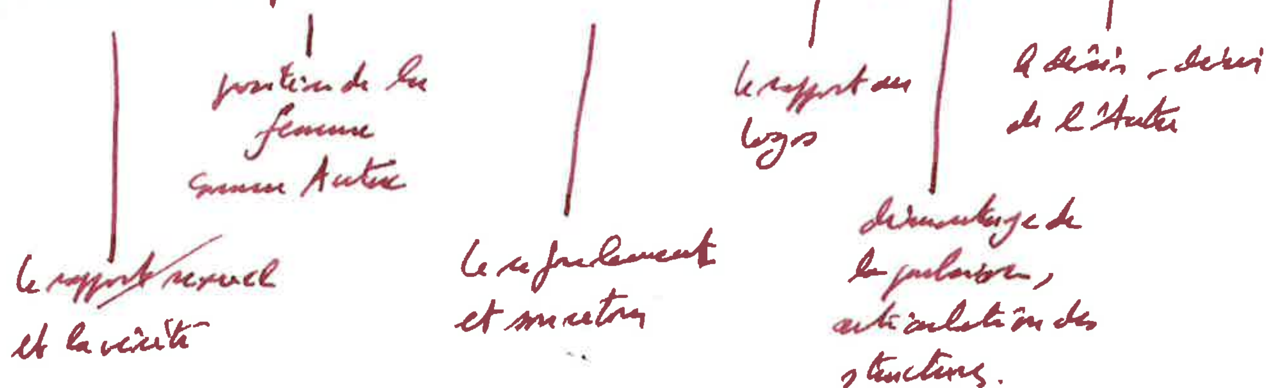
3. Ou bien alors, il faut distinguer constance et satisfaction (ce que nous faisons). ((Mais c'est au prix du paradoxe.))

4. Ou bien renoncer au problème de la constance dans la définition de la pulsion. Ce que nous ne saurions faire. Mais par là même, l'antinomie en apparaît plus vive, et sa solution en fait resurgir l'énigme. Qu'est-ce qui rend constante au-delà de toute satisfaction ?

En ce cas, toujours recours à la monstration deleuzienne : il y a une chaîne des raisons analytiques, et cette chaîne est faite d'une série de paralogismes.

Tous les concepts fondamentaux de l'analyse sont le moyen d'un tel paralogisme. Il faudrait ici étudier avec Derrida (Facteur de la vérité) et Deleuze, en détaillant d'une manière aussi complète que possible cette chaîne. En première instance :

le terme fondamental en est la pulsion de mort. A ce terme sont appendus tous les autres, qui en dépendent : celui-ci retiré, tous les autres se dénouent.



etc..

—

Notion de transfert. Le transfert consiste simplement à supposer chez l'autre un savoir qu'il n'a pas. — L'aurait-il par pure rencontre, et peut-être est-ce là une des embûches de l'amour, que cela ne changerait rien, pour autant que ce qui importe, n'est pas ce qu'il sait, mais seulement qu'il puisse être supposé savoir.

Serait-ce donc là la raison de l'amour ? — Non pas, mais seulement la forme de ses projets. Car ce qui importe, c'est qu'en désirant cette supposition comme source de l'amour et exaltation de l'aimé, l'amant — dit. Il ne dit rien d'autre que ceci : que ce savoir supposé à l'autre était le sien, mais d'un savoir qu'il ne savait et ne pouvait pas savoir. Moyennant quoi, ce dire du mouvement du transfert est la production de ce savoir, et son aboutissement pour celui qui parle, l'amant. Du reste, quitte la foi de l'amour ce qui reste, c'est d'une part que l'aimé reprend la brillance qui entretient ce mouvement du désir et que le sujet, défalcation faite de la séduction de l'amour, est rentré en possession du savoir qu'il avait, sur le mode du non-reconnu.

Il ne faut pas s'étonner si dans ces conditions, ce qui succède à la foi de l'amour est la haine. Si l'amour est le mouvement de transport dont se met en jeu le savoir, la haine est la passion qui fait signe de l'ignorance. Ce lien noué à l'aimé est-il dans l'amour, strictement de l'ignoré. Encore une fois, rien ne lui manquait qu'il disposait pour rencontrer les signifiants du savoir de l'amant, pour autant que ce savoir, l'amant l'a déjà, mais que ce qui importe, c'est seulement qu'il le produise. De ce fait la nature de l'aimé n'est pour rien dans l'amour, elle est, par le savoir, absolument rejetée. Le savoir non reconnu de l'amant rejette l'être de l'aimé.

En pratique la foi de l'amour se dénoue sur un double reproche : d'avoir été trompé par l'amant sur la vérité de son désir, de n'avoir dans l'aimé nullement trouvé les qualités dont il brillait pourtant : malentendu de structure.

*

À partir de là restent deux problèmes qui ne s'imposent tout et que je ne puis résoudre : où intervient le tiers en présence dans cette dialectique.

D'autre part, pourquoi y a-t-il nécessité à ce qui aime, ce soit [illegible] être aimé ?

Sans doute ces deux termes participent-ils aux anneaux de la tromperie, mais je ne peux les rattacher à ce qui précède.

On peut esquisser pourtant que le tiers en puissance soit celui dont on veut être aimé : ce n'est pourtant pas l'aimé : Alcibiade faisant [illegible] Socrate veut être aimé d'Agathon. — L'aime-t-il ? Celui-ci veut-il plus [illegible] don ? Mais il est bien cet autre sous le regard duquel se faire aimant (de Socrate).

Mais comment à partir de là poser la question de la tromperie de l'amour en tant qu'elle se formule comme supposition — son tant peut-être de savoir, que le réel de la merveille ? Car c'est la merveille qui est supposée, mais c'est le savoir dont accouche, elle dite.

—

Ce qu'on appelle traumatisme est ce moment de coupure où nous cessons de sommeil, sommeil où l'éveil, soit un sommeil blanc. L'éveil est un sommeil, [illegible] sommeil dans la lumière sans ombre. Il serait un comme la certitude de ne point s'éveiller. Mais l'éveil est cette certitude, ce qu'il faut des réponses. Le traumatisme est le moment de la coupure. Non pas éveil réalisé, mais réalisation dès lors mémorialisée. Si le traumatisme donne, ce n'est pas au titre de l'éveil qu'il survit, mais au titre de ce qu'il y a mémoire de cette possibilité d'éveil. Le ressassement du trauma n'est donc que remémoration du réveil, et non le réveil lui-même.

—

« Nous venons de perdre un bon ami. Mais soyez heureux, vous venez de trouver un bon maître. »

Rossellini — La prise de pouvoir par Louis XIV.

A mettre en exergue à une mort.

—

la conception traditionnelle du savoir, celle de l'université, qui s'étale d'Aristote à nos jours ; c'est que le savoir s'enseigne, s'apprend, fait l'objet d'une habitude. C'est d'autre part que cet apprentissage doit se faire selon la plus totale absence de passion. L'enseignement est dépassionné ; de surcroît, il dépassionne, et même au désintéressement. Thème fondamental chez Aristote : le savoir est désintéressé ? Moyennant quoi, le sage est supposé être le maître. — On ne dit [illegible] rien de la réciproque.

L'analyse renverse : le savoir est déjà là et ne saurait s'enseigner, mais se retrouve. En sorte qu'une analyse didactique ne saurait être une forme d'enseignement. On peut de surcroît se demander s'il y a un enseignement de l'analyse. Si cet enseignement existe, par quelles voies procède-t-il ? Si ce sont les voies de l'université, alors ce savoir ne peut avoir aucune conséquence analytique. L'enseignement de l'analyse ne peut que avoir d'autres points d'appui. Lesquels ?

De plus, et c'est le plus important, cette retrouvaille ne peut se faire que selon les voies du transfert, c'est-à-dire de l'ignorance. Le savoir, dans l'analyse, se pose selon les voies de l'ignorance. Qui n'est pas absence de savoir, mais sujet du savoir. D'une part le sujet ne veut rien savoir de ce qu'il sait. D'autre part, il n'est nul effet de conscience qui définisse la fin de l'analyse. La fin de l'analyse n'est pas prise de conscience, mais levée des méconnaissances. Mais l'inconscient reste, pris sur le mode nouveau de la sublimation. Ce qui advient n'est pas prise de conscience, mais mode nouveau de la parole : le sujet, de lui, n'est pas sans savoir... C'est le bien-dire.

Ainsi, les voies de l'analyse sont celles de la passion, qui est ignorance

De plus, mais c'est là le plus difficile, le transfert ne se soutient que dans la voie d'un intérêt extrême. Mais lequel ? Sans doute d'une part, de l'inconnaissance du transfert. Mais on sait que c'est là ce qui fait obstacle au savoir, à la différence de la conception platonicienne de l'enthousiasme. Dans la doctrine platonicienne, l'emportement de l'amour mène à la beauté, et par delà elle, au Bien par delà tous les êtres. Dans la doctrine analytique, au contraire. Donc "l'intérêt suprême de la raison" est ailleurs que dans la beauté et que dans le Bien. Où ça ? — Dans la Chose, soit dans l'Etrangère absolue, celle qui suscite l'horreur. De sorte que ce qui soutient l'amour du savoir dans l'analyse est au delà de l'inconnaissance narcissique, le problème étant dès lors le suivant, que je laisse irrésolu : pourquoi y a-t-il intérêt pour une telle Chose, en tant qu'horreur ? Pourquoi les voies de l'horreur sont-elles celles de la beauté inconnaissablement ? Ce qui soutient la poss[illegible] de l'analyse, ce qui la rend possible, est-ce la beauté, ou l'horreur ?

Naturellement, tout ce que j'écris là* est loin d'être exact. Par exemple : le savoir n'est pas déjà là, mais s'invente. Ce qui est là, c'est la Chose, à la même place. C'est à cette place que le savoir (se) vient : mais s'invente. — On verra.

Elisabeth sur l'écriture : que l'écriture de Roussel implique l'effet de la lettre au lieu adéquat. En jouit-il ? — non [illegible]. Dont [illegible] elle le rejette et la pensée de ne pouvoir le reprendre à son compte, comme [illegible] [barré]. Pour en jouir ? Problématique. Mais certainement pour que d'autres en jouissent. On voit ainsi que le passage de l'analyse à l'analyse a la structure du mot d'esprit : ce dont je ne jouis pas à la

pulsion, un autre en jouit, mais à jamais, dans sa satisfaction je trouve pour satisfaire-là, où se trouve pour un temps néanmoins une descend.. Dont je jouis donc en retour, fût-ce sur un autre mode. Ici, le bien-dire.

On voit que si l'éthique du discours analytique n'est pas l'obéissance, elle n'est pas non plus la décence : cynique, mais la pudeur.

Uebertragung : transposition, pour traduire le désir "aux mille langages".

La pulsion, deux problèmes.

1_ Il est faux de penser qu'il y aurait des moments ou des aspects précis de l'analyse qui manifesteraient spécialement la pulsion. La pulsion ne tient pas à tel ou tel moment, mais aux "écarts" de l'histoire, i.e. à ses mutations, à ses renversements. La pulsion n'est pas tel aspect de l'histoire, mais la combinatoire de leurs mutations. La pulsion ne se manifeste pas, non pas parce qu'elle serait cachée, mais parce qu'elle est un concept. De même que la "valeur d'échange", la "plus-value", n'ont aucune incarnation sensible, mais n'en sont pas moins le réel d'un mode réel de production, de même la pulsion, bien que n'ayant aucune manifestation évidente, est un concept réel. Si l'on veut saisir ce que cela signifie, il nous faut d'une part remonter au problème des universaux, et de plus nous demander ce qu'est un mythe. (F.Q.S.). La pulsion, c'est sa combinatoire, c'est l'articulation des moments. Les moments en eux-mêmes ne peuvent servir à plus que d'obstacles épistémologiques au problème de la pulsion, de même que le fétiche ou le phallus pour la fonction phallique.

---

2 - Conceptions de la pulsion.

Trois interprétations : 1 - la pulsion comme décharge (Lacan). 2 - la pulsion comme retour (G.T.). 3 - la pulsion comme poussée constante (Eric Laurent).

La position 2 implique l'idée de différance, et la pulsion à partir du [illegible]. Doit-on penser que 3 vienne de 2.?

—

Il appartenait à l'analyse de s'apercevoir qu'au fond du deuil, il y a une joie, et que l'on peut dire, le deuil est accueil d'un joyeux qui hésite encore à se manifester dans sa césure. Le deuil est joie. Comment rendre compte de cela ?

—

L'hystérique s'imagine que tout acte est un acte manqué : Elle oublie d'une part le passage à l'acte, qui se définit d'être toujours réussi ; et la contingence. L'hystérique s'imagine que tout hasard est une rencontre.

—

Il faut distinguer :

1 – la matérialité du S. – Qui se définit : 1/ du manque à sa place de la lettre, 2/ du non partitionnable de cette lettre. (Derrida).

2 – le réel du symbolique – Qui est 1/ l'impossible de n'être pas parlant. 2/ le manque réel d'un objet symbolique. 3/ la case vide. 4/ le fait que quelque chose manque à sa place : dire du symbolique (Carl).

3 – la texture de la réalité – Qui se définit 1/ de la suppression matérielle du dire. 2/ de la multiplicité interne de la chaîne énoncée. 3/ Du caractère de non-sens de pure matière de cet aspect de la chaîne. 4/ Du chiasme de la réalité.

Ces trois termes se recoupent-ils ? Le point 4/ du 2 – exprime que la matérialité du S. est équivalente au réel du symbolique. Pour la suppression matérielle de l'énoncé ; c'est plus difficile à penser. Problème ici de l'entrecroisement de l'objet (a) —

Il n'est de même que du réel. Le signifiant, c'est la pouille. Plus radicalement, au regard du principe de plaisir, la Chose ne donne aucune assurance, car elle est le Mauvais qui subvertit tout plaisir (ou peut le subvertir). De sorte que l'assurance du Même de la Chose, c'est le plaisir lui-même qui nous en éloigne, ~~[illegible]~~ soit de lui qu'en procède l'exigence. Peut-on dire alors que la Chose revient, elle, à la même place? Ce n'est pas certain, pour autant que c'est une place de désordre. Mais s'il y a du même, il ne peut venir que du réel. — Mais la Chose reste étrangère. De sorte que, fondant le seul même, elle en détourne aussi la possibilité, avec la conséquence que le Même se trouve rejeté dans une autre réalité où le Même de la Chose s'oublie : réalité de la physique.

2 – Mais pourtant a/
1 – La Chose est ce qui revient à la même place. que le principe de plaisir s'en trouve éloigné; b/ qu'il résulte de ce fait l'étrangère, ce Même s'oublie dans le réel physique (par exemple).
3 – Ainsi il y a lieu du Même, mais sur un fond d'oubli du seul Même : la Chose. 4 – Qu'est-ce donc qui permet de dire en temps venu, que la chose est le Même?

D'où : d'où vient l'exigence du même? Car si c'est la Chose qui est le Même, son exigence vient d'ailleurs. Du principe de plaisir, comme exigence de maîtrise, ou plutôt de la réalité; comme exigence de la jouissance? Opter pour ce dernier terme. Mais le même est du —.

—

le capital, c'est du travail accumulé. Dire que cette définition suffirait, on ne s'y risquera pas : problème de la science. Néanmoins, tenons-nous à ceci, que le capital, c'est l'accumulation de la plus-value. On peut alors formuler une doctrine rationaliste du capital. Cette plus-value serait une jouissance différée à recevoir plus tard, et exigeant de ce fait une [illegible] telle de dépense absolue.

On nous accusera de ce point de vue d'une [illegible] historique : c'est que la jouissance sociale de cette plus-value différée au cours des siècles ne s'augmente pas. Autrement dit, alors que par ailleurs la dépense de plus-value [illegible] bien lorsqu'on peut concevoir la rationalité capitaliste actuelle en termes de stocks dépensés, il semble paradoxalement que le stockage de plus-value, sans dépense réelle, a pour conséquence une jouissance sociale accrue, sans dépense réelle des stockages antérieurs. La jouissance actuelle du capitalisme – liée des stocks accumulés pendant lors de [illegible] se définit comme une dépense des stocks accumulés pendant le XIX^e siècle – semble au contraire l'accumulation primitive du capital au XIX^e siècle [illegible] du capitalisme actuel. C'est là [illegible] d'un [illegible] de stockage du capitalisme actuel. On pourrait répondre que [illegible] paradoxe qu'il faudrait éclairer. On pourrait répondre que cette dépense accrue serait compatible avec une accumulation différée de [illegible] dans d'autres pays d'exploitation : pillage du tiers-monde, etc. Mais il semble qu'il n'en soit rien, et que le pillage réel des matières premières à vil prix ne soit pas la vraie raison de ce paradoxe. Comme le prouvent le fait que les effets bénéfiques de la logique capitaliste à l'échelle mondiale n'ont jamais entraîné de misère ses effets de [illegible], n'ont jamais entraîné de misère physique accrue des peuples du tiers-monde. On ne doit pas concevoir la misère du tiers-monde comme une malheur économique, mais comme un effet de dégradation culturelle que le capitalisme a [illegible], ce sont les anciens cadres de référence culturels.

— FAILLE DE LA SUPPOSITION. À partir de J.D.

Ce qui importe dans une pratique n'est d'abord que la faille. Une pratique s'ordonne à une faille dans le réel : faille qu'elle produit et qui fait son enjeu. Ainsi, l'enjeu du marxisme, c'est la faille de la lutte des classes. L'enjeu de l'analyse, c'est la faille du sujet. Une pratique est production de faille. Est-ce dire que la faille n'existait pas d'avance ? — Elle n'était que supposée, de l'après-coup. Mais elle ne va venir à exister que dans le temps de la pratique. La pratique est production de cette faille, mais comment ? — en mettant en jeu la faille. La faille (se) produit elle-même. Mais elle se produit comme réelle : elle devient l'inexistant réelle après avoir été l'inexistant supposé après-coup.

Comment une telle production implique-t-elle le dire ? Sous la forme de la supposition. La supposition est la ~~modalité~~ modalité discursive de la pratique, mais elle n'en est en aucun cas l'enjeu. Pourquoi ce détour nécessaire ? Parce que toute pratique est d'abord pratique du dire, dans la mesure où ce qui est en cause dans une pratique est la division du sujet dans l'effet du signifiant.

Or cette division est l'impossible. Elle est de plus l'inexistant : le lieu sans lieu qui jamais n'advient, mais toujours se déplace. La pratique est déplacement, c'est sa production. Naturellement, comment de la faute. Et ce déplacement, pas n'importe comment.

La fiction, l'artifice du discours est donc bien ce qui inaugure le discours, aussi ce n'est jamais qu'"en creux" la faille de ce discours. Ce que tout discours produit est non pas sa fiction, mais sa faille. Là est la juste orientation de la doctrine des fictions.

Or du fait que cette faille est impossible (à dire), et que de plus,

reproduction, c'est son déplacement, ce qui vient à la place de la faille, c'est
l'artifice du discours : la supposition. Mais il ne faut pas perdre de vue
que la supposition ne suppose que la faille. Dans une supposition quelcon-
que, c'est donc la faille que l'on doit chercher. Mais on ne peut la chercher
que par un mouvement de désupposition. Il est donc vrai que la supposition
est supposition d'un réel inexistant. Mais il est non moins vrai que ce réel
n'est jamais produit que comme la faille de la supposition. C'est à dire
que d'une part, la supposition propose au désir un réel. Mais elle le présente
sous la forme d'une existence, ou plutôt d'un être. Ce n'est pas là qu'est
la faille réelle. La faille réelle consiste en ceci que la supposition est
quelque part intrinsèquement faillée, mais justement par là où elle
le suppose : ailleurs nécessairement. C'est dans le jeu de reproduction
de cette supposition que cette faille réelle peut apparaître. La supposition est
donc lieu d'un jeu d'instauration. Mais cette instauration du réel
(double sens) n'est pas ce qui importe, sinon dans la crise fantasmati-
erre. Ce qui importe, c'est que ce jeu d'instance ne peut qu'être
faillé, et que la pratique qu'il sait est la faille réelle de son
jeu. La faille d'une pratique est donc toujours ailleurs que là où
elle suppose le réel, mais c'est à partir de cette faille réelle qu'elle produit
une supposition de réel (inexistant) en son autre lieu.
La question est de savoir dans quelle mesure la faille réelle
ainsi produite reste occulte (et même pas : reste stérile). La condition de
déplacement ne suffisant pas. Comment alors peut-on renouveler (réje-
ter) une faille réelle ?
(Ceci ne suffit pas encore. Il faut corriger la doctrine de la faille :
produite et non déplacée.)

LA MATÉRIALITÉ DU S^A EST ~~C'EST~~ UNE ANTINOMIE.

La matérialité du S^A, c'est :

1 – le manque-à-sa-place de la lettre (sa singularité). La lettre est et n'est pas à la même place, à la différence de l'objet. Ce qui constitue donc une seconde donnée :

2 – Caractère contradictoire de sa structure locale.

3 – Cette structure locale est ce qui la fait singulière : elle n'est pas spatialisable, elle ne relève pas d'une conception spatiale de l'objet. Mais inversement, elle se présente dans l'espace comme singularité de l'espace. Donc comme objet d'une topologie (au sens lacanien, dérivé de la conception mathématique de la fermeture et de la série convergente).

4 – Enfin, second caractère principal, non déductible des précédents, elle est non partitionnable. La lettre déchirée reste la lettre. C'est le trait principal à fonder ce que Derrida appelle justement son "idéalité". Voir ici Handel sur l'œuvre d'art.

5 – Elle ne consiste donc nullement dans les éléments dans lesquels elle insiste. D'où la question de savoir pourquoi il lui est nécessaire d'y exister.

6 – Derrida ajoute à cela que la non-partitionnabilité et le manque à sa place constituent la garantie (idéalisante) du fait qu'elle ne peut qu'arriver à sa destination, (troisième caractère fondamental de la matérialité du S^A). En effet, elle manque à sa place parce qu'elle revient à son lieu ; et elle est non partitionnable comme garantie de ne pas se perdre en chemin. Pas de dissémination.

7 – Il semble qu'il faille de plus introduire d'autres caractères déclarés ici : l'articulation au manque en particulier. Le lieu de la lettre est lieu d'un manque.

Je ne veux pas ici engager la critique de Derrida. Je veux simplement
montrer que les trois caractères fondamentaux de la lettre dans sa
matérialité : non-partialisable, manque à sa place, pré-destination,
lui confèrent une structure de paradoxe. <u>La matérialité du S^a a une</u>
<u>structure de paradoxe</u>.

Ce qui est important, c'est de remarquer qu'il en va de même de
la définition lacanienne de l'objet (a). La structure de la pulsion
se manifeste dans une antinomie : celle de la vision et du regard,
de l'audition et de la voix, etc.. Cette structure, bien que existante, est
mais facile à démontrer pour les autres pulsions.

Quelle est alors l'antinomie de la matérialité du S^a ? C'est en
question. Esquissons :
C'est le <u>cercle de la matérialité</u> : le S^a ne consiste pas dans les éléments
matériels dans lesquels il insiste ; mais il ne peut pourtant exister à
l'état nu. Il ne peut donc qu'exister à ces éléments. Ce problème
est un peu développé ailleurs (F.Q.S.).

La question est alors : quelle articulation de cette antinomie avec celle
de l'objet (a) ? D'une manière générale, tout ce qui touche au discours
de la réalité, c.à.d. à la structure du S^a, ne peut qu'avoir une telle
structure de paradoxe. Mais plus précisément ? Est-ce là simplement la
manifestation de <u>l'idéalité du S^a</u> ?

—

Lorsque Freud approche de la question de ~~la~~ femme dans la Tête de Méduse, il accomplit d'emblée l'ensemble de ~~[illegible]~~ la division analytique : la supposition que ~~la~~ femme est castrée. Mais il y a plus, et même encore. Si nous supposons que cette castration se décide en effet au spectateur, cette prévalence donnée à la pulsion scopique emporte la division. Poser en effet dans cette pulsion la question de ~~la~~ femme, c'est d'emblée la refermer. La pulsion scopique est par excellence la pulsion qui se ferme. Peut-être est-ce la prévalence - telle à être l'organe du retour dans la perversion. Bref, la prévalence de la pulsion scopique dans le registre de la castration tient à cette fermeture qui la spécifie de son obstacle et son avènement dans son objet. La pulsion scopique est, de nature, homosexuelle. C'est pourquoi pour le regard au lieu du sexe de ~~la~~ femme est déjà l'acte homosexuel par excellence, dont sa castration résulte. Ceci, nous préjugé de la théorie des pulsions, et de sa nature homosexuelle, reste à reprendre.

La psychanalyse serait donc homosexuelle dans sa division ? — Non pas, mais elle reconnaît la prévalence de cette position dans la détermination de la jouissance. Le recours propre de la fonction phallique est tel ; et à vrai dire, pour le phallus comme déterminant de la castration - et déterminant la castration, c'est reconnaître cette jouissance homosexuelle comme première à constituer l'être.

Ici deux questions : que veut dire premier ?

Quelle raison implique le caractère homosexuel de la pulsion scopique ? On fait ainsi cette remarque qu'il serait beaucoup plus

difficile (mais aussi beaucoup plus fécond) d'aborder la question de la femme à partir de la pulsion invocante. Que mettre là au lieu de (voix)? Et pourtant, un tel abord serait nécessaire, si nous devons définir la position de l'analyste à partir de la voix.

Caractère le moins sexuel de la pulsion invocante : la représentation. Ce qui se définit comme étant laisser oublier son origine. Laquelle veut d'ailleurs se faire oublier. Pourquoi le veut-elle ? Quel est cet oubli ?

D'autre part : idéalisation. Le champ scopique est le champ de la forme, à entendre au sens platonicien. C'est peut être ce qui lui confère le privilège absolu qui est le Bien dans la présentification régulatrice de la différence première. Inversement, ce champ en devient le lieu de la de l'oubli de l'oubli. La présentification oublie. Ce qu'elle oublie se fait vision. Mais l'oubli revient comme regard. C'est à dire qu'il porte encore la marque de l'oubli : Il est l'in-forme au champ de la vision. Il est ce qui fait tache et rompt la forme.

Mais ce qui est oublié, est à chercher ailleurs : dans le signifiant, dans la pulsion ~~scopique~~ invocante par conséquent. Pourquoi le signifiant implique-t-il l'oubli sans oubli de l'inconscient ? Peut être parce qu'il est mémoire, c'est à dire pure alternance sans substance à représentifier. Alors, il serait toujours la lettre à reconnaître de l'oubli ; l'autre montre étant présente.

Mais celui-ci ne dit rien de la voix, ni de la loi morale. [illegible]

LE CARACTÈRE CONTRADICTOIRE DE L'ARTIFICE ANALYTIQUE.

La psychanalyse est d'abord un *fait*, de même que la loi chez Kant. La psychanalyse est une expérience dont aucun analyste ne sait ce qu'il signifie. On dira que le fait qu'elle ait été inventée et réalisée par un seul homme : Freud, devrait pourtant nous le permettre. Mais il n'en est rien. Cette conception de l'origine, on sait qu'elle est fausse : ce n'est pas parce que l'on fait d'une origine qu'il y trouve son explication.

De même la philosophie est-elle l'invention d'un seul homme : Socrate. Qui pourrait prétendre savoir ce qu'est la philosophie ? ce que voulait Socrate ? La définition aristotélicienne de la position socratique : l'invention des jugements universels ; les ~~définitions~~ raisonnements par inductions vise quelque chose, mais elle est aussi fausse que sa conception de Dionysos dans la tragédie. Le [illegible] Socrate reste ignoré et ne peut que le rester, plus le commen- [illegible]. Les "présocratiques" ne sont pas des philosophes. [illegible] s'en fait long. Heidegger s'accorderait aussi.

Ainsi l'analyse est une énigme totale, malgré le nom de Freud, index de cette énigme. Néanmoins, et c'est ce qui fait surgir l'*impuissance* [illegible] l'analyste quel qu'il soit *ne saurait* ne pas rendre compte de sa pratique, ne pas en parler. Il est évidemment [illegible] de l'éthique, de dire la raison de celle-ci. Quant du moins à la position de l'analyste [illegible] jamais [illegible] remarque que ceci ne va pas de soi. [illegible] ~~[illegible]~~ accumulation de la plus-value : [illegible] à expliquer pourquoi il pratique l'[illegible] d'indiscret. La On sait même ce qu'en général une telle question a [illegible] "science" de l'économie politique ne *dit pas* la raison de ceci. A [illegible] ne doit-elle le taire avec la plus grande attention. C'est pourquoi il n'y a pas d'économie politique marxiste.

Or, ce qui spécifie l'analyste, c'est que quiconque se tient dans l'analyse ne peut que en parler. D'où procède cette *nécessité* ?

—

25-5-75.

DE L'ACTE ET DU SUJET.

Raison du sujet de l'énergétique : cette [illegible] énergétique n'y a qu'un sens : naturaliser ce qui de dimension de l'acte. Pendant qu'on parle de conflit de forces, ce qui est sujet et acte, ce qui est culpabilité, sont rejetés. D'où la doctrine du signifiant, dont toute la portée est de reconnaître ce qu'il y a du sujet, c'est-à-dire du malaise de la jouissance par l'effet de langage. Or ce point de vue, seul Deleuze est conséquent, qui sait fort bien qu'en refusant le signifiant et en proposant une énergétique des singularités, il écarte ce qui fait l'énoncé principal du discours analytique : la reconnaissance du sujet, ce que dans le texte de Freud se désigne de divers noms : culpabilité, ressentiment, pulsion de mort, etc.

Pourquoi sont-ce les grecs qui ont inventé la tragédie ? Ce n'est paradoxal dans la mesure où ce qui définit leur position éthique : l'homme se [illegible] ; les porte au refus de la faute. Témoin l'aveu d'Aristote, qui fait du ressort de la tragédie une erreur, quand c'est d'une faute qu'il s'agit – ce qui spécifie les juifs, et après eux, Freud et Hegel, c'est d'avoir reconnu que tout acte impliquait faute, même dans l'erreur de ses conséquences. C'est ce que fait Freud en inventant le mythe d'Œdipe après Hegel : c'est de reconnaître dans l'illusion grecque de la faute, la raison d'un crime. S'il y a tragédie, c'est qu'il y a un crime. C'est ce que posent les Juifs. Tout acte est un crime, pourquoi ils aboutissent à la Passion selon Freud. Le [illegible] et l'erreur ne posent rien, sinon la supposition d'un savoir déjà là. Le savoir supposé, est le contrat de la position de l'acte comme faute. Le savoir inconscient n'a pas d'autre sens. La supposition de ce savoir est équivalente à la reconnaissance de l'acte comme impliquant la faute, c'est-à-dire le sujet dans son malaise.

D'où la question : pourquoi les Juifs n'ont-ils pas inventé la tragédie ? Pourquoi la tragédie est-elle une invention grecque ? Sans doute les Grecs

fait-il place à quelque chose : à Dionysos. Dionysos, c'est la reconnaissance grecque de la faute comme démembrement de l'homme. Mais il est clair qu'ils ne vont pas plus loin. C'est ce qui cependant permet de comprendre pourquoi la tragédie est un rite dionysiaque : Dionysos n'est pas le principe du bonheur, il est principe du déchirement, de la faute, il est la reconnaissance grecque de la puissance de mort : "malheureuse race des hommes, ...".

D'où la tragédie prend-elle alors sa naissance ? Dans la doctrine aristotélicienne de l'*amartia* ? Lucien montre qu'il n'en est rien. Et pourtant, n'est-ce pas dans la mesure où l'*erreur* est la faute que le pathétique peut être relu ... cette *erreur* pathétique, ce qu'interdisait par exemple la doctrine juive de la loi ?

La position de J. D., de refuser de penser l'inconscient en termes de latent/ manifeste : [illegible] Elle nous amène en effet tout droit à poser la distinction acte/puissance, et à concevoir l'ICS. comme une puissance. Pourquoi rejeter cette conception ? Parce qu'elle est idéaliste. Elle nous ramène au fond de compte à la conception platonicienne de l'Idée formante. C'est-à-dire à la conception du savoir comme *réminiscence*. Or la position analytique ne se fait pas une réminiscence, mais une *remémoration*. C'est ce qui est à expliquer d'une manière matérialiste, c'est-à-dire en termes de *sujet* et de *production*. Il apparaît aussi que la doctrine aristotélicienne est un équivalent de l'idéalisme platonicien. Comment cela ? En ceci que *l'individu*, réalité dernière, est supposé être au lieu de *disposition* et d'*empreinte*. Ces deux concepts sont la version d'Ar. de l'idée platonicienne. C'est ainsi que la psychologie de l'*empreinte* [illegible], de l'*habitude*, est la version vulgarisée, réalisée, objectivante, de l'idéalisme platonicien. Alors nos positions sur cette production : 1. Le savoir s'invente, etc..

28-5-75.

Transformation du concept de la nécessité. Pour Aristote, la nécessité est ce sans quoi il n'est pas possible de vivre. Or l'être parlant n'est pas un vivant. Si le nom-du-père est nécessaire, la preuve est faite par le psychotique qu'il est parfaitement possible de vivre sans ce nécessaire. Le problème est qu'avec l'être parlant, "rien n'est impossible", et ce qu'il ne peut pas faire, il le laisse. C'est à dire qu'il s'implique dans des structures qui tournent l'impossible, et le déficient : névrose, psychose, etc.. La nécessité à laquelle nous avons affaire en psychanalyse est celle-ci : ce sans quoi il est impossible que du sujet advienne. Or du sujet peut fort bien ne pas advenir, comme le démontre la psychose. Le concept de nécessité en analyse est donc profondément transformé : la nécessité n'est plus l'universel, elle est le singulier. Elle n'est pas incontournable, elle est contingente. Elle n'est pas logique, mais elle est d'ordre éthique, c'est à dire du signifiant. Elle n'est pas la condition du vivant, mais du sujet, c'est à dire d'un être qui existe dans la pulsion de mort. La nécessité, c'est l'exception éthique, ou plutôt au delà de l'éthique (Kierkegaard). La nécessité, c'est le paradoxe, l'énigme absolue. C'est la fonction du père en tant qu'il est l'exception absolument contingente, c'est la dimension non pas du monde, mais de l'acte qui introduit une coupure dans le réel, soit quelque chose du sujet.

La nécessité est ce sans quoi il n'est pas possible d'exister.

Éthique à Nicomaque – Bibliographie élémentaire sur quelques problèmes et concepts. Sélectionnée dans Tricot.

1 – Ouvrages généraux sur l'éthique.

Festugière : le plaisir chez Ar. Paris

H.H. Joachim : The N. Ethics. edited par D.A. Rees. Oxford 1951.

J. Léonard : le bonheur chez Ar. Bruxelles 1948.

2 – Éthique et politique, chez Platon et Ar. ; Robin : la morale antique ; Aristote

3 – le Bien chez Platon : W.D. Ross : Plato's theory of Ideas. Oxford 1951

4 – Idées chez Platon, Robin : théorie platon. des Idées.

5 – Ergon : l'œuvre, la fonction : H.H. Joachim. op. cit.

6 – Exis (disposition) : Robin : Ar.

7 – Oppositions logiques chez Ar. : Hamelin : le Syst. d'Ar.

8 – le savoir chez Ar. : Robin : Aristote.

9 – Socrate et la vertu science, prudence : Robin : cit. de la p. grecque ; Deman : Témoignage d'Ar. sur Socrate.

10 – le plaisir : Festugière : le plaisir... ; J. Léonard : op. cit. .

11 – Platon sur le plaisir : introd. au Philèbe par Diès. (Belles lettres)

12 – les genres de l'Être pour Platon : Philèbe.

13 – la politique et les constitutions pour Platon et Ar. : Politique de Platon ; République ; introd. de Diès ; Ar. : la Politique 3, 4, 6 ; Newman W.L. édition de la Politique ; Robin : la pensée grecque ; Aristote ; H.H. Joachim. Joachim : op. cit.

14 – l'amitié, amour de soi : Robin : Ar. ; Joachim : op. cit.

15 – Acte et puissance : Phys. III ; Métaph. K. 9.

16 – Plaisir chez Ar. et Platon : Joachim : op. cit. ; Philèbe : Festugière : Contemplation et vie cont. chez Pl.

17 - Changement, génération, mouvement : *de Gener. et corr.* ; *Phys.* VI à VIII.

18 - Activité théorique : *Métaph.* Λ.

—

<u>Coïncidentia oppositorum</u> : celle qui intervient de la succession de la position de tout-homme à la reconnaissance de sa femme. Simple : c'est l'envers du discours. C'est donc "à un E pô", celui du désir énigmatique, dans son statut d'exception, que cette conjonction se réalise. Il est bien vrai qu'elle peut impliquer (à ce procès) pour autant que c'est de ce seuil qu'il a trouvé son origine. Mais bien sûr y faut-il l'énigme de l'au-moins-un de la figure du père pour que ce <u>nouveau</u> émerge. Donc : vrai que la succession a une usure : peut-être celle qui se désigne dans l'apathie. Mais au bout de cette usure quoi, l'infini recommencement de ce dire. Dans la mayère l'exception, et l'étincelle jaillit qui fait le saut plus outre à ce pas-tout.

Nous retrouvons ici le problème de J.-D. : un discours engendre un nouveau discours - à un dire pô, celui de qui dit non ! à ce que l'usure antécédente a démontré du forclusif premier.

Le désir de Freud est l'exception supplémentaire d'où s'adonne la nouveauté (la nouveauté) du discours analytique. Ici, question de Millot. En fin de compte, est-ce bien du <u>désir</u> de Freud qu'il s'agit, si on ne donne jamais qu'il n'y ait, dans la théorie, pas de place au désir du père ? Mais quoi alors ? Que le père soit bien là en ce point d'énigme, certain. C'est ce que Freud énonce de la mort du père comme inaugural de l'analyse.

Il faut <u>maintenir</u> que le père dise non à la fonction phallique, en tant qu'il reconnaît la castration. L'exception : figure énigmatique de cette nouveauté vise à l'imposture. <u>Paradoxe</u> épate. <u>Forclusion</u> : point où cette nouveauté entre l'homme. <u>Exception</u>, dire inconditionnelle de ce surgissement d'un père entre l'homme, visant à l'Un de non pas à l'Un numérique, mais à la fente exacte, visant à l'Un de l'inscription. Mais l'exception n'est d'abord pas comptable, elle est exception en tant qu'elle échappe à l'évidence. L'exception, c'est le paradoxe.

Civilisation : la poubelle d'un langagier dont s'illustre l'histoire de la forclusion à quoi l'homme (le tout-homme) voue le sujet. Ségrégation.

Doctrine lacanienne des problèmes : galiléenne ? Un problème s'articule en combinaisons qui épuisent en terme de leur série la question elle-même. Non pas que la question soit par là résolue : Elle subsiste au contraire. Mais les solutions apostiques où elle se formulait déclinent de leur statut, laissant le sujet au niveau propre de sa question. Bien que cette dernière affirmation laisse ouvert le problème de Dieu le principe (le Bordeur Taoïste), admettons-la.

Ce que j'énonce en disant la coïncidence des opposés — soit pour le formuler dans les termes de Nicolas d'Autrecourt : que les contraires en fin de compte s'équivalent, n'est rien d'autre. La doctrine lacanienne de la cause est ici sous-jacente, ainsi que la théorie marxiste des idéologies.

Ceci nous permet alors d'entrevoir en quoi la série des pulsions $\forall x \, \Phi x \longrightarrow a$ nous permet de tenir $\overline{\forall x} \, \Phi x$ pour sa limite : c'est que $\overline{\forall x} \, \Phi x$ est la cause de la série, si elle n'est élidée. Ici, la position de Gérard est à développer. Disons en termes en retrait là-dessus que le Pastout est atteignable pour l'homme comme ~~série~~ terme limite de la série des pulsions partielles et de leur réduplication dans le fantasme. Restant entière (objection de Gérard) la question du bord qui introduit la coupure de la série. On ne peut donc concevoir ce bord sur le mode d'une sériation indéfinie (problème du fini). Il faut un principe qui permette la production de limites idéales (Cantor). Il est certain qu'une analyse est en partie le parcours d'un tel chemin dans le fini et le lieu de productions de coupures transfinies.

22-12-74.

..." que, selon la sémantique — celle de Fr. Baudry, le phallus n'est pas une chose". De là, Dasein, etc.

Deus escreve direito por linhas tortas.

Cherchons comme ~~ceux~~ cherchent ceux qui doivent trouver et trouvons comme trouvent ceux qui doivent chercher encore — Augustin.

Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé : — Perspective augustinienne sur le désir.

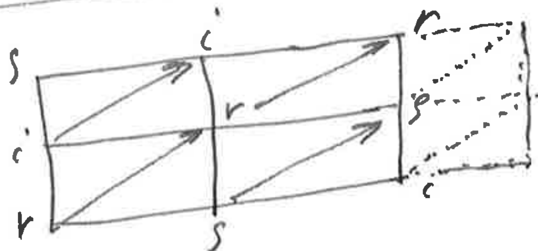
Séminaire : où l'on récolte ce qu'on a semé.

Le Maître est celui qui met fin à l'ennui. Pour F. B.

---

	objet	Agent	?
Castration (symbolique)	Phallus imag. ($-\varphi$)	Père réel	
F. imaginaire	Phallus réel	Mère (symbolique) (?) (ou père imag?)	
P. réelle	symbolique (Φ) ↓ (non mais Φ écrit à la place de ce Sa rejeté)	?A (symbolique) ou (Père imaginaire?)	

Cf. E. Laurent, Lettres EFP n° 13.



– p7 : Répétition et généralité : problème bien posé, malgré la [illegible] des termes. Il s'agit en somme de poser le problème de la cause de la répétition : montrer que sa cause est hétérogène. Alors que la généralité serait le registre du répétant dans l'identique. Problème peut-être de la science, ainsi que posé en début de l'Identification.

Âme : position stoïcienne du problème, qui la fait [exprès ?].

Seulement, cette question du don est une ~~[illegible]~~ disparité.

Fête : idée deleuzienne aussi.

p8. C'est une idée intéressante que le non-répétable ne peut être que répété (au sens freudien). Et que ainsi la répétition n'est pas une doublure du répété.

$\frac{M.A.M}{A.M.A'}$: ou plutôt $\frac{A.M.A'}{M.A.M}$. C'est ainsi que ce que Marx introduit en donnant la dominance à A.M.A', répète la même démarche que Lacan avec les paradoxes de la castration, l'illimitation, la relève du besoin, le paradoxe de la dominance de l'"Aufhebung" dans toute pratique humaine. Le capitalisme en est la forme la plus pure, dans cette absolue indifférence à la "valeur d'image".

Entre temps : production de la plus-value par l'effet de la dominance de ce circuit, A' > A.

– Demander violemment : s'il n'était pas : plus rien ! Fait comme de la structure du fétiche. Non pas tant horreur devant la nudité, qu'indifférence.

Delà : l'homme est un être de culture. C'est à dire qu'il trouve sa jouissance ailleurs que dans cette naturalité. Possible alors que, si le vêtement est maintenu, c'est bel et bien pour faire exister cette jouissance hors-nature. Delà, "suppriment" le semblant, à quoi mènent ? Non pas à l'évidence, mais à l'indifférence. C'est pour maintenir la jouissance que le semblant est maintenu.

Pulsion "épistémophilique", sans doute fausseté du terme : [illegible]. Mais si l'on prend la chose par le biais signifiant de la pulsion en tant qu'articulation différente de l'être et du (savoir), alors, il apparaît que la pulsion de savoir est la base, la donnée inhérente à toute pulsion d'être [illegible]. S'il n'y a pas de telle pulsion, c'est uniquement dans la mesure de la Verleugnung : (A). Mais de même que toute pulsion est de mort pour autant que la mort est signe de l'outrepassement, de même toute pulsion est pulsion de savoir pour autant que l'être en est rejeté dans l'effet fading du savoir inhérent à la visée pulsionnelle.

Darstellung du désir / Vorstellung, refoulement. La satisfaction n'est pas contradictoire avec la constance de la poussée pulsionnelle. La satisfaction, c'est la constance. C'est qu'il y a constance qui satisfait. (Alors ici, jouissance du corps ?)

-(unendlich an sujet forges aggregate[illegible]).

-Autre est ce qui empêche de penser. Mais Autre aussi est ce qui porte à penser. Il est donc de nécessité que tout rapport à ce qui appelle à penser se présente comme un "pas encore". "Pas encore" est le mode de la pensée. La pensée est détruite en ceci qu'elle rencontre ce qui appelle à penser sous le mode de l'interdit. Toute pensée est ainsi non seulement pensée interdite et comme telle portant le non-sens en son cœur, mais est de plus pensée de l'interdit comme sa butée. C'est aussi bien ce qui l'aveugle et la nécessité, la faisant répétition enrouée dont le cœur est cet impensable résultant de l'interdiction.

Pourtant ce rapport se modalise : Autre chez ~~[illegible]~~ Artaud ; autre chez Blanchot ; autre chez Heidegger. La modalité en est de la structure en chaque cas, i.e. de la stratégie non pas d'abord de l'Autre, mais plutôt de ~~[illegible]~~ celle où le sujet fut pris.

Le "Pas encore" n'est de cette voie qu'un mode. Difficultés d'articuler ce qui en serait la raison.

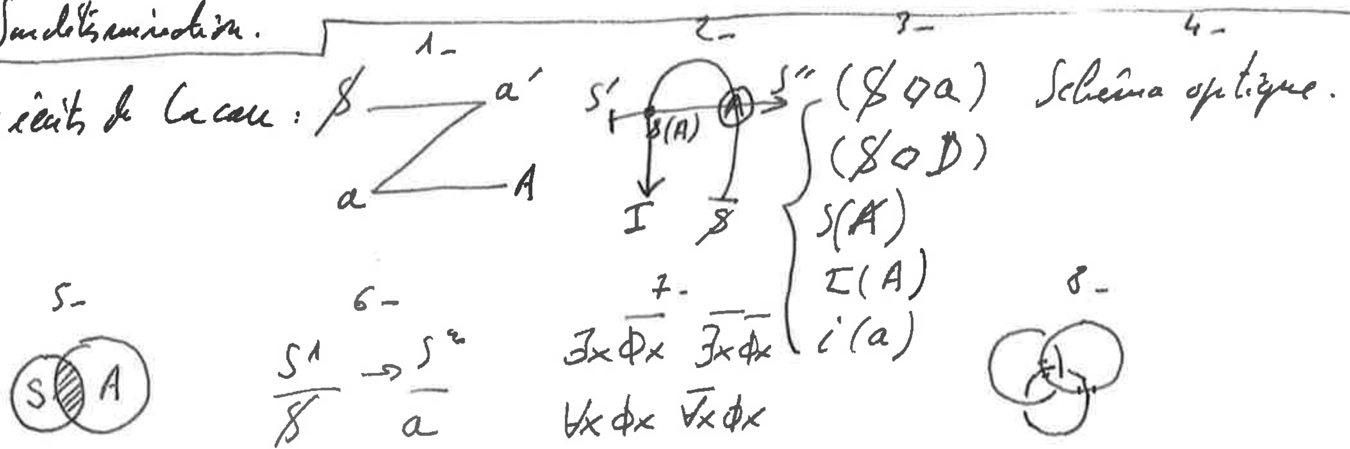
L'interdit lui-même n'est qu'un mode. Celui qui orne la pensée au bouffon. Pour Artaud, autre, de parvenir à penser, ~~[illegible]~~ sont ~~[illegible]~~ en deçà de l'interdit.

Net, évident, certain, que le Partout n'est pas la mère. Tout ~~[illegible]~~ au plus peut-on dire que la jouissance de l'enfant se divise, ⟶.
(Reprendre ce point). Reste que si la mère est qq. part, c'est dans $\exists x\, \bar{\Phi} x$ la mère, c'est la femme, la femme idéale. C'est moyennant une chute ordinaire de cet idéal qu'elle devient mère. Le partout,

Possible :

[illegible].

Les écrits de Lacan :



I- 1- le symbolique, l'imaginaire et le réel.

II- 2- les formations de l'inconscient : désir, pulsion, Ⱥ, introduction de a, identification(s).

3- "

4- " et position du trait unaire et de la doctrine des identifications.

III- 5- L'aliénation : les opérations du sujet et le sujet (entretien).

6- Le discours ~~[illegible]~~ et la cause : place cruciale de (a). Critique de la psychanalyse. La maîtrise et le sujet divisé.

IV- 7- Il n'y a pas de rapport sexuel. Les "rapports" entre hommes et femmes.

8- Les jouissances et leurs discordances. Retournement de Freud : le pas-toute.

(Plus quelques autres schémas : la division harmonique par exemple).

—

Les textes critiqués, premiers moyens de ~~[illegible]~~ l'avancée lacanienne.

—

Que veux-je ? La jouissance du maître. Ce qui caractérise le m.
est qu'il est supposé jouir. Mais cette supposition est déductible du supposé-sa-
voir, et c'est en quoi ce terme est en doctrine superflu. Le m. doit savoir ; il
suit de plus que c'est ce qui le fait parler ; double erreur, mais qui constitue
par résultat qu'il est supposé jouir : des femmes par exemple. Le m., du
simple fait qu'il parle, jouit, ou est supposé tel. Naturellement, ce n'est
qu'illusion, et c'est en quoi le névrosé et l'esclave n'ont pas la même
position. L'esclave ne s'imagine pas du tout que le m. jouisse. C'est au
contraire ce que fait le névrosé, qui s'en imagine esclave.

La position du névrosé est une position d'ataraxie à l'égard de
la jouissance. Le névrosé suppose d'une part cette jouissance impossible du
maître, — mais il sait qu'elle lui est inaccessible. Ce qui le fait sou-
haiter la mort du m., ce n'est donc pas que ce serait un moyen d'ac-
céder à sa jouissance, ce serait plutôt que par cette occasion, tout
maître disparaîtrait à ses yeux, et que le désir de dormir serait ainsi
satisfait, par la disparition de la vision d'une jouissance dans un autre
maître. La mort n'est donc pas la condition de la lutte des maîtres, elle
n'est qu'un moyen. S'il est important que un maître en élimine un
autre, ce n'est pas pour avoir un esclave et être reconnu de lui — autre fonction —,
c'est d'éliminer plutôt la supposition de jouissance. Le maître mort,
imaginairement, ne jouit plus. C'est dire qu'en fin de compte, c'est
le m. lui-même qui occupe cette place dominé par son désir de dormir :
quitte de la jouissance impossible.

Le vrai sens du désir de mort n'est pas à trouver dans un sens
radical où la jouissance s'imaginerait de la mort, au contraire ;
c'est plus simplement un retour à ce que Freud désigne comme l'inanimé,
i.e. au monde supposé dormir, étant quitte de la fonction subjective.

le vrai sens du désir de mort est le sommeil. Ce qui dérange dans l'apparition d'un maître, c'est qu'il vient troubler le sommeil, en faisant paraître au monde le spectre de sa jouissance, de la jouissance impossible à réaliser.

Bien remarquer que le m. se fait lui aussi illusion sur la jouissance. Non certes qu'il croie jouir. Mais il suppose qu'un autre maître jouit, ailleurs, mort éventuellement, mais dont la jouissance reste comme un défi. La mort de cet ~~mot~~ autre m. n'est donc pas une résolution, puisqu'elle laisse intacte cette jouissance supposée, dès lors plus que encore à s'imposer, et que de plus, c'est vraiment elle – la mort –, que le maître s'identifie comme maître, parlant à partir de là.

L'esclave laisse au m. la question de sa jouissance. Quand l'esclave revendique de jouir, c'est qu'il est si non trop proche de passer au maître. Sinon, ce qu'il demande n'est rien de tel : mais simplement qu'on le laisse dormir. L'esclave n'a pas la jouissance : il a la satisfaction de son besoin. L'esclave est rationnel, il est gouverné par la loi de raison, qui est d'abord loi de suffisance à ne pas jouir. Position qui se distingue de l'ataraxie névrotique en ceci que le névrosé anticipe sa mort par rage de la jouissance absolue du maître, alors que l'esclave se contente de vivre (là est le malheur de ce mot) hors du champ qu'il sait falsifié de la jouissance et du désir. La mort anticipée du névrosé fait donc surgir plus violente la ~~sa~~ jouissance du maître : en ne jouissant pas, en faisant porter dans ce refus toute la force de la négation, le névrosé cause cette jouissance impossible qu'il soutient à l'insistance dans le refus où il se tient de toute jouissance particularisée. On voit ici que le renoncement à la jouissance du névrosé n'est qu'apparence : le névrosé abolit toute jouissance particulière pour porter à la jouissance de l'absolu ce qui fait le cœur de

le renvoi perpétuel. Le désir de mort en tant que désir de dormir est donc ici désir d'oublier la jouissance — celle là même —. Mais c'est ce désir même qui la fait exister. En quoi ce désir est battu en brèche par ses propres forces.

le début est oublié ; je sors d'une maison, un café ou un bordel je ne sais, mais qui s'identifie parce qu'à la porte, trois ou quatre (quatre) filles de type asiatique en kimonos de soie violette, l'encadrent, semblent attendre le client. J'arrive alors dans une pièce, devant une autre porte (ou alors, c'était d'abord la première) petite, basse, pleine de toiles d'araignées. De sorte que si je veux passer, il faudra que j'en aie sur moi. Je proteste auprès des filles, j'essaie de revenir sur mes pas, de sortir par la première porte, mais je ne peux : la salle où je suis ~~est~~ une sorte de grotte blanche. la petite porte de sortie n'est plus qu'une étroite fissure impraticable de la roche. Et la première a ceci : ~~quand je tente~~ elle ~~[illegible]~~ est large-ment, mais quand je tente de la franchir, ses bords se rapprochent très rapidement comme des mâchoires, de sorte que, quelle que soit la rapidité de mon élan, je reste bloqué ! Angoisse, je me réveille.

– 5/10/74.

R. de la veille : Maria V. avec un visage assez joyeux mais étrange, me dit [partie importante oubliée.]

Écrire de ce dont je ne m'ingère tout juste qu'ici. De la Beauté : Argument que la beauté tend à se rencontrer éminemment dans certaines régions — (englo-rimée). Objection qu'on ferait que par là, on privilégie au jeu d'une classe et à ses idéaux : Juste. Mais ne fait que négliger un aspect du problème que pour ma part je pose en le retournant : et en faisant question de la raison de cette participation — de l'idéal.

Ici fonction de la beauté : dernière limite à nous préserver, nous pas-tant de la seconde mort que de l'horreur qui surgit au-delà. Qu'une classe qui se fait unique démontrant le fait du Maître propose ainsi l'idéal de la beauté sur ses femmes, se comprend mieux. Est-ce dire alors que toute beauté soit de cette sorte ? Non pas, mais alors l'exception s'y présente comme tragique : comme surgissement de la faute au cœur (et du destin) de la beauté. Natu-rellement, la forme la plus élevée du destin est celle qui se démontre comme nécessité interne du sujet. C'est ici que s'explique l'incompatibili-té de la beauté et de la "faute" : c'est que cette faute est précisément ce qui souille la beauté et que celle-ci voile → jusqu'où il est possible : — Sauf dans le tragique, mais alors malgré la beauté, ou dans une beauté seconde (contre).

Pourquoi dans ces conditions jouir de la beauté en tant que c'est de ce caractère impossible, est-il irréversible, ne s'efface-t-il pas ? Précisément parce qu'une telle impossibilité, qui est la déhiscence du sujet, est ce qui marque l'irruption (mais en fait le lieu) du sujet. Or, c'est ce à quoi la beauté faisait obstacle. C'est à dire que le sujet est ce qu'il est impossible de rendre non-advenu (non pas de refouler, mais de forclore). Il n'y a plus là que la possibilité du refoulement, qui ne laissera la place qu'à la reconnaissance de cette éminemment impossibilité.

Ici Tartuffe, ce qui n'est pas si comique. Que veut Tartuffe ?
A-t-il renoncé à la jouissance ? Non sans doute, et c'est ce qui le précipite
dans sa position. Mais par là où l'on croit. On voit dans sa position un
semblant : le semblant de la renonciation jusqu'à le mener à l'acte
par le détour d'une ruse — ruse du détour. C'est une erreur. Sa
renonciation n'est pas un semblant : elle est au contraire la marque de la
division qui résulte pour lui d'un refus de renoncer. Son semblant est là
où se marque sa vérité. Ce à quoi il renonce, c'est à la renonciation.
Il maintient ferme la position de son (désir). Le résultat, au départ,
en est pour lui l'absence de la beauté, qu'il ne peut plus dès lors que rece-
voir dans sa division, dans le comique sans doute. Cette beauté, que lui
aussi a reconnue contentée dans la position d'idéal de la classe où
il n'est pas, est ce qui le divise (homosexuellement) à n'en recevoir les
signes que dans une privation fondamentale.

Ici, saut.

Platon, Socrate.

De la trace de pas au pas de trace : l'inscription et le signifiant. De la trace de pas, négation forclusive d'une inscription réelle au pas de trace de l'effacement signifiant, d'une négation discordantielle où se marque la distance prise à cette première marque, — de l'une à l'autre : le sujet, banni mais ex-sistant au temps second pour avoir été compté d'abord.

L'Être rejeté, noyau du refoulement primordial, cœur de notre Être. La femme, discordance de l'homme.

—

1 – Le différend chez Freud : de l'Esquisse à l'Au-delà.

2 – Hédonisme et Bien.

3 – Ce que l'analyse peut faire entendre de la position des sexes :

1 – Acte (masturbation) père – fauti ↗ garçon / ↘ fille ?

– retrouver ici la division Φ / ϕ, encore...

2 – Alors l'acte : fait d'homme ? encore...

3 – Ainsi de la question de poser en Φ H et F,

4 – Mais par lui, que fait les F, lui ? Autre chose.

5 – Enfin déplacement du discord...

6 – Questions d'H., questions de F.

7. Sans fin...

—

L'amour est-il homosexuel que chez Platon. C'est le désir qui vise à l'homoiosis. L'amour est amour de la faute, ou celle non imaginaire. C'est seulement la raison de la torsion platonicienne de l'amour : non menant vers l'idéal de la beauté comme imposé du manque, que ce point est non... que dans Platon. L'amour est amour de la faute. Le désir est désir de la cause (se présentant comme ϕ objet). L'amour est amour d'un manque, mais le désir est-il que son signifiant doive prendre corps. Platon : un amour qui serait amour de la perfection ; là est l'erreur, là,

le visage homo.

La théorie des archétypes est dérivable de la théorie réaliste des Idées de Platon. Mais ce qui fait sa spécificité obscurantiste, c'est le fait qu'en elle la seule Idée véritable est l'harmonie masculin/féminin régissant l'univers. C'est ce qui fait son lien au mysticisme oriental.

Mais Platon ici échappe à l'ordure de cet occultisme en ceci que, se dirigeant vers l'Idée dernière, il ne rencontre que l'Un, et aucune "matière". Son homosexualité, celle, essentielle, de la philosophie, est ce qui ici triomphe et permet la philosophie, la seule. L'homo-(sexualité) est fondement du discours philosophique. Elle rompt avec l'ordure mystique. Ce n'est que moyennant ce détour —. La vérité portant sur l'A, ce n'est de ce fait que avec le christianisme qu'elle réapparaît, et que la philosophie rencontre sa limite. le rapport de l'homme à la femme s'y trouve possible de ce fait (dans le christianisme) en d'autres termes que ceux de l'ordure — en termes de <u>vérité</u>, ce qui n'est malgré tout pas la même chose.

Le christianisme <u>n'est pas</u> une religion où le mâle et la femelle s'accordent. Ce n'est pas ici question d'union entre Dieu et la Vierge. Il n'y est question que des rapports du père au fils, de vérité autrement dit. Cette émergence de la vérité dans le rapport à l'Autre, que la philosophie effaçait pour une part, n'implique ici nulle ordure au fond, — pas celle du mysticisme.

—

Question préliminaire à l'inexistence du r.s. : pourquoi y a-t-il des hommes, des femmes ? Qu'est-ce qui classe des sujets selon un clivage tel ?

La psychanalyse n'est pas phallocentrique. Ce qui est essentiel en elle, c'est le paradoxe du complexe de castration. Le point de départ est ici simple : une impossibilité (au réel) à ce que les effets idéalisants du signifiant n'entraînent un refoulé primordial qui n'est que ce qui <u>reste</u> en-deçà de la demande : du corps ? – peut-être. Autrement dit, il y a nécessité (impossibilité d'abord) à ce que le parlant perde une part de son corps : c'est ce par quoi il <u>est</u> parlant, ne parlant rien d'autre que cette partie perdue elle-même, où se s'indique comme réel. La castration veut dire cette reconnaissance, qui peut fort bien être rejetée par qui se soumet, au-delà de la limite, aux effets idéalisants du Sa : imposture de qui édicte la loi.

Si l'Autre désigne cet ensemble des Sants, question à reprendre, le problème est alors de savoir pourquoi l'Autre se constitue comme corps.

(?) Mais est-ce bien qu'il est joui <u>du corps</u> [d'une partie] de l'A ? Ne serait-ce pas plutôt que <u>lui</u> jouit d'une partie de (mon) corps ? Quoi qu'il en soit de l'aporie pourquoi est-ce <u>d'un autre corps</u> qu'il est joui ?

<u>Désir de l'analyste</u> : l'a. ne retient pas son désir. Ceci pour la raison que le désir <u>ne peut</u> être refréné : s'ignorer peut-être, sous l'effet de la demande de l'Autre. Mais ce qui est reçu de l'emportement où l'a. peut être mené, n'est pas son désir mais son Bien = son désir est au-delà, et c'est pourquoi il pense le "refréner" : il n'en est rien. Seulement porte-t-il ce désir à la jouissance réelle qui est la sienne, de confiner au déplaisir. Il ne fait ainsi, sans s'en douter (masochisme) que donner cours à son désir ; celui dont il peut analyser. Ce désir (de l'analyste ?) est désir du désir de l'Autre. C'est ici que commence l'énigme.

—

Il convient pour aborder ceci de bien voir : — que le désir est issu de la loi elle ;
— que la pulsion a une poussée constante : qu'on ne refrène donc pas le désir ;
et que la pulsion, réprimée, se répand ailleurs.

—

Mieux : remarquer ici que l'analyste libre de son désir est — non <u>aimé</u> mais <u>amant</u> : du désir de l'Autre. En tant qu'aimé il est objet. Mais c'est en <u>ce par quoi il supplée</u> à la déclaration qui le fait amant. Ce qui le met en position féminine, n'est donc pas d'être aimé ; mais amant.

—

L'analyste écrivant <u>donne à voir</u> ce qui le divise, ainsi il se manifeste (il représente) non comme aimé ; mais comme <u>amant</u>. L'écrit est <u>ce</u> qui le divise, manière de représenter sommairement l'affinité de l'écrit avec le désir de l'Autre. — Pourtant : Socrate, celui qui n'écrit pas ?

—

Devenir (a) : voilà ce qui refrène, voilà ce qui est désiré. (Désir de mort). Le "contretransfert" est le chemin de ce que l'analyste devient (ne comprend pas) en tant qu'il (s'identifie) à cet (a). Pourtant ici, question de J.D., vacillation.

—

Que la suppléance soit <u>ce qui</u> ~~supplée~~ opère la division, voilà ce qui fait obstacle à une telle théorie.

—

<u>Pas de forclusion de la castration</u>, car la castration est opération, non S^{g}. La f. porte sur un S^{a}. Que le S^{a} consiste en son opération, — la réciproque n'est pas vraie.

– D'autre part, raison pourquoi on ne peut recenser les S^{ts} fondés : parce que le S^{a} est de sa nature singulier, qu'on ne peut en faire l'énumération. Le N.d.P. fait exception, car il est ce d'où procède l'Un. Il est le seul qui soit aussi nominable.

—

La première fois : il n'y a pas – de première fois. La première fois est une condensation (métaphore) de nos malheurs ou de nos joies. "Faire poids" : métaphore de la métaphore (Th. des Sym. de Jones). Le privilège de cette méta-phore : ce qui fait poids. Comment le symbole le ferait-il dans le réel ? La première fois n'est que la métaphore du discours de l'A. en tant que c'est de lui que procède tout effet de marque. Elle est donc la métaphore de notre historial (mémoire) – en tant que nous pensons à partir du passé – (ce qui a été) Or, ce qui vient se répétant est le venir se répétant (a) de notre histoire. Or, ce qui vient se répétant est un pur vide qui nous anime, dissimulé : En fin de compte, – impossible à ad-venir. La première fois (comme tout événement) a donc la structure d'un : il n'y a pas ; il n'y a pas – de première fois. L'effet de marque est ce où nous mène le signifiant, par non-sens – de notre être de sujet, soumis au S^{a}. La première fois n'est que la supposition qu'il y aurait là cause, ce qui est vrai, mais ne se sait pas.

—

— Pulsions "sexuelles" : 1 – Marquer sans doute que dans ~~[illegible]~~ l'inconscient rien ne représente la sexualité sinon une pluralité indéfinie. Que de jeux, ce que la pulsion représente n'est rien du (sexuel).

2 – Mais remarquer qu'il y a des positions d'H et de F., et que c'est là que se pose la question du rapport (au niveau de l'Autre), mais que c'est là aussi que doit être pensée la question de son inexistence, et nullement au niveau de la pulsion partielle.

3 – Ici, marquer l'antinomie entre le premier terme et ceci, disions-je, que relève J.D. : que "l'énergie" conçue comme force pulsant dans la pulsion est la libido (sexuelle ?), i.e. au fond de ensuite un champ dont la mesure est le phallus. C'est à ce point que se présente la vraie difficulté – quant à la nature "sexuelle" des pulsions : que rien n'autorise à faire des pulsions partielles du sexuel, mais que l'énergie définissante, rendant possible la nature de la pulsion est accumulant le Φ. Ce qui à nouveau nous invite à penser l'économie du sujet en d'autres termes que ceux d'une énergétique naturelle, voire pédagogique. Si nous devons tenir que Φ est le résultat du rapport du sujet au λόγος, c'est donc déjà à ce niveau de cet être humain mais dans l'opération de Φ que la pulsion est sexuelle (entre [illegible]).

Ce n'est pas l'important quant : de savoir en quoi Φ définit une pulsion qui justement ne représente rien de la sexualité !

Φ, est-ce du sexuel ? Que serait le sexuel s'il existait ? Qu'est le sexe s'il n'est pas représentable ? Qu'il n'y ait pas deux sexes, jusqu'à critiquer. Déjà nous pouvons définir la fonction de la "différence" sexuelle. Moins encore de dire pourquoi c'est Φ, i.e. qqch. qui est de la nature d'un sexuel-inexistant ! – qui devient ~~[illegible]~~ le décisif du rapport du sujet à son ex-sistence. Nous incite à penser que ce n'est ni différence – signe simplement –, ni deux-sexes, universels de fiction, mais rapport, qui est en jeu. Ceci à un niveau qui est celui d'une nécessité d'universalisation et de congruence des désirs identificatoires,

(rénoncer la question du pourquoi'), — mais qui se manifeste d'une manière centrale dans l'amour. Mais pourquoi cela? Son lien à la nécessité (ou plutôt à l'impossibilité) de l'idéalisation du S^a. Mais pourquoi l'amour est-il "sexualisé", là où il ne s'agit pas de sexe? Pourquoi cette exigence du sexe dans l'acte d'amour? Répondre par le S^a Phallus, c'est précisément tenir la question pour résolue. Est-ce suffisant parce que l'acte implique la fiction obligée de se tenir pour vrai? —

... C'est de là que la pulsion se "sexualise".

... Réponse générale : c'est dans la mesure où le sujet est pris dans un discours qui lui impose de tels idéaux que dans l'analyse, la proposition du passage des Phallus à la fonction n'est pas gratuite. On est bien sûr renvoyé à la question : quel est ce discours? Si on ne cesse pas d'être [illegible] l'hystérisme, sinon [illegible] pas le discours du maître pour formation historique transitoire, on est renvoyé au même point : — Alternance historicité ("culture" fondamentale) — structure (problème du refoulement primaire § et perspective lacanienne du non-représentable).

— Toujours trop de raisons, de trop peu de poids, pour trop de conséquences (refoulement originaire). Pourquoi ce déchet de raisons, d'un côté comme de l'autre? On ne voit comment répondre, sinon par le recours à la fiction. Restant alors à expliquer le caractère [illegible] de cette fiction, au point qu'elle passerait dans le réel ..., la matérialité de cette fiction. Il "fictive" une réalité du S^a, le cercle disait, est en nature de fiction. [illegible] de peu de poids au regard de sa nature, sans que lui-même soit localisable en dehors d'elle. Pourquoi?

le problème de l'adéquation "lacanienne" des S.° à la nature du sujet, qui
me faisait question dans l'abord du S.°: comment étrange l'étonnante adéqua-
tion ~~des S.°~~ de la topologie des S.° au sujet dans ses formes de réel.
Remarquez que ce problème est précisément ce qui est postulé – proposé – dans
l'axiome lacanien: l'inconscient structuré comme un langage. Le
comme n'est rien d'autre que la trace de cette postulation.

—

– La doctrine de la suppléance présente le grave défaut de s'inscrire dans
la perspective imaginaire d'un comblement possible du défaut. Elle imagi-
naire le symbolique. Le "supplément" est donc une formation imaginaire,
qui contredit tout ce que nous avons à apprendre de la raison freudienne,
en tant qu'elle met au cœur du sujet une libido qui n'est pas jouissance
en surplus, mais qui est ce surplus qui annule, rend caduc, voire néfaste
toute "satisfaction" d'une demande. C'est à partir de ce renversement, qui
est le renversement freudien de la question de l'adéquation psychique,
que la suppléance doit être pensée, donc critiquée. Platon ici, meilleur recours.
Et au-delà reprendre la question du réel en tant qu'il fait résidu,
c'est ce qu'il faut voir, à la différence. Refus d'une perspective économique:
la répétition porte la mort au-delà de tout calcul; le sexuel ne se laisse
pas différer. Le "supplément" est ce qui creuse le vide.

—

L'importance de la question de l'"adéquation" apparaît par exemple à ceci:
de nous amener à questionner si les processus primaires (métaphore, métonymie
par exemple) sont un simple fait de rencontre, à admettre comme pt. limite
de notre travail, ou au contraire s'il faut opérer une reprise (celle que
nous avons faite avec JD) qui nous porte à démontrer dedans un aspect
fondamental du rapport subjectif à l'historicité: affirmation (dé-)inaugura-
tion. Déplacer ainsi les problèmes, amène à un déplacement de la question

du langage ; Mé et Mo ne sont plus des procès intrinsèques déterminants "secondairement" ~~dans~~ le rapport d'un sujet à la jouis-sens, ils sont les processus premiers dans lesquels à l'occasion lalangue est prise, dont elle est travaillée.

Ce déplacement présente un grave danger : régresser à un stade pré-lacanien de l'inconscient et des processus, pour autant que lalangue y est déplacée en son simple aspect matériel. C'est déjà là le danger du travail de Sibony.

Mais de même que ce travail, le nôtre déplace la question de lalangue vers ce qu'on ne peut mieux appeler que le λόγος. Non pas lalangue, ni même langage, mais procès d'une "logique" où les termes de la linguistique sont multivalents — résultant "historiquement" : il est vrai de ce travail du logos.

—

Au-moins-un / Plus-plus-d'un — (Pour Marjolaine, Elisabeth, Jean).

1 — le troisième homme : Polyxène, Platon, Aristote.

origine (sophistique) (mégarique) de l'argument : "Parménide." Préface, p. 21/22.

liée à la critique du réalisme des Idées de Platon.

a / "L'homme lui-même" : on reconnaît encore ici le caractère sophistique de l'argumentation, fondée sur les jeux du langage.

b / "Si l'homme tient son être d'une participation" : l'argument n'est pas clair.

c / Unicité de la forme ("le lit en soi").

d / Dans le Timée (?)

Enfin, dit l'auteur, le progressus in infinitum fait le fond de l'objection du 3ème Homme.

Chez Aristote : Métaphysique p. 82 et 427.

"Si tout élément commun à plusieurs choses est élevé au rang de substance séparée, — ce qui est commun à l'homme sensible et à l'Homme-en-soi produira à son tour un troisième homme. || Ce qui est commun à ce troisième à l'Homme en soi et à l'homme sensible, à son tour un quatrième homme, etc..

D'où a contrario la nécessité de refuser de faire de l'attri-but autre chose qu'un universel : "rien de ce qui existe comme universel dans les êtres n'est une substance" (Ar. p. 427).

2_ L'argument d'Ar. est en son fonds nominaliste : critique des réalismes des essences.

Goodman (Vax p. 72/73) présente un argument semblable à celui d'Aristote : N'admettre que les individus composés d'atomes ; refuser existence aux classes et classes de classes, etc..

En effet, soit un ensemble de 5 atomes a, b, c, d, e. On ne considérera pas comme individus les éléments : ab, cd, bc, etc., abc, abd, bcd, etc. (jusqu'à 5). Sinon déjà : $2^{31} - 1$ entités supplémentaires !

Et rien ne m'empêcherait ici d'entasser classes de classes de classes sur classes de classes, formant ainsi une prolifération infinie d'entités nouvelles !

On voit ici le caractère profondément nominaliste de l'argument d'Occam : « Non sunt entia multiplicanda praeter necessitatem ». Le nominalisme, dans sa nature, se refuse à « réaliser » un trop grand nombre d'êtres. La question qui se pose alors vis à vis de lui est de savoir sur quoi il fonde la réalité de ceux qu'il reconnaît.

3_ Le Pas plus d'un chez Aristote. Λ, 3 (début).

On va reconnaître chez Aristote la racine de l'argument occamien, faisant irruption sous la forme du Pas-plus-d'un.

Citation :

« Ni la matière ni la forme ne sont engendrées : je veux dire la matière et la forme prochaines. Tout ce qui change en effet, est qqch. qui est changé, par qqch., en qqch..

ce par quoi le changement a lieu, c'est le moteur prochain ; ce qui est changé, c'est la matière, et ce en quoi elle est changée, c'est la forme. # On irait à l'infini si on engendrait non seulement la sphère d'airain, mais encore la forme ronde ou l'airain ; il faut donc s'arrêter."

Ce : "Il faut donc s'arrêter", d'une décision pure (proairesis), c'est le Pas-plus-d'un.

On voit ici que le Pp.-d'u. est la fonction où se résume et s'énonce l'interdiction des causes infinies.

C'est ce qui est traité en α, 2.

4 – les causes infinies. (α, 2)

"Il est évident qu'il y a un premier principe et que les causes des êtres ne sont pas en nombre infini."

Car : 1 – la cause de toute série comprenant des intermédiaires (en nombre fini ou infini) est nécessairement un terme antérieur aux intermédiaires.

2 – Or une série de cause infinie "en remontant" n'aurait pas de premier terme : tous les termes sauf le dernier seraient des intermédiaires.

3 – Donc une telle série n'a pas de cause.

(Problème à examiner du descendant et remontant).

Alors : "s'il existe un terme final, il n'y aura pas de progression à l'infini, et s'il n'existe pas, il n'y aura pas de

cause finale. <u>Mais ceux qui posent une série infinie</u> <u>ne s'aperçoivent pas qu'ils ruinent la notion même du Bien.</u> Et pourtant personne n'entreprendrait aucune action s'il ne devait pas arriver à un terme. Une intelligence serait absente de telles actions : c'est toujours en effet en vue de qqch. que l'homme agit, du moins l'homme raisonnable, et cette chose est une limite, car la fin est une limite."

(P 114-115)

Ici : infini en acte (par addition) et infini en puissance (par division) — Cantor et son refus : sa limite à lui. Notre article : <u>le principe d'arrêt généralisé à un transfini quelconque.</u>

<u>Etc.</u> .

— 9/5/74 —

- ~~'contradictoire ...~~ inscrire idem ...

- coincidentia oppositorum

- Ce n'est pas que l'ascète refuse la jouissance
c'est au contraire qu'il l'estime insuffisante. Et cette
y faut-il une prédisposition ? perversion - celle
qui gouverne cette difficulté de la jouissance peut se vivre
pour lui. Moyennant quoi il ne laisse plus qu'à
jouir l'espérance d'une jouissance accordée. Espérance
par une difficulté de la jouissance trouve sa justifica-
tion dans une dimension qui se présente comme
de la liberté du
choix pur, où le plus intime de la liberté du
sujet trouve à se conjoindre à le plus radical des exclusions
tion. (Delacroix).

La difficulté est ici de saisir pourquoi
le mystique peut tout aussi bien se trouver
dans le registre de la perversion, ou dans celui de
la psychose. C'est bien ... à renverser les termes
cliniques qu'une telle ambiguïté ordinaire. Il
faut ici supposer avec Lacan que la reconnaissance
de l'A. barré est la forme limite des séries
perverses qui (épuisent) dans la répétition infinie de

l'approche de la jouissance. Ainsi, relation logique (qu'il ne faut pas idéaliser trop facilement), les contradictions coïncident : l'extrême de la jouissance féminine rejoint ce qui la définit : Ⱥ.

Il y a ici pourtant une difficulté essentielle à ne pas manquer, celle qui met en cause une telle logique : si la forclusion peut être assimilée à un refus de la marque de l'Autre (où tout le refus prend sens);

– si d'autre part la jouissance (mystique) est de ce pas-tout qui se signifie précisément de l'Ⱥ,

– comment définir le paradoxe qu'il y aura doublement à, d'une part tenir l'exception des S(Ⱥ) de la mystique comme paradigme de la jouissance féminine, d'autre part à affirmer que la jouissance (mystique) manifeste une forclusion ?

Or voici que nous retrouvons la même difficulté à propos de la folie de la jouissance féminine.

A nous en tenir strictement aux termes en effet, il est strictement impossible de qualifier de folle (psychotique) une telle jouissance : car si résultant d'une forclusion, comment pourrait-elle ~~signifier~~ se conjuguer à une fonction qui, de l'Autre, manifeste la faute ?

Aussi retrouvons-nous ici le paradoxe lié à la nature du principe d'illumination : instance productrice d'idéalité, pourquoi se ~~fonderait~~ naturaliserait-elle dialectique fondamentale-elle, en y apparaissant pour, équivoquement portant le point d'arrêt de la fiction du sujet, dans la psychose ?

Solution : rapport éthique (Hegel) : signifie la contingence du rapport à la loi. Ce qui seul permet d'expliquer pourquoi la femme y est prédatrice, quand elle y est le plus étrangère.

—

— Transfert : la position qui fait du transfert une répétition ~~[illegible]~~ a statut
~~[illegible]~~ à ce qu'il n'y est personne à répondre du transfert. La marionnette
est sans aucun doute l'aboutissement de cette perspective. Et il y a là du
vrai. Mais de "l'incident", on peut déduire plus : il y a une lutte au
transfert et à cette position d'un ~~nominalisme~~ très fort. Elle n'est rien
d'autre que l'A barré : C'est lui qui a pour effet que la lutte du
transfert ne se ferme pas sur des purs fantômes.

Mais on peut déduire plus : et s'apercevoir que c'est à cause
de cet A que précisément il y a prise (nominale) sur les figures de
nos songes : En effet, nul ne saurait incarner l'Autre ~~[illegible]~~ barré.

Dans la rencontre, ce qui est retenu, c'est, à travers celui
qui n'est pas l'Autre, cette énonciation précisément que l'Autre
est barré. Ce qui exige que le transfert se répète, ce qui le ~~[illegible]~~ voue
à sa fin, c'est cette lutte même. Le semblable n'est ainsi mari-
onnette que sous un seul aspect : c'est du fait que l'Autre est barré
et qu'ainsi nul ne l'incarne que cet autre est invalidé dans
la relation, le sujet étant par là renvoyé à une reconnaissance de
la trouvaille.

Il convient donc d'éclairer ici ce qui se passe au moment
de la lutte : ce sont là des termes qui forment un nœud essentiel.
En particulier, le fait que le sujet y soit rejeté, que ce soit là
sa liberté qui le frappe, est essentiel à la reconnaissance par le
supposé du transfert du statut de marionnette où il était assigné ;
Le sujet dans son transfert est donc ici celui qui est joué. Le
position d'où il se croyait maître du jeu, jusqu'à déclarer dans son
fantasme la figure de son sujet (Répétition p 14/15) lui revient
ainsi dans le réel, au point même où il l'attendait, — (ce sujet) —

le surprenant pourtant. Là est l'essence de la répétition, que ce qui surprend était le plus attendu. — Ici sans doute, un déplacement (p80/81) lié au fait que le point où il se voyait surpris n'est pas celui où il le sera. (là encore, pollinus). Ceci confirme à tout le moins que le rejet de son fantasme, était le seul acte qu'il pouvait formuler dans l'impasse de sa demande. Il faut ici dénoter que le point où il se constitue comme rejeté est la forme "suprême" de sa demande d'amour. Que la hâte qu'elle formule lui déraisonne, que de plus elle le fasse comme souffrance, ——— 1.

Les quatre concepts et leur transformation:

- Inconscient ⟶ pulsation temporelle
- Répétition ⟶ <u>tuché</u>.
- Transfert ⟶ temps de fermeture lié à la tromperie de l'amour.
- Pulsion
  - poussée ⟶ constante.
  - objet ⟶ fait le tour.
  - source ⟶ bord, montage
  - but ⟶ zielgehemmt

PULSION / REPRÉSENTATION. La psychanalyse n'est pas une doctrine des éléments de la représentation. Mais elle se trouve devant un problème premier, qui est de rendre compte de la "prégnance" du sexuel dans la constitution du sujet. La conséquence minimale en est de formuler que le sexe n'est pas représentable "dans le psychisme." Si l'on doit donner un premier sens à cette expression, c'est de dire qu'il n'y en a pas de représentants <u>inconscients</u>. Reste à formuler le privilège de cette situation du représentant de la pulsion.

Néanmoins ceci nous amène à une position générale de départ:

Qui est de termi que toute inscription (inconsciente) est une représentation. On doit alors se poser la question de l'importance accordée à un tel point. Relevons d'abord qu'on ne fait ainsi que généraliser le problème freudien du représentant de la pulsion : qu'il n'y ait de pulsion que moyennant l'existence d'un ~~de ce~~ délégué : Laissons de côté les problèmes afférents pour en venir à l'essentiel.

~~De quoi fait-on un discours ? — de ce qui existe.~~

Sur quoi peut s'appuyer le discours analytique ? — sur ce qui existe, sur ce qui s'inscrit. (Réserve à faire sur le fait que l'existence déplace l'inscription). La raison ? Non pas que ce discours serait théorie de ce qui est, mais c'est une pratique : il ne peut donc prendre en compte que de ce qui précisément échappe à l'inscription. Or il faut formuler que ce qui est au plus proche de l'inscriptible est l'inscription. Ici, schéma classique. (Pourquoi ?) (Finalement ce n'est pas évident du tout, ce rapport de la lettre au réel). Pourquoi la lettre fait bord du réel ?

Conséquence : la pulsion partielle seule représente "dans le psychisme" Représentant de la pulsion.
Les conséquences de la sexualité.
— Invention du savoir, son passage dans le réel. Pourquoi on invente du savoir : connaissance à l'éthique tout droit. Déjà, la pulsion en était.

— 2 —

– Problème : d'arriver à cerner la nécessité de ces quatre termes.

Le plus difficile s'annonce comme la pulsation de l'Ics. De façon abrégée, on ne la voit que dans un : "Je suis de nouveau moi-même."
Le parcours du transfert, c'est le ~~parcours~~ le temps de la pulsation. Il restera à ne pas manquer le privilège du transfert dans une psychanalyse, pour en différencier son retour dans toute vie. On a d'autre part noté que ce qui s'accomplit dans ce parcours, c'est la révision de la pulsion et l'émergence du troisième moment du "nouveau sujet".

– Le point : bien relevé par Gatti que, en terme de l'amour, ce qui est quêté dans l'Autre au point de réel indicible, c'est le désirable même, qui est aussi, c'est là le point important, le désirant lui-même. Désir de désir en ce sens qu'il est le désirant à la seconde puissance, est l'objet petit (a), cause du transfert (au fin de compte seulement).

Raison de ce détour par le "dehors" pour en venir à la production de cette cause : difficile. En général, peut être lié au fait que le désir est désir de l'Autre, et que par conséquent le sujet n'est constitué comme ~~désirable~~ désirant que par le détour du désirable : le désirable efface le désirant tout en lui faisant place comme tel, moyennant quoi, par un retournement plus connu, le désirant ne pourra (s')advenir que dans la distance d'un désirable autre (et même : Autre).

– "Renonciation" : L'importance de ce que K. nous présente dans C. et T. tient en ceci : de nous expliquer la renonciation prétendue au désir.

le "chevalier de la foi", sans le bla-bla historiciste du religieux, nous présente en effet le paradoxe du désir. C'est en ce point où la "foi" est articulée en deux mouvements, que les choses jouent.

En effet le premier mouvement de la résignation infinie, qu'est-il sinon une réalisation infinie ? — De quoi ? non pas du désir (ce que rejette K.), mais de la particularité où il s'est originé. Ce qui est aboli, c'est donc l'objet, devenu dès lors dans ce mouvement pure indifférence (celle de l'objet de la pulsion). L'objet, aboli, la constance n'en est pourtant pas moins maintenue : le chevalier ne saurait renoncer à son identité. Ici, K. nous lie magistralement les méconnaissances nécessaires du maître à l'outrepassement où le désir se constitue. L'impossible (la cause) devient ainsi dans ce mouvement possible (idéal) au sens où passant de la réalité au réel, il devient <u>absolu</u> : tel que nulle abolition de ses figures contingentes ne le fait que resurgir plus insistant. Le désir devient ici désir à une autre puissance : aboli son histoire et maintenu son mouvement, en quoi il consiste. Il n'y a donc pas d'histoire du désir (il n'y a qu'histoire des désirs) car le désir est ce qui se découvre à l'abolition-ment de son histoire, comme le non-sens sans au-delà en quoi consiste son <u>existence</u>.

La renonciation ne signifie donc nul renoncement au désir : elle signifie au contraire que c'est pour autant que la condition contingente est renoncée — et elle l'est <u>nécessairement</u> pour qui parle — que le désir est advenu.

Peut-être est-il ici possible d'avancer que le narcissiste est celui qui s'en tient à ce premier mouvement : là réside l'idéalisme de la mirage.

— Il est évident qu'il faut permettre aux femmes et à nous-mêmes, dans notre particularité, de créer un espace où elles puissent échapper à la connerie de leur maître sans pourtant les laisser retourner au silence. condition de notre vie, hors de l'impasse où nous avons heureusement trouvé refuge, de prime abord.

6-9-74.

XI, 160: "C'est en raison de la réalité du système homéostatique que la sexualité n'entre en jeu que sous la forme des pulsions partielles."

Reprendre ceci avec XI, 231 et XI, 152(1), sur la loi du plaisir.

XI: Il faudrait tout reprendre du problème de la pulsion par l'opposition centrale: amour/pulsion telle qu'elle s'imagine p 173. C'est à cette condition seulement (par l'introduction de l'amour) que peut être ~~[illegible]~~ saisie la question des identifications (die äussere Reize) et la manière dont la répétition ~~[illegible]~~ intervient dans la pulsion dans le parcours du transfert, (ici Kierkegaard est allégé).

Il faut d'autre part (c'est la même chose) voir la manière dont la pulsion joue par rapport à l'Autre dans l'Idéal: seconde identification.

Reprendre la différence.

Irruption de la pulsion dans le champ du narcissisme / plaisir — si le champ est unitaire ce qui est en cause précisément.

L'obsessionnel *fait l'impossible* comme l'hystérique fait l'homme
tel est la nature de ce qu'il présente à la pensée. Ceci nous porte à la
question de ce point commun d'un "faire" : semblant? Mais qu'est-ce
qui se trouve ainsi *tourné* du rapport à la cause dans ces deux positions?

Naturellement est à préciser ici pourquoi l'impossible est ici
le père-mort — auquel on s'identifie. Remarquable que dans les
deux cas de ces névroses, ce soit autour de la question du père — comme
l'Homme, comme l'Exception, que s'articule le tourment du
symptôme. Là est peut-être ce que le symptôme a de peu
réel. Restant à préciser comment est ce qu'il *présente* le réel,
car c'est là l'essence du symptôme.

La nécessité de penser la pulsion dans les termes de l'éthique et
ceci d'emblée, au sens d'un appel à quoi nous tire à la mesure
d'un abstrait, apparaît mieux devant l'objection qui ferait de la
pulsion l'essence du fascisme. D'où s'impose en effet l'idée qu'elle
serait à dominer, à contresens absolument de ce qu'est la pulsion
chez F. La pulsion n'est pas à dominer mais à sublimer (sans
nécessité) : le statut éthique lui est assuré de tout point par
sa nature, si sa constance s'origine dans l'éternisation du
symbole. Ce qu'est le fascisme, c'est un retour de la haine liée
aux effets du machinisme, et du S^a en tant que le réel est,
dans ce discours, rejeté.

– Pourquoi y a-t-il dans l'amour, réciprocité d'aimer ? Ou bien encore, pourquoi le transfert est-il le passage obligé de toute analyse ? Pourquoi tout avènement du sujet au lieu du savoir implique-t-il un Autre ?

L'illusion centrale de l'amour, est-elle d'aimer, ou de se croire aimé ?

Le sujet supposé savoir est à ce jour, peu localisé. Pourquoi ~~[illegible]~~ est-il supposé *ailleurs* ? Ceci implique la précondition : où le penser sinon ? le SsS ne peut donc pas dire "je", il ne peut être posé que comme formation tierce. – Pourquoi, ce qu'on lui suppose est le savoir inconscient ?

Le chemin du transfert : "être investi." On y *suppose* un quelqu'un qui soit adéquat à soutenir le rapport d'amour où l'on s'engage. Il importe de dégager la face ambiguë du savoir ainsi supposé en ce lieu, en tant qu'il est leurre pour pure ignorance.

Se satisfaire : s'il n'y a pas, en dernière instance, de principe de plaisir, ce qui (se) satisfait vise à un satisfaire-à.

Renouveler ici la question de la répétition à partir de la perspective kierkegaardienne. Lui redonner, comme au nouveau départ, un sens concret, qui devra nous ramener ensuite à sa portée absolue.

Se faire est en fin de compte la perspective de l'éthique traditionnelle, en tant qu'elle identifie les conditions du Bien au plaisir, à l'éradication de l'hors limite du parlant. Elle n'introduit la perspective de l'Idéal (du moi) que dans l'affirmation d'un retour dernier à la satisfaction. C'est là le mouvement de Job ; ce n'est pas celui de Kierkegaard.

Etc.

L'Homme, la Femme, sont figures limites du rapport sexuel : on ne peut y échapper. L'H et la F *n'existent* pas. Les femmes n'existent que comme $\overline{\forall x}$ et les h. que comme $\exists x \Phi x$: Un h. – Sinon, ils se vouent aux figures de l'impossible. *Un* h., *une* f., c'est la solution *la moins impossible* à exister. Mais il faut expliquer ce qui par l'être divise les parlants en deux classes qui, par un fait d'aliénation, ne peuvent échapper à cette division.

Identification.

Conté p. 109 : le second mode d'identification, régressive, à l'objet, est
donc l'id. au trait unaire. Point important. Ceci permet de
faire s'accorder avec le texte de Conté et surtout avec le séminaire
sur l'Id. le texte des Écrits.

– Reste alors à en distinguer (cf. : E) la première, au 2d temps
puissant de la demande ?

Conté 110/111 : Je ne peux lui accorder pour l'instant ce point du 2d.
qui manque. Cela n'est nulle part dans Lacan, c'est contraire
à la doctrine. D'autre part, la conséquence en est qu'on ne peut
dire que l'enfant s'identifie à la toison comme absente. C'est
plus compliqué ?

" p111 : Je ne crois pas ce 2d temps du cerne. Or, s'il s'élève
est astucieuse (mais peu claire) elle obscurcit le texte de Lacan,
au point même où pourtant L. l'éclaire : de la trace de pas au
pas de trace, d'une négation à l'autre.

→ On me demande d'écrire du cœur. Cependant la psychanalyse m'enseigne que ce qui touche au cœur ne peut que s'écrire, non pas tant ~~que cela se~~ qu'il en parle, mais plutôt qu'il y résonne, — frappant.

Ce coup au cœur de la beauté, cher à telle de mes connaissances, le comme familier de ~~la rencontre~~, est ce qui d'abord surgit à Bonnieux. ~~En~~ Rendre compte dans les termes de la rencontre (analytique), est ce que je conclurais.

- - - - - - - - -

Dix ans passent.

Rêve, du 14/9/74 : Près du réveil. Patrick Aumont, chez Jean-David peut-être, m'annonce (ou est-ce quelqu'un d'autre), qu'Elisabeth ne viendra pas. L'air comme joyeusement étonné, à faux ~~peut-être~~, je dis : "Ah bon ?" Pas moins gai : "Ah bon ! Ah bon !..."

Et je me réveille, reprenant la comédie de la peine suscitée par son absence. Mais cela n'est plus que jeu.

Quand je fus troisième du triple

Ce qui ne m'advint qu'une fois

Moins inouïe fut la seconde

Mais la mémoire ne l'oublie pas

C'est comme si j'avais été la première

Elles m'en accordèrent le rang

Mais de ce tiers dispersé, J'ai perdu la première chance

Et elles sont à nouveau trois

Ayant retrouvé la première joie

Mais plus jamais nul ne verra

Une telle parfaite rencontre

Et désormais elles sont par deux

Laissant rien de ce qu'elles furent.

Il n'y a pas de première fois

– Quelque chose à quoi vous ne pouvez plus rien : la répétition, à la différence près de la souffrance.

Pourquoi écrire ?

Éclairer ce que j'aurai été, à défaut d'être plus rien.

Quel jeu m'a été joué ? Lequel ai-je joué ?

C'est pourquoi je n'écrirai que dans la mauvaise foi. Ainsi rien ne sera dit que de ce premier point de vue.

Fantasme.

Auquel on ne pourra rien.

Et on ne renonce pas. D'un choix à faire : savoir quoi refuser. Que de plus il faille subir – mais comme conséquence d'un refus, la relation de jouir, n'est pas renonciation. On ne peut qu'ignorer dans le mépris ce qui ainsi revient malgré soi. On ne renonce pas : il faut seulement savoir subir les conséquences de ce refus de renoncer.

S'adresser à soi-même par l'intermédiaire de la mémoire. De cette reprise, on verra s'il faut défalquer la soi-disant falsification à l'autre. Et ce qu'il y a de ravageant dans ~~[illegible]~~ son ironie. Je ne serai pas l'homme. Mais quelles solutions restent ici, de cette soustraction à la jouissance ne revient qu'un rejet ? Reste de partir ; reste de —— . Mais le temps n'efface rien. Et la trace reste pure de la rage, qui revient à tout homme, de relire.

Il n'y aura pas de lien sur ce point, d'homme à femme. Restera la rage. Soit que l'écrit en saura fixer la raison, et il rendra à reconnaître ce dont pourtant il partait de ce que seule les

femmes valent. Mais au prix d'une sérénité dont je ne veux pas. Je ne veux nulle amitié : je veux la trace de l'amour.

Soit qu'il manque ce point. Mais ici est le sans-espoir, où se perpétue, seul valant, la haine éternelle. On ne peut se tuer que du jour où ce que disent les femmes est rejeté. Hélas, pas même un espoir d'y atteindre, à cette heure.

1-

-Question de J.D. sur la "sexualité-féminine :" Si la psychose met en question "l'usage de la parole"; - la sexualité féminine questionne et fonde la notion de sexe et de jouissance.

---

1 - Pourquoi une "sexualité féminine" ?

2 - Issue d'un problème : celui de la phase phallique et de la castration.

- Pour Freud, H et F passent par la castration pour le désir.

3 - Objection à Freud : la jouissance féminine et la castration.

Il y aurait indépendance de la jouissance féminine et de la castration.

Ainsi Jones fait de la ph. Φ chez la fille un effet de refoulement, secondaire / à la jouissance primaire. (E 687 (2))

(Ainsi Scil. I, 66/68) (Puis 76/78)

renonce à l'objet

1) devient femme "légale"

renonce au désir. | ne renonce pas à l'objet.

revendique

2/

donne ce qu'elle n'a pas.

3/

~ renonciation à l'objet → identification.

- renonce à l'objet (Φ) (le père) obtenir un enfant.

renonce à sa pulsion.

amour pour le père

p7 col 1

identification au père.

revendique Φ l'objet :

↓

homosexuelle

aime parce que l'A ne l'a pas

~~donne~~ ce qu'elle n'a pas

↓

forme sublime de l'amour.

accepte de ne pas avoir Φ



— Envie du Pénis, castration.

Entrée de la femme dans C. O.

— 1/ Souhait que le clitoris soit un pénis — F.

2/ Avoir le pénis du père, —— P.

3/ Enfant du Père. —— C.

φ ——

— PIOI.

fantasme d'avoir un enfant du père.
φ
qui prend valeur sauté.

L'envie du pénis est mise en place d'un fantasme

qui

C'est dans le fantasme qu'apparaît le Φ.

Pas de v.s. dans le fantasme car $◇a. Pas de $a

dans le fantasme. Son ordre prend valeur.

Il n'y a pas de rapport sexuel – Suppléance à cet ab-sens dans le rapport au sexe :

N – $\exists x . \overline{\Phi x}$	$\overline{\exists x} . \overline{\Phi x}$ – I
P – $\forall x . \Phi x$	$\overline{\forall x} . \Phi x$ – C

Opérations de la maîtrise
- Visée du discours
- Place du sujet

Conséquences du symptôme.
- ~~[illegible]~~ Obstacle du réel.
- Surgissement de l'ἕτερος.

– Partir du [illegible] : En quoi justifié ? Il n'y a pas d'opération méta-physique à tenter d'obtenir de l'histoire l'aveu de ce qui y agit de structure. Que le discours du maître soit de fait antérieur ~~[illegible]~~ à l'apparition de l'analyse est ce qui peut nous inciter à cerner comment les opérations d'une logique s'articulant dans une fonction de temps [illegible]. Prévalence qui n'implique nulle domination des facteurs antécédents, mais marque qu'elles conditionnent l'apparition d'autres termes.

Or la fonction historique du discours du maître est de constituer l'exploitation de la visée : la maîtrise s'articula ~~[illegible] dans~~ éminemment dans une problématique de la cause finale. La philosophie grecque a, sous les termes de l'εἶδος, du τέλος, de προαίρεσις ~~dégage~~ en forme de concepts les éléments d'une pratique, celle de la maîtrise sous sa forme [illegible]. Au point qu'ici pourrait reconnaître la perspective aristo-[illegible] qui déduit la cause finale de la dominance formelle : plutôt considérer que l'exigence formelle telle qu'elle se maintient de Platon en Aristote n'est que la conséquence de l'exigence de raison en tant qu'ignorance de la matière. Reconnaître alors que cette raison procède elle-même de la perspective du Bien, seule fin assignable à ce discours du maître. Entre les [illegible] ; postulez que un tel [illegible] n'est [illegible] que par le rejet de la matière en cause subordonnée, telle est l'opération de l'idéalisation de la jouissance où s'enracine

que par une mise de ce Λόγος, puis, comme l'œuvre du dire, resurgir la violence inhérente à cette déallégorisation : s'annonce dans une rétroaction de logique l'énonciation tautologique d'une loi valant comme sans raison, au-delà de toute exigence, comme de tout plaisir.

II – "Ce n'est pas en tout discours qu'un dire vient à ex-sister."[9]

– le dire est relatif au discours. Énoncer qu'il n'y a pas de rapport sexuel ; soutenir que le phallus dans sa fonction est ce qui supplée à une telle inexistence ; avancer que cette difficulté du r. s. est ce qui fait symptôme ~~thèse~~ d'où peut s'énoncer la vérité de la maîtrise, ne sont thèses qui ne peuvent ~~se soutenir~~ s'égrener que d'une nouvelle position quant à la jouissance, celle de la pratique analytique.

(… (sur le "nominalisme" à éviter)).

C'est reconnaître qu'il n'y a pas de fondement d'une théorie autre que la pratique qu'elle institue – la difficulté étant alors de ~~[illegible]~~ frayer la nouveauté de cette pratique dans les discours précédents.

– – – – – – – – – – – – – – –

– Avant de commenter la fonction Φ : dans l'éthique, qu'est de faire surgir la question du sexuel : jouissance – corps – impossible – inscription.

– De là, la fonction Φ, être et avoir (identification et rapport). Mais supposé de ce fait, une "théorie" du symbole où se saisit ce qui "fonde" l'exigence du Φ : raison, Λόγος. – les paralogismes de la raison ; pourquoi la psychanalyse les reprend ?

– Comment le ~~#~~ corps s'unit au symbole dans la <u>pulsion</u> et dans le <u>rapport à l'Autre</u>.

– La position de la femme : pourquoi l'éthique se conjoint ici à une doctrine qui suppose le phallus : Si une femme se trouve

soutenir une position éthique dans l'acte sexuel, c'est précisément
à la mesure de ce que cet acte est pour elle contingent : l'absence de
la castration, son caractère pour elle contingent, lui rend l'amour
d'autant plus exigible. Refus par elle du semblable, maintenue de
l'Hétéros où elle se ressource : elle est pure source de cet Hétéros,
traduisant le dédoublement à quoi la voue d'être parlante,
sans y trouver remède à sa division : sans-raison du $\overline{\exists x}.\overline{\Phi x}$.
la folie. La demande d'amour est pour elle inépuisable, en tant
qu'elle vient de l'Autre, toujours femme. Non pas pulsion,
comme d'Evelyne, mais folie, d'ailleurs, bien que si semblable.
Car sinon, pourquoi pas de perversion ?

Phallus, castration. Si les femmes ne sont pas soumises à la castration, que signifie le Penisneid ? Réponse de Freud : reproches fait à la mère. Mais pourquoi celle-ci se voit-elle supporter cette demande ?

Théorie de la libido

Libido est un terme de la doctrine des pulsions, introduit pour désigner l'expression dynamique de la sexualité, (et déjà utilisé par A. Moll dans ce sens (Untersuchungen über die Libido sexualis 1898). par l'auteur dans la psychanalyse

Dans ce qui suit, on exposera seulement les développements, qui ne sont pas encore révolus, que la doctrine des pulsions a subis dans la psychanalyse.

Contraste entre pulsions sexuelles et pulsions du moi. La psychanalyse, qui reconnut qu'elle devait construire tout événement psychique sur le jeu des forces des pulsions élémentaires, se vit dans une (position) des plus difficiles, du fait qu'il n'y avait pas dans la psychologie de doctrine des pulsions, et que personne ne pouvait lui dire ce qui est proprement une pulsion. Le plus total arbitraire régnait, chaque psychologue avait l'habitude de postuler n'importe quelle pulsion, et autant qu'il lui semblait bon. Le premier registre de phénomènes que la ψ étudia, fut celui de ce qu'on nomme les névroses de transfert (Hystérie et névrose obsessionnelle). Leurs symptômes s'originaient au

ceci, que des motions pulsionnelles sexuelles ~~étaient~~ avaient été rejetées (refoulées) de la personnalité (du moi) et s'étaient trouvé une expression par des chemins détournés (à travers) l'inconscient.
Ces faits purent être démontrés lorsqu'on ~~indiqua le contraste~~ opposa les pulsions du moi (pulsions d'autoconservation) aux pulsions sexuelles, et on se trouva en accord avec le mot désormais passé au proverbe du poète, que la marche du monde, c'est « la faim et l'amour » qui l'entretiennent. De même que la faim était l'expression de la pulsion d'auto-conservation, ~~l'amour il était~~ la libido était l'expression d'une force de l'amour. La nature des pulsions du moi demeurait alors indéterminée, et inaccessible à l'analyse comme toute autre caractéristique du moi. S'il fallait ~~supposer~~ faire l'hypothèse de différences qualitatives entre les deux sortes de pulsions, et lesquelles, on ne pouvait le décider.

<u>La libido primordiale</u>. Cette obscurité, C.G. Jung tenta de la dissiper par les voies de la spéculation, en n'admettant qu'une seule libido, primordiale, qui pouvait être sexualisée ou désexualisée, et qui donc coïncidait ~~des~~ dans son essence avec l'énergie psychique en général. Cette innovation était ~~méthodologiquement~~ d'un point de vue méthodologique discutable, elle ~~produisait~~ jeta dans un grand embarras, ravala le terme de « libido » au rang

d'un organisme supérieur, et devait distinguer (toujours cependant) dans la pratique entre libido sexuelle et asexuelle. La différence entre les pulsions sexuelles et les pulsions ~~de~~ d'autres buts (Zielen) n'était justement pas prête d'être levée ( ) par le moyen d'une nouvelle définition.

La sublimation. L'attitude attentive des tendances uniquement accessibles à l'analyse avait entretemps amené à des découvertes de détail remarquables. Ce qu'on appelait la pulsion sexuelle s'avéra hautement composite, et pouvait encore être désintégrée en ses pulsions partielles. Chaque pulsion partielle est (invariablement) caractérisée par sa source, nommément la région du corps ou zone, d'où ~~elle~~ son excitation est issue. De surcroît, il fallait distinguer en ~~la~~ elle un objet et un but. Le but était toujours ~~—~~ la satisfaction par la décharge, (mais) il pouvait subir une transformation de l'activité à la passivité. L'objet ~~est~~ (était) moins fermement attaché à ~~~~ la pulsion qu'on ne l'avait d'abord pensé; il était aisément échangé contre un autre, et surtout la pulsion (qui avait acquis un objet externe) pouvait être retournée contre la personne propre.

Les pulsions ~~distinctes~~ séparées pouvaient demeurer indépendantes les unes des autres, ou bien se combiner — d'une manière

encore inexplicable – pour accomplir un travail en commun.

Elles pouvaient également se fondre et se représenter l'une l'autre, transférer l'une l'autre leurs investissements de libido, si bien que la satisfaction de l'une tenait lieu de la satisfaction des autres. ~~De fa~~ La plus significative des vicissitudes des pulsions apparaît la sublimation, par laquelle l'objet et le but sont changés, de sorte que la pulsion sexuelle originelle trouve satisfaction dans une activité qui n'est plus maintenant sexuelle, sociale ou éthique estimée hautement.

Tous ces traits (qui) ne s'ordonnent pas encore en une image d'ensemble. ?

Le narcissisme. – Un progrès décisif ~~fut~~ s'annonçait lorsqu'on osa s'approcher de l'analyse de la démence précoce et des autres affections psychotiques et que (par là) on commença à étudier le moi lui-même, ~~et qu'ainsi on commença~~ où l'on avait ~~reconnu~~ jusque là ~~à étudier le moi lui-même~~ que l'instance du refoulement et de la résistance. On reconnut comme processus pathogène de la démence que la libido s'est retirée de l'objet et s'est introduite dans ~~le~~ le moi, cependant que les bruyantes manifestations de la maladie prennent naissance dans le combat vain de la libido pour trouver le chemin de retour vers ~~les~~ les objets. Il était également possible que

que la libido objectale se transforme en investissement du moi, et réciproquement. Des considérations ultérieures montrèrent que l'on pouvait ou devait en faire l'hypothèse sur la plus grande échelle, que le moi devait être considéré plutôt comme un grand réservoir de libido, duquel la libido est envoyée sur les objets, et qui est toujours prêt à accueillir la libido refluant des objets. Les pulsions d'autoconservation étaient aussi de nature libidinale, c'étaient des pulsions sexuelles, qui, au lieu des objets extérieurs avaient pris le moi propre pour objet. On connaissait par l'expérience clinique des personnes qui se comportaient d'une manière saisissante, comme si elles étaient amoureuses d'elles-mêmes, et on désignait cette perversion *narcissisme*. Maintenant, on appelait la libido des pulsions d'autoconservation *libido narcissique*, et on reconnaissait un haut degré de cet amour de soi comme l'état primaire et normal. La formule antérieure pour les névroses de transfert ne nécessitait certes pas d'être corrigée, mais devait être modifiée ; au lieu d'un conflit entre pulsions sexuelles et pulsions du moi, on parlait mieux d'un conflit entre libido d'objet et libido du moi, ou, comme la nature des pulsions était la même, entre les investissements d'objet et le moi.

Apparent rapprochement avec la conception jungienne.

Il y aurait de cette façon toute apparence que la lente recherche psychanalytique aurait rejoint la spéculation jungienne de la libido primordiale, spécialement en ce que, ~~au~~ à la transformation de la libido objectale en narcissisme, voilà certaine désexualisation, ~~[illegible]~~ un renoncement aux buts spécifiquement sexuels est inévitablement lié. Néanmoins il faut se souvenir que, si les pulsions d'autoconservation du moi sont reconnues comme libidinales, on ne doit pas en conclure que dans le moi n'agissent aucunes autres pulsions.

~~[illegible]~~ La pulsion de la horde. De plus d'un côté on affirme qu'il existe une "pulsion de la horde" spécifique, innée et non susceptible d'être résolue ultérieurement, qui détermine le comportement social de l'homme, qui pousse les individus à s'unir dans de ~~toujours~~ plus vastes communautés. La psychanalyse doit contredire cette ~~[illegible]~~ représentation. Supposé même que la pulsion sociale (fût) ~~[illegible]~~ innée, elle est cependant sans difficulté reconduite à des investissements d'objets primitivement libidinaux, et se développe chez l'individu enfant comme formation réactionnelle à des attitudes de rivalité haineuses. Elle repose sur un type particulier d'identification à l'autre.

Tendances sexuelles inhibées quant au but. Les pulsions sociales appartiennent à une classe de motions pulsionnelles que l'on n'a nul besoin de nommer sublimées, quand bien même elles s'en tiennent proches. Elles n'ont pas renoncé à leurs buts sexuels directs, mais sont retenues de les atteindre par des résistances internes ; elles se contentent de certaines approches de la satisfaction et instituent précisément pour cela des liens durables et particulièrement solides entre les hommes. De cette sorte sont en particulier les relations de tendresse originellement pleinement sexuelles entre parents et enfants, les sentiments d'amitié et les liens sentimentaux du mariage, issus de inclinations sexuelles.

Reconnaissance de deux sortes de pulsions dans la vie psychique

(pratique) cependant que le travail psychanalytique, par ailleurs, s'efforce de développer ses doctrines personnelles indépendamment de celles des autres sciences, elles sont dans le besoin constant de chercher à étayer la doctrine des pulsions de la biologie. Sur la base d'un examen plus approfondi des processus qui mettent fin à la vie et mènent à la mort, il devient vraisemblable que l'on doit reconnaître deux sortes de pulsions correspondant aux processus contradictoires de la construction et de la dissolution dans l'organisme. Les pulsions qui

travaillant fondamentalement en silence poursuivent le but, de mener l'être vivant à la mort, ~~et~~ méritent pour cela le nom de "pulsions de mort" et seraient, par l'action conjuguée des organismes ~~élémentaires~~ /multiples /cellulaires, tournés vers l'extérieur, apparaissant ( ) comme tendances destructrices ou agressives, les autres seraient les pulsions qui nous sont analytiquement mieux connues, pulsions sexuelles libidinales ou de vie, le mieux compris ~~sous le nom~~ comme d'Eros, et dont le projet serait de former de la substance vivante des unités toujours plus grandes, afin de prolonger la durée de la vie et de mener à des développements plus élevés. Dans ~~la vie~~ l'être vivant, les pulsions érotiques et de mort ~~formeraient~~ ~~seraient~~ entreraient dans des mélanges réguliers, des alliages; mais les désintrications seraient aussi possibles; la vie consisterait en ~~les~~ /leurs extériorisations de ce conflit, ou en interférences des deux sortes de pulsions, et apporterait à l'individu la victoire des pulsions de ~~mort~~ destruction par la mort, mais aussi la victoire de l'Eros par la reproduction.

La nature des pulsions. Sur la base de cette conception, on pourrait caractériser les pulsions en disant qu'elles seraient des tendances inhérentes à la substance vivante, ~~à la~~ une

rétablissement d'un état antérieur, (ainsi) historiquement déterminées, de nature conservatrice, et (~~vraisemblablement~~) en quelque sorte l'expression d'une inertie ou d'une élasticité de l'organisme. Les deux sortes de pulsions, l'Eros comme la pulsion de mort, (auraient agi) depuis la première apparition de la vie, ~~et~~ (et travaillant l'une contre l'autre)

G.W. 13, 229-233
SE 18. 255-259.

Peter BROWN : La vie de St Augustin. (NOTES).

Notes éparses et non systématiques.

p28 : "C'est la faiblesse des membres enfantins qui est 'innocente', non pas l'âme des enfants. J'ai vu moi-même et observé de près la jalousie chez un tout-petit. Il ne parlait pas encore et, pâle d'envie, il fixait d'un regard amer son frère de lait."

– on voit ici très bien se nouer le problème de la délinquence (dis-cordia) à la question des effets de la Gestalt, et du symbolique. Curieux que jamais L. ne cite la première phrase, qui est pourtant la vraie clé de ce qu'il dit, en se référant à la prématuration.

p45. Lecture de la Bible par Augustin, dans sa jeunesse. Sa déception ! Pourquoi, lui le philosophe ? Histoires obscènes et grossières, tout au long de l'A.T. Écritures mal fichues. Même dans N.T., le fait que la Sagesse ne vienne qu'après de longues généalogies... Quoi là de décisif pour le clivage de la vérité ?

p116/117 : Fait que les néo-platoniciens sont tout à fait prêts à s'accorder avec les chrétiens, même, que l'on écrive sur les murs des églises : "Au commencement était le Verbe".
Mais ils ne peuvent admettre que "le Verbe s'est fait chair".
Scandale pour eux de l'Incarnation, simple ajout mythique au problème du Verbe. Donc là n'est pas (dans le Verbe) le clivage du X avec la philosophie. C'est dans le Fils, dans le problème tragique de son incarnation, que réside l'inacceptable.

p145 : Ma remarque sur l'initiation au cours des siècles, et le fait que la religion chrétienne n'est pas initiatique, que c'est à partir d'elle que l'initiation devient bouffonne. Il faut sa

remarquer qu'à l'époque d'A., le christianisme est encore conçu sur le mode initiatique. Le baptême est un mystère, au sens ancien du mot. Sens ancien et sens moderne du mystère, sont ici à cliver rigoureusement, mais ne l'étaient pas alors.

p172 : Chapitre important sur l'Ascension perdue. Rupture d'A. avec le néo-platonisme. Point imp. : A. renonce à jamais atteindre à la perfection dans une vie désormais, la vie sera pour lui non pas mouvement de purification vers la contemplation, mais au contraire un antagonisme actif où l'impossibilité même de parvenir à un tel immuable est ce qui anime le mouvement : péché originel. C'est en cela que A. opère ici une conversion matérialiste, et introduit un noyau matérialiste dans sa position. A. est matérialiste en ceci qu'il introduit le péché originel comme ~~essence~~ essence pratique.

p178 : Plus question d'ascension dès cette vie. "Insensé, tu as seulement différé la vision (de la vérité) pour la reprendre quand tu seras plus robuste et plus vigoureux".
Une nouvelle métaphore apparaît : celle du chemin (iter). Désormais, n'être plus qu'en chemin. Il y a certes encore des moments de claire vision de la vérité, mais ils ne sont plus que consolations occasionnelles. Seul importe le chemin lui-même.
— là aussi, rupture. La métaphore du chemin, ainsi, devient matérialiste (pulsion).

p180 : "'Pourquoi Dieu a-t-il dit : "J'ai haï Esaü" ?' Il y a bien loin de la contemplation du Logos dont l'existence "peut être suggérée par d'innombrables pensées rationnelles" à cette formulation ~~insondable~~ pieuse de la nature insondable des destinées individuelles."

cf : Ad Simplicianum de diversis quaestionibus. B.A. T10 (383-570)

- Ici encore, marque de la rupture. Qui introduit de nouveau la division, et la haine privée d'un homme, non plus haine générale d'Empédocle?

p181-182 : "La délectation est l'unique source possible de l'action, rien d'autre ne peut mettre en mouvement la volonté. C'est pourquoi un homme ne peut agir que lorsqu'il peut mobiliser ses sentiments, seulement s'il est "mis en mouvement" par un objet de délectation. (Ad Simpl. I, qu. 2, 13). Dix ans auparavant, cet élément avait été singulièrement absent du programme envisagé par A. pour une âme "bien exercée": celle-ci se serait élevée jusqu'à la vérité par des disciplines scientifiques soutenue par "l'éclat scintillant des raisonnements"! (...)

Mais la délectation elle-même n'est plus désormais qqch. d'aussi simple; elle n'est pas une réaction spontanée, le frisson naturel de l'âme raffinée lorsqu'elle rencontre la beauté. Car c'est précisément la capacité vitale d'engager les sentiments de qq un dans la crise de l'action pour y trouver la délectation qui échappe à nos pouvoirs d'autodétermination. Les raisons qui président le vouloir de l'homme à trouver la délectation en Dieu sont non seulement cachés mais effectivement inconscients et hors de son contrôle: "Dès lors, quand nous délecte ce qui doit nous porter vers Dieu, c'est par sa grâce que cela nous est inspiré et accordé; ce n'est acquis ni par notre volonté ou par notre activité, ni par les mérites de nos actions..." (Ad Simpl. I qu. 2, 22.)

- Question de la jouissance et de ses voies, à ne pas manquer ici.

Ainsi, non seulement la jouissance est une jouissance non-sexuelle, ne relevant pas du pathologique au sens kantien; mais de plus et surtout, il est hors de question que cette jouissance soit atteinte pour elle-même. Elle ne l'est jamais que par les voies de sainteté où seulement elle nous [illegible], mais encore faut-il remarquer que c'est <u>le ce point même</u> qu'elle constitue que la réduction nous retient pourtant... Il y a là une suite nécessaire de <u>paradoxes</u> dont aucun ne doit être manqué sous peine de déviation idéaliste ou [illegible] — ce qui est même chose.

<u>Deuxièmement sinus cordis</u> : le désir même la profondeur du cœur (p183).

<u>p196</u> : « Plotin n'avait jamais la confiance en l'Un comme le fait A. dans les <u>Confessions</u>. » (Dodds). Juste. C'est là qu'on voit que les Confessions introduisent une nouvelle conception du <u>dialogue</u> en rupture avec la perspective platonicienne. Dans le dialogue platonicien, c'est l'Un qui parle. Dans le dialogue augustinien, c'est du côté de la souffrance qu'est la question. Dieu y est au Tu, non pas un Un retiré. Certes, ceux qui prirent le grand risque de viser à l'énoncé de l'âme à âme. Mais en fait, autre chose est en jeu, il s'agit de [illegible] quoi.

<u>p198/199</u> Sur l'âme. Surtout : « Car je portais pantelante et sanglante mon âme qui ne tolérait plus d'être portée par moi. Où la déposer ? Je ne trouvais pas. Ni dans les charmes des bois, dans les jeux et les chansons, ni dans les sites embaumés, dans les festins recherchés, ni dans la volupté de la chambre et du lit, ni enfin dans les livres ou les poèmes elle ne trouvait le repos... Elle glissait dans le vide

et retombait sur moi. Et j'étais demeuré pour moi un lieu de malheur sans pouvoir y rester, sans pouvoir en partir," (etc) - [Conf IV, 7(12)]

- A. décrit ici tout à fait bien le caractère authentique de l'ennui. L'altération du sens où elle se définit comme métonymie. Pas question pour lui non plus de faire du plaisir le lieu où elle est supposée s'écouter. Ce lieu de souffrance, intérieur elle est définissable.

p205 : "Le tout était de ne pas vouloir ce que je voulais et de vouloir ce que Tu voulais. Mais où était-il au fond de tant d'années, et du fond de quelle profonde ~~retraite~~ retraite fut-il rappelé en un instant mon libre arbitre pour me faire soumettre la nuque à ton joug de douceur ?" [Conf. IX 1(1).]

- Rapport à la loi, qui lui encore, n'est pas du plaisir, mais qui ne trouve satisfaction qu'à renoncer aux plaisirs. Ceci, dans la liberté, est-il bien dit.

p210 : "Il y a encore en effet un peu de lumière sur les hommes, qu'ils marchent, qu'ils marchent de peur que les ténèbres ne les saisissent." [Conf X, 23(33).]

- Nature du sujet, être et pensée.

Chapitre 19 - Ubi ecclesia ?, en entier, sur le donatisme, et les ambiguïtés de la pureté. Force d'A., s'opposant à ce que l'homme ~~ne~~ soit ~~pas~~ celui qui détermine son rapport à Dieu ! Mais l'inverse (260).

192 : "Qu'une jeune fille dise à son amoureux : 'Je ne vous aime pas ~~mieux en tunique courte~~ ce genre de manteau', il ne le mettra plus. Si elle lui dit au plein hiver : 'Je vous aime mieux en tunique courte', il préférera frissonner que de l'offenser. Il est certain qu'elle

n'a aucun pouvoir de le prendre ... Non, il ne avait qu'une seule chose, c'est qu'elle lui dise : "Je ne veux plus vous voir." "

— Etre et l'attribut dans l'amour.

p493 . Bien marquer que, si Dieu est le dieu des philosophes, dieu grandiose et éloigné, ne s'occupant pas des affaires des hommes, ce qui va proliférer dans l'intervalle qu'il laisse entre lui et les humains, ce sont les démons, c'est à dire l'ordure, qui va proliférer. Le christianisme lui, cette ordure en occupant cet espace, et introduit ainsi la vérité au lieu où elle proliférait auparavant sous les formes de l'obscène.

p494 : "" Il avait le pouvoir de s'identifier suffisamment à ses fidèles pour les amener à s'identifier eux — mêmes entièrement à lui. ""

— l'essence du fascisme.

p418 : "" (A) n'avait pas hésité à comparer ses rapports avec Dieu à ceux d'un bébé avec le sein de sa mère : "cette dépendance totale, participation intime à tout ce qui, bon ou mauvais, découle de cette unique source de vie "(Conf. IV, 1(1))."

— La chose, au-delà du bon et du mauvais, mais dont l'un et l'autre découlent, subordonnés.

p439 . "" Si l'on peut observer qq. part la 'logique' de l'histoire c'est bien ici. Je n'y a peut. être jamais eu dans toute l'histoire de l'Eglise une crise d'une aussi grande importance dans laquelle les adversaires aient exprimé les principes en cause de façon aussi claire et aussi formelle." ""

(Harnack)

☐ — A propos, Harnack est édité en Anglais : History of Dogma (Dover Books 1961)

Cette note de H, à propos de Pélage. Soulignons ici que, le moyen matérialiste de la doctrine augustinienne, c'est, ce n'est rien d'autre que, l'introduction au sein du néo-platonisme, de la doctrine du péché originel et de la prédestination. Ceci, à entendre au sens où le même conçoit chez Kant ce moyen constitué par la chose-en-soi.

p444n. Référence Bibl. : Augustine, Later Works (Library of Christian Classics, VIII)

p461 à 465. Deux chapitres importants : sur Julien d'Eclane et sur la prédestination pp 475 sq. Surtout ce dernier, remarquable.

p462 : Question du sexuel, dans la polémique J./A. Sans doute, secondaire pour eux, — et à ne dire pas moins pour nous dans la psychanalyse. Mais notons :
le "premier péché" d'Adam n'est pas héréditaire. Il est à rechercher dans l'actuel, et en particulier dans ce qui se joue du sexuel. Honte en face de l'excitation incontrôlable ; conséquence (de la honte) de la désobéissance. L'attrait sexuel, dans la honte, est une punition de la désobéissance, et elle-même ~~parce~~ désobéissance, parce que punition de la désobéissance :
"Torture pour la volonté". Eloigne l'homme de la contemplation de Dieu. Ce qui est mal pourtant, ce n'est pas la noce des sens, mais la tension qui en résulte avec la volonté :
le sexuel étant l'unique "grande force" qui échappe à son contrôle (Contra Julianum IV, § 13 (71) ?)

p465 : " Mais lorsqu'on en vient à l'acte lui-même..."
(De nuptiis et concupiscentia, I, 23 (27)).

En quoi A. va loin. La théorie Hobbesienne du contrat considère que le déchirement et la lutte forment le cœur de l'état de nature. Ce n'est déjà pas mal. D'où sa théorie cynique de la société civile, des contrats assurés par la domination d'un Tiers, supposé seul maître de l'exécution des contrats, par la force éventuellement. Mais en fin de compte, H. fait de ce tiers la condition de la pacification, et sa théorie tourne au futile.

Augustin et Lacan vont beaucoup plus loin : il n'y a pas de contrat, il y a prédestination, imposition par Dieu de sa volonté, par delà toute donnée contractuelle. La loi est au-delà de tout contrat. Si le mal en résulte, ce ne peut être qu'au regard de l'effet de la prédestination, du péché originel qui répète le mal dans l'expérience de l'irrépressible, de la désobéissance à Dieu. Il n'y a, avec Dieu, nul contrat qui tienne, tout au plus, égarement hors de ses voies, le mal étant le résultat de cet égarement même, sans que pourtant une obéissance à la loi supprime aucunement le péché originel ne permettant au mieux que le retour à la cause seule juste.

Chapitres importants du livre : 4 : Sagesse — 5 Manichéisme ; 10 La philosophie — 11 Cassiciacum ; 15 L'avenir perdu — 16 Confessions ; 19 Ubi ecclesia ? — 31 Fundatissima fides ; 32 Julien d'Eclane — 33 Prédestination.

Trad. intégrales de S.A. en français : Poujoulat et Raulx, Bar le Duc, 1864-73, 17 V. — Péronne, Ecalle, Vincent, Charpentier, Barreau, Paris 1869-1878, 34 V. — Bibliothèque augustinienne, en cours DDB.

AUGUSTIN — De Trinitate. LIVRE I (fin)

143 : Marthe et Marie : on ne peut s'empêcher de croire dans cet arrêt d'A devant cet épisode le retour du problème fameux de l'incidence : la jalousie d'un frère devant l'autre. Inversement distinction de l'action et de la contemplation, qui y sont liés.

147 : le Fils, inférieur au Père, au Saint-Esprit, à lui-même.

151 : Terme étrange des ignorances du Christ. Difficulté de la phrase : "Il ignore ce qu'il fait ignorer". Citation de Paul : "Je n'ai point voulu savoir..." p155. Cette ignorance, dissimulation ? (153)

155 : Comme Dieu : la cécité ; comme serviteur : la croix. ~~[illegible]~~.

159 : La parole du Père, c'est le Fils. Le Fils juge non le commandement du Père. Le Fils, Verbe du Père.
Pour le Fils, être et avoir sont même (161).

163 : La doctrine du Père, c'est le Verbe du Père, qui est le fils unique.

■ . Pourquoi y a-t-il nécessité à ce que le Fils soit lui aussi unique ?

● : Infériorités, ignorances, et jugements du Fils : il s'agit dans toutes ces notions du problème déjà abordé du statut contradictoire de la [manifestation] du Fils : selon ses aspects : Dieu ou serviteur.

LIVRE II.

L'importance de ce livre est de distinguer les missions des "révélations" (théophanies). D'une manière polémique, A. répond aux deux objections principales : 1/ que le Fils serait ~~[illegible]~~ inférieur au Père || et mortel du fait du changement dû à son incarnation ; 2/ que le Père serait seul invisible et

postés exact →

le restreint absolument.

A. pose alors ce principe que, s'il y a missions du Fils et de l'Esprit, il n'y en a pas du Père. Le Père n'a pas de mission. Ce qui n'empêche pas qu'il puisse se révéler en symboles (réponse à la seconde objection).

Il en va de même sur ce point quant aux 2 autres personnes : mission et révélations se distinguent pour elles aussi.

Ainsi la mission du Fils consiste-t-elle en son incarnation. Laquelle se distingue de toute éventuelle révélation, au sens par exemple de l'A.T. L'incarnation n'est pas un symbole.

Il en va différemment pour le Saint-Esprit, qui ne s'incarne pas, mais dont la mission est de frapper le coeur des hommes pour les amener à l'éternité de celui qui est présent (207). Mais cette mission ne s'accomplit jamais que par symboles essentiellement éphémères, bien que réellement matériels.

185/191 – Quant au Fils, A. avance deux règles :

1/ – Que le Fils est égal du Père selon sa divinité, et lui est inférieur selon son esclavage. (185).

2/ – Qu'il n'est pas inférieur au Père (dans sa divinité), mais qu'il vient du Père (191). Ce qui est ici visé n'est pas inégalité, mais naissance.

187 – "On voit donc..." – Le Fils a quelqu'un dont il tire origine.

– Le Père n'a pas de fils dont il tire origine, mais seulement pour qui il est Père.

– Tout fils tient de son père son existence et n'est fils que pour son père.

– Aucun père ne tient de son fils son existence mais est père pour son fils.

— Ce passage est très important. On peut semble-t-il en déduire de surcroît <u>qu'il n'y a pas de père du père</u>. C'est seulement quant au fils que le père est père. <u>Et le fils n'engendre pas de père</u>. Le père est inengendré, même s'il n'est pas cause de soi. Car le fils est – peut-être – cause du Père. [On ne peut donc analyser quelqu'un en tant que Père, car l'analyse ne procède jamais que des désirs de l'Autre, soit de ce qui serait ici le Père du père. Il n'est donc dans l'analyse d'autre homme que fils : le père de ce fils représentant le terme absolu et inanalysable de ce à partir de quoi agit l'analyse. On n'analyse personne en tant que Père, mais <u>à partir</u> du Père (cependant : non de son désir, mais de son nom. Car il n'est pas certain, – il est improbable que le Père ait un désir. Simplement, il est mort).

182 Passage important. Pour le Fils, maître du Père, c'est voir le Père le voir agir, c'est agir avec lui. Pourquoi ce problème du <u>voir</u> <u>d'abord</u> auquel le Fils se trouve astreint ? (I(A)).
Rappel important : <u>le Fils n'est pas cause de soi</u>.
Ici, établissement de la seconde règle : le Fils n'est pas inférieur au Père, mais il vient du Père. [D'un point de vue analytique, remarquer que la naissance <u>n'est pas</u> une inégalité. Ceci, très important pour le problème du père imaginaire et des figures du pouvoir. Car consécutivement, on ne peut donc en déduire que le Père ait aucun pouvoir. (Question du Règne, déjà abordée).

195 - Objections : si l'Esprit procède du Père, pourquoi n'est-il pas, lui aussi, engendré par le Père ? Or le Fils est unique. Solution renvoyée par Augustin au livre XV, c. 25.

197/204 : Difficile problème. Le mandant est supérieur au mandaté ; Donc, le Père est supérieur au Fils (et à l'Esprit).
Réponse aussi difficile. Elle se divise en 3 arguments, semble-t-il : 1 - le Fils et l'Esprit sont envoyés où ils étaient déjà (199)
2 - C'est le Fils et le Père qui envoient le Fils. Donc, c'est le Fils qui s'envoie lui-même (203)
3 - C'est le Fils et le Père invisibles qui envoient le Fils visible. (205)

Remarquons tout de suite que, quant à l'Esprit, c'est beaucoup moins clair.

199 - Le premier argument rappelle évidemment ce qu'on pourrait appeler le paradoxe de l'augustinisme, déjà rencontré ailleurs : Rien n'advient, mais fait retour, là où il était.

201 - Remarquez que ce n'est pas le Père qui féconde, mais l'Esprit. Tirer les conséquences.

203 - Apparaît quant au second argument le mirage du Fils cause de soi : objection de la p201 - Première réponse, par la Trinité. Mais mieux : c'est de poser que le Fils est envoyé par la parole du Père. Ce serait insuffisant si la Parole de Dieu (du Père) n'était le Fils en personne.

Il y a là qq ch. de difficile et d'important à saisir. A. accentue bien que ce n'est pas une parole temporelle, ni aucune incarnation qui fait le fils. Le Fils n'est donc d'abord et primordialement pas corps : il n'est que la Parole

du Père, pas moins. Encore de chercher le Fils dans un corps. Mais alors bien sûr, reste la difficulté, à quoi nécessaire l'incarnation, et la *résurrection*?

205 - Puis en fin de compte, la dialectique visible/invisible, plus lourde.

207 - Il est bien marqué que le Saint-Esprit n'a pas pour mission de *s'incarner*, mais de se *manifester* pour *frapper, etc.* *Mission*, *incarnation*, *révélation* sont strictement diverses.

207/213: "Union aux créatures": ce n'est pas tellement la question. Il s'agit plutôt de bien distinguer les diverses modalités des missions, pour signifier que celle du St E. n'est pas incarnation mais *symbole*.

On peut de là (207) déduire que Jésus n'est *pas un* prophète. le prophète est *inhabité* par l'Esprit. Mais Christ s'est *incarné* en l'homme.

211/13. A. s'engage dans une remarquable discussion de la nature du symbole.

- Une première remarque (211) sur la différence vrai/apparitions: A. distingue ainsi le statut de l'hallucination comme apparition. C'est pour bien signifier que les symboles du St E. sont bien réels, et donc parfaitement *vrais*.
- Puis il distingue deux types d'objets symboliques: les symboles proprement dits, n'existant qu'un instant puis disparaissant, et *l'usage* symbolique d'objets réels. *On peut aller jusqu'à dire qu'A. a ici distingué la fonction de l'interprétation dans le judaïsme et dans le christianisme: le judaïsme*

use des objets en seconde intention. Le christianisme suppose l'intersection des signes réels dans l'ordre de la création, manifestations de Dieu. L'existence de Dieu est exigée dans la visée chrétienne. Elle ne l'est nullement dans la perspective juive, où seule l'existence de la lettre est supposée, — fût-ce à l'endroit de Dieu.

213 : Pas de mission du Père. Pourquoi ?

213/11 — A. on use de l'A.T. pour mettre en doute 1/ Que le Père soit invisible absolument et seul ; 2/ Que le Fils soit mortel et visible "avant" son incarnation.

Ceci de deux façons : 1/ En distinguant mission et révélations du Père : le Père invisible n'a pas de mission mais peut se révéler par les moyens de la créature, cela dans tout l'A.T.

2/ le Fils s'est sans doute déjà révélé dans l'A.T. par le moyen de la création, comme manifestation de Dieu-Trinité.

— C'est autour de ce problème difficile : Père invisible et immortel / Fils (et S. E.) visible et mortel ("hors" de l'incarnation) que s'engage la discussion des pp. ~~[illegible]~~. 219/223 —

— C'est autour de la question du S. E. que tourne toute la difficulté du texte.

Augustin propose à ses adversaires une aporie (dans leurs termes) :

a/ Ou bien le Fils est visible & mortel par lui-même avant l'incarnation (leur thèse) ; mais alors il faut admettre que le S. E. l'est également : sinon le Père ne serait pas seul invisible & immortel.

b/ Mais ceci est impossible car le S. E. ne s'est pas incarné (on saisit ici le caractère stratégique de cette thèse). Donc il faut admettre que, s'il se révèle, il est pourtant immortel et invisible,

donc que le Fils l'est aussi (c'est 3 ou 1 seul !).

Il convient cependant de relever que les adversaires d'A admettent que Fils et S.E. seront mortels et visibles par eux-mêmes : car le changement est mortel ; or le Fils est apparu aux Patriarches, donc il a changé.

On voit alors l'importance de la distinction révélation/mission : c'est que le Fils a pu se révéler hors de la mission de son incarnation mortelle ; car être immortel peut se révéler par les moyens de la créature et non par lui-même, donc inchangé. C'est donc l'incarnation seule, mission du Fils, qui l'a rendu visible et mortel, ce qu'il n'est pas sinon.

229. Oeuvre de la Trinité indivisible ⟶ Voix du Père / Incarnation du Fils.

La manifestation du Père, c'est la Voix. La mission du Fils, c'est son corps mortel.

257 : pourquoi la résurrection du corps est-elle si importante ?

LIVRE III .

- Parménide - Seconde partie. Le plan. Résumé p 30 à 40.

L'Un est: alors,

1 - L'Un, en tant qu'il est un. p72.

2 - L'Un, en tant qu'il est. p79.

3. L'Un, est un et multiple. p 99.

Quant aux Autres:

4 - les Autres, cas de la 2ème hypothèse: ils participent à l'Un. p101.

5 - les Autres, cas de la 1ère hypothèse: ils sont totalement séparés de l'Un, et l'Un d'eux. p104 -

L'Un n'est pas: alors,

6 - L'Un, sujet d'attributions positives: ce non-être existe. p106.

7 - Non-existence de l'Un: absence totale d'être. p110.

Quant aux Autres:

8 - Quelque chose d'Autre reste envisagé: demeure une unité de substitution, toute apparente. (hyp. 6). p 112.

9 - La négation de l'Un est totale: l'Autre n'existe plus. Il n'y a plus aucune synthèse. (hyp. 7). p114 -

INHIBITION, ~~ET~~ ACTING-OUT ET SUBLIMATION.

~~Ille~~ "Heu miser, quia frequenter impeditus ero deinceps!"

Dès lors je dis qu'Amour eut seigneurie sur mon âme. ~~[illegible]~~.

Dante Alighieri, *Vita Nova*.

Que l'inhibition et l'acting-out s'ordonnent comme pratiques d'un champ où ~~l'~~Amour est prince, voilà ce qu'il nous faut penser, et qui leur confère leur unité.

Amour et non désir : la question est ainsi tranchée. L'un et l'autre supposent en effet que l'Autre existe. En sorte que ce qui fait la même chose qu'acting-out et inhibition trouvent, c'est son inexistence, celle que le désir confirmerait de sa fixation. Et c'est bien en effet ce qu'ils assument : que quelque chose permette de fixer le désirant, comme interdit dans l'inhibition, ou comme autrement offert ~~au désir~~ regard de l'Autre qui en est la cause dans l'acte de l'hystérique : vivants sujets de la mémoire. L'inhibition et l'acting-out sont actes en ceci qu'ils démontent la seigneurie du Ça sur le sujet. C'est même cela qu'ils ont à charge de démontrer. Ou plutôt c'est ce qu'ils montrent, si nous devons supposer qu'ainsi ils donnent à voir la place de l'Autre supposé de l'amour, dans leur acte. || Mais il n'y a pas d'Autre. C'est ce que le sujet ne peut ~~supposer~~ ; faute de savoir les voies du dire, il leur faut supposer un savoir pour autant que, faute de se démontrer à dire, se montre. Dès lors, ~~mis~~ puis cet Autre d'où le sujet faute de [illegible] formations symptomatiques, où dans la fonction de l'interdit : central dans ces formations se justifie leur jeu.

C'est de l'interdit que l'Autre s'inscrirait que [illegible] selon les voies de la demande d'amour en tant que manque du [illegible]

A.O et inhibition procèdent selon les voies de la demande d'amour en tant qu'imposée faute sur le désir. Ceci pour la raison que manque de l'Autre comme point d'où le désirant comme séparation se clive du désir de l'Autre comme lieu d'une (fixation). — En sorte que l'amour, i.e. le ~~désir~~ [illegible] être {aimé}, adresse l'acte du sujet du lieu de

regard qui est l'Autre supposé, selon les voies de l'idéalisation. Cette idéalisa-
tion se reconnaît dans ces effets parce que Σ. et A O sont comme endroit
et envers de la même main, ce que la clinique confirme de leur mutation
~~[illegible]~~ de l'un en l'autre. L'idéalisation amoureuse de l'idéalisation au
désir, se trouve dans l'acting-out de l'idéalisation du [illegible] ~~de~~
~~désirant~~ à toute raison que de prime abord l'acting-out semble révéler.
Dans l'A O, le désirant est porté à l'exaltation de soi-même par
le regard de l'Autre qui le réalise comme (folie). L'amour est ~~[illegible]~~ ici
cette folie qui fait le désirant se réaliser comme l'extravagance
d'un désir hors-limite. — Marquer hors-limite avec sa acuité
de la structure de suffrage que la parole vide : l'interprétation révélant
que le désir était désir de l'Autre, i.e. que, de l'avenir de son amour,
c'est ailleurs pourtant, d'un Autre plus caché que cet amour se réglerait,
et qui dénonce dans l'A O le [illegible] fait de la ~~[illegible]~~ trompeuse
de l'amour.

✱

— Pourquoi l'amour et pas le désir ? — Alors, quoi du désir. L'Autre
suprême, etc.
— Puis : Il ne montre ni ne cache : il signifie. L'A.O. et l'acte analytique :
se définit-il du lieu ou non ?

—

Inhibition : moi ; symptôme : Ça ,

-1-

(C. Conté), dans un article fort remarquable sur l'A.O., relève que la dimension du [illegible] qu'il révèle [illegible] fort [illegible] tout particulièrement que le déroulement que le donner-à-voir manifestait ainsi. En sorte que " la dimension du [illegible] est-elle ainsi annulée ?

Une telle démarche, qui renverse la perspective reçue sur l'A.O., où chacun s'obstine à énoncer ce qui s'y montre, est adéquate. C'est précisément ce qui ne peut pas se dire qui est mis en scène dans l'A.O..

Cette logique, cette tautologie, allons-nous-en : le dit d'[illegible] grecque, une fois de plus. " Il ne dit, traduit-on, ni ne cache, il signifie. Longuement quoi ; [illegible] impossible d'y voir entendu : s'il ne dit, comment peut-il signifier ? C'est ici [illegible] nous [illegible] avec Heidegger que le logos grec [illegible] de la [illegible] tout dire : [illegible], et que ce donner-à-voir de la [illegible] (Μῦθος), est la structure fondamentale du dire. — Alors, [illegible] : elle, [illegible], ne donne à voir, ni ne [illegible] : elle [illegible] ; ni le donner à voir, ni le [illegible] signifie. Ce qui est en cours dans l'A.O. n'est ni le donner à voir, ni le [illegible] : c'est, sous le [illegible] du regard, ce qui ne dit, [illegible], dans la [illegible] ; ce qui ne se dit, — est impossible à dire, — est impossible étant [illegible] où le sujet est pris, est impossible à dire ; le désir [illegible] s'énonçait [illegible] à [illegible], [illegible] que de tout dire — le désir [illegible] de regard de l'Autre [illegible].

La structure de l'A.O. consiste donc à jouer de regard de l'Autre [illegible] à [illegible] ; le sujet s'y [illegible] comme être [illegible] ! Dans [illegible] du regard, le sujet s'y [illegible] comme [illegible] du désir) est la [illegible] il s'adonne. Dans la dimension de l'énonciation (en tant que désir du désir) est la [illegible] à la question sur le désir. [illegible] de transfert que le sujet confère à la question [illegible] et se [illegible] lequel, de cette énonciation, ne sont rien [illegible] la honte est l'effet [illegible] dans la honte : la honte est l'effet, [illegible] au temps second de l'A.O. dans la honte : [illegible] qui accompagne [illegible] du désir comme [illegible] de la honte, [illegible]. Le regard de l'Autre est [illegible] d'une [illegible], en tant que ce regard propre, [illegible] se [illegible] comme [illegible] la fixation du désirant [illegible] qui fait le [illegible] de l'énonciation : la fixation du désirant [illegible] de [illegible] le [illegible] de l'Autre est ce qui permet de [illegible].

Cette place du regard de l'Autre est ce qui permet de [illegible] l'exhibition dans son rapport à l'angoisse. L'exhibition [illegible] de [illegible] d'angoisse que ce regard suscite. Elle se [illegible] comme pudeur.

À sa manière, ~~[illegible]~~ elle fait aussi la place du sujet dans le registre de l'énonciation.

Quelle est donc la condition [illegible] d'une telle instance d'acte? [illegible] le fait que le désir est désir de l'Autre. — Mais justement, et ce n'est rien, et c'est ce que le sujet, dans l'A.O., méconnaît pour ne pas pouvoir [illegible] en pas [illegible] de cette supposition : que l'Autre existe. Or il n'y a pas [illegible] l'énonciation sous le [illegible] d'Autre.

Faut-il dire qu'ici le désir est refoulé et que l'énonciation [illegible] de se maintenir d'être regard de l'Autre est les conditions qui lui permet [illegible] dans la demande d'amour ? Doit-on dire [illegible] analytiquement dit dans la demande d'amour [illegible] une [illegible] faite sur la question aucune que la demande d'amour [illegible] du désirant en deçà ?

C'est déjà beaucoup supposer. C'est en effet supposer que le désirant [illegible] le sujet comme désir était déjà [illegible] à se faire [illegible] pour [illegible] à son opération, et que le sujet comme désir [illegible] refoulé. — Mais alors à quoi bon l'A.O. ?

N'est-ce pas au contraire que lui que le désirant [illegible] à sa condition, dont il se [illegible] et ~~[illegible]~~ l'énonciation qui lui donne sa règle de production [illegible] le désirant comme dire — [illegible] dans la fixation ? L'A.O. [illegible] c'est qu'elle [illegible] [illegible] la [illegible] de la parole, c'est la [illegible] qu'elle [illegible] les [illegible] de la parole. La [illegible] propre de la parole, c'est la [illegible] au cœur du sujet. La [illegible] au cœur du sujet, est [illegible] du désirant. C'est là [illegible] engendre. Le vide [illegible] au cœur du sujet, est effet de vide. Le [illegible] d'ignorer que le désir se fixe, d'être produit comme cet effet de vide [illegible] le désirant comme ce qui [illegible] où la parole se gonfle. La parole produit le désirant comme [illegible] de son effet de soufflage. L'Autre n'est ici se fixe d'un vide au cœur de la [illegible] du dire, ~~telle est la structure de~~ que la fiction dont se [illegible] ~~[illegible] qu'il est à supposer l'Autre [illegible] l'acte~~. [illegible] le [illegible] l'A.O. [illegible] ce fiction, c'est le regard de l'Autre comme [illegible] de l'acte.

THÉORIE DES DEUX POSITIONS DU SUJET.

Il y a dans l'histoire, deux positions subjectives limites. ~~Elles résultent~~ toutes ~~deux~~ deux d'un choix également lié aux effets de S°. D'une part : de se soumettre à la loi. De l'autre, de la refuser. Mais ce choix apparemment simple est en fait beaucoup plus compliqué. D'une part en effet, si l'on se soumet à la loi, c'est bien sans impliquer la reconnaissance d'une vérité qu'elle représente, et donc en assumant aussi le mensonge dans le réel. On se soumet pour faire face à la vérité, — et au réel. D'autre part, de rejeter la loi assume sans doute la position de révolté, comme un refus de renoncer. Mais d'une part, cette vérité est aussi, d'être rejetée dans le réel, laissée à la charge de l'autre : on se trouve [illegible] certainement de quoi que ce soit, on ne fait, dans le réel, rien passer. La ~~[illegible]~~ vérité toute est assimilée identique au mensonge — on ne [illegible]. De plus, on laisse à la charge des autres d'assumer le réel, position [illegible]. Que l'on endure la mort, est ici secondaire.

Mais cette aliénation n'est-elle même pas si simple. Si en effet le révolté est porté à s'imaginer être le seul à dire le vrai (voire à le refuser), ce que, ce faisant, il ignore, c'est son prétexte qu'il endure la souffrance, — ce que, celui qui se soumet ne [illegible] qu'en fait, la division du révolté et de celui qui se soumet n'est en fait [illegible] pas simple. ~~[illegible]~~ Toute position de sujet est un [illegible] complexe de ces deux positions. On ~~[illegible]~~ ne peut assumer la loi que dans une certaine révolte déterminée. Et c'est pour réaliser cette révolte qu'on assume la loi : de sorte qu'on [illegible] aussi qq ch., mais c'est de renoncer à la révolte absolue : cet effet en quelque sorte, la vérité [illegible], qui n'y [illegible] d'aliénation simplifique pour qq part, c'est que c'est [illegible] révolte aveugle. Ce que le révolté ne veut pas voir, c'est que c'est un mouvement [illegible]. Et que la politique [illegible] précisément de ce mouvement [illegible] contradictoire des deux positions, qui retrouvent [illegible]. Toute politique historique par tout sujet, pour toute politique. Toute politique historique s'entend de ce double mouvement, dans une contradiction.

– AXIOMES DE LA JOUISSANCE DANS SA DIVISION.

On ne sait pas ce que peut un corps, ne pouvant être déduit de la seule considération de son anatomie, mais pour la raison que la structure du corps humain surpasse de très loin en artifice toutes celles que l'art humain peut construire.

En effet, la connexion signifiante du sujet a d'abord pour résultat de faire du corps un lieu d'impossibilités, — l'artifice du S^a qui le marque le montant en appareils de la jouissance dont toute matérialité de ce fait est élé-ceci. En sorte que la question de ce que peut un corps n'est posable que de ceci, que le corps n'existe comme tel que moyennant l'artifice qui lui assigne sa corporéité. C'est l'artifice du S^a qui confère au corps son statut de corps. L'haeccéité du corps, est un effet du S^a. La question de ce que peut un corps, posée elle-même, est le symptôme de ce conçu en travers (tel type-gentlemen) que le corps est pour l'incitation S^a, en tant que ce venir au travers est le lieu d'une évocation : effet de ridage d'où le corps devient l'impossible suprême. Telle est la notion du symptôme, dans la "conjoisance" qu'il marque en traversant le corps de ses effets de (remarque).



AXIOMES DE LA JOUISSANCE.

S. XXII.

Φ, S(Ⱥ) de l'Ⱥ

$\$ \; J\varphi \leftarrow J A^{Ⱥ}$

⇅ L'Autre c'est le corps.

JC.
(a)

- Division des jouissances.
- sexe ⇒ éthique.
- L'Autre sj.
- méconnaissance? — le dire

et ce qu'il change. Modes.

ailleurs

manque

relève

Φ?

ou-ou (?)

sens? dire?

Pourquoi l'A dans la jouissance?

inconditionnelle ou parole.

Pourquoi (a = fermeture) ⇒ (a = corps?)

Jouissance, plus-value, plus-de-jouir.

Si nous considérons l'apologue augustinien de l'enfant au sein et de son frère, ce qu'il faut dire, c'est que celui qui est privé jouit de sa privation. Cet apologue nous démontre ce qu'est la jouissance. Elle n'est pas comme on le suppose, l'avoir de quelque chose. La jouissance est privation, elle est opération du négatif. C'est la négativation comme telle qui est jouissance. Dans ce négatif, le sujet s'abolit comme corps, mais aussi, comme sujet. Ou plutôt dans cette abolition, il s'éternise comme sujet en ce qu'il se divise à la seconde mort. Cette seconde mort est l'opération qui l'éternise en l'abolissant au corps.

Il ne faut donc pas dire que la jouissance est du corps. Au contraire, la jouissance, c'est le meurtre de la chose, c'est l'abolition au corps. La jouissance est destruction du corps, qui corrélativement, est opération du sujet comme aboli à ce corps. L'effet du S_1 n'est pas d'interdire la jouissance, mais de la situer comme effet de l'interdit : le S_1 produit la jouissance comme opération d'abolition au corps. Dans le S_1, le sujet se divise du corps. D'une part, le corps est enjeu d'abolition, et de l'autre, le sujet est ce qui s'opère de cette abolition. Le sujet est opéré comme la perte qui se sépare du corps dans l'opération du S_1.

A partir de là, ce que le corps reçoit d'effets du S_1, et en quoi le sujet tient-il au corps, sont les questions à poser, et à développer ailleurs.

Ce qu'on veut noter ici, c'est que :

la jouissance, c'est la négativation opérante du sujet. Elle est l'en-moins qui cause le lieu du négatif.

Et c'est ici que s'insèrent les deux thèses fondamentales que je soutiens sur les rapports de la plus-value et du plus-de-jouir.

1/ La plus-value est cause du plus-de-jouir.

2/ Le plus-de-jouir est l'envers de la plus-value.

Je n'ai jamais dit que le plus-de-jouir et la plus-value s'étaient.

la même chose. J'ai seulement soutenu ceci ; que la plus-value en tant que structurellement dérobée (et à chacun), est cause du désir, et que ce dérobement en tant que privation, est cause de la jouissance en tant qu'elle est le jouir de ce négatif opéré par le raisonnement de la plus-value. Ce qui jouit dans la plus-value, ce n'est pas l'œuvre. c'est au contraire l'effet de perte et de privation qu'elle implique nécessairement. La jouissance de la plus-value, c'est qu'elle soit dérobée par l'ordre communautaire où elle se produit. Cet ordre de la communauté est ce qui installe l'objet cause du désir comme désir de l'Autre.

C'est pour autant que l'Autre de la communauté a la plus-value (on est supposé l'avoir) que le sujet jouit de la privation ainsi opérée sur lui par ce dérobement dans l'autre de l'objet (de ce fait) de son désir. Ce dont le sujet jouit, ce n'est pas de cette plus-value, c'est de ce qu'elle lui soit dérobée dans l'autre. L'autre devient ainsi cause de son désir pour autant que le désir est désir de désir, désir du désir lui-même, i.e. opération d'une négativation où le sujet se produit comme désir de mort dans l'opération de la privation reçue de l'autre de la communauté. (Je laisse ici de côté la complexité de ce que l'Autre qui recèle l'objet n'est pas l'autre de la communauté, qui ne change rien à l'essentiel, mais l'approfondit).

La jouissance de la plus-value est donc ce qui consomme dans le sujet cette négativité qu'il est, et ce consommant abolissant cette plus de jouir. C'est en ce sens que le plus de jouir est comme l'envers de la plus-value.

On voit ici clairement comment se nouent trois thèses essentielles que je rejette :

- la jouissance est abolition de la chose (du corps)
- le sujet s'éternise en se séparant du corps.
- le plus de jouir est l'effet négativant de la plus-value.

13-12-75.

Problèmes.

– Quant aux jouissances, position de principe : elles sont diverses. Mais ce ne serait rien dire : c'est qu'il y a une qui domine. Et il y a une Autre jouissance. Il est évident que c'est une position de principe : dans la perspective affirmative, un tel clivage n'a pas de sens. Qu'est-ce donc qui nous maintient là ? L'Un du phallus ?

– Il faut distinguer les versants de la jouissance. Et nous pouvons dire que ces versants sont sinon deux – du moins qu'il y a l'Un et l'Autre. C'est un principe.

– Y a-t-il une jouissance du corps ? Il semble difficile de se passer de cette référence, mais aussitôt introduite, c'est l'impossible. On ne sait que faire de ce terme. Faut-il en faire un point limite, une base, un principe matérialiste, on ne sait. A fortiori si l'on dit (ce que je fais) que la jouissance est abolition du corps. Mais il est vrai que de ce fait elle lui est alors connexe, et le problème est de savoir jusqu'où cette connexion est insécable, ou plutôt incontournable.

la jouissance est abolition de la chose.

– L'axiome fondamental, c'est que la jouissance est abolition du corps, négative.
De ce fait, elle est abolition du corps, négative.
Ce qui pose un problème, si Lacan dit que la jouissance n'est que du corps. J.D. interprète : du corps de l'Autre : (a). Interprétation à laquelle je ne souscris pas. Ce qu'il faut en effet dire, c'est en quoi il y a jouissance de la seule « matière » du corps « propre » ? Mais c'est justement là la lettre une impossible.

Si l'Autre est le corps, je m'y retrouve. Mais nous avons un tour de passe-passe étonnant : il faut donc dire qu'il n'est de corps que des S^a. Or, ce qui est en cause dans le corps, c'est justement ce qui échappe au S^a. – Ou bien est-ce le sujet ? Ou les deux ?

—

L'Un et l'Autre.

Nous partons de ceci qu'il y a de l'Un. Or de cette position, la suite n'a pas de sens.

Mais il n'y a de l'Un que parce qu'il y a de l'Autre. Contrairement à la perspective platonicienne qui fait de l'Autre un principe subordonné à l'Un, et qui l'altérerait seulement, il faut au contraire que nous posions que l'Un procède de l'Autre. C'est dans la mesure où le sujet est effet du S^a, que son existence est ordre symbolique s'ensuivant de l'Un qui y fait passage direct à ce qu'il y ait du sujet : le sujet survient comme effet de l'Un qui scelle la dérive inaugurante de l'Autre.

L'Un est un moins-un. L'Un n'est pas essence informant les essences ; il est effet de faille se répétant d'un sujet créé par le S^a. L'Un ne crée que de la faille. Il est lui-même faille. Il n'y a pas de logique du S^a séparable de son effet de sujet. Au contraire, il n'y a de logique du S^a que parce qu'il y a le sujet de l'ics. Toute logique du S^a procède de ce fait, et ne peut l'éliminer que par une abstraction gratuite.

L'Autre est leurre : il n'existe pas. Il n'est donc qu'un supposé ; ou le lieu des suppositions idéelles. Dire qu'il est leurre, c'est dire qu'il y a faille dans le dire. Tel est son ... le sujet est opéré comme faille ... celle qui procède la parole. La jouissance de l'Autre est jouissance, celle de l'Autre. La jouissance de la parlerie de l'Être, jouissance de ce qu'il n'existe pas ! Elle est jouissance du sujet dans la récursion et partage de l'Autre. ... sance de la faille opérée du sujet dans ... — — — — — — — .

etc. — — —

Alors : la négativation. le Mais l'Un, la parlerie.

le ralentissement de l'Autre sur le corps.

(Il va de soi que ce genre de départ n'est pas à encourager).

—

Place du sexuel dans le rapport à l'Autre (corps).

Toujours nous nous trouvons devant ce problème consistant : expliquer en quoi le sexuel est au cœur de l'analyse. Ce qui se condense désormais pour nous ainsi : qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Pourquoi ? — On a jusqu'ici présent tenté de l'expliquer par ceci que le sexuel serait le singulier, l'impossible, ce qui fait obstacle à l'inscription S_a. Il reste alors à expliquer en quoi le sexuel est l'impossible. Je n'ai pas encore compris la solution de Lacan (Sémin. XL.). Mais en voici une autre : le sexuel n'est impossible que parce qu'il est tenu pour possible. C'est dans la mesure où le sexuel est tenu pour le registre du possible qu'il apparaît être un lieu d'échec.

En effet, il y a l'Autre. Or, par une exigence dont on ne peut rendre compte pour l'instant, il est nécessité que l'Autre soit tenu pour l'Autre corps. Autrement dit, l'Autre est d'abord le corps de l'Autre. C'est ce qui semble s'indiquer dans l'amour, la chose la plus singulière qui soit : quelle nécessité y a-t-il à ce que le rapport du sujet à l'Autre de S_a soit modalisé comme rapport au corps de l'Autre ? Tel est ici le problème à quoi répondent au moins trois registres distincts : le désir, la pulsion, mais surtout l'amour. L'amour semble être par excellence le lieu de cette modalisation incontournable.

(Ainsi : cause du désir, objet de la pulsion, raison du transfert, l'Autre est l'Autre corps).

Ceci posé comme fait, nous pouvons alors énoncer ceci : il y a nécessité à ce que, au niveau de la parade, crise du semblant, le rapport à l'Autre soit modalisé comme sexuel ? Autrement dit, le sexuel, en tant qu'il fait signe de la signation, est la modalisation (la métaphorisation) adéquate de ce que l'Autre est l'Autre corps. I.e. que ce sexuel n'est vrai qu'au niveau de la parade. Mais ceci n'est vrai qu'au niveau du semblant universel, qui n'est que le rapport de l'amour : par semblant universel, qui n'est que le rapport de l'amour :

fait classe (homme ou femme), et permet que les parlants dans le discours de l'Autre, se rejoignent de l'Autre comme l'Autre corps. Et rien n'est plus aisément offert à ~~cette~~ la modalisation de ce rejoindre de l'Autre dans l'Universel du semblant, que le sexuel. Ceci ne valant que dans le registre de l'*amour*, i.e. de la légalisation du désir sous les semblants de l'homme ou de la femme.

— Or, d'autant que cette modalisation est *impossible*, et que le sexuel résiste à cette inscription S^a. C'est pourquoi il ne devient *après-coup* le lieu d'inscriptibilité. Ou bien, faut-il renverser encore les termes et dire :

C'est pour autant qu'il y a un reste de l'inscription S^a . et que le sexuel est dans le discours de l'Autre (le semblant), la modalisation de cette inscription, — que le sexuel devient le lieu d'échec et la modalisation de l'impossible de l'inscription.

De ce fait, il en venait à avoir pour le sujet un exacte ou crucial. Puisque l'on voit bien pourquoi ; *ce ne l'est pas*, parce que le sexuel comme tel aurait un intérêt. C'est ~~ap~~ après-coup, et pour autant que le discours de l'amour fait semblant qu'il y aurait *inscription* du rapport à l'Autre (corps) comme sexuelle. Nous voyons donc que le sexuel ne ~~r~~ reçoit son statut d'impossible qu'après-coup, mais ; faut-il ajouter, pour autant que la *supposition* l'inscription selon la modalisation sexuelle l'a situé comme registre de l'amour.

Le sexuel n'est l'impossible qui fait la grande affaire de la jouissance que pour autant qu'il y eut la *supposition* qu'il donnait l'inscription exacte de l'amour dans l'Autre corps.

*

Je crois que cette explication que je viens de proposer souvenait vraiment. Mais à y bien penser, elle est encore insuffisante. Le point

destitution que je lui assigne est exacte : on doit situer l'impossible du sexuel à partir d'un entrecroisement.

Mais ce que je n'explique pas, c'est pourquoi le sexuel est relié (aufgehoben) au signifiant l'inscription des désirs dans le corps de l'Autre. Pourquoi le sexuel serait-il précisément le registre adéquat de l'inscription, alors qu'il se démontre en être la butée ?

En sorte qu'on se demande s'il ne faut pas à nouveau en retourner les termes : Et si le sexuel était choisi comme lieu de cette inscription précisément en tant qu'inadéquat ? Peut-être est-ce précisément parce que le sexuel est l'impossible à dire que le dire du semblant (ce n'est bien sûr pas la même chose) le prend comme lieu décisif dont il fait le contour ? Pourquoi ne pas supposer que le sexuel soit relié, cependant, comme impossible, au dire de l'amour dans la même [illegible] l'impossible à dire du désir ? [illegible] que soit une solution - on n'explique toujours pas pourquoi le sexuel fournit

- Mais il reste qu'on n'explique toujours pas pourquoi le sexuel ... deux esquisses de solution :

tôt qu'autre chose. Je ne peux que proposer deux esquisses de solution, une jouissance éthique,

1 — le sexuel est, pour le parlant, une jouissance éthique. Il est par excellence le précisément parce qu'il échappe à toute éthique. Et c'est pourquoi il lieu d'une jouissance qui ne doit rien à l'Autre, — et c'est pourquoi il régit électivement la fonction de signifier la jouissance de l'Autre : l'érection ne se règle que du phallus, i.e. du rapport à l'Autre.

Bref, le sexuel est le lieu où s'impose qu'il y ait de l'éthique dans la mesure même où il n'y en a pas : solution du paradoxe. C'est dans la mesure du rapport des femmes à la castration. C'est dans la mesure où les femmes n'ont rien à faire de la castration, qu'elles sont le lieu absolu de son exigence éthique : parce que seule la position en termes de castration de leur absence de rapport, leur donne sens comme

sujet.

2 – On esquissera une seconde explication qui développe ce que je dit plus haut des autres métaphoriques de l'impossible : c'est pour autant que le sexuel est la jouissance la plus <u>fictive</u> (dans l'amour) qu'il est le lieu d'élection de la question de la jouissance. Le sexuel ne dépend en rien du S^a. Mais le champ de l'amour, en multipliant l'Autre (corps) comme sexuel (homme ou femme), porte à la fiction <u>absolue</u> ce qui n'en relève en rien. Le sexuel est la jouissance la plus proprement "humaine" en ceci qu'il n'a de statut que de fiction (Il n'est d'homme et de femme que de fiction). Et c'est ce qui fait son importance pour l'être parlant, dont on a déjà montré qu'<u>il ne jouit que de son statut d'être de fiction</u>. L'être parlant jouit de son autonomie dans la parole i.e. du S^a en tant que <u>relevé</u> de la Chose (Cf. D.14) (et D.4). Et le sexuel est la plus <u>fictive</u> des jouissances, en tant qu'elle est la moins réellement réelle. Il est donc prédestiné par ce peu à signifier le statut de fiction de la jouissance du parlant. (Tout ceci n'est pas clair : [illegible] ensemble).

13.12.75.

—

Entrecroisement, après-coup, relève.

Nous avons avec J.D. démontré un premier problème, qui est l'effet du S^a sur le corps. On a montré que cet effet provoque une sorte de dédoublement qui d'une part, rend le corps impossible (ou moins en partie : objet <u>a</u>), et d'autre, le transforme en <u>lieu de vide</u>. Mais contrairement, cette partie du corps est <u>relevée</u> au S^a. Il y a un mouvement de relève au S^a, qui fait que le corps devient la matérialité dont se constitue le signifiant comme métaphore du vide qu'il crée. Ainsi du <u>phallus</u>. Il reste là énormément de questions irrésolues, en particulier sur le mouvement de <u>retour</u> de ce S^a sur le corps : par exemple en ceci que le phallus est la castration.

Mais ce qu'on doit marquer ici, c'est qu'il existe un mouvement constitutif de cette <u>division</u>. Ce mouvement est ce qui se nomme comme <u>entre-croisement</u> et <u>après-coup</u>. Le rapport du sujet au S^a, et en particulier dans le "corps", (s'il existe), se fait dans un entrecroisement dont le premier mouvement décrit la structure, mais d'une manière insuffisante. En particulier, on ne dit rien de l'<u>ics</u>. Cet entrecroisement, c'est la <u>métaphore du sujet</u>.

Il faut noter de plus que cet entrecroisement s'inscrit toujours en effets <u>d'après-coup</u> : c'est après-coup que le corps se constitue comme corps. C'est également ainsi que le corps est évacué et rendu impossible par cet effet du S^a. Il faudra expliquer comment l'i.c. est un effet de la prévalence du S^a dans la détermination de l'être parlant.

—

Le corps dans la jouissance, problème.

En quoi la jouissance a telle affaire au corps, est une énigme.

Doit-on dire qu'il n'est de jouissance que du corps? J'avoue que c'est là un mot d'ordre que je n'entends pas. Comment ici jouirait-il même se faire, est incompréhensible.

Pourtant, cela semble un fait, mais le problème est que nous ne savons pas en quoi:

Ce qu'il faut rencontrer pour absolument, c'est que la jouissance touche au <u>sujet</u>. Le sujet n'est pas le corps, il est ce qui s'en sépare.

Je suis platonicien en conséquence P., je maintiens sans faiblesse que <u>le sujet est séparé du corps</u>, et qu'il consiste dans cette séparation elle-même. Ceci: sous l'effet du S^a, qui fait que le sujet est néga-tion, jouissance de s'établir pour la mort sous l'effet de relève du S^a. — Mais dans ces conditions, n'est-ce pas le corps qui est mortifié du S^a. C'est en tout cas le sujet. Le sujet est l'effet de coupure qui procède de l'effet négativant du S^a.

D'où je maintiens que <u>la jouissance est abolition du corps</u>, et en aucun cas jouissance du corps. Il s'agit après l'ombre d'un autoérotisme en ce sens. L'auto- ne tient pas au corps, mais au sujet. La libido n'est pas du corps, mais ce qui le <u>négative</u> et l'absorbe en (a).

Dans ces conditions, y a-t-il ou non un <u>corps</u> dans la jouissance, et si oui, pourquoi. ~~Ce que nous pouvons dire au moins, c'est~~

Comment le corps est-il impliqué par le sujet, dans le S^a? Mais qu'est-ce au <u>même</u> qu'un corps? Que signifie que le sujet tienne au corps?

— Ce que nous pouvons dire au moins, c'est que le corps est un cisaillement, et un <u>enjeu</u> du sujet. Mais sous quelle incidence autre que sa stature, c'est l'énigme.

<u>Il faut arriver à déduire le corps, qui n'est pas un fait.</u>

~~[illegible]~~ FEUILLE DE PROBLÈMES.

- ~~l'autre aspect de l'acte ; le réel et le S^a~~
- le pratique et l'expérience.
- la compréhension et la pensée chez Lacan.
- (Théorie et pratique dans l'analyse)
- Kant et Spinoza sur la croyance.
- Pourquoi les Arabes? À cause des femmes et de leur désir d'enfant.
- le ~~réel~~ et la S^a (écrit)
- Écrire un texte sur la pratique : pratique (de la feuille [?]).

Signifiant et signe.

La suite des S^a gravés sur la stèle, est incompréhensible, parce qu'elle ne comporte pas adresse.

Il en va différemment du signe, qui peut toujours être interprété (en un sens non analytique) comme cause ou effet d'un autre signe (ou d'une chose, ce qui est homogène : le signe et la chose sont du même ordre).

Aussi, la tentative de Recanati, de trouver dans l'idéalisme, spécialement de Berkeley, une théorie du S^a, au prétexte que le Signe y fait renvoi indéfini, est-il une très grosse erreur. Ce trait est en effet commun au signe et au S^a, mais c'est un trait secondaire.

– A cet égard, on peut même douter s'il en va bien ainsi. L'ordre du S^a est suspendu à Un S^a : le NdP. Il en va différemment du signe, qui ne peut en aucun cas se rattacher à l'Un (sauf à en faire le S^a de Rien, ce qui justement est à exclure). Ce qui de ce fait spécifie l'infini dans le S^a, c'est qu'il est transfini, i.e. passage à la limite. Mais ceci n'est jamais que secondaire.

Alors où est donc la différence spécifique du signe au S^a ? Est-ce là l'absence d'analogie ? Ou quoi ?

—

– WALLON.

- Pas de stade du miroir : effet.
- Deux logiques de pensée pareilles : l'homme est plus que l'animal.
  l'homme est différent.

1 – Plus :

1. L'homme est supérieur :
   pouvoir de l'image + autre chose.
2. – L'autre chose est organique (cerveau).
3. – Le langage est cette autre chose : fonctionnement du cerveau.

(4) – Tout est biologique dans son fond.

2 – Différence.

La faille organique et le pouvoir de l'image.
(Parallèlement, développe à loisir la notion de pouvoir de l'image §). §
Sa détermination : génétique.)
expériences sur ce sujet.

- Organicisme de W. . Deux sens du mot organicisme.
  1. – Au sens 1, W ne l'est pas.
  2. – Au sens 2 :
     - Règle de méthode de cet organicisme pour W :
       organicisme et dialectique.
     - Non pertinence de la question : les principes généraux

du discours scientifique,
– (Apparemment, il lie la théorie organiciste, sous sa forme restreinte
au principe général de la science) – Parallélisme et
et généralité : le principe général de la
organicisme.

NOTE SUR LE PÈRE MORT :

Très intéressante position de J.-D. sur le meurtre du père : le père (symbolique !) serait celui en qui seraient confondus le nom et l'être. Et son meurtre consisterait à opérer le clivage entre les deux : que le nom se sépare par. progressivement pour le sujet occupe la place du père, par le dire-non qui dirait ces deux aspects.

On pourrait développer beaucoup le sens de cette théorie. Elle a plusieurs avantages : elle permet de penser ce que dit L. quand il dit que le père est un S¹ (non un "être"). Et plus encore, elle permet de concilier le problème de la pratique du sujet avec le fait que le père dirait non — à la castration.

Or, c'est là ce que je refuse. D'où la question : J.-D. a-t-il raison ? Car ce qui apparaît dans ce père, c'est en somme l'odieux de l'imposteur : celui qui ne prend pas la place du Nom. Très remarquable théorie.

D'où résulte-t-il pour lui une théorie de l'analyste : celui qui dirait-non comme le père : refusant le clivage, et portant le clivage au sujet. Mais de ce fait, se clivant lui-même. D'où la théorie de la vacillation. S'il est là une théorie (dont je ne suis pas sûr), il faudra articuler le premier point. Mais comment de là expliquer que l'analyste se divise ?

Quant à moi, ma théorie ~~R~~ est tout autre.

- le père est père d'un sujet.
- si la mort est la métaphore du sujet comme ailleurs, le père est mort parce qu'il attend le sujet sur la scène de l'[illegible] réalité, d'où son appel pointant au sujet comme [illegible].
- Pourquoi cette mort est-elle un meurtre ? Parce que le sujet se produit comme acte, i.e. culpabilité. La culpabilité, c'est la faille du sujet au temps de l'acte.
- Mais pourquoi le père est-il tué ? Ici, la première remarque de Lacan : qu'il ~~a~~ fallait bien que les fils l'aimassent pour le tuer. Pourquoi donc ~~avaient~~ avaient-ils contre lui colère ? — C'est ici qu'est le premier mensonge de son meurtre. La colère

n'est pas contre le père, mais c'est la colère du vide, d'être sans raison. Le père vient prendre la place de la raison de la colère : telle est son importance. Son dire-non consiste à prendre sur soi la raison de la colère.

Et le premier mensonge consiste dans cet incroyable amour qui est de le supposer à la place de cette colère. (Mais c'est ce que le père veut lui-même). Car c'est ici qu'on voit comment le dire-non vient faire acte : il vient donner raison au sans-raison. Le dire-non permet qu'une raison (celle de l'interdit du père) soit donnée au déchaînement du S[illegible], avec l'effet d'illusion qui en résulte pour le sujet, de croire que le père est responsable.

Car je refuse absolument cette perspective des pères odieux, tout puissant, que je crois fausse. Le père n'est pas refus de la castration. Son acte consiste pas au contraire castration, et portant la castration. Être comme mis ultérieur de l'Autre réalité où il s'est ôté comme mort : voilà ce qui justifie ... De s'être châtré lui-même. C'est bien ce qui fait son énigme.

Question très importante posée par J.D. sur l'interprétation : J.D. remarque que d'interpréter comme : ton désir, c'est le désir de l'A., ne fait que faire exister l'énonciation, sans y mettre une forme. C'est en effet une objection cruciale (cf. sa pratique). Comment donc peut-elle porter le dire-non qui y arrête le désir ?

On voit ici que la pratique du désir à faire advenir est purement question d'éthique. Ici, les failles ne sont liées, qui ailleurs peut résulter.

AVEC J.D. le 9/9/76.

– Reconnaissance suppléance qui gère le vide du sujet. Telle est la méconnaissance de son imaginaire, mais on retrouve ceci par la méconnaissance.

– La première métaphore du meurtre du père.

– Distinction faite par J.D. entre S° et fiction : nécessité du S°.
Mais la suppléance ne dissimule : elle se produit comme événement.

– Pourquoi le père mort : le père est père du sujet. Mort, parce que opéré comme ailleurs du corps. Le sujet, [illegible] de lui.

– Position de J.D. : le père symbolique est alors ceux qui se confondant la mort et l'Idéal : le dire-non les dits. Le dire-non du sujet. Mais on peut dévoiler cette place?

– La mienne.

– Position de l'analyste : de son dire-non portant la possibilité de la faille du sujet, qui ne le permet pas dans le semblant. Nomination des désirs de l'Autre qui permet au sujet de s'éjecter comme non!
des désirs, mettant fixation à la fiction de l'amour.

l'amour : fiction de suppléance dont noue le désir comme lien des êtres

– Meurtre de la chose (la première métaphore) et meurtre du père –
Rapport. La dissimulation de la trace.

A PROPOS DU LIVRE D'IRIGARAY.

Quel "désir" soutient donc le refus farouche d'une quelconque symétrie, d'une quelconque "différence"?

Ce dont Irigaray ne semble pas s'apercevoir, c'est que ce vieux rêve de symétrie, est le sien : qu'il y ait un "désir féminin" symétrique du "désir viril". Or, ce que F. introduit de nouveau par le ϕ et par la castration, c'est qu'une telle symétrie est absolument exclue. Non pas en conséquence qu'il y ait dominance d'un désir sur l'autre. Mais il y a le désir, et la fonction ϕ, et d'autre part, les identifications sexuelles, qui ne se fondent que de ϕ (et d'aucune "féminité"). La "féminité" est pour F. légitimement déduite de la fonction ϕ : pour autant qu'elle est un fait de sujet. Ce qu'il y a, c'est qu'il y a l'Un et l'Autre. Et le problème est :

1 – De savoir pourquoi historiquement l'existence de l'Un a eu pour conséquence que l'imposture virile a fait virer au Maître le fait de l'Un du ϕ.

2 – De savoir par quelle raison liée à l'effet de ϕ, une femme en vient à se définir dans la pensée comme l'Autre de ϕ, étant entendu : – que ϕ en est la cause, – que l'existence de cette Autre jouissance n'a rien de spécifiquement féminin. Même si les femmes en sont, dans l'histoire, et dans la mascarade, le lieu élu.

3 – Reste la question ~~[illegible]~~ qu'I. ne résout guère : pourquoi l'Un est-il le ϕ ? Est-ce ou non une imposture nécessaire ?

—

Ce n'est pas tant le *désir* qui est "dans" l'Autre que sa cause. Ceci dit nous permettra d'éviter de dire que le désir n'est que de l'Autre.

—

Donc apparemment étrange qu'on me puisse compter sur le jugement de l'autre pour décider devant l'Affaire. — Mais à y bien penser : il apparaît que cette identification à l'autre est une *illusion* de lecteur. C'est dans la mesure où le lecteur est impossible ou au moins contestable, qu'on s'en remet à l'identification. On ne peut donc se fonder sur elle : il faut au contraire agir et trancher du jugement par la décision qui abolit que l'autre soit lors du jugement.

9-12-75.

—

En finir avec la Schizoïmanie contemporaine : *l'écriture.*
Mettre à mort dans ce que j'écris cette sottise à quoi touche la "mode" : Sollers, Rey, Irigaray, Derrida, et autres imbéciles, avant de [illegible] se dirimer. Mon idéal stylistique : Aristote.

De J.D., j'ai appris à n'écrire que simplement, *parce que* on part de la pratique. C'est la pratique qui doit nous amener à écrire, par le contraire.

D'Elisabeth, le grand respect que j'ai pour elle, de son indifférence profonde *pour toutes* ces stupidités, qui l'honore, et m'enseigne, justifiant que je l'aime.

Maintenant grâce à eux, et pour eux, d'amour (à elle donc), je me suis résolu de l'écriture, grâce à quoi nous ne serons radicalement *pas* contemporains.

Mais reconnais à la *pratique* qui est le sujet ou le symptôme, m'enseignant : *le discours analytique*, la clef à ce qu'elle et lui [illegible] et rien d'autre.

13-12-75.

—

Je m'aperçois que je suis, sur toute question du discours analytique, étrangement anesthésique : je ne peux rien en dire. Quelle en est la raison ? — D'abord, que je ne les ai pas traitées jusqu'à la lie, comme je l'ai fait pour quelques-unes ces derniers temps. Mais la raison de ceci ? — C'est que, pour traiter d'un problème, j'ai besoin qu'il me vienne d'ailleurs. Plus précisément d'un autre. Et l'expérience montre qu'il ne vient jamais d'ailleurs que de J. D. Autrement dit, ce n'est pas que j'aie à "répondre" à ce qu'un autre a dit (son problème, pas le mien), mais qu'on me donne le <u>la</u> qui me permet de monter d'un cran, moyennant [illegible] de travail. D'où ma difficulté à amorcer de nouveaux problèmes. Faute de quoi j'erre, condamné à écrire.

Ainsi du "Che vuoi ?" sur quoi je m'arrête sans pouvoir en dire plus, — quand la question est si simple.

— 10. 12. 75.

—

Ce que je pensais de Nietzsche : qu'il était le seul génie, et par tout dire, qu'il n'y a pas d'autre homme du ressentiment que lui, il est étrange qu'Elisabeth l'ait démontré il y a plusieurs années... Ainsi, aboutit avant la lettre la position de Deleuze. D'autre part, ses remarques sur sa position de refus à l'endroit de celui qui dit la vérité toute : qu'il ne puisse être qu'un imposteur. Juste ? Question enfin de Patrick sur le refus par Freud et Lacan de N. . N'est-ce pas facile ? Il est évident que le discours analytique ne peut aspirer à dire toute la vérité. Qu'il en dise quelque chose, est déjà bien assez.

12 - 12 - 75.

—

D'ici un an :

- Stage.
- Ecrire un article pour Miller (Ornicar)
- " un article pour les lettres ([illegible])
- " " Salicet (Melman).
- Préparer un texte pour l'entrée à l'Ecole (10/20 p.)
- Préparer mon enseignement à Vincennes : 30 pages environ. C'est le plus important.
- Avoir lu ~~[illegible]~~ 2/3 séminaires.
- Assembler sérieusement 1 ou 2 dossiers importants : le S^a, le sujet, la langue, la top. du retour. (C'est à quoi il faut s'attacher). Ceux pour l'enseignement et les publications (Il me faudrait 2/300 p de bonne qualité).

Tout ceci avant juin 76.

"Renoncez à vos illusions, et préparez-vous à la lutte"

Le problème est alors le suivant :

- Pourquoi y a-t-il des illusions ?
- Pourquoi n'y renonce-t-on pas.
- Pourquoi faut-il y renoncer.
- Pourquoi le fait de se préparer à la lutte implique-t-il qu'on renonce à l'illusion ?
- Pourquoi ne pas penser qu'il y aurait des illusions nécessaires à la pratique ?

Il nous faudra distinguer la parole et la nomination : acte dans la parole.
Seul ceci nous intéresse. Quel est alors le rapport du nommer comme
acte à la parole ?

Remarque de Miller que le ne-[?] forcé est existentialiste : mais que
Lacan ajoute qqch de nouveau en précisant le seule qui permet d'introduire
la dimension de la pulsion.

—

Question : quelle importance décisive y a-t-il à ce que Kant pose le
problème du <u>schème</u> en termes de <u>méthode</u> et surtout de <u>temps</u>,
évitant ainsi : 1 – la tautologie de la supposition ; 2 – la doctrine
de l'analogie. Car, la doctrine kantienne ici résout le traitement
du concept en termes d'analogie, en introduisant la <u>pratique</u>.

—

La théorie deleuzienne de l'ics est en fait leibnizienne sous ses
dehors spinozistes. En fait, Spinoza est ici appelé pour dissimuler Leibniz.
Il est tout à fait clair que L. ne peut être ici que <u>rejeté</u>. L'ics n'est
pas leibnizien. On ne peut poser cette doctrine de la différentielle. L'ics
n'est pas non plus production. Ce n'est <u>pas plus</u> expression (Spinoza).
Ni Leibniz, ni Spinoza. Ni expression, ni production. (Aussi dire,
S. et L. posent tous deux le problème en termes d'<u>expression</u>, ce que D.
dissimule délibérément). L'ics, est produit de ce qu'il y a l'effet du
S², donc la parole. – Rien d'autre. Ceci n'est <u>pas</u> expression. Ni produc-
tion. Il ne faut pas se laisser piéger par la demande de l'époque (maté-
rialiste). Pas de matérialisme en toc. – Ainsi, il apparaît que le refus
par D. de l'expression est une autocritique (cf. Spinoza). On ne
voit pas pourquoi l'analyse devrait faire les frais des malheurs de la
Belle-Âme et de sa figure de <u>sujet</u> (exclusion de Spinoza et de Nietzsche).

—

Problème posé : Comment Lacan en est-il venu à produire l'articulation ou plutôt le clivage I / S, à partir des problèmes propres de l'analyse ?

Ce qui est en cause ici, ce n'est donc pas un exposé systématique, mais la monstration de points de clivage déterminants d'une problématique.

On posera que ces points sont internes à la doctrine, et qu'ils ne concernent que secondairement des champs extérieurs qu'ils refondent.

Brève note historique:

Où situer dans le travail de Lacan la rupture qui, d'une doctrine de l'imaginaire, mène à la position du symbolique? Faute de renseignement, on procède par approximation.

1- De 1932 environ (Thèse) jusqu'en 1950 (Propos sur la causalité... (1946); Fonctions de la psychanalyse en criminologie (1950); le Stade du miroir (1949)) : première période. Elle est centrée autour du thème de la connaissance paranoïaque (E. passim.). Il s'agit alors de se demander si une doctrine de l'imaginaire peut rendre raison du fait spécifiquement humain, et tout spécialement, par analogie (au moins) avec la psychose paranoïaque, de dégager la modalité fondamentale de ce fait humain. Tout d'abord, le fait que le désir est le désir de l'autre (avec a : l'Autre n'est pas encore isolé).

2- La période 1950-1952 est le grand "refoulé primordial" de l'enseignement de Lacan. De cette période, presque rien d'écrit. Et il est significatif que les deux séminaires de cette période (1951-52, et 1952-53) soient exclus de la suite des séminaires : notre seul refoulé, l'oubli et l'effacement d'une certaine trace.

Or, c'est précisément cette période qui est marquante de la problématique. "Intervention sur le Transfert" (1951) et quelques vestiges ultérieurs ("Le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel", 1953) laissent à penser que le travail de rupture se fait autour d'une nouvelle reprise de Hegel et surtout de deux énoncés de Hegel: 1- le temps, c'est le concept étant-là. Et 2- le concept de l'exposé (méthode) est identique au procès du sujet (E 218 (2)).

C'est à partir de là qu'est produit qqch. comme une articulation temporelle des effets du sujet et par conséquent de ses moments de stase imaginaire, mouvement qui, par lui-même, est déjà la place du symbolique. [illegible] ici que le concept de symbolique n'a pas chez Lacan d'origine ([illegible] suite) linguistique.

3 - Puis de 1953 en 1955/56 (Séminaires I à III) il apparaît que le clivage catégorial est acquis. La conférence " S. I. R." (1953) porte la trace de cette nouveauté : on y sent l'acquis récent de ce clivage, mieux encore que dans le Discours de Rome (1953). Alors en effet, c'est autour de l'articulation F / S que joue le travail de Lacan, le R. étant relativement délaissé ; (il n'est en tout cas pas thématisé d'une manière suffisante).

On a l'impression qu'à considérer l'étalement dans le temps de cette exposition est pour Lacan un simple artifice d'enseignement, et que l'essentiel de ces trois séminaires ~~et~~ est déjà su avant leur production.

Puis, le Sém. III (Psychose) clôt une période (on remarquera : ~~[illegible]~~ l'insistance de la forclusion exige en effet d'autres ailleurs). Alors, et de plus, le clivage autre/Autre est désormais bien acquis, précisément sur le problème de la psychose.

4 - Suit alors une période de silence (qui donc continue ce troisième temps, à ce moment ~~[illegible]~~ inaugural de la rupture épistémologique). Cette période (Sém. IV à VI) est consacrée au développement de la doctrine du signifiant, i. e. au montage du graphe (car le concept de Sa ne peut se saisir que de ce montage).

5 - Puis, à partir de ~~[illegible]~~ 1959/60, s'ouvre une nouvelle période de travail, dont l'intérêt est que c'est à partir d'elle qu'on peut situer rétroactivement les précédents. L'imaginaire n'est plus utilisé nulle part (sinon comme acquis bien connu, mais rien de nouveau). Par contre, s'opère la délimitation du réel au travers de trois concepts majeurs : La chose (Sém. VII), l'objet (a) (Sém VIII à IX ?), le sujet de l'ics, dans le cogito (Sém. IX, etc.).

C'est donc en 1950-53 que s'est opéré le renversement qui produit la conquête du Symbolique, permettant la rétroaction d'où s'ordonne ce qui précède. Ceci, engageant les effets d'insistance qu'on a vus.

Paradoxe et réel.

Objection de J.-D. à traiter les concepts analytiques comme des paradoxes : c'est précisément qu'il y a le réel (l'a). Or, si le paradoxe est forme la conjugaison [illegible], celle du Sa qui ne veut rien savoir du réel (ainsi : dans l'ics, des jeux paradoxal qui ne connaît pas la contradiction), — dans ces conditions, il faut, si l'on fait la place du réel, démonter le paradoxe. Telle est la vraie raison qui interdit de construire le paradoxe.

Or, je soutiens tout au contraire : que ce seulement en soi du symbolique démontre le réel du parlant : réel du symbolique.

Ici, difficultés : on ne peut dire adéquatement que le p.-P. soit le v.(S). Sinon, on aboutit à cette alternative qu'il n'y a plus de faille. Or il y a le Sa et la faille du sujet. Il faut donc arriver à 1 — maintenir le lien de la faille ; 2 — montrer que le fait de structure du v(S) forme cependant la structure d'un paradoxe, en ceci que la faille, le négatif, est aussi dans et par le symbolique.

(Ici, je commence à éprouver des difficultés), que

Bref, le V(S) n'est pas le p.P., contrairement à ce que j'ai écrit dans T.R. Ici, encore à rectifier.

De plus, distinguer V(S) et [illegible] (A).

Ainsi : V(S) n'est pas le seul pouvoir [illegible] — [illegible] qu'il est [illegible] psychique. Il ne l'est que pour autant qu'il est [illegible] la place d'un réel : Chose qui, bien que ce n'étant pas du [illegible], est strictement distinct, serait-effet de faille du symbolique, ce [illegible] le faux-pas [illegible] ?

Comment donc peut-on passer du paradoxe de V(S) à partir de l'inconnaissable du sujet ? Est-ce là le point le plus [illegible] ? Rapports à [illegible] de la [illegible] et du sujet comme faille : faille du réel.

Si l'énergie globale de l'univers se conserve, tout en se dégradant, et si toutefois, il y a de la différence, — c'est donc que <u>qqch.</u> crée de la différence. La réponse : c'est le S^a. Le S^a crée la différence que la matière dégrade. C'est lui qui suppose la dégradation, en maintenant constant le niveau d'ensemble. ~~[illegible] égal à zéro~~ Telle est la structure de la pulsion : appareil à faire entrer de la différence dans le réel, malgré l'indifférence de celui-ci. Cf Leibniz, (Belaval p 256) sur l'âme et le corps. Le [illegible] n'est pas que l'âme <u>crée de la force</u>, mais elle crée de la différence de force, [illegible] elle correspond.

Le Plus-un et le Quart élément.

J.-D. a fort bien saisi le problème du Plus-un dans la logique de la suppléance.
Le problème est : pourquoi le Trois implique-t-il le Quatre ? Ou plus exacte-
ment, la logique de Lacan est-elle ternaire ou quaternaire (problème posé
par Deleuze et Derrida pour Hegel).

Il faut répondre : si le Plus-Un de l'[illegible] de groupe à la limite est
bien ce qui fait lien, il faut ajouter que ce Plus-Un est ce qui creuse la place
d'un trou dont il fait le tour. Ce trou, est le lieu du sujet, renvoyant de
l'acte de l'Un. C'est la logique de la suppléance : l'Un produit le trou, un
comme la faille à quoi il supplée. Telle est la structure du Quart élément,
celui qui est le Vide en bon lieu à la théologie de la relation hégélienne. Si
le trou du phallus est la relation du S_2 comme ensemble, le quart en fait le
lieu de manque qui oblige à cette division de rejeter le Un.

Reste la question : pourquoi le couple premier ? Il y a bien vu le problè-
me de l'imaginaire. Mais je crois qu'il faut aller plus loin : le couple,
c'est la bi-partition, l'effet d'un tranchant qui divise en prédicat et
prédicat opposé : effet de signifiation qui fait du prédicat opposé l'autre,
l'étranger qu'on rejette. Et le problème est, comment s'assurer d'apparte-
nir à ce qui est le Prédicat ? (identification). Réponse : par le coup d'un
Plus-un qui résout dans la hâte cette identification en faisant effet de
sujet, acte, et constitue le sujet à la place du sujet de la division
première. La division est relevée (mais faillie aussi sur le mode du
sujet) par la décision de l'acte. Telle est la structure de l'Ensemble.

—

~~Difficultés de l'entrecroisement, et esquisses de solution.~~

Il nous faut montrer que la doctrine de l'entrecroisement, qui constitue la seule tentative faite pour justifier que l'ics soit structuré comme un langage, implique des conséquences telles qu'il faut songer à la modifier.

C'est précisément que l'inconnu advient dans lequel que l'ics est structuré comme un langage. Telle est la formulation condensée de ce problème.

—

L'instance de la lettre et la suppression du sujet. Texte Programme.

—

De la pratique analytique, — qu'est-ce qu'une pratique ?

—

Aristote et le discours du Maître.

—

Hystérie et pulsion.

—

Théorie des problèmes dans les psychoses (V) (21)

—

Le Proton pseudos dans l'Esquisse (note).

—

Culture et Société (Konfusion). L'inceste.

—

Torsion dans l'acte : Acte / action → acte
{ Cause / objet → désir. transfert.
{ scission / formation → pulsion.

—

– L'identification et le (a) : vers un type d'id. ā(a). Le réel et le symbolique. La topique de l'objection d'E.L. sur l'(a) subjectivité. Notion de problème crucial. Ce qu'est depuis le réel au cœur de l'analyse. Divers types d'identité : mathématique, réelle. etc., L'indiscernable pour Wittgenstein, et l'identité.

—

– Reprendre les thèses sur le système (symptôme) des Idées (Koyré ?).

désir, désir de l'Autre.
topologie du sujet (désir demande)
(miroir)
le graphe.
le fantasme
identification.
pulsion, répétition.
transfert. SsS. analyse. Position de l'analyste.
Acte. Acte analytique. interprétation etc. ("pratique")
Amour, désir, pulsion.
(lettre et S^{a})
(S^{a}, signe, sens, $S^{é}$, signification)
Métaphore et Mé dans le graphe.
Eé et Ea. imparfait, ne, Tu, il ne savait pas.
S.I.R. et surtout S. et Imaginaire.
"Structure de la communication."
Jouissance et désir. Vérité, savoir
sublimation
Acting out et passage à l'acte.
Angoisse.
Femmes et père
Oedipe et castration
Langage et ics.
structure du S^{a} en général.
l'inconscient.

Ce que je ne sais pas

Aliénation ou-ou-
Refoulement, résistance, défense.
Formation de l'ics

discours
v/S.
réel et discours.
modalité et logique.
psychose?
pulsion
répétition
S et R. trad. etc.
Un et Autre.
histoire?
(a) cause.
voix, regard etc.
femme dans les FQS.
père comme dire-non.
discours, parole.
langage et ics.
plaisir, au-delà, réel.
aliénation/séparation.
père
pulsion de mort

Ce que je sais

- **Feuille de problèmes.**

- L'homme du ressentiment. J'étais pour cela parti de la signification de S(A) et du refus de la position de mort par Deleuze. Deleuze et Nietzsche.
- Croyance : je crois plus loin que Kant. Mais alors, ma doctrine de la croyance est en contradiction avec la théorie des fictions : et c'est tant mieux !
- Thèses sur Derrida et Deleuze dans notre clivage.
- L'arbitraire du mode divisé et la genèse : fondation.
- Double aspect de la castration.
- La méthode d'extension / successivement et la fondation. Groupes de transformations : discours. Ce qui ne s'écrit pas. La mystique.

Problème du savoir ics et de l'après coup (Aporie).

Le problème classique de toute épistémologie (Koyré. Ét. gal. 171), comme d'ailleurs
de toute histoire, est le suivant : qu'est-ce qui autorise l'après coup dans la
lecture historique ? Nous pouvons simplifier le problème d'une manière nominaliste
en disant que ce travail n'est que [illegible]. C'est en effet bien le moins,
de remarquer que tout discours ne se décrit que de l'horizon de nos propres
problèmes, de nos questions. Mais c'est très insuffisant. En effet s'il en était
ainsi, on ne verrait pas ce qui aurait permis que en-soi pour les contemporains,
les choses se soient déplacées, même à leur insu. Comment autrement dit, est-
ce dans le réel qu'il y a eu transformation qui, par ex., a mené de la conception
aristotélicienne du Cosmos à la physique classique ? Il faut bien expliquer
un tel passage. Mais alors, il faut conclure que l'après-coup était là avant.
C'est le problème de l'ics. Il y avait un savoir à l'œuvre, sans que personne n'en
sût rien.

Cette position est-elle admissible ? Évidemment pas. En effet il n'est en
aucun cas admissible que le réel ([illegible] et spécialement le réel naturel) soit
[illegible] de toute éternité, par l'homme. La thèse que la science [illegible]
simplement une clarification de l'expérience absolue de l'homme, n'est pas
acceptable. Il faut pour un passage que la science soit invention de savoir.
Sauf à supposer le savoir absolu : ce que nous ne saurions admettre.

Quelles solutions nous reste-t-il alors ? Essentiellement deux.

La première consiste à distinguer les ics et l'invention du savoir. On posera
que l'Être de l'homme est à lui-même intelligible et qu'il n'est rien
au-delà de ce savoir de soi. Alors, il y a un savoir ics, et ce savoir, est la limite
de ce que l'homme peut apprendre de son Être : telle est la conception classique
de l'analyse, avec laquelle nous n'avons pas encore rompu. — Mais on
[illegible] par ailleurs que, si le réel non-humain est intelligible, ce
n'est pas par soi-même, mais simplement par mise en jeu de calculs
humains. Là aussi, pas grand mystère.

Mais une telle conception nous porte alors à l'énigme suivante : Tel est
l'intérêt essentiel de l'épistémologie : est-ce que quelque chose était là

du savoir qu'il en fût inventé ? Si oui, alors, il y a de l'inconscient dans la pratique historique en général. Mais alors, la distinction entre ces deux domaines du savoir tombe. Mais de ce fait, nous retrouvons ici la difficulté que nous voulions éluder : c'est donc que le réel était intelligible avant que le savoir adéquat fût inventé ? — Ce qu'on ne peut admettre. Ou bien, il faut modifier la conception de la science : le réel "poussait" le savoir à l'invention, mais celle-ci était ics... Ce qui n'arrange pas grand chose. Bref, on ne peut admettre un sujet tout-sachant du savoir absolu.

La seconde solution consiste à modifier profondément le concept de savoir ics : le savoir ics est invention. Tout savoir s'invente. Reste alors la question de l'intelligibilité de l'être de l'homme, qui devient ici l'énigme. Cette solution nous ramène en fait à la première. Mais théorématisons.

— Il faut admettre que tout savoir s'invente. (1)

— Que tout savoir comporte ics, y compris la pratique scientifique, appréhendée du réel non humain. (2)

— Il reste alors à modifier le concept d'ics. (3)

— De plus, reste instante la question de savoir ce qui était là si on ne peut admettre en aucun cas la perspective nominaliste. Il faut en effet admettre l'essence de quelque chose à l'insu du sujet. Mais dans ces conditions, on ne peut admettre absolument la thèse de : (4)

— l'après-coup du savoir, (5)

Quoiqu'elle reste fondamentale. Il faut admettre simultanément et non sans contradiction réciproque, le Quelque chose à l'essence dans l'insu (l'étrangement obscurantiste) et l'après-coup du savoir (qui contredit cette première position).

Tel est le problème en quoi consiste l'ics, qui ne fait que surgir cette question, en la nommant.

—

Le symptôme d'un discours et le S.S. : problèmes.

(Cf Koyré : Ét. gal. 115 et 86 spécial.)

Il est clair de là, qu'on peut formuler ceci que, dans cette pratique de la science, l'ennui n'est pas simple privation, elle est un symptôme. Ceci, avec l'alternative classique : absolument, ou non ? (Cf [illegible]).

Mais alors il faut interroger : qu'est-ce qu'un symptôme ; et pourquoi y a-t-il le symptôme.

1 – Nous parlons de symptôme en un sens faible sous les conditions suivantes : le trait en question est : indice d'un système. – Le système est celui d'une pratique symboliquement déterminée (au tout sens de cette phrase). – Le système est inverse à celui qui y est impliqué. – Plus précisément peut-être il n'y a symptôme que dans l'effet de transition ou de faille d'un système à un autre. – Cette faille est la marque d'un sujet.

Mais il faut noter que cette théorie du symptôme est trop faible. Elle ne peut [illegible] que nous partions à un [illegible] de "manque-alors". Il en faut donc plus, ou bien autrement : i.e. partir du sujet et de la jouissance. Ceci, avec la [illegible] dans XVII. – Mais alors nous rencontrons une autre difficulté : est-il légitime de parler de désir au tout venant ? Désir de Descartes, ou de Galilée ? On ne le peut [illegible]. Barthes est celui qui ne cesse pas d'osciller dans ce possible [illegible] des deux positions [illegible] : des systèmes au désir. C'est donc plutôt d'une certaine manière de manquer le désir qu'il s'agit dans un discours, et c'est de là qu'il faut partir. Tel est le ressort de l'aliénation.

– Nous trouvons de plus une autre difficulté : ce système dont le symptôme fait le signe, existe-t-il donc vraiment ? Et pour tout dire, est-il de l'ordre d'un [illegible] ? Ceci nous ramène à interroger ce concept. Qu'est-ce que la méprise du S.S. ? Faisons des hypothèses.

- le sujet S.S. est méprise : il se leurre en A.
- C'est lui qui méprend le sujet.
- Il est une méprise de position.
- On se méprend et on fait signe de sa latence.
- C'est lui qui se méprend en produisant le symptôme.

Ces dires nous sont [illegible].
Mais il faut à nouveau partir de la distinction des deux suppositions : idéale et pratique. (Encore ceci ne suffit-il pas : le savoir est-il supposé au sujet ?).

Et peut-être pas :

En raison de la prééminence du symbolique, un discours ne se déclarant que d'un nouveau regard. Et celui-ci est l'idée d'un 5e posé comme trait idéal qui détermine un champ qu'il inaugure. Mais ce nouveau regard n'est qu'après-coup : on ne l'est que dans la production effective du savoir qu'il s'en constitue comme la différence pure. Ce qui produit, c'est un sujet se disant. Le savoir est même de l'ignorance : le savoir n'est pas toute-présence qui se complèterait. Il est mise en jeu d'un effet de bord avec un réel qui ne se peut penser. Tout savoir est production d'une ignorance.

Il n'en reste pas moins que subsiste une question cruciale : le nouveau regard, il fallait bien qu'il existe pour advenir le champ ? Car sinon, par quel miracle le nouveau aurait-il pu advenir ? — on peut bien ici se rabattre sur une théorie empiriste : le nouveau regard fut inventé par tâtonnements et essais, au cours des âges... C'est très précisément la perspective qui se refuse. Le nouveau regard n'est pas le produit d'une expérience stochastique. Il n'est pas perçu, puisqu'il conditionne l'invention même d'une position de discours. Était-il le trait hypothétique ?

Mais alors, d'où venait donc un hypothétique ? Comment le dire suppositions idéale : c'est vide que le savoir viendrait remplir ? Car la supposition imaginaire de la des progrès, mais ce n'est pas suffisant. Car la supposition idéale est bien là : qu'est-ce qui l'instaure, elle ? Faudra-t-il se suffire de dire que c'est le désir de l'Autre, et s'engager ainsi dans une régression à l'infini ? Ou bien si on pose ce désir, est-il de nature réelle-ment à nous éviter cette régression ?

—

Aliénation dans l'acte.

On sait que je suis préoccupé du fait de l'aliénation dans ce qu'il comporte d'effets de savoir pour un sujet. Koyré a remarquablement illustré l'un des aspects de cette aliénation. (Cf par ex. Et. Gal. 113, ou Du Monde clos...).

Si ce qui caractérise Descartes est d'inventer les justes principes de la science nouvelle, — son grand rôle —, c'est à Newton qu'il revient d'en formuler les lois exactes, celles qui seules confèrent à ses principes un effet après-coup. Descartes sur ce point n'est pas "dupe" : il invente les principes, mais il invente aussi bien que, dégageant la notion d'hypothèse comme ressource de cet horizon nouveau, il est par cela même incapable de construire les lois au plus proche du réel qui se détachent de cette fonction de l'hypothèse. — Au contraire Newton, qui précisément croit ne pas forger d'hypothèses, pouvait à les rencontrer le vrai savant.

Il y a ainsi un fait d'aliénation fondamental dont curieusement la biographie même de Descartes porte la marque :

— Ou bien je pense à ce que je fais ; et j'en relève aussi bien la structure de fiction que je manque dans cet aveuglement l'approche du réel. — Ou bien je veux approcher du réel, et c'est trop peu dire qu'il ne faut pas que j'y pense : c'est au prix même de n'en rien savoir dans mon acte que j'y parviens. Il faut remarquer la dissymétrie de ces formules ; ce qui toujours est premier en elles, c'est ce et on dira, le désir. Mais est-ce bien le mot. Il est certain en tout cas que c'est une certaine dimension d'aveuglement sur la ressource du sujet dans cette passe ; et ceci, même dans le premier cas. Car le plus grand des aveuglements est peut-être de se vouloir clairvoyant.

Il faudra bien s'interroger sur la raison de cet ou bien — ou bien. Ceci, sans doute à partir de la notion de forclusion inaugurale du discours.

—

Le manque dans l'amour et le désir. Problème du négatif.

Position de Lacan sur l'amour : l'amour procède du manque. C'est à dire que, en deçà de l'amour, nous devons y démonter le désir, comme métonymie du manque.
— Et sans doute l'amour se spécifie-t-il bien dans d'être une dissimulation de ce point, puisque la solution qui consiste à s'y fixer l'être aimé dissimule le le dissimulant. Encore faudrait-il savoir comment. Quoi qu'il en soit, il reste que l'amour consiste à donner ce qu'on n'a pas : ce don du manque, de ce dont on manque, c'est bien dire que l'amour lui-même est articulé du manque.

Mais je déplace cette conception en interrogeant : si le manque est rien moins qu'empirique mais structural, si le manque est constituant du sujet, — d'où vient donc le manque ? Je dis qu'il vient de l'effet du Sa (ce qu'on ne conteste pas), mais j'ajoute que c'est pour autant que le Sa se constitue comme corrélatif d'une instance faisant surgir un champ de négativité qui est corrélatif d'une instance. Le manque n'est donc pas simplement que le Sa soit un champ d'absence de ce négatif, ce n'est donc pas simplement que le Sa amène avec et dans le sujet, cela est clair ; mais le négatif même que le Sa amène, le corps par exemple (libido), ce qui pulse comme instance négativement. Il n'y a que cette instance du négatif.

Et je pose que le manque, c'est cette instance du négatif. Instance et négativité qui sont constant lors de cette grandeur négative. Instance et négati- vité s'impliquant réciproquement.

C'est de là que j'essaie de déduire (peut-être en contrariant ?) que l'amour est l'effet de cette instance. Et que c'est en quoi il est le ... Dès lors, ne Semblable (Homosis) qui ... l'Héteros du manque. Dès lors, ne faudrait-il pas poser désir, amour, pulsion, etc. comme le montage d'une instance creusant un manque en deçà, mais le manque étant des lors effet de la instance ?

— Je m'interrogeais car je viens de m'apercevoir que l'identité posée ici du négatif et de la instance déplace la question de l'articulation manque / Homosis telle que je la posais. De plus, le Semblable n'est plus (seulement) le Sa : mais le négatif : la Chose. Difficultés.

Voir dans le Gorgias une réfutation du sophiste, est bien la plus grande erreur. Ce que ce dialogue expose, c'est la résonance du voeu de mort socratique.

Comment le sophiste y serait-il réfuté ? Car n'y réfute-t-on que ceci que tout plaisir est un bien. Moyennant quoi il n'est pas difficile de démontrer qu'il n'en est rien.

– Mais s'il y a des plaisirs qui ne sont pas des biens ? Et s'il y a des jouissances qui ne sont pas des plaisirs sans pour autant être des biens ? ~~Et si le bien n'est~~ Et si le mal est la jouissance du déplaisir ? Et si le bien n'est que cette même jouissance du déplaisir, idéalisée dans le refus du corps ? Et si bien et mal étaient même ?

Et si le bien ne ressortait dès lors d'un voeu de mort ?

Tel est bien le sens du mythe final, de nous montrer que le bien ne se juge que du mort. Et l'âme difforme du méchant, qu'est-elle sinon la trace de sa jouissance du déplaisir ?

Bref, ce que Socrate joue dans ce dialogue, c'est son voeu de mort. En sorte que de dire que la rhétorique ne sert qu'à s'innocenter soi-même est à prendre au sérieux : c'est bien ce qu'il fait. On ne croit pas, en faisant de cette position une erreur de Socrate, qu'on se trompe sur le sens de son voeu. Ce que veut Socrate, c'est mourir. Et sa réfutation du sophiste n'a pas d'autre sens que de déjouer la force de son voeu de mort.

—

Queneau : Bords. Notice de lecture (9/75)

Livre aussi singulier et fascinant qu'il peut, dans ses aspects techniques, être d'une parfaite lecture.

Dans ses approches du singulier, Q. s'égale à Borges. Je pense spécialement à l'extraordinaire article : Sur les Éléments de Géométrie ...

1 – Il faudrait chercher la référence au nommé "Virgile de Toulouse", grammairien (P. Riché : Éducation et culture dans l'Occident barbare, Paris 1962).

Ce qui me pose problème : quelle est la fascination qui est liée aux pseudos ? Pourquoi le pseudonyme est-il par lui-même une raison de rêve ? Peut-être simplement parce qu'il élimine le réel et assure la [illegible] ou [illegible]. C'est net chez la singularité de son rapport à ses jumeaux inexistants. Virgile de Toulouse.

2 – Article entièrement sur Engels, où Q. soutient une position analogue : sa conclusion est exacte : « la dialectique n'explique pas la nature des mathématiques ; elle vaut pour l'objet, non pour l'objet de l'activité scientifique » (p 134). Mais ce n'est pas si simple que Q. veut le dire. Car s'il est vrai que les mathématiciens éliminent la contradiction, il faut dire pourquoi, et surtout comment ? Est-il si certain que le concept mathématique soit non-contradictoire ? Et quel est ce désir ?

3 – Note p 137 : Q. fait ici référence à Lacan sur le temps logique et le problème des "trois [illegible]".

La différence spécifique des formations symptomales.

Le problème de l'Acting Out en analyse pose une ~~[illegible]~~ difficulté, plus sensible ici qu'ailleurs : comment le distinguer d'un symptôme ? D'une manière plus générale, nous sommes bien parvenus à constituer l'ensemble des faits de symptôme comme un *groupe de transformation* (rêve, lapsus, mot d'esprit, symptôme), celui des formations symptomales, mais il nous manque alors la *différence spécifique* de chacune de ces formations. Or, rien n'est plus difficile à définir que celle-ci, dans le travail théorique.

Ce qui nous amène à cette réflexion : ce qu'on appelle *groupe de transformation* n'est rien d'autre que la notion aristotélicienne de *genre*. La différence spécifique c'est l'élément du groupe, l'espèce, la différence elle-même constitutive du genre étant *l'invariant* du groupe.

Qu'est-ce donc qui constitue comme un groupe les formations symptomales ? Il faut partir de ceci qu'il n'y a un tel groupe que moyennant un *principe d'équivalence* réglant les transformations. Chez Freud, ce principe s'appelle la *libido*. Celle-ci n'est rien que la *supposition cumulative* qui rend interprétable un fait de symptôme. Chez Lacan, c'est le *S̄* qui élimine de la doctrine de la libido sa supposition *substantialiste et énergétiste*. Dès lors, le fait de symptôme est restitué à ceci qu'il *signifie-pour*, et désigne pour quelqu'un (ancienne thèse lacanienne des années 1950). Ce qui plus tard deviendra l'Autre, à partir duquel se pense toute énergétique.

Varia.

Qu'est-ce qui fait qu'une science est Une ? Est-ce même exigible ? — Il semble que cela soit formelle pour autant que l'Un est désigné ce qui se reconnaît comme effet de l'interprétation. De sorte qu'il est souhaitable qu'une science se condense " en une. En d'autres termes, que les divers points hétérogènes de singularité soient condensés en un ensemble unique : méthode topologique de l'ensemble dense ; si je me souviens bien. L'interprétation dans le juste temps est le moyen de cet Un de la science, qui condense après-coup ce qui était là.

Pourquoi le temps de la science "courte" ? Moutons-nous tous que toute science est toujours trop courte. — Dès lors, pourquoi qu'on s'y refuse d'expliquer ce que le démontre est aussi ~~moins~~ moins la durée des sciences "longues" ? Et pourquoi alors ne pas faire une science de 1 mois ! Ou d'une durée quelconque chronométrée ! Répondre par l'expérience, c'est oublier que Freud penchait vers la solution courte. La science courte se justifie à partir du temps du sujet. Temps de la science longue.
de la ~~[illegible]~~ rencontre peut-être, comme instant ?

Il est fort drôle à lire K. dans Crainte et Tremblement que, hors l'effet du message du texte qui nous emporte, nous ne pouvons que dire ceci : que Abraham est le seul croyant. N'est-il pas épatant, avec son échantillonnage paradoxe de la foi ! Quant à K. lui-même, il faut bien voir ce qu'il aurait dit : qu'il ne saurait aller plus loin. Par quoi il apparaît resté à la position éthique et ne saurait aller plus loin. Par quoi il apparaît que ce livre est bien consacré à définir la figure de l'ex-poète lui-même. Abraham, c'est l'exception du paradoxe de la foi, le père responsable dans sa secte. Question : qu'en pensait Isaac ? Peut-être, questionné, aurait-il trouvé cela moins épatant... Par quoi il apparaît que l'identification imaginaire de K. à Abraham à l'endroit de Régine est pour une large part un moyen pour lui d'éviter la question de ce qui gît sous cette épate à laquelle il renonce : la figure a pris tout de l'importance qu'aurait pu avoir dépassé de la vie du fils. C'est bien pour que K. jouit, de cette place, de son père, qu'il lui a donné été interdit de voir l'odieux et l'intenable de cette figure du père à laquelle il se donne désormais.

—

Topologie de la méprise et de la rencontre. — L'intelligible non-univoque.

La méprise n'est pas la rencontre, mais elle produit la rencontre. Le manque au calcul du réel, vient rejoindre le calcul en son défaut, que la méprise cerne, et dont elle fait le bord interne. Ce que l'Un de la décision signifiante avait rejeté, est actionné dans la production, comme le lieu de faille de l'"espérance" des pareils. Ce que les pareils ne pouvaient calculer, car telle était leur nature, de s'équivaloir et de s'annuler dans l'Un qu'ils ouvrait aussi de ce fait en rejetant un réel, vient à la rencontre comme manque au calcul. En un sens, avoit donc que méprise et décision sont l'inverse l'une de l'autre : Tout symptôme est symptôme d'une maîtrise, la méprise est l'inverse de l'Un, son retour.

Tout se passe donc comme si la méprise et la rencontre étaient l'inverse l'une de l'autre. Ou plutôt, comme si la rencontre en tant que manque était l'inverse qui ~~manquait~~ manquait son endroit, et dont la méprise ferait le bord. Mieux dit, si nous tenons que le champ homéostatique du S^a, du discours comme ballade des pareils, est en son sens la face de cet envers, alors nous devrions avoir deux faces. Mais d'une part, elles sont de natures absolument hétérogènes, de plus, au lieu de se correspondre en une symétrie, elles seraient plutôt unies dans une sorte d'antisymétrie, où une face n'est donnée que pour autant que l'autre manque. La méprise, faisant le bord qui noue les deux faces. La rencontre est le lieu de manque à la face du signifiant, l'envers qui manque à son endroit.

Cette topologie peut sembler singulière : c'est celle de la bande de Moebius. La bande de Moebius n'a qu'une seule face. Dès lors, c'est donc que l'autre manque. Paradoxe qu'on ne relève pas assez. Quel est donc l'envers de la bande de Moebius ?

Il est aisé de voir que c'est précisément le tour qu'elle découpe par son bord qui fait coupure dans le plan projectif. Le segment clos de cette

coupure, est non encore perdu. Ici, la coupure de la bande soit son bord homéomorphe au cercle, est donc l'interprétation topologique du nouement de la méprise à l'Un de la décision. La méprise est le second demi-tour qui noue le bord de la bande à un premier demi-tour qui fait l'Un de la décision qui se trouve ainsi nouer le champ de famille que la face de la bande incarne. Encore ce rapport n'est-il pas si simple. En sorte qu'il apparaît, que l'Un d'une <u>décision</u> signifiante ne peut tenir son champ que moyennant le second temps de la <u>méprise</u>; car faute de ce temps, il n'y aurait de ce champ nulle consistance.

Sur cette topologie, il faut faire une remarque de plus. Lacan souvent énonce que, dans elle, l'envers se noue continûment à l'endroit: c'est vrai si nous supposons la bande dessinée. Mais, du point de vue de la topologie intrinsèque de la bande, cet énoncé n'a pas de sens (aucun sens). En effet, la bande n'a qu'une seule face. Il est donc insensé de parler de son envers. Dès lors, elle n'est pas non plus un endroit.

Pour me faire mieux entendre, supposons un monde tel que sa topologie soit celle de cette bande, et que les êtres qui y soient soumis ne puissent pour avoir la moindre idée d'une coupure extrinsèque qui y serait appliquée, sinon par quelle main? Il est clair qu'ici il leur faudrait supposer Dieu. En sorte que pour de tels êtres, envers et endroit d'une surface seraient des concepts inconnus, et qui à vrai dire seraient même <u>impensables</u>: De tels concepts ne pourraient pas être <u>pensés</u>, et adorés en aucune façon.

De sorte que de tels êtres seraient inaccessibles à la [illegible] de notre monde.

Allons plus loin, et concluons de là que <u>l'intelligible n'est pas unique</u>. <u>L'intelligible ne serait qu'un transcendantal sans aucune analogie</u>. Son fait suppose un Dieu, mais pourquoi?

Cette thèse, que l'intelligible n'est pas univoque, aussi insensée qu'elle puisse paraître, est pourtant fort ancienne : c'est la thèse centrale de la cosmologie grecque, laquelle pose que ce n'est pas seulement que l'homme en sache fort peu de Dieu, car là n'est pas la difficulté : si Dieu en sait de nous, nous sommes rassurés. Mais plus loin, elle nous pose, est inconcevable à tout horizon chrétien, que Dieu ne sait rien de l'homme. L'intelligible divin et l'intelligible humain ne sont pas communicables.

A l'opposé de la théologie chrétienne, qui pose au contraire que Dieu en sait long sur nous : assurés que nous sommes de rapports. C'est ce qu'on appelle le péché originel. Quant à l'homme, il en sait assez sur Dieu pour savoir cela, ce qui est suffisant. Puisque dès lors se trouve impliqué de là qu'il y a un intelligible commun à l'homme et à Dieu. En sorte que rien n'interdit à l'homme de sonder Dieu et ses raisons et de supposer que lui aussi est une crapule. Tel est bien le principe de la religion, en tant que fondée sur la haine de Dieu. Il est manifeste que Dieu est une ordure, ce que [illegible] à leur façon tous les croyants qui se respectent : de le tenir pour pute par exemple.

On sait que les thèses gnostiques sont profondément étrangères au [illegible] non chrétien. La Gnose ne fait que prolonger la conception grecque d'un monde produit par un Dieu qui l'ignore. J.L. Borges est aujourd'hui le plus brillant théoricien d'une telle conception.

Mais la conception chrétienne qui ~~[illegible]~~ fait chez [Boehme], de la Colère du Sans-fond, indique assez qu'au contraire, c'est bien la haine de Dieu qui est un principe de création, et que l'homme est le produit le plus conforme de cette haine. Ce dont témoigne la conception freudienne de la pulsion de mort.

De ce fait, le christianisme est la principale contribution à l'abolition de la supposition de Dieu : l'intelligible commun n'implique aucun mystère.

L'impératif kantien et sa double conséquence : Kant et Sade.

Soit donc la première forme de l'impératif : agir selon l'universel. Puis, la seconde : de ne jamais agir envers l'autre comme d'un moyen, mais d'une fin. Il est évident que l'argumentation lacanienne, si elle peut être seconde forme de la maxime, est *fausse* : pas le moindre moyen d'identifier Kant et Sade puisque chez Sade, la règle universelle, c'est au contraire *le moyen*. Remarquons toutefois que Sade manifeste assez dans son écrit son inconséquence par ceci : qu'on n'a jamais vu aucun des "héros positifs" de Sade, elles, ou le vice de sa propre jouissance, lui n'élimine les autres. Sans doute la souveraineté est-elle exigée en règle universelle, mais il faut dire qu'y font exception ceux qui y dominent, car si eux sont bien des souverains, ils n'admettent pas des autres d'être traités en conséquence. Cette inconséquence est-elle décisive dans le système ? On ne sait, laissons donc cette hypothèse.

Mais ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a de rapprochement possible de K. avec S. qu'au niveau de la première forme de la ~~maxime~~ loi. Dès lors, si bien il faut supposer que la déduction kantienne de la première à la seconde forme est juste, et le rapprochement de Lacan ne peut tenir. Ou au contraire, il y a une faille dans cette déduction, et c'est qu'on peut déduire de la loi universelle l'un et l'autre des impératifs sadien et kantien.

Alors, il se pose un problème, c'est que ces impératifs sont antagoniques. Que déduire de là ? *Kant ou Sade a-t-il raison, faut-il trancher des deux* ? Quelle est la conséquence des

Nous partirons pour l'examiner, de l'histoire. Quelle est la conséquence de cette thèse kantienne ? — la révolution française. Quelle est la conséquence de cette révolution ? D'abord la liberté, [illegible]. Mais fait plus notable, le capitalisme. Qu'est-ce que le capitalisme ? l'accaparement de la plus-value exploitée par une classe aux dépens d'une autre, l'exploitation de cette force de travail dans les rapports de production.

Ainsi, si l'on juge au fait, — c'est Sade qui l'emporte. Ce qui est le capitalisme, sinon l'utilisation comme moyen au service d'une classe, du corps d'autres sujets ? La thèse kantienne seconde serait donc inconséquente ?

Notons toutefois que cette incarnation de la déduction sadienne ne se fait guère
au détail près : c'est que l'usage du corps comme moyen y a bien lieu — mais
où est là <u>jouissance</u> ? Par quoi il apparaît dans le système de Sade une
grande inconséquence majeure : la thèse autour de laquelle il ordonne sa loi,
est bien suffisante pour déduire le capitalisme, mais elle ne permet stricte-
ment pas de déduire cette même jouissance à laquelle il s'attache pourtant,
et dont c'est seulement que d'en produire la loi. La loi sadienne est conjuraisante
à assurer son but, elle ne dit rien de la <u>jouissance</u>, mais seulement du
<u>moyen</u>-in. toute utilisation de l'homme comme d'un moyen est-elle jouissance ?
C'est ce qui n'est pas si évident, et que le capitalisme ne confirme pas.

— A moins que l'on adopte un point de vue sur la jouissance, que je ne sou-
haite pas soutenir aujourd'hui devant vous. Question en suspens.

Reprenons. Il faut alors relever que, celui qui reprend à son compte la po-
sition kantienne, et refuse la position capitaliste de l'exploitation, est précisé-
ment Marx. Ainsi, celui qui se trouve incarner le matérialisme dialectique
incarne-t-il la réponse de celui que vous dites idéaliste. Ou bien K. ne serait-il
pas si idéaliste que cela.

A moins que vous ne teniez pour une conséquence exacte de sa doctrine
matériel humain ? — Auquel cas sans doute
cette prétention de faire du sujet le — et vous êtes stalinien.
vous incarnez bien la loi du matérialisme sadien,

ou bien préférez-vous penser que la conséquence de Marx soit un socialisme
à visage humain* ? Cette doctrine dont je ne relèverai pas le drôle, vous la mène bien à
Kant. je vous conseillerais volontiers de peser vos
En outre que, parlant d'idéalisme,
mots, et de les faire légers comme pattes de colombe...

Ce qui est pas encore clair, c'est* qu'en tout cela, quid de la jouissance ?
Qu'est-ce donc que la jouissance ? C'est ce dont la politique, qui ne consiste
en rien de plus que dans le ménagement du <u>seul</u> facteur politique, le bonheur,
ignore résolument. Ou donc si éthique telle, si d'un point ... le moyen absolu

du système de Sade, — mais sans doute peut-être un peu moins de celui de Kant, où, peut-être plus dissimulée, elle est aussi plus avouée.

De la jouissance en tant que lieu de perte, à laquelle il donne son nom, Sade ne fonde rien en raison.

Et Kant ? La jouissance de l'idéalisme n'existerait-elle pas ? Car il est parfaitement possible de jouir réellement de l'idéal. Il doit bien y en avoir un ou deux d'entre nous qui savent ce qu'est l'amour courtois. Il doit bien leur être arrivé d'avoir affaire à une femme à laquelle ils pouvaient bien donner toute leur passion, — mais quant à la queue, zéro !

Oui, il faut vraiment un très profond refoulement pour oublier l'idéalisme.

*

J'arrête.

De là je développerai : pourquoi la ~~maxime~~ loi universelle, sous sa première forme est-elle ce qui permet dans son accord de déduire Kant et Sade. De là, montrer la problème de l'universel, fondamental.

Mais plus subtilement : montrer que la loi kantienne est simplement la définition de la praxis : car c'est ce qu'elle veut dire, dans sa notion de fin. Et que Sade, avec son concept de moyen, démontre le vrai ressort de cette praxis : l'homme comme moyen (Mittel) de soi-même. Le réel de Sade n'est pas la nature : il est le réel du corps jouissant. Il suppose donc en fait une « fin » réelle : l'autonomie de ce moyen, i.e. son caractère humain. Les deux théories de Kant et Sade se lient.

Reste à savoir pourquoi l'une et l'autre sont sur la jouissance muettes.

—

APHASIE ET SCHÉMATISME

La doctrine kantienne du schématisme semble trouver une étrange illustration clinique dans ce qu'on appelle les aphasies et gnosies connexes. Ce dont il semble s'agir dans une aphasie, ce n'est pas tant d'une lésion fonctionnelle, que d'une lésion interfonctionnelle : autrement dit, les fonctions sont intactes, mais ce qui est rompu, c'est le lien entre les fonctions. De sorte qu'il faudrait corriger la conception jacksonienne du déficit de fonction : il y a "déficit" d'interfonction. Disons mieux que les aphasies sont des a-schématismes, si nous appelons schématisme la "fonction" de mise en relation des fonctions que l'aphasie nous montre déconnectées. Que le schématisme ne soit pas une fonction, est prouvé parce que : 1 - la fonction n'est pas lésée ; 2 - le schématisme est supprimé : le schéma interfonctionnel est donc structurellement (et sans doute neurologiquement) différent des fonctions.

Ceci suggère quelques remarques sur les paradoxes de l'aphasie.

1 - Il existe un schématisme interfonctionnel différent des fonctions, en structure et sans doute dans son interprétation neurologique.

2 - Ce qui est atteint dans une aphasie (apraxie, agnosie), c'est non les fonctions mais le schématisme.

3 - Il existe sans doute plusieurs types de schématismes, puisque chaque aphasie manifeste une rupture spécifique.

4 - Dans une aphasie, il n'y a pas de déficit. Contrairement à l'aspect neurologique lésionnel, les fonctions ne sont pas touchées par l'aphasie. C'est le schématisme qui est supprimé sans déficit.

5 – La preuve en est que cette suppression se fait sur un mode structural très significatif : celui du <u>tout-ou-rien</u>. Quand le schématisme est rompu, il ne l'est pas <u>en partie</u>, il l'est totalement ; ou il ne l'est pas du tout. Le caractère alternatif de sa suppression montre <u>qu'il n'y a pas déficit</u>, car le déficit est un concept qui suppose la <u>continuité</u> et le <u>graduel</u> de l'atteinte, par analogie et isomorphisme avec la lésion neurologique.

6 – Fait plus paradoxal encore, et qui va dans ce sens, c'est que l'intervention d'un tiers dans l'aphasie (le médecin) peut permettre de remédier "ponctuellement" à l'aschématisme. Le malade peut, si le médecin le nomme, reconnaître l'objet qu'il ne peut pas nommer. Ceci est la preuve que le schématisme n'est pas <u>lésé</u>. Il est, pourrait-on dire, "inhibé". La lésion ne fait qu'<u>inhiber</u> le schématisme, elle n'en supprime pas la possibilité.

7 – Ceci vaut cependant, dans certains sens seulement. Le schématisme ne peut pas être rétabli dans tous les sens, mais seulement d'une fonction à l'autre, le sens inverse n'étant pas toujours possible.

—

- La psychanalyse ne provoque pas d'incidents : elle ne provoque que des actes. Et l'acte ne relève pas de la dimension du danger. On ne peut dire que le suicide soit un danger. Quant au crime, il ne semble pas qu'il se situe sur le versant de ce que l'analyse peut engendrer. Il faut examiner pourquoi.

—

J'ai toujours tendance à pousser trop loin mes thèses : de conclure par exemple qu'il n'y a pas d'analyse didactique, sous prétexte que le concept en est ailleurs mal posé. Or il y en a une, mais elle n'est pas instituable. Il y a dans une analyse, du didactique. C'est, ainsi que le pose Lacan, ce qui mène au désir de l'analyste. <u>L'analyse didactique mène au dégagement de ce désir.</u> C'est pourquoi elle est l'éradication de tout confort à l'endroit de l'analyse. Le désir de l'analyste ne peut que rester une énigme : c'est sa fonction dans la structure. Des actes qu'il libère, on ne rencontre jamais que la maladresse de chacun.

—

– Mon symptôme : il ne me revient pas de faire ce qui est à charge à un mari.

– Surmoi : c'est ce qui vient à la place de cette absence d'acte, quand on ne sait comment agir, ou qu'on est sommé d'agir à l'encontre de la loi ; à la place du père en défaut.

– Acte : (se) faire père, i.e. permettre à une femme de trouver parole, et pas simplement l'abri de la jouissance qui la laisse à elle-même.

– Enfant : devenir père. — Sinon, fait symptôme de son impuissance, qui est celle du père.

– Structure du symptôme : il s'agit de sommer le père d'agir comme il lui revient ([illegible]). Ainsi peut-être qu'il ne soit simple égarement, et absence du père ? Il y a là deux théories possibles du symptôme.

—

On ne l'est jamais seul, mais on le devient. D'avoir été seul, vouloir être le seul. Giacometti : on n'est jamais que le seul. Même si d'autres ne le sacent, pour qui n'a manqué. Ou bien faut-il dire le contraire : qu'on devient seul, pour avoir été le seul ? Ce n'est pas le plus faux.

—

Rembrandt autoportrait : d'où se regarde-t-il, dès son jeune âge ? Manifestement d'un lieu qui n'est nul aucunement, mais lieu hors de soi : d'au-delà de la mort, du lieu d'où toujours on le regardera. Il est bien clair qu'il se meurt ne devrait apparaître que dans la série de la lumière toujours plus claire. [illegible]. C'est là ce que m'a appris [illegible]. Avec elle, j'ai regardé d'un [illegible] nouveau ; de son regard à son désir. Elle m'a appris à retirer ce qui se regarde, et c'est en quoi elle est admirable. Grâce à elle, je vous regarde aussi d'un autre lieu où je l'attends, et où je sais qu'elle m'attend. Telle quelle sans moi est extraordinaire effet de conquête qui m'arrache au regard et me donne l'impression de le savoir si rare. Oui vraiment ! Elle me donne à parler.

TABLES QUI TOURNENT... (9-75)

Nella donc, se livre au spiritisme...

Elle rapporte trois types d'expérience fort intéressants, et de portée fort différente.

1 – l'expérience classique de l'interrogation de l'esprit. Elle me dit qu'il y a 10 à 20 % de fausses réponses, probablement dues à [illegible] la mauvaise formulation des questions. On peut bien sûr n'y voir que l'effet de l'ics de l'un des participants. On ne pose que les questions qu'on peut résoudre, – même en ne le sachant pas. Car, naturellement, on suppose la bonne foi:

On a ici deux expériences intéressantes.

1.1. Celle de cette femme qui, demandant si elle participerait encore longtemps au travail, se voit répondre : LISTE, 6. Et qui, exclue peu après de celui-ci, apprit que, sur la liste des promotions, elle y était 6ème, ce qu'elle ne savait pas ?... Ou bien comment le savait-elle ? ... lieu d'origine des circuits de Freud ?

1.2. Cette question posée : dimension. ... dans une période de 4 ou 5 ans. Il était ? Réponse : Londres, Rome, ... mouillé : lettres diverses. On verra : est-ce que ici l'esprit ne s'est pas beaucoup mouillé...

(9-75).

2 – Un type d'expérience plus important moyennant toujours la bonne foi des participants, est d'aller chercher un livre dans la bibliothèque, sans aucune... lequel : l'esprit donne le titre. On peut ici faire l'hypothèse d'un calcul ics du médium. Mais si le résultat est statistiquement bon, chapeau ! Simon, pourrait par exemple s'en tenir à l'hypothèse télépathique, ce qui est déjà beaucoup...

3 – Expérience de la montre déréglée au hasard, sans que personne le sache, et moyennant l'hypothèse préalable. L'esprit annonce l'heure indiquée. On doit donc éliminer la télépathie. [illegible] Il reste tout au plus à [illegible] supposer un calcul ics du médium. Reste à voir l'espace statistique. Mais si on a devant soi tout cela, – alors nous sommes bons pour faire tourner les tables...

Or Nella a participé à ces expériences. Quoi dire ?

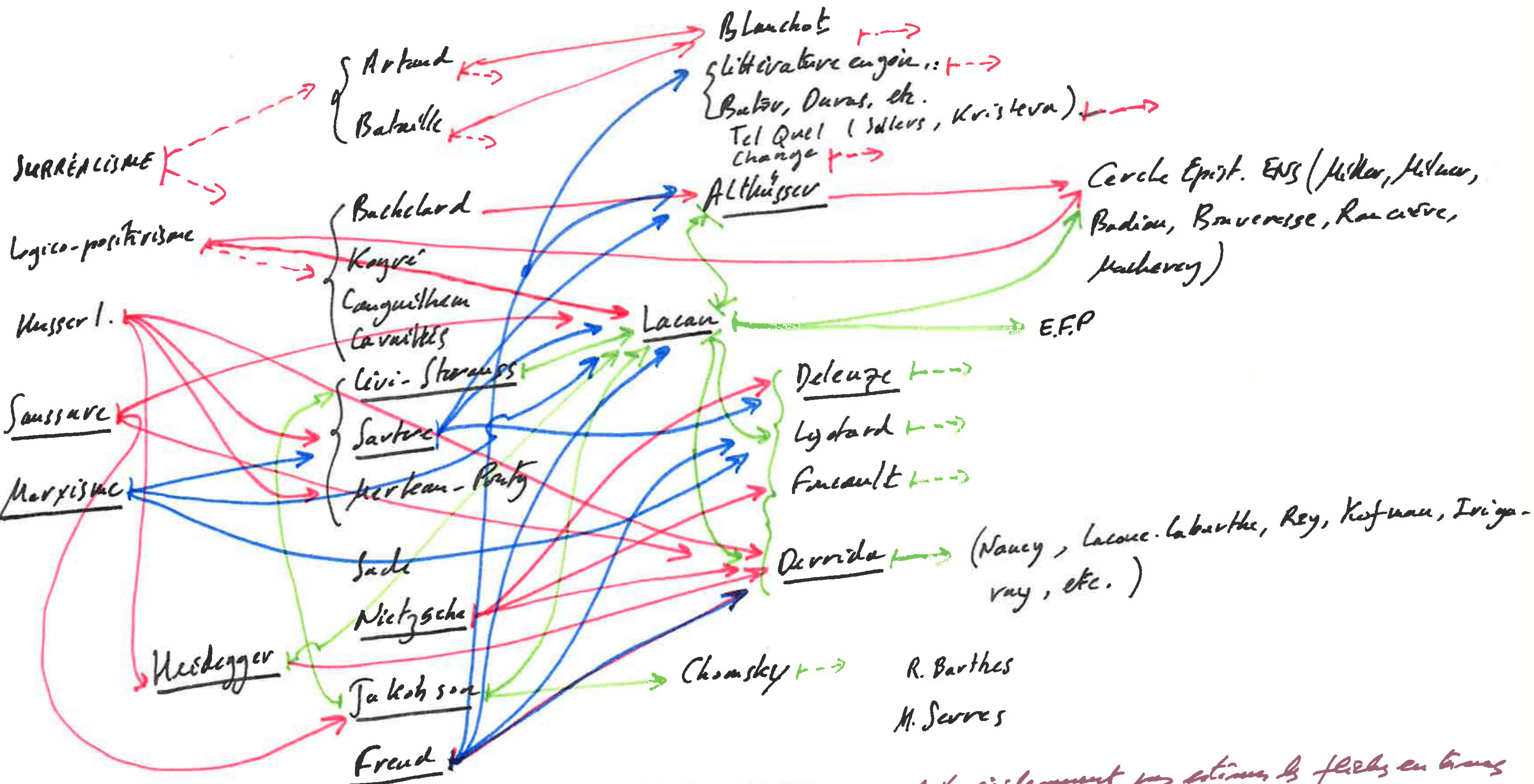


Tableau de l'idéologie française contemporaine 1945 – 1976. On ne doit évidemment pas entendre les flèches en termes d'"influence" ou "d'origine". Il s'agit à l'inverse de ce qui se recueille des commencements, soit après-coup. Bien loin qu'il y ait des origines, il y a des repères qui en donnent le nouveau. C'est pourquoi Sade, Freud, Nietzsche, sont tenus pour des écrivains contemporains : c'est qu'ils n'avaient jamais été lus, et que leur lecture les rend contemporains.

"PROJET DE PEA." [Pour Mai 79] – (30-40 pages)

- Le statut du langage et la parole : "Mais là où est le danger..." "Le langage, le plus dangereux de tous les biens.
- Structure du langage : négativité, neutralisation, trou dans le réel, etc..
- Demeure. Espace Lichtung, Chose : le Document du langage.
- Comment concevoir la Bejahung ? Les alternatives du sujet.
- La Verwerfung et le Trope grand général : Voile. Hasard. La restitution au Hasard et l'inconscient :
- [Retour sur le pari lacanien].
- Tentative pour cerner le fait psychotique. G.P. et l'exemple du Déporté. Morceau de Mathema.
- (Structure de carence de la psychose ?)

Le travail de l'équivoque et le savoir de (la) langue — Lucile Charliac. Mai 78 ?

(Introd.)

(1) Ambiguïté, homophonie et équivoque :

1 – L'hétérogénéité accidentelle de l'ambiguïté par rapport à l'homophonie et à l'équivoque.

A – Confusion en fait, distinction en droit.

o B – Une équivalence qui barre la signification.

2 – L'homophonie, "reflet" de l'ambiguïté ou ~~en~~ offre au travail de l'équivoque.

A. L'h. prise dans le réseau des S^{ations}.

B – L'h. référée à lalangue : le "j'l'équivoque" la causer.

---

(2) o Une éthique de l'équivoque ?

Quelle modalité pour l'équivoque ?

o De quelle logique relève l'é. ?

A. Exception de l'é. du côté du pas-tout.

B – " de l'é. dans une logique du Tout.

C – le ménage entre les deux logiques.

o Équivoque et désidentification : Une plaisanterie.

Lu 2/79, G.T.

THESE : pages.

Page titre.
Argument. T. matières 5 –

1. Avertissement 5 – | 5

2. Projet 69. | 70

3. 1 – 27 –
2 – 27 –
3 – 29 –
4 – 20 –
5 – 25 –
6 – 34 –
7 – 18 –
8 – ≃ 25 –
9 – ≃ 25 –
10 – ≃ 20 –

250 –

~~325~~ 325 p.

4.+ Interprétation 35 (à 2 int.). ≃ 50 à 3 int.

~~250 [illegible] pages~~
375 (à 3 int.)

5.+ Narcis/[illegible] 20 p.

395

~~6.+ Ics et transfert 70 à 2 i.~~ ou 100 à 3 i.
~~495 (à 3 i.)~~

Plan :

5 – Ouverture d'un problème

I
- (1) –
- 2 –
- 3 – } T.R.
- 4 – Problème de l'acte analytique.

II
- 6 – Ics et Tr. : une autre approche de la latence.

_THÈSE _ MAÎTRISES.

Thèse 3e cycle :

1_ Se renseigner sur travaux publiés acceptés ?

2_ chercher Directeurs actuels que je connaîtrais ? / Desanti ? / Laplanche ou

3_ Regroupement de Maîtrises en Thèse ?

4_ Chercher un Dir. & P.I. ; Desanti.

5_ La passer en φ ou en ψ ?

Maîtrises : 1_ La fonction Φ dans ses effets de phase et le temps de la M^e paternelle.

2_ Le désir de l'Autre et le transfert.

3_ L'interprétation et le transfert.

4_ [Kant et la théorie de l'idéalité.]

5_ L'ics, peut-être pas maintenant. (sortie)

Directeurs possibles :
Barthes _ Lacan _ Bellour _ [Desanti] _ Foucault ? _ Laplanche _ [Bouveresse] _ [Fédida] _

PROGRAMME

① 76-77	② 77-78	③ 78-79	③ 79-80
~~Lic. ψ~~	~~M. ψ~~	~~DESS~~	M. log.
~~Lic. φ~~	~~[M. φ]~~	DEA ψ	III ψ
	Lic. log. →	~~DEA ψa ou φ~~	~~ou ψa~~ ~~ou φ~~
		[~~Agrég. φ~~] →	~~Agrég. φ~~.

Textes projetés ou réalisés pour validations :

~~M. ψ → Acte analytique~~ D 10 → NON.

~~M φ → [Kant ?] (ou [dérisiondel'Autre et transfert])~~ D.15.

~~DESS → [Phallus et castration.]~~ (ou Interprétation et transfert.) ~~"Ecole Transfert"~~ ["(Dés, sûrement"] D.27

DEA / III → Topologie du sujet. D 16 et 24

~~Rapport Stage B :~~

[Rapport Stage DESS ?] :

DEUIL ET RETOUR.

- Qu'est-ce qui lie deuil et retour ? – le deuil comme moment de passage
vers l'exil.
- le deuil est un moment : ne pas oublier.
- Il doit y avoir deuil. – S'il n'y a pas deuil, absence d'exil. Le deuil
(son travail) permet la restitution à l'exil, dans la joie. La joie est joie de
l'exil. Le deuil comporte joie : ce paradoxe mis en évidence par Heidegger.
Non pas élation du sujet de l'objet ! Plutôt reconnaissance d'un statut.
Pourquoi celui qui meurt est-il le moyen d'accès à cette joie ? Quel statut
accordé à sa dimension de passage ?
- Que le deuil ne soit qu'un moment, voilà ce qui est à souligner. Il n'y a
pas de deuil infini.
- le moment du deuil est un moment de reconnaissance. C'est pourquoi il
est temps.
- L'ambivalence principale du deuil est entre travail du deuil et deuil. Le
[illegible] y fait place au contraire. Si
deuil lui-même est un refus de la perte. Le travail
Hamlet s'habille toujours en noir, c'est parce qu'il refuse de renoncer. Il
maintient la place d'une question. Le deuil n'a pas eu lieu, et il en maintient
l'exigence par son refus. Le travail du deuil est l'opération de rendre-compte
à la mémoire. Castration, sommairement dit. Pourquoi faut-il qu'à la
mémoire soit rendu compte et de quoi ? Qu'avons-nous à reconnaître, avoir
à méconnaître dans le deuil (Lacan X) ?
- Le mort n'y est pour rien. Alors quoi quant à nous ? – Il faut
marquer le manque. Nous n'avons pas été là. Deuil qu'il y a eu, à n'avoir
pas rendu raison à son manque ? Dispersion maintenue.
- Pourquoi incorporation – identification par régression à l'objet perdu ?
- Ce qui lie deuil et retour, c'est que le deuil en tant que refus, main-
tient ceci, qu'il y aurait du retour. Or il n'y en a pas. C'est ce dont il
y a à prendre acte : joie de la Dispersion, en conséquence. La joie n'est
pas réconciliation : liberté pour la perte, puisque rien d'autre. Ceci dit, il
n'y a plus de chemin. Reste à disséminer.
- Reprendre les questions sur le thème du deuil. Cf. [illegible]

– UN PAS NOUVEAU SUR LA FORCLUSION.

Nous pouvons désormais grâce au renouvellement général de la perspective, aborder et de nouvelles données. Certainement la forclusion n'est pas constituante des discours de la parole. Peut-être cependant l'est-elle du discours : à père général, fille psychotique, la proximité extrême de l'opération discursive avec la folie reste ouverte : je ne règle les moyens de la résoudre pour l'heure. (Cependant, Mallarmé p. 651.)

Cependant ce qui s'énonce est ceci, comme thème général de la rationalité de la psychose ; premier est le ... avoir lieu de la Disjonction. Je soutenais autrefois une théorie de la Verwerfung ainsi construite : il y aurait eu imposture sur la loi, en ceci que le lieu de la loi aurait été usurpé par quelqu'un, un père par exemple. – Et c'est dans la mesure où pour le sujet, il aurait été insoutenable de renoncer à cette imposture, qu'il ... On retrouve là un équivalent de la vacillation déclenchant psychotique.

de JDN.

Mais cette théorie apparaît aujourd'hui insuffisante, bien que peut-être juste : elle est trop secondaire, et trop fixée en termes paternels du problème : elle partage de ce qu'elle dénonce. Le paysage décisif vient de Searles, et de sa théorie de l'adoration du père, paradoxale, vers la folie psychotique, ceci débloque le problème.

– Il est possible de parler de fragmentation sans renoncer à la rationalité du fait psychotique (C'est l'acquis de cette année de travail).

– Si cette imposture a lieu, c'est qu'elle dissimule par en-dessous une fragmentation d'une bien autre ampleur, en particulier chez le père en question, mais aussi chez la mère. Il y a donc relation causale de la fragmentation de l'ie. à l'imposture, et non l'inverse. Je veux dire que la fragmentation est première, et secondaire l'imposture. Ceci nous indique le point d'où approfondir le procès de la forclusion, en imaginant à nouveau la visée. De même, on ne partira plus du père, lui-même secondaire.

– 26/10/78.

NOTES

Divergence radicale entre Koyré et Bachelard. Mon choix du <u>premier</u>. Il n'y a pas coupure épistémologique au sens de l'accès à la science — mais avancée de la science dans l'infini le plus total. Apparemment Althusser et Lacan disent le même. En réalité non. Cf. <u>VI</u> <u>20</u>,15. Chez A., rupture épist. vaut dire : J'ai toujours raison ! Et fin de l'idéologie (la débilité !). — Chez JL au contraire, il y a non pas coupure, mais l'avènement de la science, <u>loin</u> de nous introduire à la science, nous introduit à un ordre <u>d'erreur</u> d'autant plus radical ! qu'il est rupture avec la connaissance. La science est liée coupure jamais ; elle est chez JL la raison de son <u>affolement rationnel</u> : on ne comprend rien à la science. On <u>y est pris</u> (Kepler), et non pas on la prend. Rien à voir avec les [illegible] de Bachelard, <u>malgré l'apparence</u> !

8/78.

Identité de l'objet et de la méthode. (Hegel cit. MH 185) die Sache selbst : le sujet s'opère comme la Chose. Méthode de l'analyse : identité de la méthode avec la Chose. La Chose <u>est</u> la méthode. On évacue le substantialisme, trouve un équivalent de la Dispersion, supprime le <u>Retour</u>. — Bien sûr pas question de renoncer à la discursivité : pour la garder, plus subtilement !

SALUT L'ARTISTE !

(Nouvel An) En ~~Janvier~~ 1978, Claire Picard commet la grande erreur de m'offrir une boîte de feutres. Parmi ces feutres, il y en a un, la merveille des merveilles : un feutre effaceur ! Un trait, un autre dessus d'effaceur et : plus rien. Je suis renversé par cela. Qu'on y songe bien : le signifiant procède de l'effacement de la trace. Je l'ai enfin trouvé mon effaceur principal ! Alors, c'est un déchaînement de couleurs, le feutre éclate, sur de minces feuilles de bristol, et l'effaceur gèle les ~~[illegible]~~ masses. Pendant trois jours, c'est une production d'une intensité extrême. Dessins, maisons, traduisant les fleurs, mes dires ? Je dessine tant, que j'en deviens la tête qui éclate. Je ne peux plus lire plus penser. C'en est à un point que je vais devoir accuser peut-être les crayons des feutres que j'utilise.

Je me suis longtemps abstenu de peindre. Peindre me rappelle de mauvais souvenirs. Période peu heureuse. Et puis j'ai besoin de me monter : or seul l'écrit y pourvoit, peindre m'en éloigne. Rien à quoi s'accrocher là-dedans, pas d'artistes. Il y a des gens qui aiment bien se disperser. Moi pas. Tous mes regrets. Mon coeur constant. Au fond, je suis un néo-classique. Trouver du centre, c'est dire que c'est difficile. Peindre est déplaisant souvent.

Qu'est-ce qui réussit ? Jamais ce qu'on veut. Sent-on un trait ou le rate. Alors pourquoi parler de succès ? Les dessins, le trait réussi n'est jamais celui qu'on veut. Épuisement, dernier dessin. Excédé, les plus réussis sont ceux où le feutre a raté. Ma peinture (?) obéit pendant le feutre touche. Ce n'est jamais ce qu'on pensait. Le but, c'est d'être au hasard. Seul le hasard la guide, et la mène au but. On est touché dans l'indifférence la plus touchée, comme la flèche on sait cela. C'est un moment d'extase. Non complète. L'amour : de croire que d'être atteint, c'est dans ce grand vide que le hasard peut opérer, mais de la plus grande indifférence.

Efforts, thème obsédant qui revient malgré. Brisons ce thème, tâche difficile. Il y faut plusieurs jours de déménagement, ennui, renoncement.

« Catalogue des peintres qui ne se contiennent pas eux-mêmes. »

Esquisse d'un

Plus avancé le trait, recommencer : principe de la série. Le dessin ne procède bien qu'en série, laquelle est de livrer au thème. Chose étrange, après, mais après seulement, apparaît que c'est cet effort qui fait thème. Quelque chose peu à peu émerge de la série, monte à la surface du dessin, s'opère dans le lissement : toujours inconscient. On ne sent que livrer le thème. C'est un nouveau qui surgit, [illegible].

Alechinsky, grand maître, grand dessin. Je n'aimais pas la peinture de P.A., la trouvais échauffée, fragmentée. En plus, trouvait gâchée : par le plus grand hasard, je tombe sur ces écrits que je connaissais pas encore : PA est écrivain avant tout. C'est par lui que sa
C'est soudain une révélation (je crois), sur l'art d'écrire.
peinture devient enfin [illegible].

PA utilise un pinceau chinois à poils longs : il (donc) peint tout lui-même.
PA peint en chinois (en japonais aussi) et ce qui est merveilleux, sans faire du genre : comment fait-il ?

PA est juif : comment décèle la calligraphie de [illegible] peut-elle [illegible] lui ? Quelle étrange voie pour un rappel ? une manière de se souvenir de sa statut (son)

Puis des deux heures vide complètement. Après on dort, tellement c'est épuisant. Je suis faire le plus [illegible], et je peux à nouveau [illegible], Mais écrire — et — peindre dans le même temps, impossible. Comment [illegible] de deux heures peut-il fatiguer autant ?

Safouan Structuralisme p. 24 : relire cette remarquable citation que : le désir est un chaînon intermédiaire à inférer. Rejoint mon travail sur l'X.

Désignation : défense "maniaque" ? Elle est méconnaissance de ce qu'avait divisé dans la position schizoïde. Le bon-et-mauvais est ici rassemblé dans le non ! Voilà le vrai passage de la désignation. Différence profonde avec le sujet qui lui, implique la dissociation. — Dissociation ⇒ Être et non avoir la partie qui (est) détruite. "Symbiose" permet le passage ? Vers le rejaillissement.

Tel que de l'encre ne sorte un jet victorieux / où se disposent aux bienvenus un calme très étale / chant pas tant que se bat l'essaim des vagues le rêve de tes refus / Repose enfin selon le blanc habit d'écume / où la mer par seul tu se dirige à sa laisse / roche – sable aussi malléable à l'horizon très calme / qui d'un unique cri se rejoint au silence / Laisse la plume choir selon l'encre infinie. / 11-6-78.

"Si au lieu d'avoir une mère juive et | un père du / dans un | mouvement du progrès..."

Lacan, V (24), 10.

Lacan 9/5/78 notes:

Car la coupure ne suffit pas à faire le noeud : il y faut la bande (produite) ... en redoublant la coupure. ... Car une coupure ne suffit pas à faire un noeud, il y faut l'étoffe. ... Mais il ne faut pas croire que la coupure suffise à faire d'une chambre à air (s.e. un tore) une bande de Moebius. ... Il y a quelque chose de premier dans le fait qu'il y a des tissus. Le tissu est particulièrement lié à l'imagination. ... Son support est... l'imaginaire. Le tissu, ça s'imagine seulement.... Si j'ai parlé de S, I, R, c'est bien parce que le réel, c'est le tissu; alors comment imaginer ce tissu. C'est là qu'est la béance entre l'I et le R. Ce qu'il y a entre eux, c'est l'inhibition à imaginer. Mais qu'est-ce que c'est que cette inhibition. ...Rien de plus difficile que d'imaginer le réel. ... Il semble que nous tournions en rond et que dans cette affaire de tissu, le réel, est ce qui nous échappe et c'est bien pour ça que nous avons l'inhibition. C'est la béance entre I et R qui fait notre inhibition. Si nous n'allons pas tout droit à cette distance entre I et R nous sommes sans recours... pour ce qu'il en est de ce qui distingue dans une analyse la béance entre I et R. ... La chose est ce à quoi nous devons coller, et la chose en tant qu'I, i.e. le tissu en tant que représenté. La différence entre la représentation et l'objet est quelque chose de capital. ... C'est au point que l'objet dont il s'agit peut avoir plusieurs <u>présentations</u>.

—

Texte évidemment capital pour moi :

—

Pour Paule Germain : ~~[illegible]~~ | Pulsion et Sublimation . G.T.

UV — Note de recherche.

Mme P.G., directeur.

Note Le texte, extrait d'un travail plus large au titre de : Typologie du Retour, ce qui en explique le style un peu condensé, puis dans un pollinisme qui l'incendie ~~Il concerne à vrai dire ceci : jusqu'à~~

(N.1 p1) J'appelle réel du symbolique l'incontournable de l'effet du langage pour l'être parlant. La question fondamentale, fondatrice, de l'être parlant est : comment la parole permet-elle qu'un effet de langage soit rendu accessible, ~~ne dérange pas le sujet~~ ne frappe pas le sujet jusqu'à ses conséquences psychosomatiques à l'occasion (etc.)

~~Date~~,

Premier papier — ~~[illegible]~~ — ~~Situer début. Et fin.~~

Remis à A.D.N. le 28/5/78

XIII – "le langage est la demeure de l'être". N'aurions-nous pendant que cette seule thèse, elle nous semblerait le point de départ adéquat à soutenir la question du ~~[illegible]~~ symptôme. Dans l'analyse, on ne procède pas de l'être, mais du symptôme. Le sens freudien de l'hystérique, et la rencontre du discours analytique, que Freud hérita de son départ juif. Ce qui fait la rencontre hantante de la Bible dans la production garante à notre statut, n'est nulle part ailleurs : un sens de la faille du sujet, qui ne ~~dép~~ démord pas de son articulation historique. Que l'être ne ~~s'y~~ s'y produise qu'à la mesure de la loi, voilà la juste limite que ~~toute~~ pesant à forger le lien. – A la vérité, telle n'est pas notre mesure. Du moins avons-nous le symptôme : qui nous suffit. Le passage d'assignation du discours analytique nous tient au symptôme, comme au départ que l'on n'oublie pas. Il revient à cet égard à interroger l'équivoque du mouvement de Freud : quoi F. quitte-t-il, en introduisant le fantasme inconscient ? Son judaïsme dont il fait l'écart, est-ce pour F. l'invention de l'analyse ? Ou bien faut-il penser qu'en ne construisant pas elle, il s'y maintienne ? Question qui comme toute, n'est pas la nôtre.

– Nous partons du symptôme. Le symptôme est-il un fait ? En tout cas, il s'énonce. C'est de ce souvenir que procède notre discours, en tant que ce souvenir fait appel.

~~Tel~~ Tendre à ériger les mines ~~sonores~~ de notre être. Reste ce qui luit de ses faces de cristal dérobé du roc, gangue d'albâtre. Telle la structure, freudienne. Charmes des Jardins analytiques, où se découpe et s'ordonne le minéral de nous-mêmes : instances.

– Théorie lacanienne des pulsions – "Besoin" et synthèse paradoxale –
~~Hallucination~~ – Deux fonctions, leur sens –

—

– ~~Moïse? – Responsabilité de l'analyste – [Conclusion]~~.

« C'est ici » que les lois sociales se séparent des autres qui, affirmons-le, émanent directement de la religion. »

M.M. 174.

—

« – Le concept de rejétion constamment rapporté à l'analyse »

~~NOTALES~~ :

Saxea ut effigies Bacchantis (Catulle).

—

– C'est la pratique qui empêche de renoncer à l'atomisme intégral : une dé... à roulette jamais ne se transformera en stylo-bille pendant qu'on [illegible]... C'est parce que l'analyse c'est donc le critère de la pratique qui tranche. C'est parce que l'analyse comme pratique existe qu'il est impossible de soutenir l'atomisme garant à lier...

Hasard :

Les principes de la nature humaine, c'est le langage : il n'y en a pas d'autres.
Position de JON : dispersion. Encore plus radicale que la forclusion [illegible]–
Amante : Tout est réel !

– Si réellement c'était l'amour du [illegible] qui m'inspirait, je devrais être spinoziste : comment se fait-il que non, moi dont la grande ennemie est la contingence ?

LE CONCEPT DE RÉPÉTITION, CONSTAMMENT RAPPORTÉ À L'ANALYSE.

- Parcours de Freud : question de l'hystérique. Symptôme et fantasme.
- le sexuel, le transfert, la résistance, l'ics. Noyau.
- Un principe du plaisir ? — Son au-delà.
- limite de Freud : la pulsion de mort. Négativité et affirmation.

- Position du symbolique : reprise de l'impasse freudienne.
- Symbolique et imaginaire : décentrement du sujet ; "masque," style, être.
- Question du style : le désir de l'Autre.
- Phallus et castration.

- Il y a — il n'y a pas. La Chose ; le désir ; le réel.
- Fonction de la parole. Usage de l'écrit. Instance de la lettre.
- La répétition et ses paradoxes : l'objet perdu.
- Paradoxes de la pulsion. L̸a femme.
- Jouissance et désir.

- Retour. Graphe. Pulsion. Après-coup. Identification.
- Différ$\frac{a}{e}$nce.

- le langage, demeure de l'être
- l'absence d'objet et son dénouement. Klein. Forclusion.
- Triste ; après le renoncement. — Position dépressive, deuil.
- Division. La connaissance.
- Répétition et fond. Qu'elle ronge.
- Paradoxe.

— Delbet.

— P. GERMAIN :

Répétition de la scène originaire. Fils du Soleil : Moïse.

Enfant de la scène assistant à son ——. Parodie. D'elle,

Accomplissant l'hymne par lequel elle le crée, elle rejette.

Introduction de sa question par le Fils. Celui qui ne veut

ni savoir ni ce [illegible] … ——.

— Scène originaire de l'exil de la femme. Dont elle fut

victime, elle l'étrangère. Victorieuse en fin de chant : elle

engendre l'Étranger — plus tard perdu dans l'oubli : Sauvé des

eaux. Après une autre génération : le temps que le N [illegible]

[illegible] comme exode. Lui le sang originaire.

Syriaque : Tyr. Déjà phénicienne. Une judaïsme.

Souvenir, motif du sujet, sous les conditions de l'Un, qui le dit,

[illegible].

Si, hypothétique. D'abord, coup de force.

Acte de Freud : Moïse. Dernier coup de dés.

Héritaire — étranger — héritier.

— Que l'écriture est ce qui permet de se retrouver dans l'exil.

Rencontre. Équivalent à la voix ? Quoi les distingue ?

"CYRILLE".

<u>le 9/2/78.</u>

Stage en été. Prise de l'enfant chez D. en Sept. Les parents ont bougé? Mais l'objectif reste Sept. Vacances: projet en [illegible]. Frère, s'en va également? Problème des parents, avec l'objectif d'entrer chez D. Opposition douce, et problème du film.

Pierre – Cyrille – Colette normale. Prétexte:

Trois enfants en vacances: [illegible] un lieu pour la suite.

film. Voyage en camping-car. Problème: mener

Projet de JM: répondre à l'avance le problème D.: crise des structures intermédiaires.

Erreur de l'imputation en termes de <u>semblant</u>. Dispositifs.

(Deuil pour JM). Respecter la mère (OT), travail parents – enfant: médiation. Projet JM: parlé à Weil.

Jours de Cyrille: L., V. avec Marie Germaine Murat, <u>seule</u>.

*

<u>13/2/78.</u> "Stage", contact. Vu Cyrille. <u>Exceptionnel</u>: rappeler le 6/3.

Jean-Marie et la fenêtre. Gestes de C.

Enfant: description. Anecdote de la <u>table</u>

Angoisse de B?. Difficulté du projet de <u>film</u>.

Parti à 16h, sans avoir revu C.

Cyrille (Dernier?)

| Tél: 828.17.85.
| 84 r. Dutot.

*

Stage annulé.

PROBLÈMES DE LA FORCLUSION : 10 p + 70 p ~~[illegible]~~ DEA + 300 p.

DEA : (Nasio : Taillandier ? 20 p.)

Recherches forclusion	38
Voix cependant	15 –
Deux fonctions	12
Chaîne rouge	10 +
	75 (+ 20)

SYMBOLIQUE ET FORCLUSION

Présenter cela en thèse : livres.

Thèse. 20 fois 15 pages. Thèmes :

- le symbolique et la forclusion : position lacanienne du symbolique.
- la forclusif dans le discours.
- Reprise de la Verneinung de Freud.
- ~~L'Être~~ le laisser Être et le Décèlement.
- Théorie hilbertienne : la démonstration.
- Emprunts, postulats de la théorie de Lacan.
- la doctrine de G. Pankow : la symbiose paradoxale.
- [les deux fonctions de G.P.]
- les deux narcissismes et le N.P..
- le psychosomatique, la limite en général.
- acting-out et PA : thèses de Lacan corrigés.
- l'hallucination et la Voix.
- [Structures de la psychose.]
- Problème de la maniaco-dépressive.

Ne peux tenir 300 p. sur ce sujet : 100 à 200 au plus !

NOTES :

J'ai remarqué (B.R.) que les sujets psychotiques et/ou borderline (aussi : G.D., J.D.) ne peuvent absolument pas supporter l'idée qu'ils ont un ics. (Aussi : P.Tr., mixte). Pourquoi en est-il ainsi, à la différence du névrosé, pour qui l'existence de l'X est un soulagement : enfin un X ! enfin le désir de l'Autre, quel soulagement si la parole défaille. — Au contraire ces autres sujets. — Une première raison : ce sont des sujets qui ont vécu par le fait de leurs parents la relation à la parole dans une telle dimension d'imposture, qu'ils ne peuvent ensuite plus en aucun cas penser que la parole soit autre qu'imposture qui les supprime. Toute parole les détruit : pourquoi ? les ramène trop vite au ps-de-face (contre BR) ? — Ou quoi de plus ?

Ici prend place le concept kleinien d'angoisse-paranoïde (distincte de celle définie par Lacan).

[D'où : l'acte : pourquoi l'acte est-il le concept psychopathique par excellence ?]

Qu'il n'y ait pas d'X, dans ces conditions, prend valeur de symptôme.

L'enfant psychotique :

1 — Son regard est absent. — Faux.
2 — Ne traite pas les autres comme personnes, mais objets. — Faux.
3 — N'a pas besoin de la limite des objets — Faux.
(4 — Est autiste (cf 1) — Faux.)
5 — [Problèmes de la structure de l'objet].

Prendre le contrepied de ces thèses, ce qui se fera en temps voulu.

Épilepsie : équivalent à (mieux déductible d'une) forclusion : lecture démontrée récemment par la pratique (C.L.).

— Acting out et PA : ce sont des actes : ils ont donc en fait la même structure, à une conséquence près, due à la nuance de structure chaque fois différente.

NARCISSISME PRIMAIRE. 12/77

- Le problème du NP.

- obscurité du concept.
- Absence d'origine - Il faut lire!
- Equivocité et univocité. Genèse et structure.
- L'ombre et le Nom.
- Signifiant et copropriété. Nécessité du c.p. ..
- (Voix).
- Historicité et NP. - Lieu, voix, ...
- Forclusion et Bejahung dans le NP.
- Divergence de ce concept d'avec la suite de l'histoire de l'analyse. (Klein).
- Jung et ce qu'il indique.
- S'il est pure construction? Alors à abolir. Construction de Freud.
- Le rêve de Freud et le sommeil.
- Lacan et son renoncement.
- Sens de cette interrogation : Deleuze? - Les femmes. Ordre des raisons.
- Psychose et NP.
- Topologie lacanienne (Sch. O et N) et NP.
- Énonciation et NdP, et NP. Secondaire.

H. SEARLES : L'effort ... (Notes, insuffisantes ...)

- omnipotence et "ominous impotence." 51
- Délire : mécanisme de défense de la psychose ! et non destruction 48.
- 43/47 : les objets non-humains ! et l'objet partiel : a.

(- Fedida préface : écoute et silence p14.)

- Symbiose (156) : 1938 → à 1950 : introduction de la question de la schizophrénie en termes freudiens.

1940-1950 : premiers résultats : décollage etc. Mais surtout aux USA.
Introduction alors vers 1950 ? de la symbiose.
Puis en 1950-55 : résultats nets et décisifs sur la théorie "anxiogène" des psychoses. (Bateson 1956.)(Rosen 1953)
Enfin, 1955-1960 : Nouveaux acquis : l'Autre, la communication, le paradoxe.
De 1960 à la suite, inconnue.
[Rappel : Lacan : 1955-56 : les psychoses. Pankow 1956 : Structuration dynamique.] 1955 : article de Pankow sur la "réaction sexuelle primitive."

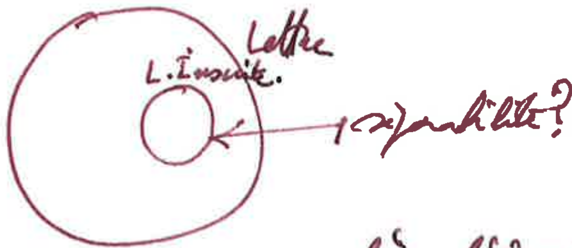
[Il faudrait continuer : beaucoup à dire].

Grâce à lui, pu élucider la structure d'une psychose puerpérale ! et du tout au tout (2/78.) : C.W.

Rendre folles d'amour ses patientes : ce qui coûte ... : les rendre folles — hystériques en vérité ! — D'où son élucidation remarquable de l'imposture propre au père dans la psychose (Joyce, CW).

ÉCRIT, LETTRE, ÉQUIVOQUE.

— Paradoxe de l'instance de la lettre :



Si l'écrit est ce qui lève l'équivoque de la parole — et nous devons penser qu'il y a une instance de la lettre dans l'ICs ; — il faut alors penser que c'est cette instance qui absorbe l'équivocité de la parole...
Paradoxe ! Sauf à supposer (par jeu) que la lettre et l'écrit ne sont pas les mêmes ; auquel cas : sont-ils sexuellés ? (Schéma).

— Fonction dramatique de l'écrit : ~~donne à~~ entendre l'équivoque.
Dimpe. Etc, complexe...
— Saussure, et son manque de réponse à son tout-sens : absence de référence du sens : alors : vient la linguistique à cette place.
— l'écrit, arrête le renvoi indéfini de la parole, etc. (Lacan). Fait signification ? Etc.

Oralité : dissimulation (équivoque !) de l'invocation. C'est pour que Freud ne ~~des~~ dispose pas de la pulsion invocante qu'il pose l'hystérique comme phallique-orale. Or non : mais phallique invocante. Qui se dissimule derrière le — phallus à avaler (ne pas avaler) du père. Le refus est dissimulation de la voix. Voix blanche : signe de ce refus. « reste en travers de la gorge » : le Anorexie mentale, son secret : ce qui [illegible] inadmise. — Plus loin, la mère, qui phallus du père, violence ~~[illegible]~~ se dissimule là-dessous.

(Hallucination négative, psychose ? Hétérogénéité de ce concept : aucun rapport avec celle de l'hystérie (Pankow L). Dans ce [illegible] de parler de psychose hystérique. Hallucination au sens de Freud : Spinoza. Objections de Lacan, Sém. I. De là, fonder le concept de ces deux, « grâce » à F., contre lui.)

NOTES.

Qu'est-ce qui se consomme au Banquet ? Pain, ou vin ? Homophagie. (P. parodie apolliniennement le rite bachique de l'homophagie. D'où le comique : non pas vin, mais parodos de la Dionysie. Ainsi, incorporation par dévoration. Paradoxe que ne s'incorpore que sous la condition d'une dispersion préliminaire du père. Amour : solution platonicienne (apollinienne) de l'orphisme, contre Dionysos.

Il est donc clair que si la connaissance du 3e genre doit passer outre aux affects, nous ne savons pas de quoi nous y jouirons. Cette jouissance étant dès lors absolument inconsciente, en même temps qu'absolument rationnelle.

Distinction par Lacan de la dimension de l'Autre et de la place de l'analyste. Cela, remarqué par moi, non par J.-D.

Délire : Forme de l'hallucination (Kant). Hallucination : "matière" subjective du délire.

1 – les femmes ont une position privilégiée à soutenir la dimension de l'appel : parce qu'inconscientes ? (Mystique).
2 – Par ailleurs, elles soutiennent une position plus immédiate au désir de l'Autre – donc de l'analyste.
Nouer ces deux termes.

Si l'X est d'ordre éthique – le psychanalyste fait partie du ~~[illegible]~~ concept de l'X.

Termes fondamentaux : non pas désir de l'analyste (simple [illegible]) ; mais position de l'analyste (son déficience dans sa pratique), et non pas contre-transfert (terme simple) mais : ~~[illegible]~~ travailler (avec) au symptôme.
Tels sont les termes qu'il nous faut poser pour une définition adéquate de la pratique analytique.
14/2/78.

" Plus un malade schizophrène est atteint, plus il est difficile de tracer accès au lieu où il cherche son père. On serait tenté de dire que la défiguration même d'un tel cheminement représente cependant la tentative pour accéder au monde du père."

G.P. – H.P. 229.

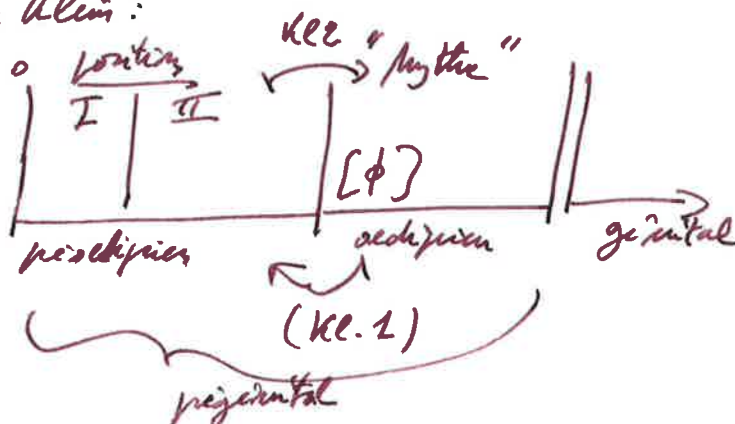
" C'est... Tout le mystère est là : établir les identités secrètes par un deux à deux qui ronge et use les objets, au nom d'une centrale ~~pureté~~ pureté."

(Mallarmé. in H.M. p. 616.)

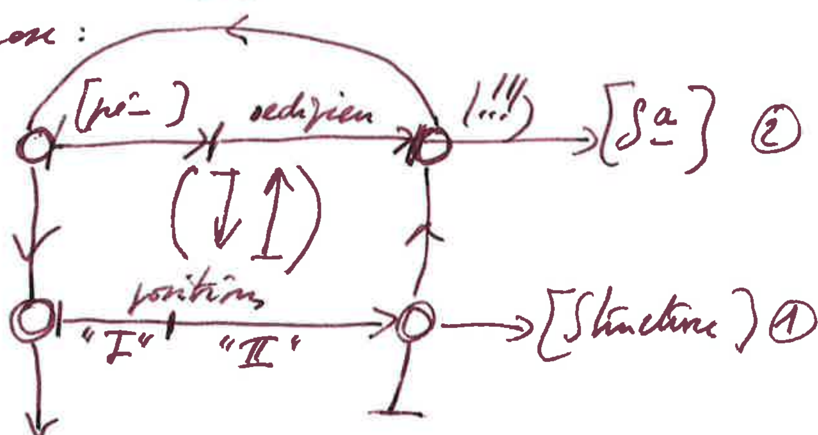
" Au premier (étude) je te vois absolument incompréhensible ; au second terrible ; au troisième, aimable."

Adam Scot in Balic HQH. 173.

1/ Schéma classique de Klein :



2/ Schéma que je propose :



– PROBLÈMES, PARADOXES, PARALOGISMES, DE L'ANALYSE (SÉM. IV)

1 – Paradoxe de l'objet perdu : l'objet structuralement perdu.

2 – Paradoxe du phallus : est et n'est pas à sa place (addicty).

3 – Paradoxe du phallus, en tant qu'il manque à la mère : pourquoi lui manquerait-il ?

4 – Paradoxe de la phobie : pourquoi une angoisse devant ce qui fait arrêt à la Demande de l'Autre ?

5 – Paradoxe de la femme : pourquoi aurait-elle à se définir selon la fonction phallique.

6 – " de la "fonction du père" (NdP est père réel) : pourquoi l'hystérique – puis l'homosexuelle, ne peuvent-elles être définies dans leurs positions que par référence au désir du père (dont elles semblent n'avoir cure) ?

pourquoi celui-ci est tient-il à l'objet perdu – à Φ ?

7 – " du désir : pourquoi le transvestisme serait-il

8 – Paradoxe de la perversion : 1/ pourquoi le transvestisme serait-il la femme ?

informulable comme identification à Φ alors qu'il se veut la femme ?

9 – Second p. de la perversion : pourquoi la mère est-elle intéressée par le fétichiste ? ~~[illegible]~~ au fétiche, alors que rien n'en est dit par le fétichiste ?

pourquoi le désir doit-il passer par l'Œdipe ?

10 – Paradoxe de l'Œdipe : pourquoi le désir doit-il en passer par la

11 – " de la castration : pourquoi le désir doit-il en passer par la castration ?

12 – Théorie générale du Φ : fonction de la suppléance phallique, dans son rapport au manque, – au manque de signifiant.

13 – La phobie : lieu de nouement de ces divers paradoxes.

Cf. Deleuze : A. Oe. Ch. [II] : les paralogismes.

(Envoyé à EV, en 1/78 : comme conseil pour TV.)

"AXIOME DE SATURATION" DE HILBERT (HUSSERL). (LF&LT.)

Axiome de saturation de Hilbert : s'il existe un AS :

1 – À un $\mathcal{S}$. saturé, si on ajoute AS : le système devient inconsistant !

2 – Problème : si AS est implicite dans $\mathcal{S}$: peut-il être rendu indépendant ? Sinon pourquoi ?

3 – Si AS peut être rendu indépendant dans $\mathcal{S}$; si on retranche AS, y a-t-il moyen de rendre $\mathcal{S}'$ saturé, ($\mathcal{S}' = \mathcal{S} - AS$), par un axiome non équivalent à AS ? (!)

4 – Tout système non saturé est-il rendu saturé par l'adjonction de AS ?

5 – Sinon, que vaut cet axiome ? Il ne sature donc pas.

6 – Soit un système $\mathcal{S}_0'' = \mathcal{S}_0' + AS$. Si ce système est non saturé (!) on peut lui ajouter un axiome X qui le sature. AS, quelle est sa portée !

7 – Bref, la saturation n'est pas un axiome !

– 1/78 –

8 – Soit un système saturé $\mathcal{S}$ où AS est adjoint : si $\mathcal{S}$ comprend déjà un axiome de saturation implicite : non seulement pléonasme, mais :
– ou $ASI \equiv AS \Rightarrow$ identité AS.
– si ASI peut être rendu indépendant :
– ou $ASI \not\equiv AS$. Si $\neg ASI$ adjoint à $\mathcal{S}' = \mathcal{S} - ASI$, ... (anti-... suppose quelque part sur l'indépendance de ASI/AS).

– Descartes, Dont [illegible]. Glande pinéale. Premier temps : refus. Second : retour dans le corps de ce qui est jeté (retour). // Empêche la psychose. Retour de la parole dans l'incontinence [?].

– Laïcisme [?], Quand bien même : jamais — action
perte
Acte accomplit la prédiction.

Hugues [?] →
| Destruction
| Pulsion.

– Mallarmé : « Quand bien même » maintenant ?

– Glande pinéale : bien revenu. Symptôme.

– Brillance de B. : place de la ~~[illegible]~~ corps (conversion) ni « manqué » ?
⇒ Descartes.

– Conversion ≠ somatisation.
(répression) « entre-deux » }

Je n'ai jamais pu écrire sur l'Acte : ce que je sais est trop radical. Et j'en suis long.

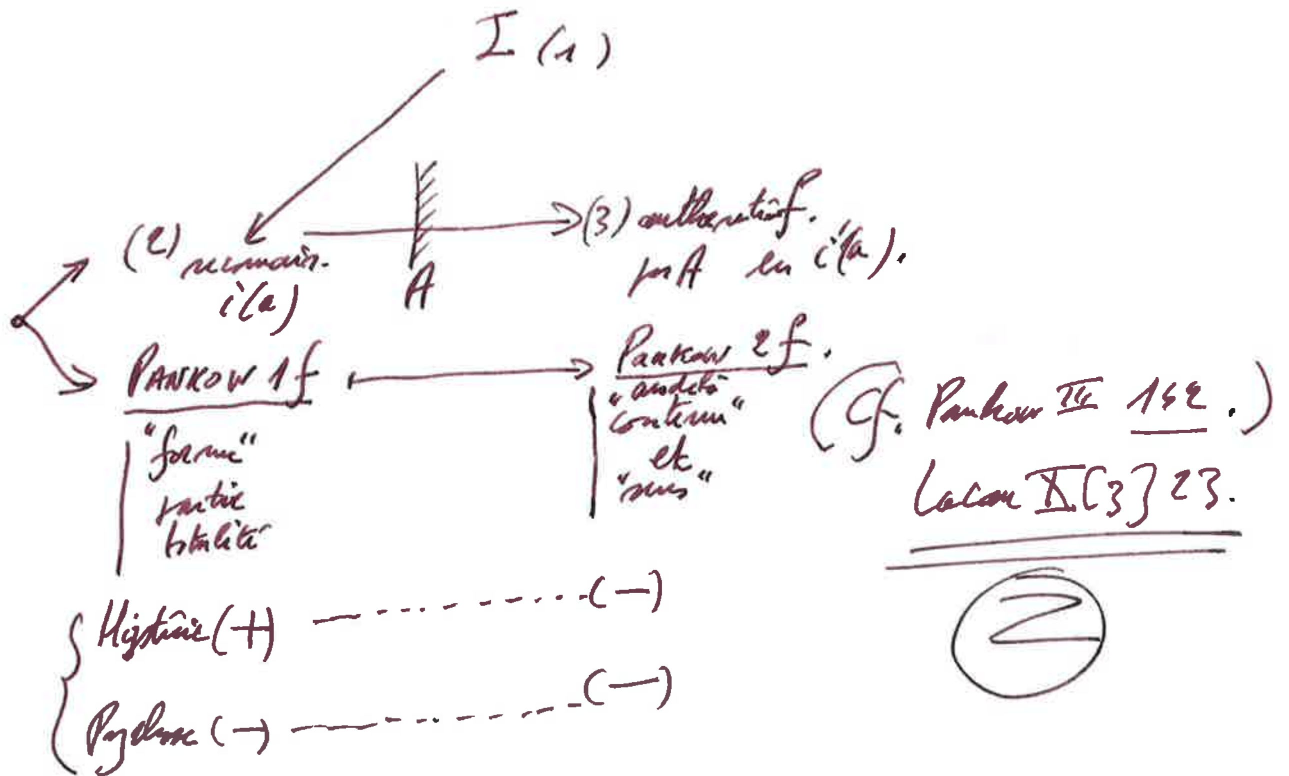
Si l'animal est capable d'effacer sa trace [× (S) 18, 19] (feintes), il est inexact de dire que le S^a est l'effacement de la trace. — Il ne peut donc être que dans la feinte de la feinte : effacement de cet effacement : mise en avant de la trace, donner à voir. C'est dans l'acte d'effacer cet effacement, que le sujet disparaît — se réalise. Reste la Constellation : dispersion des traces, à ce Rien près : Acte.

« Tu dis : 'un phallus' ~~passe par ta bouche~~. Or, tout ce que tu dis passe par ta bouche ; donc un phallus passe par ta bouche. »

1 – "L'identification primaire" (!) : Un.

2 – D'où : reconnaissance de l'unité i(a) (Sch. O.). Spéculaire.

3 – Puis authentification par l'Autre de cette expérience en i'(a).



L'OPOPONAX :

« L'action posée en quelques grandes lignes, fuyant à perte de vue sous ses yeux fermés, il insuffla une légère pluie d'essences humaines et quasi félines, sentant la jupe, annonçant la femme poudrée et fardée, le stéphanotis, l'ayapana, l'opoponax, le chypre, le champaka, le sarcanthus, sur lesquels il juxtaposa un soupçon de seringa, afin de donner dans la vie factice du maquillage qu'ils dégageaient, un fleur naturel de rires en sueur, de joies qui se démènent en plein soleil. »

A. Rebours, 200.

— SCHÉMAS —

Schéma L : sujet — A, a a'

Schéma R : L. développé à partir du Plan Projectif et des identifications.

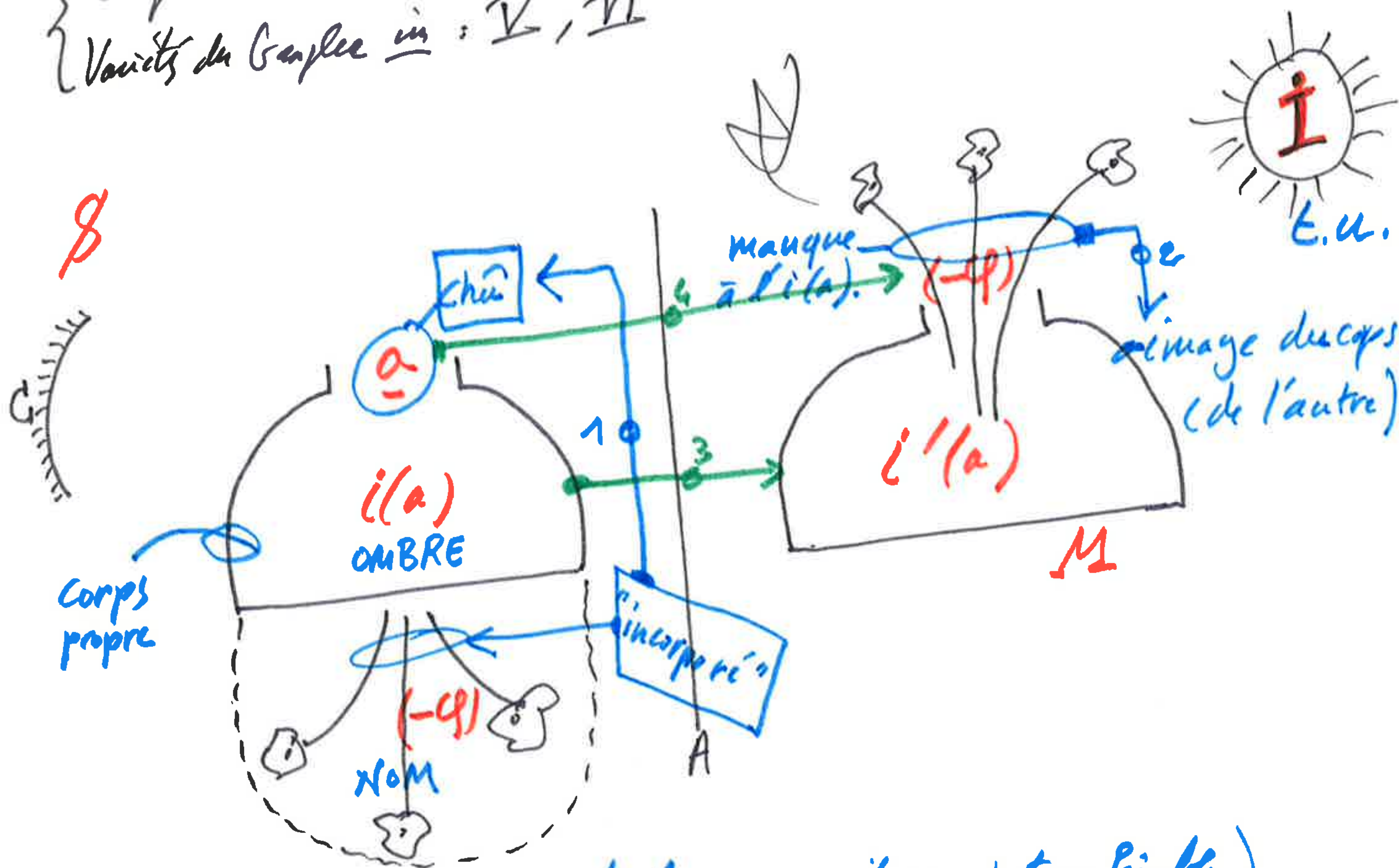
Schéma J : transformation de R avec la condition $N \cap P = \emptyset$.

Schéma O : optique, rendant compte des identifications. (I, II, X)

Schéma N : de l'évidement narcissique VIII, [VI], IX, X.

Graphes 1 et 2 : topologie du sujet.

Variétés du Graphe $\underline{\text{un}}$: V, VI



(→1 resurgit en intransférable)

→2 stratifie en "forme".

→3 transférable en i'(a)

→4 resurgit en manque à l'i(a)

— Envisager deux hypothèses : 1 — Simplifier : sans C. 2 — " sans A. } ⇒ Déduire les insuffisances de ces éliminations : empêche le chiasme du Négatif.

Transfert et SSS.

on peut dire :
- la cause du transfert est le SSS et non l'objet (a), ni l'analyste. (1)
- le principe de la cure est le désir de l'analyste. (2)
- l'objet (a) est la cause du désir. (3)

Les énoncés 1 et 2 sont [illegible] à distinguer.

D'où : 1 – SSS ⟷ Ics (SS [illegible] par l'ics)

Comment faire le saut : [transfert [illegible] de l'ics].

?

2 – SSS est la cause du transfert (dès qu'il y a SSS, il y a [illegible].)

3 – le SSS impliqué par la différence amour et transfert (analyse)

4. Qu'est-ce que le SSS ?

" De ce fait à suivre Deleuze, il n'y a que Dieu qui aime à se configurer l'existence. Comme moi, [illegible] Aragon de mes fantasmes, laby-rinthes infinis où nul me regarde. Non pas en sortir : y laissez venir le Petit que j'attends. Le Petit. Petit, petit ! laissez-venir à moi le Petit.

Voix : réémerge dans le réel dans la psychose, là où le sujet ne peut pas dire. Ou dans le psychosomatique : " imitation " ! Sinon, le scandale appelle à dire : souffle qui passe et qui sort, colère, la [illegible] à défaillir — où l'Autre défaille. Or dans la psychose, pas de place à défaillir parce que rejet du symbolique.

Structure hystérique et dialogue analytique

par

F. PERRIER

" Extrait des Confrontations Psychiatriques N° 1 - Septembre 1963 "

∘ Il y a : quand bien même — // Refuse de savoir ce qui est.

∘ A-t-il jamais crié — crise, regard [illegible] refus de la Disparition : Paris : retour au calcul d'une telle jouissance de l'A. Perte, dispersion jouée, Naufrage, au calcul [illegible]. Bifurcation. Résulte d'un tel refus.

∘ — Doute — visible alternative. Bifurcation. Résulte d'un tel refus.
Doute index de certitude : Acte ? Ou [illegible] d'un refus ?

Ici ne pas éliminer trop vite l'hystérie lacan.

Angoisse — [illegible] du désir de l'A. A dire.

Contre transfert : n'a de sens que parce que proposition de dire. Sinon : réciprocité de sentiments. On parle donc de c.t. que dans la mesure où l'analyste fait place au dire. Angoisse — possible — parce qu'il accepte de passer le d(A). Acte se pose cette série, comme parole. Que veut dire encaisser ? Accepte de ne pas différer ce qu'il reçoit de passion. Pas se passionner ? Non. Ainsi, 1 — Fait place à la passion pour ne pas faire obstacle à ce que se dit. [illegible] se diriger vers ce qui dans le c.t., est {production passionnelle} de l'acte (de l'analyste). Ce que l'analyste reçoit, pourquoi ? Jouir ?

Nécessité du transfert : point acquis. Mais en quoi est-il nécessaire que l'Autre réel soit « atteint » (!) pour qu'il y ait l'acte.

Peut-être simplement : [illegible] passionnel d'une position de structure. Peut-être simplement : éléments passionnels s'en déduisent ? — Insuffisant. Mais laquelle pour que les éléments passionnels s'en déduisent le laisser-être en passion. L'atteinte est d'un ordre de plus que le laisser-être en passion. La structure du d(A) suffit-elle ? Non plus.

— Mémoire de l'habitude (répétition) — n'est pas celle du temps logique. Ainsi, quel lieu est la différence.

NB Éviter mon « hystérisation » à l'endroit d'Untel. Qui se débrouille très bien ! Difficile cependant de s'entendre. A éviter.

regard : « identification » féminine ! en ceci que identifie à la Disparition.
D'où statut de la position cynique.
Alors différence d'avec la voix.

Conception foraminique de l'analyse. Pas analyste, ailleurs.

Chez F. B., autrefois, position inadmissible de ma part, hystérisation.

1_ L'entrecroisement et la I° T.
2_ Pensez-ils ?
3_ "Comme" : réduplication.
4_ Raisons structurelles de la réduplication.
5_ Le "retour" et la "régression" dans le Graphe : l'après-coup et l'entrecroisement.
6_ ou bien – ou bien. (le fantasme)
7_ L'Es et l'identification : le C.O. – [illegible].
8_ La II° Topique : le Graphe.

Sur le Graphe et la Topique

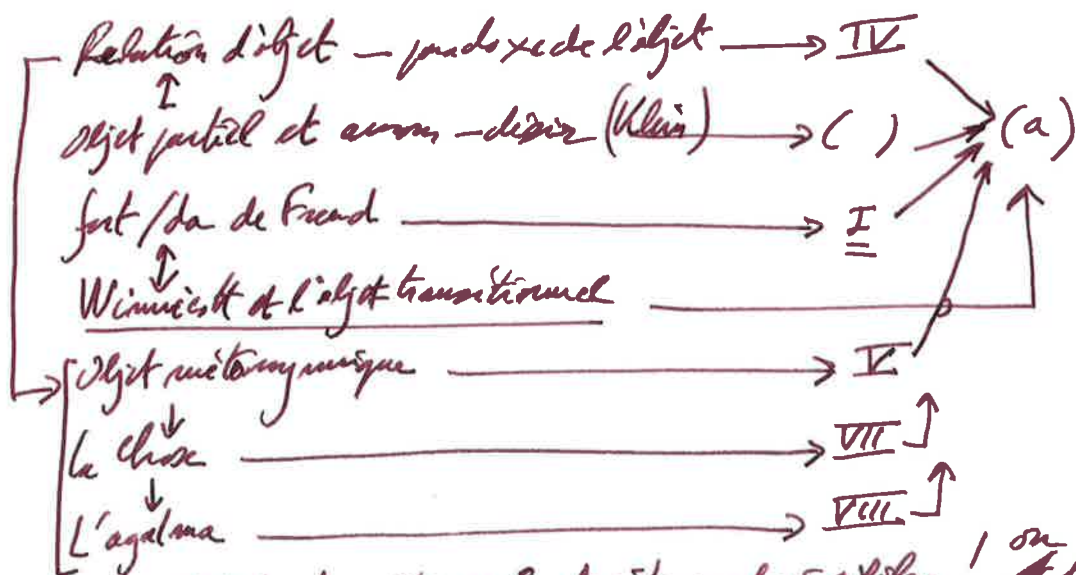
α

Troisième : la psychanalyse ne peut apparaître dans le lieu social de type socialiste qu'à la troisième génération d'après la révolution. La première génération est celle de la croyance ; la seconde celle des illusions et la troisième celle des désillusions. (le révolutionnaire – le bureaucrate – le petit-bourgeois : toute une histoire ; celle du retour du signifiant maître au mode) Bref ! la psychanalyse ne peut fleurir que sur le fumier capitalisant. [illegible] bien ce qui fait si Deleuze faire la fine bouche. Il faut donc attendre trois générations pour qu'un régime socialiste se faisande suffisamment pour que son réel (la production capitaliste) réapparaisse en symptôme.

β

D'où : les analystes savent ce que veut dire attendre : leur pratique le leur enseigne, dans le temps long. Pas d'analyse courte. C'est là leur seule force, et ce qui les constitue comme un [illegible] fait.

γ



Comment l'objet transitionnel devient soudain célèbre ! ou les aventures d'une histoire qu'on préfère ignorer. (A propos de C. Clément).

Le concept d'hallucination de désir me semble toujours aussi parfaitement incompréhensible. Divers arguments vont contre. En particulier ceci de décisif (Sém I), que le réel est de l'imaginaire — la psychose, relevant du symbolique, et, ce terme d'h. de d. est absolument l'hallucination avec. D'où ceci, que hallucination. — Reste inconsistante : il y a antinomie entre refoulement et ? Est-il nécessaire? Sinon pourquoi le ren- à expliquer pourquoi ce terme? — Il vient chez Freud de Spinoza. Voir sa théorie pensée? l'absolu? — Mais cela ne suffit pas. Quelle idée est de l'hallucination, Ellenberger. Est-ce la vieille idée romantique de la folie, rêve de l'homme dedans? S'il est plus sérieux, qu'est-ce l'homme — et du rêve, folie de notre ange? D'autre part, esquisse de Lacan lui- le représentant de la représentation? — dans l'analyse du rêve d'Anna, mais insuffisante en termes de XI, Question restant ouverte. Attention.

Théorie kierkegaardienne de la liberté : angoisse du possible : vient de Kierkegaard. Anecdote de S. sur la visite de soldats en Israël : mon fils en démontre mieux l'absurdité. Qu'est-ce qui angoisse dans cette situation? c'est qu'on ne sait pas quel est le désir de l'Autre (l'Égypte) et que l'imprévisible, bien que réel, n'y est pas localisable. Avant, on y avait des certitudes, maintenant, on y vit dans l'angoisse.

IX[26]11 :

Il n'est de pensée que refoulée. Ceci implique comme conséquence que toute pensée autre, est un retour du refoulé : y a-t-il une pensée inconsciente ? Il faut tenir que une pensée n'est consciente que à la mesure de la méconnaissance de ce qui la détermine d'ics. La CS, est défense de l'ics. Ainsi, toute pensée est au mieux un symptôme. Sauf si ce qu'elle regarde essaye pour la méconnaître.

Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que l'être est rejeté, non pas tant du monde, que par l'effet du S(a). Et c'est parce que l'être est rejeté, que le monde comme cosmos vient faire pièce à ce rejet. — Mais la pensée par voie de conséquence, est le retour de ce rejet. D'où leur intersection dans l'objet (a), en tant que fait de ce qui reste réel, dans ce double mouvement.

être rejeté
a
→ monde
pensée retour du refoulé

L'inanalysable ! on parle beaucoup des limites de l'analysable. Manière de poser aux lieux de la limite : on sent souffler les grands vents du Rien ! Manière aussi de feindre la modestie, pour mieux en diminuer ceci : qu'est-ce que d'analyser ? S'il y a dans l'analyse quelque chose qui ne peut avoir de place, s'en déduira.

1 – L'inanalysable est-il identique à l'Urverdrängt ?
2 – Comment se fait-il que l'analyse comporte une telle limite.
3 – Y a-t-il identification possible des r.p. et des forclos ? évidemment [illegible]. Et ceci nous montre la nécessité de distinguer dans l'inanalysable.
4 – La « féminité », tentée la scène indispensable aujourd'hui, constitue-t-elle le lieu (référence obligée !) de l'inanalysable — ou d'un ? Et à quel titre ? Forclos ou r.p. ? Ou quoi d'autre ?
5 – Quelles sont les modalités de l'inaccessible ?
6 – Les murs, s'ils ont des oreilles, ne parlent pas ! Etc.

PRIERE-D'INSERER POUR UN LIVRE A VENIR :

TRAVAUX, QUANT A L'ANALYSE

Il faut donc présenter ce livre au lecteur. Celui-ci sera bien avisé de se souvenir qu'~~écrire est une chose~~ autre chose est d'écrire, autre de publier ~~une autre~~. On ne se ~~dévoue~~ résigne à cette seconde tâche que par prévention : rendre l'écrit plus difficile à détruire, lui qui est déjà la Destruction, même. Les rats y suffiraient, pas même une pinochade. Il s'agit ~~donc~~ d'un recueil de textes qu'on devra lire ainsi : autant de tentatives d'arracher au Rien nôtre mémoire. Que si le lecteur entend trouver ici une doctrine voire un enseignement, il se trompe. On ne légifère ni ne fulmine. Ainsi ne serons-nous pas étonné d'avoir produit beaucoup d'erreurs, dont on ne garantit, contre aucune. On n'encourage pas bien sûr en ce sens, tant il est dur déjà de trouver un peu de justesse. Simplement constatons celle-ci difficile à atteindre. Selon notre chemin de travail ce recueil ne fait que marquer quelques pas dans le sens d'une question, sans autre adresse que nous-même, l'auteur ! que le lecteur n'est convié ni à suivre, ni à imiter. (Plutôt l'en dissuaderait-on.)

Gérôme Taillandier. Né en 1947, avec consternation. Puis, études de philosophie. Entretemps, promenades par lassitude . Etudes de psychologie . S'exerce à ce titre.

Notice, sur un livre à venir :

G.T. Né en 1967, avec consternation. Puis, études de philosophie. Entre-temps, promenades par lassitude. Études de psychologie. S'exerce à écrire.

"Travaux, quant à l'analyse."

Il faut donc présenter ce livre au lecteur. Celui-ci sera bien avisé de se souvenir que écrire est une chose, publier une autre. On ne se décide à cette seconde tâche que par précaution : rendre l'écrit plus difficile à détruire, lui qui est déjà la Destruction, même. Les mots y suffiraient, ni même [illegible] dire bien une [illegible]. Il s'agit, donc, d'un recueil de textes qui en [illegible] Rien notre mémoire. [illegible] la [illegible] ainsi : autant de tentatives d'analyse au [illegible]. Le lecteur entend trouver ici une doctrine avec un enseignement : il se trompe. On [illegible] d'avoir [illegible]. Aussi ne nous [illegible] nous pas étonné. On rencontre ne légifère, ni ne fulmine. [illegible] dont on ne garantit contre aucune [illegible] produit beaucoup d'erreurs, dont il est difficile déjà de trouver un peu de [illegible] tant il est difficile à atteindre. Selon notre usage [illegible] pas bien sûr ce nous ; [illegible] marquer quelques pas dans le [illegible] justice. Simplement, constatons celle-ci difficile à [illegible] seul chemin du travail, c'est un fait [illegible] réveil que nous-même, l'auteur ! que le [illegible] demande d'une question, sans autre adresse, ni à inviter : plutôt l'on demande [illegible] le lecteur n'est pas convié ni à [illegible] ni, par modestie.

—

Dans l'acting-out : on adhère au vêtement : on exalte i(a), le narcissisme mondain, ou plutôt, le Moi idéal, dans ce qu'il a de déjà exaltant. Immanquablement suivi d'un effet de retour en forme de dépression, culpabilité ou angoisse : effet de l'Idéal du moi, cette fois. Rien là qui évoque le moins du monde le passage à l'acte ! Il n'y a passage à l'acte que là où le sang coule : Verwerfung.

*

La réalité est constituée. Le S[0] est constituant. Le réel, n'est ni l'un ni l'autre : mode différent.

*

Pulsion : Ça. Désir : Inconscient. Une autre manière de distinguer ces deux termes. (Pulsion : ~~de~~ asubjective, désir : de l'Autre, sujet.)

*

Pankow :	1ère fonction de l'i.c.	2ème f. de l'i.c.
Freud :	Narcissisme I. [Corps propre (Schéma corporel)]	Narcissisme II [Image du corps.]
	"	"
Lacan :	Première identification (à certains égards) et/ou I[er] narcissisme	Id. [illegible] (2) et (3). Moi idéal _ Idéal du moi
	"	"
Klein :	Position paranoïde-schizoïde	Position dépressive objet total, "en fait i(a)"
	"	"
Nietzsche :	Dionysos	Apollon.
Deleuze (AOe) :	1ère (et 2ème) Synthèse	3ème synthèse
(Spinoza :	Ethique L. I, II 1 à 13	Spinoza Ethique L II 14 sq et mode fini.) [D. p168-69]

« Les axiomes s'y lisent, des côtés fragmentés où courent tous les autres ! que chaque situation insoluble, comme elle le restreint, en supposant que le drame fût autre chose que semblant ou piège à votre inflexion, refoule, dissimule, et toujours contient le rire sacré qui le dénouera. »

— M. OC. 297 —

Car il n'est point d'autre sujet, sachez bien : l'antagonisme de rêve chez l'homme avec les fatalités à son existence départies par le malheur

OC. 300

Une armature qui n'est d'aucune femme en particulier, d'où s'installe, à travers le voile de généralité, attire son tel fragment...

— 311.

✕

— Freud : ou la partie de Lacan : Marie-Claude.



— Problèmes incisoles :

1 — La théorie de la première identification, orale à l'origine, au mystère, et à la confusion —

2 — Les rapports entre identifications et pulsions. Comment la pulsion s'origine. telle ou des id. ?

3 — Les rapports entre le "masochisme" et les identifications. Quant à ce que le masochisme, ~~et a~~

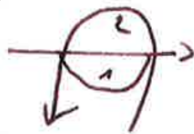
4 — Plus précisément, comment reprendre et relancer la problématique freudienne des N. I et II, et le statut — a/ par rapport à la pulsion ; — b/ par rapport aux identifications —

5 — Les identifications sont-elles une reformulation suffisante du problème des deux masochismes ? En quoi, — ou en quoi ne le sont-elles pas ?

6 — Comment articuler la pulsion et désir, en structure et dans la particularité ?

[7 — Pulsions et id : transgression — et/ou articulation ?)

Que le symptôme ne surgit qu'à la rencontre de deux scènes :



– Distinguer l'effet (Qté d'énergie) de l'affection : Enlèvement du sujet comme pathème. L'effet peut fort bien être insensible : hystérie, psychosomatique. Il est en fait de structure.

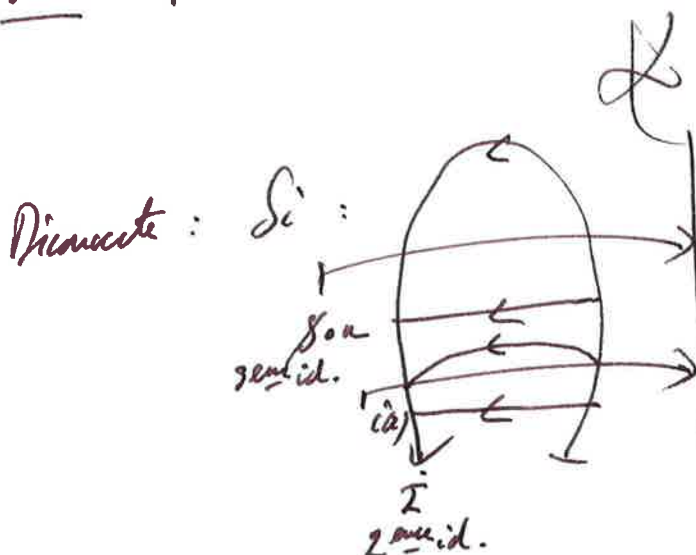
Les pulsions : pulsion d'emprise — étayage — "symbolisme".

≠ pulsion de mort — etc !

D'où "l'abandon de Freud" de 1920, pour lui, puisque l'étayage reste, dans la p.e., comme soubassement : opposition.

(Vie et Mort, Agressivité).

Déconnecte : Si :



Si nous posons : $\$ \lozenge a$: 3ème id.

I : 2ème id.

Mais ! nous savons que Ière id. n'est pas représentable ! cf G.

D'où résulte une ambiguïté :

$\$ \lozenge a$ = 3ème id ou

$i(a)$ = 3ème id.

Dans l'un et l'autre cas, ne va pas. D'où : 4 termes :

- 1ère id (non représentable)
- 2ème $I(A)$
- 3ème $\$ \lozenge a$ / $i(a)$
-

Nouveau point de surgissement du quart-terme.

CQFD.



S'il est exact que le sujet n'est pas constituant mais constitué, il reste qu'il n'en est pas moins constitué par le *symbolique*. Lequel est donc *le* *constituant* majeur. Le réel n'est pas « constituant ». Il est simplement ~~[illegible]~~ rencontre. — De ceci résulte que, si la réalité n'est pas *constituée* ✱ (en ce sens que le sujet « transcendantal » ne la produit pas), elle n'en est pas moins ~~[illegible]~~ soumise à une *illusion de constitution* : le sujet (se) situe au lieu de constitution de la réalité (croit-il). Il se fait point pers-pectif, regard. — Il reste bien sûr, que ceci est faux, mais que ~~la~~ *l'analyse* de cette position n'aboutit pas à dire la réalité constituante du sujet : c'est parce que le sujet est constitué par le *symbolique*, qu'il en résulte cette illusion de constitution de la réalité.

✱ (par le sujet).

— Ceci implique qu'on ne saurait en aucun cas tenir le *réel* pour une puissance constituante. Seul est constituant, le symbolique. Le réel *n'est pas* le maître, car pour qu'il y ait *des* maîtres, il faut *déjà* que le S^a soit venu dans le réel assez pour y avoir introduit cette *rencontre signifiante* : qu'il y a des Maîtres, le fait primordial de l'être parlant. D'où : les sociétés dites primitives ; l'état stochastique de la répartition équiprobable des S^a maîtres. — Ensuite, ~~[illegible]~~ sortie du hasard : accumulation. (Ibn Khaldoun).

Deux théories possibles de la psychosomatique : la « [illegible] » (Banan), mais plus avant : *l'effet* (le « psychique » *venu dans* le corps). Cette dernière théorie permet *seule* de définir le clivage entre symptômes psychosomatiques et hystériques.

— Par ailleurs, c'était aller jusqu'à supposer que la psychosomatique ne touche qu'à des « organes » *asymétriques* du corps : *donc* internes.

Latitude : se maintient sur le fond d'un effondrement central où "rien n'est sûr". — Angoisse : se marque en forme de refus opposé à l'opération de cet effondrement en tant que fait défaut tout pouvoir de relance : Je n'y peux croire, Unglauben. — Croire : savoir si la chose est. N'admet de sens que si — c'est symptôme qu'elle n'est pas.
Évidence : sont fait de tenir qu'Il y a. Or, rien dans la pratique ne se maintient dans une telle lumière.

Bruit, lumière, mouvement : manifestation éthologique de la émeute humaine. Faire silence : dire-non ! — Puis, apprendre à danser : se rediriger non au bruit, mais à l'introduction selon les modes de la vie, du Rien à parcourir. Selon le destin.

(Signifiant. Qui n'est donc pas éthologique.)

ICS : représentation refoulée. Unverträglich : contraire. Cs : angoisse, déplacement, conversion somatique. Anesthésie : belle indifférence, souffrance.

Les femmes chez Freud : M.C. ne nomment étrangement celles qui n'ont pas de nom. Les mêmes. — Que Freud n'aborde les femmes que comme hystériques : trace de quel amour ?

Phallus, signe du désirant, et non du désirable. D'où, qu'elles ne soient si bien viriles, que parce que femmes. Sinon énigme, l'intérêt pour elles.

"Explosion sans circuit". Augustin (?). Anschreiben.

Ce que S.M. appelle l'Être : c'est l'âme, comme en témoigne une correction d'épreuves du recueil de J.D.N.

Marx,

1.
- DEDI
- Lutte de classes et son fondement en Dedi.
- Plus-value.
- Matérialisme (dialectique)
- Rapports et forces de production
- Mode de production

⇓ etc

-1-

⇒

2.
- Dictature du prolétariat
- Révolution.
- Abolition de l'État
- Renforcement temporaire de l'appareil d'État
- Parti communiste

⇓ etc

-2-

3 – Réalité effective de l'histoire du socialisme :
- URSS (Lénine – Staline – Brejnev)
- Chine (MTT – GRPC – Hua Kuo Feng)
- Cuba
- Hongrie 1956 – Tchéco – 1968 etc.
- Somalie, Éthiopie, etc.
- Trotskysme etc.

4 – Ce qu'il y a d'important : c'est que 3 se justifie de 2 : Au nom de la Dict. du P. : le Cambodge 1977, l'élimination de la Bande des Quatre, etc.

5 – D'autre part, Lacan 1970 la Suède – les USA : naissance et surtout redéploiement du capitalisme : conséquence à 2 et surtout à 3.

⇒ 6 – D'où : refus de 2, ou plutôt, on garde 1, mais on refuse d'en tirer 2, en partant de cette idée que 2 implique nécessairement 3, parce que c'est 3 qui, en fait, est le rapport réel de 2. Donc :

⇒ 7 : Utiliser 1 contre 2 et 3 (4), pour forger un certain nouveau : politique de notre temps.

Esquisse de ma pensée en matière de politique – 1977.

MILLER : "Présentation de malades de Lacan" : LEFP 21-339 sq.

Article fort décevant. Mis à part le bavardage : ensemble — un ensemble, ceci :

1_ Une interrogation métaphysique sur ce qui nous assassine (mis JAM à Lacan).

2_ Une bonne mise en évidence de "l'insigne" clin. de la théorie lacanienne de l'Autre.

3_ L'hallucination auditive implicitement mise au centre de la question sur les psychoses, pour des raisons que nous savons : voix. (Ceci par JAM me dit d'ailleurs (Derrida, JDN, lettre à P. I.) vs : de moi).

4_ La question d'un noyau de la psychose dans l'automatisme mental. Oui mais pourquoi ?

6_ Le délire traité, conformément à Lacan, comme la "queue" de l'hallucination, formation superstructurelle de la Verwerfung et du retour (?) dans le réel de l'écho de la pensée.

L'expérience freudienne formule en matière de psychose !

Que la psychose n'est pas une maladie. Mais au contraire une tentative de guérison des dérèglement du lien de transfert. On doit donc toujours rapporter la psychose à sa cause, et penser celle-ci en référence au sujet de la parole.

Freud, par son analyse grammaticale du délire, nous introduit à l'idée que les délires forment des groupes de transformation dont les invariants sont ordonnés à la forclusion du NdP — Propp, Lévi-Strauss, Maranda.

— PSYCHOSE ET SCHÉMAS.

Aux termes de l'exposé de Miller (MCL.), il est donc possible de considérer le schéma J comme une transformée, sous les conditions de la forclusion, du schéma R. L'intérêt est ceci : l'armature du sujet reste dans la psychose (S a a' A), et on doit considérer le J comme une suppléance (une solution de problèmes) en termes imaginaires (?), d'une impasse symbolique (ce dernier point, à travailler).

Nous optons résolument pour une conception géométrique de la structure. Soit :

$$\begin{pmatrix} S & a \\ a' & A \end{pmatrix}, \begin{cases} \text{Si Bejahung} \Rightarrow \begin{pmatrix} \varphi & M \\ I & P \end{pmatrix} & [\text{matrice } R] \\ \text{Si forclusion du NdP} \Rightarrow \begin{pmatrix} i_0 & M_0 \\ m_0 & I_0 \end{pmatrix} & [\text{matrice } J] \end{cases}$$

On peut donc considérer les branches d'hyperbole comme l'indication de solutions transfinies d'un manque symbolique. Fonction de LA, qui indique le transfini. Alors, on peut simplifier ce schéma, dans son excès, si l'on pose la condition de série convergente des (i_0 M_0 m_0 I_0), dont les termes limites manquent (conf. à 0 infini). — Ce qui justifie la matrice J.

i_0 M_0 m_0 I_0

✠

De même, les branches d'hyperbole désignent des zones de saturation au transfini, des trous Φ_0 et P_0 : hallucinations.

✠

Dans ces conditions, on remarque que le Sch. J est, une fois de plus, insuffisant : comment en situer les termes sur le Graphe ? Bref, toujours pas de transition du Graphe au L.

On ~~dans~~ une question se pose : si les identifications (L), sont modifiées dans la psychose, que devient ~~dans ces conditions~~ l'étage de l'énonciation ? N'est-elle donc pas modifiée ?

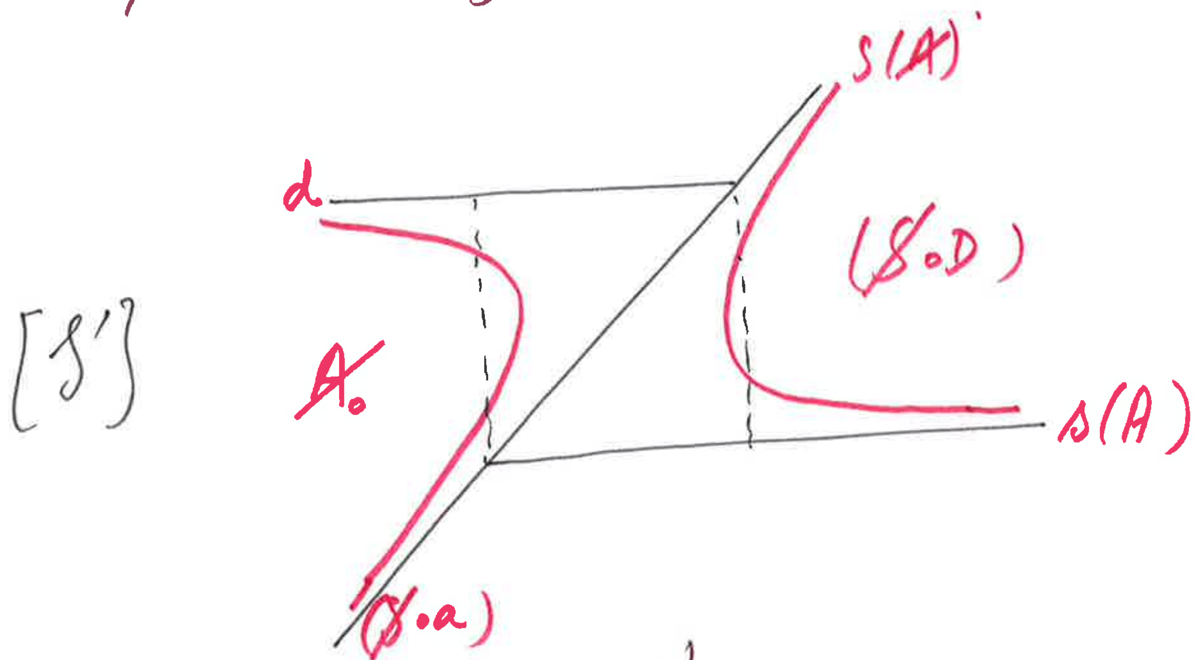
cas / 2

On part alors de l'hypothèse suivante. Supposons exact le sch. L', trouvé par moi. Supposons d'autre part une homologie (justifiable) de ravage de L' à L'' dans la psychose : on obtient J', transformé de L', selon (? par hypothèse) la même forme (à décaler).

Ainsi $\begin{pmatrix} A & S(A) \\ s(A) & \$\lozenge D \end{pmatrix}$ devient-il sous la condition de forclusion :

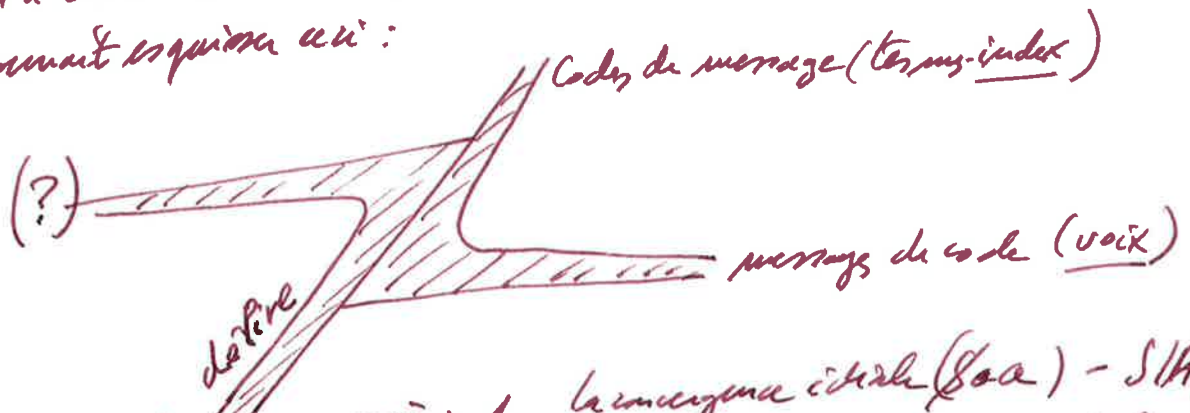
$$\begin{pmatrix} d & S(A) \\ \$\lozenge a & s(A) \end{pmatrix}$$ [matrice J'].

Ce qui donne sous une forme développée :



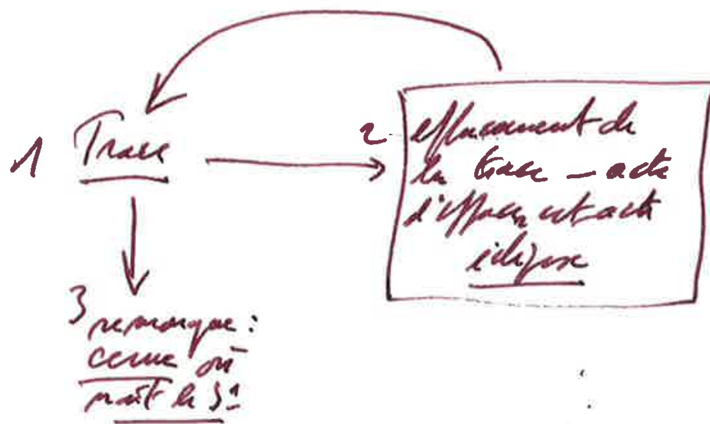
Reste à en trouver une interprétation possible et non futile.

On pourrait esquisser ceci :



Il reste à interpréter au moins : 1 – la convergence idéale ($\$\lozenge a$) – S(A).

2 – la distance irréductible S(A).s(A) : monition de l'existence de la refente dans la psychose. Il y a du sujet.

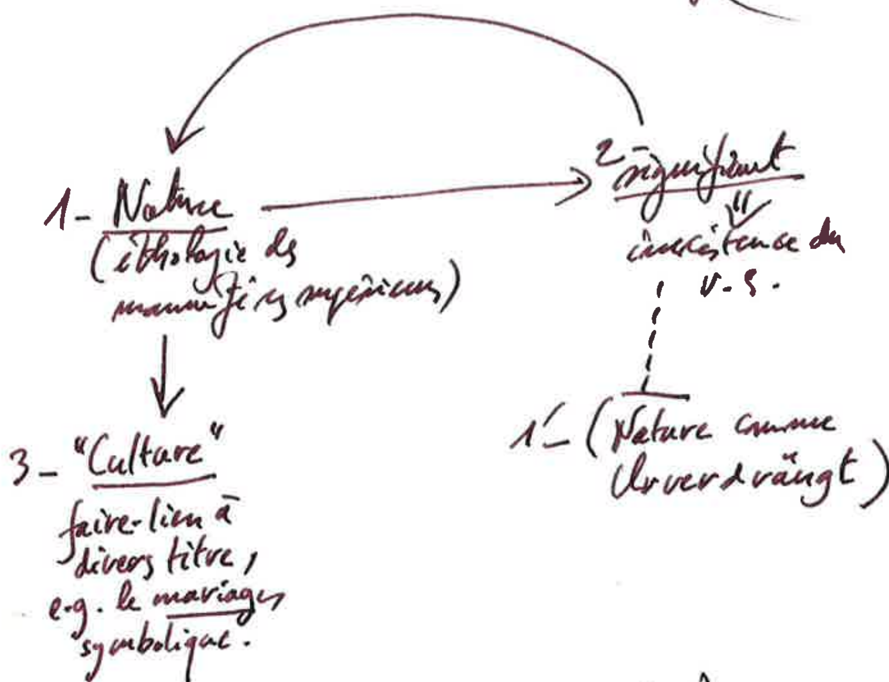


– Ce que serait une trace qui ne serait pas effacée ? Ce n'est rien, déjà, dans le S^a.

Trace : le premier acte — traumatique si l'on peut dire. Effacement redoublé : point important de la Poésie : alêtheia.

— Mais je saisis mal la nécessité du troisième temps, alors que le S^a semble déjà acquis au second. Le texte est ici compact.

… Ce généralement, signe d'autre chose, …



Théorème de Lacan :

« Tout fait de S^a est ordonné selon la topologie de l'après-coup (graphe). »

Corollaire :

Toute série S^a comporte un Un-en-plus qui est l'effet après-coup de la série. »

Le sujet est bien constitué, mais il n'est pas des données du symbole (la raison). — C'est ce qui sépare Hume de Kant. Cette remarque est essentielle, puisqu'elle fixe ma position.

Principe d'inertie : doit-on dire que par là, Newton renverse les théorèmes mé-
nés ? Ce que montre admirablement Koyré, c'est que ce principe consiste à
penser le réel à partir de l'impossible. Distinction de l'expérience et de la
pratique recherche : le p.i. n'est accessible à aucune expérience.
Mieux : plus on cherche à le confirmer, plus il devient faux : Einstein,
et un univers courbe : pas de droites. (Ici) on pourra rejeter l'argument
cosmologique des Aristote). — Question : comment, d'où, a-t-on pu
le trouver ? Si ce n'est des Dieu — lequel n'existe pas.

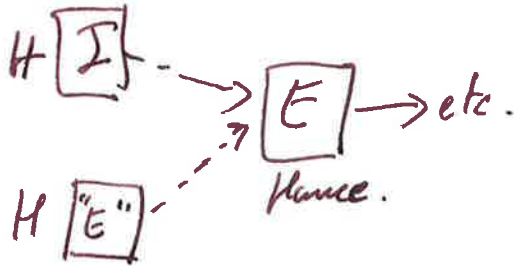
Or ce qui importe est ceci : « Il n'y a pas de rapport sexuel ».
Ceci est un principe : Satz plutôt que Grund, puisque le Grund, c'est
le Ne-pas : Ab-grund.

Or ce principe fonctionne dans la doctrine analytique de la même
façon que le p.i. : il n'y en a aucune expérience possible.

Le sujet n'est pas constituant, certes ; mais constitué. Mais il est
constitué par un ordre des raisons. Il faut donc dissocier rationnel et
subjectif : là est le grand renoncement. Le rationnel est constituant.
[illegible] Il n'est donc constituant que démontrer impossibilité à constituer : seul
sens du transcendantal (...).

NOTES – 9/77.

– André Allert ? Point de ... de la fonction Φ ? : $\exists x \, \Phi x$, où les v.S. seraient possibles. Mais $\exists x \, \bar{\Phi} x$: d'où impossible, (si ...) des femmes. Est-ce là leur égarement ?



Chez Hume, l'atome semble n'est pas observable : c'est principe de l'expérience. Ce qui distingue l'observationnalisme de Carnap de Popper ... : fait

Ainsi, l'empirisme de Hume n'est pas un observationnalisme : ce sont les substances. Ce qui s'observe, ce sont les relations, ... important.

Le nom propre désigne la différence : la différence dans ce qu'elle doit aux effets du S¹, en tant qu'ils s'opèrent de l'effacement de la trace, marque de la différence — en tant qu'elle (est) dans cet effacement, le n.p. ne saurait être d'un objet.

DED! : 1_ la causalité déterminante étant l'existence du S¹. 2_ De là résulte l'économique : rapports de production, production, comme telle. 3_ L'idéologie : effet, dans le rapport à la parole, de ce qui est ouvert de jouissance par le rapport au réel. 4_ Ceci, ne impliquant pas qu'on doive parler de détermination de l'idéologie, puisque 3_ c'est précisément en raison de l'effet du symbole (1), que l'économie est dite déterminante en D.I.

1/10/77

L'inconscient n'est que ... de signification qui scintille dans l'alphabet de la Nuit ?

M., 303

~~ÉLEMENTS DE LA THÉORIE DE LA NÉVROSE OBSESSIONNELLE~~

~~(Bucet – Leclaire – Lacan – [illegible]) (V [25] 1959).~~



Il convient de distinguer fermement le traumatisme réel (l'accident) du trauma hystérique: le trauma réel laisse dans la mémoire un trou: il n'y a de mémoire que du symbolique. Le réel n'y est pas reçu, sinon comme sous-venir. — Au contraire dans l'hystérie, c'est le trauma qui fait mémoire. Ce qui, dans ce trauma ferait réel, que serait-ce? le sexuel en tant qu'impossible? — C'est trop se hâter de le dire, et manquer la question de ni pourquoi le sexuel fait mémoire et non trou. — Le trou n'est donc pas l'oubli: l'oubli est remémorant. Le réel fait trou: ~~[illegible]~~ abolit le sujet.

Bref, c'est mensonge [illegible] de Freud d'avoir dit trauma ce qui survient dans l'hystérie. La clé de ce mensonge est peut-être [illegible] celle du rien: faire passer pour l'effroi du réel ce qui est l'acte [illegible] Au père: premier mensonge à faire sujet.

Frigidité: non pas comme on le pense absence de jouissance: mais au contraire trop de jouissance. — Sa conséquence en est cette froideur qui est précisément celle du désirant en tant que chassé par l'ivresse, de l'oubli. Alors apparaît cette froideur immense qui est la chasteté absolue du désir. Ex, l'exemple de Socrate.

– Remarque intéressante d'Henri Grunberg: "faire forfait" / verworfen.

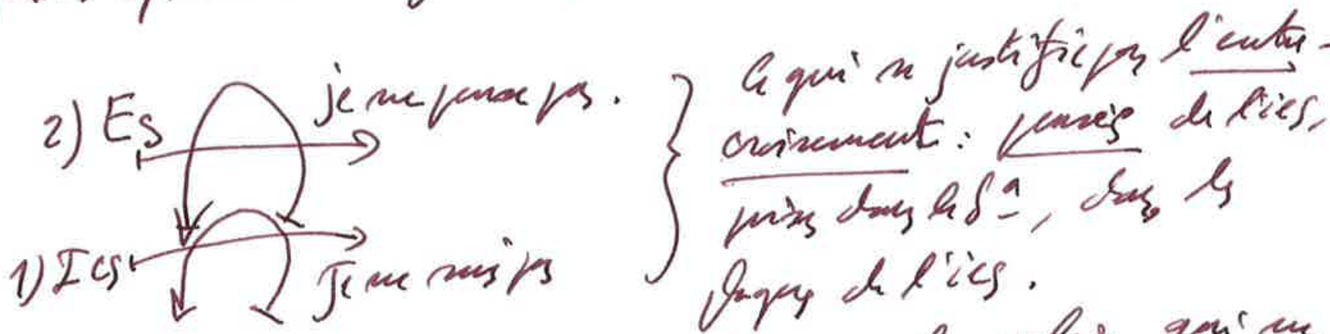
– Par ailleurs, sa distinction capitale entre [illegible] et [illegible], qui rejoint absolument mes [illegible] ma différentielle?

NOTES.

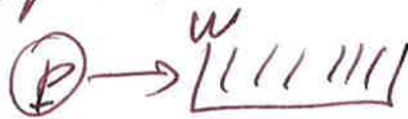
Pensée : est-elle affect (Aristote, I.-A.) ? Non. — Equivalent de la prise au corps par l'hystérique. Tout cela : "pensées". En fait, la pensée est pour l'obsessionnel un "moyen" de se repérer, de se sauvegarder de l'effet raptant de la demande de l'Autre.

Il convient de reconnaître que les catégories de Lacan ne sont pas identiques aux genres de connaissance selon Spinoza : pas de décalque.

"Je suis affecté là où je ne le pense pas" : Es, et non Ics.



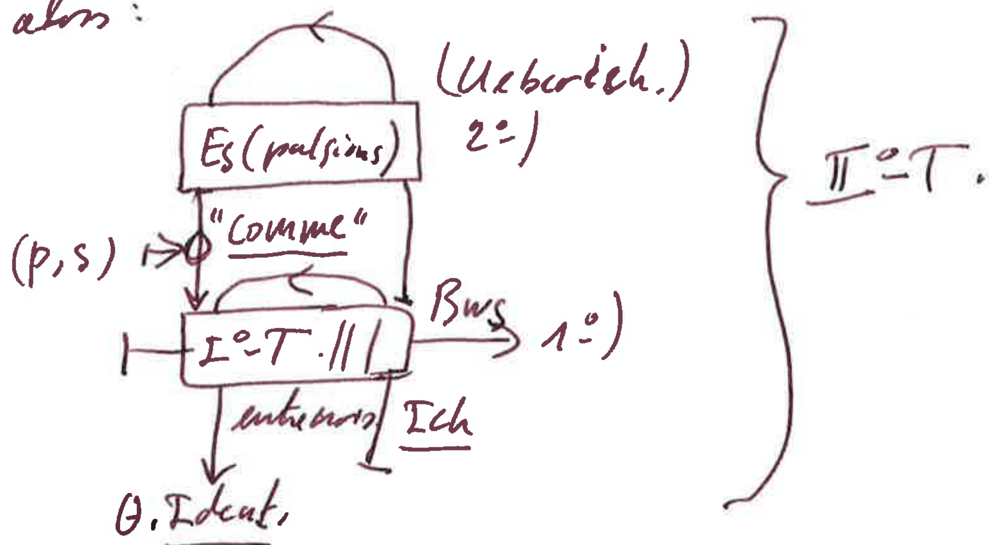
Dans la 1e Topique de Freud : pas de place pour la pulsion qui ne peut être prise que dans les perceptions :



ICS seul.

F. ne peut introduire l'Es que dans la II° T., grâce à la théorie de l'identification. Ce qui donne la raison de celle-ci.

On a alors :



le 11/9/77.

LA CONVENANCE | AVEC LE / DU | SYMPTÔME.

(A')

J.-D. Nasio s'est interrogé sur ce qui permettait de penser la convergence du poème avec les pratiques de l'analyse. Pourquoi ne pas tenter de lui répondre ?

Nous partirons pour ce faire de ceci que donne quelque part (1)

M.C.L.T. : « bords »

Problème : définir le mode d'« existence » des objets suivants : l'Express de Rohis – Un sourire de chat sans chat – l'Auberge de la rue où il n'y a pas d'auberge – une table – un objet technique – la marchandise – un phallus – une castration – un S_0 – un objet phobique – la cause du désir – la plus-value. On peut allonger la liste.

Distinguer : idéalité platonicienne et sens stoïcien.

- NOTES.

— On parle d'un délire mystique : inadéquat. Il apparaît (E.V.), que bien plutôt il faut parler d'un délire de transfixion : Thérèse d'Avila. Quant au cœur irradiant du Fils, est-il le Φ ? Rien de moins certain : trop rouge pour cela. — Et pourquoi ne serait-il pas plutôt ce partenaire que le corpus Christi [illegible], et qui fait en lui trouver la jouissance des femmes ? Dionysos — encore, à chercher dans la Dispersion.

— Par ailleurs, on peut clairement établir les équivalences de thèmes des différents délires : rédemption — transfixion — fin du monde — érotomanie — quérulence, etc. Tout repose en termes leibniziens : chaque délire décrit un ordre de compossibles (toujours le même), mais dont certains éléments passent au premier plan dans tel ou tel, qui [illegible] en autre. On peut établir se trouver religieux jusque invisible dans chacun. (Propp, ou Lévi-Strauss ?) cette chaîne qui se transforme dans

Nous remarquerons que l'érotisme ne consiste pas à demander appui à des désirs, pas mieux des femmes, mais plutôt à des mots — appui à des savoirs.

– AMUSETTES ET BÊTISES.

① – Il est curieux qu'on ne remarque pas ceci : si nous posons que le névrosé veut être le Φ pour satisfaire au désir de l'A (thèse que Lacan n'a à vrai dire jamais soutenue nulle part), et si ce d(A) est le d(de la mère), – n'est-il pas étrange que par ailleurs, ce soit le désir du père qu'il (elle) ait à soutenir ? En se faisant objet, par exemple (hystérique). Il y a là contradiction : soutient-elle le désir du père ou de la mère ?

La contradiction se dénoue si on remarque que c'est précisément parce que le névrosé veut être Φ, qu'il soutient le désir du père : dans la mesure où voulant être Φ, tâche impossible, s'extrayant de son être jusqu'à un certain point, qui l'inscrit au paradoxe du désir, — la conséquence en est la nécessité de ~~se~~ soutenir phallomatique le désir comme celui du père. Ainsi, c'est parce que la tâche rapportée de l'amour de la mère (?), plutôt marque d'une absence, le rend absent à lui-même, qu'il lui faut soutenir le d. du père pour [illegible] soutenir comme désirant.

② – Si l'homosexuelle de F. l'est, et n'est pas simplement hystérique, n'est-ce pas précisément parce que le père, dont elle cherche à soutenir le désir, – dénonce assez qu'il le refuse ? le père ne veut, de ce désir, rien savoir : regard détourné, et non pas donné. À la différence de l'h. qui elle, reçoit, pousse – telle ce regard du père. D'où le passage à l'acte de se jeter (Verwerfung) qui résulte non d'un don du regard, mais de son refus. Point de Verwerfung chez le père comme le dénonce assez ses rapports avec sa femme, ignorée. (Safouan, a remarqué cela).

A[illegible], [illegible])

③ – J'ai déjà clairement remarqué que le passage à l'acte procède d'une Verwerfung, à la différence de l'a.-o., qui procède de la nécessité de faire revenir le désir comme inarticulable de l'impasse d'une articulation (?) de la D. Ici, une théorie de l'a.o. s'esquisse : c'est dans la mesure où la D. de l'Autre se présente comme D. de Tout articulable (séduction), que le désir resurgit dans l'a.o. comme inarticulable, soit justement dans l'acte (et non dans le dire).

④ – Une fois pour toutes qu'il soit remarqué le grotesque que, seule espèce sous-survivant de ces odeurs de complexe d'Oedipe, du moins pendant 60 ans, laquelle F. peut imaginer la femme, jusqu'à ce qu'en 1920 et quelques, force incomplétion, après cette époque, la question du rapport à l'Autre maternel, pour une femme.

Ne voit-on pas encore que le seul C.O. est le C.O. incestueux, comme le montre [illegible] ? C'est là ce que F. dit lorsqu'il évoque dans la Traumdeutung la valeur réactionnelle de se livrer à la mort du père, et non – de la mère ! La T.d. est réactionnelle en ceci qu'elle exige le rôle du C.O. décevant au tel amour, que F. ne peut penser qu'aux environs de 20, lorsqu'il peut enfin le nommer (improprement) dans son chapitre sur l'identification. – Dont c'est la raison d'écriture.

le père (s'il existait) ne serait pas celui qui jouit de toutes les femmes,
(ce qui lui ferait une belle jambe), mais celui qui jouit du Pas-
toute en elle(s). C'est justement ce qui doit être exclu d'un
père. C'est bien pourquoi le Père n'existe pas : exclu qu'il en jouisse.
Mais celui qui jouirait de ce Pastoute, est lui, et aucun autre.
(L.A.S.). C'est précisément ce qui en exclut Toutehomme.
C'est secondement ce qui ferait autorisation au Père de se jouir du
ce pastoute. (Cf Montalang OCN, p 142!!)
Ainsi, raison du refus de l'Hystérique à l'endroit des hommes,
par delà les simples réalités dans l'être Φ, — pour quoi elles
n'ont déjà pas besoin d'eux...

— Le phallus n'est pas la castration : s'il en était ainsi, le sujet
névrosé en tant qu'il veut être le Φ ne pourrait qu'être encouragé
sivement dans ce sens. — Ce n'est pas ce que nous faisons. Une ana-
lyse est bien plutôt faite pour s'apercevoir que le Φ a ses petites
limites : en particulier celles de la castration. D'autres encore. Il est
donc clair que d'identifier la fonction Φ avec la castration est un
erreur à regarder...

— Même ombre de viol s'allonge chez Racine, est certain.
Toutefois peut-être pas là où on la trouve trop (Junie). Mais plutôt en
ceci : que R. viole à tout instant les vers, ou plutôt transforme sa
chaîne en instrument de transgression : l'enjambement ? — Ah !
exactement plutôt ! du vers racinien. Qui crie dans cet écrit,
à quelle fin une échappe ? Est-ce R. qui crie cette transgression ?
Non pas : mais le Dieu caché. C'est lui qui rompt l'ordre du vers,
là, sa vraie folie, dans la jouissance langoureuse des d'excéder le vers.
Vrai Dieu méchant qui déjà injecte le négatif, dans son retrait,
et qui plutôt se situe dans le vers rompu.

—

NOTE SUR LE LIEN ENTRE HOMME ET FEMME.

Entre un homme et une femme, le lien d'amour est de telle sorte: ce qui est opéré par l'un comme désir, est reçu par l'Autre comme demande. Et par le sujet dit-non dans son désir, par l'Autre le reçoit comme demande de l'Autre. — Il ne peut donc s'y soustraire qu'en se séparant comme désir, ce qui accentue la division.

Du côté d'une femme, l'homme est tenu pour défaillant à être père: elle supplée à cette défaillance en disant-non: protestant là contre. — L'homme reçoit ce refus de la défaillance comme une prise-de-possession par laquelle la femme le dépossédant de sa paternité: il l'interprète comme dévoration par une femme qui ne respectait pas la loi du père. Il interprète le désir de la femme comme Demande.

Du côté de l'homme, la chose n'est moins claire.

NOTES.

— Projet : étudier les diverses significations du Graphe dans ses deux versions.

1 — Relever le sens idéalisant de l'étage 2.

2 — Remarquer qu'il donne consistance au 1 : il est un élément idéal adjoint.

3 — Rem. le changement de sens (historique) qui se passe de V à VI sur le rapport entre les 2 étages : $\frac{\text{au-delà}}{S^a}$ à : $\frac{S^a \text{ ici}}{S^e \text{ au } S}$ (1).

4 — Rem. les ambiguïtés entre structure subjective et rapport à l'Autre dans ces 2 étages.

5 — Partir du point de capiton : pourquoi la redoublication —

6 — L'hypothèse si l'Autre est sujet, point de départ du (2), n'équivoque pas les ambiguïtés. Raison de cette équivoque.

— Défaut presque total chez L. d'une articulation adéquate entre désir et plaisir. Pourquoi ? J'ai fait quelques essais à ce sujet, en particulier en opposant l'antinomie que permet de penser en particulier l'acting-out et le passage à l'acte, en tant qu'ils exclusivent la plaisir, plus que le désir. V, [25], 9.

— Nous avons remarqué avec le groupe Style qu'il y a en effet plusieurs modes d'identification à Φ, et que ceci n'est pas particulier à la névrose. Névrose, perversion — femme, enfant, s'identifiant à Φ. — Ce qui importe est la particularité de cette prise (?) dans une structure. (V, [25] 2.)

---

(1). Cf aussi V, [25] 8/9/10, très imp. sur ce point, et sur la problème des textes-hapax relevé ailleurs. — En fait jusqu'à p. 13.

PRATIQUE ET EXPÉRIENCE.

La pratique n'est pas l'expérience : elle va *contre* l'expérience. Comme le montre Koyré, Galilée ne peut constituer la physique contemporaine qu'en allant *contre* l'expérience. La physique aristotélicienne est une description des rapports *imaginaires* de l'être parlant avec sa (la) réalité. Ce n'est à certains égards. V. montre que Galilée pense la physique nouvelle *à partir de l'impossible* : pas de ligne droite dans l'univers, *et de moins en moins à mesure que la physique progresse*. (Einstein).

De même Freud constitue la pratique analytique contre les données de la *clinique*. C'est pourquoi la "clinique" de l'hystérie est un point de départ privilégié de Freud ; parce qu'en présentant l'anesthésie, elle permet de forger la question de ce qui *est étranger à tout sens* ; l'anesthésie est la voie d'accès à une position [illegible] effet du S^a, que de l'analyse.

Il y a chez Freud un refus catégorique de *partir de l'expérience* ce qui ne ressort pas de la *pratique* : dans la pratique on sait ce qu'on fait, mais on ne sait pas ce qu'on dit (J-D.N.). Et ceci pour l'excellente raison que la pratique *s'invente* : rien n'arrive — on [illegible] le postulat empiriste d'une origine.

Freud refuse catégoriquement de *partir des faits de l'expérience* : l'expérience n'est que déduction en C? des faits de l'expérience ce que nous jamais à l'ordinaire du réel. Or, le réel en C? de ce que [illegible] de la *Ps à la C?* : il n'y a aucune continuité ni déduction. L'intervalle en F. intervient en appt entre les deux *lieux*. F. s'interdit de Ps et C? des *lieux* : on voit ce par quoi F. [illegible] le symptôme hystérique dans sa partie de l'expérience, et pose la construction de la cause. Il suppose une (re)-construction de nature : pratique, qui

8/77

NOTES

– Dans la parade, on peut feindre. Mais dans la mascarade, on ne peut que feindre de feindre. — N'est donc pas objectivable.

– La pulsion est un concept : le concept de l'intrication d'un change d'équivalence. De même la masse, la force, etc. chez Newton. — Mais de plus, et c'est là le difficile, c'est un "concept réel" (!) : je veux dire par là que c'est parce qu'il y a le symbolique, que à le symbolique, tient au réel qu'il produise de l'équivalence : Meyerson, Mach. C'est donc en tant qu'il y a du réel dans le symbolique (parallélisme intragogitatif(?)) que l'effet-pulsion se produit : elle "greffe" le réel, et produit le réel de l'être-parlant : d'être le réel, d'habiter (vêtement) le symbole. —

– Importée à Lacan, l'amor fati : — le refus radical de Deleuze, et qui en dit plus que cent Anti-Œdipes !

– Plaisir chez les Cyrénaïques : rien d'autre que la médiation du Philèbe. Par quoi Platon falsifie la problématique qui est la leur — pour la suspendre à son concept. Par un mouvement inverse, en faire "l'archéologie" : dégager la distorsion platonicienne.

– La catégorie du problème est étrangère à Spinoza. — D'où la position de Freud contre Jung et son interprétation "problématique" de la libido et des symboles.

SUR LA D.E, D.I. (Gobelins, Mouzys).

– la causalité économique en dernière instance : forme suprême du discours du maître.

– La cause de l'être parlant est le S_1. – Il y a autant d'hystériques dans une société féodale ou archaïque que dans la nôtre.

– Seulement, elles ne peuvent y trouver leurs moyens d'expression : Charcot. (Cf la R.S.).

– Ceci suppose que l'économique – mais qu'est-ce au juste ? – conditionne l'accès à ce que la jouissance soit dite. Pourquoi ?
Mais il ne conditionne en rien la cause de cette jouissance.

– Cela revient dire que l'économique se réduit à la plus-value. Mais ceci ne nous dit encore pas de quoi
Donc à la jouissance. Mais ceci ne nous dit encore pas de quoi il est causal (DEDI). N'est-il qu'une occasion de métaphore – nécessité ? C'est un peu court, si on en croit le réel (luttes de classes).

– S'il n'en est rien, on cherche ce qui conditionne dans le S_1 la ~~raison~~ cause de la nécessité de la DEDI, en tant que ... n'ait pas jouissance en tant que dite. Qu'une hystérique ... que le fait religieux ne besoin du capitalisme pour exister ; – que le S_1 lui soit détectable que dans sa forme de l'Eco ; – que de faire développement, forme obstacle, aux forces productives ; – que le fait primordial soit l'Il y a de l'Un d'où se déduit le fait des Marxistes avant toute DEDI, voilà le cycle de l'étrange qu'il nous faut penser, et qui nous fait ~~...~~ satisfaire cette limite de la DEDI. – Jouissance : serait-ce la solution ?

NOTES.

Ion : amour – entremetteur. La pierre d'aimant. L'inspiration "attire en haut" : vers la sphère homosexuelle du M-amour, vers l'Eros relevant de l'amour idéal. Fondement de ce dialogue, et de la question de l'inspiration.

– Autrefois je pensais que le ravissement dans la vie amoureuse – l'in bien – au lieu du désir, – était propre à l'homme (vir). Je m'effrayais avec étonnement (El, L.A.S., M.C.) que cette décision est au fait ~~[illegible]~~ plus prégnante chez les femmes. Mais elle a d'autres raisons de structure que pour le vrai. – Toutefois un ravissement commun ? Ce n'est même pas sûr. – Et développer. 7/77.

1977 : Année du Tournant. Après l'année du Retour (1975). Nous pensons le tournant de penser à partir de l'opération – ou mieux peut être, de l'agir. Laissez-faire. Cette note, étant historiale au sens où elle nous destine à l'à-venir, redira la connivence de ce qui manque.

– Comment se fait-il que ce soit un Juif (Philon) qui ait inventé la méthode allégorique ? (Sholem). C'est tout à fait incompréhensible. J'en ai trouvé la solution lorsque je me suis aperçu que l'allégorie et l'analogie, ce n'est pas du tout pareil. Alors la chose devient évidente (Jacob, Leibniz. (J'encourage fort la relecture des analogies)).

– Mystérique : comment se nouent le "presque tout à fait" de VIII, 17, et l'amour partiel de l'objet de V, 18 (son femme) et l'~~[illegible]~~.

– ~~[illegible]~~ Le semblable ~~[illegible]~~

–

NOTES.

– L'obsessionnel met l'accent sur le dimi[?] comme tel : vers la jouissance(?). Refuse lui de renoncer. D'où s'ensuit le mort : celui qui jouirait (Toute jouissance). D'où la mystification : éradication fondatrice de la (jouissance).

— Mais peut-être la jouissance, mythe ? Alors quoi du point de heurt de ce [illegible] ? ($\$ \diamond D$)?

– Lacan supplée par le ~~désir~~ transfert comme transposition à la Verwerfung de son délire de relation : fort lien –

– L'insuffisance du structuralisme français (Deleuze – Lacan – Althusser – Derrida, etc.) tiendrait-il en somme à cette position d'un ordre des raisons si transcendantal qu'il les conduirait à renier toute expérience au nom de la pratique ? – Impasse de ma T.R. — J.D., laisse entrer l'expérience : le ~~[illegible]~~ c'est la danse du sujet parce que [illegible] de l'empirisme, c'est comme effet du réel. Ainsi chose étrange entre toutes, c'est bien plutôt aux USA que revivent les ~~[illegible]~~ [illegible] affirma– [illegible] la littérature américaine – [illegible] de notre temps ; Deleuze et la [illegible] médite un choix de cette [illegible]. Remarque de [illegible] lorsqu'elle [illegible] (c'est un pas contre) la philosophie. Littérature plutôt que (c'est [illegible]) introduction de l'Etranger au cœur de notre Empirisme : introduction de l'expérience, c'est donc partir du vrai penser. Partir de l'expérience. Flux – grand flux du Nouveau [illegible] ce qui nous danse. La grande force du Tiers [illegible] où se conjuguent étonnamment : le Capital avec sa mode agitant ses forces nouvelles, et [illegible] le plus efficient à former la plus haute : Notre [illegible] transcendantal. – masses populaires. Revenons donc au transcendantal. Plutôt être vrai dans l'actualisation. Renoncer à penser.

7A7.

THÉORÈMES DE LA LOGIQUE DES MASSES. (incomplet).

Théorème : la vérité et le réel sont antinomiques.
— Plus un sujet est capable de vérité, moins il touche au réel,
et inversement.

Thèse : la vérité est antinomique au réel en ceci qu'elle désigne ce
en quoi le sujet ne peut se trouver au réel. La vérité,
n'est jamais que la vérité de cette objection : que l'être parlant subsiste —
quand il ferait mieux de disparaître : en tant que sujet ! Bref,
la vérité n'est que la reconnaissance par le sujet de son objection à
subsister — malgré le réel.
La vérité n'est donc que le nom de ce par quoi le sujet échappe
au réel.

Thèse : A mesure qu'un discours est plus capable de maîtriser un
réel — il devient moins capable de vérité.
— C'est pourquoi un discours ne peut être vrai que de sa défection [?], ou de son échec
à maîtriser un nouveau réel, qu'il ne maîtrise pas,
à le maîtriser.

Thèse : Plus un discours est capable de maîtriser le réel, plus
il fait masse — plus par conséquent il domine ; et plus
il perd sa vérité.

Thèse : la vérité et la maîtrise sont incompatibles.

Thèse : Si faire masse permet de maîtriser le réel, c'est exclure
aussi la vérité.

— — — — — —

Thèse : un père en tant qu'il dit "non" réveille un instant les
masses, qui se rendorment aussitôt pour dormir du sommeil de celui
dont les garantit ce dire-non. Alors, elles se réclament de celui
qui les a réveillées un temps, pour continuer à dormir de plus belle.
Le père est aussi celui qui donne l'ordre de dormir : il inaugure
un nouveau discours : [illegible]-trinitaire [?], Lacan.

QUELQUES THÈSES SUR LA STRUCTURE. 7/77.

1 – Névrose : opération qui fait consister comme sujet. (V, 21)
2 – Le symptôme est l'opération de cette consistance.
3 – L'hystérique soutient le désir de l'Autre. (V, 20, 21)
4 – L'obsessionnel
5 – Ceci parce que : le névrosé sacrifie son désir pour maintenir le phallus.
6 – Dans la mesure où le névrosé refuse de renoncer à l'objet.
(Mais cette thèse est secondaire).

1 – Le psychotique est un être parlant.
2 – Ce qui est rejeté du symbolique reparaît dans le réel.
3 – La métaphore paternelle est la condition d'un sujet.
4 – La structure psychotique est la place marquée, dans le réel, de ce qui suppléerait au rejet du NdP, – ferait place d'un sujet éventuel.
5 – Le délire paranoïaque reconstruit le NdP dans le réel.
6 – L'hallucination est le retour dans le réel de ce qui est rejeté de toute "perception" (antérieure). Elle est donc cri.
7 – La Zerspaltung (dissociation / discordance) schizophrénique rend la place du sujet vacille – et le délire paranoïde vient reconstruire ce que le sujet rejette et dont il est rejeté, "pour" faire face de ce qui est, en deçà, immuable.

THÈSES POUR UNE CANDIDATURE À L'EFP. (7/77.)

1 – Positions théoriques.

– L'analyse est une pratique de la parole en tant que lieu propre de la vérité du sujet.

– C'est donc que le sujet est l'effet du S.

– Et que ~~[illegible]~~ le langage est la condition de l'ics. – Il ne [illegible]
non pas équivalent de dire :

– L'ics est structuré comme un langage.

– Le pouvoir de la parole trouve sa condition dans l'impossible à

– L'inexistence du r.s. est la thèse centrale que le discours a à –
dire.

– Ceci suppose que la fonction phallique est la signification
[illegible] produit.

détermine du sujet dans son rapport à la vérité.

– laquelle n'est pas le réel qui constitue l'impossible à quoi un
discours résiduel d'en produire les conséquences, par lesquelles
il supplée à cette impossibilité.

– Le discours analytique trouve une éthique dans le dit de l'in-
existence du r.s. ; il supplée de fait à cette inexistence. Ceci

– Dans la contradiction, l'éthique de l'analyse n'est pas la contradiction :
par contingence, car l'éthique de l'analyse ne saurait programmer.
mais le jeu de sa rencontre, qu'elle ne [illegible] dans le dire de l'inexistence

– L'éthique de l'analyse serait dans le dire de l'inexistence du r.s., s'énonçant la question d'en quoi un tel dire fait
acte.

2 – Positions pratiques.

– L'analyste ne saurait s'autoriser que de lui-même.

Toute tentative pour introduire à ce point ne témoigne que des chan-
gements à l'endroit du réel de cette pratique par lesquels on
se refuse à prendre acte de ce statut.

— Autre chose est la pratique analytique ; autre chose le lien social que les analystes ne peuvent que réaliser pour autant qu'ils sont, comme tout patient, soumis à la condition de se trouver des S$_a$ [illegible] pour [illegible] aux pas. Rien à [illegible] de ce lien social, dont il faut prendre acte comme d'un [illegible].

— Que l'analyste ne s'autorise que de lui-même est le point où l'analyse ne fait pas lien social, mais autre chose, s'agissant de [illegible].

— Qu'il y ait un [illegible] du lien social, on ne peut s'en [illegible] par un [illegible] d'[illegible] — [illegible] critique, n'est pas [illegible] des États, (tels qu'ils [illegible] par ailleurs), au bout du compte [illegible] du même pas la même chose,

— [illegible] de l'analyse.

— L'EFP en tant qu'elle [illegible] que l'a. ne s'autorise que de lui-même, [illegible] dans le lien social le lien d'une question.

— La « reconnaissance » des analystes est une [illegible] du lien social. Quel que soit son mode, c'est toujours la [illegible]. Il s'agit de [illegible].

— La [illegible], c'est la [illegible] lui-même.

[illegible] de cette [illegible] en tant que nous la [illegible].

(Trouver une version plus sociale du [illegible]). Étant entendu que telle est bien une position de fond, mais [illegible] la [illegible]. Aussi bien qu'en privé. Il faudra donc chercher à mieux [illegible] la question du lien social. Je dis que l'analyse n'en est pas un.

— Partir plutôt de la « [illegible] » et du lien social, [illegible] l'analyse.

« À PART POUR TOI »

– ~~Et l'analyse ne dit pas~~ qu'il ~~ne faut~~ Ce n'est pas que l'analyse des v.s., ne veuille rien savoir. Elle lui fait place, et dit, au lieu de ce faire-place, prendre acte de son impossible. Le v.s. n'est pas inexistant, mais contradictoire. Le reste qu'il sentirait comme semblant —

Pourquoi pas chassant — appelant, le v.s. ? C'est

– l'inexistence du v.s. est-elle une « bonne nouvelle » ? C'est entraînement ce que pense l'hystérique. D'où la joie qui pour quiconque. Recueille elle l'annonce. Ne donner tort ni raison à quiconque. « Va, ... toi » acte. Une éthique conduite au silence.

– Le « Sermon magnanime » : cette histoire rend incompréhensible l'idée de renonciation. Ce dont il est question c'est du refus de (le choix est toujours le même). Il est donc renoncer. Il n'y a donc pas choix : (... les pertes). Il n'y a pas économie (on n'économise pas les pertes). Il est donc impossible de présenter une logique de l'aliénation en termes de calcul économique — Mais dans ces conditions, où trouver la voie ? Et comment y accéder ? Est-ce de cela qu'il s'agit ? moyenne ? tour comme constructions.

PULSION : THÈSES NOUVELLES ? —

1 — Distinguer maximalement I et II. Ensuite : identifier l'effet de "surface" de la pulsion (du champ S̶ᵃ) avec l'effet de surface de corps en tant que s'établit l'effet de "forme" que le S̶ confère à l'idée) sous la condition de ce discours de l'Autre.

2 — Poser la question de l'ensemble, de la profondeur, des rythmes, comme lieu d'une autre logique, présubjective, d'où résulte généalogiquement le sujet comme effectuation — choix.

3 — Logique de l'articulation — parole — discours. Les conditions de la parole : genèse et structure. Les limites du

4 — choix de ~~...~~ deux positions : sont celles de la parole.

La doctrine freudienne est-elle de cet antisubjectif ?

La pulsion doit ~~...~~ être dite de cet ... présymbolique, mais au

5 — Distinctions : le présubjectif n'est pas présymbolique, ... la tension Autre-S̶ contraire au manifeste l'effet que tire de la parole qui instaure le nœud. La fonction de nomme de la parole. La pulsion vient se nouer à cette antinomie : la pulsion fait défaut.

6 — Il est à relever cette antinomie : la pulsion est-ce que la forme fait défaut. Mais elle entre dans les bords du corps (i(a)) : est-ce la forme et ses bords ? Non. Mais elle entraîne est condition qu'elle fasse forme en sa relation symbolique, entraîne jusqu'à la condition de monstration de la relation ou condition de la relation : dont la condition de ce qui échappe à la forme ou condition de mettre en jeu comme condition même ce qui que le sujet va introduire la faille de l'être. impossible à dire d'impossibilités autour de quoi s'introduire, non dans sa présence.

7 — Il n'y a pas de repérage de la pulsion, (sinon expérience). D'où la pulsion opère dans une pratique (qui ne s'observent pas) mais résulte des moments singuliers (qui ne s'observent pas) de la pulsion. Le où le sujet est mis en faille dans le retour de la pulsion, la rencontre est assujettisse- sujet et doit se rendre compte dans la rencontre et son repérage. ment : reconnaissance et son repérage.

8 — Il n'y a pas d'Autre : ce que la pulsion constitue, n'est pas tant l'amour que son amour : diffraction de l'amour et du désir où pleinement surgit le pulsionnel : quel désir ?

9 – Toutefois pas encore assez : la fonction de la pulsion va plus loin (jouissance, mort). Elle ordonne le [illegible] à la désignation. Etudier la raison de cet ordre.

10 – Si donc elle va contre l'amour, est-ce vers le désir ? En tant qu'il met le sujet en [illegible], etc..

11 – Alors pourquoi introduire le concept de pulsion ? Prévoir son statut problématique, problématiquement. Ou bien dit

12 – (la pulsion ordonne-t-elle ou non le masochisme ? ou se satisfait-elle de son partiel ? Bref, le champ de l'Autre (de la parole) est-il hétérogène à la pulsion ?) Remarquer le sens de ce mot « autoérotique ».

13 – la pulsion est (la Sublimé).

14 – Reprendre le concept du sujet et de la jouissance qui se propose dans ce concept. (montage – fin – acte – [illegible] – [illegible] corps. Qu'est-ce qu'un corps ?))



DISCUSSION SUR "PARMÉNIDE" _ LORAUX.

1_ Loraux : la structure se définit par 3 conditions :
_ la relativité des éléments formels (conception Gestaltiste).
_ la mutation des _
_ la mutation d'effet qui a la structure.

Il est remarquable que ces 3 points nous rapprochent du Parménide 1re partie.

En particulier, nous nous apercevons que la théorie des Idées séparées est précisément le problème du glissement $\frac{S^{o}}{S^{e}}$: Dios [illegible] : le Maître en soi ne sait rien du maître. (Paradigme du rapport maître-esclave).

_ [illegible] : est-il également même (chacun), ou ce qui est [illegible] l'Idée (la S^{o}) prend dans le réel du point de rupture qui fait que l'Idée [illegible] réel ?

2_ Loraux : arrive à ne pas comprendre Platon comme Aristote.

3_ Remarquable : si l'Idée séparée implique l'argument général du troisième homme, elle implique donc l'infinitisation de l'Idée : idole, simulacre. Autrement dit, l'idée ne fait tourner en simulacre. C'est donc la théorie des Idées comme séparées qui engendre le simulacre ;

4_ le Portrait est donc rendu impossible par l'Idée : car elle implique une infinité de simulacres _ sans modèle. A cause sans doute de son rapport mimétique à la chose.

3/77.

_(Remarque fort importante de Destin : pour les philosophes de la transcendance, le problème majeur est de trouver la médiation. De plus, si chez Platon, c'est le metaxu, chez Kant cette médiation n'est autre que _ la faculté de juger).

—

Il apparaît que la doctrine lacanienne peut être décrite de manière particulièrement élégante à partir de l'existence d'un couple de termes qui, solidairement sous divers noms et en divers lieux de la doctrine, constitue une donnée fondamentale de structure. On propose de désigner cette couple du nom de binôme lacanien. Fait plus important, on suppose qu'il existe une des formes du binôme qui se trouve plus explicative que les autres, et qui de ce fait a une prévalence marquée dans la description des concepts. Partons de cette double hypothèse.

Le premier binôme lacanien, est l'articulation du principe du plaisir à son au-delà. Mais déjà celui-ci peut porter deux noms différents : la répétition, la jouissance. Pour des raisons à développer plus loin, on préférera de penser que le terme fondamental est ici la jouissance. D'où le premier binôme : le plaisir, la jouissance.

La répétition peut elle-même être le terme générique du second binôme : automaton, dans son articulation à tuché. Le binôme, en raison de son abstraction, a un pouvoir de description considérable. On en use souvent à cette fin dans des contextes où il n'est pas attendu.

On admettra les descriptions préliminaires des binômes, pour poser deux règles de méthode :

1 – Tout nœud de la doctrine lacanienne est articulé dans un binôme fondateur. Ainsi, les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse : répétition, ics, pulsion, transfert sont tous descriptibles à partir de la théorie binomiale. La structure d'un concept est toujours celle du binôme ; ainsi, la structure de la pulsion désigne l'aspect fondamental du binôme pulsionnel. Il en irait de même par exemple pour la doctrine de la Chose, et pour la position de l'éthique de la psychanalyse, ainsi que du discours analytique.

2 – Le binôme lacanien est toujours d'une articulation interne analogue d'un binôme à l'autre ; et cette articulation interne, ~~qui~~ est d'une part profondément dissymétrique, – d'autre part hautement contradictoire. Mais de plus, il y a circularité non-symétrique entre les termes du binôme.

Ces trois caractères spécifient sous leur forme la plus générale la structure des termes du lisôme. Notons que bien entendu cette description est absolument insuffisante, et que seule la description complète d'un moins un lisôme est nécessaire pour en donner la véritable partie. Mais cette description complète une fois opérée, est transposable analogiquement dans toutes ses parties aux autres lisômes. Pour des raisons de commodité, il est utile de partir du lisôme fondateur plaisir-jouissance, mais il est souvent utile de métaphoriser le lisôme à partir du lisôme de la réjection, à cause de sa très grande généralité. Naturellement, dans telle ou telle circonstance il est utile de faire appel à tel ou tel caractère, spécialement bien articulé dans un lisôme donné : inversion dans le lisôme pulsionnel ; formatrice dans le lisôme de l'ics ; caractère fondateur et inconscient de l'objet dans le lisôme de la réjection ; lisôme pulsionnel encore ; manque à la rencontre etc..

La question repose bien sûr de savoir quelle est la raison fondatrice de la structure lisômale. Cette raison est à chercher dans ce que le lisôme lui-même expose, car le lisôme est l'exposition de cette raison. Sous sa forme la plus générale, il s'agit des ~~rapports~~ effets induits par le langage sur l'être qui en devient autant être que parlant. C'est là la ~~clé~~ de ce qui fonde les lisômes : l'effet de refente induit par le signifiant sur le sujet. Avec la double conséquence de l'Urverdrängung et de la refente, pour toutes deux ont pour conséquence : 1 - que le réel est définissable à partir du symbolique qui prédomine dans sa détermination. Donc, un terme du lisôme est toujours le fait du réel, lieu de diffraction et de refoulement induits par le signifiant. D'où la dualité lisômale, qui s'explique par les rapports des symboliques au réel. 2 - Que le lisôme ne peut être unique. En effet, comme par cet effet de refoulement, il n'y a que la pratique de la parole, il ne saurait y avoir de métalangage, et le sujet est voué à se déplacer dans sa refente, n'étant que le lieu de cette refente elle-même

D'où la multiplicité toujours inconsistante et incomplète des binômes. Les binômes ne sauraient être ~~[illegible]~~ identiques, même s'ils sont distinctifs les uns des autres. Le "binôme *fondamental*" n'est que celui qui est au plus proche de l'effet de cette refente. Mais il en est tout aussi éloigné que tout autre, et sa vertu n'est que celle de l'écrit : coup de dé auquel le réel manque, un instant extrême pourtant. Ce qui ne veut pas dire que le réel n'existe pas, mais qu'il n'est d'abord que la refente elle-même.

L'unité des binômes n'est donc pas l'analogie. Elle n'est que le Un de la différence pure, se répétant sans relâche dans la différence signifiante. Le binôme, c'est le couple signifiant, ou plutôt le Pli de ce couple. Le binôme est le pli du signifiant toujours actualisé et non actualisable. Le trait unaire est un autre nom majeur du binôme lacanien. C'est ce qui nous explique que la théorie lacanienne du couple signifiant n'ait rien à voir avec celle de Saussure : le S^a lacanien, c'est le Fort/Da. Diviser le signifiant au sens lacanien, c'est condenser sous une forme abstraite la théorie du binôme. Il n'y a aucune symétrie dans le couple lacanien des signifiants. Il faut au contraire souligner la profonde hétérogénéité de la doctrine des S^a, et des deux S^as entre eux : non seulement les S^a ne sont pas synchroniques, mais leur dissymétrie les anime, à partir de ce que nous avons dit des trois caractères principaux ~~[illegible]~~ du binôme, dont le couple S^a n'est qu'une actualisation didactique au reste assez maladroite.

Le trait unaire est la goutte d'eau qui manque à la dérive du S^a. Il est le Moins-un que la doctrine actuelle en le déplaçant indéfiniment. Le trait unaire, c'est le binôme lacanien. Le binôme lacanien, c'est le Pli (Zwiefalt) des S^a : Etre (de) l'étant. Le binôme est le Dé qui se joue des S^a à l'effet de l'Être : $\frac{\text{Saussure}}{\text{Heidegger}}$. Le pli de ces deux noms propres ne fait que localiser ce qui ne saurait être proprement nommé par

aucun d'eux, car le Phi n'a pas de nom propre, étant ce que le nom propre désigne d'impensable. Mais non pas indicible, si toutefois on note bien que pourtant, tout nom propre s'il en court un autre, ne portant que la refente.

La doctrine lacanienne est donc constituée de noeuds dispersés. Elle n'est pas unique, ni close, ni constante. Elle est plutôt un assemblage de binômes autant de fois déplacés qu'il est nécessaire pour que l'effet de refente dont s'assure le discours analytique soit remis en jeu par celui qui parle. Et être lacanien, c'est prendre la suite de cette refente, en se soumettant à son axe, à l'effet de désir que le binôme représente et dont il est la seule instance. Mais naturellement, autrement qu'il ne s'est ici dit, ni l'on fait du métalangage...

Le binôme serait-il alors "l'objet paradoxal" de G. Deleuze? – l'o.p. n'est qu'un autre nom propre, pas spécialement adroit, ce qui se montrera ailleurs.

*

Tentons d'élaborer ici l'un des trois caractères du binôme : son aspect contradictoire.

*

Matérialité du S^a. Th. More (Koyré p 161/162) énumère les propriétés fondamentales de l'esprit substance : autopénétration – auto-motion – auto-contraction et dilatation – indivisibilité.

On reconnaît très évidemment parmi elles les deux propriétés fondamentales de la matérialité du S^a : indivisibilité (la lettre, comme l'esprit, ne se coupe pas) ; manque à sa place (comme pouvoir d'être et de ne pas être en un même lieu). En effet, l'autopénétration ne signifie rien d'autre : l'esprit peut être simultanément en deux lieux distincts, et de plus, il est et n'est pas en un même lieu, pour autant que, la matière définissant le lieu, l'esprit, en un certain sens, y manque.

Néanmoins, Lacan apporte sans doute une nuance nouvelle et très importante en posant le manque à sa place comme distinct de l'autopénétration.

La question qui se pose est alors la suivante : Lacan n'a-t-il fait que transférer à la lettre (au S^a) les propriétés de l'esprit ? Dans ces conditions, les critiques de Derrida ne sont-elles pas justifiées ? Car ce transfert n'est-il pas tout nominal ? Bref, est-on en droit de considérer ce transfert comme [illegible].

– Il est vrai qu'on peut prendre la question autrement : en se demandant : 1 – Qu'est-ce que le symbolique dans son effet de sujet (problème que Nancy Lacoue-Labarthe ne se posent pas). 2 – Le symbolique n'est-il pas cela même qui a cet effet que l'on appelle « l'esprit » ? (paradoxe de l'esprit dans le Witz, déjà relevé par Freud.) Il est clair alors qu'il faut transférer au S^a des propriétés qui permettent de battre le terrain de l'esprit. Mais faut-il le faire sur le même terrain ? C'est l'objection de Derrida.

1.10.75.

Question : Comment peut-on articuler ~~…~~ singularité et manque à sa place dans le et de la contradiction : être et ne pas être en un même lieu ?

—

Chiasme de l'organe et du Sa (esquisse).

l'organe : Il ne suffit pas de dire que le Sa est organe. Il faut décrire un double mouvement : 1 – D'une part le Sa instrumente sur le corps et le dresse en organes de la jouissance. 2 – Mais d'autre part, l'organe est relevé au Sa et y fait matière, au titre de la métaphore. Le double mouvement de l'intervention du Sa sur le "corps" peut en effet se spécifier en deux caractères généraux : D'une part que n'importe quel organe peut faire Sa, n'importe quelle partie du corps. Mais ceci demande à être précisé : le n'importe quel organe dit simplement l'éventualité du transférable en tant qu'il n'y a nulle raison de choisir telle part du corps ou telle autre. Ceci n'implique donc : 2 – qu'en fait le corps est divisé selon des coupures organiques ou fonctionnelles qui se réfèrent au corps imaginaire : les zones d'articulation de ce corps donnent les lieux de coupure privilégiés du Sa. Ceci simplement pour que le Sa ne se précipite pas du réel du fonctionnement biologique, mais de la signification existentielle du corps comme enjeu de la pratique humaine, dans la jouissance.

Ajoutons : 1 – Que tout Sa n'est pas organe. Sans doute. Ou plus précisément, que le Sa toujours se polarise en l'Un et l'Autre, en sorte que la question du Tout Sa ne se pose pas. Disons que l'Un est bien toujours l'Un de suppléance qui exclut cette question du Tout.

2 – Il faudrait développer un autre chiasme plus fondamental, et déduit de ce premier :

D'une part, le Sa est organe, par lui-même, pour autant qu'il supplée au réel. C'est le Sa qui est l'organon suppléant au réel.

Mais inversement, l'organe (du corps ?) est tel, parce que le Sa l'a fait organe, i.e. instrument de la maîtrise. L'organe au sens médical du terme, est une invention de maître, qui tente de penser le réel en termes instrumentaux, en se fermant aux effets sur lui (le sujet) du Sa.

— 30.9.75.

– La position lacanienne du S^{n} nous force à une option : ou bien il n'y a d'ics que parce qu'il y a le S^{n}, et dès lors, toute formation de S^{n} est de l'ics, et même le trait d'esprit, ce qui n'est pas évident. Et il en serait de même de tout effet de métaphore : littéraire par ex.. Reste alors à expliquer ce qui n'est pas de ce registre : métaphores politiques par ex.. — Ou bien l'ics est structuré comme un langage, (doctrine de l'auteur anciennement), et outre les problèmes propres de cette doctrine, la "technique du S^{n}" ne fait que redoubler démonstrativement les procès primaires. Comment trancher ? Il y a donc une thèse maximale et une thèse minimale sur les effets du symbolique. Je les nommerai désormais ainsi. On peut bien sûr concevoir des thèses encore plus faibles.

Qu'un argument comme le Cornu suffise à flanquer par terre la doctrine entière d'Aristote, n'est-ce pas merveille ?

Tu portes des cornes, puisque tu possèdes ce que tu n'as pas perdu, et que tu n'as pas perdu de cornes.

Mais mieux encore dans le Chauve : ici, c'est l'essence même qui est attein-
te. Il faut noter que aujourd'hui, le problème de la substance ne se résout pas la
chirurgie esthétique, nos sacs que quelques [illegible] de rajeunissements, n'ayant du
en préparer le chemin, à partir de la pensée entière par quelques malins, (devenus)
outils du capitalisme.

— Sinon, nous en ~~[illegible]~~ serions toujours à piétiner dans Aristote et la
substance. Que la doctrine d'A. soit pulvérisée par Eubulide en effet, —
pourquoi alors ne pas s'en débarrasser ? C'est là la conclusion fausse. Ce n'est
pas parce qu'une doctrine est fausse qu'on doit y renoncer. Une doctrine est
toujours fausse, mais elle résout les problèmes insolubles d'un horizon probléma-
tique donné : Celle d'A. résout des problèmes que Eubulide est tout aussi
incapable de résoudre.

Il en va ainsi de même de la fonction phallique. On croit s'acharner
là contre une multitude de malins en venir de faire école, de se tailler un succès
[illegible]. La f. ph. est tout aussi fausse
le phallogocentrisme ! Et autres stupidités. Mais justement, c'est-à-dire
réfutable, intenable, que la substance d'A.. [illegible] un certain horizon probléma-
qu'elle sert : à condenser les insolubilités d'un certain horizon probléma-
tique. Dès lors, à quoi bon la réfuter cette fonction ? Puisque telle est sa
ressource ? C'est ce qu'on appelle la castration. Pendant que on est là à faire toutes
sortes de passions imaginaires à nuancer sans fin, on évite d'entrer
de plain-pied dans le Grand Réel, — et c'est ce qui compte... On se donne
l'air des héros qui enfoncent toutes portes, quand celles-ci sont ouvertes de
toute éternité, et que la f. ph. est là pour le signifier, en ressentant [?] la
réfutation. Elle ne fait que condenser une série d'impossibles dont elle
donne l'idée : ce à partir de quoi ces insolubles s'ordonnent comme problèmes.

Théorie du S^{a} : on a déjà dit la difficulté de penser la <u>chaîne</u> S^{ale}. Et on a de plus montré sur le problème de savoir "si tout S^{a} était organe", la nécessité de <u>condenser</u> le S^{a}. Autrement dit, il n'y a pas de multiplicité de S^{a}, le S^{a} toujours se polarise en l'Un et l'Autre : le Un du S^{a} Maître, et le lieu de l'Autre du S(A). On se réduit toujours à cette articulation.

Il faudra alors déduire celle de la théorie générale du binaire et montrer que la polarité du S^{a} s'y adresse toujours. Mais ceci peut être une modification : car la théorie du binaire articule le <u>champ symbolique</u> sur le lieu de manque du réel ; or il en va différemment ici, où on articule le S^{a} Un à l'Autre barré : c'est d'ailleurs peut être de ce dernier couple qu'il faut déduire les autres.

Et à partir de là, on éliminera le concept de chaîne, et on interprétera le graphe en termes de <u>discours</u>, en partant précisément de cet effet de l'Un sur le sujet, ce qui écartera la difficulté considérable de la notion de <u>chaîne</u>, et permettra de mieux situer et le <u>sujet</u>, et le <u>désir</u>.

—

– PROBLÈMES –

1 – Comment interpréter le montage du graphe s'il n'y a pas d'Autre.
Alors, pourquoi y a-t-il transfert, désir de l'Autre, etc. Autrement dit, ce n'est pas seulement que l'Autre n'existe pas, – c'est qu'il est présent partout. D'où lui vient cette supposition sans existence, et quels sont ses modes ? – C'est ce que le graphe ordonne dans sa structure.

2 – Donner une interprétation du graphe qui en supprime l'excès topologique.
Autrement dit, opérer son démontage d'une manière telle que la structure en soit respectée : projet à maintenir en première approche.
On devra le faire à partir d'une typologie de lignes-coupe.
Et examiner en quoi cette temporalité implique l'Autre.
Il y a donc ici deux problèmes qui se recoupent.
Pour cela, on utilisera une fois de plus la théorie des discours, seule adéquate à présenter les doctrines du S^a^ d'une manière qui nous évite. Ici, l'ambiguïté d'une référence externe. On doit éviter toute question historique. Nancy et Lacoue-Labarthe sont un repoussoir. On ne doit qu'approcher du discours analytique.

3 – D'où le problème de la forme d'écriture : Il n'est pas sûr que la forme-thèse l'autorise : utiliser la technique deleuzienne des séries ? L'aphorisme ? – Ou plutôt, l'exposé, dans le style de nos articles. Ceci implique qu'on en vienne à former l'explication. On écrira d'une écriture qui reprenne sans cesse : sans suite et sans projets.

1 – Supposons que la croyance soit indice de réalité.

1.2.1 Posons par hypothèse première (nous envisagerons au contraire plus bas) que le croyant est paranoïaque.

2 – D'autre part, que la paranoïa est rejet et refus de croyance (Th. 1 de F.)

3 – Un fait d'expérience nous apprend que le paranoïaque croit en Dieu.

4 – C'est donc, peut-on penser, que le paranoïaque ne croit en D. que parce qu'il l'a rejeté (si la paranoïa est rejet)

5 – Donc a contrario, l'incroyant n'y croit pas précisément parce qu'il ne l'a pas rejeté.

6 – Cette thèse contredit évidemment l'hypothèse que la croyance soit indice de réalité. (L'incroyant devrait en effet paraître).

7 – Qui est donc fausse.

8 – Mais continuons à la supposer juste un instant :

9 – L'incroyant est donc plus proche du réel (sous cette hypothèse, puisque lui ne l'a, à la différence du paranoïaque, pas rejeté.)

10 – Je veux dire par là qu'il est plus proche de Dieu (quoiqu'il ne soit de lui), puisqu'il ne l'élude qu'en ne refusant au rejet paranoïaque, donc en ne rejetant pas Dieu.

1.2.2 – Soit au contraire que le croyant n'est pas paranoïaque (seconde hyp.).

2 – C'est donc que Dieu est perçu (en vertu de 1).

3 – Or l'expérience nous apprend que le paranoïaque croit en Dieu.

4 – C'est donc qu'il le perçoit.

5 – C'est donc que le croyant est paranoïaque puisqu'il se trouve à l'endroit de la perception de cette réalité, sous le même rapport.

6 – Or si la paranoïa est refus de croyance — et, si le croyant est paranoïaque, – c'est donc que l'incroyant est plus proche du réel puisqu'il n'est pas paranoïaque (et ne refuse pas cette réalité). L'incroyant est donc plus proche de la juste perception de Dieu.

7 – Pourtant à savoir pourquoi il n'y croit pas, puisqu'il devrait le percevoir. Ainsi, 2 est absurde.

8 – Ou bien on veut éviter de penser que le croyant ~~soit~~ est paranoïaque.

9 – Et il faut donc penser que Dieu n'est pas perçu, puisque ceci conditionne leur absurdité.

10 – C'est donc que l'incroyant, puisqu'il ne croit pas, est plus proche du réel. Aux deux hypothèses, c'est lui encore qui joue juste.

11 – Restent alors à savoir comment le croyant peut exister, si la t 11 est juste. — C'est donc qu'elle n'est pas juste, puisque seule le croyant a ici raison, sous t 10.

*

12 – On remarquera que dans toute cette suite, nous n'avons quant à Dieu, fait aucune hypothèse, cette dialectique restant purement inter-subjective, et déductible des hypothèses de Freud, et de cette seule expérience de la croyance en Dieu ~~comme~~ dans la paranoïa.

—

QUESTIONS SUR LANGAGE ET RÉEL.

1 – le langage (le symbolique) reflète-t-il les connexions du réel.
2 – Dans quelle mesure peut-on atteindre les connexions du réel à partir du
langage (Kant et l'a.p.s.)
le langage est-il transformé avec le réel.
3 – Si le langage apparaît transformant les choses – c'est parce qu'il les a déjà
4 – marquées.
Dans quelle mesure le langage marque-t-il le réel. – (Instrument).
5 – Dans quelle mesure le langage passe-t-il dans le réel (discours).
6 – Dans quelle mesure le langage est-il le reflet du réel.
La "raison" du langage est-elle donc dans ce quelque chose qu'est l'ordre humain
7 – Ou plutôt, ne tient-elle pas dans ce quelque chose qu'est l'ordre humain
8 – en tant qu'il est d'abord celui des S^e. Peut-on dire que cela passe dans le
réel.
Si nous constatons par exemple que le concept de "fin" (entre mille autres)
9 – n'appartient pas au réel, dans quelle mesure le langage apporte-t-il du
nouveau dans le réel. Quelle est la texture de ce nouveau. Quel est son
rapport au réel.
Ce que le langage apporte de nouveau, c'est un rapport de propositions (des
10 – connexions). Que rapportent (dans le réel et dans le langage) ces pro-
positions.
Le discours transforme essentiellement le réel. En quoi.
11 – Si le discours devait revenir à restituer l'existence du réel, il ne ~~~~
12 – reviendrait rigoureusement à rien. Il y a un paradoxe du rapport du langage
au réel : s'il le reflétait absolument, il serait absolument futile, parce
qu'il serait (à une différence près) ce que nous sommes déjà : du réel.
C'est dans la mesure où le langage ne traduit pas exactement du réel qu'il apporte
du nouveau.

Platon : que le monde "réel" ne soit qu'une copie de l'intelligible ; mais qu'à son tour l'Idée elle-même ne soit qu'un "modèle" (sans tout l'analogue de ce terme ; est-ce que ceci n'explique pas admirablement la fascination de Derrida pour Platon ? N'est-il pas dési que le statut singulier de la philosophie de Platon, c'est qu'elle ne comporte aucun original. Elle est bien la philosophie de la différence absolue.

---

le mathématique : jugement synthétique a priori. Or, plus exactement, tandis qu'on croit d'ordinaire dans la mathématique l'analytique a priori, il se passe ceci de nouveau avec Platon, Kant, etc., que la force des mathèmes est le synthétique — mais a priori. C'est là le glissement qui nous autorise à parler de mathèmes.

Si à cause du langage, tout objet est un instrument (et n'est "objet" qu'à ce titre), alors : est-ce que l'œuvre d'art est un instrument ; — or si elle n'est pas un instrument, est-ce que c'est un objet ? Question que Heidegger relève sans faille dans die Ursprung...

Théorème fondamental de la logique des masses : lorsqu'une masse se croit indiquer un chemin sur la base d'une erreur liée à la Verworfenheit, elle s'engage dans cette voie avec le maximum d'aveuglement, et actualise la ennemie liée à cette erreur avec le maximum de puissance. — Le thème de maximum est évidemment : à savoir la manière dont la Verwerfung est mise en jeu. — Tel le Congrès de Strasbourg : que je transpose au acting-out ! lié à la Verwerfung présente dans l'indication par Lacan d'une question précise. Pas étonnant que dans ces conditions, tout le monde se soit mis sur le séminaire sur l'Angoisse ! titre bien choisi en famille.

L'ANALYSE: SA TRANSMISSION ET SA PRATIQUE. (PROGRAMME.)

1.1 - Ne se transmet que le lien du père au fils. Autrement dit, il faut que nous convenions et que nous disions: ce lien est le transmettre lui-même.

1.2 - La psychanalyse ne "transmet" donc que de ce lien.

1.3 - Mais qu'est-ce donc que le lien? Il faut répondre: la pratique. La question sur le lien ne surgit qu'au lieu où, la lettre elle-même [illegible], on est obligé de suppléer à ce dénouement par le lien. En ce lien réside la pratique.

1.4 - La pratique analytique est le lien qui le fait se "transmettre"? On aura compris qu'elle n'existe que d'un rapport exceptionnel à la cause du lien: le Nom du Père.

*

2.1. Définir la pratique analytique comme champ du transmettre, c'est déplacer la question: la pratique est la vraie réponse au problème du transmettre.

2.2 - Qu'est-ce donc que la pratique analytique? À quoi répond-elle? C'est ce [illegible] dans le cas qu'elle soit libre association?

2.3 - Doit-on dire [illegible] qu'on doit absolument refuser. Mais

2.4 - Elle est au contraire un travail d'assujettissement. Mais à quoi s'assujettit-on dans cette pratique, si la question du lien est éludée?

*

Elle ne l'est pas vraiment. Mais il faut dire: le lien,

3.1. c'est le transfert.

3.2 - D'où la nécessité de penser l'analyse à partir de ses concepts "pratiques": le transfert d'abord. Puis, opérant dans ce champ:

3.2.1 - l'interprétation (mode d'opération de l'analyste).

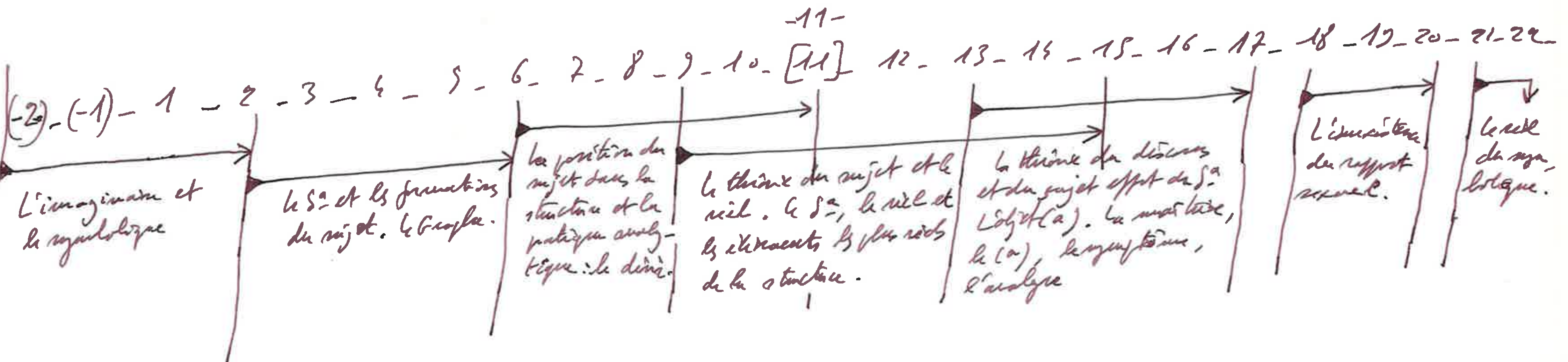
3.2.2 - le semblant (place et raison de l'analyste).

3.2.3 - le fantasme (dont l'interprétation opère comme de sa "référence").

4 - D'où nécessité à partir de là de réinventer les concepts à partir de la position pratique de l'analyse; — et de définir les concepts les plus produits de la pratique, les plus "adéquats" (Spinoza) à elle.

— 14/9/76 -

Clivage des résonances par série de recherches logiques voulues.



– Solution du problème du paradoxe.

O.D. : le paradoxe est le signe d'une cause de soi (Russell).

Mills : les concepts analytiques sont paradoxaux.

Moi : pourquoi le paradoxe surgirait-il au lieu du réel ? Précisément parce qu'ils sont le redoublement de deux contraires signés. I.e. qu'ils sont le signe d'un clivage réel qui demande à être accompli. Ou qui s'accomplit en se signant. Qui fait signe par l'autonomie. Question : pourquoi le clivage réel a-t-il besoin de se redoubler ? Pourquoi ne maintient-il pas sa signation ?

– Certitude de soi de l'homme : certitude d'avoir une queue – en bonne généalogie freudienne.

– le rire, c'est le transfini exacte : qu'il existe ! Don Juan le rend évident.

– De l'intelligibilité intégrale du réel à la réalisation intégrale de l'intelligible : Leibniz, plus fou que Spinoza. Etc.

– Ninon de Lenclos : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Faites de moi un honnête homme, et ne me faites jamais une honnête femme ». Voilà bien la seule prière que quant à nous, nous aurions acceptée d'adresser au Créateur. Mais il a entendu que sur ces divins points, nous ne songeons jamais exhaussés.

Consultons l'histoire de la philosophie, ivre de la pensée, qui [illegible] qui évoque bientôt qu'en éprouvons un grand ahurissement et une angoisse [illegible] sous la lune. ~~[illegible]~~ Bernanos sous le nom : les grands cimetières sous la lune.
La psychanalyse du contraire.

L'objet (a) n'est pas l'objet du désir : il en est la cause. Mais il l'est en tant qu'objet rejeté : précisément en tant que le sujet y advient comme le non-désiré ? Ce qui ne va pas sans dire, c'est précisément que le désir ne tient que de cette dimension de rejet, qui n'y cesse pourtant fait chose, sous le double aspect de la fixation et de la vacillation. Le désir est fixation du sujet dans la vacillation qui le dit comme rejeté (Verwerfung).

La difficulté qui se révèle à partir de là, c'est d'expliquer comment, à partir de l'objet rejeté, peut s'opérer cette assignation singulière du désir, qui le fait apparemment vouloir sa cause. Ceci, d'explication difficile, ne peut être tenté que si l'on introduit l'inversion des mécanismes, la puissance du plaisir, etc., pour tenter de rendre compte d'en quoi le sujet peut en venir à jouir de son rejet dans le désir.

Que la pulsion est immortelle, comme je l'ai déjà dit. Hoc non mobile ? — Comment rien de tel ? — Un chaos composé de soleil : à cela, rien d'étrange. Mais un soleil composé de choix : voilà le singulier. C'est pourtant la nature des qualités.

Que de trop penser soit le signe de quelque sujet : c'est ce que Descartes confirme.

Lorsque je suis au Café et que je regarde filles légères, que fais-je ?
A quoi pensé-je ? A l'être, au néant, au concept, voire à l'essence ?
Évidemment pas. Mais plutôt au cul des filles et à quelques accessoires
~~[illegible]~~ analogues. Bof ! la question qui se pose est la suivante :
comment un sujet peut-il dire : je pense donc je suis, à partir du
moment où il y a la pulsion ? Il est clair que la pulsion rend
impossible le Cogito. Ainsi, il y a bien sujet, en tant d'être. Mais
le sujet ne l'est que à dire je ne jouis pas. On a défini la jouissance
comme perte. Ainsi : ou la pulsion (mais le je ne jouis pas qui est
constituant de la jouissance), ou le sujet comme reste de excès, soit
comme un je pense (ne jouis) qui dès lors ne connaît être. C'est de
l'être, du fait de la pulsion, qu'il apparaît nécessaire de réinterroger le
je pense je suis, dans une division entre être et penser qui s'instaure
du jouir.

Serais-je un spécialiste en Pas-trop-logie ? Je le serais plutôt en
Entropologie, voire en Entropologie. Ce qui m'importe, ce n'est [illegible] pas
le Père : c'est plutôt la très remarquable absence de nécessité de notre
Verworfenheit, en tant que fondatrice
présence. Autrement dit,
de la possibilité de la psychose.

Que l'implication matérielle : je pense, donc je suis, ne soit pas prise en un sens extensionnel, ceci est discutable. En effet, on aurait alors :

je ne pense pas ou (v) je ne suis.

Ce qui donne le tableau suivant :

		$\neg p \vee q$	
V	V	V	→ je ne pense pas et je suis : être sans [illegible]
V	F	F	→ je ne suis pas : ~~je pense~~ [illegible] et n'être pas.
F	V	V	→ je pense et je suis (ce que on disait).
F	F	V	→ (4) ? je pense et je ne suis pas.

Ce cas (4) fait toute la difficulté : il nous dit en effet que, au sens de l'implication matérielle, on peut parfaitement penser sans être. Donc, il est compatible d'en déduire l'être à tout coup.

Il est donc clair que : si je pense, je suis, suppose un autre axiome : qu'il faut être pour penser (Guéroult). Mais de ce fait, la démonstration quitte le pouvoir logique, qu'il y contenait.

- Guéroult manque totalement le sens du Cogito en posant l'axiome : pour penser, il faut être. C'est ce que je montrerai grâce à Lacan dans un article sur l'Aliénation ~~[illegible]~~ de Descartes. (Sém IX)

C'est le refus de [illegible] qui [illegible] comme conséquence les [illegible] de l'objet en tant qu'aucun ne saurait être adéquat au désir. Ainsi, l'objet [illegible] : ou le désir – ou l'objet, ne garde pas d'un [illegible], mais au contraire. C'est ainsi que s'insinuait en structure ce qui est au [illegible] de la part du sujet. – [illegible], ce qui est un autre aspect de la structure, c'est que le sujet soit [illegible] à ce refus d'[illegible].

Pourquoi est-ce là l'homosexuel ? Ceci nous indiquerait-il que l'homosexuel garde des [illegible] [illegible] dans la [illegible] ? Ou au contraire comme [illegible] les causes du désir (arrivé) ?

De plus, n'est-ce sans doute pas [illegible] que la position de la femme dans cette [illegible], en tant qu'homosexuelle.

Rapport au père [illegible].

—

– C'est bien l'[illegible] qui cause l'[illegible] des [illegible]. [illegible] il faut dire : les causes du désir, en tant que dans l'[illegible], [illegible] difficile dans l'[illegible] qui la (cause). – Mais le désir se fixe [illegible] sans doute au-delà de tout [illegible].

—

– Nous pourrions tenter d'éclairer la structure à partir de ceci : nous tiendrions que toute structure (perversion, psychose, névrose) est une tentative de dire-non au sujet (ceci, spécialement pour le psychotique, semble singulier que cela paraisse. [illegible] C'est ce que F. désigne dans le délire comme reconstruction de la réalité. Mais le psychotique [illegible] (et il n'est pas le seul ; aussi le psychopathe), parce que le [illegible] du nom lui fait défaut. "Thérapeutique" : apporter ce non ! dit.

—

Structure et temporalité / de la ~~fonction~~ phase phallique.

/ de l'identification au Φ dans

- Complexe d'Oedipe.
- Phase phallique
- Complexe de castration.

– Plutôt que de parler de trois temps de l'Oedipe : parler de moments et de leur effectuation temporale, en tant que ces moments sont temps. C'est l'opération du sujet comme temps qui implique les moments — qui se réalisent dans l'histoire en événements marqués des instants de la parole ou de son refus.

GÉRÔME TAILLANDIER. UV. d'Histoire de la Philosophie

— S'il y a, chez Leibniz, un concept freudien de l'inconscient.

(L'objection de Locke.)

Commentaire de la polémique avec Locke, p154-162 des Nouveaux Essais. (livre II, ch. 21, §§ 22 à 36.).

On montrera :

1 – le concept leibnizien d'ics n'est pas freudien.

2 – Il reste que la question de Locke vise ce point, et il s'agit de savoir comment Leibniz répond.

3 – Si quelque chose chez Leibniz répond à l'inconscient selon Freud, c'est le lien substantiel, signe d'une difficulté du système. C'est ce que Spinoza critique en général sous le nom "d'asile de l'ignorance", chez Descartes.

4 – Les "petites perceptions" ne sont pas un inconscient au sens de Freud, mais plutôt, elles indiquent la place d'un retour du refoulé.

5 – D'une manière générale, cette polémique Locke – Leibniz est le signe d'un problème fondamental qu'on s'efforcera de cerner : ce que l'empirisme critique dans un idéalisme, et ce que celui-ci lui répond.

—

Si réellement comme on le dit l'homosexuel s'identifie à Φ, ~~c'est pour le [illegible]~~ et si cette identification a pour raison de se mettre à l'abri du Φ du père, c'est pour le moins une curieuse stratégie que de venir au lieu même où la menace est la plus grande ! Il est vrai qu'on dit plutôt qu'il s'identifie à la mère. Il faudrait choisir. C'est en tout cas ce qui prouve bien que ce dont le père est porteur *n'est pas* le Φ, mais *la castration*. Et que c'est pour autant que dans Φ, l'homosexuel *échappe* à la castration, qu'il s'y identifie.

« Le deuil, qui en apparence se sépare de la simple tristesse, est la joie qui s'éclaire pour accueillir le plus-joyeux tandis qu'il hésite encore dans sa réserve. D'où sans cela viendrait l'ample portée de la lumière intérieure du deuil, s'il n'était pas dans son fond caché la joie qui cherche l'accord au plus-joyeux ? »

H. Approches, 32

— (Et non le moins-pure.)

—

"Il est très somptueux en carrosses, chevaux, repas, billets de loterie, bâtiments, ce qui lui a fait contracter 70 000 livres de dettes... Il aime beaucoup le confessionnal et passionnément la direction des femmes jusqu'au point de donner des soupçons à quelques maris... En voilà malheureusement trop pour manifester le dérangement général de son esprit, qu'il a la cervelle entièrement tournée."

Foucault H. Folie p. 154 n.

Ceci, sur la direction des femmes, à relire et écrire.

TRANSMISSION.

- Il n'y a, avons-nous dit, pas d'autre transmission que du lien du père au fils.
- Mais cette transmission n'est pas celle d'un *objet* : c'est une *opération*. Quelle est donc cette opération ?
- C'est celle qui opère la signification du phallus.
- Cette opération, c'est la métaphore paternelle.
- Les moments de cette opération, c'est le complexe d'Oedipe. Établir la théorie de ce complexe, c'est faire la théorie de la *seule transmission possible*. Le C.O. donne la *condition de possibilité* de la transmission.
- Comment à partir de l'Oedipe (de la *métaphore paternelle*), penser d'une part l'événement du nouveau comme « création » ?
- D'autre part, l'acte *analytique* ?
- Disons que l'acte, c'est l'affirmation de l'idée adéquate. Dans l'acte, le sujet s'opère de cette idée, en s'y conformant comme *idée*.
- Comment l'acte analytique se conforme-t-il à la structure de la métaphore paternelle ? La redouble-t-il ? La laisse-t-il intacte ?

HALLUCINATION / CROYANCE / PERCEPTION.

Spinoza / Tosel : "Toute image tend par sa nature à devenir hallucinatoire" Guéroult II, 221. On a ici le second versant de sa critique de la croyance : mais à l'envers.

Il y a hallucination pure de "l'appareil ψ" et l'existant vient à l'occasion rejoindre cette perception juste (toutefois, la thèse de S. glisse plutôt vers la théorie [illegible]). L'hallucination, c'est une perception sans objet, ce qui veut dire que l'objet perçu répond l'hallucination.

De même la croyance est un jugement sans objet (on avance : ce qui ne change rien). Car le référent est toujours celui de l'objet perçu.

Or si l'hallucination est une "perception" (mais il n'en est [illegible]), ce qui est "perçu", c'est le sujet. C'est là le vrai sens de sans-objet. Et l'hallucination revient
c'est que au fait le sans est un sujet forclusif.
comme retour dans le réel, de ce qui est rejeté.

Questions : 1 – Pourquoi ce retour ?
2 – Est-ce "perception", alors qu'il n'en est rien ?
Questions symétriques pour la croyance.

Il est clair qu'on a des

15/10/76.

— SAUVER LES PHÉNOMÈNES.

Sauver les phénomènes : on pourrait d'abord s'imaginer qu'Eudoxe et Platon, avec leurs sphères, étaient particulièrement stupides. Mais si y bien pensons, si nous pensons en matière d'inertie, il nous faut avec Koyré remarquer que, lui aussi, Descartes (et d'autres) pensent le ciel à partir de l'impossible. Ainsi, chose extraordinaire, la théorie est impossible, mais sert sauver les phénomènes ! Ceci est donc vrai : artificialisme de la théorie. D'où la question suivante :

1 – Y a-t-il une théorie qui soit homogène dans sa cause aux effets qu'elle doit expliquer ?

2 – Sinon jusqu'où ?

3 – Quel rapport une théorie en tant qu'elle ne peut qu'être conçue entretient-elle avec ceux des phénomènes (dans son mode) ?

Questions à élargir : Les questions ne nous concernent pas. Nous ne voyons pas d'inconvénient à y répondre par l'affirmative. Les problèmes qui se posent à nous n'est pas en effet le m.-l., mais plutôt ce à quoi [illegible] ne constitue manifestement pas une réponse aux problèmes que nous posons. Or le problème que nous posons est, politiquement, le suivant : comment se fait-il que, à ce jour, la pratique révolutionnaire n'ait, nulle part, et spécialement pas en URSS, aboli la lutte de classes ? Répondre par la résistance de la bourgeoisie n'est manifestement pas suffisant.

D'où la nécessité d'élaborer une autre doctrine qui permette de rendre compte de cet échec.

Or il se trouve que sur ce point, la doctrine analytique a son mot à dire, pour autant que

PERVERSION, ÉTHIQUE –

La perversion, c'est l'éthique pure. Héritage Spinoza. D'où l'évidence certes qu'il y a [illegible] distinction que les gens « comprennent » par la sensualité ; quand la perversion, c'est la forme la plus pure de l'éthique. – Ce que ne confirme de Sade : Sade propose une *éthique* et non une esthétique. On n'y parle que de la *jouissance*. De plaisir, jamais. Quelle est donc la différence radicale entre plaisir et jouissance ? C'est que le plaisir relève le champ de l'esthétique, *mais que la jouissance, c'est le fait éthique.*

Démontrer que la perversion, c'est l'éthique pure. – Donc que la perversion est un fait éthique. C'est là mon ultra-spinozisme, au lieu du [illegible]tisme –

T

On sait que le concept freudien d'iça est obscur, aporétique, difficile. Il est tout à fait clair qu'il reste encore à élaborer. Que Freud n'ait tenu à rien d'autres pour faire entendre ce qu'il avançait, ne nous étonnera guère pas, si nous songeons, que, faute de tout autre moyen de lui donner existence, ce moyen d'opacité de l'iça permit le maintien de son langage. Il ~~pour~~ est pour nous aujourd'hui temps de tenter d'en ~~[illegible]~~ démêler les fils. Cet article n'a pas d'autre prétention que d'en proposer un programme.

Le véritable sentiment qui fait le signe de l'appartenance au parlêtre n'est pas le respect (Achtung), mais *l'honneur*. L'honneur est la passion du parlêtre.

Étant donné la position de Descartes sur la realitas objectiva de l'Idée, peut-on soutenir avec Heidegger qu'il y ait chez D. un problème de l'adéquation ? Serait-ce là la position cartésienne du vrai ? N'est-il pas plutôt à remarquer (avec H. dans l'Essence de la Vérité) que cette position est scolastique, et que D. [illegible] plutôt ?

Ne doit-on pas penser que le problème de la vérité est chez D. plus radical ? À penser peut-être à partir de la fonction de la certitude ?

—

I 209/210 :

D'où :

1 – Il y a moins de réalité ~~que~~ dans la cause que dans l'effet. La cause en tant qu'elle manque, est cause de son effet. L'effet est cause de la cause.

2 – Il y a dissimilitude de ~~l'objet à la~~ l'idéat à l'Idée. L'idéat, en tant qu'il manque, est cause de l'Idée. Et de plus, il est cause de la ~~dis~~ similitude comme raison de l'Idée.

—

- Trouvé un programme pour l'expérience de Mai. [illegible]

Ce que Lacan a réalisé dans le séminaire sur l'éthique n'est pas le beau, mais le sublime.

Le cas Élisabeth : son refus du thème grandiose du "père de la horde". Ce qu'en dit Élisabeth : dénonciation [illegible] d'une telle position du père.

---

le transfert, tentation de tromperie sur le désir de l'analyste.

Dans le transfert, l'analysant opère cette tromperie, en se faisant aimé de l'analyste, de n'être assujetti au désir de l'analyste.

Le fait radical qui est en cause dans cette théorie, c'est que l'amour de transfert ne répond que du désir de l'analyste. C'est donc en cela [illegible] que un tel amour n'est pas amour, et que le transfert s'en [illegible] trompe. En effet ce que nous trouvons ici : c'est que la cause du transfert, c'est le désir de l'analyste. Et sans aucun signe d'amour.

Il nous faut tenter de reconnaître la chaîne de raisons qui peut nous mener là. Et pourquoi parler de tromperie quand l'inverse s'imposerait plutôt ?



1 – le désir c'est le désir de l'Autre.

« la nature a horreur du vide » : je dirais plutôt que c'est le vide qui a horreur de la nature. Il reste qu'en effet il n'y a pas de vide dans la nature. Ce qui n'empêche pas le vide d'ex-sister : car il est extramondain.

- Quand les pierres avaient une âme : on en rit encore. Mais que l'âme ne soit qu'un ensemble de petits cailloux : en quoi est-ce tellement plus intelligent ? On ne voit pas le gain.

Esquisse de programme pour une thèse sur la doctrine lacanienne du Sª. (8/75)

(12)

1 – Positions.

2 – Doctrine du Sª – / L'instance de la Lettre (Écrits)

- Stoïciens? Héraclite, Platon.
- Le Sª différence pure? Heidegger.
- Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé.
- Pas de communication. Anglais, performatif. Ce modal. Mais au fond: la Chose
- Point de capiton – problème de la [illegible] – glissement
- Le sens: perspective des Stoïciens, ou de Heidegger?

3 – L'ics et le Sª

- la langue, le langage, le logos.
- L'entrecroisement d'après l'Éthique.
- la Chose et le Sª
- L'après-coup, le temps, et la structure synchroniques du graphe.

4 – Le graphe: l'effet du Sª.

- Le sujet, l'être, et le Sᵉ.
- Code et message, la psychose.
- Le sens et la chaîne.
- La refente du sujet.
- Le fantasme et la pulsion.
- S(A̸).

((2') – Annexe: Prééminence de l'Autre. Son ambiguïté: I/S.

- Théorie du symbolisme. Kant. Rücksicht auf Darstellbarkeit.
- Le sujet: cartésien.)

5 – La Métaphore.

- Pas de sens sinon métaphorique.
- Analogies Aristote. Derrida. Ambiguïté. Platon et les mathématiques.
- Primauté sur la métonymie.
- L'affirmation et la forclusion.

6 _ La Métonymie .

_ L'objet est toujours ailleurs, autre chose, d'où l'objet comme métonymique.

- Dénégation . Le retour du réel.

- L'un en plus et le manque de l'objet.

7 _ L'Un en moins .

- Le Phallus - le NdP .

(Psychose, point de capiton.)

- Les paradoxes de l'objet .

- Structure paradoxale du Sa . La relève .

_ Le trait unaire .

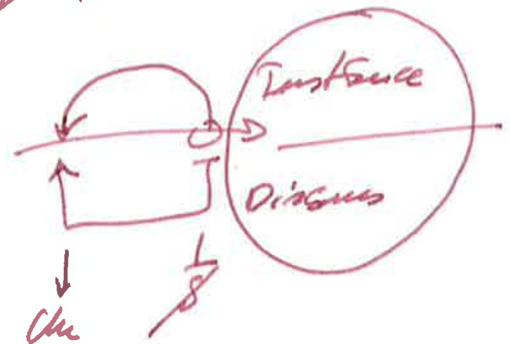
8 _ Le discours et l'instance de la lettre,

interprétation possible de la structure du graphe :

- Ce qu'est un discours .

- Qu'est donc le Sa .

- fonction de la parole .



_ Ces thèmes, préliminaires assez disparates, sont à compléter et à coordonner.

L'étude se fera à partir de trois séminaires (on exclura la doctrine des concepts de l'analyse : pulsion, sujet, pour ne pas alourdir. De même rien ici, etc.).

Ces séminaires : Formations . Identification . Psychose . Relation d'objet .

Désir et son interprétation .

_ Il faudra s'en tenir strictement (question de temps) au [illegible] du Sa .

Les séminaires étudiés seront : (3), 4, 5, 6, 7.

Proposition de répartition des séminaires en groupes thématiques. Bien sûr, ces groupes ont toujours quelque chose d'arbitraire.

1 – (3), 4, 5, 6, 9 : le Sa et son effet de sujet. Formations de l'ics.

2 – 1, 2, 3, 4, 5, 6 : les Éléments de la doctrine lacanienne. À vrai dire, la cohérence de ce groupe est assez factice.

3 – 9, (10), 12, (13), 14, 15 : Cogito – aliénation/séparation – (a) – pulsion et fantasme – acte, ou-ou, SsS – . Autrement dit : la subversion du sujet classique, et spécialement, la critique/reprise du Cogito à partir du fait de son ou-ou d'aliénation.

4 – Si l'on y ajoute : 16 et 17 : la théorie des discours, et la position du discours du Maître. Théorie du plus-de-jouir, comme reprise de la problématique marxiste. À vrai dire ici, le groupe est surtout : 13, 14, 15, 16, 17.

5 – La topologie dite de l'entre deux morts. Ou encore : la place du réel dans la doctrine du Sa : 7, 8, 10?, 11, (13). On peut y ajouter 17.

6 – Le désirant et la jouissance : 6, 7, 8, 10, (17). Ici pas limités le problème très précisément.

7 – 18, 19, 20 : les F?S et l'inexistence du rapport sexuel. Quelques fragments de 21, et peut-être (4) 5.

8 – 21, 22 : Groupe non freudien, sur la structure et le réel du symbolique, mais sous un aspect très particulier.

Il serait important de travailler sur les groupes 1 et 3, pour commencer.

Puis, il faudrait travailler un groupe :

9 – 6, 7, 8, (11), 15, 17 : l'acte analytique. Spécialement sur 7, 8, 15, 17, groupe fondamental.

Réel, que cette jouissance ne se donne. Sérieux... le chemin qui se dessine, où ne se jouant pas d'un tel narcissisme. ~~Ce qui~~ Ce qui revient... reste le joui. Choix de l'acte en sorte que jouissance s'efface.

– Alternative nom.t désignée par L., en ceci, de l'Autre du langage et de l'objet cause en tant que ce reste, tout avant un sujet. Poser l'A. chemin nécessaire ici : « L'objet de l'analyste[s] (lequel) est partant perçant ouvert d'elle. Non pas réinitialisation de la jouissance, mais : inscription de l'A., d'un[e] identique au "réel" (en un sens plus radical). Obstacle à l'intersubjectivité. Narcissisme (secondaire) : donne à voir tel que de là, résulte jouissance ? Non, mais désir (méconnaissance). Le corps donné à voir indique le reste que l'on est, où l'on est en tant que retranché. Sans doute ici privilège de la femme, où l'Ethos se conjugue au langage, dans l'articulation d'où résulte cet accord. Aujourd'hui pas ex. et effet, mais le chemin de ce qui plus loin, touche au jouissance. Sans chose d'un jeu, qui ne se modalise qu'à l'acte peut-être, comme dé-chirement d'où rien ne résulte. Alors, Voilà.

– 30/5/78. (Ceci, à partir de V.)

L'ICS, STRUCTURÉ COMME UN LANGAGE. Il exp Garthent. (Pas lieu).

- L'ics structuré comme un langage. Que veut dire comme ?

Le comme désigne le saut de la métaphore.

Ce qui enjambe une métaphore : le cercle qu'elle crée : tour du Sa.

Le cercle, opération du symbole. L'opération, efface le ∅ comme vraie ordre (négatif.

- Le concept est le meurtre de la chose : négativité. (Temps logique)

(- Une positivité alternative : Deleuze)

- Recours au comme : son sens pratique : fonction de la parole.

- Le symptôme est accessible par la parole.

- Est-il parole ? Pari lacanien. L'écrit. D'où : "une lettre ~~arrive~~ arrive

toujours à sa destination". objection de Derrida et la dissémination.

(restance

- Si le symptôme a effet dans la parole — c'est donc qu'il est articulé

comme lettre dans la chair.

- D'où cette autre hypothétique :

- Si le symptôme est parole, c'est donc que l'ics est structuré "comme

un langage : méthode hypothétique (Platon).

- D'où : quelle est la portée de ce comme au-delà de sa dimension

d'hypothèse ? "En deçà", la chaîne est facile à déduire : négativité —

castration — désir — désir de désir.

- Mais "au-delà" (ou plutôt en-deçà), le comme est problématique.

Deux sens du problématique : Kant et Deleuze.

+

Les solutions de Lacan :

L'Éthique : l'entrecroisement : comme par la parole —

Et | Dans la mesure où : l'ics est accessible à la parole —
alors : l'ics est structuré comme un langage.

Cette thèse est apparemment fort rigoureuse : elle semble justifier toutes les critiques

qu'on oppose à L :

1 - L'ics n'est pas langage.

2 - Il est présymbolique.

3 - Il n'est parole qu'après-coup.

Problématiquement. Une interprétation : il faut penser cette formule "comme"

une métaphore : métaphore de ce que le langage s'alièce et de ce qui fait de cette relève. Phallus. Articulation.

Second problème : le langage existe-t-il ? Objections classiques sur les universaux. Objections plus justes : Deleuze et le refus du symbolique comme négativité. Celles de Derrida : dissémination, restance et non suffisance.

Idéalisation (négativité) (thème de la destruction — négativité — construction)

Position de Platon ds Cratyle : Rectitude.

(D'où) deux précisions par L. : le langage est condition de l'ics. Statut dans le langage. Besoin de langage

Et cette autre : l'ics est structuré comme un langage.

(Quoi dans les conditions de la parole ? Parole n'est pas langage).

(Quoi dans les conditions de la parole ? Parole n'est pas langage).

○ Lalangue. L'équivocité. S'efforce de tirer les conséquences de l'instance de la lettre (M[a], M[b]). Lalangue, moment stricement d'une effectivité sans une de... Milner et Miller développent cette perspective. Une aventure possible conforme à cela : l'ics, construction de Freud ? langue

○ (Nasio) L'ics n'est nulle latence : il n'y a que l'effectivité de l'acte : qu'on dise – Actes (Wittgenstein) — il n'y a que l'équivocité. Ainsi : le langage, fragment idéalisant de linguiste ? Il faudrait donc ... multitudes lalangue — pure équivocité (— il n'y a pas de métalangage).

Autres solutions : Logos. Le statut du parlant est de le logos. (logos – symbolique –) – le langage « plus dangereux de tous les biens. Heidegger – la parole n'est pas le langage : « le logos ! »

6/78.

La terminologie des synthèses : 7° S.

synthèses :	opérations	sigle : mots (éléments)
connexion (contraction) →	succession	......→ contractants
conjonction (coordination) →	coordination (coexistence) →	circulants
disjonction (ramification) →	ramification	.....→ disjonctifs

⇒ – équivalents
corrollaires
(mots ésotériques)

1 { ——→
2 { ——→
3 { ---→ mots-valises (sémaphore)

Dans l'A. OE. on a : — mode de consommation

1 – S. connective (de production) de production. → (flux, prélèvement)
2 – " disjonctive " d'enregistrement → (chaîne ou codes, et détachement)
3 – " conjonctive " de consommation → (sujet et résidu)

Remarquer l'inversion des séries 2 et 3 par rapport à la L.S.

– le 3ème lien (p 58) de la L.S. est donc la s. de consommation, i.e. la s. conjonctive.

– Quant aux 1er et 2e lieux, ils seraient la s. de connexion.

Sur les lois du sens — 11e Série.

1ère loi normale : pour un nom doué de sens, son sens ne peut être désigné que par un autre nom.
(Paradoxe de Frege).

2ème loi normale : pour un nom doué de sens, son sens ne peut pas déterminer une alternative dans laquelle il (le nom) entre lui-même.

Seconde version :

1 - loi régressive : le sens d'un nom doit être désigné par un autre nom. Problème des types (Russell).

2 - loi disjonctive : la proposition, le terme par rapport auxquels se fait un classement ne peut appartenir à aucun des groupes de même type classés par rapport à lui.

- A ces deux lois correspondent 2 synthèses : 1 - régressive. (p. 84)
2 - disjonctive.

- D'autre part, on remarque (p 84 haut), que dans la première figure, on a : coordination. Dans la seconde : ramification.

On a donc : s. régressive → coordination.
s. disjonctive → ramification.

Mais comment ? Est-ce là l'opération que les synthèses opèrent ?

- Si enfin on remarque que les 2 synthèses opèrent selon les temps des deux dernières synthèses de la théorie des synthèses,

on doit donc se demander 1 – pourquoi. 2 – où intervient la s. de connexion ?

Il semble qu'elle se définisse par l'E.P. (p. 85). Ainsi (x 83 § 1) :
- 1 – il parcourt les dires.
- 2 – les coordonne.
- 3 – les ramifie.

La s. de connexion a donc par rapport aux 2 autres un rôle hétérogène, plus fondamental mais inapparent.

Détermination de signification et donation de sens p. 85/87.

Remarquer que D. part de la distinction de deux types de non-sens par Russell.

- 1ère loi normale → 1er type de n.s : mot qui désigne ce qu'il exprime et inversement.
- 2ème loi → 2ème type de n.s : —— . p. 84.

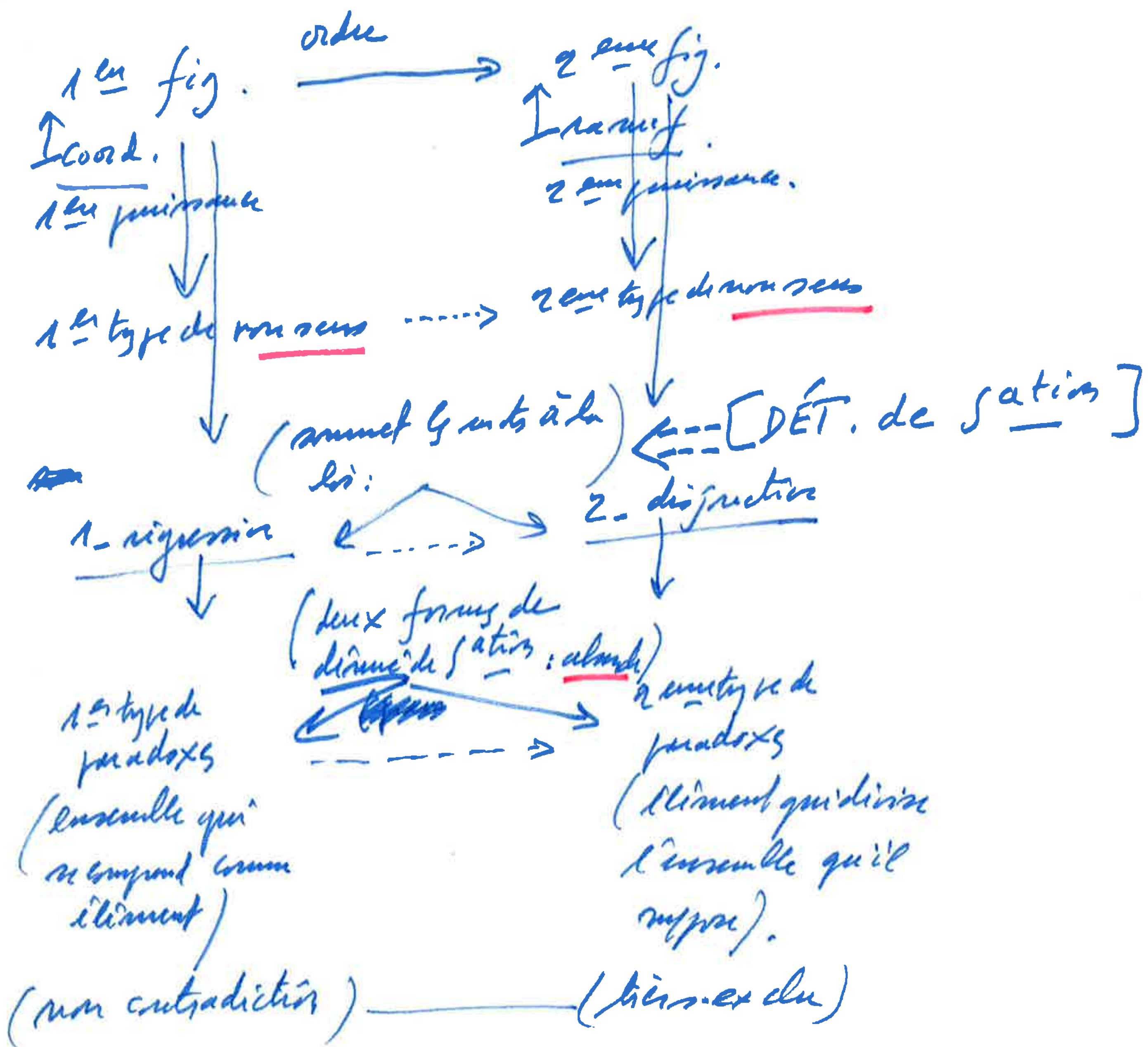
Mais de là, deux figures de l'absurde (dénué de signification) :
- 1 – confusion des niveaux formels dans la s. sign. → ensemble de tous les ensembles.
- 2 – cercle vicieux dans la s. dis. → barbier du régiment.

p85 §1 (≠0) et 87 §3 (≠0). Problème très difficile :

Ce que D. dit, c'est 1 – non seulement qu'il n'y a pas opposition entre les lois normales et les 2 figures (p 84), mais, 2 – que les figures soumettent les mots normaux donneurs de sens à ces 2 lois qui ne s'appliquent pas à elles !!!

Cela, c'est la détermination de S^ation.

Il ajoute p 87 que de surcroît, le non-sens opère une donation de sens.



- 4 -

p 87 : Il y aurait 2 genres de paradoxes : paradoxes du sens, paradoxes de la sation (cf p. 92).

- les premiers (p 86) marqueraient la présence du non-sens dans la $\int$ ation.
- les seconds, du non-sens dans le sens.

On voit qu'il faut distinguer genre et type de paradoxes.

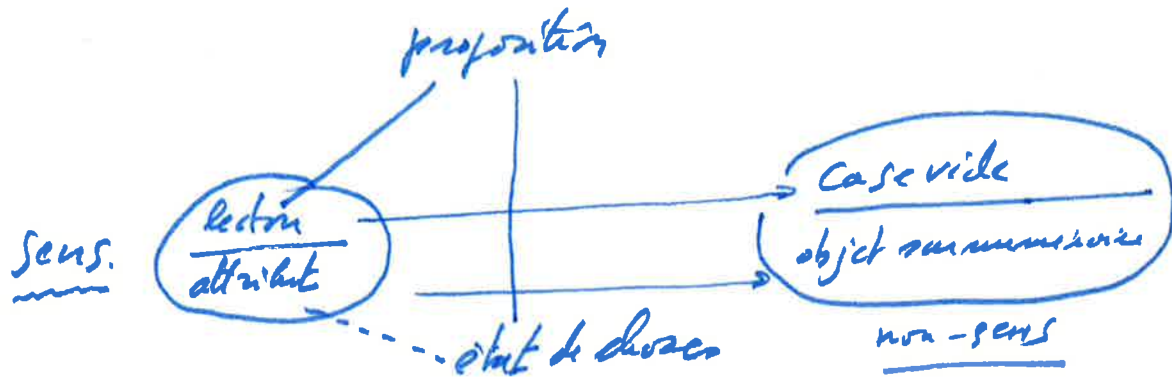
~~sens~~ la loi normale régressive
- 1. rapporte les noms de degrés différents à des classes ou propriétés : (1er genre)
- 2. répartit les noms dans des séries hétérogènes d'événements. (2ème genre).

La présence du non-sens dans la $\int$ ation se marquerait donc du fait de l'absence de $\int$ ation ? On ne comprend toujours pas comment le non-sens opère la détermination de $\int$ ation. Il devrait au contraire l'abolir en paradoxes de la $\int$ ation. On retrouve ici la question difficile de la p. 86 : comment la dét. $\int$ ation peut-elle engendrer les préciffs t-e et n-c. ? Et de la p. 85 : comment la loi normale peut-elle s'appliquer ~~[illegible]~~ être subordonnée aux deux puissances (p 84) ? et être appliquée par les deux figures – paradoxales ?! – aux mots normaux ? Je ne saisis pas. —

De plus, on ne saisit pas la fonction de l'E.P. – qui semble pourtant être au cœur de l'affaire. ??

p99 Le sens, insistance et extra-être (12e Série).

Bien entendu, ce qui est dit ailleurs, que si le sens n'est pas la proposition, sans sa seconde face d'attribut, il n'est pas non plus de l'état de chose. Mais l'exprimable (lecton) et l'attribut sont les deux faces (insistance dans la proposition ; extra-être dans les choses) de ce sens.



13e Série : sur la schizophrénie. On mesure la valeur inaugurale de cette série, pour D, au fait qu'il ne cesse littéralement pas de s'y contredire. Ce chapitre est ainsi une esquisse de la délimitation entre surcodage pervers et décodage schizo qui sera faite dans l'A.OE.. Ainsi toute l'opposition entre mot-action et mot-passion, qui règle l'essentiel, préfigure l'opposition entre corps sans organe et décodage de flux. Remarquons pourtant un changement essentiel : le corps sans organe est ici considéré comme le corps glorieux produit des valeurs de fluidité de l'action du schizo, alors qu'il devient instance de ralentissement dans l'A.OE.. Faut-il voir là une des raisons de la modification de la théorie des synthèses?

De plus, faut-il accepter la distinction essentielle de cette polarité schizo entre éléments phonétiques blessants et valeurs toniques composant un langage sans articulation, question?

Critique de Husserl 14e Série. -6-

Passage imp. de la p. 118 § 1 : le noyau défini comme attribut, mais comme prédicat et non événement. Si on savait lire, c'est là le seul passage où l'on voie l'intérêt de distinguer sens, signification, et désignation, au lieu de s'en tenir au triangle Frege/Saussure. Car la supposition de référence implique le noyau d'évidence du sens commun chargé de rendre compte de l'identité de l'objet. — (Mais ici, 2 objets : lequel ?)

Ce que D. se propose, ce n'est rien moins que l'énorme (projet) d'engendrer signification, désignation et manifestation à partir du sens : de l'instance paradoxale "non-identique".

D. ne va-t-il pas rencontrer un os : comment engendrer le corps à partir de l'organisation de surface incorporelle ? — Ce n'est pas son projet ; sûrement, mais n'est-ce pas ce que Husserl préserve par cette idée du Même de l'objet ? Seule objection à Husserl : de passer à la supposition d'une faculté originaire de cette mêmeté. Sans doute l'objection de D.. Mais il faudra l'engendrer. Voyons la suite.

Sur la 15e Série et la genèse statique : cf. note p132, de moi :

Nécessité de résumer pour aborder les séries 16 – 17 le tableau suivant :

- Désignation ⟶ individuel
- Manifestation ⟶ personnel
- Signification ⟶ conceptuel
- . . . .
- Sens ⟶ singularité (pré-individuel).

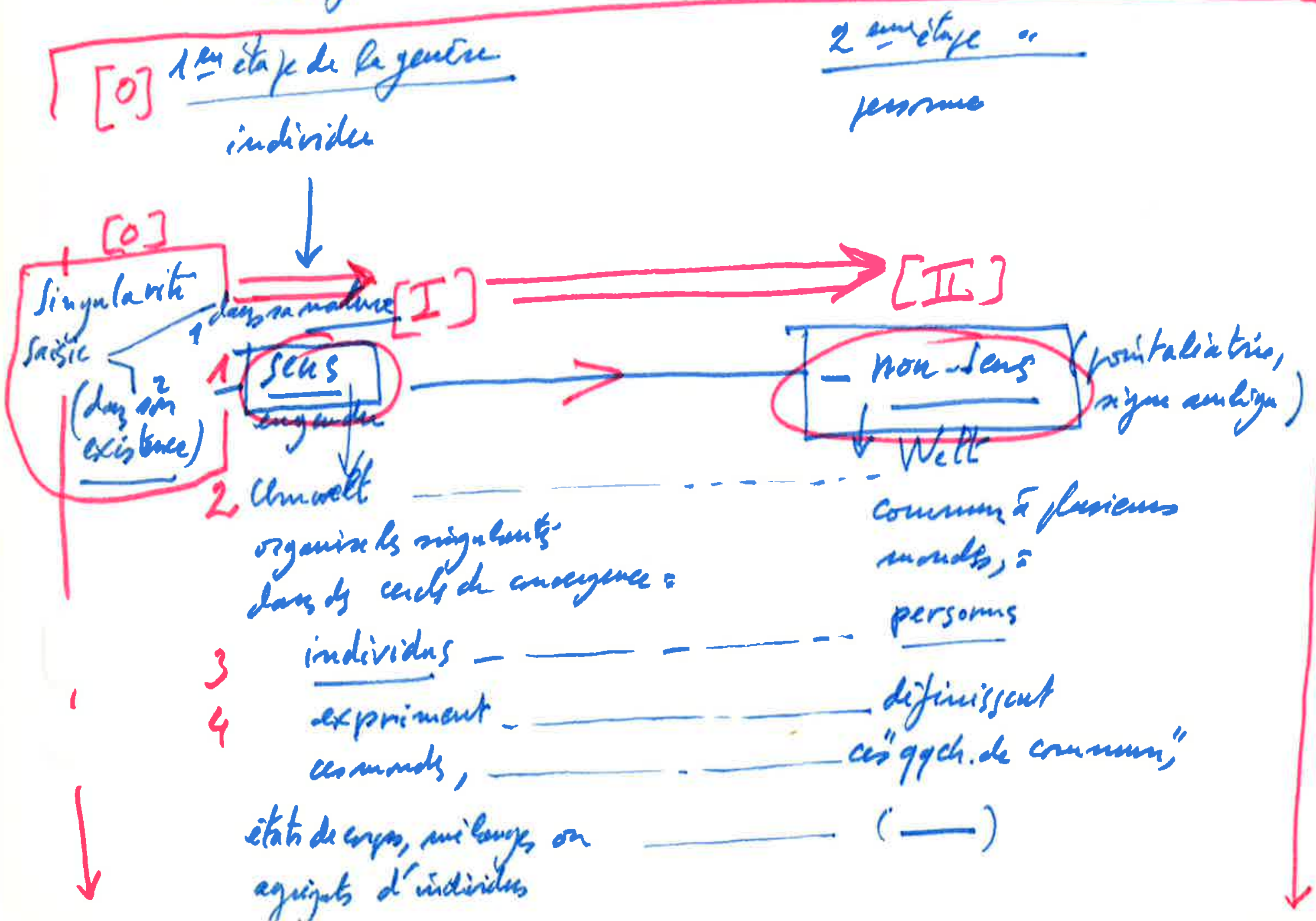
cf. 9e S –

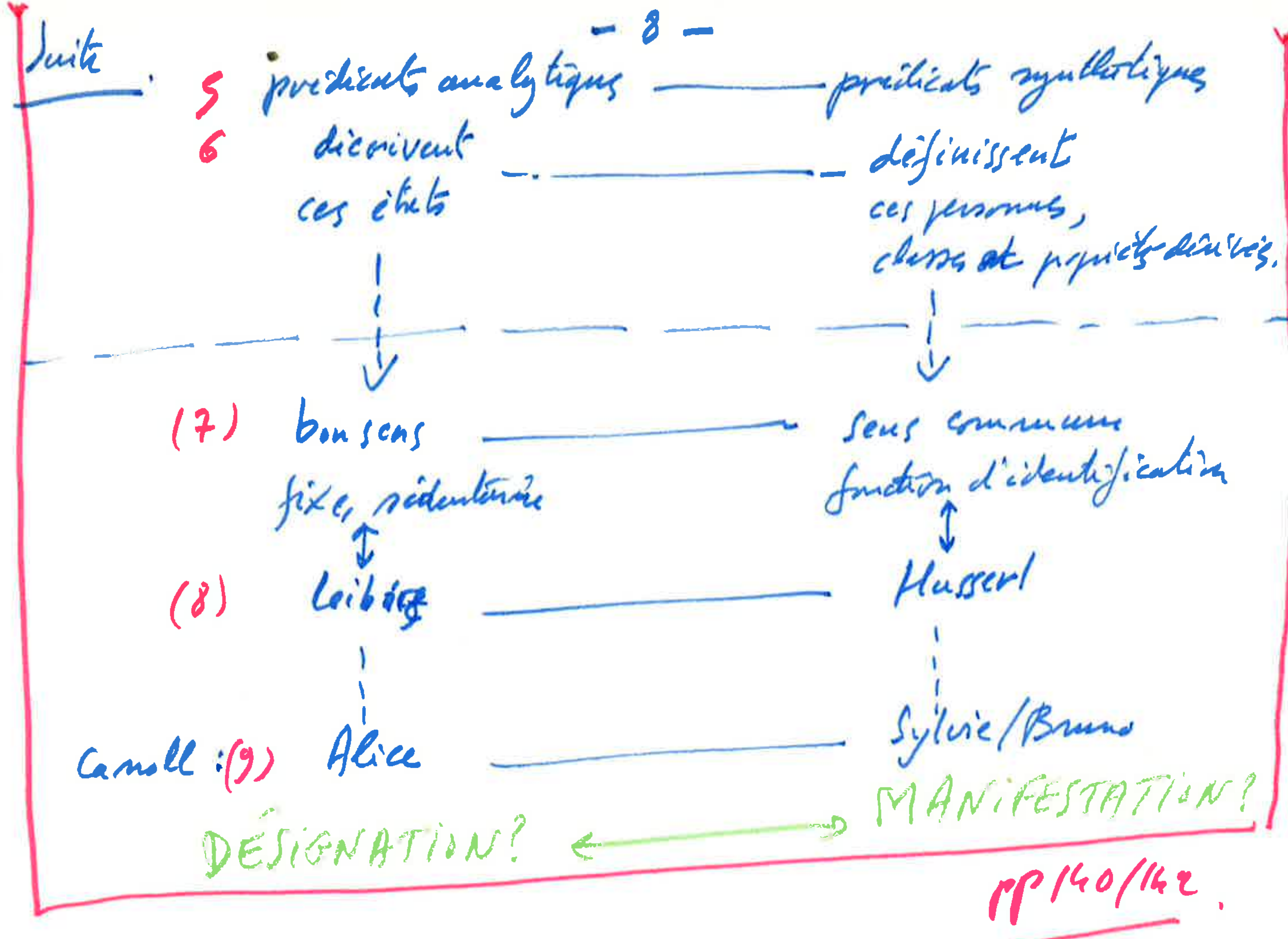
cf aussi 3e Série, sur ces quatre termes.

16e Série de la genèse statique ontologique.

La 16e Série présente les 3 étapes de la genèse statique. Mais à vrai dire, elle rencontre surtout les 2 premières étapes de cette genèse, la troisième, relevant de la genèse logique, est traitée dans la 17e Série.

Toute cette genèse s'appuie sur le schéma du haut de cette page.





Première étape :

— Remarquer une certaine contradiction de terminologie avec le résumé des p. 141/42 : ici on parle de monde et non d'Umwelt (cf Welt).

— Bien relever le pt. de départ de cette genèse : la distinction de Lautmann entre *existence* et *nature* des singularités. C'est ce qu'il faudrait éclairer (cf p127).

— Remarquer qu'en fait l'individu est introduit ex nihilo dans le texte : on ne sait pas d'où il vient, et le texte de D. souffre sur ce point du défaut qu'il reproche à Husserl : "Mais dans ce monde..." p133.

— A moins de partir d'une définition conciliatrice des termes, qui n'arrange rien, mais restitue au texte un sens.

1 **monde** : se constitue si les séries sont **convergentes**. Si elles divergent,
- a — dirait d'un "autre monde".
- b — enveloppe un système **infini** de singularités sélectionnées par convergence (sur cette notion, cf au-dessus).

2 **Individus** : constitués dans ce monde.
- a — **sélectionnent** et **enveloppent** un nombre **fini** de singularités.
- b —
- c — la monade **exprime** un monde.
- d — Un individu est **cercle de convergence** dans un monde.
- e — (le monde n'est pas en général un individu).

3 **S'effectuer** (pour une singularité).
- a — C'est (aussi) être **exprimé** :
- b — Chaque monade exprime le monde.
- c — l'exprimé **insiste** ou **subsiste**

4 **Compossibilité** : c'est la convergence qui la définit. (cf définition du monde).
- a —
- b — D'elle se déduit la non-contradiction

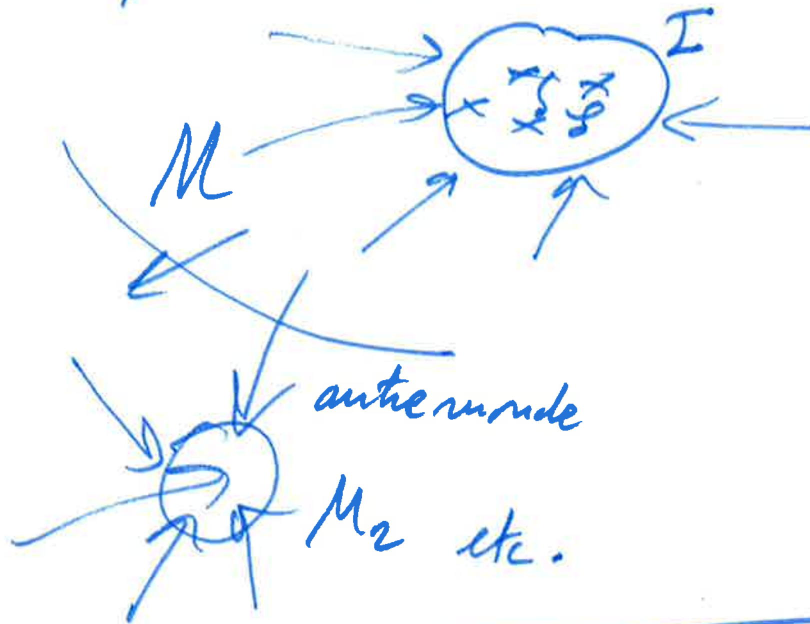
5 Dans un monde les monades **expriment toutes** les singularités de ce monde,
- a —
- b — mais chacune n'**enveloppe** qu'un certain nombre de singularités.

6 Le monde n'**existe** que dans les individus, comme prédicat, mais
- a —
- b **subsiste** comme valeur événement.

p135 §1 (bas), résumé : C'est là que se pose au mieux un problème important de toute cette 1re étape : quel rapport y a-t-il entre monde et individu, et pourquoi le monde n'existe-t-il que dans les individus ?

Qu'il y soit exprimé – passe, si les individus sont des ensembles de singularités (i.e., d'incorporels ??), mais on ne voit pas la raison du rapport de corrélation monde ⟺ individus, ni la justification de cette question de l'existence.

On ne dit d'ailleurs pas ce que c'est qu'un monde : un ensemble de séries convergentes vers un système de singularités ? Mais qu'est-ce qui institue l'enveloppement de l'individu ?



– On ne voit pas non plus comment le sens engendrerait ces individus, puisque c'est ce qui est la thèse fondamentale suggérée p14, Tout au plus peut-on le dire corrélatif de cette première opération – d'où vient ?

Malgré les défauts considérables de ce texte, relevons pourtant le nombre de problèmes qu'il propose :

1 Un renouveau de la notion de monde conçu à partir des convergences de séries.

2 un renouveau de la notion d'individu lui-même conçu comme enveloppement de singularités impersonnelles. Ici, l'individu est pour ainsi dire "vectorisé" à l'ordre du corporel, bien qu'il soit incorporel, et sans ressemblance avec lui.

3 le fondement de la notion de compossibilité sur celle de convergence d'un monde. Corrélativement, une déduction de la non-contradiction de là.

4 Un déplacement de l'inhérence des prédicats dans le cas de Leibniz, désormais subordonnés à la distribution des singularités et à la logique des sens.

5 le refus de définir les généralités au niveau de ces prédicats analytiques, ici encore d'une parfaite immédiateté (les prédicats).
Nous sommes ici au plus proche des effets incorporels des corps.

"Exactement", il semble que cette première étape de la g.p. soit un équivalent du premier mode de coupure de l'A.OE, i.e. la production de production, pure constitution des machines désirantes non-codées, pulsions partielles non subordonnées. À reprendre de là.

Second niveau :

Problème : signes ambigus dans ses conditions.

Signes ambigus : sont des points aléatoires.

Quelque chose de commun aux mondes incompossibles.

Cette notion de signe ambigu, pas claire. Elle est ce qui permet de définir le "ce qui est identifié" entre mondes incompossibles, entre séries divergentes. Là l'objet=x apparaît, — corrélatif de la transcendance de l'Ego qui le pense ? Mais là encore, on ne voit pas d'où vient cet Ego, introduit ici tout aussi arbitrairement que chez Husserl.

— Remarquer p 137 que la distinction Welt/Umwelt trouve ici son statut.

— Si on suit bien, ce second niveau est celui de l'Autrui, (note p 137). Ce qui n'est pas dit. Est-ce que Autrui serait cet Ego lui-même ? ou bien l'objet = x ? Quoi qu'il en soit, lire l'article sur Tournier. Sans doute alors, instance de relativement auto-productive.

— le "qqch. de commun" l'objet = x qui est identifié, est donc le point aléatoire des singularités, i.e. l'instance paradoxale ? On reconnaît là la fonction du non-sens.

— les objets=x sont des personnes ! p 139.

— Ensuite, la théorie du prédicat. Ces prédicats sont dits ici synthétiques : référence au fait qu'ils sont communs à plusieurs mondes ? Niveau de la définition p139.

— L'objet quelconque absolument commun, serait-il Dieu, ou âme de Dieu ? L'allusion aux synthèses disjonctives p140 fait penser à Dieu, principe des syllogismes disjonctifs de la p. 342. Cela annonce-t-il alors que cette seconde étape de la genèse est régie par le syllogisme disjonctif ? Ce qu'annoncerait dans le livre un changement d'ordre des synthèses, celui de l'A.OE, devenant solide ?

personne : classe à un seul membre.
| leurs ~~propriétés~~ prédicats : propriétés à une constante –

On touche ici au 3ème niveau de la genèse statique. On constate une difficulté du texte qui fait qu'on ne sait s'il y a deux ou trois niveaux de la genèse. Deux au moins, traités en 16e Série. Mais la genèse statique logique, correspondant au conceptuel et à la signification est-elle ou non une 3ème étape ? A la p. 140, on répond que non : les classes et propriétés en extension étant surtout [?] "corrélats" de la définition des personnes.

17e Série, genèse statique logique. Texte d'une difficulté considérable et dont de prime abord on ne voit ni le "sens" ni l'unité.

Par ailleurs [?] :
– la thèse centrale semble être celle-ci : "le sens produit toute l'ordonnance tertiaire [illegible], ou l'objet de la genèse statique" (p151 fin).
Mais ceci, moyennant le détour de la g.S. logique. I.e. que les classes et propriétés dépendant de la 2e phase de la g.S.O. constituent la "forme de possibilité" (?) de la proposition logique. (143)
Le sens devient alors ici générateur 1/ non seulement de la proposition logique, 2/ mais aussi des "corrélats objectifs" d'abord produits comme propositions ontologiques. (145)
On ne saisit pas du tout ce que veulent ici dire [?] sinon peut-être ceci : à lire suivre la p. 144, le rapport simple de correspondance :

$$\begin{cases} D \rightarrow i \\ M \rightarrow p \\ S \rightarrow c \end{cases}$$

(cf p7 [illegible]) est restitué [?] au niveau de la g.S.L.

Ces termes deviennent alors éléments d'une circularité d'une description plutôt confuse (p144). Le cercle fondamental de la g.S.l, c'est l'ordonnance tertiaire du langage. Ainsi, à l'entendre au niveau de la proposition logique, on peut dire que le sens engendre "les états de choses où il s'incarne" p149, proposition insoutenable d'un pt. de vue stoïcien, si le corps seul engendre l'incorporel, sans réciprocité. Ceci ne vaut qu'au niveau de la quasi-cause et par ellipse, où le sens engendre D, M, S, et où semble-t-il les termes i, p, s'ordonnent d'une manière circulaire à cause de la fonction de la proposition logique (?). Un peu selon le schéma :

.g.S.l.

concepts ⟷ S, M, D

p

i

II - pers.

I - Ind.

Sing.

g.S.o.

sens "produit" 2.

par ellipse, possible de dire que le sens "produit" les états de choses.

p142 et 151

sens produit

- Il convient de ne jamais oublier dans ces §. 16-17 que nous sommes dans l'ordre de la quasi-cause. Là est toute la difficulté. Ici, ce ne sont pas les corps qui agissent, mais le sens, à la surface.

- Si l'on a ainsi dégagé le fil du texte, il semble alors que cette g.S.l. réponde au problème suivant : étant engendrés les éléments ontologiques qui constituent le sujet dans l'ordre du symbole, (g.S.o), ressaisir à partir de là l'autonomie du logique à l'endroit du "réel" ainsi produit, et les rapports qu'il entretient avec lui ; sans oublier 1/ que ce réel est déjà du langage du fait qu'il parle : Personne, Ind., ou qu'il est parlé ; 2/ que le logique a ses lois propres (ordonnance tertiaire) qui ne doivent rien au réel mais au contraire qui déterminent (en un

certains sens) l'état de fait dont il est issu pourtant et auquel il ne cesse de se référer, voire qu'il constitue ($D \Leftrightarrow S \Leftrightarrow M$).

– A partir de là, expliquez le texte.

*

– on ne comprend absolument pas le détour par la notion de pollème. Pourquoi partir de là ? Leibniz cité p 147 ? On lira le logique originel ? De prime abord, rien de plus que le passage en forme de coq-à-l'âne offert par la notion d'énoncé (p 145). Admettons-le : il s'agirait d'examiner ici le clivage de l'ontologique au logique. Mais pourquoi la catégorie de pollème serait-elle déterminante pour cela ? ...

Admettons. – la p. 145, sur la vérité et le sens, est confuse, et semble signifier ceci pourtant : que le pollème relève du sens et non du V/F, catégories incorrectes, et qui amènent à confondre pollème et thèse. Pourquoi local.

De là on conclut (?) : le pollème est sens ; thème et non thèse.

p 146, 47, 48.

On en tire alors, mais partiellement, les conséquences incidentelles qui sont attachées à sa nature impersonnelle :

– 1 – il insiste en, mais n'est pas propositions, thèses qui l'expriment (ou le résolvent ?).

– 2 – il ne ressemble pas aux propositions qui le nomment et qui l'expriment. il n'est pas le double.

– 3 – il a sa mentalité propre.

– 4 – caractère qui surgit ici encore : il a une positivité spéciale.

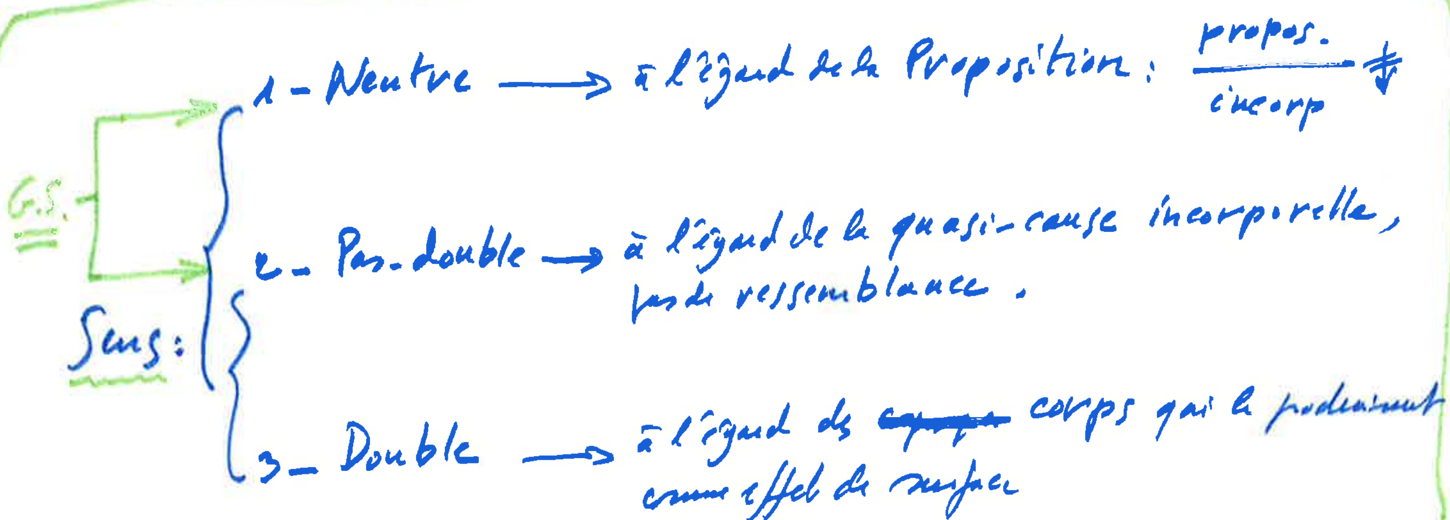
Examen de ces caractères :

— Le sens est neutre et n'est pas un double : D. revient ici sur le problème fondamental de la ressemblance, qui semble constituer un des enjeux principaux du débat avec le platonisme : exclure la ressemblance de la cause à l'effet. Remarquer qu'ici encore, p 146, D. affirme que le problème engendre les propositions : difficultés, si celles-ci sont des corps. Il faut donc poser qu'elles ne le sont pas, objet de la g.s. l'?

— Très obscur passage sur "la synthèse du problème avec ses conditions", p147, qui semble pourtant essentiel à l'argumentation. A reprendre. De même p 148 sur l'inconditionné (??)

— Thème inconnu de la positivité p148. Ce n'est pas sans intérêt (thème de malgré tout, de montrer qu'une négation peut être position (thème de Frege aussi).

— D. revient alors sur le duel : neutralité / double, dans une discussion assez confuse p.148/151 et mal rédigée. (Par ex. p 151, sur le sens, double et neutre, en italique.) La difficulté de la discussion se résout pourtant moyennant le schéma suivant, qui en explicite :



-a/ C'est à l'égard des <u>corps</u> seulement que le sens peut être dit double, en ce qu'il constitue la surface incorporelle de leur effet. Encore n'est-il pas là non plus comme ressemblance.

-b/ Si le sens – ici le problème – n'est pas double, c'est au même sens d'une absence de ressemblance, mais cette fois dans <u>l'ordre de la quasi-cause incorporelle</u> : en l'occurrence, il n'est pas le double de la proposition. (Ce qui semblerait suggérer que la proposition soit de cet ordre incorporel ? Difficulté ici ou faiblesse de ma lecture ?) (Pourtant p14 §§ ?).

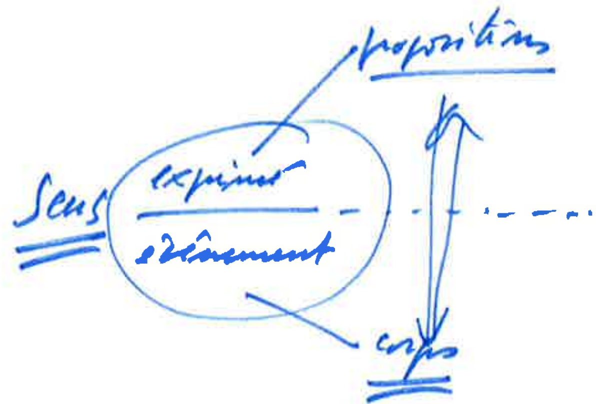
-c) Enfin le sens est <u>neutre</u> à l'égard des modes de la proposition. Comme.

C'est par rapport à ces deux derniers points qu'il faut comprendre l'allusion à la g. S., § 2 p149, "L'idée même...". Car <u>la production des sens par les corps relève d'une autre genèse</u>, et il est pour celle-ci possible de parler de doublure des sens : surface.

Reste néanmoins la difficulté déjà pointée de la p. 149 : "Comment maintenir..." où l'on suggère non seulement que le sens est produit, ce qui est banal, mais que de plus, le sens produit les états de choses ! De les prendre au la seule explication trouvée, donnée <u>pag. 14 dessous</u> : de les prendre au sens de la quasi-cause (??).

*

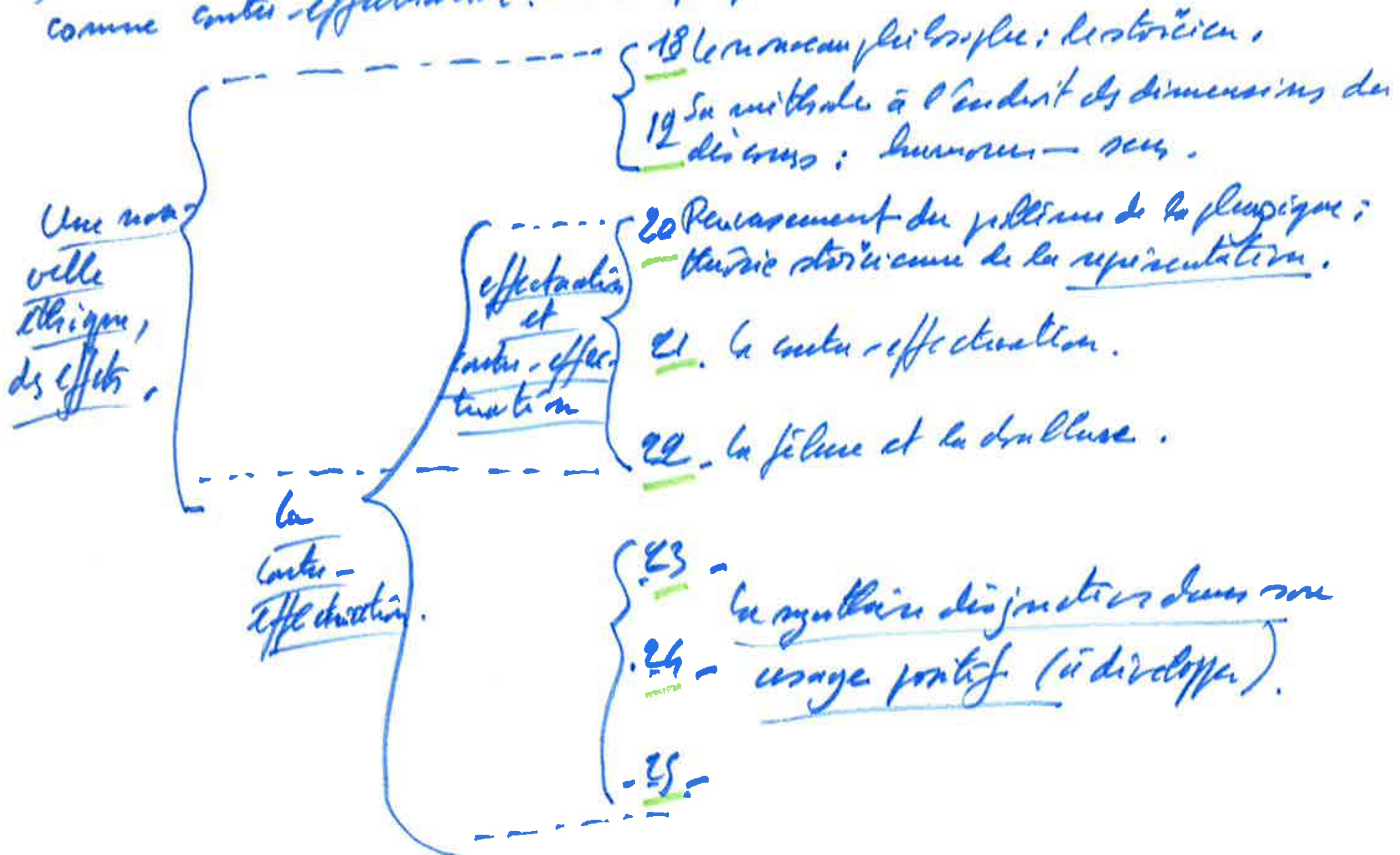
Résidus : nouveau schéma p. 151 :



18e Série — Introduction au problème des séries 18 à 22 (et à 25?).

Il semble que la forme littéraire adoptée par D. : la série, ait pour conséquence l'impossibilité de représenter le livre sous la forme d'un arbre à embranchement (succession). Plutôt peut-on parler de séries de séries se décalant, glissant l'une sur l'autre, voire se lisant en fragment, l'ordre n'étant qu'approximativement cumulatif. Il semble que S. 18 à 25 concernent pour l'essentiel le problème de la contre-effectuation comme doublure de l'accident effectif. Cette notion ferait ainsi suite au problème de la q.s. (?), en ce que la contre-effectuation est une genèse dans l'ordre de la quasi-cause (peut-être ?).

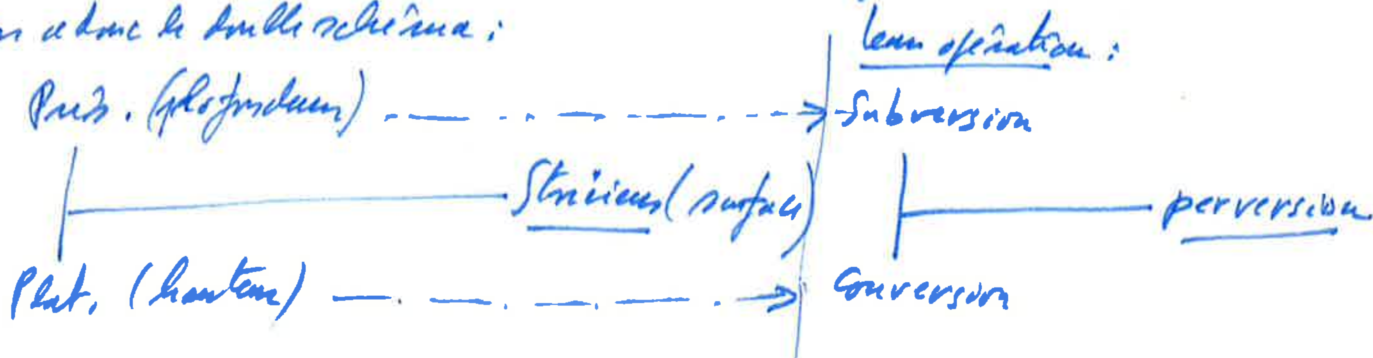
Les séries 18 à 22 abordent le problème de l'éthique résultant de la nouvelle conception de la quasi-cause. Les séries 23 à 25 proposent une nouvelle conception de la synthèse disjonctive dans son usage positif, faisant suite aux S. 20 à 22, qui concernent la notion de doublure comme contre-effectuation. On a à peu près le schéma suivant :



Résumé de la 18e Série : À la profondeur présocratique ; à la hauteur platonicienne ; s'oppose la surface des Stoïciens.

Nietzsche : celui qui met en doute la hauteur par le détour de la profondeur selon ... Mais il ne reste pas à la surface. Ceci, à reprendre.

On a donc le double schéma :

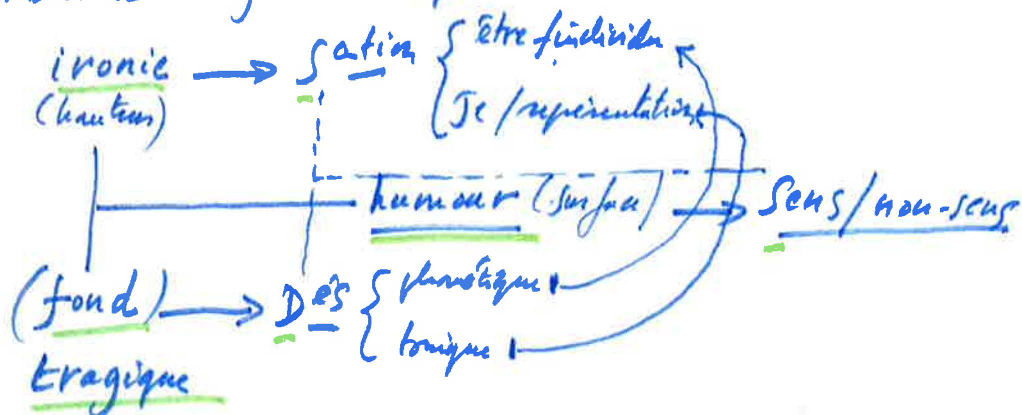


De là, résolution de ses doctrines, divisée en deux :

– la physique des mélanges en profondeur fait du monde des corps un domaine de terreur et de cruauté.

– L'Idée platonicienne tombe à la surface comme simple effet incorporel.

19e Série. La 19e S. étudie d'une manière assez saltatoire le problème des dimensions de la proposition et du langage. Elle ne cesse de définir dans ce registre la méthode du sage stoïcien, l'humour, en l'opposant dans un ternaire qui redouble ceux de la 18e S, à l'ironie et au langage du fond. C'est là d'une manière générale, le ternaire qui règle tout le livre : 1 – réfutation du platonisme ; 2 – problème du fond et des corps ; 3 – doctrine de la surface, à partir de la conception stoïcienne du fond – corps. On a :



Commentaire :

Il s'agit de réfuter : 1 - le langage idéaliste ; 2 - un langage supposé purement matériel.

1 - le langage idéaliste : fait de significations hypostasiées. A lui, le sage oppose la force de la Désignation pure. Il y a ici dans le texte de D. une ambiguïté ; la fonction du "bâton" est-elle présocratique ou stoïcienne ? La réponse n'est pas claire, pas plus que dans tout le livre n'est réglée la question théorique du Fond et de la critique religieuse de la surface comme de la hauteur. Donnons celle qui est la plus claire : le sage présocratique, en destituant la Signation par l'effet de la Désignation, touche au fond. Mais du même coup :

2 - touche à la difficulté d'un langage sans fond devenu pure destruction et sous-sens (Artaud). (Ici répond la question de l'absurde.)

3 - La question, que D. pose sur la viande p 160, est de remonter à la surface, où il n'y a plus ni Désignation ni Signation. On a donc le ternaire :

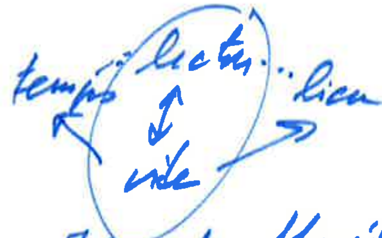
1 - Signation → absurde
2 - Désignation → sous-sens
3 - Sens → non-sens.

Les deux premières opérations étant ce qui résulte de l'opération présocratique — prolongée par celle du Sage, ramenant à la surface.

— Il y a un pb. que D. n'explique pas, et qui est pourtant essentiel, c'est de savoir pourquoi il faut faire cela. Il n'est pas certain que cela soit dû à l'opération de Désignation. On ne saisit pas pourquoi. D'autre part, est-il sûr qu'on réponde à l'ironie par une Désignation ? Pas tellement.

Remarque I : l'expression de "non-sens des désignations" p 161, est en fait incorrecte : il faudrait parler de Sous-sens, pour respecter les concepts.

Rem. II : Reste à expliquer la théorie du Vide. D. ici postule est essentiel que le vide est la substance des incorporels. Le vide est donc un incorporel majeur. On peut dire que sa conjonction au lecton donne la vérité de la conception stoïcienne de l'incorporel. Il convient d'examiner sous ce rapport les deux inc. subsistants : temps et lieu, que l'empirisme anglo-saxon aurait isolés ~~de~~ ~~…~~ arbitrairement, mais non sans vérité, dans sa conception physicaliste de l'événement.



– Ne pas oublier d'autre part la critique de Marjolaine : que les stoïciens ignoreraient la faille : peut-être parce qu'ils la situent dans l'incorporel. Bien sûr, Spinoza reste à partir du stoïcisme un risque constant. Comment l'éviter, est à reprendre.

– Remarque III, reprendre la théorie : abdicatio / dedicatio p 161, pour la théorie du symbole.

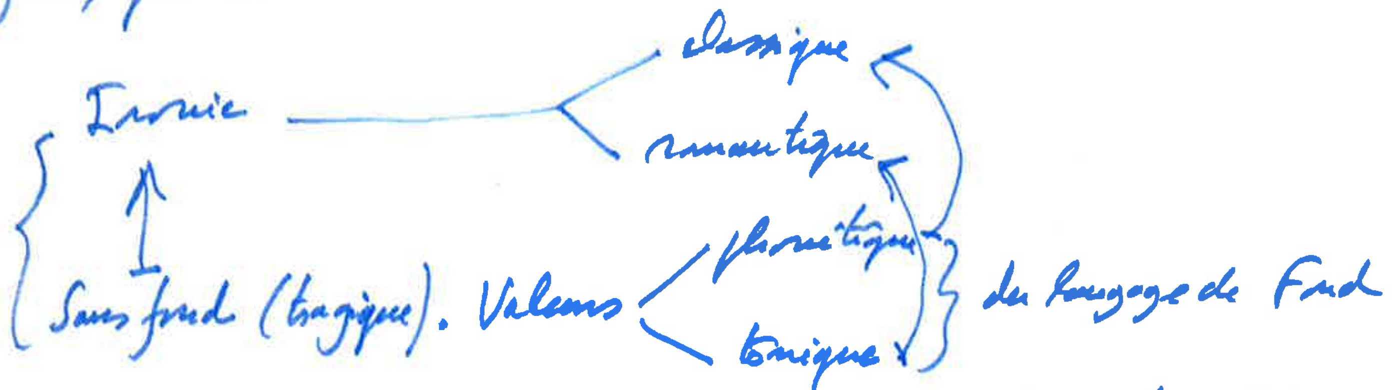
Introduction p 162 sq. de la question du : qui parle ? Arbitraire également.

Néanmoins, application brillante de la g. s. et de la distinction personne / individu / (concept) (p 67 sq) au problème de l'ironie.

I { 1 ironie socratique.
 { 2 achèvement – critique de l'ironie classique par Kant } → individu

II 3 – ironie romantique ———→ personne.

A cette ironie s'oppose le tragique présocratique du langage sans-fond, qui la renverse.



On n'explique à ce niveau pas pourquoi les valeurs ph. et t. du langage du sans-fond seraient subversives respectivement du classique et du romantique.

– Encore, opposition à cette première subversion, de l'humour de surface.

– Rem. . Bien noter que ce chapitre est peut-être avec l'essai sur Sacher-Masoch le plus clair de D. où s'opposent ironie et humour. Or, cette opposition est absolument essentielle à la doctrine de D.. C'est à partir d'elle qu'on peut saisir la critique deleuzienne de la Loi telle qu'elle se formule dans S-M et dans l'A-OE.

Séries 20 à 22.

– Ces 3 séries sont intimement liées. Il convient de ne pas les disjoindre, et la vraie difficulté vient de savoir les distinguer. C'est tellement difficile, qu'avant de le tenter, il faut résumer par citations les pages qu'elles développent, qui n'est rien d'autre que celui annoncé comme Ethique des effets, sous la forme de la contre-effectuation. C'est après seulement qu'on reprendra les problèmes de détail.

Résumé par citations.

20 –
171 – le sage stoïcien s'identifie à la quasi-cause.

172 – 1/ Il comprend l'événement pur dans sa vérité éternelle, indépendante de l'incarnation

2/ Il veut l'incarnation, effectuation de l'événement incorporel dans un état de choses corporel et dans son corps : s'étant identifié à la quasi-c., il veut "corporaliser" l'effet.

172/3 – 3/ Mais : l'événement est en train de se produire, et c'est par cela que le sage peut s'identifier à la q.-c. . le sage ne crée pas, il opère : ne veut que ce qui arrive.
la q-c. double la causalité physique.
3 Donc / : le sage représente et par là sélectionne l'événement.

173 – A partir (?) d'un événement pur, le mime double et dirige l'effectuation.

21 –
174 – reprise de 171 = s'identifier à la quasi-cause.
175 – vouloir qqch. dans ce qui arrive : l'Evénement
175 – l'événement est dans ce qui arrive le pur exprimé qui nous attend. Il est ce qui doit être compris, voulu, représenté.

176 – L'acteur effectue l'événement, mais en doublant l'effectuation physique d'une autre effectuation qui délimite la première : il devient comédien de ses propres événements, contre effectuation.

(177) – L'humour est inséparable d'une force sélective : dans ce qui arrive, il sélectionne l'événement pur. Ainsi, dans le manger, le parler.

177 – moment de l'effectuation où l'événement s'incarne dans un état de choses, un individu, ou une personne.
– mais moment de la contre-effectuation (...).

179. L'homme libre ne laisse pas l'événement s'effectuer
– sans [illegible] en opérer, acteur, la contre-effectuation.

22 –

180/1 – les accidents (corporels ?) creusent quelque chose d'une autre nature : la fêlure, unique Événement de surface, à la frontière incorporelle.

182 – Double procès : effectuation de la fêlure dans l'épaisseur des corps, par les accidents ;
fêlure même, allongeant sa ligne incorporelle à la surface.

183 – Vouloir, c'est ~~[illegible]~~ vouloir l'événement, donc sa pleine effectuation dans un mélange corporel.

183 – 1/ On ne peut s'en tenir à la contre-effectuation tout en se gardant de l'effectuation.

188 – la fêlure reste un mot tant que le corps n'y est pas compromis.

188 – 1/ On ne suit la vérité éternelle de l'événement que si l'événement s'inscrit dans la chair,

188 – 2/ Mais nous devons doubler cette effectuation d'une contre-effectuation qui la limite et la joue.

188 – La contre effectuation ne sert rien ; ce qu'il faut, c'est doubler ce qui arrive effectivement.

Difficile de faire un parcours de toutes ces citations. Si on peut le tenter, on aura :

20 – Le sage s'identifie à la quasi-cause.
Il double et dirige l'effectuation

21 – L'acteur double l'effectuation physique d'une autre, la contre-effectuation. Il devient comme dieu de ses propres événements.

22 – 1. On ne peut s'en tenir à la contre-effectuation :
2. Il faut vouloir l'effectuation dans le corps.
3 – Mais cette effectuation doit être doublée par une contre-eff. qui la limite et la joue.

La vraie rupture semble être entre 20 et 21 d'une part, 22 de l'autre. C'est en 22 seulement que D. accentue ce qu'il faut : que la contre-effectuation n'est rien sans la "corporalisation" de l'effet.

C'est dans ces 3 passages que se dégage l'essentiel de l'éthique deleuzienne telle qu'elle se reformule dans S-M et A.OE. C'est là qu'il faut saisir en quoi l'A.OE, souvent cité comme une éthique de la joie libératrice, est en fait absolument désespérée, car telle "pulsion de mort" incarnée : ce qui est voulu, dans l'A.OE, ce n'est littéralement rien d'autre que l'effet de cette loi mortelle (ou supposée telle) sur un corps qui se soumet à elle en la parodiant. C'est pourquoi l'A.OE. est inattaquable : toute attaque étant reprise aussitôt dans une stratégie de doublure qui fait place dans le système à quelq. qui l'accepte profondément, — et s'en fait le support docile : pourvu que soit ailleurs l'effet incorporel, impossible sous la loi déclarée. C'est cette impossibilité qu'il faut ici percer à tout prix, seule arme contre la loi.

- Toute la difficulté de cette éthique, telle qu'elle est ici présentée, est qu'on ne voit pas ce que signifie : <u>vouloir corporaliser l'effet</u>. Car cette formule n'est pas réductible à la contre-effectuation (qui ne veut que ce qui arrive), ni à l'effectuation qui est production d'effets par les mélanges corporels. Et que veut dire de <u>diriger</u> l'effectuation ? l'effectuation advient telle qu'elle, comment pourrait-elle être dirigée ? La doubler, à la rigueur, mais que signifie un doublage qui ne dérange rien à l'état des corps ? Qu'ajoute à cette effectuation l'opération du Sage ? Etc.

<u>PROBLÈME CRUCIAL</u>. p169, <u>Usage</u> des représentations et <u>genèse statique</u>.

Il apparaît que je ne sais toujours pas ce qu'est la <u>g.s.</u>, et ceci, en raison tout spécialement de l'intervention de la g.s.l. dont je ne saisis pas la fonction.

Or cette g.S. se trouve discutée p169 d'une manière spéciale.

Posons donc :

la g.S. se déroule-t-elle dans l'ordre de la quasi-cause, ou implique-t-elle la causalité physique ? Là est la question.

- 169 lui attribue un double caractère : double causalité corporelle et incorporelle. Mais on ne voit pas comment la c. corporelle intervient dans la g.s. ?

- p182 je dis : dans la quasi-cause seule, la <u>g. d.</u> étant elle, corporelle cf 217.

- Mais je me contredis plus bas en disant que G.S. suivant l'impossibilité et la q-c. : or, l'impossibilité est un aspect du rapport de l'effet à la cause corporelle : ce qui la suppose dans la genèse (?)

<u>Toutes ces questions étant posées, reste l'incompatibilité relevée ailleurs de 149 et de 151.</u>

– Il y a toutefois peut être une solution : soit la définition de la g. s. de la p. 217 :

la g. s. va de l'événement rapporté à son effectuation dans des états de choses et à son expression dans des propositions.

On rencontre donc ces deux opérations : effectuation et expression, les deux aspects de la g. s. l et g. s. o.

gs = év. → effectuation → états de ch. = g. s. o.
gs = év. → expression → propositions = g. s. l.

– Mais la difficulté principale reste toujours la même : que signifie l'effectuation si, l'effet n'étant jamais cause, on dit que l'événement est effectué dans des états de choses ? Comment exclure que cette effectuation soit une causalité incorp. → corp. dont nous savons qu'elle est essentiellement exclue du système ?

– On ne voit qu'une réponse : c'est l'introduction de la contre-effectuation. Le même problème se pose en effet ici : que veut dire : contre-corporaliser l'effet ? Quelle est la nature de causation de ce contre ? Admettons – ce qui n'est pas – que le problème soit résolu : la g. s. aurait alors pour objet la contre-effectuation ? Ou du moins les appareils : individus, personnes, concepts, dont use la contre-effectuation ? Ce qui serait affirmé dans ceci, c'est que g. s. et contre-effectuation sont toutes deux de l'effet à la cause au sens de la doublure, du contre corporaliser (qui pourtant ne se réduisent pas) ?

Seule solution trouvée.

Remarques sur le texte des 3 séries 20 à 22 :

Remarque I. p.167 On a les dualités :

	corps	nourriture	manger	jaune	états de choses
≠	mots	langage	parler	coquille	~~choses~~ sens

— On retrouve ici le même problème que pour la S.4, p.36 : les dualités sont incorrectes, ne se déduisent pas de la dualité corps/incorporel, qui semble pourtant fondatrice.

— D'où la solution donnée p.51 : considérer que ce qui est important, c'est l'hétérogénéité des deux séries : $\frac{Sa}{Sé}$. Mais alors ceci déplace la théorie. Et de plus, qu'est-ce qui autorise à supposer que le Sé soit de quelque manière corporel ? (Et que sont l'intérieur et l'extérieur ?)

— Ou bien, solution de la p.37 : sens $\frac{\text{proposition}}{\text{chose}}$. Mais on ne voit pas ce qui, du stoïcisme, autorise à introduire ~~[illegible]~~ le tiers du langage. Le langage est-il corps ou non ? S'il ne l'est pas, qu'est-il ? (Dans Deleuze naturellement). S'il n'est pas corps, que signifie sa "prise en masse" corporelle dans la schizophrénie ? Et sa dualité phonétique/tonique ? S'il l'est corps, quelle est la particularité de son statut, qui lui permet de représenter ? Rien de tout cela n'est examiné dans ce livre, à ce point.

Remarque II : Elle consisterait à reprendre le "problème causal" à partir de l'opposition dénotation / usage des représentations, etc. p.168-69.

Remarque III : Cette série 20 s'articule sur deux points : 1 Théorie de la représentation comme corps. 2 Compréhension par la représentation d'une expression qu'elle ne représente pas (pas de ressemblance) mais sans laquelle elle n'aurait ~~[illegible]~~ "d'adéquation" que par hasard.

D'où la nécessité d'un sage de la représentation : le sage s'identifie à la quasi-cause, et use ainsi du corps pour [accomplir l'événement].

Remarque IV : Thème dernier que nous devons reprendre : qui s'identifie à la quasi-cause, c'est l'acteur se visant lui-même. Ici, rentre en retour de la pulsion. Mais il faut bien le dire, on ne comprend pas du tout comment D. passe de l'exemple de l'acteur au problème de la quasi-cause. Proairesis. p. 171-72 _ Doublement / ~~retour~~ réversion / quasi-cause.

Remarque V : Qu'est l'"Un seul Evénement p 179 ? Cf. l'univocité.

Remarque VI : Série 22, la plus proche de l'A.OE. p184.

Remarque VII : Reprendre la note sur Klein p185.

Rem. VIII : Qu'est la grande Santé p 188/9 (??)

23e Série.

1.

Séries 23 à 25.

Ces séries semblent avoir un statut intermédiaire : achevant la théorie de la contre-effectuation, mais préfigurant aussi la théorie de la genèse dynamique.

Ainsi, S. 23 semble annoncer la doctrine des mélanges exposée reprise dans S. 27 sur Mélanie Klein. Mais d'autre part et au niveau d'Aiôn, elle propose une doctrine de la contre-effectuation qui sans doute donne à celle-ci son véritable sens.

Chronos est le présent corporel. Le présent est limité de l'action des corps. Mais infini sans être illimité.

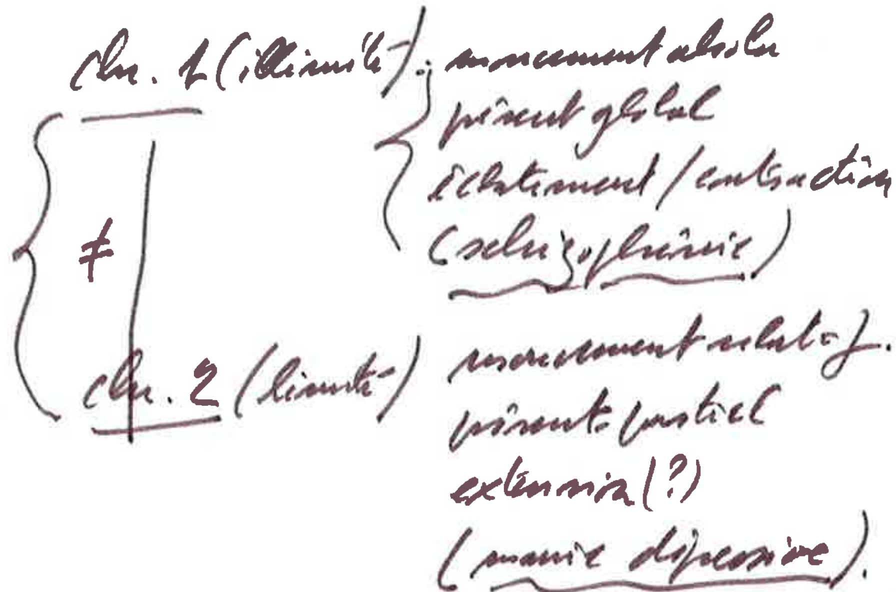
D. introduit alors une problématique nouvelle : d'où vient le caractère de limité de Chronos? On s'aperçoit qu'il n'y a pas de raison de tenir les mélanges corporels pour intrinsèquement limités. Il y a un fond qui renverse et subvertit toute mesure (présocratiques). C'est sans doute dans cette mesure que les présocratiques accomplissent la subversion de la hauteur platonicienne. Ils sont en ce sens "corporalistes"? Reste alors à expliquer l'origine de la hauteur platonicienne. Peut-être à voir avec p 225/6 la question de la voix en hauteur?

Il y a double aspects du problème des mélanges corporels : une illimitation, et une mesure locale : Devenir-fou de la profondeur (Saturne) — Présent vivant de Zeus.

① Pt. comp.: cette illimitation, D. la définit comme le simulacre p 192.

② On ne voit pas p. 192. comment D. parvient à introduire le remplissement passé/futur, caractéristique d'Aiôn, au sein du mélange corporel. Ceci étant admis, on retrouve pourtant la polarité interne à Chronos.

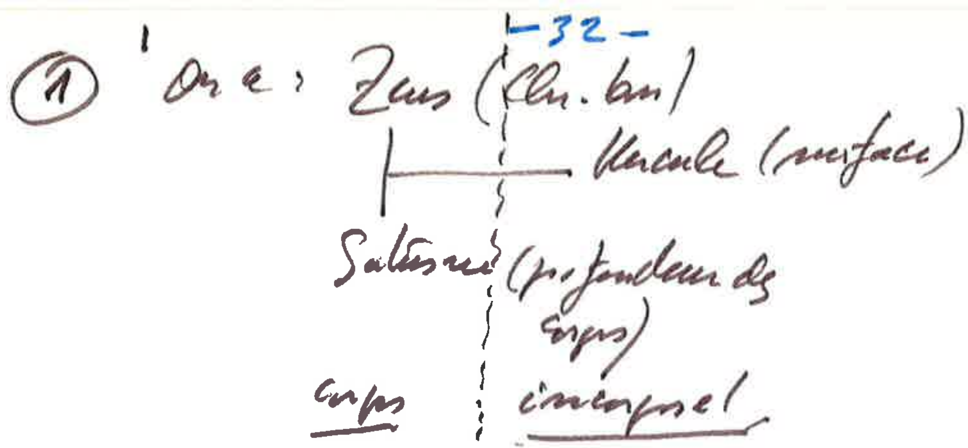
On introduit ici une dialectique:

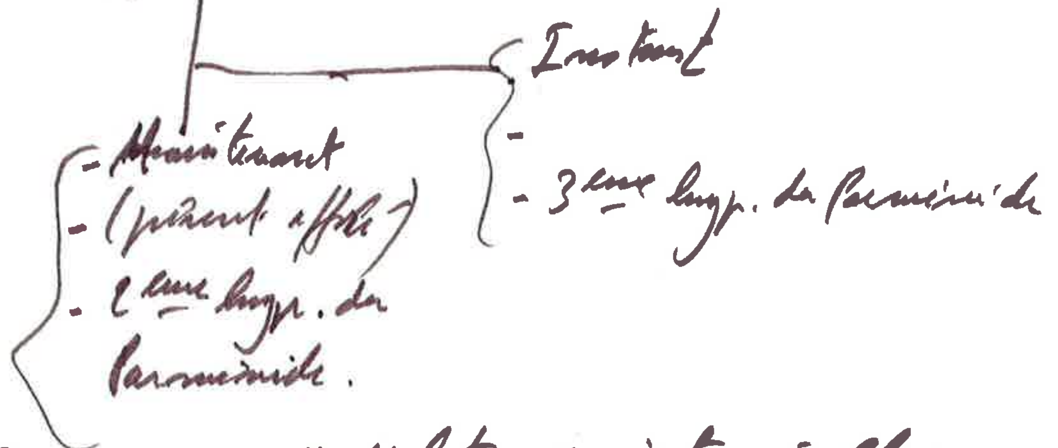


[Il faut pourtant dire qu'on ne voit nulle part expliquer un tel double mouvement interne aux mélanges corporels. Cf. alors S. 27 ?

○ Sur Aiôn, alors. Très difficile passage. On retiendra le commentaire implicite du Parménide qu'il contient.
Est aussi un renversement important par rapport au précédent du texte: Tandis qu'en effet la subversion présocratiques des profondeurs semblait présenter une analogie avec la pratique des surfaces — ici, il y a rejet de cette subversion du côté de Chronos.

3-





En un sens, cette dichotomie interne à Chronos éclaire le texte : elle justifie la triade qui règle l'ensemble de la critique du platonisme.

(Ajout : il n'en est rien, puisque cette triade est autre que celle qui règle le rapport à Platon).

O – Relever la phrase p. 193, où l'on dit que les simulacres deviennent phantasmes.

O Puis : les points 2 et 3 sont éclairant les problèmes difficiles de la possibilité du langage et du temps de la contre-effectuation. Pages importantes en ce qu'elles reprennent la problème de la G. S.

4 -

1 Thèse fondamentale : les événements rendent le langage possible, en ce qu'ils séparent langage et bruit, ôtant les sons de leur détermination corporelle.

On retrouve ici les difficultés habituelles du livre :

1/ Si l'opposition fondamentale est celle des corps et l'incorporel, comment se fait-il que quelque chose en tiers puisse être posé : le langage, qui brise la dichotomie fondamentale et la transforme en une fausse : langage / corps. On ne voit pas quel est le statut du langage : corporel, comme dans la schizophrénie (sous son aspect phonétique), ou incorporel, puisque fait de sons, et que de surcroît, l'incorporel est ce qui opère sa coupure.

2/ S'ajoute la difficulté de la thèse elle-même. Pourquoi cette opération par les événements ? On voit ici en quoi cette thèse s'oppose à la position lacanienne qui fait du langage la détermination du sujet. Le gros avantage de la thèse deleuzienne est : a/ de poser la question de l'idéal, le supposer incorporel. b/ de résoudre le trop implicite de la conception lacanienne du langage : d'où vient, de quel statut. Simplement, D. ne résout pas mieux la question, mais la suppose. Son inconvénient : opérant, ce qui fait l'incorporel ? Car il est impossible de supposer que

2 —

l'incorporel se déduise du corps. C'est même ce que D. au cœur de toutes ses démonstrations, en incorporant l'absence de ressemblance et l'impossibilité du sens à l'endroit des corps.

— "Le sens fait exister ce qu'il exprime". p 194.

---

p 195: reprise de la G.S., à partir d'Aiôn (sens).

Thèse nouvelle, rendue possible par Platon: l'I.P., n'est autre que l'Instant.

Passage très difficile où se trouve développé un premier ternaire fondamental: subversion / effectuation / contre-effectuation, ou plus probablement: G.D. / G.S / contre-effect.

Ce ternaire lui-même doublé d'un autre dans le domaine de la surface: 1/ Instant (point) / 2/ ~~[illegible]~~ (droite) [série de singularités] /

3/ frontière (surface).

Dans l'ordre de la quasi-cause: l'Instant parcourt Aiôn, atopique, extrayant de ce qu'il rencontre des singularités. Cette ligne fait frontière entre les corps et le langage (mais unissant).

Il convient de remarquer que cette "genèse" ne se confond en rien avec la G.S. et ses trois dimensions. Question d'une éventuelle analogie, sur quoi fondée?

6 – 1 On a donc : p 195 : - 35 -

(1) proposition ← sens (exprimé)

état de choses ← événement (attribut des E.C.)
(qualités physiques)

(2) l'événement se surajoute aux E.C.
2/ s'incarne dans "
3/ s'effectue dans "

≅ || Question des rapport de ces termes ?

les propositions
1/ signifient
2/ manifestent
3/ désignent

(4) qualités sonores.

p 196 : G.S. et contre-effectuation.

On trouve ici un résumé des trois opérations : G. dynamique – G. statique – contre-effectuation.

1 – G.D : les corps ... produisent ... des surfaces idéales (G.D)

2 – les événements s'effectuent dans les corps (G.S.)(?) en emprisonnant leurs singularités dans les limites de :
1/ mondes
2/ individus
3/ personnes

3 – l'événement implique qqch. d'excessif par rapport à son effectuation : contre-effectuation, bouleversant mondes, individus et personnes, les rendant à la profondeur du fond.

7 -

D'où l'existence de trois présents :

1- présent de la subversion par le fond
2- présent neutre de l'effectuation.
3- autre présent de la contre-effectuation, présent de l'opération pur effet non de l'incorporation.

Il convient de noter qu'ici les deux premiers présents sont considérés comme faits de Chronos et de la relation corps → incorporels.

D'où une question : l'effectuation, dont les p 134 semblent suggérer qu'elle est l'opération propre à la contre-effectuation (registre de la quasi-cause ?) est ici donnée (9.S.) pour un ~~effet~~ aspect de la causalité des corps. Pas clair.

Il est ici suggéré une théorie très nouvelle de la contre-effectuation. (--- à reprendre)

— Suite p 37 -

24ème Série — Cette série d'une importance extrême. Elle est la première du livre à énoncer clairement les principes de la pensée deleuzienne, et à porter sur la théorie des séries quelle est sa démarche. A relier avec l'article sur Klossowski.

D. opère le renversement résumé p 208 : On demandait d'abord à quelles conditions des événements étaient compatibles entre eux. — Mais on s'aperçoit qu'ils le sont tous et que leurs incompatibilités ne proviennent que de l'usage limitatif du ~~[illegible]~~ de la synthèse disjonctive. D'où au contraire la définition d'un usage illimitatif et positif de cette S.D.

En même temps, D. ~~[illegible]~~ avance tout un ensemble de remarques sur la théorie des synthèses.

199 — On s'aperçoit d'abord, reprenant la critique de Leibniz, que les lois logiques sont définies par rapport à la notion de compossibilité, de séries.

Puis dans un second temps, on établit que l'on ne faisait qu'un usage limitatif de ces principes auquel on substitue un usage affirmatif. (p201).

A la convergence s'oppose la divergence.

203/206 : est alors développée la doctrine des synthèses sous deux incidences : problème des mots ésotériques ; critique de Kant.

Il apparaît alors que la S.D. devient la plus importante des synthèses, elle est celle à partir d'où s'ordonne l'usage des deux autres, ceci dans le partage qui donne à la S.D. une valeur positive et affirmative.

On a :
1/ S. connective (Si — alors) → construction d'une série
2/ S. conjonctive (et) → " de séries convergentes.
3/ S. disjonctive (ou bien) → répartit les s. divergentes.

p204.

L'Instance paradoxale devient le procédé de cette divergence faisant résonner les séries hétérogènes divergentes. (p 204)

A/ Ainsi des mots ésotériques : (205)

- disjonction ⟶ ramifie
- conjonction ⟶ coordonne des divergences
- connexion ⟶ contracte des divergentes en une seule série

B/ Puis critique de Kant : (205/6) par Klossowski.

1/ En profondeur, l'identité personnelle est perdue par identité des contraires.

2/ En surface, par communication, résonance des disparates.

Ainsi :

1/ moi : principe de connexion d'une série
2/ monde : " convergence des séries prolongeables
3/ Dieu : " disjonction dans son usage exclusif/limitatif.

Ou encore :

1/ moi : principe de manifestation.
2/ monde : " désignation. (p206)
3/ Dieu : " signification.
4/ Au contraire le sens : exprimé, émane du non-sens et de l'I.P.

Ainsi :

1/ le point aléatoire devient anti-moi. (4)
2/ chaosmos au lieu d'un monde.
3/ disjonction diabolique et non plus théologique.

25ème Série. D. résume cette incidence de la disjonctive affirmative dans la notion, reprise à Duns Scot, d'univocité de l'être :

On propose un sens limité de la contre-effectuation : chaque individu doit se saisir comme événement, tout autre événement est un autre individu. Tout individu est miroir pour la condensation des singularités.

Il extrait de tous les autres événements un unique Evénement qu'il est lui-même.

L'acteur fait ici de la synthèse disjonctive un usage positif : contre-effectuation.

L'univocité de l'être (à la différence de l'analogie) est alors cet usage positif de la S.D. : l'univocité veut dire que est même ce qui arrive et ce qui se dit : attribuable et exprimable. L'être univoque insiste dans le langage et survient aux choses.

26ème Série.

Bibliographie des textes cités par Deleuze in : Logique du sens. (Incomplète).

Platon : Philèbe – Parménide – Cratyle – (p10)

Bréhier : La théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme. (p14)

Cicéron : De fato p 15

Epicure : Lettre à Hérodote (p 16)

Lucrèce : De natura rerum (p16)

Plotin : Ennéades (p16)

Lewis Carroll : Sylvie and Bruno (p21)

Klossowski : Les lois de l'hospitalité (p21)

Michel Tournier : Vendredi ou les limbes du Pacifique (p21)

Benveniste : Problèmes de linguistique générale (p 23)

Brice Parain : Recherches sur la nature et les fonctions du langage (p25)

Descartes : Principes... (p25)

Lewis Carroll : Logique sans peine (p27)

B. Russell : Signification et vérité (p28)

Hubert Elie : Le complexe significabile (p30)

Albert Lautmann : Essai sur les notions de structure et d'existence en mathématiques (p 32)

G. Frege : Ueber Sinn und Bedeutung (p42)

R. Carnap : Meaning and Necessity (p42)

Husserl : Idées (p 45)

Maurice de Gandillac : Le Mouvement doctrinal du IX au XIV siècle (p46)

P.M. Schuhl : Le dominateur et les possibles (p47)

|| E. Gilson : l'Être et l'essence (p 48)

J. Lacan : Écrits (p 52)

M. Foucault : Raymond Roussel (p 53)

W. Gombrowicz : Cosmos (p 54)

Swift : Œuvres (Pléiade) (p 58)

Michel Butor : introduction aux fragments de "Finnegans Wake". (p 62)

C. Lévi-Strauss : introduction à l'œuvre de Marcel Mauss (p 63)

| C. B. Boyer : The history of the Calculus and its conceptual developments (p. 65)

C. Péguy : Clio (p 68)

Novalis : l'Encyclopédie (p 68)

Proclus : commentaire sur le premier livre des Éléments d'Euclide. (p 69)

|| A. Lautman : Nouvelles recherches sur la structure dialectique des mathématiques. (p 69)
- le problème du temps (p 70)

J. L. Borges : - Fictions (p 77)
- Enquêtes (p 77)
- Histoire de l'éternité (p 78)

|| V. Goldschmidt, le système stoïcien et l'idée de temps. (p 78)

S. Mallarmé : Œuvres (p 80)

J. Scherer : Le "Livre" de Mallarmé (p 82)

Sextus Empiricus : Adversus logicos (p 83)

|| Franz Crahay : Le formalisme logico-mathématique et le problème du non-sens. (p 86)

E. Husserl : Recherches logiques (p 86)

A. Koyré : Epiménide le menteur (p81)

J.P. Osier : Préface à l'essence du christianisme de Feuerbach (p91)

Boltzmann : Leçons sur la théorie des gaz (p95)

Cicéron : Premiers Académiques (p98)

S. Kierkegaard : Miettes philosophiques (p98)

Georges Dumas : Le surnaturel et les dieux d'après les maladies mentales. (p102)

Antonin Artaud :
- Lettres de Rodez (p103)
- L'Arve et l'Aume (")

Louis Wolfson : Le schizo et les langues (p104)

Freud : Métapsychologie (p106)

Antonin Artaud : Les Tarahumaras (p107)

Gisela Pankow : Structuration dynamique dans la schizophrénie. (p111)

Clément d'Alexandrie : Stromates (p115)

J.P. Sartre : La transcendance de l'Ego (p120)

E. Husserl : Méditations cartésiennes (p121)

G. Berger :
- Le Cogito dans la philosophie de Husserl (p121)
- Recherches sur les conditions de la connaissance (")

G. Simondon : L'individu et sa genèse physico-biologique (p126)

Kant : Critique de la raison pure (129)

Leibniz :
- Lettres à Arnauld (134)
- Opuscules (137)
- Théodicée (")
- Nouveaux essais (p147)

Hegel : Phénoménologie de l'Esprit (147)

Bordas-Demoulin : Le Cartésianisme (148)

Apulée : De l'interprétation (149)

Kierkegaard : Le concept d'ironie (158)

Nietzsche : Naissance de la tragédie (161)

Cicéron : De la divination (169)

Joë Bousquet : - in Cahiers du Sud n° 303 (174)

- Les Capitales (177)

M. Blanchot : L'espace littéraire (178)

F. S. Fitzgerald : La fêlure (180)

M. Lowry : Au-dessous du volcan (182)

Günther Stern : Pathologie de la liberté (187)

Boèce : Consolation de la philosophie (190)

Diogène Laërce : ... (191)

Marc-Aurèle : Pensées ( )

G. Canguilhem : Le normal et le pathologique (199)

Hegel : Logique (202)

Nietzsche : Ecce homo (203)

Antinomie de la culture et du fait social (première esquisse).

Antinomie de la culture et de la société : thème classique. Pourquoi ne pas le renouveler ? — Il n'y a que le sujet, et les effets du S^a. Mais déjà, c'est trop d'espoir. Il faut oser soutenir que la parole est exceptionnelle. Le statut d'exception du fait de parole, est donc conjugué à autre chose, mais quoi ? Ce qui est certain, c'est que cette autre chose, c'est le fait social.

Selon le thème classique, le fait de culture serait l'universel, le fait social, ses actualisations singulières, contingentes. Ce qu'on n'explique pas, c'est pourquoi le fait culturel devrait prendre des formes essentiellement variées, et qui plus est contingentes. De plus, on ne relève pas assez ce paradoxe, que si le fait de culture est l'universel, il est pourtant frappant que le second sens du mot culture insiste au contraire sur l'antagonisme que la création ~~au fait social au sein duquel elle~~ s'opère. ~~On ne peut culturelle création au fait social ... URSS ou au Chili ... pas dire que la création culturelle en ... pas une parfaite illustration~~... De sorte que, sauf à éclairer ces deux sens du terme de culture, on ne peut s'en tirer. Mais justement, il faut éviter ce clivage. Posons donc :

— Il n'y a de société que sur la base d'une forclusion des lois de la parole. Tout fait social n'est que la mise en jeu d'un tel rejet, comme la perpétuation par les moyens adéquats, de cette forclusion. Il n'est... Le fait social n'a d'autre définition que d'être à la fois refus de la parole, l'effet et la causation actuelle de ce rejet. — Le cercle de cet effet-cause n'est pas ici ce qui importe. C'est cependant lui qui permet d'expliquer par exemple que le rejet de la loi soit ce d'où s'ensuit la complicité profonde dans leur antagonisme d'institutions telles que le crime organisé et la répression organisée : l'un et l'autre, au bout du compte, signifiant la même chose, et perpétuant le même silence. Pas besoin, pour en rendre compte, de chercher à l'expliquer par les procès de causation de la logique capitaliste.

Il en va à l'inverse du fait de culture : un fait de culture n'est donc au fond qu'une invocation de parole. Un fait de culture est une création de

parole, dans lequel un sujet ~~advien~~ advient comme représenté au S_2 par le lien qui le marque. Tout fait de culture est l'avènement d'un sujet barré, et qui dans la parole, dit la marque du désir, et ne dit rien d'autre.

Nous reconnaissons que les effets du refoulement sont dans la culture et dans la société, rigoureusement antagoniques : si le fait social ne procède que du refoulement, qu'il maintient tel à tout prix par la répression, le fait de culture s'effectue comme sublimation, i.e. non pas tant cette censure levée du refoulement que par la nomination de son lieu. — Mais comme le refoulement est primordialement le lieu et l'effet de l'interdit, il est légitime de dire que sa nomination le déplace créativement : dans le sens d'un avènement de sujet, d'une réalisation de désir (au sens que Lacan donne à ce terme).

C'est ce qui permet d'expliquer l'antagonisme profond du fait de culture et de l'ordre social. Le fait de culture, en tant que nomination du refoulement, met en cause, — non pas l'ordre social, mais le passage par lequel un sujet s'y implique au titre d'une renonciation à la jouissance et d'un silence délibéré.

Cependant, les rapports entre refoulement et répression dans l'ordre social ne sont pas si simples. Il est vrai que le fait social procède du refoulement, si l'on veut par là désigner ce qui est en somme la renonciation réelle de toute implication dans la maîtrise de cet ordre ; ou plus radicalement même, de ce qui fait que l'être parlant, par l'effet du langage, se trouve soumis aux effets d'une maîtrise qui le dépasse de beaucoup, et qui est le privilège du discours du Maître (laissons cela). Mais il convient d'être ici plus fin : il est vrai que l'ordre social a pour privilège la répression. Mais non plus au sens imbécile où l'entendent ceux qui le disent, lorsqu'ils tentent d'en contrer la psychanalyse. Ce que ceux-là veulent dire en effet, c'est que le secret de la théorie analytique du refoulement serait la répression sociale, capitaliste spécialement : la répression, cause du refoulement. C'est ce que Deleuze, plus subtilement que tous, a tenté de montrer, en

démontrant que la pulsion de mort est cause du refoulement, mais que, étant ce qui règle l'ordre capitaliste, c'est cet ordre qui est la cause réelle. —
Seule erreur dans cette affaire : conclure qu'on peut supprimer les pulsions de mort, tirée par la nomination d'une certaine tendance de "désir" contrôlée par une autre.

— Mais je dis tout au contraire que le refoulement est cause de la répression. J'ajoute pourtant que la répression est partage de l'ordre social. Oui, en d'autres termes, que les effets du refoulement sont divers, et que, autre est la répression sociale, autre est le travail du refoulement que constitue la sublimation culturelle.

Autrement dit, le refoulement est [~~fondateur~~] de l'être parlant, et du fait qu'il parle. La parole implique un mi-dit, qui se traduit par le renoncement du désir comme désir d'Autre chose. Dès lors, si le sujet est lové du S°, c'est comme création de sens dans la réalisation d'un désir qu'il advient, mais il ne le fait que pour autant que le désir lui-même ne se soutient que comme désir d'Autre Chose (Je simplifie ici la question de : l'Autre).

L'amour courtois ne subvertit en rien l'ordre féodal. Il ne l'abolit pas. Il n'y supprime pas l'interdit : il le renforcerait plutôt en refusant la voie de la "libération". Il n'abolit pas la répression. Il ne la conteste pas. Mieux : il prend appui sur son existence : quel sens aurait l'amour courtois dans un ordre social qui, idéalement, n'interdirait rien ? Mais, comme toute sublimation, il produit un certain travail du refoulement, qui en produit l'impossible, comme dit : il est nomination de la faille, mais d'une faille qui n'advient que d'être dite, et qui, si elle ne l'est, est rejetée, sans pourtant cesser d'avoir des effets.

Ce qui caractérise l'ordre social, c'est d'organiser l'effet de répression que véhicule avec lui l'être parlant, du fait que, parlant, il est soumis au refoulement. La répression est ce dont se couvre, se projette,

s'organise et s'agence, le rejet incontournable de son être que le parlant endure, de son statut.

En effet, les choses ici, à nouveau se dénouent : si l'on pouvait supposer que l'être parlant soit tout parole, – à vrai dire, quel sens y aurait-il à parler de refoulement ? Mais il n'en est rien. Le fait primordial du parlant, c'est au contraire que l'effet du symbolique sur lui, est un fait de rejet. Et c'est autour de ce rejet que s'organise le refoulement comme refus de la parole. Bref, un discours en tant qu'il est l'agencement particulier de la jouissance, s'ordonne à un certain réel qui est précisément ce dont il ne veut rien savoir (cf. : ailleurs). Est-ce à dire que ce soit là la cause du refoulement ? Il n'en faut rien dire. Il y a le rejet, et il y a le refoulement. Mais ces deux effets ne sont pas cause l'un de l'autre. Leur cause, c'est l'effet du S. sur l'être qui en devient parlant, (laissons ici l'analyse, fort difficile, de cette causation). Mais la conséquence très singulière qu'il y a à ceci, et qu'on discerne souvent mal, c'est que la cause de la répression, c'est le rejet. Autrement dit, la répression, que l'on a tendance à assimiler à un "fait conscient" et comme tel secondaire en tout sens de ce terme, est au contraire liée à l'effet le plus radical par quoi se constitue l'être, en tant que cet effet n'est pas de l'être, mais du rejeté primordialement. Et ce qu'on prend pour un fait de conscience, est le plus incontournable de notre existence en tant que parlants... Car il est autre famille de lien pour une part selon tel refoulement, – mais le rejet constituant de notre être ? Ainsi ~~tout~~ fort de maîtriser à son lieu et sa cause dans un rejet, non dans le refoulement, qui ne s'y ordonne en rien. (Thèse que je tiens pour fort nouvelle).

De sorte qu'il y a de refoulement : mais ni cause, de ni cause pour la répression. C'est ce qui explique cet autre fait énigmatique sur lequel Marcuse a fait un parfait contresens : que la "libération" soit pleinement

compatible avec la non-répression. Disons qu'elle en est même le meilleur agent. Toute libération, en tant qu'elle procède d'un désir des lois de la parole, et de la reconnaissance de leur existence, — ou plutôt de notre existence en elles —, toute libération ne fait profondément qu'accomplir et renforcer l'ordre social, pour autant qu'elle se constitue sur un refus de reconnaître le fait du refoulement. C'est pourquoi bien sûr l'hypothèse plus haut dite d'un ordre social libéré n'a aucun sens.

— Est-ce dire alors que la voie de la libération recule dans le refoulement renforcé ? — On aura compris que cette hypothèse n'a aucun sens, car le refoulement ne saurait être ni accru, ni diminué ! Le désir en tant que désir d'autre chose, est parfaitement indestructible, quoi qu'on le veuille, et pour quelque raison que ce soit. Or, ce qui démontre que la seule chose dont on veuille se libérer, c'est du désir. Et bien sûr, la répression réelle est là, qui fait tout ce qui est en son pouvoir pour travailler les corps à briser... En sorte que ceci n'a aucune chance de pouvoir être reconnu. Sinon exceptionnellement : lorsqu'advient par singularité, rencontre, un effet de sujet.

— Que peut-on alors proposer ? On ne saurait rien proposer. On a à mettre en le discours analytique, pour autant qu'on y est impliqué : Et à savoir que le refoulement s'adresse à l'impossible. Voilà la nomination de l'impossible, est précisément ce qui déplace l'interdit. L'inexistence du rapport sexuel ne relève pas le malheur du sexe. Elle contredit, par sa nomination, une Autre manière de réaliser le désir. Une manière qui, rejetant ce que la répression ordonne, amènerait l'amour [déployé / forcé] à la place surgir le fait du sujet. Il est bien évident qu'un discours qui ordonne la répression d'une manière telle que le sexuel corrompu y soit possible de la répression suprême, n'y laisse pas possible qu'un tel discours se tienne. Ceci n'empêche pas que le discours analytique procède d'ailleurs, de l'effet de sujet en tant qu'il reste exceptionnel.

7.10.75.

Le texte, pour le moins, ne résout pas tous les problèmes, mais il les situe aux lieux où ils doivent l'être. Questions :

– S'il y a antagonisme entre culture et société, en quoi ? Cet antagonisme est en effet d'un mode très spécial, si l'on prend l'exemple de bonnes conduites. De plus, cet antagonisme ne saurait être d'une lutte pour la victoire de domination.

– L'antagonisme entre forclusion et refoulement n'est bien sûr pas absolu. Il faut expliquer 1 – pourquoi il y a rejet nécessaire. 2 – pourquoi ce rejet prend la forme du lien social.

– De plus, il est clair que la répression se sert du refoulement, et d'une manière non contingente : faut que le refoulement ne soit absolu ! tel est son rôle. Pourquoi cet usage est-il obligé, alors qu'il ne s'explique pas le refoulement ?

– Peut-on dire simplement que le rejet est rejet de la faille ? Non. Mais pourquoi ne pas dire la faille est un rejet ? Mais ceci ne suffit pas. La cause du rejet n'est pas là. Bref, en quoi le statut de l'être parlant implique-t-il un rejet incontournable ?

– L'organisation des jouissances dans la culture (le Bien et les biens), en quoi la culture s'y ordonne telle nécessairement ? Car il est évident que l'on produit dans une société donnée. Il faut comprendre que ce n'est pas là le problème, mais que c'est pourtant important.

– Je n'ai pas développé le sens 1 du terme : culture (Lévi-Strauss). Il faudrait montrer que : interdit implique culture. Et pourquoi l'interdit-Ceci, à cause de la parole. Les deux sens de : culture se rejoignent donc au bout du compte, – mais non sans que le premier ait "engendré" le fait social entre temps. Le fait de culture est une singularité.

– Si le refoulement n'est pas localisé, qu'est-ce donc que la réalisation du désir dans le fait de culture ? – Il faut de plus examiner que la répression peut fort bien être incitable à ce travail, et ceci est à dire : dans quelles conditions historiques peut-on passer ce que le refoulement doit au sexuel ? Dans certains discours, question impossible, on pareille de mort. On ne peut évidemment dire que toute répression en vaut une autre...

- Il faut développer cette thèse que *le sujet engendre la répression* et non le refoulement. Et montrer le sens de la répression : soumission au Maître en fin de compte ? Mais ce n'est pas simple.

- Il faut éliminer le thème de la *libération*. Toute allusion à ce sujet est toujours confessionnelle, dans quelque sens qu'elle aille. Il faut lui substituer *au silence* la doctrine de l'*opération signifiante* dans le fait de culture. C'est qu'il y a des silences qu'il ne faut pas lever : c'est la conséquence précisément du refoulement, qu'il y a des silences qui sont conformes au fait de culture, aussi paradoxal qu'il y paraisse.

- La doctrine du fait de culture, c'est celle de l'*exception*, qui devra par conséquent être dépouillée de son attirail fasciste, chez Nietzsche et Kierkegaard. C'est ce que Deleuze a compris ; mais qu'il croit devoir développer dans le sens de l'ordre : en quoi il ne se trompe pas tant qu'il ne s'avoue.

- On pourra développer *les antinomies culture / société* à la manière de Kaufmann. Par exemple : le beau et le sublime. Est beau ce qui plaît à un ordre social donné. Est sublime ce qui fait surgir la beauté par un rejet d'un ordre social donné : Antigone. Ainsi, Hegel n'avait cependant pas tort, mais il n'a de sens qu'à partir de Lacan, lorsque le fait de culture est situé ni il dit l'Être : au lieu de la *séparation* d'avec le champ du Bien.

- Comment le fait de culture travaille-t-il *l'interdit* ? Peut-on dire que ce soit dans le sens d'un renforcement ? Évidemment pas. Néanmoins, il le pose bien à un certain niveau, pour en jouir : amour courtois. Quelle est la portée de cette ambiguïté ? Ainsi de l'analyse et de ce qu'on y dit de l'impossible ?

- Autrement dit, dans quelle mesure le fait de culture partage-t-il nécessairement du rejet constituant de l'ordre social ? Car il est clair que l'antagonisme de ces deux termes n'empêchent pas qu'ils se prolongent l'un l'autre.

– La causation en matière de culture.

En matière de culture, il n'y a pas de causation. L'origine n'est pas cause de son effet. On ne saurait tenir la poésie arabe pour cause de l'amour courtois, et ceci, indépendamment de toute "influence" démontrable. La causalité dans la culture n'a en effet rien à voir avec la causalité physique.

Si en effet le savoir est création, production d'une nouveauté, i.e. d'un réel qu'il détache en en faisant le tour comme d'un cercle jusque là imaginaire, mais qui de ce fait devient existant (pour autant qu'il y ait invention ne signifiant pas découverte, si l'invention est invention de la parole), — s'il en est ainsi, il n'y a pas d'autre causation dans la culture que l'acte productif du sujet parlant, dans sa création actuelle et sa passé : — Mieux encore, ce qui était là, déjà inventé, c'est le sujet parlant qui lui donne existence. Autrement dit, le sujet parlant invente sa cause, et il l'invente comme son passé. Tel est au fond le seul sens de l'inconscient. (Mais il reste ici en suspens la question du refoulé).

C'est ce que dit Kayser : ici, l'effet est cause de la cause. C'est dire que la cause est ici production, comme elle est produite, et qu'il n'y a pas d'autre cause que le sujet parlant.

Reste pour alors un problème : pourquoi la culture ? Quelle est sa cause ? La réponse est : la parole. Il y a une parole. Et c'est le seul réel que nous ayons à supposer préexistant. Aussi puisque cette supposition n'a aucun sens, et qu'elle ne prend sens que de sa production comme lieu du réel. Autrement dit : d'une part la cause dans la causation de l'opération s^te, fait essentiel, elle est produite et est produite par son agent, mais de plus, qu'elle est produite comme la cause de l'opération comme absente, i.e. qu'elle est produite comme la cause de l'opération s^te à nouveaux. On peut donc ici dégager les axiomes de l'opération s^te entièrement originale par rapport à la causation naturelle, en tant qu'elle implique une causation :

1 – Il n'y a pas d'autre cause que l'être parlant dans son actualité.

2 – L'opération de cette cause est l'opération s^te (décrite ailleurs).

3 – La présupposition de cette opinion est une *faille*, seul accès à ne pas inventer.

4 – Mais le fait de culture est production néanmoins d'une particularisation de cette faille. Cette faille même n'est *qu'après-coup*. (Ce qu'a dégagé J.D.)

~~[illegible]~~

5 – La temporalité du fait S^a est après-coup.

6 – Le réel n'est pas tant détaché comme *lieu de vide* qu'il n'est *produit* par l'acte S^a.

7 – *L'incarnation* culturelle est aussi lieu *d'inconscient*, pour autant que ce qui se dénonce est un *fait de parole* qui n'indique que comme cette incarnation même.

(8 – Tout fait de culture est primordialement un effet de sujet)

9 – La cause ~~[illegible]~~ est produite comme lieu de vide, *manque du sujet* (double génitif). Elle se modalise comme ce toujours-ailleurs. Le fait que l'objet du désir soit toujours Autre chose, n'en est que la formulation la plus nue, la plus sans-nuance.

10 – Alors, la cause est toujours *à renouveler*, puisque toujours, l'incarnation est manquée, et que la cause fuit.

11 – Le fait de culture est donc *répétition*. Mais cette répétition n'est pas retour d'un passé, mais *production d'un nouveau* qui se déplace et ne se dévoile que comme manque à la rencontre. La répétition demande du nouveau.

12 – C'est en ce sens seulement que le plus ancien est le plus nouveau : parce qu'il n'était que le même manqué, *de manquer toujours*. La répétition n'est passé qu'en tant que le passé est réincarné dans un ~~nouveau~~ nouvel acte S^a. Le passé est la reconnaissance de l'Autre dans le S^a : S^a qui représent*ait* un sujet pour un autre S^a.

13 – Le fait de culture est fait de parole dans son fond (ce qui ne se développe pas ici).

14 – La répétition procède donc du *futur* : d'une histoire à inventer où le nouveau surgira.

— 7.10.75.

L'HOMOIOSIS, LA CONSTANCE, sur l'amour et la pulsion.

Quant à l'amant et à l'aimé, on a donc deux thèses :

1 – L'amant vient à la place de l'aimé : il veut être aimé !

2 – Mais s'il en est ainsi, c'est pour autant que l'aimé conditionne qu'il y ait de l'amant : l'aimé vient à la place de l'amant. Cette seconde thèse n'est pas énoncée par Lacan : peut-être fausse ? – Je vais dire comme principe de l'amant.

Elle a l'avantage de nous permettre d'expliquer pourquoi l'amant veut être aimé : pour qu'il satisfait ainsi au désir de l'Autre, qui conditionne qu'il soit désirant lui-même. C'est pour autant que l'Autre désire que l'amant à son tour peut désirer – même si c'est comme vengeance de ce désir.

On a ainsi esquissé une doctrine générale des rapports entre amour et pulsion.

D'après le Sém. XI, la pulsion et l'amour sont antagoniques : la pulsion est ce qui fait effraction dans le registre du plaisir, elle est ce qui de la jouissance comme au-delà de ce principe, est accessible pour le sujet hors du registre de l'intérêt organisé que représente l'amour.

C'est de plus une tradition dans l'analyse de penser la pulsion comme le point objectif, poussant aveuglément dans une quête sans remède.

Mais il y a une chose au moins qui ne se dit pas : qu'est-ce que la libido, qui est pourtant le concept régulateur de la pulsion (pas de pulsion concevable en théorie freudienne, sans la libido. Il est significatif qu'il y a un point au moins où la libido est difficilement réinterprétable en termes de S_2 : c'est précisément dans la pulsion partielle.

*

Or je propose ceci, qui est nouveau, et peut-être faux.

Partons d'une théorie générale de l'Homoiosis. Ce qui caractérise l'être parlant, c'est d'être soumis par l'effet du langage, à une certaine constance de son être, ou de quelque chose dans son être. Cette constance, c'est le registre de sa jouissance, en tant que strictement hétérogène à toute naturalité. Cette constance se manifeste cependant sous deux formes apparemment paradoxales.

D'une part, il ne faut pas prendre cette constance pour un manque-à-être, mais au contraire pour un débordement de l'être : l'être anticipant de toute part les conditions de sa jouissance. Cet anticipement, est en fait la structure fondamentale de la constance : celle-ci est une production inférieure d'idéalités transfinitisantes du sujet. Ainsi il faut bien voir que cette constance n'est telle que d'une part par rapport à toute finitude du sujet (dans son corps par exemple), et d'autre part en ceci qu'elle est ce qui dépasse et ne tient aucun compte de cet être, — qui ~~[illegible]~~ s'y présente et grâce à elle, et en elle, comme l'en-deçà d'une fente qui appelle le comblement d'une perte d'abord irréparable : objet perdu d'origine, et paradoxalement.

Mais de plus, cette constance se présente sous une seconde espèce, et toujours au centre du même paradoxe de la constance dans son rapport au "réel"; C'est que les "lieux" où cet anticipement est mis en jeu apparaissent paradoxalement comme du "réel", i.e. comme des lieux de manque du réel, où peut s'opposer la figure d'un en-plus propre à les fermer, surgis comme raison d'un en-moins, qui, perdu, est appel sans remède, anticipement de la condition naturelle. Ainsi de l'objet (a), ce réel perdu, qui surgit à la place de la zone de bord du corps, sur laquelle s'articule une libido qui n'est autre que la forme freudienne de la constance.

La constance a donc deux expressions antagoniques et complémentaires (elles ne vont pas l'une sans l'autre), et qui n'est rien d'autre que la manifestation et l'enjeu de son pouvoir d'anticipement pour l'être parlant. On reconnaît bien sûr dans cette articulation, la dialectique freudienne du principe du plaisir, et de son au-delà dans la répétition. Mais de plus, pourrait s'éclairer à partir de là l'apparente trinité de la théorie lacanienne de la répétition. En effet, la doctrine lacanienne de la répétition

est (on l'a montré) réglé par un binaire fondamentalement symbolique/réel. Or, il y a dans la théorie un certain malaise :

Si d'une part en effet il est clair que le réel constitue le lieu d'achoppement du principe du plaisir (doctrine de la Chose (Sém. VII)), par ailleurs, le fait que la répétition constitue également un tel achoppement au principe du plaisir. On est à partir de là amené à se demander si le P.P. n'est pas en quelque sorte subverti par deux lieux différents et même antagoniques. Certes, il est aisé de résoudre cette contradiction.

Mais la doctrine de la jouissance ici esquissée ne nous invite-t-elle pas plutôt à penser que ces effets antagoniques sont l'articulation en effet contradictoire de l'achoppement symbolique au lieu d'articulation de cet achoppement, en tant qu'il est le manque du réel ? Ici, en somme, les contradictoires à nouveau se rejoignent, et c'est l'effet transfinisant du symbole qui se trouve au plus proche de l'effet de manque du réel, qui trouve en lui sa seule ressource. Car le moins-un ne peut avoir d'existence que sur la base de la supposition d'un tel fait, dont le transfini du symbolique trouve seul capable de nourrir la faille.

*

De ceci que déduire ? — Que le champ de l'Humain se trouve conditionner ses deux effets de divergence, en deux achoppements différents. (Mais ceci cependant n'est peut-être pas encore assez précis). Ainsi il faudrait dire que le champ de l'amour en tant qu'inexistence des rapports idéalisants au 3e, est ce qui ouvre la possibilité de la jouissance, comme achoppement spécifique du réel, de ce champ. Ceci exigerait une profonde réélaboration du concept de jouissance, qui nous amènerait à montrer par exemple que la jouissance est d'essence éthique. On lira, plus radicale-

ment, que c'est aux effets du S^a qu'il faut la référer, dans la mesure où la *libido* n'est que la traduction abstraite de l'effet homéostatique du S^a sur l'Être qui en devient parlant. A partir de là, on montrerait que, si la perversion est bien transgression du champ du plaisir, elle ne l'est certes pas comme naturalité, ni image de métaphore. Elle est certes voilée au mieux dans l'objet qu'elle détache, et dans le manque qu'elle entraîne (*Lacan*); mais surtout elle est à penser primordialement comme l'effet d'[illegible] qui a lieu dans l'être parlant, l'effet [illegible] (en sens contraire) du symbole. C'est le symbole, en tant qu'il porte l'Être parlant hors de toute limite, qui est déterminant de la perversion, et ceci à partir de ce champ de négativité dont le fantasmel, comme l'amour, s'articulent. Simplement, *l'amour* en est la forme *peut-être* la plus constante, *et la plus homéostatique*; encore ceci n'est-il pas certain, et dans tel Être s'élabore autrement.

(Et de même pour le désir, et le désirant, bien sûr).

—

29.9.75.

Principes sommaires sur l'analyse et la pratique de la psychose.

On entend à tout bout de champ parler de psychanalyse des psychoses. La confusion des esprits sur cette question est époustouflante. A l'exception de Deleuze qui est éminent d'une clarté de pensée exceptionnelle et qui ne cache pas ce qu'il en pense (ce qui est une qualité très rare), tous les autres patouillent. Et Lacan se tait. Même J.D. va jusqu'à tenter d'analyser des psychotiques! Quant à M. Lévy, il objecte de la manière suivante: on ne doit pas accentuer la distinction entre forclusion et névrose, car dans la pratique, il arrive souvent que l'on y passe. Et dès lors, quelle pratique pourrait-on avoir avec quelqu'un qui va faire un tour dans la psychose?

Cette position résulte d'une forme de confusion mentale: c'est précisément parce que dans la pratique les choses ne sont pas tranchées que l'on doit d'autant plus fermement faire en sorte que la théorie soit claire et distincte. Car la théorie est un guide pour la pratique, et si ce guide manque, la pratique ne peut que s'égarer dans le magma du vaste monde.

C'est pourquoi je crois nécessaire ad usum delphini de mettre quant à moi mes idées au clair sur ce point par quelques principes clairs et distincts que voici.

*

1 – Qu'est-ce qu'une analyse? – Il n'y a d'analyse qu'à partir du Nom du Père. Analyser, c'est opérer la régression des impasses imaginaires dans lesquelles le sujet s'est constitué, et, moyennant cet événement de parole, opérer la coupure (de la castration, de l'interprétation), dont choit quelque chose comme un réel impossible qui représente ce que le sujet est véritablement, au titre de ce que le réel a dû au symbolique dans sa constitution (représentant de la représentation). Toute analyse est le chemin qui mène le sujet, selon les voies du désir, à l'avènement du désirant et à la chute de la cause dont il se constitue comme séparé; coupé des illusions et de la fausse sécurité des mirages de la demande de l'Autre qui le maintenaient dans la (théorie de la supposition).

Une analyse ne procède donc jamais que de la présence déjà-là du NdP, comme condition de la parole. Une analyse ne crée pas la parole, elle s'accroche aux impasses du refoulement, non certes pour abolir le refoulement, mais pour que ce que celui-ci est comme refoulement primordial se déplace dans le désirant.

dans une *autre* pratique. (Satisfaisons-nous de cela, qui ne suffit pas).

Pas d'analyse qui ne procède donc de la Bejahung du NdP. et qu'elle ne saurait
inventer. C'est ce que signifie que l'analyse soit remémoration et en ce sens, non
pas invention : elle est retour à la garde de la Mémoire. Ce qui a la Mémoire
a la garde, c'est le NdP. Et la Mémoire n'existe que de lui. C'est le NdP qui
est cause de la garde de la Mémoire. La Mémoire est l'intériorisation collective
qui prend garde à l'appel du NdP, pour cette simple raison qu'elle vient de lui ;
et qu'elle ne fait ainsi que garder et prendre garde à ce qui est sa cause. La
remémoration dans l'analyse, c'est la garde du NdP. Le sens de la régression
n'est pas autre : régresser, c'est régresser aux *conditions* du sujet, la régression
n'est rien d'autre que le mouvement inverse de l'intériorisation qui
re-garde la condition qu'est le NdP. Dans la régression, le sujet re-garde le
NdP dont il a reçu l'appel. C'est en quoi l'analyse n'invente rien : elle
n'est que la re-garde jetée sur le seul réel qui inaugure un sujet,
mais [illegible] qu'elle ne saurait inventer.

2 – *Le NdP. étant forclos dans la psychose, il ne saurait y avoir de
psychanalyse des psychoses.* Une traduction approximative de ce point est la théorie
freudienne de l'absence de transfert dans la psychose. A quoi aussitôt les bons
esprits objectent que le psychotique est capable de sentiments, et même de [illegible] de
pulsion ... Qui a jamais nié qu'un être parlant fût capable de passion ? – Mais
le transfert est autre chose.

3 – Le transfert désigne l'opération du retour dans la remémoration, à la
garde du NdP. Il n'y a de transfert que de parole, le transfert suppose la parole,
et l'inverse, *dans la limite* où la parole est attendue par l'appel du NdP.
i.e. que le transfert suppose le NdP affirmé ; ayant fait appel, et le transfert
est le mouvement de ce retour du NdP dans la remémoration où advient le
désirant.

4 – Dès lors, dire qu'il n'y a pas de transfert dans la psychose, ne veut rien
dire d'autre que ceci, que le ~~[illegible]~~ psychotique, – et pour cause, – ne saurait
faire retour à la garde du NdP, pour la raison que, de sa position même,

il suit que le N d P ne lui a jamais été affirmé. Comment pourrait-il inventer lui-même ce qui ne peut s'inventer par soi ? Car d'une part le sujet n'est pas cause de soi, mais il est causé par l'opération du S., et d'autre part, la condition de l'invention, c'est le NdP : le NdP est ce à partir de quoi est inventé ce qui le redémarre. Invention et découverte se nouent d'une manière assurément fort complexe, et on ne saurait simplement dire que Freud invente l'analyse et découvre l'ics. Le rapport est moins simple.

5 - Le NdP ne s'invente pas par soi. Nul ne saurait inventer le NdP par soi, quelque suppléance qu'il lui donne. Or si la psychose est bien causée par sans une suppléance à l'absence du NdP., cette suppléance ne suffit certes pas à y faire invention.

6 - Ce qui distingue l'intervention interprétante de l'analyste d'avec l'opération du NdP., c'est que la première ne fait que recevoir ce NdP. Elle est élucidation de ce qui résulte d'ignorance pour le sujet, de sa constitution, tandis que la seconde est précisément ce qui inaugure un sujet comme tel. La première opération le suppose assurément déjà joué.

7 - Dès lors, il est clair que toute intervention interprétante dans la psychose reviendrait vainement à tenter de traiter le lieu du possible : que veut-on obtenir d'une méthode qui n'a de sens que précisément à partir de cela même dont la psychose fait le manque : ce NdP que l'interprétation suppose affirmé.

8 - Que pourrait être dans ces conditions une pratique de la psychose ? Et que ne saurait-elle être ?

9 - Cette question revient donc à la suivante : comment pour un psychotique opérer l'intervention signifiante qui fasse pour lui advenir le NdP ? La question d'un traitement possible de la psychose se résume à ce seul point, de faire advenir le NdP pour le psychotique. Est-ce dire que ceci fait, on est à se tenir quitte de l'acte ? C'est une lourde question, qui ne doit cependant pas dissimuler cette autre : à quel acte se soumet-on lorsqu'on s'engage à intervenir dans un traitement pour le psychotique ?

10 - Ceci dit, il est clair que dans ces conditions, un tel acte n'est pas l'acte analytique. Quel rapport cet acte entretient-il avec l'acte analytique? Sont-ils coimpliqués? Ou au contraire sont-ils incompatibles? L'intervention nommante qui fait advenir le NdP pour un (sujet), est-elle compatible avec la condition de l'acte analytique, qui situe celui-ci dans la dimension du retour, comme retour à ce NdP affirmé préalablement?

Questions que l'on se gardera de trancher à la légère, ni dans un sens, ni dans l'autre.

11 - Si donc ce que je dis est exact, l'intervention fondamentale de la pratique de la psychose est la nomination, ajoutant le NdP sous la figure inversée de l'appel qui en résulte. C'est ce qu'opère M. Klein avec Dick. L'intervention de M.K. sur Dick n'est pas d'ordre interprétant, mais nommant. Ce qu'effectue M.K. sur Dick, c'est précisément la nomination jamais donnée et qui fait que D. advient enfin à l'Être, sous la forme immédiatement inversée d'une demande. La nomination avec la demande comme inversion des sens. Dès lors, l'objection deleuzienne à l'analyse cesse d'en être une, car elle est vraie. Il est exact que M.K. outrepasse les limites de l'acte analytique en intervenant auprès de D. comme elle le fait. Mais c'est là sa vertu. Et nous posons la question : pratique pour pratique, que doit-on attendre à cet égard de la pratique schizoanalytique, si celle-ci se veut expressément refus de la fonction du NdP, et rejet de l'ordre symbolique? La critique deleuzienne de l'intervention analytique dans la psychose est parfaitement exacte, mais on attend ce que, théoriquement, la dite critique a l'intention de produire en cette forme?

12 - Dans ces conditions, si l'acte analytique n'est pas cet acte de la pratique de la psychose, qu'ont donc à y faire les psychanalystes? Réponse, pas plus que n'importe qui. Autrement dit, il est essentiel que les analystes daignent s'apercevoir que, lorsqu'ils s'occupent de psychotiques, ils outrepassent les limites de l'acte analytique; et ils doivent en conséquence repenser très ferme-

ment la question de savoir à quel titre, si l'acte est analytique, ils s'autorisent à cet outrepassement ? Est-ce pour le Bien social ? Par amour de la souffrance ? Par amour de la folie aujourd'hui fort à la mode, puisqu'elle se porte désormais en postiche ? Ou quoi alors ?

Les analystes sont-ils en mesure d'expliquer, à partir de leur acte analytique, ce qui les porte à outrepasser le non-agir essentiel à l'accomplissement de celui-ci ? Ou bien leur explication en vaut-elle une autre, i.e. pas mieux ? Telle est bien la question qui incline G. Deleuze, et l'on pouvait au moins lui savoir ce mérite immense et que pour ma part je ne cesse de lui reconnaître : celui de nous faire clairement et distinctement savoir ce qui n'est pas l'acte analytique. Dès lors, l'affrontement de notre discours avec le sien est clair et distinct lui-même, et n'a plus lieu d'être dissimulé ; les conséquences éthiques de l'analyse en tant qu'elle procède des lois de la parole ne sauraient être les mêmes que celles d'un discours qui se définit explicitement de vouloir les refuser ... Je n'en dirai pas plus, sur le sens de ce : vouloir.

13. Des ces questions auxquelles il n'y a pas lieu de s'empresser de répondre, tirons au moins cet argument : si l'analyste est intéressé à quelque titre par la psychose, c'est pour autant que les lois de la parole y sont précisément rejetées dans leur principe même. Mais il ne faut pas de ceci conclure froidement que l'intervention de la nomination inaugurale du NdP soit identique à l'intervention interprétante dans l'analyse. Autre chose est de faire advenir le NdP. pour un (sujet), autre chose est de réunir les conditions de la signification qui portent un sujet devant cette seule vérité qu'il savait déjà : que le NdP l'avait en sa garde.

Mais il reste que c'est bien les lois de la parole qui, ici comme là, sont ce qui leur importe dans une intervention dont je montrerai à nouveau qu'elle outrepasse le champ de l'analyse.

14. Comment donc l'analyste peut-il être intéressé aux lois de la parole, là même où elles sont rejetées ; faut-il alors penser que la position de

l'analyste contrevenait les conditions de l'acte analytique ? C'est une grave question. Car alors, qu'est-ce qui le mène à limiter sa pratique au non-agir qui la constitue ? — Je ne suggère rien ~~[illegible]~~ d'aucune extension pratique de l'analyse. Je vais au contraire directement là-contre. Mais j'interroge sur le sens de ce non-agir en tant que constituant de la pratique de l'analyste, et sans doute du désir de l'analyste.

Est-il alors certain que les lois de la parole en tant qu'elles sont hors de notre champ rejetées, nous importent au titre de ce même désir ? — Si non, quel est donc le rapport entre ce rejet et l'acte analytique ? — Si oui, qu'est-ce qui porte l'analyste à faire du non-agir la condition de son acte ? A quoi que je me garderai de trancher déjà.

15 – D'où la question : qu'est-ce donc que les lois de la parole, et quel acte adéquat autorisent-elles, là où nous avons affaire à leur rejet ? Quel désir est impliqué dans un tel acte à leur endroit ? Et par conséquent, si nous devons bien penser que l'analyse dans sa pratique n'est pas sans avoir affaire à un tel rejet (par exemple dans la fonction des ~~[illegible]~~ sciences), en quoi l'acte analytique y porte-t-il remède ? Et par la voie de quel désir ? Et de quelle adéquation à ce rejet ? Car la question décisive est en effet celle-ci : qu'est-ce qui était adéquat à la nature des lois de la parole ? Or cette adéquation, l'acte analytique autant qu'il supporte ce paradoxe de s'accomplir dans le non-agir, montre que ses voies n'ont pas la moindre évidence... Problèmes à résoudre donc.

16 – Quoi qu'il en soit, revenons à la psychose et énonçons quelques points pratiques qui résultent de ce qui précède.

Si un acte est possible à l'endroit de la psychose, et qui ne soit pas l'acte analytique, (on a même montré qu'il ne saurait l'être), il est clair que dans ces conditions, la pratique de la psychose n'implique pas qu'on soit analyste.

Que faut-il donc alors pour cela ?

— Il suffit que quiconque s'y implique, sans qu'on ait à lui en demander raison, se débrouille, il n'y a pas de meilleur terme, d'une maniè-

en telle que, sans même à l'occasion être averti de son acte, — il suffit qu'il relève de l'autorité du psychiatre, opère la communication. À cette seule condition, qu'il soit comme sujet impliqué d'une manière telle qu'il opère la communication, quoi qu'il en soit de ce qu'il sait de ce qu'il fait, — il est fort à même d'intervenir pour le psychotique en sorte que son impasse de structure se dénoue. C'est bien ainsi qu'opère un B. Bettelheim, qui n'est bien sûr pas analyste, pas plus que la plupart de ceux qui d'ailleurs sont impliqués dans cette pratique; à quoi bon les nommer tous?

Et qu'importe dès lors ce qu'ils savent de leur acte, pourvu que celui-ci s'accomplisse en quelque façon?

17. Mais il est bien clair que, pour autant que les lois de la parole sont ici en jeu, et pour autant que l'analyste est par l'analyse, — la sienne, averti de leur incidence pour l'être parlant, il ne saurait pas autrement [illegible] il serait plus commun que dans l'acte que qui s'implique dans une telle pratique soit averti de ce que l'analyse a à dire de la fonction du Nom-du-Père et de l'incidence du symbolique. Mais on ne saurait aller au-delà de ce : [illegible] mieux, qui est ici insuffisant. Ajoutons que l'analyste qui à l'occasion se trouve s'impliquer lui-même dans une telle pratique, ce n'est dès lors (?) [illegible] à la même enseigne : ce n'est que pour autant qu'il serait intimement adéquatement aux lois de la parole qu'il y aura quelque enseignement, — mais rien de plus. Ce n'est pas "l'analyse" qui comme telle ici le garderait. À la rigueur la sienne peut-être, mais dès lors au seul titre de particulier. Et, [illegible] nullement au titre du désir de l'analyste, mais simplement de ce seul particulier pour quoi il s'estime intéressé à la pratique de la psychose, ce dont l'analyse dans son acte ne peut rien lui dire.

— Il reste alors à examiner la question cruciale que suscite ici [illegible] mieux : quel rapport y a-t-il entre le sujet des lois de la parole, et la pratique de la parole dans l'analyse?

Sur la métaphore des sexes dans l'inscription phallique.

Quant à l'inscription dans la fonction phallique : traditionnellement la question se posait de savoir ce qui consignait de cette inscription comme effet de nature. Ici, c'est la position de ~~la femme~~ en tant que parlante qui s'imposait. C'est certainement juste. Mais il apparaît nécessaire de poser deux prémisses.

1. L'une qui est acquise de longtemps, c'est que le paradoxe du rapport au
...ne seulement les femmes. Ce paradoxe
...de la castration à la nécessité
...<u>impose</u> dont la castration fait l'objet
...ne saurait ne pas être cette refente,
...opération d'un -1 qui le retire
D'où le <u>paradoxe</u> de sa place dans
...jeté au monde. Le <u>second</u> pour
...dans la <u>mise en jeu de ce paradoxe</u>
...classiques : pourquoi la fonction du
...rencontre de grandes difficultés à la
...est nécessaire que l'opération de
...corps, le second se trouve, sans
...(après-coup) particulièrement
On remarque ailleurs que le
...pas un obstacle : il est de la nature
...-nication, i.e. à partir d'une
...raison tenant au statut de fiction

FQS et jouissances

...est autre : elle est de savoir
...résultant du rapport au terme
homme, femme. On s'aime-

(...)
...vait pas jusqu'à présent à expliquer sur quelle base, par quelle raison, ce clivage des jouissances s'adonnait à la "différence" sexuelle. On peut donner cette

Vienne début de siècle et le scandale de Freud.

Vienne fin de siècle : et si l'on proposait plutôt : Vienne début de siècle ? Ce qui est-ce qui se joue à Vienne 1890-1920, sinon la naissance d'une culture qui est la nôtre ? École de Vienne en musique et mathématiques, Gödel, Carnap, Wittgenstein. Esthétique du Blaue Reiter, Kandinsky. Freud enfin. Comment voir dans tout cela une fin de siècle, quand la décomposition qui est à l'œuvre dans le milieu viennois est la mise en jeu inaugurale de la nouvelle culture : la culture ... ?

qui s'y joue pour nous ?
... : est-ce la décadence de ... ont répondu. Et Freud lui-... paradoxe. Mais est-ce bien sûr ? ... -ils pas dans le même sens ? ... sur ses contemporains. Qu'est-ce ... qu'on n'est nullement la ... le sexuel n'existe pas, et qu'il a du sexuel qui ... partir de la ... sexuel. Il n'y a pas ... bisexualité se fait à la ... s'oppose. Et tel est bien le sens ... semblent reprendre tout de l'idée de ... Schwimmer ; il y a ... F. s'oppose absolument ; ... du monde. Car c'est tout à ... mieux : qu'il ... de cette bisexualité. Or c'est ... chaque fois qu'il ... avec Fliess. — Et avec ... de cette rupture.

F. : c'est de démontrer le ... que F. démontre, c'est que ... sexuel ... – bien au ...

... le sexuel ne saurait ne pas être soumis à un tel effet de refoulement

Vienne début de siècle

Les deux sens du réel et leurs conséquences.

Le réel est un terme qui, par l'effet de notre travail, est capable de prendre plusieurs sens, antagoniques et nécessaires.

Au sens le plus classique, le sujet est coupure dans le réel. C'est ce que nous disait Melman à propos de notre identification du ~~moi~~ sujet avec le rejet de l'affirmation première. Ainsi, le sujet, bien loin d'être le réel, est au contraire ce qui s'y présente comme une effraction, quelque chose qui y est absent, et qui ne peut se métaphoriser qu'à partir de ce qui, du réel, fait la fente. Le sujet est métaphorisé comme coupure à partir des coupures du réel. Ceci suppose que, n'étant pas de métalangage, il ne soit de métaphore qu'"impropre", i.e. que déplacée à partir d'une "matière" qu'elle relève (ce n'est pas la matérialité du S^a).

~~Mais, par un effet de déplacement multiple, on peut aussi dire que le sujet est dans~~

Dans une telle perspective, il faut souligner que c'est précisément ce qui définit l'être parlant : d'être la béance qui n'est pas du réel. La béance, le vide, sont les formes de la subjectivité les plus radicales, elles sont ce par quoi l'être parlant se démontre coupé du réel, étranger à lui. Le psychotique nous montre cette béance de l'être parlant sous sa forme la plus pure. C'est là ce en quoi il se démontre soumis au symbole. Il est donc faux de dire que le psychotique est dans le réel. Simplement, il ne lui reste de parlant que la béance du symbole, — sans la parole qui le relèverait de cet effet de coupure absolue : l'angoisse.

Mais en un second sens, il est apparu que le réel, c'est aussi le fait même de l'être parlant. C'est ce que j'ai produit comme le réel du symbolique. Ici, le fait qu'il y ait de l'être parlant, c'est le réel. Le réel désigne ici le fait de l'incontournable. Il veut dire qu'il n'y a de réel que cet effet de coupure par quoi un parlant en vient à ne pouvoir plus se dégager de la parole. Pris aux rets du symbolique, il ne peut qu'en subir les effets.

C'est dans ce sens ~~..~~ seulement qu'on peut parler de réel pour le psychotique.

Mais alors au second sens, cette conception du réel [illegible] (2) nous introduit
à quelque chose que nous pouvons métaphoriser en termes néo-platoniciens :
c'est parce qu'il y a ce réel [illegible] dit l'être parlant qu'il y a pour lui d'autres
réels que celui-là. Autrement dit, il y a une hiérarchie des réels : est réel
ce qui, à un titre ou à un autre, constitue un incontournable pour le parlant,
en tant que cet incontournable est une forme de l'incontournable du réel du
symbolique. Ainsi, l'objet (a) est réel pour autant qu'il est un impossible
où se condense la question de la jouissance pour le parlant. Et la plus-value
est un réel pour autant qu'elle est le lieu où se rencontre nécessairement
l'effet du discours du maître comme effet de manque sur la jouissance. Le plus-
de-jouir est l'envers de la plus-value. Mais ces deux réels ne sont pas également
étagés ; et ils ne sont réels que pour autant qu'ils sont une mise en jeu
du réel du symbolique : l'existence de l'être parlant dans les réseaux de la
jouissance.

Mais dès lors, le concept de réel subit une acte-mutation, solidaire
à ce sens (2) mais assez distincte. Au sens (1), le sujet comme faille
et impuissance est manque au réel. Mais, si au sens (2) le manque du
réel du symbolique se présente comme l'impossible qui inscrit sa traduction
principale dans le (-1), — alors, le réel, c'est le manque. Dès lors, est
réel ce qui précisément se présente comme manque, trou, absence, bord,
impasse, etc., soit ce qui précisément ne serait pas le réel au sens (1).

Dans ce second sens, il n'y a dès lors de réel que ce qui fait bord.
Et n'est réel pour le parlant que cela. Il n'y a donc de réel ici que ce
à partir d'une praxis, soit que à partir de ce que toute de [illegible] une
impossible. C'est à ce seul titre qu'il y a un sens à dire que la physique,
e.g., comporte un réel : non pas parce que la "Nature" est le réel, mais
parce qu'une praxis y détache un impossible où se met en jeu le réel du
symbolique. C'est ce sens (2) du réel qui devient pour nous dominant

La fin de l'analyse et son infini. — Apories.

En ce qui concerne la fin de une analyse, on se trouve pris toujours dans un certain nombre de difficultés, dont le problème de l'analyse infinie témoigne. D'une part, il est tentant de supposer qu'une analyse n'a pas de fin. Cette position « romantique » a un sens politique précis, — et un sens subjectif encore plus précis. Il s'agit en somme d'assurer que si l'analyse est infinie, alors, comment peut-on exiger des critères de fin d'analyse? Personne ne peut donc reconnaître un analyste, sinon celui qui s'autorise à une telle position. — Cette position dissimule en fait un rejet de la loi en tant que celle-ci implique qu'il n'y a d'acte que moyennant une reconnaissance. Il s'agit de se dérober aux implications de cette reconnaissance: l'effet de la castration. (Cette position est celle de Clavreul).

Devant une telle difficulté, on n'a pas manqué d'exiger un « il faut bien » qui consiste au contraire à poser le principe d'une fin de l'analyse. Mais alors, sur quelle base assurer cette fin? C'est bien à quoi correspond l'institution analytique: trancher non pas dans le réel, mais précisément en l'instant, dans le semblant, de ce qui est analyste ou non. A quoi rejoint le problème de l'analyse didactique. On ne s'en tient certes pas là. Et on en vient ainsi à formuler que l'analyse didactique est précisément celle où l'analysant reconnaît que son analyse n'a pas de fin: ce qu'on appelle la passe. Ce qui se définit de la formule: je croyais que c'était passé; par quoi il apparaît après-coup que — ça ne l'était pas, et que cette passe est infinie, mais dans la surprise. Mais alors, comment trancher de qui est dans cette passe? Celui qui le voit? Celui qui le reconnaît? — On pourrait répondre que c'est le mouvement accompli de la précipitation: mais il est clair que ceci ne suffit pas, puisque cette précipitation signe précisément le travail d'identification que l'analyse a à défalquer pour que de l'analyste advienne.

Même problème du côté de l'Autre: à quel titre une reconnaissance donnée assure-t-elle qu'il y a bien un acte? Le [illegible] bon sens sans doute, et il est vrai qu'on ne saurait aller plus loin. Mais que signifie de s'autoriser? — le sens interne? Il est à en juger s'il n'y a pas de vrai sur le vrai?

Ainsi que l'exigeait la tradition de S. Ferenczi. En somme, plus rationnelle en principe que celle de Clavreul, puisqu'elle ose dire son acte, et qu'il y a acte à juger, et que tout acte implique jugement, donc de trancher.

Nous aurions bien sûr une troisième solution, qui concilie habilement les deux précédentes : est analytique tout acte analysant, au coup par coup de ce qui est réalisé d'analysant par le sujet. Et le passage à l'analyste s'opère dans la particularité pour qui en prend la charge, quitte à ce qu'il s'aperçoive après-coup que ce n'était pas fini. D'où le bon sens, de reprendre une analyse, en passe de devenir infinie dans le meilleur des cas. Mais cette position ne dit rien ni de ce qui est analytique dans l'acte analysant (à partir de quelle coupure ?) ni des effets de rupture qu'il y a à passer à l'analyste, si c'est là un acte. Cette position, en gros, celle de J.D. ?

Ainsi, un examen s'impose à nouveau de ce qu'est l'enjeu de la fin de l'analyse, finie ou infinie.

Qu'est-ce donc que le procès d'une analyse, quant à l'acte ? Peut-on penser que ce soit la levée d'une ignorance ? Si ce n'est suffisant, est-ce au moins définissant d'un aspect déterminant de l'acte ?

— Je pose quant à moi que toute analyse — ce qui est universel courant — comporte comme sa possibilité inconditionnelle et absolument propre, la dimension d'un rejet, sans lequel l'analyse ne pourrait même exister. Le parcours d'une analyse n'affronte rien d'autre que la possibilité de ce rejet. Et il n'est pas exclu que toute analyse se termine sur une telle butée.

Quelle est donc la structure de ce rejet, que signifie sa possibilité ? Comment dès lors une analyse est-elle possible qui s'achève autrement ? À quel prix s'assure une analyse qui peut être dite didactique, et qu'est soutenue comme telle par un sujet dans la passe ? Que signifie qu'un acte ait lieu sur un tel fond ? — Qu'est donc l'infini d'une analyse dans de telles conditions ?

Clivage de Spinoza, et de quelques positions à cet égard...

Il faut clairement distinguer dans l'approche de Spinoza deux versants principaux, que Deleuze a fort bien examinés : le versant du système, et le versant du discours implicite. On verra plus loin les conséquences de cette distinction. Mais il faut d'abord noter que cette distinction n'est pas purement externe, mais qu'elle est impliquée par le seul même du texte de Spinoza, et qu'elle est donc rien moins que gratuite. Le texte de S. est en effet établi en deux régions dont la caractéristique est d'être hautement conflictuelles, et contradictoires l'une avec l'autre. Cette contradiction est-elle un échec de Spinoza, ou au contraire son succès ? C'est ce qu'on verra par la suite.

Il faut donc d'une part clairement distinguer le système : lequel a pour caractère principal l'immanence de Dieu, et corrélativement, le nécessitarisme, où tout ce qui advient ne le fait que comme nécessaire, non impossible.

Mais ce premier versant entre en conflit avec le second, celui de ses conséquences éthiques. La principale thèse éthique de S., c'est celle de l'illusion de la conscience. La C.S. est abusée et n'est que illusion sur ses déterminations réelles, lesquelles sont l'inverse même de ce dont elle se fait l'illusion.

Dès lors, l'éthique consiste dans un renversement de l'illusion et l'éradication du fait d'illusion. Il s'agit de rétablir dans la connaissance l'ordre vrai de la détermination réelle, la connaissance est l'idée adéquate de la détermination réelle.

Mais ici se présente ce grave paradoxe : si Dieu est immanent à la nature et si tout est nécessaire, — comment peut-il même y avoir de l'illusion ? Comment l'illusion, ce manque de nécessité, est-il même possible ? Il apparaît alors que la doctrine de l'illusion renverse le système, qu'elle lui est ou [illegible] impossible ou contradictoire, — ou ce qui est plus grave encore, regrettable.

Quant à ses conséquences éthiques, elles sont elles-mêmes ou inutiles ou contradictoires et paradoxales, voire scandaleuses.

De sorte que la doctrine de S., — Je n'ai pas dit son système, car sa doctrine est l'unité de son système avec sa conséquence éthique, ne peut susciter que la *passion*.

Soit le problème de l'illusion en effet. Si tout est nécessaire, l'illusion est impossible. Il ne peut y avoir de place pour ce faux-être qui manque au nécessaire. Il n'y a pas de place à l'illusion dans la pure nécessité. On dira alors l'illusion existe, et c'est le système de l'immanence qui est inadmissible. Dieu ne peut être immanent partout s'il y a de l'illusion quelque part.

— On dira alors, il faut supposer que *Dieu soit trompeur*, et que son immanence est la marque de sa malignité... Or, le Dieu trompeur est *précisément* ce dont S. ne veut rien savoir, s'opposant ainsi à Descartes. De sorte que dans cette seconde hypothèse, le système de S. n'est soutenable que moyennant cela même qu'il rejette : la tromperie en Dieu... On va y revenir.

L'illusion est donc *impossible*, si Dieu est immanent. Et dans ces conditions, l'éthique de S. est *contradictoire* avec son système. Mais il y a plus grave. Admettez en effet que par quelque artifice, vous arriviez à penser contre la cohérence de la doctrine ; alors la doctrine de l'illusion est regrettable, et c'est la chose la plus *regrettable* du monde que l'illusion soit *levée*. Supposons en effet que, tout étant nécessaire, un homme doive apprendre de son illusion levée qu'il doit mourir demain ; et que le report en soit impossible. Quel sens y a-t-il dans ces conditions à lever l'illusion ? Celle-ci n'est-elle pas après tout le voile bénéfique dont peut se réchauffer un temps l'enfer d'une vie ? Il est alors regrettable qu'elle soit levée, eu égard à l'absolue nécessité, et que pourrait-on souhaiter sinon de la préserver ?

— Dès lors, comment interpréter l'étrange désir de lever l'illusion qui anime S., si d'autre part nous *n'oublions pas* la perspective du nécessitarisme qui le conditionne, dans l'hypothèse de la cohérence de sa doctrine. Un tel désir est éminemment bien de nature à soulever plutôt qu'à apaiser la passion... Car que pourrait-il résulter de la levée de l'illusion sinon la *passion de la [illegible]*

la plus absolue pour celui qui est la cause de cette nécessité ? Et pour celui qui s'amuse à en lever le lièvre ? — Si S. suscite la haine, c'est l'effet même de ~~[illegible]~~ doctrine, en tant qu'elle noue la reconnaissance de la nécessité avec la lucidité des illusions qui la dissimulent.

Mais alors, comment l'amour de Dieu est-il ici concevable ?

Et comment la lucidité de l'illusion peut-elle être de nature à accroître notre puissance ? Si tout est dit, tout est joué en Dieu ?

Et comment l'amour peut-il de nature à en résulter, sous prétexte qu'il nous porterait vers ce qui accroît notre puissance ? Comment un Dieu tel qu'il ne nous permette au bout du compte que notre destruction dans la lucidité de l'illusion serait-il même, à l'intérieur du système, de nature à être aimé, puisque c'est la haine qui est suscitée par la promesse de destruction de nous-même.

Il faut donc que Dieu dans cette hypothèse de la doctrine, ne suscite que notre haine, et non notre amour. Dès lors, la doctrine est contradictoire ; ou sinon, de quel amour s'agit-il là, sinon de l'amor fati ? Qu'est-ce alors qu'aimer son destin si aliéné — c'est la destruction prochaine néanmoins.

Dès lors, la conséquence éthique de la lucidité de l'illusion est contradictoire, (Tout est nécessaire, l'illusion ne peut cesser), ou bien elle est inutile (l'illusion lucide, quoi sera changé dans cette même condition), ou bien elle est scandaleuse, ce qui est plus grave (car il faut conclure que tout advient au pire, que tout acte en vaut un autre, et n'est que néant au regard de la nécessité qui le détermine, qu'il n'y a donc pas d'acte possible, ce qui n'est peut-être pas impossible, mais dès lors, que peut-il en résulter sinon la haine même, pour Dieu, et pour qui tient une telle position ?).

Il n'y a donc aucun accroissement possible de notre puissance sans contradiction avec le système. Il n'y a tout au plus que la reconnaissance de notre destruction prochaine, si elle est possible, i.e. de notre impuissance.

Il n'y a de ce fait aucun amour possible à l'endroit de Dieu. Car si l'amour est le sentiment qui nous porte vers ce qui accroît notre puissance, comment serions-nous portés ~~[illegible]~~ vers Dieu, alors que par ailleurs celui-ci

n'est que l'agent nécessaire de notre perte prochaine?

Résumons-nous : la doctrine de S. en tant qu'elle unit son système à son éthique nous place dans une agonie, ou plutôt un certain choix à faire.

– Ou bien nous nous plaçons dans la perspective du système, et nous devons alors admettre que le système est contradictoire. Ou bien nous tentons d'examiner ce qui en tel ou tel point serait de nature à lui procurer sa cohérence, et nous constatons que seule la <u>haine de Dieu</u> au sens du double génitif, est de nature à l'assurer. L'hypothèse de cohérence du ~~système~~ de la doctrine de S. est donc non pas l'amour de Dieu, mais sa haine.

– Objectera-t-on que la doctrine de S. ne cherche pas à assurer la haine mais le dépassement de l'homme à l'égal de celui de Dieu? Car de même que Dieu ne nous ~~...~~ aime qui ne nous hait, il faudrait en venir à l'hypothèse que caractérise à mon dire l'amor intellectualis Dei. Cette objection est forte si la haine et l'amour, mais elle est incompatible avec les termes de la doctrine, l'amour y sont liés ce qu'on en dit. En sorte que, pour maintenir qqch. de S. qui soit conforme à cette finalité éthique, il n'est d'autre moyen que de <u>renoncer</u> à <u>l'union</u> du système et de l'éthique, et de choisir ou l'un ou l'autre, en rejetant le terme restant.

La première solution est celle de <u>l'historien de la philosophie.</u> Ce qui spécifie celui-ci c'est la profonde indifférence aux contradictions d'un système qu'il étudie. La raison en est que l'h. d. p. n'est préoccupé que d'une chose : ne s'impliquer en aucune façon dans la doctrine qu'il étudie. De ce fait, qu'un système soit contradictoire lui est indifférent : il en est de toute façon absent. Ajoutons à l'absence de passion en philosophie est son lot, et il y parvient fort bien, n'étant <u>nullement</u> impliqué dans <u>aucune</u> des philosophies qu'il étudie. – Qu'importe dès lors leurs contradictions? La position historisante trouve sa racine dans cette volonté de désimplication. Elle est de ce fait identique à celle qui consiste à ne retenir de S. que son système : ce qui est écarté est <u>la passion, ou l'énergie du système</u>, et qu'il y ait ou non contradictions, peu importe. C'est pourquoi je ne saurais en aucun cas renoncer

au projet d'un dictionnaire de psychanalyse. Car qu'un tel projet ne soit que celui d'un antidictionnaire, ne veut dire que la volonté de désimplication subjective à l'endroit du travail historique (geschichtlich) dans l'analyse. La position historique se moque éperdument de la position historisante. Je ne fais pendant ce moi pas d'histoire. Je fais l'histoire, ceci impliquant que les systèmes ne me servent que de débris pour la gaise de mon acte.

De sorte que, devant le résultat de contradiction des systèmes, il ne reste que les deux positions que j'évitais, soit de se demander ce qui conjugue cette contradiction, et pourquoi S. a eu besoin produire une doctrine contradictoire, ce qu'il ne permet pas ne pas savoir. Soit de se nourrir du système ou ne retenant de S. que ses conséquences éthiques. Mais alors, S. devient une énigme, et on ne comprend pas pourquoi il a produit un système contradictoire à son éthique, sauf à se rabattre sur de courts arguments historiques qui nous expliquent que S. avait en somme été incapable de dépasser l'horizon philosophique de son époque. On se demande bien pourquoi; alors que parallèlement, il se trouve parfaitement capable, à la suite des mêmes auteurs, de produire ce qui au contraire le dépasse en matière d'éthique, par ce qu'il préfigurerait du matérialisme dialectique.

Ainsi, devant l'alternative majeure qui règle l'examen de la doctrine de S. : ou bien la doctrine ou bien sa contradiction, la position qui en résulte est ou bien de prendre l'un ou bien d'accepter l'autre. L'une de ces tendances est la tendance idéaliste. Cette tendance pose qu'il y a la doctrine, et que l'essentiel de la doctrine est le système, peu importent qu'il y ait des contradictions : soit que l'on en soit subjectivement désimpliqué, soit que l'on soit historien, — c'est d'ailleurs la même chose.

La seconde tendance est celle du matérialisme. Si la doctrine de S. est inconsistante, il s'agit de la débarrasser de ses probités systématiques,

et de n'en garder que le cef : ce qui porte de position éthique. Telle est la position de Lénine, et après lui du marxisme. Telle est encore celle de G. Deleuze, qui cherche dans le clivage de Spinoza, à distinguer le latent, voire le diminuendo pour se faire mieux entendre, qui y serait à l'œuvre, par delà le [illegible] systématique sous le nom duquel il se propage. Reste alors à expliquer, — ou à ne pas trouver d'explication — au [illegible] dudit système...

Apparemment, en cherchant à établir les conditions de cohérence de la doctrine de S., je m'engagerais dans la ligne idéaliste de l'examen de sa doctrine : il s'agirait d'interpréter la doctrine en ce qu'elle a de systématique avant tout. Mais si l'on y pense bien, il n'en est rien. La vérité est que, ce que je cherche — c'est pourquoi la doctrine de S. est [illegible] parfaitement liée (sans faille de contradiction, supposé que S. la racontât parfaitement liée)? De ce fait, il est absolument certain supposé écrit, ce que je ne fais pas)? [illegible] On [illegible] que ma position est un rejet de la position dite matérialiste. On va voir pourquoi dans un temps.

Bref, ce qui est de ma position, c'est que je rejette l'une comme l'autre des deux positions, idéaliste et matérialiste, qui, ni l'une ni l'autre n'expliquent ce mince problème, que la doctrine de S. n'est consistante que moyennant la haine de Dieu. Pourquoi est-ce oublié? Car je le leur impute à titre d'oubli délibéré. En quoi elles sont complices de S., à qui je l'impute tout autant. Voyons le détail.

La position idéaliste, à [illegible] ordinaire, ne tient pas bien dangereuse. Elle se contente de ce qui lui est habituel, la débilité de pensée. Si S. est inconsistant, c'est la faute de Voltaire, ou à personne, ou au hasard, ou à rien du tout. S. est ce qu'il est. Panthéisme [illegible] !

Mais la position matérialiste nous est très enseignante. Ce que cette position a fort bien compris, c'est que de préserver la consistance de la doctrine de S. est la chose la plus dangereuse qui soit. Et qu'il n'y avait aucun moyen de (par elle-même)

se délimiter du ce danger que c'est la seule condition de cliver S. en deux selon ce à quoi lui-même nous invite par provocation, et ainsi, de voir en lui un pionnier du matérialisme sous des dehors idéalistes. À ce prix, S. nous est favorable ! C'est exactement la position soutenue par Deleuze.
Si nous voulons faire de S. le pionnier d'une conception affirmative du désir, il faut régler son compte au système, et le tenir pour un dicible [illegible], que l'on doit introduire partiellement et pour autant qu'il y convienne, que l'on doit [illegible], dans l'éthique explicite de S., cette éthique de la joie et de l'amour intellectuel en Dieu. S., à ce prix, devient une doctrine de la joie et du rejet des passions tristes, en tant que la doctrine est affirmation, et accroissement de notre puissance dans le sentiment de la joie.

Ne faut-il pas remarquer ici ce qu'on dira plus tard : l'extraordinaire ruse de G.D. ? Par delà ses étonnants lettres apparents ? Car n'est-il pas clair que ce que D. réalise ainsi, c'est précisément le premier usage de la doctrine de S. ? L'amor fati, retourné et accompli dans la doctrine affirmative du désir comme effet des causes corporelles ? La philosophie Deleuzienne est entièrement réglée par cet amor fati qui de même que celui de S., ne peut s'accomplir qu'en se désirant, et s'accomplit d'autant mieux qu'il se désire. C'est pourquoi l'A.-Oe. bien loin de réfuter les précédentes doctrines de G.D., ne fait que les accomplir sous une forme dérivée, i.e. infiniment plus profonde... Il en irait de même de [illegible] : le Juif de l'histoire, c'est de Nietzsche, ce qu'il est à montrer ailleurs : le Juif de l'histoire, c'est Nietzsche lui-même, et il n'y en a pas d'autres... C'est bien ce que les Juifs savent, et c'est pourquoi par delà ce que l'histoire leur en a [illegible] que ; ils ne veulent rien savoir de Nietzsche. Ce n'est qu'un petit [illegible] rendu pour ce qui est de s'accomplir toujours dans la mort du désir. [Misrahi spécialement].

N'est-il pas évident que, mise à part l'extraordinaire clairvoyance d'un G.D. qui accomplit la position matérialiste de la lecture de S. en la substituant par-delà du tout au tout sans que celle-ci s'y [illegible] ne même d'à quel point profondément elle s'en trouve ainsi ébranlée,

— n'est-il pas évident que dans ce sens, la violence polémique du 18ème siècle à l'encontre de S. est infiniment plus lucide ? Et comment alors concilient-on que S. soit ainsi précurseur du matérialisme, avec la même thèse affirmée de cette matrice de la pensée dans ce même siècle ? Fondement. Il n'y aurait qu'un simple <u>malentendu</u> historique ? Ou au contraire l'effet mal examiné encore d'un choc de la pensée oublié depuis ?

La volonté d'éliminer le système de S. relève d'une intention précise : faire en sorte que ne soit pas questionnable ce qui lui conférait sa cohérence, — et le matérialisme supposé est ici complice de l'idéalisme qu'il dénonce, — et tous deux se font complices de S. dans le premier mensonge sur quoi il fait reposer sa doctrine.

— Car la doctrine de S. repose sur un <u>premier mensonge</u>, celui qui, au lieu et place de la haine de Dieu, érige l'amour intellectuel de Dieu qui rend le système <u>intenable</u>. Bien loin que cette incohérence de la doctrine ne fût pas aperçue par S., c'est précisément <u>cela</u> qu'il avait <u>calculé</u> : son échec systématique. Et pourquoi donc ? Parce que S. n'a calculé que son échec [illegible] que son système exclut, et dont il tire la haine, i.e. cela même que son système exclut, et dont il prétend se séparer. Bien loin que la doctrine de S. soit celle de l'éradication des passions, elle est, par delà l'effet de ce proton pseudos, la volonté radicale de susciter la haine. Et ce que cette haine de Spinoza rejoint, c'est la haine de Dieu lui-même, comme ressource de l'amour et de toute passion. Bien loin que la doctrine de S. soit celle de la joie, elle ne prétend [illegible] à ce que pour en faire surgir la passion de la haine comme ressource de l'Être impuissant qu'est l'homme. Bien loin que sa méconnaissance soit celui d'un apaisement de l'illusion, et par là de la passion, il est destiné, par l'amor fati, à faire surgir le vrai lien et contre [illegible] la pulsion de mort sans sujet à quoi répond cet amour du destin : comme haine [illegible] de ce qui ne tue, et se forme la plus [illegible]. Une volonté de mort est ce qui en somme accomplit une volonté de mort.

et ~~[illegible]~~ elle fait surgir dans l'Autre destinal la haine qui l'accomplit.
Accomplir le désir comme positif, c'est faire resurgir dans l'Autre du
désir la négation de sa haine, — et par là recevoir ma mort désirée.
Ce que j'aime dans l'Autre, c'est la haine dont il me crée pour la
destruction promise. Il n'y a pas d'autre amour du destin que celui qui fait
surgir ~~[illegible]~~ dans l'Autre une volonté de mourir.

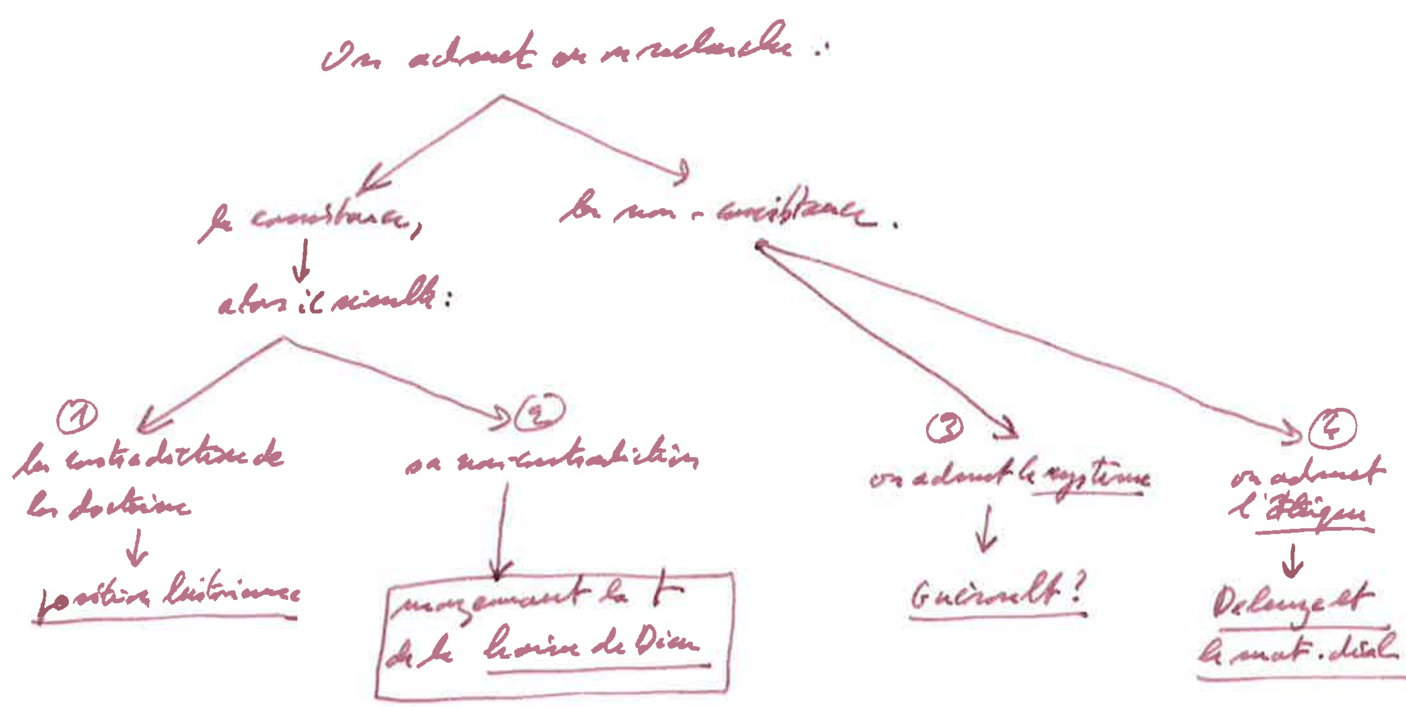
Disons donc que la doctrine de S. est incohérente, elle est au contraire d'une étonnante subtilité : la faille de son incohérence, c'est précisément ce qu'elle veut dire, et qu'elle exige vraiment. Car cette faille, qu'elle ne marque pas tant qu'elle la fait surgir par l'antiphrase de l'amour de Dieu, est ce qu'elle calcule dans son manquement, celui dont elle se clive en deux d'éthique à système. Mais ce clivage est précisément l'enjeu de son calcul, et de ce point de vue, la doctrine de S. est très certainement l'une des très rares philosophies sérieuses... Faire surgir la passion par l'absence de passion, faire reconnaître la haine de Dieu par l'affirmation de la joie, n'est-ce pas un joli tour de philosophie ? Aura-t-il fallu attendre trois siècles pour que cela soit reconnu ? Ou bien y aura-t-il suffi des effets qu'elle engendra ?

L'exclusion de S., est donc en effet bien contrôlée dans tout de ~~[illegible]~~ son synagogue. Sa crise ici n'est qu'une bien d'articulation pareille de celle ci. Car qu'est-elle donc sinon son calcul ? Ce que S. calcule sans relâche c'est l'exclusion, la sienne bien entendu. Celle qui ne peut au bout du compte s'expliquer que par une haine dernière par delà toute haine : la haine du Créateur. Si la doctrine de S. est tellement rés ~~[illegible]~~ anti-chrétienne alors que S., juif d'abord, vivant dans le champ chrétien par ailleurs, n'est pour le moins pas censé ignorer cette loi, ni ainsi il ignore appartenant à la conception quelque d'un Dieu qui ignorerait tout de l'homme, n'est-ce pas clairement par provocation de ne pas en altérer

la synagogue? N'est-il pas clair que cet appel fait à la haine de l'Autre est la vérité d'un tel désir? Comment, s'étonner que S. fut rejeté de la synagogue, si ici se révèle un Dieu qui est toute haine? Ne fallait-il pas attendre que la provocation d'une telle <u>absence de passion</u> ~~[illegible]~~ eût sur lui les effets <u>désirés</u>?

<u>Exclusion de Spinoza</u>, en vérité. Mais en quel sens, en quel sens?

—



- les conceptions 1 et 3 sont en fait <u>identiques</u>: car la non-contradiction leur est indifférente, par <u>idéalisme</u>.
- la position 4 est dite - Dieu sait pourquoi, matérialiste. Deleuze l'accomplit.
- Ma position est la position 2, qui <u>rejette</u> aussi bien 1/3 que 4.

—

La décision cartésienne de l'ordre des raisons et le problème critique (esquisse).

La question qui se pose à propos de Kant est de savoir en quoi la découverte impliquée <u>l'existence n'est pas un prédicat</u> a pu lui sembler <u>nouvelle</u>. Elle nous semble en effet tellement aller de soi, qu'on n'y voit plus le nouveau. Or, on peut de prime abord penser que toute philosophie comportant un noyau anti-idéaliste, toute devrait comporter une mesure de ce genre – par exemple, l'impossibilité logique de la conversion des particulières chez Aristote, avec le souci de n'affirmer que <u>de ce qui existe</u>, l'existence étant supposée à la recherche, n'est-elle pas une préparation d'ordre anti-idéaliste, dont c'est étonnant qu'elle fasse nouveauté pour Kant ?

Quoi qu'il en soit, commençons par remarquer que cette découverte, en partie obstacle, permet de mieux saisir pourquoi <u>Hume</u> est pour K. le nom propre de ce lieu d'intérêt : il vient en somme au lieu même de la rencontre kantienne, lui confirmer l'instance de son problème. Tel est le seul enjeu de Hume, qui serait sinon peu mémorable : pourquoi pas Hobbes, ou n'importe quoi d'autre ?

Mais il faut aller beaucoup plus loin. <u>Comment cette découverte a-t-elle pu être faite par Kant</u> ? En quoi est-elle nouvelle par rapport à l'empirisme de la Koinè philosophique où vit Kant ? <u>Et surtout, à partir de quel problème inaugural K. peut-il faire cette découverte comme découverte</u> ?

Sur ce dernier point, on peut se satisfaire de remarques historiques sur la dominance du dogmatisme leibnizien en Allemagne. Ce serait la plus grande erreur. La vraie source de la difficulté de Kant est ailleurs. Elle tient à <u>Descartes</u>, et à la <u>décision</u> cartésienne de <u>l'ordre des raisons</u>.

Quelle est la décision cartésienne ? C'est de poser <u>l'ordre des raisons</u> comme l'ordre de la recherche nouvelle. Par cela, D. rompt radicalement avec la conception aristotélicienne que rien n'est dans l'intellect qui ne fut d'abord dans les sens. Il rompt aussi avec l'idée que l'ordre de la recherche est l'ordre des choses mêmes, lesquelles seraient garanties par l'ordre divin, de quelque manière

l'ordre des raisons, est l'ordre d'une division qui procède à partir de l'ignorance et rompt radicalement avec l'idée de cosmos, en tant que ordre rationnel des choses. Le travail de la science est désormais le développement autonome des possibles, coupés de tout rapport avec l'ordre naturel. Il n'est que le développement de soi du travail de la raison en tant que entendement du monde. Et le problème qui dès lors peut se poser, est de savoir même comment ce calcul peut rejoindre le monde.

Comment en effet ce qui est rationnelle peut-il rien dire du réel ? D. lui donne toute une réponse extraordinaire : il va avancer cette thèse nouvelle que le fait qu'il y a concept, est, que le prédicat implique existence. C'est le développement autonome du concept qui est garantie du réel qui lui est supposé : le sont totalement anti-aristotélicien, est ce qu'il y a de plus insensé chez D., i.e. de plus moderne. D'où la preuve ontologique : le simple concept de l'existant suprême est garantie de son existence. Et si le monde est tel qu'il est, c'est incessamment, parce que Dieu l'a voulu tel, i.e. conforme aux idées claires qu'il a mises en nous. C'est là la forme réciproque de cette implication de l'existence par le concept, laquelle n'est que la conséquence du concept d'ordre des raisons.

Ou plus exactement, il se pose ici un problème : si l'ordre des raisons est le seul point de départ possible de la recherche, comment va-t-on donner de l'existence d'un réel ?

J'omets ici pour répondre plus tard.

Proposons :

– chez Descartes, il répond par l'étendue comme rationnelle, et la contingence de l'état des corps, qui n'implique que des hypothèses. Mais qu'est-ce qui assure de ces corps ?

– Spinoza répond par l'intelligibilité intégrale du réel. Mais la nature est chez lui l'ensemble des choses fixes et éternelles : c'est la condition de sa réponse.

– Leibniz reste dans le champ cartésien en posant que le sujet est la somme de ses prédicats. Mais comment résout-il la difficulté ?

– Mais surtout le plus important est l'occasionnalisme. Cette position, qui pourrait avoir secondaire, est la plus significative de toutes, car c'est elle seule qui fait symptôme de la difficulté cartésienne. Pour que les corps soient conçus, il y faut la vision en Dieu, seule condition.

– Ainsi, Berkeley ne fait que pousser à sa limite l'impasse cartésienne. C'est un occasionnalisme absolu, et qui montre bien la croissance de l'Idée de Descartes.

Ainsi, toutes ces conceptions restent prises dans la Division cartésienne de l'ordre des raisons.

Or, c'est ici que Kant introduit une rupture, en affirmant sa thèse que l'existence n'est pas un prédicat. Cette thèse n'a de conséquence que dans cette Division. C'est celle-ci qui permet à K. de faire une rupture décisive.

A partir de là, K. va alors développer les conséquences logiques de sa rupture : c'est la formulation rigoureuse du problème critique : Comment notre connaissance peut-elle convenir avec l'idée du réel ? Cette question n'est que la formulation généralisée de la division cartésienne, moyennant l'obstacle que Kant y introduit. Le problème critique, c'est donc la division de l'ordre des raisons, mais poussée à son point de rupture à l'approche du réel.

Et le problème transcendantal : comment des propositions synthétiques a priori sont-elles possibles, désigne le lieu où le réel est en cause, ainsi que la forme la plus absolue de la division cartésienne.

Il faudrait ici montrer comme préliminaire que la thèse de l'idéalité de l'espace et du temps est un premier déplacement opérant une première coupure, condition de ces autres.

Le moyen matérialiste de Kant, c'est donc la formulation du problème critique. Et le désir de Kant, qui l'amène à opérer cette rupture en posant le réel, tient à ce souci de démontrer le seul lieu du réel dans le nouménal, comme intelligible, et condition de la pratique.

Aporie du paradoxe et de l'objet perdu en analyse. Deleuze.

Petit apologue :

Ce qu'on doit donner, dans l'amour, c'est ce qu'on n'a pas de double. Il est absolument nécessaire à l'existence de l'amour qu'on y donne quelque chose qu'on n'a pas de double. Ce qui revient à dire : quelque chose qu'on n'a pas. Quel lien y a-t-il entre ces deux thèses ? Est-ce la même chose ? Pas tout à fait, la première ne donne que l'accent fétichiste du problème du don dans l'amour. Reste-t-il à savoir pourquoi il est nécessaire à l'amour qu'il y ait un tel don. On pourrait bien sûr unir les deux thèses univoquement de la manière suivante : si ce qu'on a donné n'a pas de double, c'est précisément parce qu'on l'a donné : sinon, on l'aurait encore...

*

Et arrivons-en donc à la question de ce qu'est ce : ce qu'on n'a pas. Un tel énoncé relève de l'amour. Comment peut-on donner ce qu'on n'a pas ? Ne suffirait-il pas de tels propos un air de sophisme ? Ou même de paradoxe. Ne suffirait-il pas de dire que cela, on l'avait, et puis qu'on ne l'a plus ? Ce n'est pas si facile. Ce qui nous l'illustre, c'est un certain paradoxe : le Cornu.

Tout ce que tu n'as pas, c'est que tu l'as perdu ;

Or, tu n'as pas de cornes ;

C'est donc que tu ~~[illegible]~~ as perdu tes cornes ;

Ergo : c'est donc que tu en avais...

Ce paradoxe montre qu'il tombe fort à propos avec la question de l'amour, est fort démonstratif d'une difficulté. Sans doute, on se dit que ce paradoxe est facilement, trop facilement résoluble. Mais ne vous hâtez pas de le résoudre... A moins d'avoir déjà en poche l'Organon d'Aristote, qui d'ailleurs ne ménage rien.

Ne vous hâtez pas de ~~vouloir~~ vouloir éliminer le paradoxe.

Ne vous hâtez pas de vouloir rétablir la non-contradiction ~~de~~ d'identité ; même les singularités.

Ne vous hâtez pas de résoudre les sophismes.

En effet, soit que vous vouliez résoudre celui-ci ; prenez garde alors de ne vous retrouver avec, sur les bras, un sollicisme [?] dont tout soit peut-être plus difficile : le paradoxe de l'objet-perdu en psychanalyse.

Car qu'est-ce que nous dit ce sophisme du Sceau [?], sinon tout simplement qu'il y a un manque <u>structural</u>, i.e. tel qu'aucune prise [?] lui assigne aucune désignation, ni aucun [rayé] positif praticable ? Ces cornes [?] perdues, ne sont-elles pas suffisamment reconnaissables dans le Moïse de Michel-Ange ? N'est-il pas clair que ce paradoxe nous désigne <u>l'instance d'une perte</u> constituante du rapport à la réalité de l'avoir ?

Or, curieusement, on voit chacun s'acharner par mille voies à vouloir à tout prix <u>éliminer le paradoxe</u>. Telle est cette grande hâte : la hâte des logiciens. Je n'examinerai pas à cet égard ces diverses solutions. Je n'examinerai que celle de Lacan. Sans doute L. ne cherche pas à <u>éliminer</u> le paradoxe. Il va plus loin : à nier qu'il y en ait, à en imputer à la logique les contraires, par le refus où elle se tient de reconnaître la refente du sujet. Cette solution est radicale : elle fait du paradoxe l'effet d'un contraires de positions du logos. Est-elle pourtant satisfaisante ? Absolument pas, si l'on remarque que dans son intention dernière, elle reste en fin de compte soumise à la faillance de vouloir, <u>lui encore</u>, régler son compte au paradoxe.

Or, je dis qu'il y a là une hâte à suspendre. Quel est donc <u>l'enjeu de cette hâte</u> ? Voyons-en la chaîne logique. S'il y a paradoxe, alors, l'objection de [illegible] principale faite à la psychanalyse est <u>entièrement valable</u>, i.e. que l'objection qui trouve dans le raisonnement analytique la structure d'un <u>paralogisme</u> est justifiée. La reconnaissance [rayé] du paradoxe, aboutit à la dénonciation du caractère paralogique de la raison analytique. Et c'est ce qu'on veut <u>éviter</u> en éliminant l'existence du paradoxe. *

Or, on ne demande bien [?] comment on le ferait, alors que par

* Dire [?] voici l'enjeu de l'analyse moyennant le paradoxe.

ailleurs, un des points d'appui fondamentaux de la doctrine analytique est précisément cette doctrine de l'objet perdu. Le paradoxe de l'objet structurellement perdu, voilà ce sur quoi Lacan insiste dans son travail sur la fonction phallique, et très spécialement dans le séminaire sur la Relation d'objet, qui ne se propose rien d'autre que d'établir le caractère paradoxal du désir, en antagonisme avec l'horizon de la théorie psychanalytique dont Lacan se sépare alors, par ce moyen. Pour que le désir est paradoxal, que l'objet cause du désir est perdu sans position originaire, c'est se poser en antagonisme théorique et pratique à toute conception génétique ou [illegible] Tel est l'apport essentiel de Lacan sur ce point, d'où le fait pulsionnel. (Adire ailleurs : pulsion de mort, etc.).
La suite se déduit.

En sorte que non seulement l'analyse n'a pas lieu d'éliminer le paradoxe mais qu'elle est même directement fondée sur ce paradoxe inaugural. Donc, arguera-t-on, l'objection de Leuz[illegible] est exacte ? Mais [illegible]

— Elle l'est en effet, et c'est ce qui ne se ferme à [illegible]. Plutôt que de lutter faisant, on commet une très grave erreur stratégique. Plutôt que de [illegible] — il convient au [illegible] d'ignorer un adversaire, qui de ce fait peut agir à sa guise — il convient au contraire de lui donner toute notre reconnaissance. En nous combattant, cet adversaire nous force à améliorer nos positions. L'ignorer, c'est nous vouer à perdre nos positions, puisque l'adversaire peut alors progresser à sa guise. Pour faire en sorte qu'il n'en soit rien, il faut faire en sorte [illegible]. Car celle-ci, la reconnaissance de lui accorder toute son importance tactique, est la condition pour que sa défaite stratégique ait tactiquement l'ennemi ; est la condition pour que sa défaite stratégique ait [illegible] ennemi.

De sorte, que loin que je [illegible] à moi de combattre les thèses de Leuz[illegible], je les admets au contraire intégralement.

1 — Il est vrai que l'analyse est fondée sur un paradoxe.

2 — Il est vrai que le raisonnement analytique est paralogique.

et que la raison analytique, qui n'est que la raison tout court, est

d'essence, paralogique.

3 – Mais la grandeur même de Deleuze, c'est précisément de vouloir(?) rejeter cela, et de s'y soustraire. Car si le raisonnement analytique est d'essence paralogique, ce n'est pas sa faiblesse, c'est sa force, et sa souveraineté(?).

Il est tout à fait évident qu'au temps où G.D. n'était pas empressé de rejeter sur ses adversaires ses propres fruits de raisonnement, il était beaucoup mieux inspiré lorsque, dans la Logique du Sens, il tentait de démontrer que l'instance paradoxale était la fondation d'une théorie des signes(?). En sorte que la prétendue réfutation de l'analyse que reprend(?) l'Anti-Oedipe, ne fait en fait que rejeter une position antérieurement tenue par Deleuze. Ajoutons que cette réfutation [illegible] se double d'une [illegible] (?), c'est que précisément le statut paradoxal de la raison (analytique), c'est que précisément le statut paradoxal de la raison (analytique, [illegible] dans l'univers des sujets que) n'est pas réfutable, et qu'ainsi l'A. Oe. tombe dans l'erreur de rejeter une thèse juste antérieurement soutenue. Il y a une instance paradoxale dans l'analyse, parce que la raison est d'essence paralogique, et cette thèse est la seule qui soit soutenable sur la raison. Car, il n'y a pas d'au-delà ni d'en deçà de la raison, et vouloir y échapper n'est qu'un déni de la soumission à cette raison : structure de la Belle Âme, inhérente à la position théorique d'ensemble de Deleuze, qu'on démontrera plus tard dans la belle âme ; nous verrons cela tous ses ressorts. Qu'est-ce donc que d'être une belle âme ; nous verrons cela lorsque nous parlerons de l'Homme du Ressentiment...

[Ici, passage sur(?) l'Instance, du paradoxe, à développer].

*

Ces considérations me portent à quelques remarques d'ensemble sur une tendance positions stratégique dans la lutte en matière d'idéologie. Une tendance répandue dans cette question, consiste à se hâter de vouloir rejeter ou adopter, dans cette question, la position la plus généralement admise à l'endroit de l'adversaire. Telle est la position la plus généralement admise à l'endroit de Deleuze. Telle est la position de l'E.F.P. tout entière tenue que l'A. Oe., etc. C'est une merveille de voir l'E.F.P. tout entière

c'est infiniment plus d'erreurs. Moyennant quoi, l'une quelconque de ces erreurs étant démontrée, on se croit quitte de la question. C'est évidemment une fort mauvaise position.

Quant à moi, je pars d'une position tout opposée : loin de considérer que l'A. Oe. soit erroné, je considère que c'est au contraire un livre d'une très étonnante exactitude. Loin de chercher des erreurs à tout les [illegible] [illegible] de raison, je cherche au contraire à exposer l'extraordinaire consistance. J'affirme que ce livre est totalement indémontable, et c'est précisément ce qui fait sa grande valeur pour l'analyse. C'est que celle-ci trouve aussi exposés en négatif les passages mêmes dans tous leurs enchaînements, qui règlent le discours analytique. ~~[illegible]~~ Utiliser l'A. Oe. pour purger l'analyse de ses faiblesses de doctrine, est le plus utile usage qu'on puisse en faire. Ceci suppose qu'on le tienne pour irréfutable. Et il l'est. Il est de plus parfaitement consistant, et cette consistance fait toute sa valeur. Il est de surcroît absolument complet, et cette complétude doit être une raison de nous en satisfaire. Car plus ce livre est consistant et complet; et plus il se perd. Car il n'est pas possible de réfuter un discours qui prétend relever de la psychose : celle-ci est l'irréfutable même. Ce n'est donc pas dans le système que l'on doit chercher ses faiblesses, puisque là au contraire, il faut chercher sa force. C'est dans la pratique qui résulte du dit système qu'il faut juger de ses suites. Or celle-ci est matière d'éthique, qui se démontrera donc dans le réel au temps venu. L'antagonisme de l'éthique analytique avec celle qui se déduit de ce livre, est d'autant plus vif que le système qui le fonde est plus irréfutable, et plus systématiquement le négatif du discours analytique. C'est donc dans la pratique que se tranche la question ~~si elle doit être posée~~ théorique.

~~dans la mesure même~~

*

Ma stratégie est donc liée à une tactique de la reconnaissance. Il faut d'autant plus faire de place aux thèses d'un adversaire qu'elles sont plus inadmissibles. Il faut d'autant plus admettre ses positions qu'il

s'agit de les sujets.

La stratégie laisse à l'adversaire le champ libre : autant de place qu'il voudra, autant de place il aura. Il ne faut pas tenter d'affronter un adversaire frontalement ; dans le meilleur des cas, le front serait stabilisé, et on perdrait autant que lui. Pour battre un adversaire, il faut donc amplifier au maximum ses arguments et sa logistique. Plus on admet de lui laisser d'extension, plus il s'affaiblit. Il ne faut pas vouloir trancher la contradiction interne de l'adversaire, il faut au contraire lui donner le plus vaste champ possible. Il ne faut pas essayer de réduire son territoire : plus il s'étend, et plus il s'affaiblit, car il se coupe d'autant plus de ses bases arrière, et plus se développe sa contradiction interne.

(etc.)

– la première identification.
– le système borroméen (Hegel et la relève).
– condition d'un s. b. : extension maximale de la contradiction interne. (théorème fondamental de la stratégie).
– Problème du <u>front</u> réel.
– l'axiome des arts martiaux japonais. – le taoïsme et le non-agir – le maximum. Aboutissement à un art de la guerre (Sun-tzu).
– Il n'y a pas de stratégie ? L'analyse, stratégie ?

—

– Développer de plus <u>l'usage du paradoxe en analyse</u>, ce qui n'est pas fait assez.

—

Rejet que la croyance soit indice de réalité.

Freud en vient à soutenir sur la croyance quatre thèses (Esquisse).

1 – La psychose est fondée sur une projection accompagnée d'un rejet. La paranoïa se caractérise comme un retrait de croyance (c'est son Unglauben).

2 – La croyance (et le doute) sont le fait de la CS.

3 – La croyance est connexe à la perception d'un indice de réalité (p 353).

4 – Dans le rêve, les représentations suscitent la croyance.

*

Freud admet ainsi une position qui est sur le problème, très répandue :
la croyance ne serait que le résultat d'une perception. Et la croyance en Dieu
ne serait que l'égarement de sa structure naturelle de résultat de la perception.
Or cette thèse est si répandue qu'elle
doit en fin de compte la thèse de Hume.
est quasi universelle : en tirant abusivement à réduire le fait de la croyance
à un fait perceptif. Curieusement, c'est une position adoptée par le croyant
lui-même : sa perception de Dieu est certaine, et si certains ne croient pas,
c'est qu'ils n'ont pas perçu. Sans doute cette perception est d'un genre un peu spécial,
la chatouille de l'âme, mais c'est une perception quand même : passion
sur un agent. (Hume : Brehier, hist. phil. 2, 1, 362)

Freud lui-même reste donc sous cette détermination : la croyance
venue à la perception de quelque chose qui fait que la croyance est en somme
le résultat adéquat d'une réalité qui a lieu hors. La réalité est ce qui a lieu ;
et la croyance est le signal qui répond à cet avoir lieu : rien qui soit cru
qui ne fût d'abord réalité, – donc perçu.

Or une telle position est intenable. On va montrer d'abord au niveau seul
du texte de Freud qu'elle est intenable.

Partons de ce fait qu'il y a des croyants, et d'autres qui ne croient pas en
Dieu. Dès lors, au niveau du texte de Freud, Dieu est reconnu ou exclu:
lle. Or, si la seconde position pourrait à la rigueur nous satisfaire, la
première ne peut nous convenir. Elle serait pourtant bien la marque du
spinozisme de Freud ...

Soit donc en première hypothèse que le croyant ait raison. Il faut alors tenir, si la croyance est indice de réalité, que Dieu existe, — puisqu'il est vrai... Dès lors, comment peut-il y avoir des incroyants, puisqu'eux aussi devraient le percevoir ? Il faut donc supposer que ceux-ci sont paranoïaques, i.e. qu'ils ont tous refusé la perception de Dieu (thèse 1 de Freud). Ce qui est une curieuse conséquence d'une telle position, et pas si imbécile sans doute... Mais ce qui est plus fâcheux, c'est que l'expérience nous enseigne au contraire que nul n'est plus prédisposé à la croyance en Dieu que le paranoïaque. En sorte que si la paranoïa est refus de croyance, elle fait obstacle à cette thèse. Sauf à supposer que tout croyant soit paranoïaque, et à renverser la perspective. Mais alors, il faut en conclure que seul l'incroyant n'est pas fou, ce qui est peu vraisemblable, et que seul celui qui ne perçoit pas Dieu — .

En sorte que la thèse de la croyance, indice de réalité aboutit à son contraire, et que seul l'incroyant est plus proche du réel, — puisqu'on bien il est paranoïaque et croit en Dieu parce qu'il le rejette, ou bien il ne l'est pas et — .

Soit alors la seconde hypothèse : que l'incroyant ait seul raison. Il faut alors en conclure (si l'on maintient la thèse principale que la croyance est indice de réalité), — que se donne à percevoir une absence, ce qui est déjà fort difficile. Mais plus difficile encore est que par lui, le croyant devient une absolue énigme. Comment peut-il y avoir même croyance en Dieu ? Cette thèse est aussi, sous cette seconde hypothèse, contradictoire. Si elle s'accorde mieux avec l'expérience du psychotique, en ce qu'il croit sur fond d'absence, elle laisse intacte la question de ce qu'il pourrait y avoir à nier. Et comment l'incroyant peut-il même se savoir tel, si rien n'est vrai qui définisse la négation ?

*

Bref, la thèse qui fait reposer la croyance sur la perception d'une réalité est absurde. Kant lui-même n'y échappe pourtant pas.

Faut-il alors faire de la croyance une illusion à la manière de Spinoza ?

Ce n'est pas plus de merveille, mais pour d'autres raisons.

Qu'est-ce donc que la croyance ? Elle est le signe et l'effet d'un rejet, d'une forclusion. Bien loin que la croyance soit l'effet positif d'un agent positif, elle est ce qui se produit à la place d'un rejet.

Le psychotique ne croit en Dieu que parce que le N d P est rejeté.

Nous ne croyons à la réalité que parce que qqch. est rejeté dans le réel qui le constitue comme tel, et en fait le noyau impossible de la réalité. La croyance à la réalité ne provient pas de sa "perception", mais de ce qu'elle s'adresse à un manque qui la fonde autour de noyaux d'impossibilité, éclats ~~[illegible]~~ obscurs de notre ~~[illegible]~~ [illegible] postulée.

*

Par là, il s'indique que la croyance n'a pas si simplement (mais c'est aussi par ailleurs) une portée purement pratique, comme le veut Kant. De même que ne devient pas fou qui veut, on ne croit pas comme on veut. C'est ce qui indique que la théorie de la croyance n'est pas inventable à merci. C'est ce qui indique que la croyance n'est pas la supposition d'une réalité propre et incontournable. On ne suppose pas n'importe quoi et à la légère. On ne peut pas ne pas supposer, mais pas n'importe quoi et n'importe comment.

La croyance n'est pas simple fiction posée pour les besoins d'une cause. Elle réfute pour une part une théorie des fictions, et la théorie benthamienne des idéalités, qui lui est équivalente. En effet, elle ne vient pas régler un acte, puisqu'elle surgit là où précisément la règle de l'acte est rejetée. C'est dans la mesure où l'acte et le Φ que la règle met exclus que la croyance y supplée. Elle est donc effet d'une forclusion et non d'une position de quelque chose qui serait "l'arrêt". Elle est bien plutôt ce qui surgit de l'effet du rejet d'un tel arrêt. C'est dans la mesure où l'arrêt manque que ~~la~~ la croyance a lieu.

(J'oublie ici le passage sur : modifier la réalité pour que Freud 3 et 4 s'accordent.)

Mystique et croyant. — Ambiguïté de Pascal.

Rien de plus éloigné que le mystique et le croyant. On les imagine voisins, ils sont ennemis jurés. Et avec bonne raison. J'ai montré ailleurs que ce qui signifie le croyant, c'est un rejet de l'objet même de sa croyance. Ceci nous donne et la clé de cet antagonisme, et la clé de la ~~[illegible]~~ victoire constante du croyant sur le mystique.

Le mystique ne se fonde pas tant sur un rejet que sur la présence d'une absence, thématisée comme telle, et qui se marque comme appel à Dieu. L'appel à Dieu n'est pas la croyance. Mais celle-ci désire tout manque, l'appel ne cesse de renoncer la béance qui le constitue. Antagonisme de position qui ne peut que le scléroser. Les tout à la fois porte le croyant à la colère, et il n'est pour eux de croyants passant leur temps à chasser le mystique : il n'est pour eux de bon mystique que de mystique mort. Moyennant quoi, après les avoir un tant soit peu brûlés, et puis excommuniés, on les réhabilite, on les reconnaît. La béatification, c'est la « pacification » modèle St Thomas.

Le mystique n'a qu'un tiers à la face de Dieu ; le croyant ne veut rien savoir d'un tel tiers. Le croyant n'a donc de cesse d'avoir trouvé la méthode qui lui permettra d'écarter toute possibilité de manque de Dieu. C'est à quoi correspondent les exercices spirituels. La fantasmatique de l'exaltation, n'a pas d'autre fonction que d'alterner le manque du manque, faire en sorte que Dieu soit partout présent. Cette gymnastique spirituelle est la garantie de la croyance. On voit que rien ne s'oppose plus à un Ignace de Loyola, ~~[illegible]~~ qu'un Jean de la Croix. Que peut dire que tenir à un Ignace de Loyola, quand elle est appel de l'amour à celui qui la Nuit obscure est carence — s'est retiré ?

C'est ce qui fait que l'enfant Dick ne soit pas psychotique : il est dans la béance, précédé de cette formation psychotique qui le conduit ... et de celle à la nomination de Klein. Sans doute les rapports de la béance, et de la forclusion sont-ils infiniment plus complexes qu'une simple opposition. Mais il reste qu'elles définissent pour le moins deux versants antagoniques

de la position du sujet.

Mais c'est ce qui fait l'ambiguïté d'un Pascal. On le croit mystique, ce n'est pas si évident. Ce qui frapperait bien plutôt chez lui, et ce qui serait la ressource de sa fascination, ne serait-ce pas qu'il se tient étrangement à la limite de ces deux champs ? Pascal l'ambigu. On admire les Provinciales comme un chef-d'œuvre de la dénonciation du croyant – du théologien. En est-on si sûr ? Et si d'aventure un tel chef-d'œuvre n'était pas tout dirigé contre les Jésuites que contre Pascal lui-même ? On contre une face de Pascal ? Car sinon, où celui-ci aurait-il pris la ressource d'une telle justesse dans la violence du coup frappé ? Cette justesse n'est-elle pas l'indice d'un autre combat livré, plus intime ?

Et ce qui fait le fascinant de la plus étrange des approches de Dieu, dans le pari, ce mouvement de paradoxe qui brille de tous les feux dont il s'embrase en s'annulant, pourvoyeur de paradoxes ? Si le pari est un lieu de telles fascinations, n'est-ce pas que Pascal mystique y livre un combat perdu contre le croyant, contre lui-même qu'il fait resurgir sous la figure de l'incroyant, du joueur ? A quel titre la nuit mystique ici s'entrecroi-se-t-elle à s'acoquiner au jeu du mondain, sinon parce que la ressource-même de cette nuit n'est pas si certaine ? Pascal vacillant au bord de l'abî-

du manque ? Pascal, vraiment, ambigu.

S'il n'y a pas de père du père.

Il n'y a pas de père du père. Il n'y a tout au plus de père que du fils. C'est pourquoi on n'analyse pas quelqu'un en tant que père, mais tout au plus comme fils, car ce qu'on analyse, on le fait à partir du père, qui y reste énigme.

Mais dira-t-on, un homme peut devenir père, et pourtant il est fils ? Il faut ici distinguer : en tant que fils, cet homme a un père. Mais en tant que père, il ne descend pas de ce père. Tout père est inaugural, il est le lieu d'une décision absolue, arbitraire, dépourvue de toute justification, comme de toute raison. Il est un lieu d'énigme et de voilement, qui en ce qu'il est comme père, maintient l'énigme. Il est à ce titre, absolument inaugural, inoriginé ; et sans ascendance. La décision d'un père est soumise à cette condition de voilement de sa détermination. Il n'y a pas d'origination du père, et le père se constitue précisément par le dire-non opposé à toute demande d'explication. On ne s'explique pas pourquoi on est un père — on l'est, et cette décision reste ~~—~~ injustifiable, quitte à être voilée par la colère s'il le faut. La colère est l'attribut principal du père, celui par lequel il maintient le voile qu'il constitue. C'est pourquoi Boehme fait de la colère de l'Abgrund la raison de sa sortie hors de soi.

~~Cette~~ cette position du père, est ce qui fait son éminente incertitude. Dans Si le père est sans raison, à tout instant, il peut être suspecté et souvent l'être, à juste titre, d'être un imposteur ; à moins que cette présence dans la colère ne le fasse odieux. Le père dirais-je, est structurellement odieux. Cet odieux du père, c'est précisément le reproche qui lui est fait de se refuser à la raison de son être, et de celui de l'enfant. Ce qui se voit moins bien, c'est que ce reproche fait au père est précisément la conséquence de l'effet de voilement de son énigme. Bref, toute accusation de cet ordre ne fait que maintenir pour l'enfant ~~[illegible]~~ le silence sur la raison du père, or, il est essentiel que ce voilement soit maintenu. Il apparaît que le reproche fait au père est ainsi l'effet de son voilement, et qu'il le maintient tel.

Mais dès lors, rien n'assure qu'à tout instant, ce voilement ne soit pas voilement d'une absence de père, bref, l'imposture est une possibilité incondi-

nulle et absolument propre de la fonction du père. C'est d'ici s'explique que la
psychose soit possible : précisément de ce que la fonction du père puisse être une
imposture. — Car s'il n'en était pas ainsi, il n'y aurait pas de psychose possible.
Pour que les psychoses puissent exister, encore faut-il que la fonction qui la contre
comporte la condition intrinsèque de cette possibilité.

C'est précisément parce que la fonction du père oscille ou menace d'osciller
dans sa structure entre une décision de voilement et un voilement de rien, qu'elle
peut impliquer un tel effet, comme conséquence d'un versant possible de sa structure.

Et inconditionné, cette énigme de la décision du père, explique que
nulle atteinte dans le réel à l'homme qui l'incarne ou le relaie de cette fonction,
même si les conséquences de ces atteintes ne sont pas nulles sur l'enfant. Le père
reste le père. Le dernier degré de déchéance sociale d'un géniteur ou individuelle
par nature, ne fera pas moins que ce petit bonhomme en soit absolument,
le père, quoi qu'il en soit, et quoi qu'on en pense. Il reste le père absolument
par delà toute atteinte à sa personne, dans le réel, ou dans sa subjectivité.
C'est bien ce qui explique ces deux aspects de prime abord contradictoires : d'une
part, que ce père soit dès lors tenu pour absent et qu'à ce titre cette absence
puisse sous divers modes atteindre l'enfant, jusque dans la psychose ; mais
dès lors, qu'il faut bien que malgré cette absence il soit tenu pour le
Petit Bonhomme porterait-il la responsabilité
père, car sinon, pourquoi
de cet état de fait ? Et pourquoi un autre ne serait-il pas père à sa place ? Ce
c'est exclu. Non certes que l'effet du Nom du Père ne puisse venir d'ailleurs,
— comme de tout traitement possible de la psychose, — mais en aucun cas
cet autre ne serait le père, il n'en porterait que l'effet de nomination.
Petit Bonhomme reste le père, quoi qu'il en soit, quoi qu'on en pense. C'est
bien marquer le caractère absolu, transcendant à tout rôle social et à
à toute particularité individuelle, de la décision du père, dans son voilement
primordial.

Et que signifie donc cette condition de voilement, cette absence de

raison du père? On ne va pas l'établir ici. Le père reste une énigme que la psychanalyse ne lève pas. Simplement, elle la loge dans son discours. Quant à la science, elle la rejette, cette énigme. D'où la théorie des rôles en psychologie sociale, qui n'est qu'effet forclusif du sujet scientifique du père, parmi bien d'autres. Soulignons simplement que cet effet de voilement est ce qui nomme le non-sens d'un nouveau sujet au langage en tant que raison de cet effet de non-sens. Un sujet ne s'explique pas. Un sujet est-là. Tel est le statut de l'enfant, de venir de nulle part, mais d'être là comme sujet complet de l'univers humain. Le voilement du père est la condition qui indique et en même temps dévoile à toute interrogation ce pur non-sens du sujet. Et qu'y aurait-il en effet au-delà de l'énigme? Ou plus exactement, la fonction du père a pour résultat de projeter dans la dimension de l'énigme, i.e. d'un sens toujours nouveau, et toujours inadéquat, le sans raison du sujet. Car le sujet ne se soutient que de cette énigme sans au-delà, qu'il est en somme, et qui procède de ce qu'il parle. *

*

Mais examinons ici un problème difficile: si un homme est donc en tant que fils, fils d'un père, et en tant que père, sans origine, ici se pose une grande difficulté: l'enfant de ce père, le tenant pour le père, hérite bien de lui d'une particularité, qui fait son trait unaire: soit pas précisément la modalité particulière dont ce père est père. Or, il est tout à fait évident que cette particularité doit quelque chose (et quoi, il faudrait le savoir), à ce qu'a été son propre père. De sorte que cette particularité du trait unaire, semble bien venir de prime abord du père en tant que fils. Mais s'il en est ainsi, c'est donc que le trait unaire a une origine, et ne faut-il pas dire alors qu'il y a un père du père, puisque ce père ne serait donner à son fils la particularité dont il hérite au titre de fils de son propre père? Ainsi, ce

---

* Un enfant, par le seul fait qu'il est là, a toujours été là. Il est éternel! Et, chose curieuse, il semble bien en penser autant.

que je dis serait faux.

Mais il faut distinguer. Le trait unaire porte la marque d'une histoire du fils. Mais il ne fait à cet titre qu'en donner la <u>modalité</u>, i.e. la spécification pour tel père, de son style paternel. Mais la <u>décision</u> du père est distincte de cette modalité, elle reste, elle, inconditionnée et voilée. S'il est vrai que le père doit à ce qu'il est comme fils, (encore n'est-ce pas sûr,) le <u>style</u> de sa paternité, comme père, la <u>décision</u> est voilée et sans origine.

Le trait unaire semble donc avoir ici une très étrange fonction, puisqu'en somme, elle donne le lien du père au fils, pour le père, et pour le fils. Faudra-t-il alors en venir à y reconnaître la nécessité du lien entre le père et le fils que l'on reconnaît dans le Verbe ? Le trait unaire serait le Verbe, en tant que particularité transmise du père au fils. C'est à développer.

Notons qu'on peut envisager d'affiner la théorie : il n'est en effet pas sûr que le trait unaire soit l'héritage du fils. Car en effet, ce trait unaire, c'est bien la marque de sa décision. Or, comme <u>sujet</u>, le fils s'est <u>rejoué</u> du désir de l'Autre, et ceci implique <u>un acte</u>, qui peut être déjà relève de ce qu'il est comme père, ou du père. En sorte que la théorie de l'héritage du trait est à corriger par la théorie de la séparation du fils.

Mais il reste autour de cette question un problème infiniment plus important à résoudre. C'est à savoir qu'il se peut fort bien qu'un enfant soit psychotique. C'est donc qu'il se peut fort bien que de son père, il ne reçoive rien. 1_ Qu'est-ce donc que le fils reçoit du père, et qui le fait fils ? 2_ Mais plus encore, ne doit-on pas en conclure que, si le père a un enfant qui n'est pas psychotique, c'est donc qu'il a reçu de son père quelque chose, mais de ce fait, que ce père a lui-même reçu de son père ce quelque chose qu'il peut transmettre à son fils pour le faire enfant.

Il faudrait donc admettre que, du père au fils, quelque chose se

véhicule ; or, si la psychose témoigne de la forclusion du NdP, il faudrait alors conclure que ce quelque chose est à tout le moins *l'essence même* de la paternité. Ainsi, le ~~fils~~ père comme fils a reçu de son père l'essence de la paternité, et c'est ce qu'il peut transmettre au fils. Alors, il faut donc soutenir que le père a une origine ? En effet, c'est l'essence du père qui se transmet de père en fils ? Et donc, ce que je pose en principe serait faux, qu'il n'y a pas de père du père, et que le père n'a pas d'origine ? – Ou bien y a-t-il une autre issue qui préserve cette position ? – Il faudrait évidemment dire *quel* est ce quelque chose que le fils reçoit du père, et qui d'une part le fait fils, qui d'autre part, peut-être, lui permet d'être père.

—

Si le Même vient du réel et non du symbolique. La différence.

La question se pose donc de savoir comment la répétition peut engendrer du nouveau.
Comment peut-on alors parler de répétition ?

– On a répondu que ceci n'était que sur ce seul passage : que la répétition est répétition S^a. Toute conception qui tente de la penser comme réelle ne peut rencontrer là-dessus qu'un paradoxe. Mais elle ne se tiendrait que par des moyens décisifs sur le Même et l'Autre. Or, ce que je dis de la production du nouveau est opposé à la lettre : ce n'est pas l'Autre du Même : c'est du nouveau, du jamais-vu, de l'encore pas produit.

– Mais alors, comment peut-on parler de répétition, car celle-ci suppose un Même ? C'est l'objection résultant de cette position.

– Il faut ici poser l'autre passage : s'il y a du même dans la répétition, il ne vient pas du S^a, mais du réel. Le Même vient du réel. Et c'est pourquoi il y a répétition. Si le S^a se répète, au lieu simplement de différer, de diverger indéfiniment, c'est parce qu'un même fait borne dans son maillage, et le fait se-répétant. Mais ce qui le fait même dans le se-répétant n'est pas lui-même, c'est un réel. E. Lamant a fortement souligné que ce principe que le Même vient du réel, est extrêmement nouveau dans la pensée, et qu'il constitue un des points de renouvellement de la doctrine lacanienne.

Dès lors, qu'y a-t-il de Différent ? – le symbolique. C'est le symbolique qui introduit la différence pure. Tel est l'autre axiome lacanien. Le différent vient du symbolique qui l'introduit dans le réel. Cette thèse est si nouvelle, qu'elle est difficile à penser. L'habitude de la pensée amène en effet avec une telle constance à supposer que la différence vienne du réel, comme la particularité qui frappe la pensée, le chaos de la différence infinie, qu'on ne croit pas en quoi la thèse lacanienne peut être justifiée.

Je pose une hypothèse : cette conception du Même du réel vient de Kant, et que nous récole malgré l'apparence. Car Kant suit ici la perspective newtonienne,

dans celle-ci de nouveau, entre Bacon, sinon que le réel n'est pas infiniment varié ; mais qu'il obéit à de fort simples lois qui sont du réel, qui sont le réel, même si elles ne l'épuisent pas. Il faudrait partir de l'Analytique pour travailler cela : l'analytique des principes, le schématisme, l'unité de l'objet, etc., ne seraient-ils pas des démarches en ce sens ? Je sais qu'on peut contredire.

Mais partons de ce principe : le Même vient du réel. Sa nouveauté se marque à ceci que, ce qui est d'ordinaire soutenu, c'est au contraire que le Même est le symbolique. C'est une thèse tellement répandue, qu'on fera l'histoire relève du rêve. Notons que c'est la thèse soutenue par E. Meyerson dans Identité et réalité, que Lacan discute pour en accepter les thèses p 373 (prolog) de sa thèse. Il y voit le principe des principes de conservation et d'économie de la thermodynamique classique.

C'est à peu près la même thèse que soutient E. Mach, pour peut-être la renverser, (il faudrait ici que je vérifie les textes), qui voit dans la pensée une procédure de moindre dépense. C'est ce que F. Gonseth appelle le principe de l'idonéité la meilleure.

Il apparaît alors que ces deux thèses : que le même vient du symbolique, et que le symbolique procède par économie de dépense, sont liées. Elles sont liées de plus à cette autre : qu'il y a une certaine conservation ~~ou~~ ou constance d'un certain réel.

Il est aisé de reconnaître dans le principe d'économie, une très ancienne ligne de pensée, puisqu'il n'est rien d'autre que la formulation du rasoir d'Occam : que l'on ne doit pas multiplier les essences sans nécessité. Ce principe est essentiel de tout nominalisme, et il constitue l'obstacle majeur au réalisme des Idées.

En sorte qu'à son tour, ce principe renvoie à l'obstacle déjà rencontré par Platon dans le Parménide et dont Aristote fait objection aux Idées : argument dont le Troisième homme est la forme la plus simple et que reprend Goodman (Vax p. 73).

Mais admettrait-on un idéalisme empiriste, le ~~[illegible]~~ nominalisme, qu'y changerait-on ? Car alors, on ~~p~~ peut lui objecter qu'on ne voit pas ce qui lui interdit de multiplier les hypothèses, et de feindre de n'en pas forger, et le principe d'économie s'applique aussi à lui. Sinon, quoi l'assure qu'une hypothèse vaut mieux qu'une autre ? Où résulte la déchaînement des suppositions universelles qu'il fait sur le réel ? Ce n'est donc pas en cause que le principe d'économie est interne au nominalisme : c'est qu'en fait, il s'applique d'abord à lui.

On voit ainsi que le principe d'économie désigne l'objection faite non pas au réalisme des Idées, mais bien à l'idéalisme en général, y compris empiriste.

Il se révèle alors que cette objection est l'envers de la thèse même qu'il soutient : que le Même vient du symbolique. Car cette thèse, est exactement la doctrine platonicienne des Idées, qui ne fait de la matière que dégradation du Même, qui est l'Un, tandis que l'empirisme idéalisant y voit une loi de la pensée dont le complément est le principe d'économie.

La thèse que le Même vient du symbolique, est la thèse principale de l'Idéalisme en général, i.e. de la philosophie dans son principe.

*

En sorte qu'on voit mieux ce que Lacan apporte de nouveau en posant que le Même vient du réel : cette thèse est au contraire la principale thèse matérialiste en matière de connaissance.

Encore faut-il ne pas manquer que Lacan la complète d'une autre, infiniment plus difficile à saisir : que le symbolique est la différence pure. Dans cette thèse, on a bien reconnu de lire la doctrine saussurienne du S^a comme purement différentiel. (C'est un problème à revoir. Je ne suis pas sûr du tout que cette interprétation de Lacan soit correcte, et les tentatives de J. Marcus sur l'analyse mathématique, de même que l'analyse des phonèmes en traits pertinents me semblent de nature à rendre discutable une telle imputation. Car les traits pertinents ne sont pas différentiels, mais purs affirmations positives, même s'ils sont idéaux également).

Quoi qu'il en soit, il est bien clair que cette doctrine ne sort nécessairement qu'à partir de Heidegger : la différence pure, c'est la Zwiefalt, le pli de l'Etre (de) l'étant. I.e. que le symbolique fait pour dans le réel de la réalité ; qui est sujet. Le sujet est coupure, discontinuité dans le réel.

Il apparaît ainsi que la doctrine du symbolique est le complément obligé de la thèse matérialiste, ce qui n'est pas évident à tous.

*

Comment peut-on dire, comprendre la répétition ? Ce qui fait que le symbolique pratique du même, c'est le réel qui le hante. C'est le réel qui pour ainsi parler (en attendant mieux) indexe le symbolique de sa mêmeté, et fait de celui-ci le règne de la ritournelle. Le Sa n'est ritournelle que pour autant qu'il métaphorise le même, mais c'est le ~~même~~ réel qui est le même, et qui en donne la règle.

Ceci indique un mouvement général de perspective sur la doctrine du symbolique. Pourquoi toute-fois de partir du Même dans le symbolique ? Nous avons à noter quelque une raison de le tenter : le succès de l'entreprise logiciste, de formalisation.

Quelle est la ressource des formalismes ? Que l'écriture y est identitaire, elle y est réglée par le Même. D'où la tentation de conclure que le Même vient du symbolique, pour qui procède du paradigme logiciste pour traiter du symbolique, comme Lacan dans le Sémin IX, renvoyant la constitution la doctrine de la langue. Or, Lacan dans le renverse la perspective. Comment cela ? D'où vient le même de l'écriture logique ? Non pas, comme on le croit, du caractère linguistique du Sa, mais du fait que l'écrit scientifique et spécialement logique est un écrit au plus proche du réel. Son identité, son A=A, sa méthode-zéro, l'écrit logique le doit non pas au symbolique, mais au réel qu'il mesure, ou qui le mesure. C'est dans la mesure où l'écriture scientifique est approche d'un réel qu'elle en apprend la Mêmeté, et qu'elle se fait identitaire.

En sorte que conclure que le Même soit du symbolique, est partir d'un parti-pris scientifique, logicisant, qui précisément est aveugle sur le symbolique.

Au contraire, si nous partons de Lalangue, et de la pollisémie du Pli de l'être (de) l'étant, i.e. de la détermination symbolique du réel par le symbolique, — alors, l'effet de faille du symbolique est le point de départ de cette conception, et <u>le symbolique est ce qui fait entrer la différence</u> dans le réel. Lequel est le Même qui confère à la répétition sa Mêmeté.

Partir de l'écrit scientifique, c'est partir de l'a priori formaliste (au sens strict). Mais cet a priori est idéaliste, et il faut montrer que la science ne doit son succès <u>qu'au réel</u> et nullement à un "principe de fonctionnement de la pensée" qui serait principe d'économie, selon Mach, Russell, l'empiriocriticisme et tout empirisme idéalisant.

Donc, le Même a bien une place dans la doctrine de la répétition, mais comme <u>théorie du réel</u>. Et la répétition n'est à penser comme même qu'à partir de cet effet du réel.

*

Reste au moins une grave question : Dans ces conditions, que signifie l'existence d'une "homéostase" du Sa (selon l'Éthique) ? Y a-t-il une telle homéostase, liée par le réel ? Est-ce le réel qui lui <u>confère</u> cette homéostase, comme signe de [illegible], ou au contraire qui <u>l'anéantit</u> ?

Et s'il n'y a pas d'homéostase, comment expliquer le principe du plaisir, aussi instable soit-il ? Mais peut-être celui-ci est-il réglé par la différence pure ?...

<u>Note</u> : Résolution de la <u>matérialité du Sa</u>, contre l'objection de Derrida. Le non-partitionnable est dû au Même, qui lui-même vient du réel. C'est le <u>réel du symbolique</u>. C'est pourquoi c'est le Même. Pas à cause {du Sa.

Sur deux conceptions du savoir de l'esclave, et le S. maître.

Question : étant donnés les conditions universalistes de la pratique bien-ecclésiastique de l'enseignement, comment expliquer que la sélection qu'il opère reproduise la structure de classe, en sorte que le système universitaire est le système de reproduction du mode de production ?

On peut trouver une première importante réponse dans la théorie des appareils de formation préenseignante > les enfants de la classe dominante sont mieux préparés que les autres dans la compétition, pour en franchir les barrages. Cette théorie est donc conclusion de celle-ci : le système d'enseignement est un mode de sélection dont le privilège est de favoriser d'une manière dissimulée et en même temps plus efficace ceux-là même qui se trouvent le mettre en place. De plus, ce système est lié à la théorie de la soumission idéologique : prend part au système celui qui l'accepte, et inversement, le fait d'y prendre part lui donne une caution d'universalité objectiviste.

On sait que cette théorie est insuffisante, et qu'elle laisse un résidu important : il semble que pour une part, la sélection scolaire opère sur les classes dominées sous pour une part un fait interne à ces classes. D'où la question : quelle en est l'origine.

On peut ici formuler deux théories.

Selon Baudelot et Establet, la sélection des classes dominées serait en fait un fait de résistance de ces classes aux appareils idéologiques de la bourgeoisie, et à un système de reproduction de classes. Ainsi, les élèves seraient en fait les symptômes d'un discours tenu par ces classes, discours de refus opposé audit système, et qui se justifierait par la volonté de classe de tenir une autre position de classe. Ce discours, pour être inconscient, n'en serait pas moins clairement un fait de classe, résultant d'une position de parole.

Si cette théorie peut apparaître sociologiquement naïve, il faut bien voir sa vraie portée : elle suppose qu'il y a un savoir de classe. De même que

Lacan fonde le discours du maître sur le rapt du savoir de l'esclave, lequel est donc en principe; de même, il y a un savoir autonome de classe, et le refus des systèmes d'enseignement bourgeois, que celui-ci interprète en termes d'échec, est en fait une position de parole résultant de ce savoir et de ce discours issu d'une classe autonome, soutenant un propre discours, sans égard, sinon de refus et de lutte, à l'endroit du discours dominant. Telle est la vraie portée de cette position : justifier qu'il y ait une parole de classe, et non simple silence ou échec.

Selon une autre théorie – d'aspect fasciste –, il ne faut pas tenir de tels échecs pour des symptômes, mais simplement pour une simple marque privative : signe d'une absence de savoir, et non d'un savoir résolu mais antagonique. Selon une telle perspective, le privilège du maître se justifie par ceci que le signifiant maître s'accumule inégalement, que le statut naturel du sujet n'est pas la parole, mais le silence, et que la création de signifiant ne peut donc se faire que comme rupture du silence. Dans ces conditions, si le maître a privilège, c'est uniquement parce qu'il est celui qui parle et produit du S1, tandis que le statut de l'esclave est de se dérober à la parole, et donc de se soumettre à l'ordre holophrastique d'un silence d'origine.

Dans ces conditions, s'il y a maître, ce n'est nullement par le fait de l'oppression que certains feraient régner sur d'autres. C'est simplement parce que le S1. maître est le propre du politique, mais que celui-ci peut refuser de s'y soumettre. Le maître est alors celui qui se soumet au S1 maître, ce qui lui confère le privilège du commandement et d'exploiter : à ceux qui se refusent à une telle soumission. L'esclave est donc libre, libre de refuser le S1 et la parole, mais c'est au prix d'avoir un maître. Dès lors, le vrai maître n'est pas le maître, mais le S1., et il ne saurait être question d'abolir le maître, puisque celui-ci

est le statut même de l'être parlant, auquel il est « naturel » de se soumettre à la commande signifiante dont le maître ne fait que transmettre l'ordre.

Ces deux conceptions sont de prime abord parfaitement antagonistes.

On n'en dira pas plus.

Mais il est certain que si l'on* suit cette ~~[illegible]~~ seconde conception, on apporte sur la doctrine marxiste un certain nombre de clartés.

Pourquoi est-il au principe de cette doctrine de refuser toute métaphysique (en prenant ce terme en son sens laxiste)? On peut bien, si on y trouve au moins deux raisons. La première est le refus d'une <u>nature humaine</u> qui justifie d'ordinaire l'éternisation théorique des rapports de production. Mais ce refus est discutable. Si l'on entendait par nature le simple fait d'une permanence de certaines pratiques humaines, il est clair en effet qu'une telle « nature » existe bien. On ne fait pas l'amour en Égypte ancienne différemment que dans la société bourgeoise du 19e siècle. Dès lors, ce refus est contestable. Sans doute ne s'agit-il pas là d'une « nature »; mais plutôt d'un fait d'essence; il y faudrait alors une métaphysique.

Plus avant, ce refus se justifie mieux par la position de l'homme en termes de <u>pratique</u>. Le sujet humain n'est pas une substance. Il est déjà dans ses avènements concrets non d'une éternité essentielle, mais d'une pratique autonome et qui <u>invente</u> et <u>produit</u> de nouveaux rapports, par exemple de production. Notons là encore, que la notion de <u>rapport sexuel</u> est bien de nature à mettre en échec une telle conception: l'inexistence du dit rapport ne le rend pas plus inévitable. Néanmoins, le sujet existe dans une pratique, et ne subsiste pas.

Mais ce que ces raisons ne font que <u>dissimuler</u>, c'est que la vraie raison du refus marxiste d'une métaphysique procède du refus de poser la question suivante: <u>pourquoi le maître existe-t-il?</u> Car on aurait dû rencontrer la réponse: si le maître existe, ce n'est pas à cause de l'oppression, de la répression. Le maître n'existe que parce qu'<u>il y a le S_1 maître</u>. Et le S_1 maître est le statut ordinaire

des parlêtres. On aurait d'ailleurs à s'apercevoir que le maître est dès lors indestructible
pour qu'il est le fait du S^{a} – C'est à quoi Deleuze s'efforce d'apporter une réponse
en forme de désir : pour l'avoir trop bien vu.

Dès lors, le refus marxiste de la métaphysique ne signifie rien de plus
qu'un <u>interdit</u> jeté, un voile laissé sur cette question, pour quiconque veut
s'engager dans cette pratique. De ce fait, ou plutôt, parce que ce fait y est
trop bien <u>reconnu</u> et affirmé dans le discours pour pouvoir y être nommable,
~~[illegible]~~ c'est cet [illegible] lui-même qui anime tout ce discours : le discours
marxiste est simplement le <u>fait du maître universel</u>, et ce refus, est
<u>Unverdrängt</u> du discours marxiste, qui ~~[illegible]~~ reparaît en <u>symptômes</u>, i.e.
comme <u>retour du refoulé</u> de ce discours. C'est donc qu'il en était le refoulé.
C'est donc qu'il en était la <u>vérité</u>, et à vrai dire le principe d'action. C'est
ce qui reparaît sous la forme pratique du centralisme démocratique, retour
du refoulé du refus de reconnaître ce que le parlêtre doit au maître, en tant
qu'il est le S^{a}.

une voie "anarchiste", une abolition de tout pouvoir?
Faut-il alors penser
puisque le S^{a} maître est le fait proprement
Il est clair qu'il n'en est rien, — autant vouloir abolir l'être parlant.
humain. Vouloir abolir le maître,
De ce fait, la seule voie politique qui reste ouverte, c'est l'<u>universalisation</u> du fait
du maître, i.e. la soumission universelle de l'esclave au S^{a} : ce qui s'appelle
libération. La libération, ce n'est rien d'autre que d'enseigner à un peuple à se
soumettre aux effets de division du sujet, qu'il refusait jusqu'à présent.

—

PULSION, ~~[illegible]~~, ETHIQUE.

1- La pulsion relève de l'éthique.

2- La perversion n'est pas la pulsion. Cependant, pour des raisons qui restent à définir, elle est le lieu exemplaire où démontrer la nature de la pulsion.

Ce qui importe, c'est que :

3- La perversion est un fait éthique.

4- Pour cela, il faut poser un concept nouveau de l'éthique : "l'éthique, c'est le réel".

5- Qu'est-ce que l'éthique ? L'acte où un sujet se divise de sa cause.

6- Est éthique ce qui relève du sujet.

- La pulsion est-elle présubjective ? C'est la thèse soutenue par Lacan. Cette thèse a toute son importance pour situer le problème de l'ics "structuré comme un langage". Si en effet on admet la thèse de <u>l'intersubjectivement</u>, alors il faut corrélativement admettre que la pulsion est du présubjectif. Mais de ce qu'il y ait dans la pulsion structure, implique-t-il que ce ne soit pas sujet ? Sans doute, si l'on veut dire que c'est du <u>réel</u>. Mais le réel désigne-t-il ce qui est présubjectif ? N'est-il pas au contraire ce dont un sujet se divise ? Le bord pulsionnel, la libido comme organe, l'objet de la pulsion, sont du réel. Mais ils concernent un sujet dans la jouissance, et c'est à ce titre qu'ils font réel, et se constituent comme éléments d'un montage. C'est de là que je reprends l'analyse.

- Je serais donc porté à dire - non pas que la pulsion est le sujet, mais qu'elle est l'effet de "l'élimination" de la demande dans l'opération du Sa. C'est pour autant que le Sa devient le défilé obligé du sujet que la demande se trouve rétroactivement constituée comme condition

du parlant. Il y a là un déplacement des positions lacaniennes dont il importera de savoir s'il implique encore.

C'est cette position que suggère la possibilité de la sublimation. Si la sublimation est possible, c'est que désir, elle est inscrite dans la structure de la pulsion, et dans le fait que le désir, c'est le changement d'objet. Or, c'est pour autant que l'objet est articulé et détaché dans et par la pulsion, qu'un tel changement est opérable, et opéré d'emblée. C'est à dire que le désir est ce qui gîte dans le détachement de l'objet que la pulsion opère dans son parcours.

Mais ceci ne signifie pas que la sublimation serait à venir dans un temps second à l'opération de la pulsion; la pulsion, d'emblée, est sublimation, en tant qu'elle est répétition du détachement de l'objet comme perdu. Ceci doit nous indiquer que la doctrine de la sublimation ne peut ~~s'appuyer sur~~ se définir du changement d'objet, même si elle s'appuie sur lui.

I.e. que la pulsion est d'emblée éthique, et que ce qui s'articule sous le nom d'avatars de la pulsion, c'est la position d'un sujet à l'endroit de la jouissance, pour autant que le désir de l'Autre l'a appelé à la tenir, son histoire consistant en la reprise incessante sous l'énonciation dans le "Je" de cette place que le signifiant lui annonce sous certaines conditions.

Les avatars de la pulsion (ses possibilités combinatoires) ne désignent donc pas des possibilités combinatoires abstraites et asubjectives. Les possibilités sont permises par l'effet du signifiant en tant qu'il produit le réel comme impossible duquel un sujet a à "s'arranger". Le réel est

confrontation du ~~suj~~ sujet opéré à la structure du signifiant. Il faut
restituer les éléments de la pulsion et les accidents à quoi ils prêtent à
l'historicité que le signifiant implique pour le sujet. Ils en sont les
données historiales ; ce qui peut s'ouvrir à l'histoire, et ce qui ~~peut~~
permet que l'histoire s'ouvre, et dont ils font les noeuds d'impossibilité.

La pulsion désigne ce qui pour le sujet, est l'incontournable du
symbolique. Encore qu'il n'y ait du sujet. Mais ce sujet, essenti-
ellement désirable, rejetable, dont le désir de l'Autre peut fort bien ne
rien vouloir savoir, apparaît alors comme incontournable dans des formes
réelles qu'on ne peut tenir pour aberrances de l'éthique qu'à méconnaître
ce que le sujet doit dans son avènement, à la parole, et donc au Sa.
La pulsion dans sa structure, désigne et articule les zones de rejet incon-
tournables qui résultent pour le sujet de l'effet du signifiant. Car
le Sa, dans l'éradication qu'il opère dans l'être des conditions de la réal-
alité, introduit en lui la faille et le jeu de l'ignorance, et en fait le (lieu)
de rejet qui ne peut être résorbé que dans l'opération infinie d'une
parole qui interroge sur le malheur d'être né, amodié dans la
particularité historique. Et la pulsion est le montage de ce réel, dans les
divers bords où il peut se métonymiser, où peut se repérer comme un
effet de limite ce rien qui ronge la vie et qui est l'ex-sistence. ~~[illegible]~~

Laissons ici la structure de cette limite, effet de coupure et de
bord qui fait la métonymie topologique du sujet dans la jouissance.

Laissons de même ce qu'en conséquence il faut dire de l'éthique
comme approche de la Chose dans l'acte. Il faudrait également montrer
que ce réel de la pulsion dans ses éléments ne prend sa portée que d'être

ramené à une juste interprétation des passages freudiens : celle qui en dégage la partie de subjectivation et d'histoire ouverte par le fait du signifiant.

Notons simplement que le parcours de la pulsion est ~~appartenance~~ opération d'un sujet qui n'est qualifiable de nouveau que pour autant que c'est la nouveauté même que le sujet. Le sujet – est toujours nouveau. Il faut donc de la pulsion soutenir deux thèses contradictoires. Elle est ce qui ~~part~~ de la jouissance, peut être atteint au delà du plaisir. Elle se présente comme "transgression" de la loi du plaisir. Mais cette incidence subjective n'est pas due à ce que la pulsion aurait de préobjectif et d'inaturel. Elle est due au contraire à ce que le signifiant détermine du réel dont le sujet se divise. C'est à dire que le caractère transgressif de la pulsion est l'incidence du sujet resurgissant de "l'inconsistance" signifiante.

– Reste, et c'est la seconde thèse, que la pulsion pourrait bien se nouer des effets de l'amour. L'amour est le mouvement qui porte l'idéalisation du Sa. Mais la pulsion est le temps de retour de cet amour, son effet de dialect. La pulsion est reste de l'amour, elle est son parcours. L'amour dans son histoire accomplit le parcours pulsionnel. [Cas, [illegible] –, mais n'est sans doute pas certain. Kierkegaard ; mais la passion ?].

Sur le ravissement de l'amour et la place du tiers en présence.

Sur l'amour. Question traditionnelle : Pourquoi parler de l'amour le ferait-il disparaître, y mettrait-il un empêchement.

– Ceci est faux. La parole de l'amour ne met pas un terme à l'amour. Dans nombre de cas, c'est même le contraire qui se produit : ainsi de l'analyse, où c'est la possibilité de la parole qui, pour un temps, ouvre à l'amour.

Mais ce que la parole opère, c'est de distinguer l'énamoration. La parole, c'est l'introduction dans l'énamoration, du tiers qui met fin à la passion imaginaire où elle ne se contient, pour autant que l'on soit d'un instant, quelque chose s'y produit du désir de désir. L'énamoration est la formation où le désir d'être aimé reçoit un instant l'ombre d'une satisfaction.

Mais il ne faut pas s'étonner si ceci ne dure pas : le principe de l'amour est un réel, et c'est l'irruption de ce réel, incontournable, qui introduit dans la passion le tiers qui la bouleverse. Ceci peut s'opérer selon deux versants principaux, soit que le réel surgisse conformément au versant de l'énamoration, i.e. comme étranger ; dès lors, l'amour vire à la haine, sous la double forme pareille de l'envie ou de la jalousie. Ceci ne veut cependant pas dire que l'amour cesse, car la haine n'est alors rien de plus que la forme négative de l'énamoration. C'est ce qui permet à Freud, dans son analyse de la jalousie, d'y voir une désir homosexuel retourné et déplacé au tiers du couple.

Le second versant possible de l'irruption du tiers dans l'amour, c'est la parole. Mais bien sûr ces deux aspects du tiers dans l'amour sont-ils toujours liés. L'accent peut en être différemment posé dans la position du sujet. Ce qui caractérise, à partir de la pratique analytique, c'est de donner corps au tiers dans l'amour. Elle distingue dans le rapport au tiers le versant de la nomination du désir et, pour autant qu'il est le lieu du réel, l'effet de passion que celui-ci engendre : la jouissance au-delà du plaisir.

De sorte que cette structure de l'amour est toujours quaternaire : non seulement elle implique les distances narcissiques de l'énamoration, mais de plus, elle implique

le tiers en présence sous le double aspect de la chose et de la nomination. Ainsi, qu'une femme s'éprenne d'une autre pour autant qu'elle ne peut jouer son désir que selon la voie de l'identification imaginaire, situe cette autre femme au lieu de la chose. L'effet de la nomination y fait bien reconnaître ce que cette autre femme présentifie du désir de l'Autre, mais par là même, elle permet au sujet féminin de se séparer dans son désir du désir de l'Autre, selon la voie de la nomination de ce désir. Tel est l'effet analytique de la parole et de l'interprétation, comme ce qui y porte une coupure séparatrice. S'ajoint donc à l'endroit du tiers un clivage qui le fait doublement fendre : d'une part, cette-dit de la chose comme intolérable, venue à la place de celle-ci du réel de la sublimation ; d'autre part, reconnaissance du désir de l'Autre sous le masque du semblable, et désir reconnu ~~dans~~ la séparation. Fin donc, de l'énamoration, avec la reconnaissance de la loi du père.

*

La dialectique de l'énamoration pose deux problèmes.

1 - le premier est de savoir pourquoi la ~~[illegible]~~ destitution de l'énamoration est tenue pour nostalgie. En d'autres termes, pourquoi tient-on à la passion, au point que sa réduction par la parole n'est recevable que comme une perte. On a vu jusqu'à présent qu'il n'en va pas de même de la dimension de perte de l'amour, qui au contraire résulte d'une telle destitution. Sans doute ces deux versants coexistent-ils toujours. Mais outre que l'expérience manifeste clairement leurs zones de rupture, il reste qu'il est nécessaire de les distinguer tant dans l'acte que dans la doctrine.

Il faut peut-être à cette question esquisser une réponse paradoxale. Pour cela, il faut remarquer que ce qui caractérise l'énamoration, c'est la souffrance qu'elle cause. Passé l'instant de ce qui est supposé s'y présenter comme bonheur, l'énamoration est avant tout un chemin de souffrances et d'angoisses, - celles qui précèdent d'Amour. Or cette remarque redouble l'énigme de notre premier

question. Au point que celle-ci en devient incompréhensible.

La réponse que l'on risque est celle-ci : on tient à l'énamoration à cause de la souffrance qu'elle comporte. Ce qui fait la résonance de l'énamoration, et la raison de l'attachement qu'on y porte comme nostalgie, c'est précisément la souffrance qu'elle emporte nécessairement. — Or, quelle est cette souffrance ? C'est, selon son versant envie ou jalousie, l'invidia fondamentale. La jouissance de l'invidia comme perte, est ce qui fait le principe de l'enracinement dans la passion. Ce qui fait la jouissance de l'énamoration, c'est précisément qu'elle implique une perte à laquelle on ne veut pas renoncer. En sorte qu'en perdant l'énamoration, ce qu'on perd également, c'est ce refus de renoncer, — ajoutons : mais pas la perte elle-même. Seulement, celle-ci est transformée par la médiation de la parole. Le refus de renoncer à la perte déjà jouée par l'invidia, tel est le principe de sa jouissance.

Dès lors, pourquoi une telle jouissance ? — La réponse est, paradoxalement, très facile. Si on jouit du refus de renoncer à la perte, c'est parce qu'on veut la perte comme telle. Ce qui est voulu dans l'énamoration, c'est la perte qui la constitue comme invidia. I.e. que l'énamoration est l'effet pathétique de l'opération privative où se constitue le sujet. L'invidia*, et par delà elle, l'énamoration, n'est rien d'autre qu'une demande de privation. Ce que l'invidia opère, c'est précisément cette place de la privation qui opère l'Autre et où le sujet préjuge sa séparation, celle où il peut exister comme manque.

L'envie n'est rien d'autre que la jouissance qui s'instaure de cette opération privative dont le sujet premièrement se constitue. Telle est la résonance de l'Amour courtois : faire que la Dame soit interdite, mais par le biais d'une demande qui lui est adressée, d'opérer cette privation extravagante dont le fin'amor est le résultat. Quant aux raisons historiques de ceci, elles seront développées ailleurs.

Note : l'invidia est un nœud très particulier de la pulsion orale à la pulsion scopique en tant que toutes deux sont désir et demande à l'Autre. C'est ce qui fait ici leur résonance : cette adresse à l'Autre, et non pas de l'Autre.

Note supplémentaire : garder le terme latin d'invidia, plutôt que son équivalent français d'envie, c'est marquer la prévalence de la pulsion scopique dans cette position du manque. Mais la vraie traduction française de ce terme, c'est ce que M. Duras a su isoler comme personne dans la littérature, sous le nom de ravissement. Le ravissement, au double sens qu'implique ce terme, avec son génitif, telle est la structure de ~~[illegible]~~ l'énamoration.

2 - Pourquoi l'introduction du tiers dans l'amour le fait-il comique ? Pourquoi l'amour est-il par sa nature comique ?

Esquisse :

1. La solution générale : c'est que aimer, c'est vouloir être aimé, mais d'un autre que celui que l'on aime aimer. Le dévoilement de la tromperie, et peut-être la duplicité est-il inhérent au discours de l'amour, est ce qui suscite le rire sur la duplicité de l'amant. Ainsi, indéniablement partage d'un des procédés du comique que relève Freud. Au-delà de ce jeu, il y a dans ce dévoilement, le phallus en jeu : c'est la raison du comique. Mais comment ?

2 - Solution de Juan David : le tiers, ce n'est pas un autre, c'est la chose : c'est l'effet polarisant sur l'énamoration, de cette Chose, qui rend comique la prétention à l'énamoration.

Ces deux solutions sont sans doute exactes, et à articuler. Elles confirment le double aspect du tiers-en-présence qu'on vient de démontrer.

Question : Au lieu toutefois de traiter de l'énamoration à partir de l'ex- [illegible] de la cause, comme je l'ai fait, ne faudrait-il pas plutôt partir du Tiers, et spécialement du phallus, dans la position de l'amour ? Là encore, les prétentions de l'énamoration elle-même à ne faire que deux sont peut-être structuralement fausses : elle est déjà le tiers, sous une autre forme. Auquel cas cette note procéderait d'une erreur de méthode à corriger.

—

Sur la supposition d'une "jouissance féminine" (le pas-toute).

Une femme ne peut aimer un homme qu'à la condition qu'il l'aime comme Une-femme. Inversement, c'est là la condition pour que lui-même en vienne à soutenir, si c'est possible, la position d'Un-homme, i.e. du Père. Or ce qui l'intéresse — ce qui intéresse l'homme, — ce n'est justement pas cela. Ce qui l'intéresse, c'est, par delà l'homme, la jouissance féminine. Mais cette jouissance, l'homme ne fait que la supposer. I.e. que ce qu'il vise dans cette jouissance ce n'est en fait que la femme de son fantasme, i.e. le phallus. La femme, c'est le phallus. De sorte qu'il manque tout à fait à atteindre à cette jouissance à quoi il vise comme au delà du phallus, et qu'il ne lui en reste que l'idéalisation de cette jouissance dans la femme. C'est une des raisons au moins qui le font manquer le Pas-toute d'une femme, — s'il existe. Car rien ne le prouve, il n'est que supposable. Car une autre raison, c'est qu'il n'est pas exclu que cette jouissance existe. Mais justement, pour Une femme, dans son rapport aux femmes, elle n'est que le lieu d'une souffrance et d'un égarement. En sorte que, pour sortir de ce lieu, elles ont recours à Un homme qui les mette à l'abri de cette jouissance de La femme. D'où l'impossibilité alternante pour un homme, d'y accéder dans l'amour, puisqu'il ne peut la combler que comme l'homme, et que ce n'est pas ce qu'on lui demande i.e. on lui demande de ne pas y accéder. Il est demandé à Un-homme, de se tenir avec le plus grand soin dans l'ignorance de cette jouissance. Telle est la position subjective du Père, en tant qu'il ignore tout de la vérité. Le père est Un-homme qui, dans l'amour, met Une femme à l'abri de la jouissance féminine.

Par quoi il apparaît que les effets mêmes de l'énamoration chez l'homme et chez Une femme, sont radicalement différents. Chez l'homme, l'énamoration le pousse à l'idéalisation de la jouissance féminine. Pour une femme, cette énamoration n'est certes pas dépourvue de traits idéalisants, mais bien au delà de cela, ce qu'est dans son énamoration visé, est au contraire ce qui reste en deçà de

l'idéalisation : la faute et mis d'autre, en tant qu'une femme peut s'y égarer dans l'amour d'une Autre femme, au delà de l'idéalisation phallique, dans un lieu de pur vide : narcissiquement faut-il le nommer.

Ici répond une série de problèmes : cette jouissance féminine que l'homme suppose, ne semble jamais chez une femme qu'une potentialité de refus. Une femme ne veut très littéralement rien savoir d'une telle supposition. Dès lors, ou bien elles ont raison, ou bien elles mentent et sont de mauvaise foi. Ces deux raisons se conflictent.

Une femme ne saurait suivre à l'endroit de cette jouissance supposée qu'une position de rejet : Si une femme croit qu'il [illegible] cela, ce ne peut jamais être qu'une Autre femme, celle-même dont elles démontrent assez qu'elles sont à l'occasion énamourées. La raison en est, que cette jouissance est le lieu de leur refus, i.e. celui d'abord où elles retrouvent comme êtres refusés, et où par conséquent, elles ne peuvent faire valoir que leur ignorance : sous la forme d'une affirmation qui dit bien que celles, seules refusent, et que cette doctrine de la jouissance féminine est précisément <u>ce qui</u> les refuse, mais que dès lors, ce qu'elles sont, est ailleurs : c'est Autre chose encore. On n'y a rien compris.

Allons plus loin : nous rencontrons ici directement un problème "frontière" : cette supposition de l'Homme, qu'il y aurait cette jouissance-féminine, est-elle simple effet d'idéalisation de sa position phallique, ou bien doit-on penser que quelque chose répond dans le réel à cette supposition ? Et dans quelle mesure. Il faut ici partir de l'expérience.

Nous pouvons en effet supposer que ce refus d'une femme devant une telle supposition relève simplement de cette condition qui fait que la jouissance est [crossed out] jouissance de l'Autre. Mais ceci ne suffit pas. Car en effet, s'il est vrai qu'une femme dans l'amour ne peut trouver sa jouissance que <u>pour autant</u> qu'il y ait celle de l'homme, cette condition est radicalement dissymétrique de celle de l'homme à son endroit.

En exigeant qu'Un homme jouisse de l'amour, ce qu'une femme lui demande, c'est de témoigner de sa soumission à la loi du père. La jouissance d'un homme est dès lors pour elle le <u>signe</u> de la signification de la jouissance de cet homme, autrement dit de la castration pour le porter à la position du père. Cette jouissance ne relève donc ici à un pas signe d'une exigence éthique, dans laquelle une femme trouve alors la possibilité d'abriter sa propre jouissance, et par conséquent, de s'assurer elle-même de son insertion dans la loi, pour elle toujours contingente.

Il en va tout à fait différemment de l'homme, pour dans la jouissance d'Une femme, c'est est au-delà de la loi qu'il suppose. Sachant par l'effet de la parole ne jamais échapper à cette loi ("la bandoulière"), l'homme jouit imaginairement de la jouissance au-delà de la loi qu'il suppose à celle qui lui fait signe, par sa présence, de la possibilité d'un tel au-delà. Mais cette jouissance imaginée à qui il s'identifie reste purement idéale, i.e. phallique, et ce dont il jouit – ce n'est que de la jouissance phallique pour autant qu'elle même se dérobe à la loi dans le <u>désir</u>. Mais le désir de la loi et sa contingence ne sont pas le même versant, puisque la loi procède précisément d'une opéra-tion faite sur cette jouissance phallique, mais nullement d'une prise opérée sur la contingence féminine.

Mais de plus, l'expérience nous porte à une autre dissymétrie qu'il nous faut examiner. Si en effet, il est dévolu de l'homme de supposer à une femme cette jouissance féminine qui fait son désir, – on n'a pas entre jamais en aucune femme désirer s'identifier à cette jouissance phallique que l'homme incarne. La position de l'homosexuelle ne contredit pas à ceci : l'identification imaginaire de l'homosexuelle à l'homme n'implique pas le désir de sa jouissance, mais au contraire, s'adresse explicitement à la jouissance d'une femme. Bref, la supposition de la jouissance de l'Autre comme phallique, ne mène jamais une femme à s'identifier dans l'imaginaire à cette jouissance, – sauf à présent-

ment en use comme d'un moyen pour rejoindre la jouissance d'une Autre femme.

De sorte que la supposition réelle de cette jouissance féminine se trouve étrangement confirmée à un certain point par l'expérience elle-même. Qu'en est-il du réel d'une telle expérience ?

En dehors de l'effet d'idéalisation de la fonction phallique, doit-on penser que cet amour est un rien ? C'est bien ce que suggèrent les femmes elles-mêmes en se disant de la fonction phallique rejetée. Néanmoins, cette jouissance est-elle hors de la fonction phallique ? Sans doute, mais ce qu'il faut voir, c'est que c'est celle-ci qui s'en trouve la cause. C'est pour autant que le phallus est le S. de [illegible] que l'être d'une femme trouve à s'en situer comme l'effet-rejeté.

Accentuons encore la différence découlant de cette jouissance avec celle de la femme idéale que l'homme imagine : cette jouissance, l'homme ne l'imagine que selon les voies de la perversion, i.e. de la réduction à l'objet (a). Au contraire, les femmes la situent sur un autre versant, qui est amour, amour de la faute.

En sorte que la seule voie qui permettrait à l'homme d'accéder à cette jouissance, — est aussi bien ce qu'il en rejette à bon droit. — Il ne lui reste que la position de l'amour du père, qui ne lui ouvre pas cet accès. La voie mystique elle-même, où doivent se distinguer Wesensmystik et Brautmystik, ne saurait y mener.

—